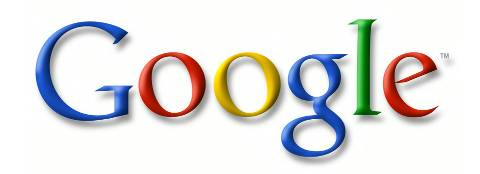


HISTOIRE

DU

CARDINAL PITRA

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HISTOIRE

DU

ARDINAL PITRA

BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE

(ABBAYE DE SOLESMES)

PAR

Le R. P. Dom FERNAND CABROL

Prieur de Solesmes

fesseur d'Histoire et de Patristique à l'Université catholique d'Angers



PARIS

:TOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

vrier 1889. La messe était célébrée par Mgr Perraud, évêque d'Autun, héritier et successeur des prélats qui avaient consacré les premiers pas du cardinal dans la profession cléricale.

Quarante-six ans auparavant, jour pour jour, le 10 février 1843 un jeune prêtre du diocèse d'Autun encore inconnu, se liait à l'ordre de Saint-Benoît par la profession religieuse dans l'église de Solesmes, entre les mains de dom Guéranger, fondateur et premier abbé des bénédictins de la Congrégation de France.

Il peut être intéressant d'étudier comment a été franchie la distance entre ces deux étapes extrêmes qui paraissent à première vue si éloignées l'une de l'autre; comment après ce début qui semblait lui fermer l'accès à toutes les dignités de l'Église, le profès de 1843 est monté jusque sur les marches les plus élevées du trône pontifical.

Les personnes qui ne connaissent le cardinal Pitra que par ses ouvrages s'imaginent trop facilement peut-être que l'intervalle entre ces deux dates de la vie de l'illustre savant a été rempli tout entier par le travail assidu de la cellule, et en conséquence qu'on n'y saurait trouver la matière d'une histoire. La suite prouvera, nous l'espérons, que cette opinion n'est pas entièrement juste. Que les recherches scientifiques occupent dans l'existence du cardinal Pitra une place importante, la place principale si l'on veut, nous n'y contredisons pas. Nous ajouterons même que ce n'est pas là le moindre intérêt de cette vie: suivre dans l'histoire de la science et de l'érudition au dix-neuvième siècle la trace laissée par le cardinal Pitra, résumer le résultat de ses recherches et de ses découvertes, en préciser la portée et en apprécier l'influence sur le mouvement scientifique contemporain, se rendre compte de sa méthode de travail et de la nature de ses facultés, c'est une partie du programme que l'historien du cardinal Pitra doit

partie de sa vie, pour laquelle nous n'avons pas ménagé les détails techniques, nous fera pénétrer dans un monde dont l'étude, très attachante en elle-même, a eu de tout temps le privilège d'éveiller la curiosité des étrangers.

La vie de ce saint cardinal, de ce fervent religieux si attaché aux devoirs de son état, qui en a si bien connu l'esprit et pratiqué les vertus, a aussi un intérêt d'édification qui pour bien des lecteurs sera, nous le désirons, le principal attrait de cette biographie.

Si donc ce livre ne parvient pas à captiver l'attention de ceux qui en auront entrepris la lecture, la faute en devra être pleinement attribuée à l'auteur. En des mains plus habiles, les nombreux documents qui ont été mis à sa disposition auraient certainement fourni matière à un récit très attachant.

Ces documents sont de nature diverse, mais la partie principale est formée par des correspondances dont nous traiterons bientôt en détail dans un chapitre spécial. Nous avons souvent cité textuellement des passages de ces lettres et nous n'avons pas craint de leur faire trop large part; leur témoignage est irrécusable ; pour l'historien, des documents de cette sorte sont un terrain solide, un *substratum* sur lequel il peut édifier sans crainte de voir son ouvrage ébranlé par des recherches ultérieures. De plus les lettres de dom Pitra nous le révèlent tel qu'il est; elles nous apportent ses impressions toutes fraîches et vives. On a dit que le style c'est l'homme; l'axiome est souvent en défaut; le style c'est parfois un autre homme. Entre l'homme réel et l'écrivain, se placent à certaines heures, comme autant d'écrans qui interceptent ou du moins infléchissent les rayons de sa pensée, des préoccupations d'atti-

sition aux cardinaux de couronne qui résident à l'étranger et aux cardinaux italiens qui résident comme évêques dans leurs diocèses respectifs.

HISTOIRE

DU

CARDINAL PITRA

HISTOIRE

DU

CARDINAL PITRA

BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE

(ABBAYE DE SOLESMES)

PAR

Le R. P. Dom FERNAND CABROL

Prieur de Solesmes

Professeur d'Histoire et de Patristique à l'Université catholique d'Angers



PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

PRÉFACE

I

Le 16 février 1889 la célèbre et antique basilique de Sainte-Marie du Transtévère réunissait dans ses murs l'élite de la société romaine, les éminentissimes Sacconi, doyen du Sacré-Collège, Oreglia, Simeoni, Parocchi, Rampolla et tous les cardinaux présents à Rome, plusieurs évêques, les principaux dignitaires de la prélature apostolique, les abbés bénédictins du mont Cassin, de Saint-Paul, de la Cava, de Farfa, de Saint-Anselme, de Sainte-Madeleine de Marseille, le prieur de Solesmes, dom Paul Delatte, représentant le supérieur général de la Congrégation de France retenu par la maladie, des religieux de tout ordre, les ambassadeurs de France et de Portugal, le ministre de Bavière et la plus grande partie de la colonie française. Le saint Père, par une dérogation presque inouïe aux coutumes romaines, avait renvoyé la Congrégation du concile qui devait se tenir ce jour-là afin de permettre à tous les cardinaux d'assister au service. Cette assistance nombreuse et choisie était venue rendre un suprême hommage à la mémoire du cardinal Jean-Baptiste Pitra, bénédictin de la Congrégation de France, bibliothécaire de la sainte Église romaine, évêque de Porto et Sainte-Rufine, et sous-doyen du Sacré-Collège, mort le 9 fé-

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

s'efforcer de remplir, et s'il réussissait dans cette tentative, il faut avouer qu'il aurait l'avantage d'initier bien des lecteurs aux secrets de l'érudition, de leur révéler comment naît et se forme un savant. Ce domaine de la science ecclésiastique, le cardinal Pitra l'a parcouru dans tous les sens ; archéologie, épigraphie, patristique, histoire littéraire et théologique, droit canonique, paléographie, métrique, il n'est aucun de ces terrains sur lesquels le savant bénédictin n'ait poussé quelque pointe hardie.

Mais l'homme n'est pas tout entier dans ses livres. Il est peu de vies plus variées et plus intéressantes en elle-même que celle de cet humble moine qui a été mêlé à plusieurs événements importants de l'histoire religieuse du dix-neuvième siècle et a connu les hommes les plus en vue du parti catholique, Montalembert, Lacordaire, Parisis, de Falloux, les Veuillot, du Lac, Gousset, dom Guéranger surtout. Ses lettres fournissent des renseignements nouveaux sur plusieurs affaires importantes de notre histoire contemporaine, les origines du catholicisme libéral, la loi d'enseignement, la question des classiques, etc. (1). Sa vie est liée à celle d'une congrégation bénédictine dont il a été l'un des premiers membres et qu'il a servie avec un dévoûment absolu. Il a visité les pays les plus divers, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie; c'est un voyageur aimable et un artiste qui, tout en fouillant les archives et les bibliothèques, sait étudier les mœurs des habitants, pénétrer le génie d'un peuple et décrire avec vigueur et coloris les paysages d'une contrée. Revenu à Rome après ses voyages, il a vécu pendant plus de vingt ans comme cardinal *de curie*, *di curia* (2), et cette

(1) Nous publions en appendice quelques pièces inédites dont l'importance n'échappera pas aux personnes qui s'occupent de cette période.

(2) On appelle ainsi les cardinaux qui résident à Rome, par oppo-

tude, des considérations de personnes, quelquefois une sorte de pudeur de paraître dans son naturel, ou le désir de jouer pour le public un personnage d'emprunt. Chez dom Pitra rien de pareil. Son style est absolument sincère; son style c'est bien lui; il met dans ses lettres et en général dans ses ouvrages ses pensées, ses sentiments, les rêves même de son imagination; son âme y apparaît comme à travers une glace d'un poli sans défauts, avec ses premiers mouvements, ses ardeurs, ses brusques retours.

Aussi bien cette âme est assez pure et assez noble pour qu'on puisse l'étudier de près sans redouter une déception douloureuse, comme il arrive souvent quand on descend dans le détail de certaines vies. C'est une belle âme de moine, pleine de force et de générosité, à la fois délicate et impétueuse, ferme et douce. Et néanmoins, au moment de livrer ces pages au public, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver une certaine impression de regret. La correspondance du cardinal Pitra nous fait pénétrer dans ses plus secrètes pensées, dans le sanctuaire intime de son âme. Ne serait-ce pas blesser son sentiment si délicat de réserve que d'introduire ainsi le profane en tiers dans ses confidences? Il ne faut rien moins pour nous y décider que la pensée du bien que ces révélations peuvent produire dans l'âme d'un lecteur de bonne foi.

Nous nous sommes attaché à peindre cette figure avec vérité; le premier devoir du biographe est une entière sincérité; il lui faut souvent résister à la tentation d'être un panégyriste ou un avocat; peut-être même encourrons-nous auprès de quelques-uns de ses amis le reproche de sévérité pour n'avoir pas, à l'exemple de bien des auteurs, plaidé dans certains cas les circonstances atténuantes ou n'avoir pas dérobé tel ou tel fait sous le silence ou sous des réticences habilement calculées.

Au fond, cette vie est écrite surtout pour la famille béné-

vrier 1889. La messe était célébrée par Mgr Perraud, évêque d'Autun, héritier et successeur des prélats qui avaient consacré les premiers pas du cardinal dans la profession cléricale.

Quarante-six ans auparavant, jour pour jour, le 10 février 1843 un jeune prêtre du diocèse d'Autun encore inconnu, se liait à l'ordre de Saint-Benoît par la profession religieuse dans l'église de Solesmes, entre les mains de dom Guéranger, fondateur et premier abbé des bénédictins de la Congrégation de France.

Il peut être intéressant d'étudier comment a été franchie la distance entre ces deux étapes extrêmes qui paraissent à première vue si éloignées l'une de l'autre ; comment après ce début qui semblait lui fermer l'accès à toutes les dignités de l'Église, le profès de 1843 est monté jusque sur les marches les plus élevées du trône pontifical.

Les personnes qui ne connaissent le cardinal Pitra que par ses ouvrages s'imaginent trop facilement peut-être que l'intervalle entre ces deux dates de la vie de l'illustre savant a été rempli tout entier par le travail assidu de la cellule, et en conséquence qu'on n'y saurait trouver la matière d'une histoire. La suite prouvera, nous l'espérons, que cette opinion n'est pas entièrement juste. Que les recherches scientifiques occupent dans l'existence du cardinal Pitra une place importante, la place principale si l'on veut, nous n'y contredisons pas. Nous ajouterons même que ce n'est pas là le moindre intérêt de cette vie : suivre dans l'histoire de la science et de l'érudition au dix-neuvième siècle la trace laissée par le cardinal Pitra, résumer le résultat de ses recherches et de ses découvertes, en préciser la portée et en apprécier l'influence sur le mouvement scientifique contemporain, se rendre compte de sa méthode de travail et de la nature de ses facultés, c'est une partie du programme que l'historien du cardinal Pitra doit

s'efforcer de remplir, et s'il réussissait dans cette tentative, il faut avouer qu'il aurait l'avantage d'initier bien des lecteurs aux secrets de l'érudition, de leur révéler comment naît et se forme un savant. Ce domaine de la science ecclésiastique, le cardinal Pitra l'a parcouru dans tous les sens ; archéologie, épigraphie, patristique, histoire littéraire et théologique, droit canonique, paléographie, métrique, il n'est aucun de ces terrains sur lesquels le savant bénédictin n'ait poussé quelque pointe hardie.

Mais l'homme n'est pas tout entier dans ses livres. Il est peu de vies plus variées et plus intéressantes en elle-même que celle de cet humble moine qui a été mêlé à plusieurs événements importants de l'histoire religieuse du dix-neuvième siècle et a connu les hommes les plus en vue du parti catholique, Montalembert, Lacordaire, Parisis, de Falloux, les Veuillot, du Lac, Gousset, dom Guéranger surtout. Ses lettres fournissent des renseignements nouveaux sur plusieurs affaires importantes de notre histoire contemporaine, les origines du catholicisme libéral, la loi d'enseignement, la question des classiques, etc. (1). Sa vie est liée à celle d'une congrégation bénédictine dont il a été l'un des premiers membres et qu'il a servie avec un dévoûment absolu. Il a visité les pays les plus divers, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie; c'est un voyageur aimable et un artiste qui, tout en fouillant les archives et les bibliothèques, sait étudier les mœurs des habitants, pénétrer le génie d'un peuple et décrire avec vigueur et coloris les paysages d'une contrée. Revenu à Rome après ses voyages, il a vécu pendant plus de vingt ans comme cardinal *de curie*, *di curia* (2), et cette

(1) Nous publions en appendice quelques pièces inédites dont l'importance n'échappera pas aux personnes qui s'occupent de cette période.

(2) On appelle ainsi les cardinaux qui résident à Rome, par oppo-

partie de sa vie, pour laquelle nous n'avons pas ménagé les détails techniques, nous fera pénétrer dans un monde dont l'étude, très attachante en elle-même, a eu de tout temps le privilège d'éveiller la curiosité des étrangers.

La vie de ce saint cardinal, de ce fervent religieux si attaché aux devoirs de son état, qui en a si bien connu l'esprit et pratiqué les vertus, a aussi un intérêt d'édification qui pour bien des lecteurs sera, nous le désirons, le principal attrait de cette biographie.

Si donc ce livre ne parvient pas à captiver l'attention de ceux qui en auront entrepris la lecture, la faute en devra être pleinement attribuée à l'auteur. En des mains plus habiles, les nombreux documents qui ont été mis à sa disposition auraient certainement fourni matière à un récit très attachant.

Ces documents sont de nature diverse, mais la partie principale est formée par des correspondances dont nous traiterons bientôt en détail dans un chapitre spécial. Nous avons souvent cité textuellement des passages de ces lettres et nous n'avons pas craint de leur faire trop large part; leur témoignage est irrécusable ; pour l'historien, des documents de cette sorte sont un terrain solide, un *substratum* sur lequel il peut édifier sans crainte de voir son ouvrage ébranlé par des recherches ultérieures. De plus les lettres de dom Pitra nous le révèlent tel qu'il est; elles nous apportent ses impressions toutes fraîches et vives. On a dit que le style c'est l'homme; l'axiome est souvent en défaut; le style c'est parfois un autre homme. Entre l'homme réel et l'écrivain, se placent à certaines heures, comme autant d'écrans qui interceptent ou du moins infléchissent les rayons de sa pensée, des préoccupations d'atti-

sition aux cardinaux de couronne qui résident à l'étranger et aux cardinaux italiens qui résident comme évêques dans leurs diocèses respectifs.

tude, des considérations de personnes, quelquefois une sorte de pudeur de paraître dans son naturel, ou le désir de jouer pour le public un personnage d'emprunt. Chez dom Pitra rien de pareil. Son style est absolument sincère; son style c'est bien lui; il met dans ses lettres et en général dans ses ouvrages ses pensées, ses sentiments, les rêves même de son imagination; son âme y apparaît comme à travers une glace d'un poli sans défauts, avec ses premiers mouvements, ses ardeurs, ses brusques retours.

Aussi bien cette âme est assez pure et assez noble pour qu'on puisse l'étudier de près sans redouter une déception douloureuse, comme il arrive souvent quand on descend dans le détail de certaines vies. C'est une belle âme de moine, pleine de force et de générosité, à la fois délicate et impétueuse, ferme et douce. Et néanmoins, au moment de livrer ces pages au public, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver une certaine impression de regret. La correspondance du cardinal Pitra nous fait pénétrer dans ses plus secrètes pensées, dans le sanctuaire intime de son âme. Ne serait-ce pas blesser son sentiment si délicat de réserve que d'introduire ainsi le profane en tiers dans ses confidences? Il ne faut rien moins pour nous y décider que la pensée du bien que ces révélations peuvent produire dans l'âme d'un lecteur de bonne foi.

Nous nous sommes attaché à peindre cette figure avec vérité; le premier devoir du biographe est une entière sincérité; il lui faut souvent résister à la tentation d'être un panégyriste ou un avocat; peut-être même encourrons-nous auprès de quelques-uns de ses amis le reproche de sévérité pour n'avoir pas, à l'exemple de bien des auteurs, plaidé dans certains cas les circonstances atténuantes ou n'avoir pas dérobé tel ou tel fait sous le silence ou sous des réticences habilement calculées.

Au fond, cette vie est écrite surtout pour la famille béné-

dictine. La plupart des représentants de cette période que nous appelons dans notre histoire domestique les temps héroïques, ont disparu aujourd'hui. Venus après eux dans la famille, héritiers de leurs traditions, nous ne savons pas assez peut-être ce que furent les débuts. Pour certains, cette étude sera donc une révélation. Puisse-t-elle inspirer à tous plus de vénération et d'amour pour dom Guéranger, le premier abbé de Solesmes, pour ses premiers compagnons, et en particulier pour celui qui a le plus longtemps partagé ses épreuves et qui, pendant plus de vingt ans, s'est dévoué pour la congrégation naissante. Puisse cet exemple exciter en tous ce zèle qui faisait dire à dom Guéranger s'adressant à dom Pitra : « Acceptons toutes les humiliations, tous les déboires, mais avant tout il faut sauver la patrie » (1). Et la patrie dont il parle ici, c'était cette seconde patrie, l'ordre bénédictin et la congrégation qu'il avait fondée. Le malheur unit ces deux hommes éminents plus étroitement, et au milieu de toutes les épreuves, un espoir les soutenait. Parfois, dans leur correspondance, ils s'écrient comme les héros antiques : « *O passi graviora! dabit Deus his quoque finem* ». Ils avaient appris à ne pas craindre la souffrance et savaient qu'ils tendaient vers la terre du repos !

A nous, leurs frères et leurs fils, la persécution n'a pas été épargnée plus qu'à eux. Si les difficultés des premiers temps ont disparu en partie, la vie ne laisse pas de nous être dure. Dom Guéranger et ses premiers compagnons bénéficièrent en général de l'indifférence du gouvernement de Juillet en matière religieuse. La loi, qui les astreignait à de sévères exigences, les respecta du moins dans leur domicile. Le gouvernement actuel, après avoir chassé les moines de leur asile, a fermé les portes de l'abbaye de So-

(1) Lettre de dom Guéranger à dom Pitra, 6 juin 1852.

lesmes et la maintient sous un lourd sequestre. Ce fut une des grandes douleurs des dernières années du cardinal Pitra. Mais son espérance ne défaillit pas ; il connaissait la tenace vitalité de l'institution monastique et savait qu'elle a triomphé d'autres orages. Son histoire démontrera que sa vie, pour s'être écoulée presque entière en dehors du monastère, par la force des circonstances, n'en a pas moins été remplie par la pratique de tous les devoirs monastiques. La force matérielle peut prévaloir pour un temps, elle peut fermer les maisons religieuses, mais elle n'empêchera pas les sentiments et les vertus de la vie religieuse de se conserver intacts dans l'âme humaine en attendant des jours de justice et de liberté.

Solesmes, 23 octobre 1892.

II

DOCUMENTS ET SOURCES POUR LA VIE DU CARDINAL PITRA

La valeur d'une histoire dépend, pour une bonne part, de celle des documents employés. S'il est impossible, dans bien des cas, de mettre ceux-ci sous les yeux du lecteur à cause de leur nombre et de leur longueur, il est souhaitable néanmoins que chacun soit à même de se rendre compte de l'importance des sources d'information et de l'étendue des recherches. C'est dans ce but que nous donnerons ici l'analyse rapide des papiers que nous avons eus en main pour composer cette histoire. Ce sera pour nous une occasion de présenter nos remercîments à tous ceux qui ont mis ces pièces à notre disposition avec le plus obligeant empressement.

§ 1. — *Correspondance de dom Guéranger et de dom Pitra.*

Cette correspondance s'étend de l'année 1840, époque où dom Pitra, qui avait alors vingt-huit ans, fit la connaissance de dom Guéranger, à l'année 1875, date de la mort de l'abbé de Solesmes. Cette volumineuse correspondance, qui contient plusieurs centaines de lettres, forme le fonds le plus riche pour l'histoire du cardinal Pitra et en général de la Congrégation. Elle nous a rendu les plus signalés

services ; grâce à elle, nous avons pu suivre notre héros presque jour par jour, à Solesmes, à Paris et dans les différents pays qu'il eut à parcourir. Le moine, grand épistolier, tenait son abbé au courant de toutes ses affaires, de tous les événements dont il était le témoin, de ses travaux dans les bibliothèques et de ses découvertes. C'est une richesse incomparable pour les archives de Solesmes.

§ 2. — *Correspondance avec dom Couturier.*

1° Le R. P. dom Charles Couturier succéda à dom Guéranger comme abbé de Solesmes et supérieur général de la Congrégation en 1875. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1889, où mourut le cardinal, leur correspondance devient très active. Elle roule principalement sur les affaires de Rome, les questions intéressant la Congrégation, et forme une suite des plus utiles à la précédente correspondance.

2° Les papiers du second abbé de Solesmes contiennent aussi des lettres de plusieurs religieux, dom Piolin, dom Bérengier, dom Lebannier, dom Bouleau, etc., et de MM. le comte de Kergorlay, Baudon, Lesobre, etc., qui ne sont pas sans intérêt pour notre histoire.

§ 3. — *Correspondance avec dom Ch. Gauthey et avec divers autres confrères.*

Dom Gauthey, abbé de Sainte-Madeleine de Marseille, fut lié d'une intime amitié avec le cardinal Pitra. Cette correspondance, mise à la disposition de l'auteur avec la plus aimable obligeance, est reliée en deux volumes in-4° et s'étend de 1859 à 1889.

Nous noterons encore parmi les plus intéressantes correspondances, celles de dom Ferron, prieur de Ligugé; de dom Guépin, prieur de Silos; de dom Bérengier, de dom Gardereau (1) et de dom Fonteinne.

§ 4. — *Correspondance avec M. Philippe Guignard, bibliothécaire de la ville de Dijon.*

Ces lettres, d'un ami et d'un disciple de dom Pitra, commencent en l'année 1836 pour se continuer jusqu'à la mort du cardinal. Les premières sont surtout intéressantes en ce qu'elles nous font connaître dom Pitra dans ses années de jeunesse; elles nous révèlent ses dispositions, ses goûts, ses rêves et ses premières études. Cette correspondance a été généreusement cédée par M. Guignard aux archives de Solesmes.

§ 5. — *Correspondance avec MM. Cucherat et Mazoyer, chanoines de la cathédrale d'Autun.*

Ces deux vénérables ecclésiastiques furent condisciples et amis dévoués de dom Pitra. Le second, un des rares survivants de cette génération, nous a communiqué lui-même sa correspondance, en même temps qu'il mettait à notre disposition les trésors de ses souvenirs (2). Les papiers de M. Cucherat nous ont été prêtés par M. l'abbé Méhu, curé de Poisson, au diocèse d'Autun, et M. l'abbé Aubray, curé de Saint-Yan, au même diocèse. C'est à M. Cucherat que l'on doit une intéressante brochure, au-

(1) Ces dernières nous ont été prêtées par le R. P. dom Férotin.

(2) Depuis que ces lignes sont écrites, nous avons eu le regret d'apprendre la mort de M. Mazoyer.

jourd'hui introuvable : *Son Eminence le cardinal dom Pitra*, Charolles, in-8°, de 61 pages. Ces lettres, comme celles à M. Guignard, nous ont surtout servi pour l'histoire des premières années de dom Pitra.

§ 6. — *Correspondance avec M. de Rossi et avec quelques autres savants.*

Les rapports entre dom Pitra et l'illustre archéologue romain commencèrent en 1854 au sujet des travaux du savant bénédictin sur le *Spicilegium Solesmense.* Il y est surtout question, on le devine, de leurs études communes. Les lettres au sujet du voyage de Russie et des livres et manuscrits recueillis par dom Pitra pour la bibliothèque du Vatican, sont des plus intéressantes. Le savant romain a mis tous ces papiers à notre service avec l'aimable bienveillance qu'on lui connaît.

Dom Pitra a entretenu des correspondances avec un grand nombre d'autres savants illustres, M. Léon Renier, M. Léopold Delisle, M. Mommsen, Wordsworth, Hauréau, etc.; mais ces lettres roulent sur quelques points particuliers d'érudition et ne renferment que peu de renseignements pour son histoire.

§ 7. — *Lettres et papiers du cardinal Pie, et de Mgr Freppel, évêque d'Angers.*

Les dossiers nombreux que Mgr Baunard a eus en main pour son histoire du cardinal Pie nous ont été libéralement ouverts par lui. Quelques-uns de ces documents ont été offerts à nos archives ; un de nos confrères, le R. P. dom Omer Graux, a étudié les autres et copié avec beaucoup d'obligeance ceux qui étaient de nature à nous intéresser.

Nous citerons en particulier la correspondance entre Mgr Pie et dom Guéranger, celle entre Mgr Pie et dom Pitra, le journal du voyage à Rome de Mgr Pie, des lettres de dom Pitra à Mgr Landriot, etc.

Des lettres et papiers divers de Mgr Freppel nous ont été communiqués par M. le chanoine Pinier, chargé du classement des notes et des manuscrits de l'illustre évêque. Ce dossier contient, entr'autres documents précieux, quelques lettres d'évêques, Mgr Fava, Mgr Bourré, etc., concernant le cardinal Pitra.

Correspondance avec M. Foisset.

Nous devons à la famille Foisset la copie de lettres que le cardinal Pitra écrivit à M. Foisset. Plusieurs sont intéressantes pour l'histoire de la querelle des classiques païens et les affaires du journal l'*Univers*.

§ 8. — *Lettres à l'abbé Jules Morel et à l'abbé Davin.*

Les premières, qui appartiennent maintenant aux archives de Solesmes, sont au nombre seulement d'une vingtaine, de 1870 à 1889. Le dossier de l'abbé Davin, chanoine de Versailles, comprend environ deux cents lettres. Les unes et les autres roulent sur des questions archéologiques, théologiques ou sur la politique religieuse contemporaine.

§ 9. — *Dossier Thayer.*

Divers papiers, parmi lesquels une vingtaine de lettres ayant trait surtout aux affaires du monastère Saint-Ger-

main de Paris et de la Congrégation. M. le sénateur Thayer s'était occupé de ces affaires avec le plus méritoire dévoûment.

§ 10. — *Lettres à l'abbé Lazaire.*

L'abbé Lazaire, un des secrétaires les plus aimés du cardinal, nous a communiqué les lettres reçues par lui de 1882 à 1889 et reliées en un petit volume in-8°. Il nous a envoyé, à diverses reprises, des notes très détaillées qui témoignent d'un respect filial pour le cardinal et d'un talent très délicat ; elles nous ont été d'une grande utilité pour la rédaction de quelques-uns de nos chapitres.

§ 11. — *Correspondance avec les membres de la Congrégation du Saint-Esprit.*

Dans ses nombreux séjours à Paris, c'est au séminaire du Saint-Esprit que dom Pitra a reçu la plus généreuse hospitalité. Le Père Barillec, assistant et secrétaire général à l'époque où nous travaillions à ce livre, nous a communiqué les lettres du cardinal au Père Schwindenhammer, supérieur général, et celles à l'abbé Gaultier, dont il sera question plus tard.

§ 12. — *Correspondance avec madame l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, avec madame l'abbesse de Stanbroock (Worcester), et avec les supérieures de quelques autres communautés.*

La première, qui est de beaucoup la plus importante et la plus étendue, va de 1875 à 1889. Elle complète celle à

dom Couturier durant la même période. Elle est pour cette histoire du plus haut intérêt.

Les lettres à madame l'abbesse de Stanbroock, à la Mère supérieure de l'Adoration réparatrice et à d'autres supérieures, ont surtout pour objet les affaires de ces instituts dont le cardinal Pitra fut le protecteur officiel.

§ 13. — *Lettres à M. le comte et à madame la comtesse de Montrevost et à madame de la Poterie.*

Le château de Montrevost est situé tout près de la petite ville de Cuisery que dom Pitra habita dans son enfance. Comme professeur au petit séminaire d'Autun, dom Pitra eut pour élève le jeune comte de Montrevost qui lui resta très attaché. Les lettres que nous citons du cardinal à M. le comte de Montrevost et à la comtesse, sa femme, sont dues à la bienveillante communication de cette dernière.

§ 14. — *Dossiers divers.*

A. Sur la lettre à l'abbé Brouwers, de l'*Amstelbode*, plusieurs dossiers formés d'articles de journaux, de brochures ou de lettres de divers personnages, Mgr Forcade, archevêque d'Aix, Mgr Freppel, l'abbé Maynard, Mgr Battandier, etc.

L'un de ces dossiers nous a été communiqué par dom Gauthey, abbé de Sainte-Madeleine de Marseille.

B. Dossier sur la mort du cardinal Pitra, prêté par dom Gauthey, formé pour la plus grande partie de lettres de Mgr Battandier, du révérendissime père Zelli, abbé de Saint-Paul Hors-les-Murs, etc.

C. Mémoire sur la vie du cardinal Pitra communiqué par M. Auguste Pécoul.

D. Mémoires de dom Guéranger. Sur les premières années de la Congrégation bénédictine, dom Guéranger a écrit d'intéressants mémoires qui malheureusement n'ont pas été continués. Ils s'étendent de l'année 1840 à l'année 1846 et forment deux petits cahiers in-8°.

E. Mémoires sur la vie de dom Guéranger, vaste et précieuse collection réunie par des mains pieuses et habiles et qui est une mine féconde pour l'histoire de Solesmes.

F. Notes de M. Léandre Fonteinne sur la fondation du prieuré de Paris et sur dom Guéranger.

G. Mémoires de dom Pradié, un des confrères de dom Pitra; vingt grandes pages in-folio, avec des notes sur la vie monastique de dom Pitra.

H. Un bénédictin de Solesmes, le révérend père dom Hildephonse Pothier, a réuni avec beaucoup de patience une collection d'articles et de documents divers ayant trait à la vie du cardinal Pitra.

I. Papiers du révérendissime dom Charles Couturier contenant des lettres, des mémoires et autre documents dont quelques-uns concernent notre histoire.

J. M. Toison, à Ouroux-sur-Saône, a mis à notre disposition un dossier composé de lettres de dom Pitra à M. Agron de Germigny, de 1840 à 1857, son correspondant littéraire.

K. Notes au sujet du voyage du cardinal Pitra en Russie, recueillis par dom F. Plaine.

L. Notes réunies par dom Th. Bérengier, ancien secrétaire de dom Guéranger.

M. Mémoire et autres documents de M. Lesobre contenant des détails sur le prieuré de Paris, et des extraits de la correspondance de dom Pitra et de dom Guéranger.

N. Nous tenons à exprimer ici d'une façon spéciale notre reconnaissance à M. le chanoine Truchot, supérieur du petit séminaire d'Autun, et à messieurs les professeurs

pour leur extrême obligeance, et pour les services qu'ils nous ont rendus. Pendant les deux séjours que nous avons faits à Autun, ils ont mis à notre disposition les archives du petit séminaire. Nous y avons trouvé, entr'autres documents précieux, des cahiers rédigés de la main même de l'abbé Pitra et qui contiennent une partie de ses cours, ainsi que des lettres de lui ou de ses anciens condisciples. Nous devons aussi des remercîments à quelques-uns des anciens élèves du cardinal Pitra qui nous ont communiqué leurs souvenirs et notamment à M. l'abbé Bauzon, curé de Saint-Jean des Vignes-lès-Chalon, connu par ses savants travaux sur l'histoire du diocèse. Il nous a obligeamment prêté de précieux cahiers de notes réunies pendant qu'il était l'élève du cardinal Pitra.

O. Il faudrait un paragraphe spécial pour la tradition orale, que nous avons recueillie auprès des anciens confrères de dom Pitra dont plusieurs vivent encore, en particulier auprès du révérend père dom Camille Leduc qui pendant des années a vécu avec dom Pitra et auprès du révérend père dom Guépin. En deux voyages différents nous avons pu visiter Autun, Cuisery, Ouroux, Champforgeuil, Cluny, saint Bonnet, interroger les anciens amis du cardinal, et les membres encore survivants de sa famille, M. Félix Pitra, son neveu, et madame Rey-Pitra, sa nièce, qui nous ont fourni des lettres ou des renseignements de nature diverse. Nous avons interrogé aussi à Rome et à Frascati quelques-unes des personnes qui l'ont connu. Nous n'ignorons pas combien cette tradition orale est sujette quelquefois à se corrompre et à égarer l'historien; aussi l'avons nous rigoureusement écartée, au risque de sacrifier bien des traits pittoresques, toutes les fois que nous n'avons pas pu en contrôler l'origine et la véracité.

III

IMPRIMÉS

Une des sources les plus riches pour la vie du cardinal Pitra, même au point de vue des notes biographiques, c'est la collection de ses articles et de ses ouvrages. Nous reproduisons à la fin de notre livre, corrigée et augmentée, la notice bibliographique que nous avons éditée déjà ailleurs (1). Un assez grand nombre d'autres ouvrages, journaux, revues, histoires du temps ont aussi été mis à contribution ; il est inutile de les citer ici parce qu'on en trouvera le titre au cours de notre livre ; signalons seulement les notices biographiques de l'abbé Cucherat, déjà citée, de dom L'Huillier, et de Mgr Battandier (2).

(1) *Bibliographie des œuvres de son Éminence le cardinal Pitra*, in-4°, Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, 1886, publiée à l'occasion du jubilé sacerdotal du cardinal Pitra, reproduite avec additions dans notre *Bibliographie des Bénédictins de la Congrégation de France*, Solesmes, in-8°, 1889; et à part, d'après cette édition : Solesmes, 1888.

(2) Dom L'Huillier, *Notice sur le cardinal Pitra*, Marseille 1889, in-8°, 20 p.; Mgr Battandier, dans le tome VII des *Analecta sacra et classica*, Paris 1891 ; on nous permettra de citer à la suite nos deux articles : *Le cardinal Pitra, ses travaux et ses découvertes* dans *La Science catholique*, septembre et octobre 1889; à part, Paris, 1889, in-8° de 30 pages, traduit en anglais dans *The Lamp*, 1890; voir aussi, Aubineau, *Epaves, récits et souvenirs*, 1886, Palmé, un portrait lestement enlevé, de l'éminentissime Pitra, et l'article de M. Dutron, *Revue du Monde catholique*, t. V, p. 658-681.

HISTOIRE

DU

CARDINAL PITRA

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES

Naissance, famille, première éducation. — Dom Teissier. — Le petit séminaire d'Autun. — Débuts poétiques. — La *Mort de Judas Machabée*. — Le grand séminaire. (1812-1836.)

Jean-Baptiste-François Pitra naquit le 1er août 1812, le jour de la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, à Champforgeuil, petite paroisse du diocèse d'Autun, à quelques kilomètres de Châlon-sur-Saône (1). A l'occasion de sa profession religieuse on ajouta à ses noms celui d'Odon, un des plus grands abbés de Cluny.

Son père Laurent Pitra descendait d'une de ces familles de tisseurs de soie milanais que François Ier et Louis XIII s'efforcèrent d'attirer à Lyon pour faire profiter notre industrie française de l'habileté et des procédés des artisans

(1) C'est par erreur qu'on a donné quelquefois comme date de sa naissance le 31 juillet. Les registres de la paroisse de Farges et Champforgeuil que nous avons consultés chez le curé portent la date du 1er août. Champforgeuil est une commune de cinq cents habitants.

italiens (1). En entrant dans le Sacré Collège, dom Pitra voulut allier au souvenir de l'ordre bénédictin, représenté sur son blason par la montagne du Cassin, les trois pies et la poutre, *Pica super trabem*, armes parlantes de sa famille (2). Habiles ouvriers, les Pitra obtinrent bientôt la maîtrise comme tireurs d'or. La famille se divisa en plusieurs branches dont quelques-unes ont encore des représentants à Givors et à Lyon. Laurent Pitra, établi dans cette dernière ville au moment de la révolution, se vit poursuivi comme suspect et obligé de fuir déguisé en maçon. « Je suis un peu Vendéen, écrivait plus tard dom Pitra, par mon vieux père qui après avoir laissé sous la mitraille de Lyon sa famille et sa fortune, émigra dans la Vendée. Il ne put que la traverser pour s'exiler treize ans sur toutes les mers, mais Lyon et la Vendée ne le quittèrent plus. Toute mon enfance en a été remplie, et mes dernières lectures de famille aux soirées d'hiver furent les *Lettres vendéennes* » (3).

Après ce long exil, son père, presque entièrement dénué de ressources, vint en Saône-et-Loire, épousa la fille d'un médecin de Cuisery, mademoiselle Edme-Françoise Vaffier et acheta en 1807 la charge de percepteur à Champforgeuil. Jean-Baptiste Pitra était le troisième enfant né de ce ma-

(1) Nous devons les renseignements qui suivent à l'aimable obligeance d'un neveu du cardinal Pitra, M. Félix Pitra, établi à Saint-Bonnet en Bresse.

(2) En réalité, les pies et la poutre furent introduites plus tard dans les armes du cardinal. Les premières portaient : Parti, au premier d'azur, à trois monts d'or plantés d'une croix patriarcale de sable au mot PAX de gueules, brochant sur le tout qui est du Mont Cassin. Au deuxième coupé : au premier de gueules à trois colombes d'argent posées deux et une ; au deuxième à une mer au naturel dans laquelle nage un poisson également au naturel tourné à dextre (souvenir de ses études sur l'*ichtus*, poisson symbolique), au chef de sable chargé de deux étoiles à cinq rais d'argent (pour rappeler les armes de Solesmes). Plus tard les colombes subirent une métamorphose et se transformèrent en pies et la burelle de gueules prit la place des étoiles.

(3) Lettre à Mgr Pie, non datée.

riage ; ses deux aînés portaient les noms d'Edouard et de Félix ; ils eurent plus tard une sœur, Amélie Pitra, qui devint fille de la Charité et mourut supérieure de la Maison de Nîmes ; nous la retrouverons dans la vie du Cardinal. Ceux qui aiment à démêler dans un homme l'influence des milieux et des races ne manqueraient pas d'attribuer à la double origine bourguignonne et lombarde du jeune Pitra quelque chose de cette richesse exubérante d'imagination, de cette facilité d'esprit, unies à la ténacité dans la volonté et à la patience dans la recherche qui le distinguèrent de bonne heure. Sans remonter si haut et sans faire intervenir des données aussi incertaines, nous aimons mieux nous borner à constater l'heureuse action qu'exerça sur la formation de son caractère son père, nature profondément honnête et droite, chrétien convaincu, homme de cœur et de devoir, et sa mère, femme d'un esprit fin, d'une grande piété, de beaucoup d'intelligence et d'une rare distinction. Ce sont là quelques-unes des qualités que l'hérédité morale lui a transmises.

Dom Pitra racontera un jour qu'en 1815 les armées alliées envahissant la France vinrent jusqu'à Champforgeuil ; une partie des habitants s'enfuit dans la campagne à l'approche des soldats ; madame Pitra les suivit avec ses trois petits enfants ; dom Pitra se rappelait encore leurs larmes et leur frayeur.

Quelques années après, M. Pitra acheta une charge d'huissier et vint s'établir à Ouroux-sur-Saône, bourg important situé dans les plaines riches et plantureuses de la Bresse. Jean-Baptiste y fit ses études primaires. A cet âge où se révèlent les premières tendances et où se dessine souvent l'ébauche de toute une vie, il se fit apprécier par son application au travail, sa piété, le sérieux de ses habitudes et la précocité de son intelligence. Son oncle maternel, le docteur Vaffier venait souvent à Ouroux qui n'est séparé de Cuisery que de quelques lieues ; il eut vite reconnu les rares aptitudes de son neveu et résolut de s'attacher à les développer. A partir de ce moment le jeune Pitra passa la

plus grande partie de son temps dans la petite ville de Cuisery où sa vocation allait se décider. Le bon docteur, hygiéniste distingué, n'entendait pas développer l'intelligence au détriment du corps ; il prétendait plaisamment que ce dernier est d'une nature élastique et que par le régime et l'habitude on peut le plier à tout. La complexion du jeune enfant était frêle et délicate ; son oncle lui donna ses soins et au bout de peu de temps une transformation complète s'était opérée en lui. La vigueur et la résistance de sa constitution étonnaient tous ceux qui l'approchaient. Dans la suite il sembla reprendre à son usage l'axiome de son oncle de Cuisery. Son corps fut un esclave qui dut se mettre docilement au service d'une volonté inflexible, et se prêter à toutes les exigences : jeûnes forcés, travail prolongé bien avant dans la nuit, froid rigoureux, il fallut tout supporter sans se plaindre. A Rome dom Pitra effraiera les Romains les plus robustes en faisant par forme de promenade le pèlerinage des sept basiliques dans une matinée de juillet sous un soleil de feu. En Russie, il déconcertera les plus vieux Russes en bivouaquant nuit et jour de bibliothèque en bibliothèque, de traîneau en traîneau, par des froids de 20 à 25 degrés (1).

Mentionnons aussi, parmi les plus heureuses influences qui s'exercèrent sur sa jeunesse, celle de sa sœur. « Dieu, raconte dom Pitra lui-même, avait formé le cœur de ma sœur de sensibilité, son âme de prévoyance, son caractère d'énergie. Aussi prit-elle de bonne heure dans la maison paternelle un grand ascendant sur tous ses frères, bien qu'elle fût plus jeune qu'eux. Nous nous inclinions devant sa fermeté, nous admirions sa piété et nous nous attachions à ses pas par un attrait irrésistible. C'était elle qui par son esprit de conciliation tranchait nos petits différends et qui ramenait, par la gaieté, la joie quelques instants perdue. »

Le père et la mère ayant été enlevés par une mort prématurée, la sœur resta chargée des orphelins et prit en

(1) Lettre à dom Ferron, le 17 mars 1860.

main le gouvernement de la maison. Il entrait sans doute dans les desseins de Dieu, dit encore dom Pitra, de la préparer ainsi à la conduite de la famille religieuse qu'il devait lui confier un jour. Tout en faisant régner le bon ordre à l'intérieur, elle visitait souvent les pauvres, et c'est par ce pieux ministère que la grâce de sa vocation lui fut révélée (1).

C'est aussi à Cuisery que Jean-Baptiste Pitra commença ses études latines. Le curé de cette paroisse était un ancien bénédictin de l'illustre abbaye de Cluny, au diocèse d'Autun. Sécularisé depuis la révolution, dom Teissier restait attaché dans l'âme à sa profession religieuse. Il aimait à parler des souvenirs de la grande abbaye bourguignonne et de la vie monastique d'autrefois. Reconnaissant dans le jeune Pitra des qualités précieuses, il se l'attacha et en fit son clerc (2). Sans que l'enfant s'en rendît encore bien compte, dom Teissier représentait pour lui tout un passé évanoui, un ensemble de traditions et de souvenirs qui exercèrent une grande influence sur sa vive imagination et sur son intelligence précoce. Ce furent les premiers germes de sa vocation monastique. Il parle encore dans ses lettres d'une impression profonde qu'il éprouva vers l'âge de dix ans. Au-dessous d'un tableau représentant saint Benoît, il lut ces mots qui le frappèrent vivement : « *ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus*, je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. » Plus tard il écrivait à dom Guéranger : « Depuis mon enfance j'entends ces mots, les premiers mots latins que j'ai traduits, ces mots que je lisais sous une image de saint

(1) Entretien du cardinal Pitra sur sa sœur, citée dans une lettre circulaire aux sœurs de Saint-Vincent de Paul, 1887, p. 94.

(2) L'église de Cuisery possède aujourd'hui en souvenir du cardinal un vitrail qui représente d'un côté le jeune clerc servant la messe et de l'autre le cardinal, avec cette inscription : *parvulus olim huic altari ministrans hîc primum de ingressu in ordinem sancti Benedicti, afflante deo, cogitavit; qui postea ob eminentia merita ad cardinalitiam dignitatem sublimatus est J. B. Pitra.*

Benoît, et que je méditais sans trop les comprendre en servant la messe d'un vénérable bénédictin : *ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus* » (1). Il disait à un autre ami dans son gracieux et poétique langage : « Si vous entendez toujours cette voix qui m'a parlé dès mon enfance, ce mot qu'à dix ans je déchiffrai à l'aide d'un vieux bénédictin de Cluny sur un portrait de saint Benoît : *ducam eum in solitudinem*... si vous entendez toujours cette voix sortir des ruines de Cluny, ouvrez votre cœur et levez votre tête, frère ! Les temps approchent, l'heure de la délivrance sonne, les ailes de la colombe se déploient et vous prendrez votre essor... Paix et force, *fiat pax in virtute tua* » (2).

Quelques années après, en 1825, Mgr de Vichy, évêque d'Autun, venait donner la confirmation dans la paroisse de Cuisery. Le nombre des confirmants était considérable, la chaleur accablante ; le prélat succombant à la fatigue tomba malade et dut se faire soigner quelques jours à Cuisery. On appela en hâte le docteur Vaffier qui lui prodigua ses soins et le rendit à la santé. Comme l'évêque reconnaissant lui offrait ses services, le docteur se contenta de lui recommander son neveu qui donnait déjà des signes sérieux de vocation sacerdotale.

A la suite de cet incident, Jean-Baptiste Pitra entra en cinquième au petit séminaire d'Autun. Cet établissement recevait indistinctement les jeunes gens qui se préparaient aux professions libérales dans le monde et ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. De tous les points du diocèse et des régions voisines, on y envoyait des élèves qui y recevaient avec une solide éducation chrétienne, les principes d'une haute culture intellectuelle. Dom Pitra y eut pour condisciples le futur maréchal Mac-Mahon, le comte de Cissey, parent du général de ce nom ; Jean-Baptiste

(1) Lettre du 5 juin 1840. Le tableau est encore conservé dans l'église de Cuisery.

(2) Lettre du 20 mai 1843. Cette lettre et quelques-unes de celles que nous citerons dans la suite sont extraites de la notice biographique de M. le chanoine Cucherat.

Landriot, plus tard évêque de La Rochelle, puis archevêque de Reims; Devoucoux, devenu évêque d'Évreux; Cucherat, aumônier de l'hôpital de Paray-le-Monial, auteur d'ouvrages estimés; Henri Pignot « riche et laborieuse tête, dira de lui dom Pitra, et qui a déjà dévoré une foule de choses curieuses sur nos antiquités éduennes. » C'est l'auteur d'une remarquable histoire de Cluny (1).

Le petit séminaire d'Autun pouvait à cette époque rivaliser avec nos plus florissantes maisons d'éducation. Il semblait réunir les conditions les plus favorables pour une vie de retraite et d'étude. Situé vers l'angle est de la ville, à la limite des anciens remparts, il est entouré d'un parc d'aspect seigneurial dessiné par Le Nôtre, et domine la campagne des environs d'Autun. De ses belles terrasses aux arbres séculaires la vue se repose d'un côté sur les croupes boisées des collines qui entourent la ville au sud et à l'est, de l'autre sur la vaste plaine terminée par les montagnes du Morvan. Des disciples de Platon ou d'Aristote eussent pris plaisir à se promener sous ses frais ombrages, auprès des belles eaux jaillissantes, devant ces grands horizons, en agitant les hautes questions de la métaphysique.

Les évêques d'Autun qui firent construire cet édifice au dix-septième siècle, pour servir de grand séminaire, ne craignirent pas d'y employer les architectes et les artistes le plus en renom de leur temps ; aussi attirait-il déjà l'admiration des contemporains, assez sévères, on le sait, en fait d'architecture, et Bussy-Rabutin en donne une description enthousiaste dans une de ses lettres au Père La Chaise. C'est en 1811 que le petit séminaire d'Autun y fut établi. Dans ces derniers temps, par un décret arbitraire et inique, l'État a confisqué cet établissement pour y établir une école de cavalerie et le petit séminaire a dû se transporter à l'autre extrémité de la ville dans un ancien couvent de Visitandines d'où le gouvernement avait quelques années

(1) *Histoire de l'Ordre de Cluny*, 3 vol. in 8°, Autun 1868.

auparavant expulsé les oblats (1). Mais le petit séminaire d'Autun a supporté cette épreuve sans faiblir et il a su maintenir, dans les conditions nouvelles et difficiles où il s'est trouvé placé, la tradition des fortes et saines études qui le distinguait au temps où l'abbé Pitra y était élève.

Pour le jeune Pitra, cette vie de collège était une vie nouvelle qui mit en relief toutes ses aptitudes intellectuelles. Avant son entrée au petit séminaire il étonnait autour de lui par la vivacité de son intelligence, par sa prodigieuse mémoire et par les dons variés de son esprit, mais ses facultés n'avaient pas encore été soumises à cette discipline méthodique et rationnelle qui seule peut les assouplir et les amener à leur parfait développement. Les témoignages de ses condisciples sont unanimes à affirmer sa supériorité. A une mémoire qui retenait tout sans confusion et classait les noms, les dates et les faits dans leur ordre naturel, il joignait une riche imagination, un vif sentiment des beautés littéraires de l'antiquité profane et sacrée, une extraordinaire facilité de travail. Mais ces dons brillants, qui lui eussent permis presque sans effort de tenir le premier rang, s'alliaient déjà chez lui à une application soutenue et à une vraie passion pour l'étude. En dehors de ses livres de classe qui étaient pour lui des amis de tous les instants, il passait de longues heures à la bibliothèque, abordant sans ennui d'énormes in-folio grecs et latins, et acquérant dans ces lectures une connaissance étendue de la littérature et de l'histoire. « Il avait ambitionné et obtenu, nous dit un de ses compagnons d'enfance, une

(1) Mgr Perraud, évêque d'Autun, a montré avec une force accablante dans un mémoire, que la mesure prise par le gouvernement contre le petit séminaire était un acte de spoliation pure, appuyé sur des considérants erronés. Du reste, en se dérobant à toute discussion devant les tribunaux le gouvernement a suffisamment avoué la faiblesse de sa cause. *Cf. Le Petit Séminaire d'Autun*, mémoire adressé par l'évêque d'Autun à MM. les ministres. Autun 1882, in-12 de 32 p. Le décret de désaffectation du 12 avril 1884 a été exécuté le 12 septembre suivant.

singulière faveur, celle d'avoir son lit au dortoir près de la veilleuse qui éclairait en même temps le sommeil de ses camarades et la prolongation de ses études » (1). Cette habitude du travail de nuit alla chez lui se développant avec l'âge; il en viendra à réduire son sommeil à trois ou quatre heures; quelquefois la cloche des matines au monastère le surprendra travaillant encore; et il renverra son repos à la nuit suivante. A Einsiedeln il se laisse un soir enfermer dans les archives; le lendemain de grand matin, l'archiviste apercevant de la lumière dans la salle, accourt effrayé, croyant à un incendie; c'est dom Pitra qui à l'aide de quelques bouts de bougie a consacré toute sa nuit au dépouillement des Archives. Le même fait nous a été raconté pour la bibliothèque de Troyes par M. Guignard, pour les archives de Reims et pour plusieurs autres bibliothèques. Le sommeil était pour lui comme un hôte importun que l'on renvoie au lendemain. Il est vrai de dire aussi que ce visiteur fâcheux prenait parfois sa revanche et, survenant à l'improviste, il s'imposait bon gré mal gré au moment le plus inopportun, et quelquefois même pendant le repas.

Cette ardeur au travail et ces succès ne le rendaient ni pédant ni austère; il était le premier au jeu, et ses camarades encore vivants aiment à rendre témoignage de sa gaîté, de son enjouement, de la douceur et de l'affabilité de ses manières.

Chose remarquable et qui formera dans la suite un des traits les plus caractéristiques de sa carrière littéraire, les aptitudes de l'érudit sont déjà combattues chez lui par les aspirations poétiques. Parmi les œuvres nombreuses inspirées au jeune rhétoricien par ce souffle poétique, citons-en deux qui nous ont été conservées, *Homère au tombeau d'Achille* ou la *Mort d'Homère* et la *Fête de Jacob* (2).

(1) Cucherat, *l. c.*, p. 13. Les anciens *palmarès* du petit séminaire d'Autun conservent la preuve de ses éclatants succès.

(2) La première a été insérée dans l'*Eduen* 1840, la seconde a été imprimée dans *Recueil de drames et dialogues*. Périsse, Lyon 1863, in-18.

Cette dernière fut composée en quelques jours sur la demande de ses condisciples pour une fête improvisée. Ces pièces de jeunesse révèlent à tout le moins une singulière facilité de versification et de développement et une brillante imagination. Il est piquant de signaler ces débuts poétiques d'un savant qui passera sa vie dans les bibliothèques à déchiffrer les vieux manuscrits.

Un autre souvenir de cette époque est à relever, car il eut une grande portée sur la direction de ses travaux. C'était en 1830 ; l'année scolaire finissait avec les journées de juillet. L'époque de la distribution des prix approchait; on imposa au brillant lauréat, qui devait être un jour le cardinal Pitra, la composition d'un discours sur « la mort de Judas Machabée. » Ici nous lui cédons la parole : « Au petit séminaire tout était devenu morne et sombre. Les jeux avaient cessé, les groupes se promenaient lentement, attristés du chagrin des maîtres, qui se tenaient à l'écart. Devant nous flottait un drapeau tricolore; arboré en face de notre quinconce, il tombait en plis criards sur la fière inscription de la porte des marbres : *Soror et æmula Romæ...*

» Pour m'aider, les prophètes et les Machabées de Genoude me furent confiés pour la première fois.

» Je n'ai pas souvenance que dans ma vie une lecture m'ait plus frappé. Ebloui de ces images et de ces scènes orientales, j'aspirais avidement à les comprendre, j'y pensais jour et nuit. L'examen en souffrit autant que la pièce littéraire. Le temps manqua même pour mettre au net sur un *Livre d'or*, ainsi nommé de sa tranche, quelques pages qui furent tristement lues devant un austère évêque, Mgr du Trousset d'Héricourt et quelques vieux chanoines. Il fallut laisser à l'état d'ébauche et de rêve le chant funèbre d'un dernier prophète sur le tombeau des Machabées (1).

» Peu après, entré au grand séminaire, impatient de

(1) Cette composition poétique est encore conservée au petit séminaire d'Autun.

trouver une clef des images et des symboles bibliques, j'allai droit aux plus anciens interprètes ; et pour les connaître j'abordai la lecture de dom Ceillier. Dès le début je m'arrêtai longtemps au chapitre de S. Méliton, à cette courte note sur les ouvrages inédits :

» Un, intitulé *la Clef*, que l'on dit être encore aujourd'hui dans la bibliothèque du collège de Clermont, dit des Jésuites à Paris » (1).

Nous dirons plus tard comment des recherches poursuivies avec ardeur à partir de ce moment, ont enfin amené dom Pitra à la découverte tant désirée de cet ouvrage de Méliton et nous parlerons du développement ultérieur de ses idées sur le symbolisme. Il nous suffit en ce moment, pour nous rendre compte de la marche de cette intelligence, d'avoir marqué ce point de départ.

Son éducation littéraire était terminée ; l'heure de choisir un état avait sonné. Il hésita quelque temps ; il se sentait peu fait pour le ministère des âmes, mais cependant sa piété, son amour de la solitude, son goût pour une vie d'étude et de silence le poussaient à se consacrer au service de Dieu ; il entra donc au séminaire, non sans conserver au fond de son âme le désir d'embrasser un jour la vie religieuse.

Le grand séminaire fut une nouvelle et décisive étape dans sa vie. Sa piété s'y fortifia ; soumis à un règlement sévère, il en observa scrupuleusement tous les points et devint bientôt un modèle pour ses condisciples. Il conserva au milieu d'eux comme au petit séminaire le premier rang. Cet esprit que ravissaient naguère les études littéraires s'éprit d'un goût très vif pour les sciences théologiques. Ce qui l'attira surtout ce fut moins l'étude de la théologie scolastique, encore peu en honneur à cette époque dans les séminaires de France, que celle de la Bible et des Pères, des écrivains ecclésiastiques et de l'histoire. Nous revien-

(1) Cette page a été écrite en 1884, *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi*, tome II, page 585.

drons bientôt sur ce point et nous donnerons le plan d'études qu'il dressait pour l'un de ses jeunes amis.

Le grand séminaire d'Autun possède un des plus précieux dépôts de manuscrits de France (1). L'abbé Pitra y prit ses premières leçons de la science paléographique dont il devait devenir un des maîtres les plus illustres.

Sa facilité de travail était étonnante. Il menait de front, avec ses études ordinaires, celle des sciences naturelles, géologie, physique, chimie, géométrie, botanique, de concert avec son ami, l'abbé Landriot, qui excellait dans cette partie (2). L'abbé Pitra enseignait en même temps les humanités à sept jeunes gens que les exigences de la loi militaire avaient poussés au séminaire avant la fin de leurs études littéraires.

Il savait du reste éveiller autour de lui l'ardeur pour l'étude. Pour seconder ce généreux élan, le professeur de dogme créa, au milieu des deux cent soixante élèves, une société académique de vingt-six membres divisée en cinq sections : histoire, philosophie, théologie, littérature et science. Chaque semaine on se réunissait en séance pour entendre les divers rapports et recevoir la distribution des matières à traiter avec les ouvrages à consulter. L'abbé Pitra était naturellement désigné pour en faire partie; il fut président de la section d'Ecriture Sainte et ses vieux condisciples gardent encore le souvenir de quelques-unes

(1) C'est l'ancienne bibliothèque du chapitre de la cathédrale. En 1708 dom Martène et dom Durand la visitèrent (*Voyage littéraire*, 1re P. p. 151). Libri en dressa le catalogue sous la surveillance de l'abbé Devoucoux, ce qui empêcha toute rapine : *Manuscrits de la bibliothèque du séminaire d'Autun*, dans le *Catalogue général des bibliothèques publiques*, t. I, in-4°, Paris 1849. Cf. aussi H. Omont, *Notes sur quelques manuscrits d'Autun, Besançon et Dijon*, 1883, in-8° et Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon*, Champion 1883.

(2) Cf. *Notice biographique sur Mgr Landriot*, Autun 1856, et : *Mgr Landriot*, Paris, Palmés, d. Ces deux notices contiennent quelques renseignements sur les relations entre dom Pitra et l'archevêque de Reims.

de ses lectures sur les beautés littéraires de la Bible.

Au milieu de ces travaux arriva l'époque de son ordination sacerdotale; elle lui fut conférée par Mgr du Trousset d'Héricourt, évêque d'Autun, le 11 décembre 1836. Il s'y préparait depuis cinq ans par la prière, la méditation et de fortes études théologiques; aussi recueillit-il avec ferveur les grâces que Dieu lui préparait dans ce grand jour; il y resta fidèle durant sa longue vie.

CHAPITRE II

PROFESSORAT A AUTUN

L'abbé Pitra professeur d'histoire et de rhétorique. — Ses vues nouvelles dans l'enseignement. — L'archéologie. — L'étude des classiques chrétiens. — Etudes personnelles. — Les débuts d'un paléographe. (1835-1840.)

L'abbé Pitra n'était que diacre lorsqu'en 1835 il fut appelé au petit séminaire d'Autun comme professeur d'histoire. Parmi ses élèves nous citerons Mgr Bougaud, mort évêque de Laval; le docteur Daremberg qui s'est fait connaître par ses savants travaux sur les médecins grecs; M. Guignard, archiviste-paléographe, bibliothécaire de Dijon, le plus aimé de ses disciples, auteur d'ouvrages estimés d'érudition; M. Pinard, ministre sous l'empire; M. le comte de Montrevost qui resta son ami intime, et plusieurs prêtres de talent qui honorent encore aujourd'hui le diocèse d'Autun. Tous lui vouèrent la plus sincère affection et professaient une vive admiration pour son talent et son caractère.

C'était une belle époque pour les débuts d'un professeur d'histoire. Augustin Thierry, Guizot, Michelet venaient par leurs travaux de renouveler les sciences historiques et d'apporter dans l'étude et l'exposition des événements une intelligence plus pénétrante et plus ouverte, un sentiment plus juste des temps et des civilisations. L'abbé Pitra étu-

diait leurs ouvrages avec passion, mais Michelet était son maître favori, c'est de lui qu'il procède ; il condamnait sans doute beaucoup de ses théories, mais il aimait son talent si personnel et si vivant, son étonnante faculté de ressusciter une époque historique. On ne peut nier qu'il n'y eût d'étroites affinités entre ces deux esprits séparés sur d'autres points par tant de contrastes.

La puissante imagination de dom Pitra avait aussi le don d'évoquer avec leurs mouvements et leur couleur les personnages du passé, de les remettre dans leur cadre et de leur rendre la vie. Comme Michelet, il voit les événements à travers des verres puissants qui en général donnent aux hommes et aux choses une netteté et un relief extraordinaires, mais qui quelquefois aussi grossissent les objets et les rendent avec des proportions fantastiques. S'il n'a pas, comme Michelet, ce qu'on pourrait appeler le lyrisme historique, il jouit comme lui du don de vision intense des choses du passé. Sa mémoire si admirablement fidèle, enrichie par de vastes et continuelles lectures, lui permettait de comparer les époques et les institutions, de les opposer l'une à l'autre, d'en mieux pénétrer l'esprit. Aussi son cours d'histoire, au dire de ses élèves, présentait-il le plus vif intérêt.

Il ne le conserva pas longtemps ; après quelques mois, par suite de changements dans le personnel du petit séminaire, il dut abandonner l'histoire et professer la rhétorique. Celle-ci convenait moins à ses goûts ; il n'en accepta l'enseignement qu'à son corps défendant ; il disait quelquefois en souriant : « Dieu m'a fait bénédictin, Monseigneur m'a fait professeur d'histoire, et le diable professeur de rhétorique » (1). Il nous semble qu'il calomniait la rhétorique ; elle lui rendit service et fit de lui un parfait humaniste ; sans le détourner de ses études historiques, elle l'obligea à étudier plus à fond les auteurs classiques

(1) Plus tard il ajoutait : « Je me suis fait moine, Pie IX m'a fait cardinal. »

qu'il cultiva toujours avec bonheur et dont il goûtait les beautés avec la délicatesse d'un fin lettré.

Mais il ne se crut pas obligé de s'attacher servilement au programme étroit dans lequel la rhétorique et les humanités se trouvaient enfermées à cette époque, c'est-à-dire l'étude des procédés oratoires et de la composition latine et grecque. La philologie classique qui étudie l'origine de ces deux langues, qui les suit dans leurs transformations à travers les âges, la connaissance des mœurs et des institutions étaient alors très négligées, ou pour mieux dire à peu près complètement inconnues en France.

L'abbé Pitra apporta dans cet enseignement des vues neuves et originales qui donnent la plus haute idée de son intelligence et de son esprit d'initiative. Il sentit qu'il fallait avant tout éveiller l'imagination de ses élèves, leur donner le sens de la vie antique. Il institua donc d'abord chaque dimanche une conférence d'archéologie dans le but d'étudier les monuments archéologiques en général, en particulier ceux que renferment la ville et les environs d'Autun. « Nous deviendrons, je crois, écrit-il à M. Guignard, archéologues malgré nous. C'est vraiment merveille de nous voir babiller depuis un mois, avec une imperturbable hardiesse et une chaleureuse conviction, sur les monuments et les ruines de Babylone, Ninive, Balbeck, Palmyre, Tyr, Carthage; dimanche prochain nous serons en Egypte... J'ai commencé par des vues générales sur la vie nomade, les premières demeures, les tentes, les *tuguria*, les *tabernacula*, les grottes, les troupeaux des anciens ; puis sur la vie agricole, les anciennes chaumières, les premières maisons, les habitations orientales, les jardins. Ensuite origine de l'art, art antédiluvien, ville de Caïn, indications de la Genèse, indication du système de M. Desdouits sur les monuments cyclopéens, sur les pyramides d'Egypte, puis, après le déluge, tour de Babel, Babylone, art babylonien, art persan, art phénicien, etc. J'ai trouvé sur toutes ces questions de curieux matériaux dans Heeren : *Histoire du commerce et de la politique des anciens peuples ;* dans Jahn,

Archæologia biblica, dans les cours complets d'Ecriture sainte. » Après avoir énuméré quelques autres livres, il demande à son correspondant érudit et très curieux des choses antiques de lui signaler les ouvrages rares qu'il connaîtrait sur l'archéologie grecque, romaine, celtique. « Nous suivons pas à pas, ajoute-t-il, les migrations de l'art et des peuples. Partis de Sennaar et de Babylone, nous tournerons autour en jetant un coup d'œil bien rapide sur les monuments persans, phéniciens, égyptiens, juifs, indiens, chinois ; c'est merveille en vérité. Mais passons ! de la Chine nous sauterons un peu brusquement dans la Grèce, de la Grèce à Rome, de Rome dans les Gaules, et de là dans l'art chrétien... Priez pour les pauvres voyageurs et soyez-nous pitoyable et secourable » (1).

Mais ce n'était pas assez d'enseigner par la parole. Pour l'archéologie plus que pour toute autre science, il faut voir de ses yeux et toucher de ses mains. Autun et ses environs présentaient pour ce dessein des ressources exceptionnelles ; peu de contrées en France sont aussi riches en souvenirs historiques ; plusieurs civilisations s'y sont superposées et y ont laissé leur empreinte. C'est dans les environs d'Autun, à Bibracte, sur le Mont Beuvray, qu'était l'*oppidum* central de la puissante confédération des Eduens ; c'est là que se jouèrent au début des campagnes de César les destinées de la Gaule celtique. Autun, l'*ædua civitas* qui supplante Bibracte, devient une des capitales de la civilisation gallo-romaine, la *sœur et l'émule de Rome, soror et æmula Romæ*, ou encore la *Rome celtique* (2). Ses écoles de rhétorique, les écoles Méniennes, sont renommées dans tout l'empire et attirent des étudiants de toutes les régions de la Gaule. La grande voie romaine militaire et commerciale qui relie Autun aux ports de la

(1) Lettre à M. Guignard, 26 janvier 1839.

(2) Cf. César, *de Bello Gallico*, lib. I, cap. XXIII, lib. VI, lib, VII, et alibi passim. *Celtica Roma*, Cf. Herici, *vit. s. Germ. autiss.*, ap. Boll. t. VII, Jul. p. 221 et de Charmasse *Précis historique* dans *Autun et ses monuments*, p. LXXXIX.

Méditerranée et de l'Océan, y amènera dès les premiers temps des disciples de l'Evangile. Autun eut bientôt sa communauté et son évêque qui plus tard étendit sa juridiction sur un vaste territoire ; elle eut ses monastères, ses écoles, ses institutions charitables et devint par excellence la cité du Christ, *ædua Christi civitas* (1). Ces ruines encore éloquentes, ces souvenirs d'un passé à jamais disparu, avaient frappé Jean-Baptiste Pitra quand pour la première fois il vint se fixer à Autun ; ils avaient laissé une impression profonde sur sa vive imagination d'enfant. Devenu à son tour professeur, il s'en servit pour initier ses élèves à la connaissance de l'antiquité. A côté des classes d'archéologie et comme un commentaire vivant, il institua des promenades archéologiques. On allait visiter à Autun ou aux environs quelqu'un de ces vieux monuments, la porte romaine d'Arroux et celle de Saint-André dont les blocs puissants ont résisté à tous les assauts, le temple dit de Janus, le théâtre romain, la pierre de Couard, la cathédrale du douzième siècle, les murs et les tours antiques. Le professeur faisait revivre et parler ces vieilles ruines ; il peignait les naumachies, ressuscitait les combats des gladiateurs, expliquait les cérémonies païennes, les coutumes du foyer, les mœurs de la vie publique, les luttes, de la confédération des Eduens contre celle des Séquanais ou des Arvernes, et suppléait par l'imagination au silence de l'histoire. Son commentaire inspirait à ses jeunes disciples un véritable enthousiasme.

L'abbé Pitra était aussi chargé de l'enseignement des sciences naturelles, botanique, physique et minéralogie. Il avait toujours eu beaucoup de goût pour cette étude, et ce goût s'était développé au grand séminaire sous l'influence d'un de ses condisciples, M. l'abbé Landriot, dont les connaissances en ces matières étaient déjà très remarquables. A certains jours, l'abbé Pitra menait ses élèves

(1) C'est la légende d'une médaille frappée à Autun sous Charles le Chauve. Cf. Tobiesen Duby, *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*.

dans la plaine ou sur les collines qui dominent la ville à la recherche de plantes rares, de fossiles très nombreux dans cette région, ou de débris préhistoriques. C'est à l'abbé Pitra et à l'abbé Landriot que le petit séminaire doit en grande partie ses belles collections géologiques et botaniques. A sa suite on apprenait sans fatigue et comme en se jouant. Au milieu de ces courses folles, des gais propos entremêlés d'entretiens plus sérieux, le temps s'écoulait, on oubliait l'heure, on rentrait brisé de fatigue, mais toujours joyeux, le corps fortifié par ces sains exercices et l'esprit enrichi d'observations curieuses et de faits nouveaux. Parfois même, dit-on, il advint qu'on s'égara complètement, et alors il fallait chercher le souper et le gîte dans une cure hospitalière.

En dehors des heures de récréation et des promenades, le maître était sévère et ne transigeait pas sur la discipline. Une nuit il y eut du bruit au dortoir, on dit même une tentative de désordre. Elle fut énergiquement réprimée sur l'heure, et le lendemain, devant les élèves réunis, les coupables durent entendre une véhémente catilinaire dans laquelle le professeur mit à contribution tout l'arsenal de la rhétorique ancienne. Jamais, nous disent ceux qui en furent les témoins, ils n'avaient mieux compris les ressources que l'art oratoire peut fournir à l'expression d'une légitime indignation.

En général l'enseignement du professeur manquait un peu de méthode. Il avait l'esprit trop vif, trop primesautier pour suivre pas à pas le développement logique d'une idée; il avançait souvent par bonds, supprimant les points intermédiaires, ce qui rendait sa pensée parfois difficile à suivre, s'écartant dans des digressions sans fin. Il allait trop vite et trop loin. Jugeant ses élèves d'après lui, il les entraînait dans une course rapide sur les sentiers les plus ardus de l'érudition. Tous n'étaient pas de taille à le suivre. Et néanmoins c'était un maître admirable qui savait faire penser et s'entendait merveilleusement à éveiller chez les jeunes gens les facultés endormies. Il semait à pleines

mains les idées, comme il fit plus tard dans ses lettres, dans ses articles, dans ses ouvrages. Elles germaient dans sa tête par une sorte de génération spontanée, végétation intense et souvent trop hâtive dont les germes n'arrivaient pas toujours à maturité. Dans son enseignement, il avait quelques-unes des qualités de l'orateur, une imagination féconde, une conception prompte, un cœur qui sentait vivement, une élocution élégante et facile, et quoique la voix fût ingrate, on ne se lassait pas de l'écouter. Il avait surtout le feu sacré, l'enthousiasme et le don de le communiquer; il savait rendre ses leçons passionnément intéressantes.

Il faut signaler dans son cours de rhétorique une autre innovation hardie pour cette époque, alors que la discussion sur les classiques païens et chrétiens n'avait pas encore été soulevée. Il institua dans sa classe à certaines heures déterminées un cours de *littérature sacrée.* C'était sa façon à lui, comme il l'a rappelé plus tard à propos de cette fameuse querelle, de résoudre pratiquement la question des auteurs païens et chrétiens (1). La première partie du cours était consacrée à l'étude de la Bible, aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, la seconde aux Pères de l'Eglise des premiers siècles. C'est le côté littéraire qu'il s'attache à mettre en lumière devant ses jeunes rhétoriciens. Par des traductions bien choisies, des rapprochements ingénieux avec les poètes et les écrivains profanes, par des analyses et des remarques judicieuses, il arrive à faire comprendre à ses élèves le génie de la poésie orientale de la Bible. Les premiers écrivains chrétiens lui inspirent aussi des considérations intéressantes; il donne des notices sur leur vie, et analyse les beautés littéraires de leurs ouvrages avec un goût très exercé. Certaines parties de cette œuvre présentent un intérêt plus général que celui d'un simple cours de littérature; nous citerons en particulier sa classification des écrivains et des Pères des pre-

(1) Cf. *De l'étude des auteurs païens, l'Ami de la Reli on,* t. CLV, p. 247 et 773, t. CLVIII. p. 34. (29 janvier, 30 sept. et 5 oct. 1852.)

miers siècles par contrées. Ces groupes littéraires, constitués d'après les analogies de race, de tendances, de circonstances historiques, sont d'une heureuse inspiration et éclairent singulièrement le caractère de chaque écrivain. Il n'aura plus tard qu'à reprendre et à développer quelques-unes de ces pages pour donner à une revue ses beaux articles sur les Pères de l'Eglise dont nous parlerons ailleurs (1). Nous ne nous étonnerons donc pas de l'intérêt qu'excitait cette étude chez ses jeunes disciples, « qui sacrifiaient, nous raconte-t-il lui même, jusqu'à leurs promenades et leurs récréations pour rédiger ce qu'ils appelaient leur cours de littérature sacrée, pour se partager les morceaux choisis de la Bible et des Pères, pour les apprendre de mémoire, tenter un commentaire oratoire ou grammatical, aborder un parallèle avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, soutenir des concours et des examens, affronter l'interrogation d'un évêque et de l'élite de son clergé, par exemple sur les beautés littéraires de l'épître à Philémon, comparée au discours de Priam aux pieds d'Achille, ou sur le discours de Flavien rapproché du *pro Marcello* de Cicéron. Nous nous demandons, ajoute-t-il, si l'on ne pourrait pas, au grand avantage des élèves et des maîtres et sans rien retrancher du programme des études classiques, généraliser cet essai sur une plus grande échelle » (2).

Les idées et les projets se succédaient rapidement dans son cerveau. Il rêvait une rhétorique sacrée et recueillait des notes dans cette vue ; il en fera plus tard l'aveu à dom Guéranger, non sans quelque crainte d'exciter la verve railleuse de son savant abbé : « Le fond de cet ouvrage n'était pas très neuf, dit-il; mais il offrait en mille détails

(1) *Les Pères de l'Eglise*, dans l'*Auxiliaire catholique*, t. I, p. 271 (1845), et t. II, p. 92 (1845). M. l'abbé Bauzon, qui a conservé précieusement les notes de ce cours, nous a avoué qu'il doit à l'abbé Pitra sa vocation pour les études patristiques et historiques. Ce savant ecclésiastique a donné des preuves de son érudition et de son zèle dans la réédition de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* de dom Ceillier, Vivès, 1862.

(2) La *Patrologie de Migne*, article dans l'*Univers*, 2 février 1858.

des vues assez curieuses, assez neuves, ce semble. J'ai failli plusieurs fois remuer avec vous des paperasses qui m'en restent. Mais j'ai craint franchement ce qui vous arrive à coup sûr en ce moment : un rire homérique, classique, olympien, sur mes bagatelles de rhétorique » (1).

Avec ses jeunes rhétoriciens et n'ayant que quelques heures par semaine pour cette étude, il ne pouvait que donner une idée très sommaire de la littérature chrétienne; à d'autres disciples plus âgés et qui disposaient de plus de temps, il trace un plan plus étendu. L'étude de la Bible lui paraît justement la base nécessaire de l'ancienne littérature chrétienne : « Il me semble indispensable de bien étudier la sainte Bible, sinon avant, au moins concurremment avec les saints Pères. Ceux-ci sont des échos de la Bible, ils l'ont imitée, paraphrasée, commentée partout; toute leur littérature, tout leur enseignement est calqué sur la Bible. Ils sont tous faits à son image et à sa ressemblance. Et vous concevez qu'il est indispensable de bien connaître le modèle pour apprécier la copie... » Il voulait donc que son disciple commençât par lire et relire la Bible, qu'il la méditât, l'étudiât en littérateur, en savant, en historien, en philosophe, en théologien. Cette étude eût demandé de longues années. C'est bien ainsi qu'il l'entendait. « Vous comprenez que dans huit ou dix mois, il serait absurde d'entreprendre une étude simplement littéraire des Pères, à plus forte raison une étude dogmatique et littéraire de toute la tradition... Ainsi c'est vous-même qui vous lancerez dans l'étude des Pères avec toute votre activité, tous vos goûts, toute votre foi, et vous poursuivrez cette étude plusieurs années durant, jusqu'à ce que vous l'ayez conduite à bonne et pleine fin. »

Il ne doutait pas que cette étude ne devînt pour son disciple ce qu'elle avait été pour lui-même, une véritable passion. « Elle vous passionnera, je vous le prédis; elle vous attachera invinciblement; vous la commencerez et vous ne

1) Lettre à dom Guéranger, 9 sept. 1842.

pourrez plus vous en arracher, elle sera un besoin pour vous, votre nécessité, votre élément... » (1)

Au-delà des cours qu'il fait, il en rêve d'autres qu'il pourrait faire, qu'il ne fera jamais, mais sur lesquels il donne ses idées à ses amis. La lettre que nous allons citer nous paraît d'autant plus importante qu'on y sent le futur bénédictin, le disciple du grand liturgiste dom Guéranger.

« Vous me demandez dans votre avant-dernière des conseils sur un cours de *doctrine;* c'est tendre un piège à mon outrecuidance provinciale qui s'y jette tète baissée et les yeux fermés. Votre tâche est réellement belle, le culte, les fêtes, toute la religion extérieure! Je verrais déjà là l'occasion d'études bien attachantes. Je vous dirai naïvement ce qui me paraîtrait le plus convenable pour vos élèves et pour vous. Pour vos élèves, suivez une à une les fêtes chrétiennes si habilement distribuées dans l'office de l'Eglise, prenez cet office, prenez un paroissien, un eucologe, et faites ressortir les charmes de la liturgie de chaque fête, traduisez élégamment les plus beaux traits des hymnes, des proses, des citations de la Bible, et si vous parvenez à faire aimer et admirer le paroissien, vous aurez rendu un grand service à vos jeunes élèves. On a déjà fait un travail de ce genre dans plusieurs articles des *Annales de philosophie chrétienne*, dans l'ouvrage de M. Walsh sur les fêtes, dans un autre intitulé *Littérature des offices de l'Eglise.* En un mot le sens théologique, historique et littéraire des fêtes, voilà pour vos élèves. Pour vous, creusez cette intéressante étude des liturgies, étudiez pour la mieux saisir l'archéologie chrétienne, fouillez dans le moyen âge, demandez aux chroniques l'origine de certaines fêtes, compulsez les travaux de Mabillon (*Liturgie Gallicane*), de Martène (*de Veteribus Ecclesiæ ritibus*), vous trouverez d'immenses et très curieux matériaux. Je me propose de m'en occuper activement, j'ai dû commencer par l'archéologie et, pour mieux l'apprendre, je viens d'ouvrir un petit cours

(1) Lettre à M. Guignard, 1er déc. 1836.

d'archéologie où j'enseigne le lendemain ce que j'ai appris la veille. N'est-ce pas ainsi que l'on fait à Paris? » (1)

Que d'idées justes et vraies sur l'éducation chrétienne dans ce jeune professeur qui n'avait pas encore trente ans !

Tout en donnant des conseils à ses amis, il continuait pour sa part à être le travailleur acharné et infatigable que nous connaissons déjà. En dehors de ses cours ordinaires de littérature, on venait de le charger d'une classe supplémentaire de philosophie, et il consacrait chaque jour plusieurs heures à préparer au baccalauréat un jeune homme qui se destinait au grand séminaire (2).

Ces travaux ne le détournaient pas de ses études historiques. « Nous vous regrettons plus que jamais, écrit-il à un autre ami ; jamais nous n'avons eu plus grand désir de vous avoir auprès de nous, besognant, compilant, remuant avec nous, chartes, bouquins, manuscrits, vieilleries. Notre plan de campagne est dressé. Je me dévoue pour ma part, et par forme de vœu solennel, à éplucher les origines et l'histoire monastique de notre Bourgogne, et spécialement les origines et histoires bénédictines. Je remue déjà la poussière de notre antique abbaye de Saint-Symphorien et, grâce à l'abbé Devoucoux, j'y entrevois déjà des merveilles (3). Décidément notre Bourgogne est une contrée mère, tout s'est vivifié par elle; là surtout vint tout ce qu'il y a de grand dans le cloître... Quel riche et magnifique champ ! Je ne mourrai pas sans l'avoir un

(1) Lettre du 8 janvier 1839 à M. G. Mazoyer. Lettre commencée à deux heures du matin au chevet d'un confrère malade « au milieu des lochs, des tisanes et des sirops ».

(2) Lettre au même, mai 1841.

(3) M. l'abbé Devoucoux, dont nous aurons encore à parler dans la suite, était alors attaché à l'évêché d'Autun. Il devint plus tard évêque d'Evreux. Il n'était que juste de reconnaître l'influence que M. Devoucoux a exercée sur dom Pitra ; il lui a servi de guide dans ses premières études historiques sur Autun et la Bourgogne qu'il connaissait si bien, et a toujours mis à sa disposition tous ses livres et ses manuscrits.

peu exploré et je compte sur vous pour m'envoyer, m'indiquer maints renseignements précieux que je vous demanderai, que vous trouverez, que je ne soupçonnerais pas, que vous me réserverez à mesure que le hasard vous fera rencontrer les grands noms de Saint-Martin d'Autun, Cîteaux, Cluny! » Ce dernier nom, qui avait si souvent retenti à ses oreilles d'enfant lorsqu'il suivait à Cuisery les leçons d'un ancien moine de Cluny, éveille dans son cœur tout un monde de souvenirs et d'aspirations monastiques. Il vient de visiter les ruines du grand monastère bourguignon. « Quel crève-cœur, s'écrie-t-il, que la désolation de ces grandes ruines! J'ai vu Cluny au milieu de la peine, de l'orage; j'ai presque vu la foudre tomber sous mes yeux sur le dernier clocher de la pauvre abbaye. Je n'avais point encore éprouvé un serrement de cœur plus pénible qu'au moment où me trouvant à la place du grand portail, ma vue cherchait à six cents pieds de distance tout ce qui remplissait la gigantesque basilique. Hélas! Plus rien que des écriteaux de haras, que des poteaux d'étalons, voilà presque tout!... Et pourtant, je ne désespérai pas. Même il me semblait que le dernier éclat de l'ire divine était tombé dans ce coup de tonnerre, qui, sous mes yeux, ravagea la vieille flèche isolée; et maintenant Dieu a pitié de ces ruines, une main viendra qui les relèvera. Il faudrait si peu!... » Et après ce rêve sur la restauration de Cluny, il finit sa lettre par ces mots qui déjà, révèlent les intimes pensées de son cœur : « Je veux vivre et mourir dans le sein du patriarche de nos moines, le béni saint Benoît, ainsi soit-il. Amen ! » (1)

Il semble que rien ne put assouvir sa passion de connaître et de savoir. Il travaillait déjà à la vie de saint Léger, évêque d'Autun. Avec l'archéologie et l'histoire, il menait de front, comme nous l'avons vu, l'étude de la géologie et de la botanique. Il ne lui suffisait pas de con-

(1) Lettre à M. Guignard. Elle n'est pas datée, mais divers indices nous la font placer vers octobre 1839. Il y est question d'un article des *Annales de philos. chrét.*, qui paraissait vers cette date.

naître sa Bourgogne bien-aimée dans ses grands hommes, ses institutions et son histoire, il voulait savoir aussi ses productions, la nature et la formation de son sol. Il aimait ses montagnes, ses coteaux verdoyants, les aspects variés de ses paysages tantôt sauvages et agrestes, le plus souvent riants et tranquilles. C'était déjà mettre en pratique comme programme de ses études la formule plus tard devenue célèbre, « la terre et les hommes ».

Tel fut l'ensemble de ses travaux durant les années de sa vie de professeur. Mais quelque intérêt qu'il y trouvât, ils ne lui firent jamais perdre de vue le but supérieur de l'éducation. Il savait que l'instruction n'est que la moitié de la tâche du maître vraiment digne de ce nom. Le professorat est pour lui un apostolat, un sacerdoce. Il s'inquiète pour ces jeunes âmes qu'il reçoit au moment critique de la vie, le moment où l'enfant passe à l'âge d'homme ; aussi s'attache-t-il à fortifier leur cœur, à former leur volonté ; il devient leur conseiller, leur ami, leur père. Il sait les dangers qu'ils courent et voudrait les leur faire éviter. « Une voix intérieure, écrit-il à cette époque sous forme de conseil à un de ses amis, professeur comme lui, nous pousse à faire du bien à cette bien-aimée et bien désolée jeunesse. Il y a là un bien immense à faire, Dieu le veut, en avant quand même ! Dieu le veut, il nous a donné le poste ; voyez par quelle série d'événements étranges il nous l'a rendu contre toute espérance ; demeurons-y fermes, confiants, ardents, l'avenir nous dédommagera. Qu'il y ait plus, moins d'avantages, ici, là, ailleurs, il importe peu, le tout est de demeurer dans une voie providentielle ; fais ce que dois, advienne que pourra... Le tout est d'être avec Dieu et où il veut » (1).

Nous avons vu par une lettre déjà citée, qu'il entendait bien aussi que l'étude de la religion chrétienne conservât la première place dans l'éducation de la jeunesse. Il voulait, par l'étude de la liturgie et du cycle ecclésiastique,

(1) Lettre à M. l'abbé Mazoyer, 8 janvier 1839.

donner à cet enseignement une forme vivante, le faire pénétrer dans la vie pratique.

Il aimait donc cette carrière du professorat, il l'aimait par goût mais surtout par devoir; il ne s'en dissimulait pas les difficultés, et parfois nous l'entendons s'en plaindre dans ses épanchements intimes avec quelques amis, mais il se relève vite par la pensée de Dieu. « Las ! vous le savez, il n'est point de paix pour la gent professorale, elle est maudite comme si elle péchait par métier. Puis encore moins d'amour. Le pauvre cœur tout maladif et endolori, se tourne et retourne sur sa triste couche, sans trouver de main paternelle qui lui serve d'oreiller. Oh ! qui nous donnera *pax et amor in arduis !* Priez pour vos frères, cher ami, s'ils écrivent peu c'est qu'ils ont trop de choses à dire, et plus le cœur est lourd, plus la main est paresseuse, c'est bizarre et c'est vrai » (1).

Vers ce temps se place son premier voyage à Paris qui fit époque dans sa vie : il s'y trouva seul, un peu désorienté, un peu intimidé tout d'abord. Il est piquant de l'entendre faire lui-même le récit de ses débuts dans la carrière de la paléographie dont il deviendra bientôt un des maîtres les plus éminents : « J'avais eu la bonne pensée d'emporter avec moi quelques méchantes notes sur un bon vieux saint du septième siècle (saint Léger)... J'allai frapper à la porte d'une bibliothèque avec quelques paperasses sous le bras. Je tombai tout ébahi, tout ahuri au milieu d'une salle de rudes travailleurs qui heureusement n'avaient pas le temps de rire de moi, même assez bons pour m'accueillir avec une charitable pitié. On me met entre les mains un in-folio de parchemin écrit au treizième siècle et qu'il me fut impossible de lire au premier coup d'œil. J'épelai toute une journée, le lendemain je faisais un peu mieux, le surlendemain je déchiffrais, et je trouvai deux chroniques neuves, inédites, inconnues depuis Mabillon, deux chroniques qui touchent aux grands faits de l'histoire de France,

(1) Au même, 20 mai 1840.

et qui avaient échappé aux Thierry, aux Michelet, qui ont tant remué, à tous ces travailleurs qui remuaient autour de moi... Je restai cloué sur mes délicieuses chroniques trois semaines, et ce sont mes trois plus agréables semaines de vie... Je vous citerai bien telle rue où je déchiffrai en cheminant un passage qui m'avait échappé, telle autre où je me perdais en menant à fin tel chapitre de mon vieux saint ; bref, je fus réellement heureux » (1).

Une société littéraire, archéologique et scientifique venait de se fonder à Autun sous le nom de société *éduenne*. L'abbé Pitra, avec ses confrères l'abbé Devoucoux et l'abbé Landriot, fut un de ses promoteurs ; nous le trouvons président de la section d'histoire naturelle en 1836, et le premier volume des travaux de cette société contient de savantes communications du jeune professeur sur la géologie des environs d'Autun et sur l'histoire de saint Léger et du septième siècle (2).

Une dernière citation achèvera de nous faire comprendre la vivacité de ses sentiments ; il écrit à un de ses meilleurs amis, dont il suit les premiers pas dans le monde : « ... Le bon Dieu dans chacune de ses créatures grandes et petites, a mis, je l'avoue, un singulier cachet d'originalité, mais aussi en pétrissant certains cœurs, il s'est surpris à travailler plus d'une fois sur ses réminiscences d'où il est advenu que certaines âmes se sont trouvées sœurs sans avoir vécu dans le même giron ni au même berceau, et pour arriver enfin à notre propos, voilà comme quoi vous et moi, nous nous trouvons un peu frères... Ne sommes-nous pas, selon cette énergique et naïve idée du moyen âge, prise tout entière dans les saints évangiles, ne sommes-nous pas les miettes d'un seul et même pain, broyés et pétris ensemble, unis et collés ensemble? Donc, encore une fois, mon cher ami, et par notre communion de nature et de foi, nous

(1) Lettre à M. l'abbé Mazoyer, non datée ; probablement de 1839. Mais le voyage dont il est question est de l'année précédente.

(2) *Comptes rendus des travaux de la société éduenne*, 1re année, 1836-1837, p. 42 et p. 81.

sommes frères, nous sommes un. Toujours est-il que je voudrais bien quelque chose de plus, la communion de vocation et d'avenir, la communion d'existence, de pensée, d'étude, d'espérances et de désirs » (1).

(1) Lettre à M. A., 1837.

CHAPITRE III

L'INSCRIPTION D'AUTUN

La découverte. — Etude de l'inscription. — Son importance théologique et archéologique. — Conclusions de l'étude de l'abbé Pitra. — Ses vues sur le symbolisme chrétien. (1839.)

L'abbé Pitra était encore professeur au petit séminaire d'Autun quand un événement se produisit dans son petit cercle littéraire qui vint donner une nouvelle impulsion à ses études et l'aider à pénétrer plus avant dans le mystère de l'antiquité chrétienne.

Les grandes voies romaines qui conduisaient à Augustodunum étaient bordées, comme celles de Rome et de plusieurs autres villes antiques, de monuments funéraires, édicules, stèles ou colonnes rappelant par leurs épitaphes le souvenir du défunt à ceux qui passaient. Le plus célèbre de ces cimetières d'Autun, était situé à quelques cents mètres de la ville sur la *via strata* qui reliait Autun à Besançon. Il est connu sous le nom de *polyandre* de l'Estrée ou de Saint-Pierre-l'Etrier (1). C'est dans ce quartier que se fonda, selon toute apparence, la première communauté chrétienne d'Autun, ou du moins c'est là qu'elle eut son cimetière et

(1) Sur ce cimetière et la découverte de l'inscription grecque, cf. le savant ouvrage de M. Gabriel Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, t. I, pp. 48, 393, 401, 413, et aussi *Autun et ses monuments*, par A. de Charmasse, p. 233.

son premier centre de réunion. On y a trouvé plusieurs épitaphes chrétiennes antiques.

Le 24 juin de l'année 1839, des ouvriers terrassiers découvrirent au milieu de ce cimetière six fragments de marbre, débris d'une vieille inscription chrétienne. L'évêque d'Autun, Mgr du Trousset d'Héricourt, et M. l'abbé Devoucoux, alors son grand vicaire, visitaient ce jour-là même les fouilles du cimetière. Ils firent recueillir avec le plus grand soin les précieux fragments et cherchèrent autour d'eux un archéologue capable de restituer et d'interpréter l'inscription grecque. On jeta naturellement les yeux sur l'abbé Pitra, déjà bien connu par sa science et son goût pour l'archéologie.

Ecoutons-le nous décrire lui-même, bien des années après, l'impression qu'il éprouva à cette nouvelle : « Même au milieu de nos tribulations, vous m'éveillez en sursaut en me parlant de l'inscription d'Autun. Après plus de trente ans et tant d'événements, je vois encore ces chers marbres sortir de la voiture de Mgr d'Héricourt et passer dans ma chambre de professeur. C'était le soir, j'allumai toutes mes chandelles, et je restai toute la nuit dévorant les lettres et les épelant à tous les effets de la lumière. Au point du jour, après avoir rendu grâce au céleste poisson, je courus au cimetière »... (1) Il fut assez heureux pour découvrir un septième fragment, celui qui contenait les premières lettres du nom de Pectorius, l'auteur même de l'inscription (2).

Cet événement était une bonne fortune inespérée pour notre jeune savant. Jusqu'alors il n'avait vu l'antiquité qu'à travers ses livres et ses interprètes. Il se trouvait tout d'un coup en contact direct avec elle ; elle lui apparaissait vivante sous la forme de ces débris d'un marbre gravé au deuxième ou au troisième siècle, sur lesquels il allait s'exercer sans maître au dur métier d'archéologue.

(1) Lettre à l'abbé Davin, 30 août 1872.

(2) *Spicilegium Solesmense*, t. I, p. 554. Quelques érudits cependant

L'abbé Pitra se mit aussitôt au travail, et ses vacances de 1839 furent employées à déchiffrer l'inscription et à en éclairer le texte. L'entreprise n'était pas facile pour un débutant en épigraphie : il suffit pour s'en rendre compte d'un regard jeté sur le fac-similé de l'inscription qui a été donné par dom Pitra dans le Spicilège de Solesmes (1). La langue de l'épitaphe est un grec assez incorrect et les obscurités du sens sont encore augmentées par le mauvais état des fragments et les lacunes du texte.

Il faut avoir suivi de près ce travail de l'épigraphiste occupé avec toutes les ressources de son esprit à épuiser les hypothèses possibles, à suppléer une lettre ou un mot effacé, pour comprendre les hésitations du jeune helléniste, ses alternatives de déception et de joie, et en même temps les efforts de sagacité et de patience, le don de quasi divination que suppose cette restitution.

L'inscription une fois déchiffrée, restait la partie la plus considérable du travail. Il fallait replacer le monument dans son milieu historique, assigner la date probable, expliquer le sens des formules, donner en un mot sa vraie valeur à l'épitaphe.

Il importe d'autant plus d'étudier le travail du jeune archéologue que ses hypothèses se sont trouvées concorder à peu près complètement avec celles des savants les plus autorisés : en résumant son système nous exposerons donc par là même les conclusions définitives de la science au sujet de la célèbre inscription d'Autun.

croient que l'auteur de l'inscription pourrait être le père de Pectorius, Ascandius.

(1) Au tome premier. Depuis lors elle a été reproduite plusieurs fois en fac-similé notamment par Kraus, *Roma sotterranea, Die roemischen Katakomben*, Fribourg en Brisgau, 1875, et par Roidot : *l'Inscription grecque chrétienne d'Autun* dans *Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série, t. XVI, p. 253-294. Cet article est un bon résumé de tous les travaux précédents et contient une bibliographie du sujet. L'inscription est aujourd'hui conservée au musée de l'hôtel de ville d'Autun. Elle est gravée sur une tablette de marbre blanc de 0,53 de hauteur, de 0,54 de largeur, 0,02 d'épaisseur.

Voici d'abord la traduction à laquelle s'arrêta l'abbé Pitra :

Le céleste ΙΧΘΥΣ (poisson), fils de Dieu, du fond de son cœur sacré,
A rendu des oracles et pris au milieu des mortels une immortelle vie.
Ami, rajeunis ton âme dans les eaux divines,
Aux sources intarissables de la sagesse, prodigue en trésors,
Prends l'aliment doux comme le miel du sauveur des saints,
Prends, mange et bois! *ichtus* (le poisson) est dans tes mains.
Veuille *ichtus* répandre ses grâces, c'est mon ardent désir, ô maître sauveur!
Que ma mère te contemple dans la joie; nous t'en prions tous deux, ô lumière des morts!
Ascandius, père bien-aimé de mon cœur,
Et vous, très douce mère, et vous mes frères,
Dans la paix du sauveur souvenez-vous de Pectorius.
Ichtus a passé dans la souffrance!

Nous ne pouvons nous arrêter à discuter les variantes plus ou moins justifiées que les savants ont apportées à la restitution de l'épitaphe et à sa traduction (1). Quiconque

(1) Nous tenons néanmoins à reproduire la restitution du dernier savant qui s'est occupé de la question et qui a profité de tous les travaux antérieurs, le Dr O. Pohl, *Das Ichthys Monument von Autun,* Berlin 1880.

Ἰχθύος ο[ὐρανίου θε]ῖον γένος, ἤτορι σεμνῷ
Χρῆσε, λαβὼ[ν πηγὴ]ν ἄμβροτον ἔν βροτέοις
Θεσπεσίων ὑδάτ[ω]ν. τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχ[ὴν]
Ὕδασιν ἀενάοις πλουτοδότου σοφίης.
Σωτῆρος ἁγίων μελιηδέα λαμβαν[ε βρῶσιν],
Ἔσθιε πινάων, ἰχθὺν ἔχων παλάμαις.
Ἰχθύϊ χο[ρταζ'] ἆρα, λιλαίω, δέσποτα σῶτερ,
Εὖ εὕδοι μ[ή]τηρ, σὲ λιτάζομε, φῶς τὸ θανόντων.
Ἀσχανδιε [πάτ]ερ, τώμῷ χε[χα]ρισμένε θυμῷ,
Σὺν μ[ητρὶ γλυκερῇ καὶ ἀδελφει]οισιν ἐμοίσιν,
Ἰ[χθύος εἰρήνῃ σεο] μνησεο Πεκτοριουο.

Race céleste de l'Ichthys divin, fortifie ton cœur, puisque tu as reçu au milieu des mortels la source immortelle de l'eau divine. Ami, réjouis ton âme par l'eau toujours jaillissante de la sagesse qui

se donnera la peine d'étudier le mémoire de l'abbé Pitra pourra se convaincre que ses diverses hypothèses sont appuyées sur des raisons sérieuses. Dans toute cette discussion il fait preuve de connaissances aussi variées qu'étendues. Sa science de l'antiquité ecclésiastique est déjà remarquable : la paléographie et l'épigraphie n'ont plus de secrets pour lui. Il possède à fond la langue grecque, ses dialectes, ses lois grammaticales ; il connaît les altérations et les variations qu'elle a subies en devenant chrétienne et en se transplantant dans les Gaules.

La première partie de sa tâche ainsi accomplie, l'abbé Pitra abordait la question chronologique et historique. La langue de l'inscription nous reporte au temps où florissaient les églises gallo-grecques dans la vallée du Rhône, c'est-à-dire entre les années 150 à 300 de notre ère. Les formes paléographiques du monument nous permettent de resserrer ces limites extrêmes et donnent la fin du deuxième siècle et la première moitié du troisième. Le savant abbé s'appuyant sur les recherches du P. Secchi trouve moyen d'arriver à plus de précision encore. Les allusions au gnosticisme, et à quelques autres événements, nous indiquent l'époque de la persécution de Septime Sévère, alors que les fidèles de l'église de Lyon durent se réfugier à Autun, c'est-à-dire les quinze premières années du troisième siècle (1).

donne les trésors. Reçois ce mets doux comme le miel du sauveur des saints, mange avec délices tenant dans tes mains Ichthys.

Rassasie-toi avec Ichthys, je le souhaite, mon maître et sauveur. Lumière des morts je te supplie, donne un doux repos à ma mère.

Ascandius, ô père bien-aimé de mon cœur, avec ma douce mère et mes frères, dans la paix d'Ichthys, souviens-toi de Pectorius.

M. de Rossi dans ses *Inscriptiones christianæ*, t. II, p. 20 a accepté cette restitution.

(1) M. Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule*, t, I, 9 et seq. et II, 607, et Fr. Lenormant (dans Cahier, *Mél. d'Archéol.* III, 136 et IV, 118) se prononcent pour la fin du troisième siècle ou le commencement du quatrième. Mais quelle que soit l'époque où l'inscription a été gravée, ces auteurs eux-mêmes reconnaissent que le contenu est du temps de

Après ces préliminaires, il est facile de reconstituer l'histoire de l'inscription.

Parmi les fidèles que la persécution chassait de Lyon, se trouvait une famille qui se réfugia dans la ville d'Autun. Le père Ascandius, et la mère, étant venus à mourir quelque temps après, ils furent ensevelis selon la coutume chrétienne dans un cimetière séparé des cimetières païens. Pectorius, leur fils, voulut placer au-dessus de leur tombe une inscription (1). Est-ce simplement par goût pour le symbolisme très répandu chez les chrétiens de cette époque qu'il la composa dans les termes mystérieux qu'on a vus, ou bien se servit-il à dessein du voile de ces expressions pour ne pas exposer aux païens et à ceux qui n'étaient pas encore initiés les mystères chrétiens ?

M. l'abbé Pitra embrassait la seconde hypothèse.

Une remarque, que l'état encore rudimentaire à cette époque de la science des catacombes ne lui permettait pas de faire, vient confirmer cette opinion. Les fidèles d'Autun ne possédaient pas, comme ceux de Rome, de Naples, d'Alexandrie et de plusieurs autres églises, des cimetières souterrains ; ils en étaient réduits comme ceux de Carthage à un cimetière à ciel ouvert ou *area*. Or s'il est inouï qu'une catacombe ait été violée par les persécuteurs avant le milieu du troisième siècle, le cimetière à fleur de terre était accessible à tous ; de là, nécessité de ne pas exposer les mystères de la foi aux railleries des païens.

Il est certain dans tous les cas que la piété de Pectorius envers les chers défunts ne se contenta pas d'une froide épitaphe relatant simplement le nom et l'âge des morts ; il

Septime Sévère. M. de Rossi, avec l'autorité que lui donne sa profonde science, trouve peu solides les raisons apportées pour placer l'inscription au quatrième siècle ; il la croit aussi du deuxième siècle ou de la première partie du troisième, *Inscriptiones christianæ*, t. II, p. 21. Dans ces pages le savant archéologue a donné un remarquable commentaire de la première partie de l'inscription.

(1) Réserve faite, comme nous l'avons dit plus haut, de l'opinion qui verrait dans Ascandius l'auteur de l'inscription.

voulut que cette épitaphe fût en même temps un témoignage de sa foi et de ses espérances. Son inscription est un petit poème religieux et théologique. L'étude de l'épigraphie chrétienne nous révèle plusieurs exemples d'inscriptions du même genre. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les archéologues et les théologiens, depuis Gori et Zaccaria, aient eu l'idée de composer une sorte de théologie épigraphique, projet qui, du reste, n'a pas encore trouvé sa réalisation complète. Ce qui assure au monument de Pectorius une place absolument à part dans l'épigraphie chrétienne, c'est le développement donné à l'expression de nos croyances. Nous avons en quelques lignes tout un symbole abrégé de la doctrine chrétienne. C'est ce que démontrait tout au long l'abbé Pitra dans la partie dogmatique de son étude. Que représente cet 'ιχθὺς, ce poisson céleste? C'est un des symboles les plus connus dans l'antiquité chrétienne pour désigner le Christ. Les cinq lettres du mot grec sont les cinq premières de ces paroles qui expriment en résumé la mission de Notre-Seigneur et sa double nature : Jésus-Christ fils de Dieu, sauveur (1).

On ne peut faire un pas dans les catacombes ou dans les musées chrétiens sans rencontrer le poisson sous différentes formes, le plus souvent sous celle du dauphin. C'est la figure du Christ qui, de même que le dauphin considéré par l'antiquité comme secourable aux naufragés, est venu sauver les hommes du péché. Le symbole du poisson était loin à cette époque d'avoir été illustré comme il le fut plus tard par les travaux des archéologues, en première ligne par ceux du cardinal Pitra; mais dès lors celui-ci était assez familier avec l'antiquité chrétienne pour donner à cette figure sa véritable valeur.

Jésus-Christ est donc proclamé par Pectorius, fils de Dieu, sauveur du monde, source de sagesse, de purification et de vie. Il est encore l'aliment du chrétien régénéré par les eaux divines du baptême. « Prends l'aliment doux comme

(1) 'Ιησοῦς χριστὸς θεοῦ 'υιὸς σωτήρ.

le miel du sauveur des saints; prends, mange et bois, 'ιχθῦς est dans tes mains! » Qui ne reconnaîtrait sous ce voile transparent le sacrement de l'Eucharistie?

Ainsi nous trouvons dans cette épitaphe, outre la prière pour les défunts, le dogme de la communion des saints et des espérances de la vie future, une allusion au rite du baptême et de l'eucharistie et l'abrégé de la doctrine chrétienne sur l'incarnation.

De nos jours, par suite des découvertes nombreuses dans le champ de l'antiquité chrétienne, les témoignages de même genre se sont tellement multipliés qu'ils n'excitent plus notre surprise. Pour cette époque, la découverte du marbre d'Autun était un gros événement et le jeune ecclésiastique, se plaçant à un point de vue élevé, faisait remarquer en terminant son mémoire la conduite de la Providence, qui, par suite d'un événement fortuit, mettait aux mains des défenseurs de la foi des arguments sans réplique au moment même où l'hérésie attaquait les contrées évangélisées par saint Irénée.

L'abbé Pitra donna le résultat de ces recherches sur l'inscription d'abord dans un mémoire à la société éduenne, puis dans une lettre et une série d'articles insérés dans les Annales de philosophie chrétienne (1).

Ces différents travaux faisaient le plus grand honneur au jeune auteur. Dès le début, il prenait rang dans le monde savant et méritait les félicitations d'hommes comme Raoul Rochette, Dübner, Wordsworth, etc.

Sans doute cette étude, il faut le reconnaître, décèle dans son auteur une certaine inexpérience de composition, une exubérance d'imagination qui l'entraîne parfois au delà des

(1) Lettre à M. Bonnetty, *Annales de philos. chrét.*, 2e série, t. XIX, p. 195, 1er septembre 1839, reproduite dans l'*Univers*, 26 octobre 1839; articles publiés dans les *Annales de philos. chrét.*, 3e série, t. I, p. 165; t. II, p. 7; t. III, p. 7 et 85; t. V, p. 165 (1840 à 1842). A part: *Etudes sur une inscription grecque trouvée à Autun*, 8o, Paris 1841. Dom Pitra est revenu sur cette étude dans le *Spicil. Solesmense*, III, pp. 554-564.

bornes de la réalité et détruit l'heureux équilibre des facultés, mais pour le fond, le travail était vraiment remarquable ; on y reconnaissait déjà la science de l'helléniste, la finesse et la pénétration de l'archéologue, une érudition étendue. Il donnait la solution des principales difficultés soulevées par le texte, et il pouvait rappeler treize ans plus tard, dans le premier volume du *Spicilége*, que la plupart de ses appréciations avaient été adoptées par les savants (1).

Du même coup sa vocation se trouva fixée irrévocablement. Les travaux auxquels il venait de se livrer sur la vénérable antiquité ecclésiastique n'avaient fait qu'augmenter son goût pour ces études, allumer en lui le désir de pénétrer plus avant dans ce domaine et de résoudre une foule de problèmes soulevés par son premier essai.

Le symbolisme à la fois profond et gracieux de l'épitaphe l'avait surtout charmé, et le porta dans la suite à faire de cette partie peu connue de la littérature ecclésiastique le domaine préféré de ses études. Nous avons déjà vu comment son attention curieuse avait été éveillée sur ce point à la fin de sa rhétorique. L'épitaphe de Pectorius était de nature à raviver son goût pour le symbolisme : il semble déjà entrevoir une vaste littérature symbolique avec ses canons, ses règles hiératiques, ses manuels. Le symbole est pour lui le lien entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel (2).

(1) *Spicil. Solesm.* I, p. 554. Cette inscription d'Autun, une des plus curieuses assurément de l'antiquité chrétienne, a été étudiée tour à tour par Raoul Rochette, Rossignol, Letronne, Hase, Le Blant, Charles et François Lenormant en France ; Bœck et Franz (de Berlin) en Allemagne ; le P. Secchi, de Luca, Garrucci en Italie ; Wordsworth et Wiseman en Angleterre. Voici les derniers et plus importants travaux : Kraus, *Die roemischen Katacomben*; p. 214 et seq. Kirchhoff, C. I. Gr. n. 9,890 ; Wilpert, *Principienfragen der Christlichen Archæologie*, p. 55, Frib. i. Brisgau 1889 ; abbé Davin, *Le Monde*, 14, 15, 18 mai ; 20, 28, 30 juin 1873 ; de Rossi, *l. c.* et Pohl, *Das Ichthys*, etc. Cf. aussi le récent travail de M. Roidot déjà cité, *Mémoires de la société éduenne*, nouvelle série, t. XVI, p. 252 et suiv.

(2) Cf. *Etudes sur l'Inscription d'Autun*, p. 39 et seq. et *Analecta sacra*, t II, p. 616.

C'est la nature mise au service de la doctrine spirituelle et lui fournissant une forme sensible selon le mot de saint Paul, de façon à nous conduire aux choses invisibles par le spectacle des choses visibles (Rom. I, 20).

La figure de l'abbé Pitra commence dès maintenant, nous semble-t-il, à se détacher avec un certain relief, les contours se dessinent avec plus de précision. A un cœur délicat et affectueux, à une imagination ardente, toujours sous pression, à une activité dévorante sans cesse en quête de nouveaux sujets d'études, il allie déjà un caractère ferme et sérieux. Autant la curiosité de l'intelligence est aiguisée, la passion d'apprendre vive, autant la conduite est réservée, austère même. On remarque aussi chez lui la réunion de facultés presque contradictoires ou du moins qui se trouvent rarement réunies dans le même esprit; d'un côté les goûts de l'érudit qui scrute, qui recueille les faits, les discute, qui par son besoin d'exactitude, de méthode positive et froide, semble tuer l'invention et la fantaisie, de l'autre une extraordinaire richesse d'imagination et le don de s'émouvoir au milieu des plus arides recherches : parfois il y avait conflit entre ces deux tendances, et, dans la lutte, ce n'était pas toujours le poète qui était le vaincu.

CHAPITRE IV

LA VOCATION

La vocation bénédictine. — Lettres à Dom Guéranger. Premier départ pour Solesmes. (1840.)

Cependant, au milieu de ces travaux qui semblaient se disputer tous les moments de sa vie, d'autres préoccupations commençaient à se faire jour dans son âme. A cette nature si élevée, si avide d'une perfection plus grande, l'étude ne suffisait plus ; il lui fallait un autre aliment. Il entendait de nouveau cette voix qui, tout enfant, l'avait fait tressaillir : « Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. »

Cette voix, il était disposé à l'écouter docilement. Sa piété ne s'était pas démentie un seul instant ; les brillants succès qu'il avait remportés, sa prodigieuse ardeur pour l'étude, cette espèce d'enivrement que produisait en lui la recherche scientifique et l'évocation du passé, ne lui faisaient pas oublier ses devoirs de chrétien et de prêtre. Il restait par sa ferveur et par l'austérité de sa vie le modèle de ses confrères, et aucun de ceux qui le connaissaient intimement ne s'étonna de lui voir chercher dans la profession religieuse une union plus intime avec Dieu. La vie du monde ne lui convenait pas ; il lui fallait plus de calme et de recueillement, une vie de prière et d'étude. Son parti une fois pris, il n'était pas difficile de deviner qu'avec la générosité de sa nature, et sa force de caractère, il pas-

serait pour arriver au but par dessus tous les obstacles.

A cette époque la plupart des ordres religieux que la révolution avait chassés ou dispersés s'étaient reconstitués en France ; à côté d'eux étaient venues prendre place de nouvelles familles religieuses, qui, avec la presque infinie variété de leurs œuvres, offraient un asile aux caractères les plus divers. Le choix du jeune professeur fut bientôt fixé. Ses études sur l'abbaye de Cluny et sur les autres monastères de la Bourgogne, les souvenirs que Dom Teissier avait laissés à Cuisery dans sa jeune imagination, enfin une inspiration secrète dans laquelle il reconnaissait encore la voix de la grâce, le poussaient vers ce grand ordre bénédictin qui pendant de longs siècles au moyen âge avait attiré dans son sein tant d'âmes éprises du désir de la perfection. Il en savait déjà l'histoire glorieuse, il devait bientôt en connaître l'esprit le plus intime à l'école du grand restaurateur de l'ordre bénédictin en France, Dom Guéranger.

Après s'être mûrement préparé par la prière et la méditation, le 17 avril 1840, au jour du Vendredi Saint, l'abbé Pitra écrivait à l'abbé de Solesmes la lettre suivante. Elle résume trop fidèlement l'histoire de sa vocation pour que nous ne la donnions pas tout entière :

« Très Révérend Père,

» Veuille Jésus, notre bon maître, vous disposer en ce jour de bénédiction à accueillir favorablement un secret que je prends la liberté de déposer dans votre cœur paternel et sous le sceau de votre discrétion. Je ne puis lutter plus longtemps contre une pensée qui depuis longtemps m'obsède ; je cède aux avis de mon directeur, je cède à une voix intérieure qui me presse, et qui me semble, au milieu de cette sainte semaine, partir du cœur et de la croix de Jésus.

» Mon Père, que ne puis-je me jeter dans vos bras, à vos pieds pour vous supplier d'accueillir un enfant, un pauvre orphelin, un jeune prêtre qui cherche en vain autour de

lui, qui ne trouvera qu'auprès de vous fraternité, paix et travail. Le bonheur que j'éprouve seulement en vous écrivant ces premières lignes, me donne la mesure de ce que j'éprouverai près de vous, me donne l'assurance qu'il y a là un dessein de Dieu, une pensée d'amour et de miséricorde.

» Il y a bien longtemps, mon très révérend Père, que le nom de bénédictin me fait tressaillir. Dès mon enfance élevé par un vieux bénédictin, dernier débris de notre Cluny, j'ai grandi près de lui, priant à ses côtés, servant sa messe, recueillant tous ses souvenirs. Depuis, je ne sais quel pressentiment m'annonça qu'un jour les bénédictins reparaîtraient, qu'un jour peut-être je serais de leur nombre. Conduit au petit, puis au grand séminaire d'Autun, j'y reçus les saints ordres, non toutefois sans insister longtemps sur une chose, sur une seule chose.

» Le ministère m'offrait d'amères répugnances, la plupart des congrégations que je connaissais ne répondaient pas à mes plus impérieux désirs. Je demandai longtemps où serait ma place dans le clergé. Bientôt résolu cependant à rompre à tout prix avec le monde, je m'engageai aveuglément sur l'avis de mes directeurs, laissant à Dieu le soin de me frayer une route plus loin.

» J'avais à peine consommé le sacrifice qu'une nouvelle inespérée pénétra jusqu'au fond de ma cellule ; les bénédictins renaissaient, Solesmes sortait de ses ruines. Je ne puis, mon Père, vous redire quel tressaillement j'éprouvai à cette nouvelle ; mes yeux se fixèrent sur Solesmes et depuis ne s'en détachèrent plus.

» Mais que d'obstacles et à quelle lointaine distance apparaissait le monastère ! C'était une famille dont j'étais l'unique ressource, un père, une mère, une sœur dont l'existence devait nécessairement dépendre de la mienne. C'était la volonté de mes supérieurs, la confiance bien gratuite et bien touchante de mon évêque qui m'attachait à un petit séminaire par des liens étroits.

» Mais voici, mon Père, que la Providence a visiblement

et étrangement aplani tous les obstacles. En moins de onze mois je perdis tous mes parents. Je restai orphelin avec une sœur que me confia un père mourant et dont je dus promettre d'assurer l'avenir.

» Appelé dans un petit séminaire d'abord pour un cours d'histoire, récemment créé, les mille détails d'un enseignement nouveau, attachant, compliqué, semblaient devoir me faire perdre de vue mes premiers désirs de solitude. Une seule chose m'attacha et malgré moi j'y consacrai tous mes loisirs, l'histoire des bénédictins de notre Bourgogne.

» Peu après, jeté brusquement dans une chaire de rhétorique, je me trouvai plus que jamais lancé dans un travail dissipant, frivole ; plus que jamais je dus paraître éloigné d'une cellule. On m'a cru, on me croit encore sans arrière-pensée, dans l'enchantement des lettres, jouissant avec délices d'un enseignement accueilli avec indulgence. Hélas ! mon père, je prends Dieu à témoin qu'après quatre ans d'obéissance j'en suis encore à chercher quelque peu d'enchantement. Malgré l'obscurité de nos fonctions, trop de bruit m'entoure, trop de jour me fatigue, trop de publicité s'attache à nos humbles travaux, trop de responsabilité pèse sur le professeur chargé de compléter une éducation précieuse, chargé de la dernière classe, à défaut de la philosophie qui nous manque... Que dirai-je encore ? Un malaise secret me fait sentir que mon cœur est trop faible pour porter le poids du jour, de la chaleur et des hommes... Je respire douloureusement un air qui m'étouffe, mon âme est altérée, affamée de paix, de solitude, de silence, de travail et de prière commune. J'éprouve surtout une sorte de passion pour l'étude, que je ne puis rassasier, ni dans un petit séminaire où le temps s'éparpille sur mille détails matériels, ni dans le ministère où tout élément de travail manque...

« Désormais, mon révérend Père, grâce au ciel, il n'y a plus que trois choses qui pourraient m'inquiéter. Le sort d'une sœur : mais si j'ai lieu d'en croire à son propre aveu, elle est à la veille d'entrer parmi les sœurs de Saint-

Vincent-de-Paul : l'agrément de Monseigneur notre évêque, mais sa bienveillance à mon égard me donne lieu d'espérer de lever tôt ou tard cet obstacle.

» Enfin, mon père, votre propre agrément. Puis-je devenir le dernier de vos enfants? Puis-je connaître prochainement vos intentions à cet égard! Quelles conditions exigez-vous pour une admission? Puis-je avoir une idée sommaire de votre règle, de vos exercices, de vos travaux? J'ai lu plusieurs règles bénédictines et je n'ai rien trouvé qui ne fut selon mon tempérament très robuste, selon tous mes désirs, selon tous mes besoins les plus impérieux.

» Quoi qu'il advienne, mon cher Père, j'ose vous demander encore pour tout ceci une inviolable discrétion : si le plus petit indice de cette première démarche m'échappait, toute négociation ultérieure avec mes supérieurs et surtout avec l'autorité épiscopale deviendrait très délicate, très difficile. Je n'ai confié mon dessein qu'à mon directeur et à vous. Je suis heureux d'avoir pu enfin vous adresser quelques paroles. Je prie l'Agneau immolé en ce jour de sceller cette lettre de son sang, de la bénir, de la conduire et de la garder pour la vie éternelle. Je le prie d'attacher toutes ses grâces à la bénédiction paternelle que j'ose attendre de vous, et pour laquelle, très Révérend Père, je me prosterne humblement à vos pieds. »

Nous n'avons pas la réponse de l'abbé de Solesmes, mais sans aucun doute il dut être frappé de l'accent de sincérité qui anime cette lettre et reconnaître, sous cette ardeur juvénile, les signes d'une véritable vocation : amour de la solitude, de la prière, du silence, du travail, désir d'échapper au monde et de se consacrer à Dieu par une vie plus parfaite. Peu de temps après, l'abbé Pitra écrivait de nouveau à dom Guéranger; il le remerciait de la façon dont il avait accueilli sa démarche, et lui apprenait que l'avenir de sa sœur était fixé; elle était reçue au noviciat des filles de la Charité à Paris (1).

(1) Cette lettre qui n'est pas datée a dû être écrite vers le 15 mai 1840.

Il ne restait donc plus qu'à obtenir l'assentiment de l'évêque d'Autun, Mgr d'Héricourt. L'abbé Pitra n'avait-il pas à craindre de grosses difficultés de ce côté? L'évêque céderait-il sans résistance un sujet de cette valeur? Le petit séminaire avait pris depuis quatre ans un brillant essor, et les contemporains reconnaissent que ces succès étaient dus en grande partie au professeur de rhétorique (1). En cas d'opposition de ce côté, l'abbé Pitra userait-il du droit strict que les canons reconnaissent aux clercs d'embrasser l'état religieux même à défaut du consentement épiscopal? La confiance affectueuse que l'évêque d'Autun témoignait au jeune professeur eut rendu bien pénible à ce dernier l'usage de ce droit (2).

Mais ces obstacles ne faisaient que l'affermir dans sa vocation : « C'est bien Dieu qui m'appelle, écrit-il encore à dom Guéranger, c'est bien Dieu qui m'appelle surtout depuis dix ans, depuis que je pense à ma vocation. C'est bien sa voix qui me presse de plus en plus depuis ma sortie du grand séminaire, alors qu'en entrant dans l'enseignement je confiai à mon directeur la résolution de ne pas attendre plus de cinq ans, pour prendre ma dernière détermination. Cinq ans après jour pour jour, je l'ai prise le mercredi de la dernière semaine sainte, au pied de la croix, et, malgré tous les obstacles, elle est accomplie, Dieu le veut! » (3).

En effet la Providence lui ménageait bientôt l'occasion d'un voyage à Solesmes. L'abbé Pitra, nous l'avons dit, s'occupait dès ce moment d'une vie de saint Léger, évêque d'Autun. Mgr d'Héricourt lui avait lui-même conseillé depuis longtemps de faire le voyage de Poitiers pour

(1) Cf. la notice de l'abbé Cucherat déjà citée, p. 17.

(2) Cette question du droit des clercs d'entrer en religion, a été récemment traitée avec un grand développement de preuves et beaucoup de solidité par un savant professeur de l'Université d'Innsbruck, le P. Nilles. Cf. *Selectæ disputationes academicæ*, fascic. I. Innsbruck, 1886. Les lettres de l'abbé Pitra et toute sa conduite en cette affaire prouvent qu'il avait une notion très exacte de sa situation au point de vue canonique.

(3) Lettre du 5 juin 1840.

recueillir des documents sur le séjour de Saint Léger dans cette ville et à l'abbaye de Saint-Maixent (1). Il profiterait de cette circonstance pour se rendre à Solesmes. Avant son départ, il écrit encore à dom Guéranger cette dernière lettre dans laquelle éclate l'ardeur de ses désirs :

« Cher et Révérend Père,

« Voici très probablement la dernière lettre que vous écrira d'Autun celui que vous avez accepté pour frère, pour fils, pour enfant de saint Benoît. Nous touchons au terme de notre année classique, au terme de ma vie séculière, à l'heureux moment où je me trouverai au sein de cette nouvelle famille de frères et de pères que Dieu me donne, et qui m'aiment déjà, ce me semble, autant que je les aime. Dites-leur bien, mon Père, combien l'intérêt qu'ils m'ont accordé avec vous m'est précieux, combien j'ai hâte d'aller les en assurer de mon mieux » (2).

Quelques jours après il quittait Autun, faisait un court séjour à Poitiers et arrivait à Solesmes le 14 août, veille de l'Assomption, heureux de trouver enfin la solitude et le repos après lesquels il aspirait depuis longtemps. Il se croyait désormais fixé au port et à l'abri des tempêtes.

(1) Lettre du 15 juin 1840 à dom Guéranger.
(2) Lettre du 28 juillet au même.

CHAPITRE V

SOLESMES ET DOM GUÉRANGER

L'ordre bénédictin. — Dom Guéranger. — L'abbaye de Solesmes et les origines de la Congrégation de France. — Arrivée de l'abbé Pitra à Solesmes et retour à Autun. — Le noviciat. — Dom Gardereau. — Premiers travaux scientifiques. (1840-1843.)

L'Ordre bénédictin que l'abbé Pitra choisissait pour y embrasser la vie monastique est le plus ancien des grands Ordres religieux d'Occident. Au sixième siècle, quand parut saint Benoît, les ermites et les moines étaient déjà répandus dans la plupart de nos contrées, en Italie, en Gaule, en Irlande, en Espagne. On les retrouvait dans les îles de la Méditerranée et de l'Océan, dans les lieux déserts, dans les forêts, aussi bien que dans les grandes villes à Rome, à Tours, à Poitiers, à Trèves, à Carthage. Certains évêques aimaient à s'entourer de moines et à mener avec eux la vie monastique, dans la mesure où le permettaient les soins de leur charge. Quelquefois les moines vivaient seuls dans des grottes ou dans des cabanes qu'ils se construisaient; ils prenaient alors le nom d'ermites ou d'anachorètes. Le plus souvent ils se réunissaient un certain nombre pour mener la vie commune; on les appelait alors cénobites. Les règles auxquelles se soumettaient ces moines d'Occident étaient la plupart du temps, au moins pour le fond, empruntées aux règles des moines d'Orient et surtout à ceux d'Égypte, où la vie monastique prit naissance. Aussi

n'est-il pas rare dans l'histoire de cette époque de voir des moines des Gaules, de l'Italie ou des autres provinces d'Occident, aller en pèlerins visiter les laures de la Thébaïde ou de Palestine, pour y étudier les traditions de la vie religieuse.

La gloire de saint Benoît, de celui qui a reçu le surnom glorieux de patriarche des moines d'Occident, est d'avoir composé une règle si remarquable par sa sagesse, par ses heureuses dispositions et par son esprit de discrétion, qu'elle est devenue rapidement le code monastique de l'Occident. En quelques chapitres inspirés par la plus profonde connaissance du cœur humain, et par une science consommée de la vie spirituelle, saint Benoît trace les devoirs de la vie monastique qu'il fonde sur la crainte de Dieu, sur l'obéissance, sur l'humilité et, en général, sur la sérieuse pratique des préceptes et des conseils évangéliques; au lieu de s'en tenir à ces prescriptions générales, comme avaient fait jusqu'alors la plupart des législateurs de la vie religieuse, saint Benoît entre dans des détails d'une utilité pratique; il décrit l'organisation du monastère bénédictin, établit la hiérarchie des offices et des charges, règle l'emploi de la journée du moine. Le monastère se suffit à lui-même, c'est un organisme complet qui a son existence indépendante; on y doit trouver, autant que possible, tout ce qui est nécessaire à la vie du moine, à ses besoins de chaque jour, et comme le dit saint Benoît, « de l'eau, un moulin, un jardin, une boulangerie, et des ateliers où l'on puisse exercer les divers métiers » (1). Le monastère est en petit l'image de la cité antique; le moine y trouve sa seconde patrie. il y vit sous l'œil de l'abbé, dans la prière, l'étude ou le travail des mains, à l'abri des dangers du monde et du besoin. Par le vœu de stabilité qui est un des caractères nouveaux de sa règle, saint Benoît attache le moine à son monastère comme l'arbre est attaché à la terre par des racines profondes.

(1) *Regula S. Benedicti*, cap. LXVI.

Cette force d'organisation et de cohésion donnée au monastère bénédictin par le patriarche des moines d'Occident, se révélera mieux encore au moment de la formation de la société féodale. Les monastères bien constitués se maintiendront au milieu de l'anarchie générale des pouvoirs ; les moines, retranchés derrière leurs murs, défieront souvent les efforts des seigneurs du voisinage et résisteront avec succès aux invasions des Normands, des Sarrasins ou des Hongrois qui ravagent l'Europe. Au milieu du torrent qui entraîne les générations du moyen âge vers des destinées nouvelles, le monastère apparaît comme un point immobile, un bloc résistant, une citadelle qui garde dans son sein les reliques du passé. Là naissent les grandes pensées et les projets à longue échéance, réalisés par la collaboration anonyme d'ouvriers obscurs et sans ambition personnelle, mais patients et résolus qui savent que l'homme n'est rien, mais qui travaillent pour une œuvre immortelle. Les théories nouvelles, les hérésies, les idées subversives se brisent contre une constitution immuable, fixée par la règle, qui n'est pas une charte réformable à volonté, mais un code à l'épreuve des siècles et l'expression même de la loi divine.

Observée seulement dans quelques monastères du vivant de saint Benoît, sa règle se répandit rapidement après sa mort. Elle était si bien en harmonie avec le génie latin, fondée sur une si sage expérience, que les monastères qui l'adoptaient progressaient aussitôt ; les évêques, les conciles, les princes et les rois, témoins de ce succès, aidèrent à sa propagation, de telle sorte qu'environ deux siècles après la mort du saint patriarche, sa règle avait supplanté toutes les autres. Cette révolution pacifique s'était accomplie par la seule force de la persuasion, et l'on pourrait à cette occasion rééditer, en le modifiant, le mot de saint Jérôme : « A la fin du huitième siècle, le monde monastique s'étonna de se réveiller bénédictin. » En effet, depuis ce moment jusqu'au treizième siècle à peu près, il n'y eut guère en Occident, qu'une forme de la vie religieuse et monastique, la vie bénédictine ; la règle de saint Benoît,

sauf quelques modifications de détail, resta la loi de tous les monastères latins.

Nous n'avons pas à énumérer ici les différentes œuvres accomplies durant ces siècles par l'ordre bénédictin. D'innombrables monastères, fondés sur tous les points de l'Europe et devenant des foyers de vie chrétienne, de science et de civilisation ; la foi, prêchée aux races encore barbares, aux Anglo-Saxons, aux Germains, aux Scandinaves, aux Slaves ; des écoles florissantes pour le clergé et les laïques instituées partout à la fois ; les ouvrages des auteurs chrétiens et de l'antiquité profane copiés de siècle en siècle avec un zèle infatigable ; les arts cultivés, les terres incultes défrichées, tel est à grands traits le tableau de l'activité monastique durant le moyen âge.

Si le onzième et le douzième siècles marquent l'apogée de cette gloire avec les grands noms de Cluny et de Citeaux, le treizième est le commencement d'une ère de décadence ou du moins d'amoindrissement pour l'ordre monastique. Les conditions au milieu desquelles s'est développée la société chrétienne sont alors modifiées ; pour répondre à des besoins nouveaux, ou pour remplir des tâches glorieusement accomplies jusqu'ici par lui, l'ordre bénédictin n'est plus assez puissant ; d'autres familles religieuses fondées sur des principes différents, avec une constitution nouvelle, les dominicains et les franciscains, font leur apparition dans le monde. Cependant l'ordre bénédictin, tout en cédant la première place au zèle et à l'activité de ses frères plus jeunes et plus ardents, eut encore dans les siècles suivants des pages glorieuses. Du vieux tronc sortirent des rejetons nouveaux ; l'ordre de Grammont et celui de Fontevrault peuvent être considérés comme appartenant au grand arbre bénédictin puisqu'ils ont adopté d'abord la règle de saint Benoît ; les Sylvestrins, les Célestins, les Olivétains l'ont également suivie.

Après le quatorzième siècle et jusqu'au dix-huitième, prennent naissance les congrégations bénédictines de sainte Justine ou du mont Cassin, de Bursfeld, de Mœlk,

de Valladolid, de saint Vannes et saint Hydulphe, de saint Maur. Ce mouvement de restauration et de réforme suffirait à lui seul à attester la vitalité de l'ordre bénédictin durant ces siècles.

La révolution française, sans égards pour les services rendus, supprima, en même temps que tous les ordres religieux, les congrégations bénédictines encore existantes de Cluny, de saint Maur, de saint Vannes et saint Hydulphe.

De longues années se passèrent ; le culte catholique fut enfin rétabli en France, des œuvres anciennes furent ressuscitées, de nouvelles œuvres fondées ; l'ordre bénédictin semblait frappé à mort ; ses derniers membres avaient fini dans l'exil ou la dispersion, plus d'un, hélas ! dans le schisme ou l'apostasie ; les essais de restauration tentés timidement par quelques-uns des survivants restaient frappés de stérilité.

L'enfant, que Dieu destinait à cette grande œuvre, croissait ignoré dans le silence d'une petite ville de province, étonnant ses maîtres par sa piété précoce et par les dons merveilleux de son intelligence et de son cœur. Prosper Louis Pascal Guéranger naquit à Sablé, au diocèse du Mans. A environ trois kilomètres de Sablé, dans une gracieuse et fertile vallée, sur la rive gauche de la Sarthe, est situé le prieuré de Solesmes, qui fondé au commencement du onzième siècle par Geoffroy, seigneur de Sablé, a subsisté jusqu'à la révolution française (1). Solesmes n'était qu'un prieuré dépendant de la grande abbaye de La Couture du Mans. Son histoire est modeste. Néanmoins, ses annales rappellent avec orgueil que le pape Urbain II prêchant la croisade dans nos contrées de l'ouest, s'y arrêta quelques jours en 1096. Mais ce qui a rendu Solesmes célèbre avant ce siècle, ce sont les beaux groupes de statues

(1) L'histoire de ce monastère a été écrite par dom Guéranger lui-même, *Essai historique sur l'abbaye de Solesmes,* Le Mans, 1846. Cf. aussi dom Guépin, *Solesmes et dom Guéranger,* Le Mans, 1876 et dom Rigault, *Le Cartulaire de Saint-Pierre de La Couture et de Saint-Pierre de Solesmes,* in-4°, Le Mans, 1881.

qui ornent les chapelles de son église et qui sont une des plus belles pages de l'art chrétien. Elles furent sculptées sous Philippe Moreau et Jean Bougler, les derniers prieurs réguliers du monastère à la fin du quinzième et dans la première partie du seizième (1). En 1664, l'abbaye de La Couture qui avait embrassé la réforme de saint Maur l'imposa au prieuré de Solesmes, où elle se maintint jusqu'à la révolution. Dans les premiers jours de 1791, les religieux étaient chassés en vertu d'un décret de l'assemblée constituante, et le prieuré, devenu bien national, fut acheté par un particulier qui le laissa au bout de peu de temps dans un abandon à peu près complet.

Le silence et la solitude qui l'avaient envahi n'étaient troublés que par les jeux et les danses populaires que l'on organisait quelquefois le dimanche et les jours de fête dans le cloître profané.

On raconte que Prosper Guéranger, dans son enfance, aimait à diriger ses promenades du côté de Solesmes ; il passait de longues heures à contempler dans l'église les groupes des statues, ressuscitant ce passé monastique qui semblait disparu à jamais. Il croyait voir revivre les anciens habitants du cloître, entendre encore leurs chants (2).

En 1831, l'enfant était devenu homme ; d'abord secrétaire de Mgr de La Myre, évêque du Mans, il mettait à exécution un projet nourri depuis longtemps, acquérait le prieuré et y fondait de nouveau la vie monastique. Six ans après, le prieuré de Solesmes était érigé en abbaye et dom Guéranger, avec le titre d'abbé, recevait celui de supérieur

(1) La description de ce monument unique en son genre est donnée dans l'*Essai historique* que nous venons de citer, dans l'ouvrage de M. Et. Cartier, *Les sculptures de Solesmes*, 1874, et dans celui de dom Guépin, *Description des deux églises abbatiales de Solesmes*, Le Mans, 1876. Voir aussi la reproduction remarquable de nos statues par l'héliogravure, dans l'ouvrage de dom de La Tremblaye, *Solesmes. Les sculptures de l'Eglise abbatiale*, 1892, Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, in-folio.

(2) Et. Cartier, *Les sculptures de Solesmes*, p. 87.

général des bénédictins de la congrégation de France (1). Cette congrégation était proclamée par le Saint-Siège l'héritière de tous les privilèges des anciennes congrégations françaises de Cluny, de saint Vannes et de saint Maur.

Le petit prieuré de Solesmes élevé ainsi au rang d'abbaye et devenu le centre d'une congrégation nouvelle devait être porté à un plus haut degré de gloire par son premier abbé. Doué d'aptitudes extraordinaires pour les études théologiques, d'un esprit vaste et pénétrant, d'un rare talent d'assimilation, alliant à la plus vaste érudition la hauteur de vues du théologien et du philosophe chrétien, dom Guéranger fut de bonne heure compté comme un maître dans les sciences ecclésiastiques. Il s'était déjà fait connaître par de savants travaux sur l'archéologie, sur le droit canonique, sur l'histoire de l'Église romaine et l'antiquité ecclésiastique, et surtout sur la liturgie où ses ouvrages allaient donner le signal d'une véritable révolution (2). Dom Guéranger avait suivi avec attention le mouvement imprimé par Lamennais au jeune clergé français ; sans vouloir s'engager dans les rangs des intimes du maître, il avait connu ses premiers disciples, Salinis, Gerbet, Montalembert, Lacordaire. Ce dernier avait étudié avec dom Guéranger à Solesmes la question du rétablissement des Frères prêcheurs ; Montalembert vivait encore à cette époque sur le pied de l'intimité avec l'abbé de Solesmes ; c'est auprès de lui qu'il avait écrit l'introduction à sa belle histoire de sainte Elisabeth (3).

Telle était l'abbaye de Solesmes quand dom Pitra s'y présenta. Nous ne pouvions nous dispenser de donner ces dé-

(1) C'est le 11 juillet 1833 que l'installation canonique avait eu lieu avec l'autorisation de Mgr Carron, alors évêque du Mans.

(2) Cf. La Bibliographie des ouvrages de dom Guéranger dans notre *Bibliographie des bénédictins de la Congrégation de France*. Solesmes, 1889, in-8o.

(3) Les archives de Solesmes conservent un grand nombre de lettres de Montalembert à dom Guéranger. Nous aurons l'occasion de nous en servir dans la suite.

tails sur l'origine pour faire mieux comprendre la suite de notre récit. Malgré la célébrité naissante de dom Guéranger, les débuts de l'œuvre avaient été pénibles ; une vingtaine de confrères seulement s'étaient réunis autour de lui. Les ressources n'abondaient pas ; on n'était pas encore sorti de la période dite des temps héroïques. Ce n'était pas trop de tout le courage, de la force de volonté et de la confiance de dom Guéranger et de ses premiers compagnons pour surmonter les difficultés qui se présentaient chaque jour. Si l'abbé Pitra avait rêvé la pauvreté et l'humilité monastique, il fut servi à souhait. Le nouvel arrivant trouvait une cellule, mais il dut s'ingénier pour se composer un mobilier si modeste qu'il fût et pourvoir aux premières nécessités de l'installation. Il n'était pas homme à se laisser arrêter pour si peu ; sa bonne humeur naturelle lui permettait de se plier sans difficulté aux circonstances.

Ce qu'il vit à Solesmes l'enchanta ; l'affabilité de l'accueil qu'il reçut, la joie franche qui régnait entre les frères, la simplicité sans contrainte qui était la règle de leurs relations, le charmèrent dès le premier jour. Les institutions forment des types en harmonie avec elles. A Solesmes, l'abbé Pitra crut remonter de huit ou neuf siècles en arrière ; il se retrouvait au milieu des personnes et des choses du onzième siècle, le grand siècle monastique.

Les anciens se rappellent encore ce jeune ecclésiastique à la taille élancée, au visage grave et intelligent, aux manières pleines de réserve et d'une distinction qui n'excluait ni la simplicité ni l'entrain ; dom Guéranger le leur présentait comme un novice désireux de partager désormais leur vie. Il entra dans la famille et fut adopté de tous comme un frère (1).

(1) « Il était aimable, bon, affectueux, affable avec tous les frères, sans se prévaloir de sa supériorité scientifique, donnant ainsi l'exemple d'une grande humilité. D'une naïveté charmante dans les détails de la vie matérielle, d'une grande gaieté avec un certain abandon non dépourvu de dignité, beaucoup de laisser-aller sans familiarité, il

Il y trouvait bien ce qu'il cherchait ; une vie monastique sérieuse, la solitude, le calme de la retraite, la prière et l'étude. Solesmes devint pour lui une patrie, « sa Jérusalem bien-aimée », comme il disait, le lieu de toutes ses affections ; il s'y attachera comme les moines ses ancêtres pouvaient s'attacher aux grandes et illustres abbayes de Fulde, de Saint-Gall, de Cluny. Il en garda religieusement les souvenirs et les traditions. Dom Guéranger eut bientôt pris sur lui la plus grande influence. Que de points de contact entre eux ! Même amour de l'Église, même dévoûment à ses intérêts ; même attachement à la vie religieuse, mêmes goûts pour la science sacrée, pour l'étude de la tradition, des Pères et de l'histoire de l'Eglise. Et néanmoins les contrastes ne manquaient pas entre ces deux intelligences ; dom Guéranger avait l'esprit plus élevé, plus apte aux synthèses ; dom Pitra avait davantage le tempérament de l'érudit et du chercheur, il avait plus de curiosité dans l'esprit ; le premier, d'une intelligence plus pénétrante et plus vigoureuse, n'étudiait les événements que pour remonter jusqu'aux principes, et les rattacher à une philosophie chrétienne de l'histoire, l'autre excellait à réunir les faits curieux, la plus heureuse mémoire les lui faisait retrouver dans ses immenses lectures. Pendant que dom Pitra encore sur les bancs du collège rimait des tragédies et se plongeait dans l'étude des littératures grecque et latine, dom Guéranger, moins curieux de versification et de poésie, apprenait l'histoire ecclésiastique de Fleury qu'il avait lue une première fois à l'âge de douze ans, étudiait de Maistre, Lamennais, de Bonald, et travaillait sur les documents liturgiques. « Je ne suis pas un savant, disait-il à dom Pitra, mais un homme d'église ». Tandis que dom Guéranger cherchera dans les textes des conciles, les bulles des papes, les ouvrages des Pères et les liturgies, le sens de la tradition, la foi de l'Église et son esprit ; dom Pitra,

spirait un affectueux respect malgré tout son entrain et ses nombreuses distractions de savant ». Notes de M. Léandre Fonteinne.

sans négliger cette étude, lui préférera celle des manuscrits, des éditions, en un mot les questions d'érudition.

Dès le principe une étroite intimité s'établit entre eux qui ne cessa plus jusqu'au dernier jour. L'abbé Pitra reconnut sans peine la supériorité de dom Guéranger, il se donna à lui comme un disciple à son maître et se mit avec bonheur sous sa conduite. Nous retrouverons les traces de cette intimité dans toutes les pages de leur correspondance. Ce que l'abbé Pitra admira le plus en dom Guéranger, ce ne fut pas sa vaste science qui faisait de lui comme une bibliothèque vivante, ce fut son cœur si tendre et si fort, un vrai cœur de père, tel que saint Benoît le désire pour l'abbé bénédictin qui doit être le père de sa famille monastique.

Dès le lendemain de son arrivée, 15 août 1840, l'abbé Pitra assistait à une profession religieuse (1). Cette belle cérémonie acheva de le gagner. La fonction liturgique empruntée en grande partie aux anciens cérémoniaux bénédictins et notamment à celui de la congrégation de Saint-Maur, est de nature à produire une grande impression sur une âme religieuse ; c'est un résumé des engagements que prend le novice au moment de se lier par des vœux perpétuels ; elle rappelle les devoirs qu'il aura à remplir désormais et les promesses que Dieu lui fait en retour. C'est un drame vivant, un dialogue entre l'âme et Dieu pour aboutir à ce contrat où l'on stipule des plus grandes choses qui soient au monde, la liberté humaine et le droit à jouir des biens de la terre, en échange de la promesse des biens éternels.

La majesté de ces rites, le chant grave et solennel qui achève de leur donner toute leur expression, les paroles inspirées de la liturgie qui célèbrent en un langage si noble et si grand les beautés de la vie monastique, le touchèrent vivement. C'était pour lui la meilleure leçon qu'il pût recevoir au seuil de cette vie nouvelle.

L'archéologue qui était en lui trouva même une satisfac-

(1) Celle de dom J.-B. Bourgeteau, plus tard cérémoniaire et hôtelier du monastère.

tion inattendue. Sur la chasuble du pontife était représenté le dauphin, l'*ichtus* symbolique, auquel faisait allusion la pierre d'Autun, l'ichtus dont l'abbé Pitra cherchait déjà les traces dans tous les monuments de l'antiquité chrétienne, et qui était pour lui le symbole de l'incarnation, un résumé des plus grandes vérités chrétiennes. Il resta frappé de cette coïncidence qu'il aimait à rappeler dans la suite.

Ces quelques jours passés à Solesmes avaient suffi à l'abbé Pitra pour le convaincre qu'il ne s'était pas trompé. C'est bien là que Dieu l'appelait. Sans attendre davantage il prit la résolution d'entrer au noviciat et écrivit à Mgr du Trousset d'Héricourt pour lui faire part de son dessein. Dom Guéranger qui prévoyait les difficultés que pouvait soulever cette démarche, joignit une lettre pour en donner les véritables motifs et prévenir les objections du prélat (1). L'évêque d'Autun était loin sans doute de s'attendre à cette nouvelle. Sans refuser absolument son consentement, il fit valoir les embarras de son diocèse, l'impossibilité où il se trouvait de pourvoir en si peu de temps au remplacement de son professeur de rhétorique ; il terminait sans se départir des formes très courtoises qu'il avait adoptées, en demandant à dom Guéranger de renvoyer l'abbé Pitra à Autun pour un an (2).

L'abbé de Solesmes consentit, mais pour satisfaire les désirs de l'abbé Pitra et lui créer un premier lien avec l'ordre, il lui donna l'habit monastique le 8 septembre 1840, au milieu de tous les frères réunis et avec les cérémonies d'usage. Le rite est beaucoup moins solennel que celui de la profession religieuse qui seule crée des obligations perpétuelles, mais il ne manque pas de grandeur. Le postulant est introduit dans le chapitre du monastère, il se prosterne et demande à être admis dans la congrégation ; puis au milieu du chant des psaumes et des prières liturgiques, il est revêtu de la tunique et du scapulaire noirs des fils de saint Benoît. C'était l'habit que dom Pitra ne devait plus

(1) Lettre du 27 août 1840.

(2) Lettres du 30 août et du 11 septembre

quitter, jusqu'au moment où le choix du Souverain Pontife lui donnerait la pourpre cardinalice. Dans ses voyages en pays hérétiques ou schismatiques en Angleterre, en Hollande, en Russie, il tint à honneur de porter toujours son habit bénédictin.

Le nouveau frère passa encore quelques jours à Solesmes avant de reprendre le chemin d'Autun. Ce furent pour lui des jours de bonheur. Il en écrivait ainsi à un ami dans ce style poétique qui est chez lui comme la forme naturelle de la pensée : « Mes derniers jours de Solesmes sont comme les premiers, bien sereins, bien suaves, bien attachants ; grâce à Dieu je sortirai d'ici comme j'y suis rentré, avec paix et enchantement ; j'emporterai avec moi, je l'espère, quelques fleurs de la solitude, quelques parfums du gentil Eden, et mes douces souvenances chemineront avec moi, entreront avec moi dans ma cellule autunoise pour y reposer, y rêver, y babiller avec moi, seul à seul jusqu'au jour du départ ; et alors et quand sonnera l'heure, tout prendra les ailes de la colombe, tout s'en retournera au désert, tout s'envolera au nid de la tourterelle (1). »

Le 24 septembre il repartait pour Autun, le cœur plein de tristesse de quitter cet asile où il avait trouvé une famille nouvelle, prévoyant des luttes d'autant plus pénibles que les sentiments les plus délicats de son âme y seraient engagés.

Dès son arrivée il alla voir son évêque. « Je le trouvai, dit-il, priant dans sa chapelle ; je me mis à prier près de lui et je demandai surtout paix et force. Bientôt j'étais dans ses bras, j'étais reçu avec une parfaite affection paternelle, comme on accueillait naguère le *bon abbé Pitra* (2) ». Il exposa à son évêque l'histoire de sa vocation, les graves motifs qui l'avaient déterminé et les conseils dont il s'était entouré avant de prendre cette décision. Quelques-uns croyaient autour de lui que sa passion pour l'étude l'avait seule poussé vers Solesmes, que ce monas-

(1) Lettre citée dans l'opuscule de l'abbé Cucherat, pp. 28, 29.
(2) Lettre du 16 octobre 1840 à dom Guéranger.

tère était une sorte d'académie, une réunion de savants au milieu desquels il voulait vivre délivré de tout autre souci que celui d'apprendre. « Je m'attachai, écrit le frère Pitra, à montrer ce que l'on s'obstine à méconnaître dans Solesmes, le vrai et saint monastère, la vie régulière, la vie de chœur, l'objet essentiel et capital, l'*opus divinum*, en un mot la pratique des conseils évangéliques » (1). On s'obstina à ne pas le comprendre et on voulut en outre le tenter par sa passion pour la science; on lui promit une chaire d'histoire, dont l'étude paraissait plus en conformité avec ses goûts que celle de la rhétorique; on lui fit même entrevoir une « *sinécure littéraire* », une charge d'historiographe ou d'hagiographe du diocèse d'Autun (2). Mais toutes ces promesses étaient bien peu faites pour le séduire. Sa décision une fois prise, il avait trop de fermeté dans le caractère pour se laisser gagner, fût-ce par les plus brillantes perspectives; il s'en trouvait même humilié, comme il l'écrit à dom Guéranger.

Du reste en reprenant à Autun par obéissance la vie de professeur, il tint à marquer hautement qu'il se considérait comme dépendant désormais de son nouvel abbé. Il suivit le règlement de Solesmes, afin de vivre de la vie de ses frères, se levant aux mêmes heures, récitant l'office divin en union avec eux, jeûnant comme eux, et à ses moments de loisir s'occupant surtout d'études monastiques (3).

Son âme ne pouvait se détacher de Solesmes. Dans la nuit de Noël il écrivait à son abbé après la messe de minuit : « Je ne puis achever cette sainte nuit de Noël sans vous demander encore une fois la paix promise aux hommes de bonne volonté, sans me transporter à Solesmes, au chœur, dans notre stalle, dans notre chère petite cellulette. Où suis-je, pauvre exilé? Et quand donc mon bon ange viendra-t-il m'annoncer une grande joie, une fête de Noël à Solesmes, une nuit au chœur, une messe de minuit dans

(1) Lettre à dom Guéranger, 28 novembre 1840.
(2) Au même, 16 octobre 1840.
(3) Lettres de 1840-1841 à dom Guéranger, passim.

la solitude? Que la volonté de Dieu se fasse, j'attends son jour en paix, sans murmure, sans cesser de veiller. J'attends d'autant plus suavement que bientôt je vous verrai, mon bien bon père, vous me consolerez *os ad os*, vous me donnerez quelques jours de Solesmes, puisque je serai avec vous » (1).

Avec ses amis son cœur s'ouvrait en effusions poétiques comme dans la lettre suivante, qui est restée célèbre parmi les confrères du cardinal à Autun : « Mettez-vous dans ma chambre, les deux coudes sur la tablette de ma fenêtre, et par-dessus les hauts murs de notre manoir, tournez les yeux à l'occident; voyez-vous ce petit coin du ciel où le soleil se couche, où mon étoile se lève, où mon âme s'illumine, où mon cœur s'échauffe, où flottent toutes radieuses, étincelantes, mes gentilles pensées, mes impatiences. C'est de ce côté que s'ouvre ma fenêtre pour faire ma prière, pour saluer la douce patrie, pour appeler sans dépit ni murmure ma chère Hiérusalem. O Hiérusalem, ma mie, si oncques t'oublie, plus ne puisse ni prier de la main, ni bénir des lèvres, ni aimer de cœur; puis bien pâtir encore et encore doloir, puis mourir goutte à goutte, mais t'oublier ne puis » (2).

Autour de lui il cherchait à éveiller des sympathies en faveur de l'Ordre de saint Benoît. « Les tendances bénédictines, écrit-il encore, se révèlent toujours visiblement dans mes amis, dans mes élèves, dans le jeune clergé. J'ai retrouvé à Paris quelques anciens disciples exilés; ils se pressent autour de moi et veulent que je leur parle de Solesmes... Il n'y a pas jusqu'aux hommes du monde, quelques doctes d'Autun qui ne redemandent tout haut les bénédictins, même dans les salons de l'évêché » (3).

En attendant il travaillait toujours à la vie de son cher saint Léger, un moine évêque, et trouvait dans les manus-

(1) Lettre du 25 décembre 1840.

(2) Lettre à l'abbé Cucherat, cf. *S. E. Le Card. Pitra*, par l'abbé Cucherat, p. 30.

(3) Lettre à dom Guéranger, 11 juillet 1841.

crits des légendes jusqu'alors inédites. Il étudiait aussi avec M. Devoucoux les manuscrits de la bibliothèque du grand séminaire et y recueillait des notes pour ses études de liturgie et d'histoire bénédictine (1).

Cependant l'année s'avançait et les difficultés ne semblaient pas s'aplanir. L'affection de Mgr d'Héricourt pour son jeune professeur était vive et très sincère. Il l'invitait souvent à sa table, il le retenait dans de longues conversations, mais dès qu'il était fait allusion à Solesmes, l'évêque éludait la question ou reculait indéfiniment l'époque du départ; il semblait ne pouvoir se séparer de lui et croyait aussi l'avoir gagné. « Je tiens son cœur, disait-il. » (2)

Là était en effet le danger pour l'abbé Pitra. Lui qu'une résistance avouée n'eut fait que fortifier dans son sentiment, il se sentait faiblir devant cet amour si paternel et si vrai, son cœur en souffrait. Néanmoins il ne céda pas et tout en témoignant la plus filiale vénération à son évêque, il affirma avec tant de fermeté son désir que la permission définitive lui fut donnée à la fin de l'année scolaire.

Il fit rapidement ses derniers préparatifs, visita quelques amis, et après un court séjour à Paris pour voir sa sœur entrée au noviciat des Filles de la Charité, il arriva à Solesmes le 28 septembre 1841, un an presque jour pour jour après son départ. Cette année qu'il avait passée loin de Solesmes n'avait en rien diminué son affection ni l'ardeur de ses désirs. L'épreuve n'avait du reste pas été inutile; il avait dû déployer une véritable énergie et une grande fermeté pour se dégager de toutes ses attaches; il avait prouvé ainsi que sa vocation était sérieuse et rempli le premier point du programme établi par saint Benoît pour l'admission des novices, que l'on ne doit recevoir qu'après d'assez longues épreuves (3).

Le frère Pitra reprit avec ardeur les exercices du noviciat sous la direction de dom Eugène Gardereau, maître des

(1) Ibidem.
(2) Lettre de dom Pitra à dom Guéranger, 2 février 1841.
(3) *Regula sancti Benedicti*, cap. LVIII.

novices. Celui-ci, qui était en même temps prieur de l'abbaye, a laissé un grand souvenir dans nos annales. C'était un homme excellent, d'une exquise urbanité de manières, mais d'un caractère très ferme et très énergique; il fut jusqu'au dernier jour un modèle d'observance monastique et de régularité. Esprit délicat et distingué, il aimait l'étude avec passion et ne se plaisait que dans les hautes spéculations métaphysiques; il vivait dans un commerce de tous les jours avec les philosophes, avec Platon et Aristote, en qui il voyait des précurseurs de nos penseurs chrétiens, mais surtout avec saint Anselme et saint Bonaventure qu'il lisait et relisait avec bonheur et qu'il estimait comme les deux plus grands maîtres de la philosophie chrétienne. Descendu de ces hautes régions métaphysiques où il avait établi sa demeure, il se trouvait quelque peu dépaysé dans les questions de la vie pratique. Toutefois quand vinrent les jours d'épreuve, quand l'existence même de la congrégation fut menacée, il sut montrer un admirable dévoûment, abandonna sans regret sa vie d'étude, et le bâton de pèlerin d'une main, de l'autre un volume de Platon ou d'Aristote, il parcourut à pied les villes et les hameaux de la Bretagne, quêtant pour son monastère et se contentant souvent d'un morceau de pain pour ses repas.

Dom Gardereau fut toujours un ami pour le frère Pitra; mais il n'exerça pas cependant sur lui une grande influence au point de vue intellectuel. S'il ne parvint pas à lui faire partager son enthousiasme pour la philosophie et les philosophes, il sut lui inspirer la plus profonde estime pour son caractère, le former à la vie monastique, lui apprendre le dévoûment sans limites à son ordre, l'esprit de sacrifice, la fidélité à sa vocation, l'amour de sa règle (1).

(1) Dom Gardereau était né à Angers le 22 octobre 1807; il mourut à Solesmes le 16 mai 1888. Il a publié quelques travaux sur la philosophie scolastique dont on trouvera l'énumération dans notre *Bibliographie des bénédictins de la Congrégation de France*. Dom Pitra lui écrit le 10 février 1852 : « Il me semble que je ne vous ai jamais bien remercié de tout ce que je vous dois depuis mon noviciat, depuis

Le 15 janvier 1842, le frère Pitra entrait au noviciat proprement dit; les mois qui précèdent constituent le *postulat* qui n'en est qu'une préparation. Ce jour du 15 janvier est celui de la fête de saint Maur, le premier disciple de saint Benoît, l'introducteur en France de la règle du grand patriarche. C'était à cette époque une des fêtes principales de l'abbaye; les amis de dom Guéranger s'y donnaient rendez-vous de tous les points du diocèse, et la journée se terminait généralement par une illumination.

La Saint-Maur qui plus tard perdit un peu de son éclat, fut cette année-là très solennelle. Le P. Paul Piolin, qui devait illustrer son nom par de savants travaux historiques, fit profession religieuse, et le frère Pitra fut reçu comme novice en même temps que le frère de Gasville, ancien attaché d'ambassade.

Tous ceux qui ont connu le frère Pitra durant ces années de formation religieuse s'accordent à dire qu'il mit tout son zèle à accomplir ses devoirs de novice; il se fit admirer par son amour de la règle, son humilité, la pratique de toutes les vertus monastiques. Il se montra vrai fils de saint Benoît, aimant le monastère comme une famille, dom Guéranger comme un père auquel il se donna tout entier.

Seul il était mécontent de lui-même, désireux de se réformer et de faire des progrès dans la vie religieuse. Tel nous le montrent ses lettres de cette époque. Au père abbé alors à Paris il écrit : « Après vingt retraites, dix-huit années de cléricature, et trente ans de ma vie, toujours une vieille enfance stérile ; et je veux être moine! Je constate

cette chère année 1840-1841, qui est restée la plus heureuse de ma vie. Si j'avais donc prévu ces quinze années de *flottaison à toutes les eaux*, comme j'aurais plus fortement amarré mon pauvre radeau pour mieux profiter de vos leçons et de vos exemples. Et puis cette longue amitié si cordialement dévouée que vous m'avez gardée si constamment... Je me défends à peine d'une vive émotion quand je pense à vous. »

une désolante indigence en mille choses : ma triste conviction est que j'ai bien mal employé les trente plus belles années de ma vie : une sorte de pressentiment plus triste que j'acquerrai bien peu désormais ; comment remplir tous les vides de ma tête, tous les abîmes de mon cœur ; comment me refaire après ce noviciat, ma dernière chance?... Et pourtant je voudrais vous offrir tout le dévoûment possible, je voudrais mettre mon âme entre vos mains, pour que vous en fassiez avec le bon Dieu ce qu'il vous plaira. Mais que pouvez-vous en faire? » (1)

Dans un autre, il raconte un pèlerinage qu'il vient de faire à Notre-Dame du Chêne. C'est un sanctuaire vénéré, situé à environ quatre kilomètres de Solesmes, au milieu de vastes landes autrefois incultes, et qui depuis le quinzième siècle attire un grand nombre de pèlerins du Maine, de l'Anjou, de la Bretagne et de la Touraine (2). Les moines de Solesmes ont de tout temps professé une grande dévotion pour ce pèlerinage ; les novices y vont mettre leur vocation sous la protection de la Sainte Vierge et implorer son secours. Le frère Pitra très dévot à Notre-Dame aimait à aller la prier dans son sanctuaire. Cette fois comme compagnon de route il a pris avec lui un volume de *son* saint Bernard, le grand saint de la Bourgogne :

« Je me sens encore un peu d'un bon coup de fouet que donna en passant à mon attelage engourdi saint Bernard ; c'est la devise de son noviciat : *Si incipis, perfecte incipe.* Je veux que ce mot me fouette encore jusqu'au sang ; il est bien temps d'y penser. Encore quelques jours et mon dernier noviciat, ma dernière initiation sera finie, il n'y aura plus qu'à mourir tel que je suis et peut-être pire » (3).

Ces expressions témoignent assurément d'une grande humilité, mais on n'est pas tenu de les prendre à la lettre.

(1) Lettre du 20 décembre 1842.

(2) L'histoire de ce pèlerinage a été écrite par un bénédictin de lesmes, Dom Paul Piolin, *la Miraculeuse Chapelle de Notre-Dame du e* (8e édition, Solesmes 1886, In-32).

Sans date, probablement septembre 1842.

Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait de son mieux à profiter du temps de son noviciat pour se former à l'esprit de sa vocation ; il étudiait avec amour la règle de saint Benoît qu'il regardait comme un code complet de la vie spirituelle.

L'office divin étant le centre de la vie monastique, le premier devoir du moine, il se préparait à le mieux comprendre, à le goûter, par l'étude de la vie des saints qui entrent dans le cycle liturgique, de la théologie dogmatique et mystique, qui sont la substance des enseignements de la liturgie. Pour cette étude Dom Guéranger était un maître incomparable. Nul en ce siècle, on peut le dire, n'a plus pleinement possédé l'esprit de la liturgie. Il ne travaillait pas seulement à rétablir les bases de la tradition et de la vraie liturgie, il voulait faire pénétrer dans l'âme de ses disciples le sens des offices de l'Église, leur donner une dévotion sérieuse par la pratique et l'intelligence de la liturgie qui est la prière sociale de l'Église, le plus solide lien qui unit les fidèles entre eux et les rattache au foyer de toute lumière et de toute vie. A la veille d'une fête, dans la conférence spirituelle, il résumait les enseignements dogmatiques ou historiques de l'office. La liturgie de l'année ecclésiastique lui fournissait ainsi un thème à des leçons aussi solides que variées, un cadre dans lequel il aimait à faire entrer l'histoire de l'église, la théologie et en général les sciences ecclésiastiques. C'est ce que savent maintenant les lecteurs de son *Année liturgique*.

Le frère Pitra s'intéressa à cet enseignement ; la liturgie devint pour lui comme pour son maître la meilleure source de sa dévotion ; l'office divin le fit vivre en union avec l'Église, il fut sa force au milieu de ses épreuves.

Comme érudit, il aimait aussi à étudier les liturgies antiques, surtout celles de nos vieilles églises des Gaules, en particulier celles de Lyon et d'Autun. Il continuait en même temps ses travaux sur saint Léger. Vers le commencement d'octobre 1842 il écrit à Dom Guéranger : « Je vous annonce définitivement que lundi prochain 7 octobre,

fête de mon bien-aimé Léodegar, j'écris la première page de sa vie et je pousse en avant aussi continuellement que je le pourrai. Je crois avoir assez butiné, glané, chassé dans toutes les broussailles mérovingiennes ; il est temps de recueillir mon petit butin, qui s'éparpillerait si j'attendais davantage. Dimanche je ferai ma retraite du mois pour bien offrir à Dieu par le cher saint cette mienne besogne. Promettez-moi une bénédiction toute spéciale le dimanche soir et quelques souvenirs le lundi matin. Et si vous pensiez à me procurer encore d'autres suffrages, je n'ose rien demander et pourtant j'ai besoin de tous les secours possibles » (1).

Dans une autre lettre il écrit : « Donc ainsi que je vous l'ai annoncé, je suis presque en permanence avec Léodegar et son siècle de saints. C'est quoi qu'il en advienne, un vrai et grand profit pour moi ; je me sens grandement remué, réveillé, édifié de cette sainte vie ; si je m'y prêtais bien j'entendrais à chaque ligne le *sursum corda*. C'est décidément une bonne fortune que d'avoir à terminer mon noviciat en si bonne compagnie, et c'était justice : n'est-ce point le bon saint qui m'a pris par la main en 1840 et qui me mit en pèlerinage pour aller visiter son tombeau et qui me fit arriver à Solesmes ? Je ne l'en ai pas encore assez remercié. » Mais il sent qu'il ne comprendra bien le rôle de saint Léger qu'en étudiant à fond l'histoire du septième siècle, et ce siècle tant calomnié lui apparaît comme un des plus beaux de l'histoire ecclésiastique.

« Je me persuade de plus en plus, ajoute-t-il, que le siècle septième a été aussi injustement maltraité que le saint évêque, et qu'il a droit aussi à sa réhabilitation. Puissé-je y contribuer *pro modulo meo !* » (2).

... « Je dévore en ce moment ce beau livre (la Discipline de l'Église de Thomassin) et j'en note tout spécialement ce qui concerne les sept ou huit premiers siècles. Que je serais heureux si je pouvais avoir une intuition nette et claire de

(1) ...nencement d'octobre 1842.
(2) ...ıte, vers octobre, 1842.

toute cette magnifique période ! Je groupe tout autour de mes trois bien-aimées figures, Léodegar, Paulin, Irénée !... Le cher Léodegar de plus en plus ressuscite, revit, remue, avec tout son cortège et son beau siècle. Je vais bientôt aligner tout ce monde-là, et le ranger en bataille ; je vous attends pour en passer la revue et commencer et pousser loin ma campagne d'hiver. Dieu bénisse nos armes et ma chétive plume ! Je sens que ma main est encore bien molle et mon bras bien lâche ! Pour comprendre l'Église et les forts, il ne faut pas des hommes de paille. Il faut du dévoûment à outrance et sans mesure. Gourmandez-moi donc et poussez-moi ; hier, à mon anniversaire du retour, je me prenais bien en pitié et criais bien à la bonne mère : merci !... et miséricorde !... Mettez-vous de la partie comme toujours et par vos prières, vos bénédictions et vos recommandations paternelles, ne me laissez pas de relâche et m'éperonnez jusqu'au sang. Le cœur ne me manquera pas au moins pour vous en remercier et vous en aimer davantage s'il se peut » (1).

Dom Guéranger l'avait aussi chargé sur la fin de son noviciat de donner quelques leçons d'Écriture sainte sous sa direction. Il traita diverses questions intéressantes comme la *lecture de l'Écriture Sainte dans l'Église catholique*, *l'Église romaine et la sainte Bible* qu'il fit paraître plus tard sous forme d'articles dans l'*Auxiliaire catholique* et sur lesquels nous aurons à revenir. Il ne marchait qu'appuyé sur son maître ; aussi celui-ci ayant fait une absence à Paris, le frère Pitra se lamente en ces termes : « Je profite d'un premier envoi pour une première lettre et je vous annonce la ferme résolution d'en profiter le plus souvent possible. Chaque départ creuse de plus en plus le vide de votre absence ; chaque absence me rendra de plus en plus importun. J'ai plus d'occasions encore de me retrouver à votre porte, depuis que vous m'avez installé exégète, concurrent de Tirin, Lyrain, et compagnie. J'ai plus besoin qu'aupa-

(1) Lettre du 9 septembre 1842.

ravant de sentir votre main, votre voix, vos traces sous mes pas. Je risque bien de m'enfoncer tout seul en quelque ornière. J'attends pour me redresser votre rappel à l'ordre et dès aujourd'hui prenez votre sonnette ou votre férule et ne me ménagez pas.

« J'ai terminé la question de l'inspiration. Ce travail m'a vivement attaché et, en le terminant, j'éprouvais le besoin de le reprendre pour en tripler le développement. J'avais surtout regret d'effleurer si vite et si maigrement les dernières considérations qui me ramenaient à l'un des plus chers travaux de ma vie passé, la *Littérature sacrée*... J'avais cru comprendre au moins ce qu'était la Bible ; sans vous, sans ce dernier travail, je ne m'en douterais guère » (1).

Nous voulons citer encore quelques passages de cette correspondance pour bien montrer la nature des rapports qui existaient entre dom Pitra et l'abbé de Solesmes et l'influence que ce dernier exerça sur l'esprit de son disciple.

Le 1er janvier 1843, les pères et les novices de Solesmes ont dans une lettre collective envoyé leurs vœux à dom Guéranger encore à Paris, pour la fondation du prieuré Saint-Germain. Le frère Pitra profite de la circonstance pour lui écrire en ces termes : « J'ai bien pris ma part en mettant mon nom au bas de l'épître commune, à tous les vœux et à toutes les prières que la famille offrira au bon Dieu, de Solesmes à Saint-Germain, pour notre père à tous. Même je me réserverai volontiers une part toute spéciale, parce que je sens que vous m'avez donné une place privilégiée dans vos affections et vos bénédictions paternelles. Pourriez-vous témoigner plus de confiance à qui reposerait sur votre poitrine en disciple bien-aimé ? Que ne puis-je aussi boire à votre calice d'amertume et vous en diminuer l'abondance ? Croyez bien que si j'apprends peu, je n'oublie rien. Je crois avoir bien bonne la mémoire du cœur, et

(1) Lettre du 9 septembre 1842.

si je pèche par mille endroits, ce ne sera pas par ingratitude » (1).

Dom Guéranger lui témoigne, en retour, sa confiance et son affection ; il ne l'appelle que son cher grand frère, par allusion à sa haute taille, son grand fils, son grand et très grand frère Pitra. En réponse à la lettre que nous venons de citer, dom Guéranger lui écrit : « Adieu, au revoir, cher grand fils ; vous le dites bien, je vous traite quelquefois en disciple bien-aimé ; je ne doute ni de votre cœur, ni de votre zèle et j'aime à me reposer sur mon grand bourguignon. Priez bien, pour vous d'abord ; puis aussi pour moi qui ai plus d'un souci. Que sainte Scholastique vous garde et vous donne mœurs de colombe, sans oublier pourtant ce degré d'entrain (2) qu'un moine a dû avoir en tout temps pour être digne du cloître. Adieu. L'Église est menacée de grandes misères en France ; je prévois des temps mauvais ; préparons nos âmes, mais surtout aimons celui qui nous a aimés le premier et qui veut que nous aimions sa noble épouse qui n'a ni taches, ni rides, quoi que fassent les hommes... Adieu encore, *pax et gaudium in Spiritu sancto* » (3). Et une autre fois : « Vous reconnaissez ma qualité de censeur de votre manuscrit de saint Léger. Je ne serai pas difficile, attendu que vous et moi, nous ne faisons pas deux » (4).

Cependant, l'année du noviciat touchait à son terme. Le jour de la profession approchait ; c'était l'heure que depuis longtemps il appelait de tous ses vœux. « Si le novice, dit saint Benoît, promet, après mûre délibération, de garder la règle dans tous ses points et d'observer tout ce qui lui sera commandé, on l'agrégera alors à la communauté, étant averti qu'en vertu de la loi portée par la règle, il ne

(1) Janvier 1843.

(2) Le texte porte *afflonnement*. C'est un mot usité à Solesmes, dont l'origine et l'étymologie ne sont pas bien certaines et qui est à peu près synonyme de zèle enthousiaste ou d'entrain.

(3) Lettre du 8 janvier 1843.

(4) Lettre du 7 juin 1842.

lui sera plus permis de quitter le monastère à partir de ce jour, ni de secouer le joug de cette règle, qu'après une si longue délibération, il était à même de refuser ou d'accepter » (1).

C'est le 10 février, fête de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, qu'eut lieu pour lui-même cette grande cérémonie de la profession à laquelle il avait assisté au lendemain de son arrivée à Solesmes et qui l'avait si profondément ému. De quel cœur il se donna à Dieu par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ! Sa vie désormais ne lui appartenait plus, et jusqu'au dernier jour, il gardera la plus entière fidélité à ses engagements.

Cette date du 10 février lui resta chère ; il en célébra chaque année la mémoire ; sainte Scholastique fut sa patronne de prédilection, sa bonne et sa bien-aimée mère (2). Il semble aussi que Dieu ait voulu choisir cette fête pour les plus grands événements de sa vie ; sa promotion au cardinalat eut lieu pour la fête transférée de sainte Scholastique et c'est le 9 février 1889 pour les premières vêpres de la fête de sa chère sainte que son âme parut devant Dieu.

(1) *Regula sancti Benedicti*, cap. LVIII.

(2) Lettres à dom Gardereau, 11 février 1849 et 10 février 1857.

CHAPITRE VI

LE PRIEURÉ SAINT-GERMAIN DE PARIS

Fondation. — Dom Pitra, prieur. — Melchior du Lac. — Controverses sur la liturgie. — Mgr Affre et le prieuré Saint-Germain. — Dom Guéranger à Paris. — Acquisition de l'hôtel Montmorency et du parc de Bièvres. (1843-1845.)

Dom Pitra, par sa profession religieuse, s'était donné à Dieu sans réserve. « Désormais, dit saint Benoît, il n'est plus permis à ceux qui se sont donnés ainsi, d'avoir en leur pouvoir ni leur corps, ni leurs volontés (1). » Sans doute, dom Pitra ne pensait pas alors qu'il allait être appelé si vite à pratiquer cet abandon complet de lui-même consenti devant l'autel du Seigneur.

Solesmes était, en 1842, le seul monastère que les bénédictins possédassent en France. A cette époque où les voies ferrées qui relient aujourd'hui Solesmes à Angers, au Mans et à Paris par Sablé, n'existaient pas encore, l'abbaye se trouvait isolée par sa position et privée de toute ressource. Tous ceux qui s'intéressaient à l'œuvre naissante, désiraient vivement qu'une fondation, à proximité d'une grande ville et de riches bibliothèques de manuscrits, vînt fournir aux bénédictins les matériaux nécessaires pour leurs travaux et l'occasion de se faire mieux connaître. Il faut rappeler aussi que dès les premières années de la fondation, de graves difficultés s'étaient élevées entre

(1) *Regula sancti Benedicti*, cap. XXXIII.

Mgr Bouvier, évêque du Mans, et dom Guéranger, au sujet de l'exemption monastique et des privilèges des abbés ; la création d'un second monastère hors du diocèse, en donnant à l'abbé de Solesmes une plus grande liberté d'action, aurait pour effet, on l'espérait, d'écarter quelques-unes de ces difficultés (1).

Sur ces entrefaites, Mgr Affre, archevêque de Paris, qui jusqu'alors avait témoigné à dom Guéranger une grande bienveillance, l'invita à fonder un monastère à Paris et lui offrit l'établissement connu sous le nom d'infirmerie Marie-Thérèse, où l'on recevait les prêtres âgés ou infirmes. La maison, entourée d'un vaste enclos, pouvait facilement donner asile à une douzaine de moines qui, tout en vaquant à leurs occupations, auraient rempli les fonctions de chapelains.

Divers obstacles s'étant élevés, l'archevêque ne crut pas devoir donner suite à ce projet, mais dom Guéranger, qui avait accepté l'idée d'une fondation à Paris, n'en poursuivit pas moins son dessein, et il finit par trouver une maison qui lui parut convenir au but qu'il se proposait. Elle était située dans un quartier tranquille, au numéro 13 bis de la rue Monsieur, et à l'aide de quelques acquisitions ou agrandissements, il semblait facile de la transformer plus tard en monastère. Le bail de location fut signé le 1er janvier 1842.

Ce n'était pas sans intention que dom Guéranger choisissait ce quartier pour sa fondation à Paris. Le faubourg Saint-Germain avait appartenu, jusqu'à la révolution française, à la fameuse abbaye de Saint-Germain-des-Prés illustrée par la présence des Mabillon, des Montfaucon, des Ruinart et de tant d'autres savants mauristes (2) ; c'était une terre monastique. Dom Guéranger n'avait sans doute pas la prétention, comme il le déclarait dans la préface de

(1) *Mémoires inédits de dom Guéranger*, année 1842.

(2) E. de Broglie, *Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, Paris 1883, 2 vol. in-8° ; et : *la Société de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés au XVIIIe siècle*, 1891, 2 vol. in-8°.

ses *Origines de l'Église romaine*, de remplacer cette docte corporation, pas plus qu'il n'entrait dans ses vues de la prendre en tout pour modèle (1).

Mais aucune des gloires monastiques ne lui était indifférente, et il n'entendait pas laisser se perdre la plus petite portion de cet héritage. Aussi voulut-il qu'en souvenir de l'antique abbaye, l'humble prieuré portât le nom de Saint-Germain.

Dès le 19 avril suivant, une petite colonie monastique, sous la direction de dom Guéranger, quittait Solesmes pour aller s'installer au prieuré Saint-Germain, et le 14 mai, veille de la Pentecôte, l'abbé de Solesmes bénissait le modeste oratoire au milieu d'un concours d'amis dévoués. On remarquait au premier rang M. de Montalembert, dont nous connaissons déjà les relations avec dom Guéranger, madame Swetchine, qui n'avait pas été la dernière à réclamer à Paris la présence des bénédictins et qui entretenait avec dom Guéranger un commerce épistolaire assidu (2) ; M. Amédée Thayer, ce grand homme de bien que sa haute situation et sa récente conversion au christianisme mettaient en vue, la duchesse douairière de La Rochefoucauld, M. Werner de Mérode, allié à M. de Montalembert. Ce n'est pas sans une vive émotion, que les témoins de cette scène voyaient, après de si longues années de silence et de deuil, ressusciter dans ces lieux qui avaient abrité tant de générations monastiques, cette vie bénédictine bannie et, croyait-on, détruite à jamais par la révolution. Les exercices réguliers commencèrent le même jour.

Le frère Pitra était encore à cette époque novice à Solesmes et sans doute il était loin de se douter que cette fondation dont plus que personne il se réjouissait, dut être pour lui dans la suite une source d'épreuves inouïes. Mais

(1) *Les Origines de l'Eglise romaine*, p. 22.

(2) Un petit nombre de ces lettres seulement a été publié par M. de Falloux, *Lettres inédites de M[e] Swetchine* 1866, Paris, in-8o, Ces précieux inédits sont conservés dans les archives de l'abbaye de Solesmes.

déjà dom Guéranger avait jeté les yeux sur lui pour le mettre à la tête du petit prieuré. En effet, l'année suivante, moins de deux mois après sa profession, l'abbé de Solesmes l'emmenait avec lui à Paris pour l'installer dans ses nouvelles fonctions, le 9 mars 1843.

Cette nomination fut reçue par tous avec la plus grande joie ; elle n'étonna personne, sauf celui qui en était l'objet. Le jeune profès avait fait preuve depuis son arrivée à Solesmes de tant de fermeté, d'une vertu si solide, de tant d'attachement à son état et d'intelligence de la vie monastique, qu'il paraissait apte à la direction d'un monastère. Sa supériorité intellectuelle était du reste acceptée d'autant plus volontiers par ses frères qu'il mettait plus de soin à la dissimuler, et son affabilité lui avait gagné le cœur de tous.

Mais sa tâche allait être bien rude. Nous sommes loin de l'époque où les grands seigneurs féodaux, détachant de leurs domaines de vastes propriétés, y fondaient un monastère avec des revenus suffisants pour assurer l'avenir. Le prieuré de Saint-Germain était presque sans ressources ; il fallait faire face à toutes les dépenses avec des moyens insuffisants; la situation de Solesmes n'était guère plus brillante et il ne fallait pas songer à un secours sérieux de ce côté. Pour comble de malheur, alors que la plus stricte économie et la plus sévère prudence eussent été nécessaires, dom Pitra trouvait comme cellérier ou économe, à la tête de l'administration dont la responsabilité pesait sur lui, un homme dont la témérité en affaires et l'esprit d'aventure, soigneusement cachés sous des apparences sérieuses et de réelles aptitudes devait amener les plus désastreuses complications. Quand le nouveau prieur entra en charge, la situation était déja plus compromise que dom Guéranger et dom Pitra ne pouvaient le soupçonner (1).

Nous aurons à revenir plus tard sur ces déplorables événements. Pour le moment tout semblait aller bien et les débuts du jeune prieur se faisaient sous les plus heu-

(1) C'est ce qu'il est facile de déduire des lettres de 1843 et 1844 ayant trait aux affaires de Paris.

reux auspices. Dom Guéranger, qui l'avait accompagné, resta quelques mois encore à Saint-Germain, lui prêtant l'appui de son autorité et de ses sages conseils. L'abbé de Solesmes savait rendre courage à chacun par sa tranquille confiance en la Providence, dissiper tous les soucis par son inaltérable gaieté. Il s'intéressait aux travaux de tous, traçait aux plus jeunes le programme de leurs études, les envoyait dans les bibliothèques pour analyser des manuscrits liturgiques ou faire diverses recherches (1). C'était aussi le temps de la chasse aux livres. La bibliothèque du prieuré ne comptait que quelques volumes à l'origine; l'acquisition d'un livre rare ou d'une collection précieuse était un événement pour la petite communauté. On s'y préparait longtemps à l'avance par des économies prises quelquefois sur le nécessaire, on suivait l'ouvrage à la piste, et le moment venu on déployait, pour l'acquérir, toutes les ressources de la plus habile diplomatie. Sur ce point, dom Pitra, bibliophile comme dom Guéranger, ne le cédait en rien à son maître, et l'on peut suivre par exemple dans leur correspondance les longues négociations pour l'acquisition des bollandistes, et entendre leur cri de triomphe quand enfin les précieux volumes sont venus prendre dans la bibliothèque une place depuis longtemps réservée (2).

La grande réputation de dom Guéranger attirait au monastère des hôtes illustres. M. le comte de Falloux, qui bientôt devait jouer un grand rôle dans les discussions pour la liberté de l'enseignement, venait lire au Père Abbé le manuscrit de la *Vie de saint Pie V*, dont l'auteur dans la suite semble avoir pris à tâche d'oublier bien des pages. Le nouveau nonce de Paris, Mgr Fornari, avait connu à Rome dom Guéranger et s'était lié avec lui d'une étroite amitié (3). On recevait aussi à Saint-Germain la visite fré-

(1) Ces travaux ont servi de documents pour la rédaction de quelques chapitres du troisième volume des *Institutions liturgiques*.

(2) Lettres du 11 janvier et du 11 février 1844.

(3) Mgr Fornari quittait Bruxelles où il fut bientôt remplacé par Mgr Pecci, le pape actuellement régnant.

quente du saint curé de Notre-Dame des Victoires, M. Dufriche-Desgenettes, celle du P. Cahier, jésuite, qui commençait déjà ses travaux sur l'histoire de l'art chrétien et des sciences au moyen âge et qu'un commun amour de l'archéologie rapprochait de dom Guéranger et de dom Pitra; celle de Bonnetty, le fondateur des *Annales de philosophie chrétienne*, et du P. Lacordaire qui venait de rétablir les Frères prêcheurs, et qui, pendant plusieurs années encore fut l'ami des bénédictins.

Quelques jours après l'installation du nouveau prieur, pour la première fête de saint Benoît célébrée au monastère de Paris, 19 mars 1843, avait lieu un événement du plus heureux augure pour le monastère. M. le comte Melchior du Lac de Montvert, intime ami de M. Louis Veuillot, et déjà bien connu dans la presse catholique pour ses savants et solides articles à l'*Univers*, recevait l'habit monastique à Saint-Germain des mains de l'abbé de Solesmes, au milieu de ses amis, MM. Louis Veuillot, l'abbé Deguerry, plus tard curé de la Madeleine et martyr de la Commune, et l'abbé Cœur alors professeur à la Sorbonne, depuis évêque de Troyes (1). Des affaires de famille obligèrent dans la suite M. du Lac à rentrer dans le monde, mais pendant tout le temps qu'il passa au monastère, il édifia ses confrères par son zèle à accomplir tous les devoirs de l'observance. Il avait pour dom Pitra la plus profonde estime et le jeune prieur trouva en lui un solide appui au milieu des circonstances les plus difficiles (2).

Quand dom Guéranger quitta Paris pour reprendre sa place à Solesmes, il laissait donc le petit prieuré en pleine paix et s'ouvrant déjà à l'espérance. « Dom Pitra, écrit l'un de ses confrères, était pour tous un modèle de régularité et de piété. Travailleur infatigable, il consacrait une partie de son temps à des recherches dans les bibliothèques de Paris ». Le soir venu il mettait ses notes en ordre et con-

(1) Lettre de dom Guéranger, 19 mars 1843.
(2) Cf. *Melchior du Lac*, dans l'*Univers*, 10 août 1872.

tinuait son travail bien avant dans la nuit. Sa direction était à la fois douce et ferme.

Mais au bout de peu de temps les affaires prirent une tournure inquiétante. La journée de dom Pitra fut occupée presque tout entière par les devoirs de sa charge et par des démarches de tout genre à l'extérieur ; il ne lui resta que la nuit pour ses travaux scientifiques. Nul sacrifice ne pouvait lui être plus pénible ; il le supporta sans la moindre plainte. « Je suis bien résolu, écrit-il à dom Guéranger, à me livrer corps et âme aux grands intérêts que vous m'avez confiés. Seulement dites-moi quelle part je dois me réserver et ce que j'ai à faire de mieux pour moi, tout en travaillant pour les autres. » Sa seule crainte est qu'au milieu des soucis qui l'accablent il ne perde de vue les intérêts de son âme. « La difficulté est de se maintenir calme et simple entre la présomption et le découragement. J'ai de la peine à tenir cet équilibre... Le tracas des affaires m'obsède étrangement... J'oublie l'*unum necessarium*. Je suis bien la pauvre Marthe *satagens circa plurima* » (1).

Mais ni son ardeur au travail, ni les affaires multiples dont il se trouvait chargé, ne pouvaient l'empêcher de remplir avec la plus stricte fidélité les devoirs de sa charge. Son assiduité au chœur était pour tous un exemple. Il trouvait encore le temps de préparer des conférences sur le bréviaire et l'office de la sainte Vierge, sur l'Imitation de Notre-Seigneur et sur la règle de saint Benoît ou sur les évangiles. « Ces conférences, nous disent ses anciens confrères, avait le plus grand intérêt ; elles étaient pleines de piété et de doctrine » (2).

Vers la fin du mois de juillet de cette année 1843, le Père abbé de Solesmes revint passer quelques jours à Paris avant d'entreprendre un voyage de Rome. Ce voyage avait un triple but : préparer l'érection canonique du Prieuré Saint-Germain, revendiquer en faveur de sa congrégation le

(1) Lettres à dom Guéranger, 4, 10 et 14 mai 1843.
(2) Mémoires de dom Pradié.

droit que l'Eglise a toujours reconnu aux clercs de pouvoir embrasser librement l'état religieux et enfin porter devant le saint Siège certains incidents des luttes dont nous avons déjà parlé au sujet de l'exemption monastique (1).

Les conjonctures étaient graves. Une vive polémique s'engageait sur la question liturgique. Dom Guéranger, par la publication du second volume *des Institutions Liturgiques* venait d'attirer sur lui toutes les colères du gallicanisme. Dans cet ouvrage le savant abbé, en retraçant l'histoire de la Liturgie au dix-septième et au dix-huitième siècle montrait que les liturgies créées à cette époque avaient une origine suspecte, qu'elles contenaient des erreurs, qu'en tout cas elles s'étaient formées contrairement à toutes les règles et aux décrets du Saint-Siège, qu'en conséquence il fallait les abandonner pour revenir à la liturgie romaine. Ces conclusions que le temps s'est chargé de confirmer, étaient nouvelles à cette époque ; elles soulevèrent une vive opposition. Un des prélats les plus vénérables de la France et le plus justement estimé pour la fermeté et la constance qu'il avait déployées dans la persécution à la fin du premier empire à la défense de la liberté de l'Église, Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse et plus tard cardinal, venait d'élever la voix et d'attaquer sans ménagement l'abbé de Solesmes dans un livre aussi lourd de forme que léger de fond (2). D'autres évêques allaient le suivre et les profanes eux-mêmes, à peine au courant de la question, prenaient fait et cause dans le procès, comme de vieux liturgistes. Le *Constitutionnel*, le *National*, le *Journal* [illegible]*es Débats*, le *Moniteur*, le *Courrier*, le *Siècle* ouvraient [illegible]urs colonnes à cette polémique et appréciaient gravement

(1) [illegible]nce de 1843 et Mémoires de dom Guéranger.
(2) [illegible]*rance injustement flétrie dans le livre des Institu*[illegible]*e de la controverse et de la réforme liturgiques en* [illegible]*vième siècle*, par l'abbé J. F. Bergier. Besançon, [illegible] P. Caussette, *Vie du cardinal d'Astros*, p. 586.

le degré d'autorité des bréviaires et des missels, livres assez nouveaux pour des rédacteurs de chroniques mondaines. Dans ces controverses on devine que toutes les sympathies de ces feuilles allaient aux représentants du gallicanisme et dom Guéranger n'était pas ménagé. Le *Globe* seul montra plus de bon sens, il se jugea incompétent dans la question, persifla agréablement ces liturgistes de la dernière heure « et dispersa, comme dit dom Pitra, ces rubricaires radicaux avec les plus réjouissantes plaisanteries (1). »

On ne saurait empêcher des journalistes d'avoir une opinion, fût-ce en matière liturgique, et même de la défendre avec une énergie jalouse. Le résultat le plus fâcheux de tout ce bruit, c'était d'éveiller l'attention du gouvernement de Louis-Philippe, si ombrageux à l'égard des congrégations religieuses, et d'amener peut-être un conflit dont personne ne pouvait prévoir l'issue. Ces inquiétudes assaillaient dom Guéranger, et il les exprimait ainsi en quittant la terre de France : « *Italiam*, *Italiam*, écrit-il de Marseille à dom Pitra; dans deux heures je vogue vers Rome, la Mère et la Maîtresse. Je suis surpris moi-même d'une telle rapidité et je me réconforte en criant comme les croisés : *Diex el volt!* » Il venait d'apprendre seulement la publication de l'ouvrage de l'archevêque de Toulouse contre ses *Institutions Liturgiques*. « Le moment du combat est donc arrivé, disait-il; le gallicanisme s'est enfin dressé sur ses vieux ergots... Il est bien entendu que je répondrai. Mais quand et comment? Voilà que je tourne le dos à la France au moment où j'y devrais rester. Les uns vont dire que je suis mandé à Rome, les autres que je vais m'y refugier... C'est bien là un des plus jolis gâchis que le diable ait jamais faits! Dans tous les cas il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra » (2).

Heureusement et par un hasard providentiel, le coup porté à dom Guéranger était amorti et comme paré à l'a-

(1) Lettres de dom Pitra à dom Guéranger; lettres du 5 août et du 9 août 1843. Cf. *Histoire de la Controverse Liturgique*, l. c.

(2) Lettre du 1er août 1843.

vance. En même temps qu'était publié l'ouvrage de l'archevêque de Toulouse, et sans préméditation, paraissait la lettre de dom Guéranger à l'archevêque de Reims, Mgr Gousset, sur le droit de la liturgie (1). Dans une thèse solidement construite et éminemment pratique, où les propositions s'enchaînaient comme les diverses parties d'un théorème, dom Guéranger établissait que la liturgie relève non de l'autorité d'un évêque particulier mais de celle de l'Église unie à son chef, que conséquemment un évêque n'a pas le droit de réformer de son autorité privée la liturgie, et qu'enfin la liturgie de l'église romaine s'étant depuis des siècles imposée à tout l'occident, sauf dans certaines églises dont l'antique liturgie a été reconnue et autorisée, le devoir des évêques est de revenir à la liturgie romaine. C'était un coup de maître et quoique la thèse n'eut pas été composée dans le but de réfuter l'ouvrage de Mgr d'Astros, elle y répondait suffisamment.

Dom Pitra, qui suivait de près la lutte, applaudit plus que personne à cette lettre magistrale. « Je n'ai rien vu encore, écrit-il à son abbé, de plus providentiel que l'apparition de votre lettre et de cet ouvrage (celui de Mgr d'Astros) le même jour, presque à la même heure ! Vous avez d'avance écrasé cette pauvre amplification de mandement qui ne fera qu'attirer l'attention sur votre lettre et lui donner plus de débit et de retentissement... Vous avez répondu assez pour le moment, puis avec quel à propos et quelle convenance de forme !... Le fond de la question est mis au vrai jour (2). »

Du reste un bref récent, du 6 août 1842, de Grégoire XVI à Mgr Gousset exprimait déjà le désir et la pensée du Saint-Siège, conforme aux vœux de dom Guéranger, de rétablir [illegible] e l'unité liturgique (3).

[illegible] *Mgr l'archevêque de Reims sur le droit de la liturgie.* Le [illegible] in-8° de 157 pp.
[illegible] du 1er août 1843.
[illegible] reproduit dans la *Lettre à Mgr de Reims,* à la page 122.

La lutte n'en continuait pas moins, vive et acharnée; dom Pitra, on le devine, n'en restait pas le spectateur indifférent. Ses lettres très longues, très circonstanciées, écrites de verve et dans son style original, tenaient dom Guéranger au courant des moindres incidents. Son rôle ne se bornait pas à celui de rapporteur; il eut voulu entrer en lice et rompre lui aussi quelques lances contre ces adversaires qui de tous côtés attaquaient son abbé. A un moment il publia dans le *Journal des villes et des campagnes* un court article pour rappeler quelques principes et quelques faits trop oubliés par les adversaires (1).

Il prévoyait du reste, avec beaucoup de raison, que la lutte ne resterait pas longtemps circonscrite sur ce terrain; que les parlementaires, toujours prêts à faire cause commune avec les Gallicans contre Rome, et foncièrement hostiles aux congrégations religieuses, en profiteraient pour renouveler à la tribune leurs attaques périodiques; qu'en particulier l'Université, alors en lutte contre le clergé au sujet du monopole, prendrait prétexte de ces discussions pour décrier les Ordres religieux et défendre les opinions gallicanes. Il ne se dissimulait pas non plus que le petit prieuré de Saint-Germain pouvait se trouver engagé dans la lutte (2).

Ses prévisions ne devaient que trop tôt se réaliser. L'archevêque de Paris, d'abord bienveillant pour dom Guéranger, et pour son monastère de Paris, s'était bientôt ravisé. Effrayé de l'hostilité qui se réveillait contre les congrégations, il craignait qu'elles ne fussent une source d'embarras pour son administration. Très jaloux de son autorité, il souffrait difficilement de la voir limitée par les privilèges des Ordres religieux. On eut des preuves de ses dispositions dans la lutte qu'il soutint à peu près à la même époque contre le chapitre de saint Denys, contre les Jésuites et contre les dames du Sacré-Cœur (3).

(1) *Journal des villes et des campagnes*, août 1843.

(2) Lettres à dom Guéranger, 5 août et 16 octobre 1843.

(3) Dans ces différentes affaires Mgr Affre dut abandonner ses

La question liturgique acheva de le brouiller avec dom Guéranger. Il se déclara favorable au livre de l'archevêque de Toulouse, et, le 14 août 1843, il publiait une circulaire pour défendre les liturgies gallicanes et en particulier celle de Paris, sans apporter du reste à l'appui de sa thèse aucun argument nouveau (1).

Quelques jours après l'*Univers*, dans son article du 23 août, s'occupait de ce document. Après avoir fait remarquer que le *Journal des Débats* avait eu la primeur de la lettre archiépiscopale, il dégageait l'abbé de Solesmes en ces termes : « Ainsi frappé à l'improviste et pendant son absence, pour un livre publié il y a deux ans, le savant auteur des *Institutions liturgiques* se justifiera à son retour comme il le jugera convenable. Il ne nous convient pas davantage d'entrer dans les mérites respectifs de la liturgie particulière à l'église de Paris et de la liturgie de la sainte église catholique, apostolique et romaine. » L'auteur de l'article rappelait ensuite les termes du bref à Mgr de Reims, dans lequel Grégoire XVI exprimait son désir de voir les églises de France revenir à l'unité liturgique.

Cet entrefilet déchaîna une tempête ; la présence de Du Lac comme novice au prieuré Saint-Germain fit soupçonner que l'article pouvait y avoir été composé et dom Pitra fut mandé dès le lendemain auprès de l'archevêque. L'attitude du jeune prieur fut digne et ferme. Il affirma n'être pour rien dans l'article incriminé, pas plus qu'aucun de ses confrères. Mais quand on exigea de lui un désaveu public, écrit et signé séance tenante, il refusa nettement, ne voulant pas par cet acte paraître séparer sa cause de celle de son abbé, et il préféra encourir l'interdit dont on menaçait le monastère. Une seconde entrevue et toutes les insistances qu'on put faire, n'eurent pas plus de résultat que

prétentions. Cf. *Vie de Mgr. Affre* par M. l'abbé Cruice, ch. XL (p. 390 et 335) ; et Mgr. Baunard, *vie de Me Barat*, t. II, p. 222-225. Cf. Aussi *Histoire de la vie et de la mort de Mgr. Affre*, par M. l'abbé E. Castan. In-12, Paris, 1855, p. 135, 138, 244 et suiv.

(1) *L'ami de la religion*, 19 août 1843.

la première. L'interdit allait donc tomber sur le monastère, mais avant le délai fixé par l'archevêque, celui-ci eut une conférence avec le nonce, à la suite de laquelle il ajourna indéfiniment la mesure de rigueur qui menaçait les bénédictins. (1).

Le danger était écarté pour cette fois, mais la situation restait périlleuse. Dom Pitra, si dévoué à son abbé, souffrait de toutes ses peines : « Que n'aurais-je pas à dire, lui écrit-il, si je donnais enfin carrière à mon cœur navré et impatient de s'épancher dans le vôtre ! Je crois faire assez bonne contenance devant tout le monde, mais au fond je souffre amèrement de tout cela. Puis-je voir tomber si lâchement, si injustement, si brusquement coup sur coup sur mon père, sans que le cœur me saigne à grosses gouttes ! Et encore s'il n'y avait qu'une douleur de famille, qu'une injure privée, une ignominie personnelle à dévorer ! Mais en frappant notre père on frappe aussi notre mère, on afflige et désole la sainte Église romaine. » (2)

De son côté dom Guéranger s'épanchait volontiers avec son prieur qu'il appelle dans ses lettres « son bon et cher grand père et bon ami, son pauvre et cher grand enfant et père » ; il multiplie les termes d'affection, il le soutient, le console ou l'encourage ; ce qui ne l'empêche pas par moment, de le reprendre avec une liberté qui témoigne encore de l'intimité de leurs rapports. Dom Pitra était distrait comme le sont, dit-on, la plupart des savants. Quelques-unes de ses distractions sont restées légendaires parmi ses confrères. Les moins graves étaient d'oublier de dater ses lettres, ou de n'envoyer qu'une page, la seconde restant sur son bureau, ou d'envoyer à son abbé des lettres destinées à d'autres personnages. Un autre défaut de dom Pitra, au gré de son abbé, était de mettre dans ses lettres trop de

(1) Lettres à dom Guéranger, 18, 25, 26, 28 août, 15 septembre 1843. Vers la même époque Mgr Affre retirait aux Jésuites la permission de confesser dans son diocèse. Le Pape fit lever cette mesure par son bref du 12 octobre 1843.

(2) Lettre du 20 août 1843.

fleurs de rhétorique, surtout quand il s'agissait d'affaires dont l'exposition aurait demandé un style grave et précis. Ces ornements rendaient souvent la pensée obscure. Dom Guéranger se plaint de ne pas toujours comprendre. « Écrivez-moi sans figures, lui dit-il souvent. Soyez naturel et clair dans vos expressions. » Mais la conduite de dom Pitra dans la question liturgique, avait eu la pleine approbation de son abbé. (1)

Ils allaient bientôt se revoir. Le séjour de dom Guéranger à Rome touchait à sa fin. Il n'avait pas obtenu encore l'érection canonique de saint Germain et ne pouvait l'obtenir tant que le prieuré ne serait pas dans les conditions requises pour constituer la propriété ecclésiastique ; mais sur d'autres points importants satisfaction lui avait été donnée. L'abbé de Solesmes arrivait à Paris au commencement de novembre. Sa présence était toujours une bonne fortune pour le petit monastère ; dans les circonstances présentes, après les épreuves que l'on venait d'endurer et les menaces de l'avenir, avec quelle joie ne devait-on pas se retrouver! Dom Guéranger était en même temps un pieux pèlerin de Rome et un archéologue de rare mérite ; il connaissait admirablement et dans tous ses détails la ville sainte, ses églises, ses moindres chapelles, ses ruines, ses catacombes qu'il explorait en compagnie du P. Marchi et de M. de Rossi, son ami, alors à ses débuts (2). Sur ces différents sujets il ne tarissait pas. Il eut été difficile de trouver un causeur plus spirituel et plus aimable, un observateur plus fin, qui savait juger les personnes avec autant d'indépendance que de justesse et qui se servait de son admirable connaissance de l'histoire de l'Eglise pour apprécier la véritable portée des événements de la politique contemporaine. Il y avait un

(1) Lettres de dom Guéranger, août et septembre. Montalembert, dans une lettre à dom Guéranger, porte la même appréciation ; lettre du 11 novembre 1843.

(2) Une correspondance des plus intéressantes entre M. de Rossi et dom Guéranger est conservée dans nos archives

charme incomparable à l'écouter et nul ne le comprenait mieux que dom Pitra si avide de s'instruire en toutes choses, et qui était capable en même temps de lui donner la réplique.

Dom Guéranger était aussi un guide expérimenté et un maître de la vie spirituelle. Quelques jours après son arrivée il prêcha au prieuré, à la grande édification de tous, les exercices de la retraite annuelle et ne revint à Solesmes qu'après un mois environ de séjour à Paris. La question liturgique qui venait de soulever une telle tempête était pour le moment reléguée au deuxième plan ; le parti catholique s'organisait et allait commencer la lutte pour obtenir la liberté d'enseignement. Dom Pitra n'y fût mêlé qu'assez indirectement, comme nous le verrons dans la suite.

Mais la paix ne fut pas rendue à la jeune congrégation déjà si éprouvée. Quelque pénible que soit pour nous cette partie de notre tâche, il nous faut donner place maintenant dans notre récit à des événements sans lesquels notre histoire ne serait pas complète. On verra dans cet exemple par quelles difficultés peut passer de nos jours une congrégation dans la première période de sa fondation.

Le monastère de Saint-Germain était étroit et incommode; les moines n'y étaient établis qu'à titre de locataires. On ne pouvait songer dans ces conditions, dom Guéranger venait d'en faire l'expérience à Rome, à une érection canonique. L'Eglise exige pour une fondation monastique des titres moins précaires, une position stable qui ne dépende pas de la volonté d'un tiers, en un mot des titres de propriété solidement établis. Un monastère bénédictin n'est possible dans une grande villle qu'à la condition d'être un abri tranquille et retiré, une sorte d'oasis séparée du tumulte et de l'agitation de la vie du monde. C'est ainsi que Saint-Germain-des-Prés et les autres monastères construits au milieu des villes s'étaient constitués. Les moines, maîtres de grandes terres défri

chées par leurs mains, avaient tracé autour d'eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un large cordon sanitaire pour tenir à distance la dissipation et les mille distractions du monde.

On ne saurait donc s'étonner que dom Pitra, qui voyait mieux que personne les inconvénients de sa situation à la rue Monsieur, ait cherché à en sortir par l'acquisition d'une propriété plus en rapport avec les besoins d'un monastère bénédictin. Sans doute les fonds manquaient, mais son cellérier auquel il s'en remettait en grande partie pour la gestion des affaires temporelles, n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. Il eut bientôt trouvé une propriété convenable et les avances de fonds suffisantes pour en faire l'achat.

Cet immeuble était l'ancien hôtel de Montmorency, situé rue Notre-Dame-des-Champs et qui est aujourd'hui le petit séminaire de Paris, en face du collège Stanislas. Il y avait de vastes bâtiments et un grand enclos. Avec les revenus et la location ou la vente d'une partie de cet immeuble, on espérait rentrer dans les déboursés. Les conditions parurent du reste assez avantageuses pour que des hommes d'affaires sérieux et des amis dévoués du monastère comme le Nonce, M. de Montalembert, Me Swetchine, n'aient pas hésité de conseiller à dom Pitra la conclusion du marché. Quant à dom Guéranger dont le consentement était aussi nécessaire, il se contenta de s'en rapporter au jugement de son prieur et des hommes d'affaires dont celui-ci prenait conseil. Il ne refusait pas son assentiment, mais il ne pouvait engager sa signature dans la crainte de compromettre l'avenir de Solesmes dont la situation au point de vue temporel n'était pas plus brillante que celle de Saint-Germain. Dom Pitra était peu ami des spéculations aventureuses, mais la transaction lui parut offrir une sécurité suffisante, et il donna sa signature. Ce fut le commencement de ses malheurs.

L'acte était à peine signé qu'une nouvelle affaire se présenta qui semblait au premier abord ménagée par la

Providence pour permettre aux bénédictins de faire face plus facilement à leurs obligations. C'est du moins ainsi que la considérèrent dom Pitra et son cellérier. On offrait aux bénédictins, dans des conditions très avantageuses, une grande propriété située à Bièvres, au diocèse de Versailles. La maison entourée d'un grand parc, de prairies et de bois, était par sa solitude éminemment favorable à une fondation monastique; sa proximité de Paris constituait un avantage. On fondait donc sur cette acquisition de grandes espérances et il faut reconnaître que, bien administrée, la propriété eut rapporté de sérieux revenus. Néanmoins n'était-il pas à tout le moins imprudent de prendre un pareil engagement au lendemain de l'achat de l'hôtel de Montmorency? L'avenir se chargera de répondre. Pour notre part, autant nous nous reprocherions de laisser peser sur la mémoire de dom Pitra un reproche immérité, autant il nous répugnerait de manquer à notre devoir d'historien, en dissimulant ce qui nous paraît une faute. L'incompétence du prieur de Saint-Germain dans ces matières et la confiance qu'il avait en ses conseillers lui assurent le bénéfice des circonstances atténuantes. L'affaire fut conclue dans les mêmes conditions que la précédente; dom Guéranger, gardant l'attitude qu'il avait prise précédemment, déclina toute responsabilité, non sans laisser percer des appréhensions que dom Pitra s'efforça de dissiper (1).

La maison de Bièvres était située sur l'emplacement de l'ancien prieuré du Val Saint-Jean où vécut la vénérable Marguerite d'Arbouze. C'est en souvenir de cette origine que le monastère de Bièvres reçut le nom de Saint-Jean-Baptiste. Non loin de là sont les ruines d'une maison où se tenaient les assemblées clandestines des Jansénistes. Les Pères avaient pour voisin de campagne le célèbre docteur Récamier, qui fut pour eux un ami et mit à leur disposition une bibliothèque où l'on trouvait à côté des ouvrages

(1) Par exemple dans les lettres des 28 mai, 2 juin et 5 juin 1844.

des grands médecins, une belle collection de théologiens, de canonistes et d'historiens de l'Église. Le noviciat fut installé à Bièvres avec dom Paul Piolin comme prieur; dom Pitra gardait son titre de prieur de Saint-Germain et se transportait avec sa communauté à la rue Notre-Dame des Champs (1). L'abbé de Solesmes venait d'arriver à Paris et se partageait entre ses deux communautés. La bonne harmonie un moment troublée entre les bénédictins et l'archevêque, avait été rétablie par un ami commun, M. de Montalembert, qui venait de rentrer à Paris après un assez long séjour à Madère. Ce dernier travaillait à la seconde édition de sa Vie de sainte Elisabeth de Hongrie et à celle de saint Bernard dont il achevait l'introduction. Cette introduction, qui était un résumé de l'histoire monastique avant saint Bernard, fut imprimée en un volume, mais par suite des observations qui lui furent faites, Montalembert résolut de la mettre au pilon (2); plus tard il modifia singulièrement son plan, et ce qui devait être une introduction à l'histoire de saint Bernard est devenu la fameuse *Histoire des moines d'Occident.*

M. de Montalembert, à cette époque, était un hôte assidu des bénédictins à Bièvres et à Paris; il demandait à dom Guéranger ses observations et ses corrections pour ses ouvrages; il s'était aussi lié d'amitié avec dom Pitra dont il estimait fort le caractère et la science. Les deux prieurés comptaient encore au nombre de leurs visiteurs ordinaires les frères Veuillot, Lacordaire, Brucker, dont les saillies et la verve étincelante étaient une véritable fête pour ses auditeurs; M. Le Hir qui se faisait accompagner de quelques-uns de ses élèves de Saint-Sulpice, et qui inspira la plus

(1) Correspondance de l'année 1844 entre dom Guéranger et dom Pitra; Mémoires de dom Pradié, l'un des compagnons de dom Piolin à Bièvres.

(2) Cf. Lagrange: *Vie de Mgr Dupanloup*, 2e édit., t. I, p. 437. Un exemplaire de cette œuvre désormais introuvable est resté à la bibliothèque de Solesmes. — Mémoires de dom Guéranger; Lettre de Montalembert à dom Guéranger, 17 juin 1844.

grande estime à dom Guéranger par sa science de la sainte Écriture ; Mgr Parisis, l'éloquent évêque de Langres, qui allait devenir l'un des chefs les plus autorisés du parti catholique.

Il faut encore citer parmi les visites qui firent époque dans l'histoire des maisons de Paris, celle de Jacques Balmès, l'historien philosophe de l'Espagne, et celle de Christophe Wordsworth, recteur du collège d'Harrow et orateur public à l'université de Cambridge, qu'un même goût pour les études patristiques attirait vers dom Pitra. La présence du docteur anglican ne fut sans doute pas étrangère à l'idée d'un voyage en Angleterre que conçut alors le prieur de Saint-Germain et qu'il mit à exécution au mois de décembre de l'année 1844 ; nous en raconterons les détails au chapitre suivant.

CHAPITRE VII

LA CRISE

Voyage en Angleterre. — Premières épreuves. — Le mouvement puséiste. — Oxford. — Lutte contre les réguliers. — Les derniers jours du prieuré Saint-Germain et de celui de Bièvres. — Nouvelle vocation scientifique de dom Pitra (1845).

Dom Pitra espérait recueillir quelques ressources en Angleterre. Ce fut son premier grand voyage; il y fit l'apprentissage de ce rude métier de quêteur qui désormais allait être le sien.

Parti au commencement de décembre de l'année 1844, il se rendit d'abord à Reims auprès de Mgr Gousset, archevêque de cette ville, plus tard cardinal, ami dévoué de dom Guéranger et attaché aux mêmes doctrines. Le vénérable et illustre prélat témoigna toujours la plus grande bienveillance à dom Pitra et c'est au palais archiépiscopal que fut reçu le savant bénédictin dans les différents séjours qu'il fit en cette ville.

Le 25 décembre dom Pitra arrivait à Abbeville pour célébrer la fête de Noël : « J'ai grande confiance, écrit-il de là à dom Guéranger, que le bon Dieu finit par bénir tout ce qui commence par les tribulations. C'est pourquoi j'augure bien de mon voyage, car je n'en finis pas de mes désappointements. Je viens de faire cinquante lieues sans presque sortir de voiture depuis Douai, et allant de mé- en mécompte. Cette traversée qui m'amenait à

Dieppe et qui semblait si droite et si courte sur la carte, s'est allongée par des zigzags et des changements sans fin de voitures détestables. Le plus mauvais service est décidément celui de nos côtes où je croyais trouver des chemins de fer.

» Hier soir à minuit j'étais encore en route ; je descendais au grand trot une côte rapide. Dieppe était à mes pieds ; la grande côte océane se déployait dans la brume, le roulis de la carriole ne couvrait pas le bruit des vagues montantes ; le clair de lune était superbe, et le froid magnifique. Grelottant sous mon manteau, cahoté et contusionné de toutes façons, je n'en saluai pas moins la nuit, le froid, la gelée et la grande mer, et les cétacés et tout ce qui se meut dans les eaux en récitant le *benedicite omnia opera Domini Domino*, que je n'avais jamais trouvé si beau.

» J'arrivai à Dieppe à minuit et demi, je courus à une église tout illuminée et pleine de bons marins qui chantaient à cœur joie. J'arrivai au moment d'une belle communion très nombreuse. Les orgues jouaient tous les Noëls possibles. J'en ai reconnu plusieurs que vous nous chantiez dans nos plus gentilles soirées. J'assistai à la messe de l'aurore ; j'y entendis un *Kyrie* sans fin, farci de proses et de jubilus que le bon peuple dieppois savait par cœur. Je revins à cette église de bonne heure, j'y célébrai la sainte messe et j'y fus invité par le curé à passer la journée avec lui » (1).

Quant à ses tribulations et à ses fatigues, il en parle ainsi gaîment à son abbé : « Je ne compte pour rien quatre nuits sans sommeil, et vingt-quatre heures où, de la table du prieur de Douai à celle du curé de Dieppe, je n'ai pu prendre qu'une omelette d'Hesdin et deux biscuits d'Abbeville. Je devais trouver l'abbé Devoucoux à l'hôtel de Paris ; j'apprends en arrivant à Dieppe que cet hôtel n'existe plus. Je devais prendre à Dieppe un paquebot pour l'Angleterre ;

(1) Lettre du 25 décembre 1844.

les paquebots ne font pas cette ligne pendant tout l'hiver; je devais trouver au bureau de poste un mot de M. Devoucoux et des lettres de M. Digby; pas une ligne de personne. Enfin par hasard j'ai trouvé quelques traces de l'abbé Devoucoux à l'hôtel de Londres et j'y ai deviné qu'il m'attendait à Boulogne, dans un hôtel du Nord, peut-être.

» Je suis reparti de Dieppe à quatre heures du soir, avec deux gendarmes et deux soldats, dans une hotte ambulante ou caque de harengs, et suis arrivé à neuf heures du soir; dans cette villa de je ne sais quel abbé, où j'ai cinq à six heures à passer en attendant une voiture ou une autre caque qui me cahotera jusqu'à Boulogne.

» J'ai profité de ces quelques heures perdues pour vous commencer cette lettre... Je sens de plus en plus que notre force est en Dieu seul et dans la seule prière. Dans ces longues heures inactives et solitaires de voiture et de nuits sans sommeil, j'aime à verser mon âme et toutes ses peines avec les vôtres dans le sein de notre Père commun. J'aime à me trouver avec vous à ce rendez-vous de nos misères, je sens mes forces se ranimer et mon espérance s'accroître. Il me semble que tout fût-il humainement désespéré, j'entrevois plus que jamais dans une sainte rage d'espérance que le bon Dieu ne saurait nous confondre » (1).

Mais ce n'était là que le commencement des douleurs. Isolé, inconnu, ignorant encore la langue et les mœurs de l'Angleterre, il allait voir toutes les portes se fermer devant lui et s'évanouir une à une toutes ses espérances comme des ombres qu'on essaie vainement de saisir. Il arriva à Londres le 27 décembre. C'était le moment le plus critique des affaires de Paris. Ses journées se passaient en courses le plus souvent infructueuses; il ne fallait pas songer au travail des bibliothèques; les affaires ne lui en laissaient pas le temps. Il ne peut même jouir des merveilles qu'il aperçoit à peine dans la grande ville; ses préoccupations et

(1) 25 décembre, 1844.

ses inquiétudes ne lui donnent pas un moment de répit.

Après Londres il parcourut les villes de Bath, Oxford, Birmingham, Worcester, Cambridge. Il rencontra partout des sympathies, souvent un aimable accueil; à Bath et à Downside, il trouva même des confrères, des bénédictins de la congrégation anglaise, mais nulle part il ne put obtenir un secours efficace (1).

« Depuis huit jours, écrit-il tristement, je poursuis à travers toute l'Angleterre de vagues et fugitives espérances. J'ai attendu, de moment en moment, de les voir se réaliser en quelque résultat positif ; il m'en coûtait de n'avoir à vous conter que l'histoire de mes déceptions, et pourtant il faut enfin m'y résigner. » Et après le lamentable récit de tant de courses inutiles : « J'offre à Dieu toute l'amertume de mon âme et je ne puis m'empêcher de songer constamment à notre avenir si sombre et à vos immenses peines... Je vous quitte le cœur bien gros, bien attristé de tant de stérilité, bien effrayé de l'épreuve que le bon Dieu nous impose. Il nous en fera sortir ; je ne puis plus que l'en prier. » (2)

Il profitait du moins de son voyage pour étudier l'état religieux de l'Angleterre. C'était l'heure où se produisait dans l'église anglicane le mouvement que l'on a appelé *puséiste*, du nom de son principal chef. L'étude sincère et l'amour de l'antiquité chrétienne amenait un certain nombre de savants anglicans à renoncer à quelques-unes des erreurs du protestantisme et à se rapprocher du catholicisme. Ce courant devait entraîner jusqu'au sein de l'église .catholique plusieurs membres influents du clergé anglican.

Quand dom Pitra visita Oxford, le célèbre Newman n'était pas encore converti. Il s'était retiré dans son ermitage de Littlemore, où il vivait entouré de quelques disciples formant une sorte de petite communauté monas-

(1) Lettre à dom Guéranger, 6 janvier 1845, cf. dom l'Huillier, *Notice sur le cardinal Pitra*, Marseille 1889.

(2) A dom Guéranger, 6 janvier 1845.

tique; il préparait dans l'étude, la méditation et la prière, sa conversion au catholicisme. Dom Pitra avait rencontré, auprès de Newman, plusieurs autres notabilités du parti, Oakeley, Dalgairns, convertis plus tard au catholicisme, le docteur Worsdsworth, chanoine de Westminster, un ancien hôte du prieuré Saint-Germain. Notre savant bénédictin reçut un accueil empressé au milieu de ce cénacle d'hommes instruits qui étudiaient avec la même passion que lui les antiquités et les traditions de l'église primitive. « Je me rappelle toujours, écrivait plus tard Newman, la joie que j'ai eue de recevoir le bénédictin voyageur dans mon ermitage de Littlemore. Ce souvenir est resté l'un des plus chers parmi tous ceux qui me rattachent à mon cher Oxford où j'ai laissé tant d'amis. » (1) Dom Pitra put constater que le mouvement puséiste commencé avec un admirable entrain subissait un arrêt. Les chefs du parti, qui s'étaient flattés d'entraîner avec eux une notable portion de l'église anglicane, se voyaient abandonnés; ils restaient presque seuls, un peu découragés, à mi-côte du protestantisme et du catholicisme. Quelques années plus tard les uns entreront dans l'Église, les autres resteront dans le protestantisme se bornant à une restauration des rites antiques d'où l'esprit sera absent. (2)

Oxford avec ses collèges, son aspect de ville universitaire du moyen-âge devait frapper vivement notre voyageur. Il la décrivait en ces termes quelques années plus tard dans un second voyage en Angleterre :

« Après cinq semaines de séjour, que n'ai-je pas à vous dire sur Oxford? J'ai vu bien des villes et fort diverses, depuis Lucerne jusqu'à Amsterdam et Groningue, depuis ma chère ville originaire Lyon et mon vieil Autun jusqu'à Birmingham. Rien ne m'a paru aussi singulier qu'Oxford; Cambridge n'a pas le même aspect. A deux moments du soir et du matin c'est Bruges aux cent cloches ou Louvain dans toutes ses sonneries; avant et après ce double carillon,

(1) Cité dans une lettre de dom Guépin à Mgr Pie, le 28 avril 1879
...res du 6 et du 12 janvier 1845 à dom Guéranger.

c'est le grand silence d'un cloître. Au milieu du jour c'est un quartier latin très bruyant ; à certains jours de grande *convocation* c'est un vaste club universitaire, l'une de nos grandes villes pendant une élection. Le dimanche c'est un couvent en procession dans ses cloîtres ; viennent les vacances, voilà une thébaïde ou un désert. Et à vrai dire ce n'est rien de tout cela. Oxford ne ressemble qu'à lui. Son aspect monastique m'a le plus frappé. D'abord la ville fait clôture pour les étudiants; ils ne peuvent habiter hors de son enceinte, ni même en découcher quelques jours sans prendre un *terme* universitaire. De plus chaque collège est tenu à la clôture de nuit, sous des peines sévères, deux circonstances qui n'existent pas à Cambridge; puis dans l'intérieur de ces *collegii septa*, les quatorze collèges présentent presque tous comme réminiscence monastique un oratoire commun et obligatoire, un *hall* ou salle capitulaire; un réfectoire commun, une table uniforme pour tous, des prières solennelles au *hall* comme au chœur, un président, des chefs et des étudiants, qui portent les titres monastiques de doyens, de gardiens, de sénieurs, de *socii*, *de commensales*, de *hilares* ou Pères, de *scolares*, de prévots, de procureurs, de cellériers, d'aumoniers. Enfin partout un corps de *fellows* astreint au célibat ; et dans tous les statuts que j'ai vus, l'obligation de remplir tous les offices *per mares*. J'ai eu la curiosité de voir quelques-uns des règlements des plus anciens collèges ; évidemment tous ont pour point de départ telle ou telle des règles monastiques. Au collège de Worcester, fondé spécialement pour les scolastiques des abbayes voisines, la règle de saint Benoît domine ; à Christ-Church, qui a remplacé l'école cathédrale, tout y sent encore la règle des chanoines ; à Oriel, le plus renommé des collèges par ses fellows, c'est la règle de saint Augustin ; le président s'appelle le prévôt, l'habit de chœur a un capuchon et un scapulaire noir; à Merton, le plus ancien des collèges, j'ai cru retrouver un couvent franciscain; le président s'appelle encore *gardien;* les statuts ont une vieille bonhomie de *frati;* ils ont été copiés textuellement par beaucoup d'autres,

surtout dans les articles du silence, des lectures au réfectoire, et dans cette clause partout reproduite, *et ne per carnis illecebras pestis pullulet, singula ministeria per mares exerceantur.* (1) Il y a quelque chose de plus chevaleresque et que l'on pourrait rapporter aux ordres militaires dans le collège *omnium animarum* (hall's souls) fondé pour le repos des victimes d'Azincourt. Les *fellows* en doivent, être *bene nati, bene vestiti et mediocriter docti in cantu plano* (2); les malins ont l'habitude de supprimer les trois derniers mots et donnent comme condition d'acception le *mediocriter docti.*

» Il n'y a encore dans ce collège que des gentlemen qui affectent de ne pas porter leur titre de docteurs, en leur qualité de gentilshommes. Il y a six petits collèges appelés *halls*, qui me semblent conçus sur le plan de ces frères de *la vie commune* qui de la Hollande se répandirent partout au quinzième siècle. Personne que je sache n'a fait ces rapprochements qui ne me paraissent point imaginaires. (3) »

En quittant l'Angleterre dom Pitra fit un séjour en Belgique où il rencontra les mêmes sympathies qu'en Angleterre, sans y trouver cependant des secours suffisants pour conjurer la crise menaçante de Paris. Il rentra à Saint-Germain le 26 mars 1845, fatigué et le cœur dans l'angoisse, prévoyant la catastrophe que désormais rien ne pourra conjurer.

Cette année 1845 s'était ouverte en effet sous les plus sombres auspices pour notre histoire. L'institut avait rencontré déjà bien des difficultés depuis son origine, mais qu'étaient ces épreuves auprès de celles qui se préparaient ! Cette année fut vraiment pour les nouveaux bénédictins « l'année terrible. »

Tandis qu'à Solesmes Mgr Bouvier s'efforçait par tous les moyens en son pouvoir de restreindre les privilèges de

tous les désordres, que tous les offices soient remnes.

ɜn vêtus, et quelque peu instruits en plain-chant.

ranger, lettre du 24 décembre 1849.

l'exemption, au grand détriment de la vie monastique, les maisons de Bièvres et de Paris se trouvaient réduites à la dernière extrémité. Les ressources sur lesquelles on comptait faisaient défaut l'une après l'autre ; la déplorable administration de Goussard, chargé maintenant des deux maisons, et les emprunts de l'année précédente avaient creusé un gouffre effroyable qui allait s'élargissant chaque jour; il était trop tard pour porter remède à la situation ; on vivait d'expédients. D'un moment à l'autre un désastre pouvait éclater.

L'horizon politique se chargeait aussi de nuages, et de ce côté l'avenir n'était pas moins menaçant pour les bénédictins. Les catholiques venaient de poser résolument la question de la liberté d'enseignement. On pouvait craindre que le gouvernement, usant d'une stratégie à laquelle il a souvent recouru depuis cette époque, ne s'efforçât d'opérer une diversion en invoquant contre les congrégations religieuses l'application des articles organiques. La question de l'enseignement touchait en effet à celle des congrégations ; la liberté d'enseigner une fois accordée, c'étaient les congrégations qui devaient, les premières, en bénéficier. Plusieurs fois déjà à la Chambre, sous la monarchie de Juillet, on s'était occupé des religieux, surtout des jésuites, pour demander contre eux les mesures de rigueur. M. Isambert et M. Thiers s'accordaient sur ce point pour harceler le gouvernement. Dans la séance du 13 janvier 1845, Montalembert était monté à la tribune et, avec sa chaude et vibrante éloquence, il avait défendu les ordres religieux.

Au fond et malgré les apparences contraires, il semble bien qu'il y ait eu entente préétablie entre le gouvernement et ses adversaires, dans le but d'ameuter l'opinion contre les jésuites, d'obtenir leur condamnation et d'arrêter par ce coup les revendications des catholiques et les attaques contre l'université. Une petite comédie parlementaire, que l'on verra se reproduire plus d'une fois dans la suite, se préparait. Le prieur de Saint-Germain, qui rencontrait souvent MM. de Montalembert et de Vatismesnil,

nous la décrit en ces termes : « M. Thiers a tout arrangé avec Louis Philippe et ses ministres. Il montera à la tribune et se plaindra de l'oubli des lois, de la faiblesse du gouvernement, des empiètements du clergé et des congrégations, de la tyrannie des jésuites sur le clergé et conclura à l'exécution stricte de la loi. M. Martin du Nord, garde des sceaux, promettra cette exécution en temps opportun ; M. Thiers se déclarera satisfait pour le moment et retirera son interpellation, ou si l'on va à un vote, il y aura un ordre du jour motivé ; voilà la comédie publique et parlementaire qui sera suivie d'une autre comédie secrète et diplomatique » (1).

La première partie de la pièce fut jouée dans les séances des 2 et 3 mai, exactement comme dom Pitra l'avait décrite quelques jours à l'avance. On peut en voir le détail dans les journaux du temps. M. Thiers et M. Dupin montèrent à la tribune et cherchèrent dans l'arsenal des lois de la vieille monarchie celles que l'on pourrait appliquer aux jésuites. MM. de Lamartine, de Carné, Berryer surtout, défendirent avec éloquence la cause de la liberté et des ordres religieux. Le gouvernement s'exprimant par l'organe de M. Martin du Nord, promit de chercher quelles mesures il pourrait appliquer aux jésuites, et la discussion parlementaire fut close sur cette promesse.

L'autre comédie « secrète et diplomatique » dont parlait dom Pitra dans sa lettre, devait avoir son dénoûment à Rome. M. Guizot, alors à la tête du gouvernement, ne se sentait ni la force de défendre les jésuites et les autres religieux, ni le désir d'entrer dans une voie de persécution vers laquelle le poussait l'opposition. Il voyait un égal péril pour le gouvernement dans l'une et l'autre alternative. Il fit ce qu'avait fait en 1828 le gouvernement de la restauration dans des circonstances analogues, ce que le gouvernement de la troisième république devait plus tard tenter de faire ; il prétendit contraindre le Pape à condamner les

(1) Lettre à dom Guéranger, 30 avril 1845.

jésuites. Notre ambassadeur à Rome était alors M. Rossi qui plus tard servit Pie IX avec le dévoûment héroïque que l'on sait, mais qui alors, dominé par ses idées libérales et révolutionnaires, représentait à Rome l'hostilité du gouvernement français, et mettait en jeu toutes les ressources de son intelligence et de sa diplomatie pour peser sur le Pape et l'amener à paralyser la résistance des catholiques français. Ce dessein fut déjoué et le gouvernement n'obtint pas ce qu'il demandait, c'est-à-dire la dissolution de la Compagnie de Jésus. La seule satisfaction qui lui fut accordée, c'est que les jésuites consentiraient à fermer quelques-unes de leurs principales maisons, celles de Paris, de Lyon, d'Avignon et le noviciat de Saint-Acheul (1).

Quelle que soit l'appréciation que l'on porte sur cette affaire, il est certain en fait qu'une détente s'ensuivit, et que, grâce au sacrifice imposé aux jésuites, les autres ordres religieux échappaient aux menaces de leurs adversaires. Le P. Lacordaire résumait ainsi la situation dans une de ses lettres : « Nous sommes battus en apparence, victorieux en réalité... je crois qu'en matière politique le succès sans le triomphe est ce qu'il y a de mieux. » Ce jugement paraîtra sans doute par trop optimiste; il fait trop bon marché de l'honneur des combattants. Mgr Parisis et M. de Montalembert, encore tout animés de l'ardeur du combat, ne pensaient pas ainsi et ce n'est pas sans murmures qu'ils se voyaient obligés de déposer les armes avant la fin de la lutte. Dans tous les cas, c'était une trêve (2).

Mais si cette tempête politique qui eût pu emporter les bénédictins avec les autres ordres religieux, était dissipée, les difficultés matérielles devenaient de plus en plus menaçantes. Il était évident qu'on touchait à une catastrophe financière; ce n'était plus qu'une question de jours et

(1) Cette négociation a été racontée en détail, avec un rare talent d'historien par M. Thureau-Dangin dans sa remarquable *Histoire de la Monarchie de juillet*, t. V, pp. 556-574. Nous ajoutons aux pièces qu'il a connués deux documents inédits. Voir aux pièces justificatives.

(2) Thureau-Dangin, l. c., p. 573.

d'heures. Elle éclata au commencement du mois d'août et on put croire que la congrégation tout entière serait engloutie dans le désastre. Il fallut évacuer coup sur coup les deux maisons de Paris et de Bièvres, et se mettre en mesure de les vendre pour faire face aux créanciers. Au moment de la débâcle, Goussard, qui pouvait s'en considérer comme responsable dans une large mesure, disparaissait, laissant planer sur son honnêteté les plus graves soupçons (1). La plupart des Pères furent rappelés à Solesmes. Il ne resta à Paris que dom Pitra et dom Gardereau, le prieur de Solesmes, avec quelques confrères pour liquider la situation.

Même au milieu de ces crises violentes, ni dom Guéranger, ni dom Pitra ne perdirent confiance. « La Providence qui nous maintient dans cette position terrible, écrivait dom Gardereau, en fait sans doute la condition de notre salut et de ses faveurs ; c'est du moins le sentiment que j'ai tâché de former en moi à votre exemple et à celui du bon Père prieur (dom Pitra) dont j'ai pu apprécier aussi le courage et l'esprit de foi. Ce genre de souffrances est un martyre comme un autre, et qui, je l'espère, sera fécond pour le rétablissement des ordres religieux. » (2) Dom Guéranger, vieilli de dix ans en quelques semaines, écrivait de son côté à un jeune Père qui avait appartenu au monastère de Saint-Germain : « Mon cher enfant, je réponds à votre lettre d'avant-hier. Vous avez bien de l'inquiétude dans cette grande crise ; cependant, espérons en Dieu. Ma santé est beaucoup meilleure depuis quelques jours ; je commence par là, quoique ce ne soit pas le plus important ; mais c'est pour répondre par ordre à votre bonne lettre. Je crois que j'ai éprouvé le plus rude choc et que Dieu aidant, ma tête tiendra au reste. Priez pour cela, cher enfant... Ne vous effrayez pas trop de votre avenir. Au cas où le bon Dieu permît que nous ne pussions plus tenir

(1) On le vit reparaître quand le péril eut été conjuré; ce malheureux, après des aventures de tout genre, finit par se convertir et mourut dans des sentiments édifiants.

(2) Lettre de dom Gardereau à dom Guéranger, 14 février 1845.

à Solesmes, il ne vous oublierait pas, ni moi non plus. Si ce malheur arrivait, nous réunirions quelque part les débris de la congrégation et je compte sur vous comme sur un homme de cœur !... Quels événements ! Quelle tempête, mon pauvre enfant ! Cependant, croyons bien que le bon Dieu ne l'a permise que pour notre bien et tâchons d'en profiter pour devenir meilleurs. Quelle joie de nous retrouver après cette captivité de Babylone ! La Sainte Vierge nous réunira » (1)...

Quant à l'ancien prieur de Saint-Germain, on devine quelles durent être ses angoisses. Non seulement, cette œuvre qu'il avait aimée, en laquelle il avait espéré, pour laquelle il avait déjà tant travaillé et tant souffert, avait péri, mais l'existence même de son cher Solesmes était menacée. Avec une humilité qui lui fait exagérer ses torts, il assume toute la responsabilité des malheurs qui viennent de frapper la congrégation ; il n'accuse personne, pas un mot de récrimination contre Goussard. « En attendant, écrit-il, que je rende compte à Dieu et aux hommes de ma pauvre et malheureuse administration, j'éprouve le besoin de m'en rendre compte à moi-même. Dans le calme qui m'environne après tant de tracas, les plus douloureuses anxiétés m'assiègent. Je vous supplie, mon révérend Père, de m'envoyer au plus vite quelques mots de direction. Vous savez tout ; je déplore tout autant que je puis ; ce regret suffit-il pour mettre en paix ma conscience ? » Il voulait profiter des premiers moments libres pour faire une grande et sérieuse retraite. « Je ne puis vous dire, ajoutait-il, combien le départ de nos confrères et la dissolution violente de ce pauvre Saint-Germain m'a brisé le cœur. Pourrons-nous relever ces ruines ? Sauverez-vous la congrégation ? Je ne puis plus que prier et encore que puis-je par là !... » (2)

Et dans une autre lettre : « J'étais sous le poids de la plus vive peine que j'aie éprouvée de ma vie. Je sentais la

(1) Lettre au frère Jean Gourbeillon.

(2) Lettre à dom Guéranger, 30 septembre 1845.

congrégation s'écrouler sur ma tête avec la maison de Paris. Quel compte à rendre ! Je ne suis point entièrement rassuré, il s'en faut ! Aussi, je vous demanderai encore une fois pour l'acquit de ma conscience, ce que j'ai à faire devant Dieu et devant les hommes après une aussi malheureuse administration. » Il écrivait cette lettre de Troyes où il avait trouvé chez le bibliothécaire de la ville, M. Guignard, son ancien élève, la plus cordiale hospitalité. Il ne perdait cependant pas courage. « Dieu aura terriblement éprouvé notre congrégation ; ce ne sera pas, ce ne peut pas être à la mort. Ce sera pour notre instruction... Nous sortirons de là plus attachés à la dépendance, à la pauvreté, à la souffrance. Nous rentrerons dans les bonnes voies de nos Pères... je suis loin de perdre espérance. Je suis assuré que le bon Dieu ne s'est jamais plus occupé de nous... Le doigt de Dieu est là pour nous bénir et non pour nous écraser. » Il terminait en demandant encore pardon à dom Guéranger, « à son cher et affligé père » pour toutes les peines qu'il venait d'endurer et dont il se considérait comme en grande partie l'auteur (1).

Il nous semble que la douleur et l'humilité du saint religieux lui faisaient singulièrement exagérer ses torts. Jeune et sans expérience des affaires et des hommes, plus versé dans l'étude des sociétés antiques que dans la connaissance des conditions de la vie moderne, il avait été mis à la tête d'une administration difficile en un temps et dans des circonstances où de plus avisés auraient échoué comme lui. Il avait péché par excès de confiance. Au dehors on appréciait son rôle moins sévèrement. M. du Lac, bien à même de recueillir tous les bruits qui couraient sur cette affaire, écrivait : « On raconte de Goussard les choses les plus tristes, et le public nous regarde généralement comme ses victimes » (2). « Le public, disait encore dom Gardereau, ..ngue fort bien notre cause de celle de Goussard » (3).

re à dom Guéranger, 15 septembre 1845.
re à dom Guéranger, 5 octobre 1845.
re à dom Guéranger, même date.

Enfin, un jeune avocat que nous allons voir reparaître bientôt et qui fut initié dans le plus grand détail aux affaires des bénédictins, écrivait aussi : « Goussard est un misérable. Quant à dom Pitra, c'est bien différent : cet excellent Père doit sortir pur et intact de toutes ces malheureuses affaires... Le public sait faire la part de chacun » (1).

Quelle allait être cependant l'issue de ces affaires pour la congrégation ? C'est ce que personne encore n'aurait pu dire. Enfin, il se produisit une accalmie. Le 12 octobre, dom Guéranger reçut une lettre qui fit naître en lui une lueur d'espoir. Ce jour est l'anniversaire de la dédicace de l'église de Solesmes ; la fête, célébrée avec une grande solennité, rappelle les souvenirs de la fondation du monastère au onzième siècle. Les chants liturgiques parlent de cette maison du Seigneur solidement fondée sur le roc, de ces pierres précieuses, pierres vivantes qui sont les âmes des fidèles, temple sacré dont l'édifice matériel est l'image. Le Père Abbé racontait, trente ans plus tard, dans ses Mémoires, les angoisses qui étreignaient son cœur pendant qu'il entendait retentir autour de lui ces chants de triomphe sur la solidité de l'édifice, alors que les derniers événements semblaient donner à ces paroles un si cruel démenti. « Depuis 1836, dit-il, l'œuvre de Solesmes n'avait jamais été si en péril. On ne connaissait pas la profondeur du gouffre (2). » Dom Guéranger en était encore à se demander si le choc qui renversait les deux maisons de Paris, n'allait pas aussi entraîner Solesmes et toute la congrégation à leur ruine.

La lettre dont nous venons de parler était écrite par un jeune avocat du barreau de Paris, M. Lesobre, qui devait rendre aux bénédictins les plus signalés services; il leur avait été recommandé par M. Guillemin comme un avocat d'avenir et s'était chargé de leurs affaires. Actif, intelligent, négociateur habile, alliant le sang-froid à la hardiesse

(1) Lettre au même, 24 octobre 1845.
(2) *Mémoires*, année 1845.

et à la rapidité de la décision, ne marchandant ni son temps ni sa peine, M. Lesobre se fût bientôt mis au courant des affaires, si embrouillées qu'elles fussent, et il en prit la direction d'une main sûre (1). Il était temps qu'un homme entendu intervînt pour sauver la situation. De ce jour en effet les choses changèrent de face.

Dans cette lettre du 12 octobre, M. Lesobre annonçait à dom Guéranger qu'il avait obtenu un sursis et qu'il pouvait faire face aux créances les plus urgentes. La maison de Bièvres fut bientôt vendue en plusieurs lots; celle de la rue Notre-Dame-des-Champs avait été cédée à M. l'abbé Dupanloup pour y transporter le petit séminaire.

Ce n'était pas cependant la fin des épreuves. Ces propriétés, vendues au milieu d'une pareille crise, avaient subi une forte dépréciation; il restait aussi un grand nombre d'autres dettes à la suite de l'administration de Goussard et de ses spéculations malheureuses. Le déficit était donc loin d'être comblé, mais du moins on allait pouvoir respirer plus à l'aise pendant quelques mois.

Dom Guéranger, dans ces terribles circonstances, n'avait pas abandonné son prieur et malgré la gêne de Solesmes, il vint plusieurs fois à son secours par des prêts relativement considérables (2).

Le nonce Mgr Fornari, de son côté, ne restait pas inactif. Dans la situation délicate où se trouvaient en ce moment les catholiques de France, tirés en sens contraire par les erreurs gallicanes et menaisiennes, il voulait bien considérer Solesmes comme un foyer des saines doctrines, comme une force et un appui pour le Saint-Siège en France. Usant de la grande influence que lui donnaient son titre, ses talents, et l'estime dont il jouissait auprès de tous, il parvint à réunir un certain nombre de catholiques dont on

(1) C'est le témoignage que lui rendent dom Pitra et dom Guéranger dans leurs lettres de cette époque. Malheureusement M. Lesobre ·ntra pas toujours le même dévoûment dans ses relations avec égation.

:espondance 1845 et années suivantes.

ne saurait assez admirer le dévoûment et la générosité et qui se portèrent garants devant les créanciers pour les bénédictins. Ce comité était composé de MM. Amédée Thayer, Alain de Kergorlay et Baudon, auditeur au Conseil d'État, auxquels s'adjoignirent plus tard M. Guillemin, avocat à la Cour de Cassation et au Conseil d'Etat, M. de Montalembert, le marquis de Saint-Seine, M. de Lévis-Mirepoix, le vicomte de Bussières, le marquis de Vogüé et M. de Falloux; Mgr Gousset et Mgr Parisis appuyèrent le comité de leur haute protection. « La formation de ce comité, comme le dit dom Guéranger dans ses Mémoires, releva la situation au moral par la gravité des noms dont il se composait et on commença à respirer. » Les dettes les plus pressantes furent payées, les autres furent garanties par le comité (1).

L'honneur était donc sauf, mais tout le reste était perdu. A partir de ce jour une nouvelle vie va s'ouvrir pour dom Pitra. Il fallut que le futur prince de l'Eglise, le savant dont le nom sera cité et honoré dans la science à l'égal des plus grands, prît le bâton de pèlerin, et que pendant des années il parcourût pour recueillir quelques aumônes les provinces de Bourgogne, de Champagne, d'Alsace et de Lorraine, la Belgique et la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Allemagne, quêtant de porte en porte, presque toujours à pied, affrontant souvent le froid et la faim, s'exposant chaque jour à des refus humiliants, à un accueil dur ou maussade.

On ne peut s'empêcher de se rappeler que trois ans auparavant, il venait à Solesmes chercher une vie calme et tranquille, la vie de cellule et de travail, la vie au sein de la famille bénédictine. Mais le jour où il lui donnait l'habit monastique, le père abbé lui avait dit en lui ceignant les reins de la ceinture, ces paroles du cérémonial liturgique : « Rappelle-toi qu'un jour un autre te ceindra et te conduira

(1) Mémoires de dom Guéranger, année 1846; acte capitulaire à Solesmes, 11 mai 1846; mémoire de M. Lesobre au Souverain Pontife, 5 octobre 1886 (d'après une copie aux archives de Solesmes).

où tu ne veux pas aller. » Dom Pitra connaissait trop bien sa vocation pour se plaindre : la première vertu du moine est l'obéissance et l'abnégation. Il s'engagea dans cette voie sans murmure, heureux d'apporter son concours au relèvement de Solesmes, sacrifiant généreusement tous ses goûts, mais soupirant toujours, au milieu de son dur pèlerinage, après cette vie du cloître à peine entrevue, et qui resta pour lui comme un but sans cesse poursuivi et jamais atteint. Quelques mois avaient suffi pour le replonger dans ce tumulte du monde qu'il voulait fuir en entrant à Solesmes; mais les trois années qui venaient de s'écouler avaient été pour lui une préparation monastique sérieuse; elles l'avaient fortifié contre lui-même. Il se sentait maintenu désormais par le souvenir de sa profession, par la pensée de ses frères, de son abbé, par ce riche héritage des traditions bénédictines qui étaient pour lui maintenant des traditions de famille. Il passera au milieu du monde comme un étranger, restant ce qu'il était à Solesmes au lendemain de sa profession. C'est selon nous, le plus beau côté de son histoire.

Ce qui étonne davantage encore peut-être, c'est qu'au milieu de cette existence si nouvelle, malgré les distractions et les affaires de tout genre dont il va être assailli, il ait trouvé moyen de continuer son labeur scientifique. Il fallait dire adieu désormais à peu près complètement au travail de cellule, aux longues heures de calme, aux études poursuivies lentement et méthodiquement, qui avaient tant de charme pour lui; à partir de ce jour il travaillera en juif errant de la science, profitant de ses courses pour visiter les bibliothèques, pour étudier et copier les manuscrits; et obligé de consacrer une partie de ses journées aux affaires, sa merveilleuse santé lui permettra de réserver au travail une partie des nuits. Mais ce nouveau genre de vie sera pour lui l'occasion de travaux féconds. C'est dans ce commerce journalier des manuscrits et des bibliothèques du moyen âge qu'il acquerra sa vaste érudition et qu'il fera ses plus précieuses découvertes.

CHAPITRE VIII

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

Études littéraires. — L'abbé Migne, ses ateliers, la *Patrologie*. — Fondation d'une revue. — *L'Auxiliaire catholique*. — L'Ecriture Sainte et les Papes. — Les épitres de saint Igaace. — L'Eglise d'Asie-Mineure. — L'histoire de saint Léger et le septième siècle. — La critique dans la vie des saints. (1843-1845.)

Les années que Dom Pitra dut passer à Paris comme prieur de Saint-Germain ne furent pas perdues pour ses études. Au milieu de ses soucis et des occupations de toute sorte qui se disputaient ses moments, il parvint à réserver un temps relativement considérable pour ses travaux ; ses journées étaient prises par les affaires, il consacra la nuit à l'étude ; c'était son secret pour gagner du temps ; sa passion pour l'étude lui servait de stimulant. Il disait plus tard de cette vie : « Mes journées commençaient à quatre heures du matin et mes veilles finissaient à la même heure. Voici trois jours que j'ajourne comme aux bons temps d'autrefois le sommeil, le repos, le vivre (1). » Et en parlant de ses travaux sur les pères de l'Eglise : « Je vois qu'il faudra que je travaille la nuit pour les Pères et le jour pour les Frères » (2).

C'est à Paris qu'il mit la main à cette grande œuvre de Patrologie à laquelle un autre nom est resté attaché, le nom de l'abbé Migne.

(1) Lettre à dom Guéranger, 29 novembre 1846.

(2) Au même, 1er mai 1843.

Il est peu de physionomies plus originales dans le clergé français du dix-neuvième siècle, que celle de ce jeune prêtre d'abord curé d'une petite paroisse d'Auvergne, arrivant à Paris sans argent ni protecteurs, d'une instruction très médiocre, mais actif, entreprenant, très entendu en affaires, fécond en ressources, ne haïssant pas au besoin la réclame, mais la mettant au service des bonnes causes, l'imagination toujours en travail d'œuvres gigantesques, possédant à un haut degré l'art de découvrir les talents ignorés, d'en tirer habilement parti et de les faire concourir à son but, doué de cette patience qu'aucune résistance ne lasse, d'une force de volonté qui faisait tout plier devant elle, créant œuvres sur œuvres, et arrivant à mener à bonne fin, sans autres capitaux que sa confiance en lui-même et son énergie, une des entreprises les plus considérables de notre siècle, l'édition d'une encyclopédie théologique qui comprend plusieurs milliers de volumes.

Dès son arrivée à Paris, vers 1830, l'abbé Migne se lança dans la presse et fonda successivement la *Vérité*, la *Voix de la Vérité*, le *Journal des faits*, qui ne vécurent guère plus que ne vivent les roses, mais qui ne laissèrent pas durant ce court moment de tenir une place assez honorable dans la presse périodique. En 1833 l'abbé Migne réunissait les trois journaux l'*Univers*, la *Tribune Catholique* (gazette du clergé), le *Spectateur*, pour fonder l'*Univers religieux* qu'il conserva jusqu'en 1836 et qui plus tard, entre les mains de Louis et Eugène Veuillot, parvint à une si haute fortune (1). Il avait réussi à grouper autour de lui pour cette œuvre importante une phalange d'hommes de talent : Gerbet, Récamier, Rendu, Foisset, Jager, Léon et Eugène Boré, Hennequin, Ozanam, Bautain, Charles Nodier, d'Ortigues, Poujoulat, Michaud, le comte Horace de Viel-Castel.

Bientôt Migne tourna son activité vers un autre but ; la profession d'éditeur répondait mieux à ses goûts et à ses aptitudes que celle de directeur de journal. Sans se

premier numéro de l'*Univers Religieux* parut le 3 no-
833.

laisser arrêter par les indécisions des uns, les défiances et les objections des autres, par l'opposition de tous, il renverse l'un après l'autre les obstacles qu'on lui oppose, et fonde à Montrouge des ateliers et magasins qui en peu de temps prirent un prodigieux développement. Il y réunit plus de 300 ouvriers et, à côté de l'imprimerie, il organisa bientôt une fonderie, une stéréotypie, une librairie et un atelier de reliure. Habile à combiner l'intérêt de ses œuvres avec celui de la religion, il donna asile dans ses ateliers à de malheureux prêtres sans ressources qu'il employait comme copistes, correcteurs ou compositeurs et qui trouvaient un secours et en même temps une sauvegarde dans un travail honorable. Il sut maintenir dans un personnel si nombreux et si mêlé la plus sévère discipline.

Son ambition, dès le premier jour, fut de composer « une bibliothèque universelle du clergé » dans laquelle il comptait faire entrer des dictionnaires hagiographiques, historiques, liturgiques, diplomatiques, un dictionnaire des rites, un autre des croisades, des sciences occultes, de géologie, de paléographie. Avec son esprit pratique et simplificateur et l'ignorance un peu naïve des débutants, il concevait toute science sous forme de dictionnaire ou d'encyclopédie ; à ces travaux devait s'ajouter l'édition des principaux écrivains ecclésiastiques, des sermonnaires, des apologistes, des philosophes, des théologiens.

La suite montra que ce programme, tout extraordinaire qu'il pût paraître, n'était pas chimérique et après vingt ans de travail, l'éditeur dans le langage hyperbolique qui lui était familier pouvait, sans trop d'exagération, dire qu'il avait fallu « pour soutenir un pareil édifice un éditeur aux reins de Samson » (1).

La partie la plus remarquable et la plus importante de ce travail fut certainement la patrologie grecque et latine, la seule de ces œuvres à laquelle Dom Pitra ait collaboré.

Dès 1842, après avoir mené à bonne fin son *Cours d'Ecri-*

(1) Cf. Le prospectus publié pour sa bibliothèque du clergé et la collection de ses différents prospectus.

ture sainte et son *Cours de Théologie* dans lesquels en 56 volumes, il avait édité les principaux commentateurs de la Bible et les meilleurs traités de théologie, l'abbé Migne caressait le projet de faire entrer dans ses collections, l'édition du texte de tous les auteurs ecclésiastiques latins et grecs des douze premiers siècles chrétiens et dans ce but il s'adressait à Dom Guéranger.

Depuis le seizième siècle diverses entreprises de même genre avaient été tentées, quoique sur un plan moins vaste, par Marguerin de la Bigne, par les éditeurs des bibliothèques patristiques de Lyon et de Paris, par Gallandi (1). M. Castelli, quelques années avant Migne, voulait reprendre le même travail ; il avait reçu les encouragements de Grégoire XVI et d'autres souverains catholiques, et avait vu mettre à sa disposition les presses de la propagande ; mais le projet échoua dès l'origine.

Au moment où l'abbé Migne en fit la proposition à dom Guéranger, le chapitre de Solesmes auquel l'affaire fut soumise ne se crut pas en mesure d'accepter et l'éditeur parisien dut attendre des circonstances plus favorables.

Mais lorsque Dom Pitra eut fait profession à Solesmes et qu'il eut été nommé prieur à Saint-Germain, on le signala à l'abbé Migne comme l'un des hommes les plus versés dans la science patristique et le plus capable de réaliser l'entreprise rêvée depuis longtemps.

Dom Pitra avait déjà en effet en ces matières des connaissances très étendues. Dès le temps du grand séminaire il faisait des ouvrages des pères son étude favorite. A Solesmes son goût pour cette science se développa encore. Dom Guéranger, qui attachait la plus grande importance à l'étude de la théologie positive et qui possédait déjà tout l'ensemble de la tradition catholique, le poussa vivement

(1) Cf. L'histoire de ces éditions dans Ittigius, *de Bibliothecis et catenum variisque veterum scriptorum ecclesiasticorum collectionibus*. 1707, et Dowling, *Notitia scriptorum S. S. Patrum aliorumque ecclesiæ monumentorum*. Oxford, 1839.

dans cette voie. Aucune proposition ne pouvait donc être plus agréable à Dom Pitra que celle de l'abbé Migne. Il se mit à l'œuvre avec sa fougue habituelle et au bout de trois jours il apportait au grand éditeur un prospectus qui donne en quelques pages une vue très nette de l'ensemble du projet, la liste des auteurs, des éditions et des dissertations qui devaient entrer dans cette collection (1).

Dom Pitra, réduit à peu près à ses seules forces et obligé de satisfaire aux désirs impatients de l'abbé Migne, ne pouvait faire de chaque auteur une édition nouvelle d'après les manuscrits ; tous ceux qui savent ce que coûte de soin et de travail l'édition d'un seul texte, le comprendront facilement. Sa tâche était différente ; il eut à choisir les dissertations les plus remarquables et les plus rares qui devaient entrer dans cette bibliothèque, les meilleures éditions de chacun des pères ou des écrivains ecclésiastiques, les notes qui accompagneraient le texte ; il s'acquitta de cette partie de sa tâche en bibliographe expérimenté, et en fin connaisseur, à l'occasion il ajouta des notices et des remarques ; pour quelques auteurs même, comme pour Tertullien, Minucius Félix, saint Cyprien, il corrigea le texte d'après les meilleurs manuscrits et fit ce qu'on appelle une *editio variorum*, c'est-à-dire qu'il releva dans les éditions anciennes les variantes les plus importantes et donna même quelques fragments inédits. Les événements qui marquèrent la chute du prieuré de Paris empêchèrent dom Pitra de fournir dans la suite une collaboration aussi active, mais il ne lui en reste pas moins la gloire d'avoir donné le plan et posé les assises de ce gigantesque monument que l'abbé Migne, sur ce ton de réclame enthousiaste, j'allais dire charlatanesque, qui faisait le tourment de dom Pitra, comparait aux travaux d'Hercule, au percement du Mont-Cenis, à la construction de dix cathédrales, et qu'il appelait finalement « l'entreprise la plus colossale de ce siècle ».

(1) Ce prospectus important, devenu très rare aujourd'hui, porte la date du 30 septembre 1844 et il donne l'*index S. S. Patrum, doctorum scriptorumque Ecclesiæ latinæ*.

Ces prospectus de Migne, que dom Pitra qualifiait « d'abominables affiches », faillirent plusieurs fois les brouiller. L'abbé Migne promettait des corrections et des suppressions, mais les promesses étaient oubliées entre deux tirages (1).

Quoi qu'il en soit des hyperboles de l'abbé Migne, ce monument des deux Patrologies restera malgré les défauts qu'il serait trop aisé d'y relever après coup, comme une des œuvres les plus considérables du dix-neuvième siècle (2). En librairie c'était une révolution ; les ouvrages complets des Pères étaient mis à la portée de la bourse d'un simple curé de campagne (3). C'est ce côté de la question que dom Pitra appréciait surtout ; lui qui avait passé tant

(1) Lettres de dom Pitra à dom Guéranger, 29 mars, 4 avril 1844, etc. La collaboration de dom Pitra est indiquée dans les *Indices* de Migne, *table des auteurs*, au mot Pitra. Pour la Patrologie grecque, la collaboration de dom Pitra s'arrêta à Photius, pour la Patrologie latine à Innocent III. Cf. Lettres à dom Guéranger, 1850 et années suivantes ; Mémoires de dom Pradié. Dans l'article de l'*Univers* du 5 février 1858, dom Pitra nous paraît trop restreindre sa part de collaboration ; le témoignage de ses lettres est plus explicite. Ajoutons qu'en 1865, Migne résolut de pousser la collection des auteurs latins jusqu'en 1450, et dom Pitra alors Cardinal envoya quelques notes. Lettres à dom Menault, 18 mai 1865 et années suivantes.

(2) Entre autres défauts, on a reproché à l'éditeur de n'avoir pas suivi un plan bien nettement défini, d'avoir quelquefois admis dans sa collection des pièces qui ne s'y rapportaient pas : chartes, diplômes, liturgies; quelques attributions sont erronées; les *spuria* sont souvent composés sans soin ; certaines éditions auraient pu être mieux choisies. Il faut remarquer que plusieurs de ces défauts étaient inévitables dans une œuvre d'aussi longue haleine. On a aussi parlé des fautes d'impression; mais on reconnaîtra qu'il y en a beaucoup moins dans cette œuvre, proportion gardée, que dans les collections de Lyon, de Combefis, de Labbe et Mansi. Le texte grec est en général très soigné; M. Dübner revoyait presque toujours les épreuves.

(3) Migne a calculé que l'ensemble des éditions des Pères reproduites dans sa Patrologie reviendrait à plus de cent mille francs achetées séparément. Or les deux Patrologies reviennent aux souscripteurs de mille à douze cents francs chacune, avec de grandes facilités de paiement.

d'heures délicieuses dans cette étude, il disait que des Pères sont comme des amis dans un presbytère isolé (1).

Dom Pitra rêvait un complément à cette Patrologie grecque et latine. Il eût voulu voir y succéder l'édition de tous les auteurs orientaux, celle des conciles, des théologiens scolastiques, des monuments liturgiques, les actes dogmatiques des saints, les annales originales de l'Eglise, et les sources du droit canonique ; en un mot, comme il le disait « la série complète de la tradition catholique » (2). L'abbé Migne avait beau se livrer aux conceptions les plus audacieuses, il était devancé par l'imagination de son ardent collaborateur.

A l'époque même où dom Pitra rédigeait son plan pour la *Patrologie de Migne*, un autre grand projet était à l'étude, la fondation d'une revue théologique et historique. Dom Guéranger nous dit dans ses Mémoires que depuis longtemps il nourrissait cette idée (3). Le *Correspondant*, l'*Ami de la religion*, les *Annales de philosophie chrétienne*, l'*Université catholique*, les seules revues sérieuses alors existant en France chez les catholiques, ne répondaient pas pleinement aux vues de l'abbé de Solesmes. Il eût voulu trouver dans ces recueils un caractère plus scientifique et des principes théologiques plus arrêtés, une plus grande indépendance à l'égard de telle ou telle école. Il est déjà question entre dom Guéranger et le prieur de Paris de la création d'une revue en mai 1843. L'entrée de M. du Lac au noviciat était de nature à favoriser ce plan ; avec son expérience des choses de la presse et ses connaissances si étendues et si solides, il devait être d'un grand secours. Le Nonce, Mgr Fornari, qui s'était donné la mission d'appuyer en France les doctrines romaines contre les réactions gallicanes, sentait également la nécessité d'un organe franchement catholique, qui ne fût pas sous la dé-

(1) Cf. Les articles de dom Pitra sur la Patrologie, *Univers*, 5 février, 4 et 8 mars 1858.

(2) Mêmes articles.

(3) *Mémoires inédits* 1845.

pendance d'un évêque et qui pût traiter avec autorité et compétence les questions théologiques à l'ordre du jour, le gallicanisme, la réforme liturgique, et enfin se consacrer spécialement à l'étude des sciences ecclésiastiques (1).

Dom Guéranger trouva pour le seconder dans ce dessein un prêtre breton d'un grand dévoûment, l'abbé Sionnet, vicaire à Paris, qui se chargea de la partie matérielle tout en se réservant de collaborer à la rédaction.

Après quelques hésitations sur le titre, on s'arrêta à celui d'*Auxiliaire catholique*, qui fut choisi en souvenir de Marie auxiliatrice. La revue, d'abord mensuelle, devint bi-mensuelle dès la seconde année; le premier numéro parut le 17 mai 1845.

Il était attendu avec une certaine curiosité; les uns espéraient y retrouver un écho des tendances presbytériennes qui se faisaient jour de divers côtés dans l'Eglise de France à cette époque. Quelques prêtres s'étaient confié à eux-mêmes, le mandat de défendre le clergé de second ordre et, sous prétexte de revendiquer ses privilèges légitimes, ils n'allaient à rien moins qu'à restreindre les droits des évêques et menaçaient l'Eglise d'un schisme (2). D'autres, persistant malgré tout à confondre avec le Menaisianisme les idées romaines, exprimaient plus ou moins hypocritement la crainte de trouver dans la nouvelle revue comme une suite de *l'Avenir*.

Ces soupçons et ces défiances furent promptement dissipés. L'introduction signée du nom de dom Guéranger ne laissait place à aucune équivoque: en quelques mots fermes et nets, il rappelait le rang occupé par les évêques dans la hiérarchie catholique et reconnaissait hautement leurs droits; mais en même temps il affirmait la nécessité pour

(1) Lettres de dom Pitra à dom Guéranger, 27 février, 20 mars, 3 avril 1844, etc. Introduction de dom Guéranger à l'*Auxiliaire catholique*. Première année, 1845, n° 1.

(2) Presque à la même date, le 26 mai 1845, le *Bien public*, organe des doctrines presbytériennes, était condamné par un mandement de l'archevêque de Paris.

les évêques comme pour tous les fidèles de se tenir unis au Pape (1).

Quant au but que se proposait la revue, après avoir reconnu de bonne grâce que cette forme de publication n'est peut-être pas celle qui répond le mieux à l'idée que l'on se fait de la science bénédictine, dom Guéranger ajoutait qu'il semblait nécessaire à cause des dispositions et des goûts du public de nos jours, qu'il y eût un organe spécialement consacré aux sciences ecclésiastiques.

Dès le premier numéro on pouvait lire un article de dom Pitra dont la collaboration fut très active durant les années 1845 et 1846. Outre un grand nombre de comptes-rendus bibliographiques sur des ouvrages anglais, allemands ou français, sorte de courrier de l'érudition qui tenait le lecteur au courant des travaux étrangers ; il y publia des études très remarquées sur l'*Eglise romaine et la sainte Bible*, sur *les nouvelles controverses touchant l'authenticité des épîtres de saint Ignace*, sur les *Pères de l'Eglise*, sur *le Culte de Marie avant le concile d'Ephèse*, et quelques autres de moindre importance.

La première de ces études était empruntée à son cours d'Ecriture sainte, professé à Solesmes en 1842 et 1843. Il établissait cette thèse importante contre le protestantisme que si l'Ecriture sainte a été conservée dans son intégrité, c'est en grande partie grâce à l'Eglise et aux papes. Montrer par une série de textes et de faits peu remarqués jusqu'ici, qu'à toutes les époques, en particulier aux quatre premiers siècles, les papes ont exercé sur l'Ecriture un triple droit de contrôle, de promulgation et d'interprétation; qu'ils ont veillé avec soin sur ce dépôt, tandis que les hérétiques de toutes les époques s'en sont montrés gardiens infidèles et qu'ils ont fini avec le protestantisme par aboutir à une sorte de nihilisme, à la négation de la Bible ; tel est le but que dom Pitra se propose d'atteindre en des articles où l'on retrouve la manière de l'auteur,

(1) *Auxiliaire catholique*, première année 1845, p. 7.

une érudition curieuse et étendue, un groupement de faits et de textes intéressants, et sous cet appareil de science, la flamme poétique se réveille parfois et jette de vives et soudaines lueurs.

Avec les deux autres études que nous avons citées, dom Pitra rentrait dans son vrai domaine, la patristique.

La dissertation sur l'authenticité des épîtres de saint Ignace fut écrite au lendemain de son voyage en Angleterre. Ses relations avec Wordsworth, Cureton et autres savants anglais, lui avaient permis de prendre connaissance des trésors que contient pour la patristique des premiers siècles, la collection des manuscrits syriaques qui venaient d'être transportés d'Egypte au British Museum. Un de ces manuscrits nous livre le texte syriaque des épîtres de saint Ignace dont Cureton venait de se faire l'éditeur (1).

Avec cette publication la fameuse controverse sur les épîtres entrait dans une phase nouvelle. Le texte syriaque ne contient que les trois épîtres à Polycarpe, aux Ephésiens, aux Romains, au lieu des sept généralement reconnues comme authentiques, et de plus ce texte des trois épîtres est plus abrégé que l'ancien. La thèse de Cureton est celle-ci : la version syriaque est la traduction du seul texte primitif authentique ; les sept épîtres regardées jusqu'ici comme authentiques, ne sont qu'un texte interpolé inventé par les Grecs vers le quatrième siècle, au temps des controverses ariennes.

Les articles de dom Pitra présentent un haut intérêt. Il avait la bonne fortune d'être le premier en France à initier le public à cette controverse. Il exposait la question et racontait avec sa verve pittoresque les voyages des Assemani et de Tattam en Nitrie, à Scété et dans le Levant, à la recherche de manuscrits syriaques. Après avoir présenté le système de Cureton, dom Pitra en combattait les conclusions; il revendiquait l'authenticité du texte grec complet

(1) *The ancient syriac Version of the Epistles of saint Ignatius*, etc., by W. Cureton. London, 1845.

des sept épîtres, et démontrait habilement que la version syriaque avait bien plutôt l'apparence d'un texte abrégé, incomplet, tronqué probablement par des hérétiques du quatrième ou du cinquième siècle. Ce travail ouvrit la voie à plusieurs études de même genre ; à sa suite, Wordsworth et d'autres savants entrèrent en lice et les plus sérieux arrivèrent aux mêmes conclusions que le docte bénédictin sur l'authenticité des fameuses épîtres (1).

Il commencait en même temps une série d'articles, dans lesquels, partant de ce principe que depuis sa conversion au christianisme, chaque contrée a eu sa physionomie spéciale, il se propose d'étudier les Pères de l'Eglise par groupes, par nations, de les classer géographiquement, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il n'a fait cette étude que pour Ephèse et l'Asie-Mineure. Il réunit autour de la grande figure de l'apôtre saint Jean, ses disciples, Polycarpe, Ignace, Papias, Méliton, Apollinaire, Athénagore, Pothin, Irénée ; ses adversaires, Cérinthe, les Ebionites, Ménandre, les Nicolaïtes, Bardesanes, Marcion, Valentin.

Tout en retraçant l'histoire de cette célèbre école, il se laisse emporter quelquefois par son éloquence comme dans cette peinture de l'Asie-Mineure : « L'Asie-Mineure, jetée comme un pont entre l'Orient et l'Occident, fut de temps immémorial un théâtre de commerce et de combat, de lutte et d'échange entre les deux mondes. Toutes les races héroïques s'y rencontrent, depuis les Argonautes et les bandes gauloises jusqu'aux Croisés ; tous les conquérants y passent, Sésostris, Cyrus, Alexandre, César ; les dominateurs de la pensée y fondent de puissantes écoles ; les rois de la poésie s'y promènent entourés de rapsodes ; les maîtres de l'art y élèvent leurs plus beaux monuments. Tous les dieux avant et après le christianisme y trouvent des adorateurs : les cabires des Pélasges, les olympiens

(1) Wordsworth, *Syriac Epistles of saint Ignatius*. *English Review*, déc. 1845. Cf. aussi dans Lightfoot, *The apostolic Fathers*, 1886, l'historique de cette controverse.

d'Homère, les génies des Mages, les éons des gnostiques, les fétiches et les amulettes de l'Islam.. Terre féconde et stérile : c'est l'arène des libres-penseurs et le grand marché des esclaves ; le brillant foyer de l'art et de la poésie et l'entrepôt des marchandises de l'Assyrie, de la Babylonie et des Indes; l'une des plus belles conquêtes du christianisme naissant et le réceptacle de toutes les premières hérésies » (1).

Nous pourrions citer dans ces articles plusieurs pages écrites avec le même entrain, le même éclat de couleur, le même lyrisme d'imagination qui donne une vie à tous les objets; signalons encore ces lignes par lesquelles il termine son étude : « On le voit, rien ne manquait à l'enseignement de l'Eglise de l'Asie-Mineure. Aussi grandissait-elle fière de ses origines et de ses maîtres; elle montrait hardiment à la face du soleil leurs trophées, leurs tombeaux, leurs ossements brisés par le martyre, leurs noms écrits sur les diptyques de ses calendriers; elle conservait pieusement l'anniversaire de leur naissance au ciel, elle recueillait leurs actes et les envoyait à toute l'Eglise catholique, en échange d'autres récits glorieux; elle ouvrait ses écoles à tous les pélerins de la science que lui envoyait l'Egypte, l'Italie, la Gaule; elle aussi comptait au loin de nobles enfants qui ne l'oubliaient pas ; fussent-ils aux confins du monde comme les colonies de Phocée, fussent-ils aux portes du ciel comme les martyrs de Lyon, ils tournaient encore leur regard sur leur belle et sainte patrie. Heureuse contrée de l'Asie-Mineure, si les ténèbres de l'erreur n'avaient constamment conspiré contre ses clartés les plus pures ! La nuit commence à s'étendre sur elle ; les sept flambeaux pâlissent et se déplacent ; les anges des sept églises se retirent avec les messagers de la bonne nouvelle; Irénée, Pothin, Bénigne, Andoche, Thyrse, Félix, Achillée, Fortunat, Ferréole, Ferrucio, Grecs et Gaulois à la fois, frères d'une même famille, se réunissent pour édi-

(1) *L'Auxiliaire cath.*, pp. 276-277

fier et cimenter de leur sang la Rome des Gaules. Le Christ a fait un pas pour commencer le tour de monde » (1).

Mais ces articles de revue n'étaient pour lui que des travaux accessoires ; il continuait à se livrer avec ardeur à la composition de son grand ouvrage, de cette vie de saint Léger commencée au séminaire d'Autun, continuée pendant son professorat et reprise à Solesmes sur un plan méthodique et plus large. Il avait appris au milieu de cette bibliothèque bénédictine qui contenait déjà toutes les grandes œuvres de l'érudition moderne, et dans ses conversations avec dom Guéranger, à ne pas se contenter de quelques essais plus ou moins nouveaux, d'une de ces histoires banales comme il en paraît trop souvent à notre époque sous le titre de vie de saint. Il ne publia son saint Léger qu'après avoir consacré sept années d'un travail assidu à une étude approfondie des mœurs et des institutions ecclésiastiques aux temps mérovingiens. Aussi son ouvrage forme-t-il une des plus belles et des plus complètes monographies que nous possédions sur l'histoire de l'Eglise des Gaules, et son livre a conservé toute sa valeur à côté des travaux qui sont venus dans la suite éclairer cette période de nos annales.

Un voyage en Alsace lui avait donné l'occasion de visiter la bibliothèque de Strasbourg, celle de Colmar, et d'y recueillir des pièces inédites importantes pour la vie du saint évêque ; il avait trouvé d'autres documents inédits à Clermont, à Poitiers et à Saint-Gall en Suisse. Ces documents, sous le titre d'*Analecta*, comprennent environ le quart du volume et en sont une des principales richesses.

C'est après ces longs travaux préliminaires (2) et appuyé de toutes ces pièces, que le docte bénédictin put livrer au

(1) *Ibidem*, II, 113-114. Pour les autres articles publiés par dom Pitra dans l'*Auxiliaire*, cf. la bibliographie de ses ouvrages que nous donnons en appendice.

(2) Un de ses confrères, dom Pradié, affirme dans ses mémoires que dom Pitra recopia jusqu'à cinq fois son manuscrit.

public sa vie de saint Léger, avec la confiance d'apporter un travail vraiment nouveau sinon définitif sur la question, ce qui doit être une des principales préoccupations de l'érudit.

Le titre même de l'ouvrage : *Histoire de saint Léger et de l'Eglise des Gaules au septième siècle*, annonce suffisamment que l'auteur ne s'en tiendra pas à une biographie de son personnage. Il veut le replacer dans son cadre et faire connaître son siècle. Pour un saint mêlé comme le grand évêque d'Autun à toutes les affaires de son temps, il eut été difficile, sans courir le risque d'être incomplet, de se borner au simple récit de sa vie.

Le livre s'ouvre par une introduction magistrale de cent vingt pages qui à elle seule est un ouvrage. Peu de lectures sont mieux faites pour initier à la connaissance de notre moyen âge ecclésiastique. Dans cette introduction, dom Pitra a voulu, comme il le dit, « dessiner le fond de scène et présenter quelques vues générales et préliminaires sur le septième siècle et les grandes choses d'alors, la papauté, l'épiscopat, le monastère et les saints qui par légions remplissent une mission dont l'importance considérable mérite quelque attention » (1).

Le septième siècle n'était considéré par la plupart de nos historiens que comme « un chaos qui se débrouille dans une ombre épaisse ; et même pour plusieurs, c'est le début fatal d'une longue décadence, le commencement de mille ans de barbarie » (2). Pour dom Pitra, ce siècle est « un âge d'or... une trêve du Seigneur, un septième jour saint et sacerdotal, *septenarius numerus pacatissimus* » (3).

Son introduction peut se résumer en ces quelques lignes : « il n'y avait humainement rien à espérer du monde romain en dissolution ; rien a gagner à l'avènement des barbares. L'Église a préservé la civilisation romaine d'une ruine complète, elle a civilisé les barbares. » Son introduction est le commentaire de cette assertion.

(1) Introduction, p. IV.
(2) *Ibid.*, p. VI.
(3) *Ibid.*, p. IX.

La vie de saint Léger est un exemple concret à l'appui de sa thèse.

Il faut lire en quels termes dom Pitra décrit la grande invasion de l'an 405 qui manqua d'engloutir le monde romain et la civilisation tout entière : « Depuis les jours où les océans débordés submergeaient les terres, il ne s'était rien vu d'aussi formidable que la grande invasion. Il y eut entre autres, une date mémorable, enregistrée par tous les historiens, un dernier jour de l'an 405, où une armée de cent peuples en marche depuis dix ans dans la Germanie, sur une étendue de plus de cinq cents lieues, lançait ses premières colonnes au-delà du Rhin, par le pont de Bâle, dernière limite entre la vie et la mort du monde romain!... Ils passèrent, et depuis ce fut une mêlée de deux siècles, une débâcle, un sac permanent, on ne sait quelles longues funérailles des vaincus et des vainqueurs, emportant dans la fosse, inaperçu et abattu par des mains obscures, l'empire éternel » (1).

Son introduction contient aussi un chapitre important sur la critique dans la vie des saints en général. On ne peut faire un pas en histoire si l'on n'a pris soin, malgré la répugnance qu'inspirent à certains esprits ces études arides et minutieuses, de bien établir la base sur laquelle on doit opérer; faute de ce travail préalable, toutes les conclusions postérieures seraient infirmées. Le savant bénédictin n'avait garde d'y manquer, et son chapitre sur les saints est consacré en grande partie à la critique de l'hagiographie du septième siècle en particulier et du moyen âge occidental en général.

Il se trouvait en présence de deux écoles représentées l'une par M. de Sismondi, l'autre par M. Alfred Maury, écoles qui du reste se touchent par bien des points.

Pour M. de Sismondi, nulle critique au moyen âge; les moines crédules, historiens de ces temps, acceptent avec autant d'empressement le faux et le vrai, usent même de

(1) *Ibid.*, pp. VIII-IX.

fraudes pieuses pour grandir leur héros, et sont du reste la plupart du temps en complet désaccord avec les données sérieuses de l'histoire, de la chronologie et de la géographie (1).

M. Maury, dans un livre où l'on trouve « un étrange amas d'érudition et de méprises » (2) ramène cette thèse à des termes plus généraux. Il décrit et formule les lois de la légende depuis l'antiquité païenne : selon lui la raison de ces lois se trouve dans la nature même de l'homme, dans un fonds de crédulité et d'ignorance, d'amour du merveilleux qui doit faire place à une raison plus éclairée, pratique et positive. L'hagiographie chrétienne n'a pas échappé à cette loi commune : elle est accusée dans tous ses représentants de supercherie savante et systématique. Le christianisme a sa mythologie. Les évangiles apocryphes, les passions et les légendes des saints, les romans de chevalerie procédent des mêmes principes. Le but de toute légende est de représenter la vie du Christ avec ses miracles ses vertus, sa doctrine, et toute vie des saints serait ramenée à ces proportions au grand détriment de la vérité historique (3).

Ces thèses paraîtront excessives aujourd'hui, même aux critiques avancés, et il n'est pas rare de trouver dans leurs écrits une plus équitable appréciation de l'hagiographie chrétienne.

(1) *Histoire des Français*, t. II, p. 25.

(2) *Essais sur les légendes pieuses du moyen-âge.* Paris 1843.

(3) Le cardinal Pitra est revenu sur cette théorie rationaliste dans son livre sur les Bollandistes, pp. 175 et suiv. Il y énonce un autre exemple de critique radicale, le système de Jablonsky qui, entre autres choses curieuses, a découvert que les martyrs Persans, Marius, Audifax, Abachus, Marthe, doivent être ramenés à un épisode de l'histoire romaine. Marius n'est autre que Caïus Marius, le fameux vainqueur des Cimbres; dans Abachus qui ne reconnaîtrait Teutobochus le roi de ces barbares? Marthe est la sibylle qui accompagnait Marius; enfin Audifax est une pure personnification des mots *audi vatem* que prononçait la sibylle! Le plus curieux c'est de voir Tillemont et Baillet tomber dans les mêmes excès de critique que Jablonsky.

Pour répondre avec compétence à ses adversaires et avant de formuler une théorie sur l'hagiographie du septième siècle, dom Pitra n'a pas cru inutile de compulser tous les actes des saints depuis les six premiers siècles, afin de s'éclairer par l'étude comparative de tous ces documents.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de cette étude ; elle abonde en aperçus ingénieux ; c'est un bon chapitre de critique historique et hagiographique dont on ne saurait assez conseiller la lecture. Il y aurait peu à faire pour le mettre au courant des derniers travaux. Il n'a guère manqué à dom Pitra que d'ajouter un chapitre pour la critique spéciale des sources de la vie de saint Léger ; là il aurait classé méthodiquement les différents récits qui nous en sont parvenus et établi plus rigoureusement leur valeur au point de vue de la véracité historique (1).

Telle était la préface de la vie de saint Léger. Comment son biographe s'est-il acquitté de sa tâche ? Quels ont été ses procédés d'investigation, quelle conception s'est-il formée de son œuvre ? Nous ne pouvons mieux répondre à ces questions qu'en citant une page qu'il écrivait plus tard et qui à son insu le peint lui-même dans ce travail ; elle a tout le charme d'une page d'autobiographie. Dans son livre sur les Bollandistes, il décrit ainsi le labeur d'un hagiographe et la préparation qui est exigée de lui : « Il lui faut travailler à la sueur de son front ; remuer longtemps la terre où cette fleur d'une vie sainte doit croître ; remonter aux sources les plus pures, repasser par tous les

(1) Cette question de la critique des sources, encore assez négligée à cette époque, préoccupait cependant dom Pitra qui y est revenu plusieurs fois dans ses ouvrages, notamment dans son livre sur les Bollandistes, pp. 175 et suiv. Sur la critique des vies de saint Léger, cf. du Moulin-Eckart, *Leudegar Bischof von Autun, Ein Beitrag zur frankischen Gesch. des VII Jahrh.*, Breslau, Kœbner, 1890, in-8°. Rappelons que la découverte par Bruno Krusch d'une vie de saint Léger plus ancienne est de nature à modifier quelques-unes des vues de dom Pitra. B. Krusch, *Die aelteste vita Leudegarii*, dans *Neues Archiv.*, 1891, t. XVI, p. 563.

chemins frayés avant lui, vivre avec son héros et le suivre pas à pas, sans même se reposer sur sa tombe s'il la trouve quelque part ; enfin demander sa gloire posthume aux générations qui l'ont vue passer ; aux cités qui l'ont adopté, son patronage ; aux basiliques qui s'en glorifient, sa châsse, sa bannière et son vocable. Pourquoi donc ne ferait-on pas pour les saints et les saintes de Dieu, ce que tant d'autres font pour les illustres de Rome et de la Grèce, pour les inconnus de l'Egypte et de l'Orient? On a compté douze mille lettres d'un seul bollandiste ; on a vu les autres suppléer à ces voyages de la pensée, en faisant deux ou trois fois le tour du monde lettré. Pèlerins des martyrs, historiens des confesseurs, allez à l'enquête de vos saints et quand vous aurez lassé dans les voies sacrées vos jours et vos nuits, pâli sur les passionnaires, usé de vos lèvres jusqu'au marbre des autels, revenez et n'oubliez pas que votre œuvre n'a pas encore commencé.

» Il va sans dire que s'il y a un document ancien à lire, un diplôme à déchiffrer, une page étrangère à traduire, vous ne broncherez pas ; que s'il faut trancher un problème de chronologie, de généalogie, d'archéologie, vous aurez la main sûre et ferme ; que, s'il se rencontre une thèse ardue de la science des saints, de théologie dogmatique, canonique ou mystique, et il n'y a pas de vie sainte qui n'en présente, vous êtes prêt à faire face » (1).

Ce travail, l'auteur de la vie de saint Léger l'avait poursuivi sans trêve ni repos pendant sept ans et il avait le droit de tracer aux hagiographes futurs ces conditions rigoureuses dont un trop grand nombre s'affranchit.

Aucun soin n'a été négligé pour élucider toutes les parties de la vie de Léodegar et de l'histoire de son culte, pour donner tous les détails nécessaires à l'intelligence des institutions et des mœurs d'une époque si différente de la nôtre, pour rendre à chacun des personnages sa vraie physionomie. Les chapitres sur la recommandation, sur le

(1) *Études sur la collection des actes des saints*, pp. 75-76.

defensor, sur la chapelle et l'école du palais, sur les écoles cléricales et monastiques, sur l'avénement des races barbares à l'épiscopat, sur la liturgie gallicane, sur le rôle des évêques dans la politique, sont restés comme de savantes monographies et ont mis à jour une foule de points inconnus dans l'histoire des institutions mérovingiennes (1).

Il fallait ensuite mettre en œuvre ces riches matériaux. Il le fit avec autant d'art que d'habileté. Nous pouvons dire qu'après une lecture sérieuse de son livre, le saint évêque d'Autun apparaît dans toute la grandeur de son rôle, avec la force et en même temps la douceur de son caractère, avec son héroïque sainteté, sa charité compatissante, la richesse de ses facultés qui lui permettent d'être tour à tour un savant écolâtre, un organisateur habile, un politique avisé et prudent, en un mot un de ces grands et saints évêques que la France chrétienne doit considérer comme ses vrais fondateurs. C'est là en effet que gît le grand intérêt de cette vie. On y prend sur le fait l'action puissante de la grâce parvenant à transformer cette nature impétueuse et sans frein des barbares Francs, à faire des chrétiens de ces hommes de violence et d'astuce et quelquefois même les conduisant jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté. En résumé, c'est l'histoire de la transformation des races barbares par le christianisme.

Plusieurs pages de ce livre peuvent être citées comme de vrais modèles du style historique et soutiendraient sans trop de désavantage la comparaison avec les meilleures d'Augustin Thierry. L'épithète pittoresque et vraie, la précision et le fini du détail, la justesse de l'observation, le coup de pinceau hardi et sûr, mettent sous nos yeux la scène historique et nous rendent présente la situation d'un personnage. Telle par exemple cette peinture du vieil Augustodunum « Le bruit de ces rues retentissantes est couvert des clameurs de la foule qui afflue sur ce point le

(1) L'abbé Darboy, plus tard archevêque de Paris, écrivit une étude intéressante et élogieuse sur ce livre, *Université catholique*, 1848, t. XXVI, p. 265.

plus fréquenté de la ville ; c'est le palatium, la cité des magistrats, le quartier des grands édifices et des hommes publics. C'est le Forum et l'Emporium, le rendez-vous de toute la population oisive et affairée de la ville et de la campagne ; des plaideurs qui assiègent les jurisconsultes ; des curiales et des scribes qui se rendent à la curie : des édiles qui visitent les marchés et inspectent les étalages ; des écoliers qui s'acheminent aux palestres des grammairiens. C'est tout à la fois le mouvement varié, mêlé, criard d'une colonie grecque, et la superbe représentation du municipe romain. A droite, en retournant à l'orient, la voie des orfèvres et des verriers étendait ses galeries éclatantes d'or, et menait au gynécée, aux jeux gymnastiques, au théâtre et à l'amphithéâtre... » Tel encore ce tableau des plaines du Morvan : « Il fallut à Léodegar, en touchant le vieux sol éduen, traverser ces solitudes du Morvan, encore aussi désolées qu'au temps où les décrivait le rhéteur Eumène après le passage récent des premiers barbares, incultes, inhabitées, pleines de silence et de ténèbres ; des chemins brisés et interrompus par des précipices et des pentes abruptes, au point qu'à peine une lourde voiture à demi pleine pourrait y passer ; puis toutes les traditions celtiques, les plus sombres souvenirs des druides, ces légions de mauvais génies que saint Germain, à chacun de ses voyages en sa ville natale, entendait courir à grand bruit à travers les montagnes et lui crier du fond des vallées : laisse, laisse au moins à des misérables la solitude des bois et la paix des déserts » (1).

Presque tous les chapitres de l'*Histoire de saint Léger* contiennent de ces pages vivantes, de ces traits que trouvent seuls les érudits qui ont consacré de longues veilles à l'étude des documents et des vieux débris du passé, qui ont su les étudier en artistes et ont, si l'on peut dire, revécu l'histoire.

On peut mesurer maintenant le chemin parcouru par

(1) *Histoire de saint Léger*, pp. 160 et 218.

l'auteur depuis ses premières études sur l'inscription d'Autun. Nous aurions pu découvrir en germe dans celles-ci la plupart des qualités que nous le voyons déployer dans sa vie de saint Léger, le même élan, la même verve, la même richesse d'imagination et de sentiment, et à côté de ces dons du poète et de l'écrivain des aptitudes qui sont bien rarement réunies dans le même individu, l'amour de la recherche, l'assiduité du travail, tous les scrupules enfin d'une érudition consciencieuse. En même temps il a rejeté ce qu'il y avait dans ses premières études de trop exubérant ; son talent a plus de souplesse, sa science est plus sûre, de meilleur aloi. Vienne l'occasion de travaux plus étendus, il est prêt à fournir une nouvelle carrière et à atteindre aux plus hautes sphères de la science (1).

(1) Le livre fut couronné par l'Institut et loué dans le rapport de M. Ch. Lenormant. Dom Pitra alors en course ne l'apprit que trois ou quatre mois plus tard. (Lettre à dom Guéranger, 29 novembre 1846.)

CHAPITRE IX

VOYAGES LITTÉRAIRES

Le voyage scientifique. — Première idée du *Spicilège de Solesmes*. — Voyage en Alsace, dans les Vosges et en Belgique. — Un évêque féodal, saint Notger. — L'abbaye d'Afflighem et saint Bernard. — L'hagiographie et les bollandistes.

Deux savants bénédictins de Saint-Maur au siècle passé, dom Durand et dom Martène, commencent ainsi le récit de leur voyage littéraire :

« Quoique la solitude soit le partage des religieux et surtout des bénédictins qui font profession d'une retraite très particulière, néanmoins elle ne les resserre pas tant dans l'enceinte de leur cloître qu'ils ne puissent quelquefois en sortir, et le proverbe qui dit que le moine hors de son monastère est semblable au poisson hors de l'eau qui ne fait que palpiter, n'est pas si véritable qu'ils ne puissent en certains cas entreprendre des voyages et même assez longs » (1).

A l'appui de ce sentiment les deux vénérables auteurs nous rapportent l'exemple de saints moines qui, pour des motifs divers, furent obligés, pendant un temps plus ou moins long, de sortir de leur retraite. Le lecteur sait déjà quelles dures nécessités obligèrent dom Pitra à d'incessants voyages pendant sa vie monastique. Nul ne déplora plus vivement que lui-même cette vie errante à laquelle il se

(1) *Voyage littéraire*. Paris, 1717, 2 vol. in-4o.

trouva réduit si peu de temps après son entrée au monastère.

Nous parlerons plus tard de ses travaux et de ses découvertes dans les bibliothèques qu'il visita, mais nous voudrions dès maintenant donner quelque idée de sa manière de voyager. Il y a sur ce point de curieux rapprochements à faire entre le bénédictin du dix-neuvième siècle et ses devanciers de la congrégation de Saint-Maur que nous avons cités en commençant ce chapitre. En écrivant la relation de leur voyage, ces derniers nous disent avec une honhomie touchante « qu'ils n'y ont point cherché d'autre plaisir que celui de se rendre utile à l'Eglise et l'on peut dire qu'ils n'y en ont point goûté d'autres. Ils ont eu seulement Dieu en vue et comme ils n'ont cherché que Lui, aussi a-t-il toujours été avec eux et il a rempli leurs travaux de tant de bénédictions qu'ils ont sujet d'espérer que le public en sera content » (1). Les résultats de leur savante enquête sont consignés dans le *Thesaurus anecdotorum* qui contient des pièces de la plus haute importance. Ils ont cru devoir se rendre au désir de certaines personnes et donner en outre la relation de leur voyage. « Ils le font, ajoutent-ils, d'une manière simple et naïve, telle qu'il convient à des solitaires dont on ne doit pas attendre un style fleuri; mais ils espèrent que la solidité des matières, la diversité agréable des faits et plusieurs circonstances édifiantes qu'ils y ont rapportées, dédommageront le lecteur de ce défaut et que les savants, les curieux et les gens de piété y trouveront de quoi se satisfaire » (2).

Peut-être les deux savants religieux se sont-ils flattés; nous craignons qu'un lecteur qui ne se laisserait pas guider par le seul intérêt des choses monastiques ou de la science pure, ne soit vite fatigué de la monotonie de cette histoire où il ne trouvera, en dehors d'une aimable ingénuité, rien du pittoresque et de l'imprévu que l'on recherche d'ordinaire dans ces sortes de récits.

(1) L. c. Préface.
(2) *Ibid.*

Avec dom Pitra l'ennui n'est pas à craindre. Si l'itinéraire est différent, le programme est pourtant le même. Comme ses savants devanciers, il va de bibliothèque en bibliothèque, fouillant les archives, dépouillant les manuscrits avec une rapidité et une sûreté de flair incroyables, relevant les inscriptions, interrogeant curieusement tous les souvenirs du passé, complétant les listes d'évêques et d'abbés, dressant les statistiques des diocèses, les généalogies, à travers les obits et les cartulaires, sans jamais se perdre ni se fatiguer dans ces interminables séries de noms et d'offices, enfin amassant une riche collection de faits et de documents. Mais sous le poids de cette érudition, il garde une éternelle jeunesse; ses récits sont vivants, personnels, pleins de verve et de poésie, semés d'observations piquantes. Quelques-uns de ces souvenirs réunis ont pu faire un livre dont nous nous occuperons plus loin et qui se lit avec l'intérêt d'un roman (1). Erudit, savant, il l'est autant qu'on peut l'être, au courant de toutes les traditions historiques, poétiques ou légendaires des pays qu'il parcourt, mais surtout des traditions hagiographiques, et capable d'en remontrer dans le terrain de leurs propres études à des savants cantonnés dans le domaine de l'histoire locale.

On serait tenté, pour achever le tableau, d'emprunter à dom Pitra quelques-uns des traits dont il s'est servi pour peindre ce qu'il appelle le « périple savant et pieux » des Bollandistes Henschenius et Papebrock à travers l'Allemagne, l'Italie et la France; le premier qui, selon le mot d'Alexandre VII, « dévore toutes les bibliothèques, » le second « qui commençait son travail à deux heures du matin sans presque l'interrompre jusqu'au soir. » (2) On trouverait certainement plus d'un point de ressemblance entre les savantes pérégrinations du bénédictin et des deux jésuites.

Mais tandis que ceux-ci voyageaient pour les seuls intérêts de la science, dom Pitra devait consacrer une partie de son

(1) Voyez plus loin ch. x, *Voyage en Belgique et en Hollande.*

(2) Cf. *Etudes sur les Bollandistes*, par dom Pitra, ch. IV et V.

temps à quêter. Il visita ainsi la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, la Suisse, canton par canton, paroisse par paroisse, reçu tantôt dans les presbytères, tantôt au séminaire ou dans les monastères et les couvents, quelquefois au palais épiscopal. Le plus souvent il payait cette hospitalité par des sermons ou par des conférences familières, plus favorables que la chaire à son genre de talent. A Troyes où il revint souvent et qu'il appelait son quartier général, il recevait l'amicale et gracieuse hospitalité de M. Guignard, alors archiviste et bibliothécaire de cette ville. A Reims Mgr Gousset continuait à se montrer son protecteur dévoué ; Mgr Parisis, encore évêque de Langres, lui témoignait aussi la plus grande confiance, le tenait au courant de ses projets et de ses travaux pour la défense de l'Eglise ; à Saint-Dié, à Strasbourg, à Nancy, c'est aussi l'évêché qui lui ouvre ses portes (1).

Partout il laissait sur son passage les meilleurs souvenirs. Les bibliothécaires et les archivistes des villes où il s'arrêtait, qui ne voyaient guère en lui que le savant, l'estimaient pour son érudition, déféraient volontiers à ses conseils, et lui-même se donnait souvent le malin plaisir de leur révéler, au milieu de leurs manuscrits ou de leurs chartes, l'existence de trésors ignorés. Sa rare distinction, son affabilité pleine de réserve, sa science relevée par la modestie et la simplicité lui attiraient la sympathie.

Sa vie n'en était pas moins rude. « Depuis ma dernière lettre, écrit-il, le 29 janvier 1846, j'ai été constamment en course à travers les Vosges ; je les ai parcourues dans tous les sens, et à toutes les heures du jour et de la nuit, presque toujours à pied : je partais parfois à deux ou trois heures du matin, souvent j'étais encore en route à dix ou onze heures du soir ; je ne m'arrêtais qu'au milieu du jour et de la nuit... J'ai vu des pays magnifiques, de beaux débris de monuments bénédictins épars dans les Vosges ; partout une population amie et qui se souvient de nos pères ; sur-

(1) Correspondance de 1845-1846.

tout un bon clergé qui nous appelle et nous recevra à bras ouverts, même en quêtant. Ce clergé est pauvre, sans casuel, sans messes; dans sa pauvreté il a trouvé à nous aider...

» Heureusement en cette vie que je mène, ballotté à tous les vents et livré à toutes les chances, j'éprouve une grande joie et une certaine facilité à me jeter aveuglément entre les bras du bon Dieu et à lui tout abandonner. *Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet* » (1).

Il ne négligeait dans aucune circonstance, qu'il s'agît de bibliothèques ou d'archives, des trésors des cathédrales ou des monastères, les souvenirs historiques qui avaient pour lui un si grand charme. Du couvent des dominicaines d'Unterlinden à Colmar, où il s'arrête quelques jours, il écrit au P. Lacordaire une lettre intéressante publiée dans l'*Auxiliaire catholique* (2). Il a profité de son passage pour étudier les anciens livres liturgiques du couvent, ses chroniques, mais surtout le *Livre des Sœurs*, où se trouve consignée l'histoire de leurs visions et qui décrit les différentes phases de leur vie mystique (3).

C'est au milieu de ces pérégrinations et de ces recherches que fut conçue la première idée du *Spicilegium Solesmense*, c'est-à-dire d'une collection dans laquelle prendraient place les documents inédits qu'il découvrait dans les bibliothèques. Depuis la naissance de l'humanisme et l'invention de l'imprimerie, les bibliothèques furent parcourues assidûment par les savants du quinzième et du seizième siècle. Découvrir dans ces vieux manuscrits poudreux du moyen-âge quelque discours encore ignoré de Cicéron, une décade de Tite-Live ou tout autre fragment de l'antiquité classique suffisait à fonder une réputation d'humaniste. Le même travail de recherche se poursuivait parallèlement

(1) A dom Gardereau, 17 janvier 1846, et à dom Guéranger, 29 juin 1846.

(2) Tome IV, pp. 67 et 375, année 1846.

(3) Goerres dans sa mystique a consacré quelques pages au récit de ces visions, *Christliche Mystik*, l. II, § 11.

sur le terrain de l'antiquité chrétienne, et les éditions des pères et des auteurs ecclésiastiques se succédèrent rapidement jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Mais ici le domaine était plus étendu, les ouvriers moins nombreux; aussi les savants de la génération suivante trouvèrent-ils encore beaucoup à glaner; ainsi se formèrent les collections d'*Anecdota*, les Spicilèges, les *Thesaurus* des d'Achéry, des Mabillon, de dom Martène et dom Durand, de Montfaucon, de Pez et de bien d'autres (1). Ils semblaient n'avoir rien laissé à faire à leurs successeurs, lorsqu'on vit avec étonnement paraître les nombreux volumes du cardinal Maï, contenant une riche moisson d'inédits, recueillis principalement dans la bibliothèque vaticane. C'est auprès de ces illustres savants que dom Pitra va se placer par la publication de son *Spicilegium Solesmense* et de ses *Analecta* (2).

Ces recherches dans les bibliothèques à la poursuite de l'inédit, au milieu de milliers de manuscrits dont le catalogue n'est encore qu'imparfaitement dressé, exigent pour être fructueuses une préparation spéciale et un ensemble de qualités assez rarement réunies dans un savant. Avec ses riches facultés et ce que Mgr Pie appelait « sa magnifique organisation pour la recherche et l'érudition » (3), dom Pitra y apportait une longue pratique de la paléographie grecque et latine, qui le mettait à même de déchiffrer rapidement l'écriture la plus rebelle, d'assigner au premier coup d'œil l'âge du manuscrit et sa provenance, une connaissance très étendue de la patristique, de l'histoire littéraire et de toutes les sciences auxiliaires.

Déjà dans une lettre du 26 octobre 1845, il expose le plan d'un recueil de documents inédits qu'il songe à réunir. Mais aussitôt rappelé à la réalité par la

(1) Cf. Ittigius et Dowling, ouvrages cités plus haut, p. 110.
(2) Nous donnons au chapitre XI le détail de ces ouvrages.
(3) Lettre du 1er septembre 1854, à dom Guéranger.

pensée de la triste situation où il est réduit, il ajoute : « Hélas ! j'ai bien d'autres épis à glaner. Nous en avons tant laissé tomber ! Puissions-nous au moins relever la Congrégation ! Ce sera bien assez si au bout du sillon arrosé de nos sueurs et de nos larmes, nous recueillons cet épi pour l'ajouter à la grande gerbe de saint Benoît notre Père, *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos* ». (1)

Ce dévoûment au service de sa Congrégation sera en effet sa meilleure gerbe, mais quoi qu'il en pense, il lui restera le temps de ramasser d'autres épis et de réunir une abondante moisson. Si la majeure partie de ses journées est prise par les affaires, les nuits lui restent. « J'ai, dit-il, le manuscrit de saint Méliton (de la bibliothèque de Strasbourg) depuis *trois nuits* à ma disposition » (2).

Les Vosges ont été au siècle passé une terre monastique illustrée par les souvenirs des grands cloîtres bénédictins. Dom Pitra en recherchait avec ardeur les moindres vestiges ; il savait que nul sujet n'intéressait davantage dom Guéranger, amoureux comme lui de ce passé monastique : « J'ai trouvé partout, raconte-t-il, jusqu'au fond des campagnes de précieux débris des archives et des bibliothèques de Senones, de Moyen-Moutier, du Saint-Mont, de Morimond, et bien d'autres. J'ai continué ma chasse aux inédits et j'ai ajouté tout un nouveau cahier de simples indications à mes notes d'Alsace ; dom Calmet, à lui seul, y figure pour deux volumes in-folio d'œuvres posthumes préparées par son neveu dom Fangé, pour deux ouvrages à part, l'histoire de Senones, continuée par dom Fangé jusqu'en 1788, l'histoire de l'abbaye de Munster, le début de dom Calmet, une énorme correspondance, puis un magnifique traité *des sacrements* par dom Fangé, rédigé sous les yeux de dom Calmet et très remarquable par un long appendice sur les liturgies ; puis toutes les œuvres philoso-

(1) A dom Guéranger.
(2) Lettre du 17 janvier 1846 à dom Gardereau.

phiques en deux volumes in-folio de dom Desgabets, le rival de Descartes et de Malebranche que M. Cousin est venu feuilleter et copier ; j'ai une note complète des travaux entrepris par toute la congrégation de saint Vannes avant sa dispersion et de tout ce qu'il en reste épars çà et là. Je ne fais qu'ébaucher ; il nous faudra de longues causeries pour aller au grand galop jusqu'au bout de l'histoire de mes excursions. » (1)

Un autre sujet dont il ne pouvait manquer d'entretenir son abbé, c'était la question liturgique. Dans le diocèse de Troyes, il signale l'entrain des curés à préparer le retour à l'unité de la liturgie ; à Saint-Dié on vient de reprendre la liturgie romaine (2) ; il recherche aussi pour dom Guéranger toutes les pièces liturgiques qui peuvent présenter quelque intérêt (3).

Mais nous tenons à citer une autre lettre où se révèlent, au milieu de cet exil forcé loin du monastère, son attachement pour ses frères, son désir de reprendre la vie monastique dans le cloître. Elle est datée du jour de sainte Scholastique sa patronne ; on y entend un écho de sa profession dont il célèbre l'aniversaire : « Je termine avec vous une journée que je viens de passer à Solesmes. Je m'y transporte souvent ; mais quand vient une peine ou une joie plus grande, j'ouvre la fenêtre du côté de la cité de paix, et je me mets en prière avec mes frères autour de vous. Aujourd'hui la fenêtre est demeurée ouverte tout le jour, et en cherchant dans le lointain la cellule du pauvre moine errant, je remontais plus loin encore dans mes souvenirs. J'évoquai les meilleurs pour me mettre en fête, et comme je n'en ai pas de plus beaux que ceux de ma chère profession, et comme il ne se rencontre presque plus un seul

(1) Lettre du 29 juin 1846. Déjà dans une longue lettre du 17 mars 1846 à M. de Montalembert, il énumère un très grand nombre de pièces antiques inédites qu'il a trouvées et dont quelques-unes ont été données dans son Spicilége et ses Analecta.

(2) Lettres du 29 nov. et 29 déc. 1846.

(3) 10 janvier 1847, lettre sur une pièce liturgique de Carlostad.

bon souvenir jusqu'à ce 10 février 1843, j'ai revécu ce beau jour pour une fois encore.

« ...Privé depuis si longtemps de vos avis paternels, séparé de tous mes frères, dépourvu de toutes les consolations de la solitude et de la communauté, je tremble de tomber dans mon vagabondage au *deterrimum genus monachorum* dont parle si tristement notre saint patriarche. J'ai peine à me résigner à cette vie de place publique et de grande route, qui non seulement me jette dans la foule et m'épanche tout entier au dehors, mais encore m'oblige à chaque instant d'agir par mon esprit propre et par mon seul conseil ; et à chaque jour, à chaque heure, sur un plan nouveau, dans un tout autre ordre, ou plutôt dans un désordre perpétuel. Que devient au milieu de tout cela l'esprit d'obéissance, l'esprit de pauvreté ? » (1)

Dom Guéranger pouvait rassurer son disciple toujours trop porté, par humilité, à exagérer ses torts ou ses craintes. Un moine qui sent aussi vivement les dangers du monde et éprouve à un pareil degré le besoin de la vie de prière et de solitude, montre qu'il a mieux l'esprit de son état que plusieurs de ceux qui vivent dans les cloîtres. Il n'appartient pas à cette triste race, que saint Benoît appelle les *gyrovagues* « lesquels, dit-il, passent toute leur vie à courir de province en province, restant trois ou quatre jours en chaque monastère, sans cesse errants, jamais stables, esclaves de leurs passions et adonnés aux plaisirs de la bouche. » (2) Nulle peinture ne convient moins que celle-là à ce moine austère que l'obéissance seule maintient loin de son monastère et qui chaque jour se sanctifie par les difficultés mêmes qu'il rencontre.

L'accueil que dom Pitra avait reçu dans son passage à travers la Belgique en 1844, l'engagea à y revenir pour y chercher de nouveaux secours et y continuer ses travaux dans les bibliothèques de ce pays si riches en vieux manuscrits. Le 18 avril 1847 il était à Gand, et il visita successive-

(1) A dom Guéranger, 10 février 1847.
(2) *Regula sancti Benedicti*, caput I.

ment les villes principales de la Belgique et ses monastères.

Les préoccupations douloureuses qui avaient assombri son premier voyage s'étaient en partie dissipées ; si les désastres financiers n'étaient pas encore réparés, la crise n'était plus du moins à l'état aigu, on pouvait maintenant espérer de la conjurer. Aussi le voyons-nous profiter de son voyage en vrai pèlerin et en touriste, mais surtout en érudit. Tout en poursuivant ses recherches avec activité et en amassant une riche provision de matériaux pour son Spicilège, il s'est laissé entraîner quelquefois par le charme de l'histoire locale ou des vieilles légendes. A Liège, il écrit sur Notger, évêque de cette ville, une étude dans laquelle il peint en traits énergiques le caractère de cet évêque féodal du onzième siècle, qui sent courir encore dans ses veines le sang bouillant de ses ancêtres. Notger fait trembler les barons voisins, affranchit de leur tyrannie la cité épiscopale, rebâtit Malines, et son influence s'étend jusque sur les grandes abbayes des Pays-Bas, de Suisse et d'Allemagne. Mais la légende s'est emparée de ce type d'évêque, elle a si bien germé autour de son histoire, qu'elle l'a en quelque sorte étouffée. Il fallait sous cette végétation parasite retrouver le terrain historique. Cette recherche était d'autant plus nécessaire que la légende ne se contente pas ici, comme dans quelques cas, de donner à un fait des proportions fabuleuses, elle va jusqu'à fausser le caractère d'un personnage. Elle nous représente l'évêque sous les traits d'un guerrier cruel et félon, qui dans sa lutte contre les barons ne recule ni devant la trahison, ni devant l'assassinat, qui attire son ennemi dans un guet-apens et le massacre avec tous ses gens. Dom Pitra, à l'aide des documents, suit la légende et remonte de siècle en siècle jusqu'à l'origine ; il en voit la formation, et montre par des chroniques antérieures dans lesquelles le fait ne se trouve même pas mentionné, le moment précis où le roman supplante l'histoire. La mémoire du saint évêque est ainsi vengée. C'est une bonne thèse de critique histo-

rique et une judicieuse application de l'argument négatif (1).

Dans la célèbre abbaye de Notre-Dame-d'Afflighem et à Termonde, nouveaux sujets d'études pour notre savant. Afflighem, l'abbaye reine dont l'abbé a le premier rang aux états de Brabant, en tête de la noblesse flamande, Afflighem la plus populaire des abbayes, l'abbaye nationale, le Saint-Denys de la Belgique, comme l'appelle dom Pitra, devint la mère et le chef des abbayes de la contrée et plus tard donna son nom à une congrégation florissante. Dom Pitra en esquisse à grands traits l'histoire dans un article envoyé à une revue du temps, l'*Université catholique* (2).

La même abbaye lui inspira le sujet d'un autre travail composé à l'aide de précieux inédits trouvés en diverses bibliothèques et qui lui permettent de rétablir dans sa vérité un épisode mal connu de la vie de saint Bernard. Le grand abbé, dans un voyage en Flandre, visita la célèbre abbaye. Il fut si édifié de la régularité et de la sainte observance des moines qu'il résuma ses impressions dans ce mot : « Ailleurs, j'ai vu des hommes, ici je vois des anges. En vérité Afflighem *afflige* l'homme, mais élève l'âme. » Une sorte de concile composé des plus célèbres abbés de Belgique se réunit dans la salle capitulaire sous la présidence du saint, qui termine pacifiquement un différend soulevé entre deux monastères. C'est au sortir de cette assemblée que se produit le fait miraculeux dont le savant bénédictin s'efforce d'établir l'authenticité. Tous ensemble, moines et abbés, avant de se séparer, s'en allèrent une dernière fois prier à l'église. Tous les yeux se fixaient sur l'illustre abbé ; tout à coup, comme la procession défilait sous le cloître, saint Bernard s'arrête à l'un des angles

(1) *L'Evêque Notger*. Lettre à M. Polain, archiviste à Liège. Extrait du *Bulletin archéologique liégeois*, in-8o de 22 pp. Liège, 1851.

(2) *Quelques études monastiques. — L'abbaye d'Afflighem ;* cf. *Université catholique*, deuxième série, t. VI. Dom Pitra songeait alors à une série de notices historiques de même genre, mais il n'a pas donné suite à ce projet.

orné d'une statue de la Sainte Vierge, il s'incline devant la madone et lui adresse le salut qui a toujours fait tressaillir la Mère de Dieu : *Ave Maria*. Sous les yeux de tous, la tête de la statue s'incline et répond : *Salve Bernarde* (1).

A Bruxelles dom Pitra ne pouvait manquer de s'arrêter chez les bollandistes qui étaient doublement ses frères, par la profession religieuse et par l'amour passionné de la science ; ils lui ouvrirent libéralement les trésors de leur bibliothèque. Le séjour qu'il fit chez eux charma le bénédictin et le décida à initier le public à leurs travaux. Ce sujet n'avait guère été qu'effleuré dans la savante dissertation de Gachard : *Mémoires sur les bollandistes et leurs travaux,* spécialement depuis la suppression de l'ordre des Jésuites, en 1773, jusqu'à leur réunion aux religieux de Tongerloo, en 1789. Le livre de dom Pitra, *Etudes sur la collection des actes des saints* par les Pères jésuites bollandistes, mérite de nous arrêter un moment (2).

C'est une histoire curieuse et qui a inspiré d'heureuses pages au savant bénédictin que celle des origines des *Acta sanctorum,* dont la première idée est conçue dans l'abbaye bénédictine de Liessies au lendemain de la mort du célèbre et pieux Louis de Blois, et dont l'exécution fut courageusement entreprise par les Pères jésuites. Le premier de ces hagiographes qui se présente à nous est le P. Héribert Rosweyde avec sa passion si ardente et si sincère, ou mieux sa vocation décidée pour l'histoire des saints, concevant après Lipomani et Surius le plan d'une hagiographie plus vaste, plus scientifique, dépensant ses forces et une

(1) *Notre-Dame-d'Afflighem,* dans l'*Univers*, 21, 24, 25 décembre 1848; reproduit dans la *Revue de Louvain,* t. VI, pp. 425-431 ; 457-468. A part, in-8° de 42 pp. Louvain, 1848. Cf. aussi Migne, *Patrologie latine,* t. CLXXXV, pp. 1798-1832, sous ce titre : *Documents sur un voyage de saint Bernard en Flandre.*

(2) 1 vol. in-8° de CVIII-232 pp. Paris, 1850. Plusieurs des chapitres avaient paru sous forme d'articles dans l'*Univers* 1847, numéros des 5, 8, 11, 15, 21, 26 septembre, et dans l'*Université catholique,* deuxième série, tome VII, pp. 332, 411, 520 ; t. VIII, p. 37 ; et t. X, p. 182.

activité fiévreuse en mille travaux divers et mourant le 5 octobre 1629 avant même d'avoir pu mettre sérieusement la main à cette œuvre cyclopéenne.

Bellarmin qui avait eu communication du plan de Rosweyde pensait que pour le remplir il eût fallu au savant jésuite deux cents ans de vie. Ce n'était pas assez dire : la besogne a été partagée entre plus de trente travailleurs et après deux cent cinquante ans l'œuvre n'est pas près d'être achevée.

Il est vrai de dire que le plan de Rosweyde fut étendu par Bollandus et ses collaborateurs. Il faut lire dans ces chapitres, qu'il est si difficile de résumer, le prodigieux travail qu'exige l'entreprise, les remaniements apportés à la conception primitive, la correspondance commencée avec les savants de toutes les parties du monde, les voyages d'exploration à travers les bibliothèques d'Europe, la création du musée bollandien ; la description des physionomies si originales et si vivantes de Bollandus, d'Henschenius, de Papebroch ; les diverses tendances critiques qui se révèlent chez leurs successeurs ; la somme énorme d'énergie, de talent, de patience, et pourquoi ne pas le dire, de sainteté, dépensée au service de cette institution qui a su triompher de tous les obstacles et se retrouve debout après toutes nos révolutions pour continuer son œuvre. L'auteur, dans ces pages brillantes et rapides, nous fait traverser toutes les écoles d'érudition depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, nous montre à l'œuvre ces vaillants ouvriers, surprend les secrets de leur méthode et de leurs procédés de travail, et sait nous les exposer avec une intelligence et une verve qui décèlent en celui qui tient la plume, les goûts, les qualités, le tempérament d'un bollandiste.

Quel profane, en passant devant cette immense collection des *Acta sanctorum*, à peine ouverte en quelques rares volumes, se douterait que ces lourds in-folio, d'apparence si pacifique, conservent les traces de luttes ardentes entre savants, de joûtes redoutables dans lesquelles à dix ou quinze

ans d'intervalle et à six cents lieues de distance, on échange des pamphlets virulents, des arguments irrésistibles! Qui croirait que telle de ces dissertations a soulevé des tempêtes, que des royaumes ont prit fait et cause dans la querelle et sont intervenus par leurs agents diplomatiques pour faire suspendre la publication!

Puis ce sont d'autres querelles moins périlleuses, mais non pas moins chaudes ni plus courtoises, la querelle sur l'origine des Carmes, et cette « guerre diplomatique » qui ne dura pas moins d'un siècle, dans laquelle Papebrock, Hardouin, Germon, Coustant intervinrent et qui fit naître le chef-d'œuvre de Mabillon et du même coup la science diplomatique.

On trouve encore dans ces livres vénérables un écho des grands événements politiques du monde depuis le dix-septième siècle. Joseph II étend sa lourde main sur l'œuvre bollandienne et voudrait faire plier les règles de la critique à sa fantaisie; la guerre déclarée partout aux jésuites n'épargne pas les austères hagiographes; la séparation de la Belgique, la révolution française, les guerres de l'empire et la restauration, autant d'événements qui ont leur contrecoup dans l'histoire des bollandistes.

Dom Pitra a lu et annoté tous ces volumes; il a pénétré dans ce labyrinthe; il a fait mieux, il nous a donné un fil conducteur pour y entrer à notre tour et nous y retrouver. Il revient de cette longue course non pas ennuyé ni fatigué, mais ravi au contraire de ce qu'il a vu et il nous en fait le récit avec une chaleur communicative.

Les nouveaux bollandistes appartiennent déjà à l'histoire. Après avoir fait celle de leurs aînés, dom Pitra introduit en scène leurs successeurs et montre par l'étude de leur œuvre qu'ils étaient dignes d'en devenir les héritiers.

C'est à l'aide des papiers inédits du *Musée bollandien* communiqués par les pères que dom Pitra nous retrace cette histoire. Le volume se termine par de précieux *Analecta* contenant quelques lettres des anciens bollandistes. Lorsque l'auteur voulut réunir ses articles en volume, il

écrivit comme préface à son livre une dissertation importante sur les collections de vies de saints depuis l'origine de l'Église jusqu'à Rosweyde ; c'est une véritable histoire de l'hagiographie, composée avec autant de science que de goût et, où se révèle, avec des vues neuves et originales, une rare faculté de synthèse.

CHAPITRE X

VOYAGES LITTÉRAIRES (SUITE)

Voyage en Hollande. — La révolution de 1848. — Les conciles en France. — Second voyage en Angleterre. — Le *Gallia Christiana.* — Recherhes dans les bibliothèques d'Angleterre. — Sir Phillips et la bibliothèque de Middlehill. (1847-1850.)

Le pays qui s'étend entre les bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Bas-Rhin a occupé à diverses époques une place importante dans l'histoire de l'Eglise. Cette petite contrée arrosée par de grands fleuves, envahie périodiquement par l'Océan et qui a servi de champ de bataille à tant de peuples, a de tout temps attiré les apôtres, les missionnaires et les moines; saint Boniface, saint Willibrord, saint Eloi, saint Bavon, saint Cunibert, saint Wilfrid s'y sont tous rencontrés; là se sont fondées les grandes abbayes d'Egmont, de Lœuwenhorst, de Rynsburg; les ordres de saint Benoît, de Citeaux, des prémontrés, des dominicains, des franciscains, les confréries ou guildes s'y donnent rendez-vous; c'est la patrie des Ruysbroek, de Thomas a Kempis, de Gérard de Groot, des *frères de la vie commune*, de la bienheureuse Lidwine de Schiedam, et par un étrange contraste, ce sera la patrie d'Erasme et des humanistes, le chef-lieu du jansénisme.

Après un voyage en Belgique, dom Pitra passa huit mois en Hollande, de mai à décembre de l'année 1847. Il la parcourut en tous sens et nous pouvons ajouter, dans tous

les équipages. Le moins curieux n'est pas celui que les Hollandais appellent *trekschuit* et que dom Pitra nous décrit de la manière suivante :

« Des voitures fort diverses que je connais, la plus commode, à mon avis, sauf deux pieds robustes, c'est le *trekschuit* hollandais. Je voudrais vous montrer, assis sur un sac, dans ma cabine de planches, quatre ou cinq paysans de la Frise fumant en silence devant une table, des pipes en faisceaux, un réchaud embrasé, sous une vaporeuse et balsamique atmosphère, non loin de leur bétail ruminant derrière une cloison, et tout cet équipage filant sur l'eau, sans bruit, sans mouvement, sans le plus petit sillage. Qui veut dort à l'aise, lit ou écrit, rêve ou prie autant qu'il lui lui plaît, pour un ou deux centimes par lieue. Je ne crois pas que la basterne à quatre bœufs qui promenait dans Paris les *monarques indolents*, fût plus douce, plus économique, aussi expéditive. Vous me manquez pour jouir du spectacle ; autant que je puis je veux y suppléer en prenant la plume pour vous écrire.

« Mes voisins ont fumé et dorment; mon bagage d'écrivassier est sur la table; une chronique frisiaque du Mont-Thabor déposée sur mes genoux me sert de pupitre ; rien ne troublera notre confabulation, sauf peut-être un troupeau de taureaux frisons que j'aperçois par une cloison entr'ouverte; un bond et un coup de corne suffiraient pour bousculer et jeter à l'eau tout l'équipage ahuri. Entre tous ces compagnons sommeillant et ruminant, ronflant ou beuglant en cadence, je suis seul et que faire en un *trekschuit* à moins qu'on ne songe ou qu'on ne parle à ses amis ? » (1) Et le voilà racontant durant de longues pages, avec son entrain ordinaire, les légendes et l'histoire du pays de Frise. Car là encore ce qui l'attire surtout ce sont les archives et les bibliothèques et les souvenirs chrétiens. Et quel pays plus riche en vieux souvenirs que celui-là !

Dom Pitra écrit sur ce sujet un de ses livres les plus

M. Guignard ; cf. l'*Ami de la religion*, t. 145, p. 361 ; et Guéranger, 7 septembre 1847.

attachants et les plus curieux sous le titre de *Voyage historique* ou *la Hollande catholique* (1). Cet ouvrage présente les mêmes qualités littéraires que les études sur les Bollandistes. Le style, qui se distingue par l'éclat des couleurs et le mouvement, manque un peu de naturel; l'expression souvent heureuse est quelquefois trop recherchée. L'unité fait aussi défaut dans ce livre. La plupart des chapitres ne sont autre chose que des lettres à ses correspondants ordinaires, dom Guéranger, M. Guignard, Mgr Gousset et quelques pères jésuites. La pensée maîtresse qui sert de lien à toutes ces lettres, c'est celle de l'influence de l'Eglise sur la civilisation de ces peuples. On relève à chaque page des détails bien observés, des remarques piquantes sur les mœurs, d'ingénieuses descriptions. Il conte volontiers les vieilles légendes du pays et nous ouvre son carnet de notes pour nous faire part de ses découvertes dans les bibliothèques et les archives, dans les chroniques des monastères. Il a aussi des chapitres curieux sur l'histoire religieuse et en particulier sur le mouvement catholique contemporain en Hollande, sur le tribunal de la Vehme et sur les mystiques des Pays-Bas. Les pages sur le roi Louis de Hollande, publiées au moment où tous les regards étaient fixés en France sur le prince président, eurent un certain retentissement. Son instinct de chercheur conduisit dom Pitra jusque dans les archives secrètes des jansénistes d'Utrecht où il trouva une série de documents inconnus cachés au pied du dom Kerk, les annales secrètes du jansénisme, enfouies dans la petite église de Sainte-Gertrude (2). Rien ne le rebute; les archives s'animent pour lui; ces vieux papiers excitent son enthousiasme. Voici en quels termes il traduit ses impressions dans une lettre à M. Guignard : « Je ne soupçonnais pas, malgré les goûts que vous me con-

(1) *Voyage historique* dans l'*Ami de la Religion* (voyez à l'appendice la *Bibliographie des œuvres du cardinal Pitra*; à part avec modifications sous ce titre : *La Hollande catholique*. In-18 de 350-vi pages. Paris, 1850.)

(2) *La Hollande catholique*, p. 163.

naissez, tout l'attrait que présente le simple dépouillement d'un inventaire d'archives ou d'un rôle *diversorum*, dans un pays et à une époque de guerres civiles et religieuses. C'est un tel conflit de noms, de dates, d'ordres, de contre-ordres, de placets et de placards que la bataille semble recommencer : les feuilles mortes se raniment, les autographes parlent, une simple signature arrive au bruit du galop. C'est un tournoi où tous les combattants se croisent et vocifèrent; et quand il s'y joint le pêle-mêle disgracieux des chiffons du seizième siècle, hérissés de si affreux caprices de plumes et de scribes, c'est la poussière et la fumée d'un champ de bataille. Dans les archives des cinq grands chapitres d'Utrecht, au donjon du château de Saint-Meerenberg, au stadhuis de Campen, dans le Sekretkamer de Deventer, dans la cour provinciale d'Arnem, j'ai éprouvé cet attrait à un point que je ne puis vous dire : *procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitus*. Je vous connais homme à me suivre sans effroi dans ce dédale où je viens de passer plusieurs mois » (1).

Mais si les archives l'attirent, les beautés de la nature ne le laissent pas indifférent. L'aspect de ce curieux pays tout coupé de canaux, couvert de tourbières, de sables, de polders, de steppes désertes d'où émergent çà et là des îles de verdure, de grasses prairies, et au delà des terres l'immense et morne océan, tout cela fait sur lui une profonde impression.

Ecoutons par exemple comment il nous décrit son voyage à travers la Frise : « Je traversai toute la nuit un pays presque désert, de vastes nappes de prairies, des clairières silencieuses dont la lune accidentait à peine les ombres monotones. Que faire sinon de penser aux morts ? Je me pris donc à chercher dans le lointain nébuleux et flottant de ces steppes, parmi les ombres rares et douteuses des grands arbres, la pointe des vieux clochers, les tours abbatiales, les hauts manoirs de la Frise féodale. Vorper, l'historien

(1) Lettre à M. Guignard, 15 juillet 1847. Cf. *La Hollande catholique*, 172-173.

des Pays-Bas, m'avait dit la veille qu'alors il y avait peu de cités, mais partout des villages, entremêlés sans interruption, de monastères et de châteaux. Et pourtant je ne traversais que des solitudes. Pour les repeupler j'évoquai tous mes souvenirs, je fis descendre à la clarté des étoiles une terre ancienne et des cieux trépassés, une Jérusalem d'autrefois. Il ne fallait pas un grand effort d'imagination...

» ... Avant le milieu du jour j'étais déjà loin, cheminant sous les grands ombrages, entre des cours d'eau et des prairies ondoyantes à perte de vue. Cette verdeur du mois de mai, la renaissance de cette belle nature me semblait une visible image de la foi catholique qui reprend possession de la Hollande » (1).

En traversant la Belgique pour se rendre en France, dom Pitra éprouva le plus douloureux mécompte qui puisse frapper un savant ; il égara l'énorme malle qui contenait ses manuscrits et ses notes, ces précieuses notes réunies avec tant de peine et qui représentaient de si longues veilles.

Le sacrifice fut douloureux, mais il l'avait accepté courageusement et il l'offrait déjà à sainte Scholastique en célébrant sa fête chez les bénédictins anglais de Douai, lorsque sa malle lui fut rapportée inopinément ; arrêtée un moment à la frontière, elle lui revenait trouée, disloquée, fouillée, mais intacte (2).

Dom Pitra était à Lille au moment où éclatait la révolution de février. Le gouvernement de Juillet perdait au milieu d'une émeute le pouvoir qu'il tenait de l'émeute. La monarchie de 1830 n'avait pas toujours montré une grande bienveillance pour les catholiques ; les congrégations religieuses avaient été longtemps tenues en suspicion. Ce gouvernement n'avait pour attirer le respect et la sympathie des honnêtes gens ni les souvenirs ni les droits de la monar-

(1) Lettre à M. Guignard, 10-11 septembre 1847. Cf. L'*Ami de la religion*, t. CXLVII, p. 361, et *La Hollande catholique*, p. 333.

(2) Lettre à dom Guéranger, 19 mars 1848.

chie légitime. Aussi dom Pitra le vit-il tomber sans grand regret ; il espéra que la nouvelle république née d'une pensée de liberté, se montrerait envers l'Eglise moins ombrageuse que n'avait été le pouvoir déchu. Lorsqu'il vit l'émeute se perpétuer dans la rue, il craignit un moment que la démagogie déchaînée n'emportât dans ses excès toutes les institutions du passé. Néanmoins il ne désespérait pas de l'avenir. « Je crois volontiers, écrit-il, que la République française donnera à la démagogie cette grande leçon qu'elle seule peut lui donner efficacement; aucune monarchie possible n'en imposerait à cette démocratie » (1).

En fait la révolution de 1848 se montra plus respectueuse des droits et des libertés de l'Eglise que n'avait été celle de 1830, qui enveloppa dans une même haine la monarchie légitime et le catholicisme. Les catholiques, après avoir vainement réclamé la liberté de l'enseignement sous le gouvernement de Juillet, allaient l'obtenir sous la république.

Une ère de liberté s'ouvrait donc pour l'Eglise ; les évêques en profitèrent pour réunir des conciles provinciaux. Depuis 1727 aucune assemblée de ce genre ne s'était tenue en France, malgré les prescriptions du concile de Trente qui demandait la réunion de ces conciles tous les trois ans; il faut reconnaître qu'ils avaient été remplacés, d'une façon bien insuffisante du reste, par les assemblées du clergé de France qui, depuis Louis XIV surtout, subissaient trop directement l'influence de l'Etat pour produire tous les bons résultats qu'on était en droit d'en attendre. Nous tenions à signaler dans la vie du cardinal Pitra ce fait de la tenue des conciles en France, parce que sa correspondance nous fournit sur ce point des détails nouveaux et inédits.

D'après une lettre confidentielle écrite à dom Guéranger, le 15 novembre 1848, il paraît que l'initiateur de ce mou-

(1) Lettre à dom Guéranger.

vement conciliaire fut l'infatigable évêque de Langres, Mgr Parisis, dont l'influence grandissait chaque jour depuis les dernières luttes. « Il est décidé, écrit dom Pitra, qu'il y aura un concile de l'Eglise de France. Mgr de Langres entama l'affaire il y a quelques semaines, s'assura d'abord des dispositions du gouvernement. Le général Cavaignac (il était alors président de la République) déclara le champ tout à fait libre. Son Excellence le Nonce (Mgr Fornari qui appuyait de tout son pouvoir Mgr Parisis) écrivit aussitôt à Rome pour déférer l'affaire au Saint-Siège. On attend la réponse.

» Le Nonce a proposé de faire convoquer le concile par le Pape, d'y envoyer un légat du Saint-Siège pour le présider, d'y inviter, avec tous les évêques, les abbés de l'Ordre de saint Benoît et de Citeaux ou de la Trappe (1).

» Ce concile n'aurait rien de commun avec les anciennes assemblées du clergé et se tiendrait selon toutes les formes canoniques en usage dans les anciens conciles pléniers d'Arles, d'Orange, etc. Il serait immédiatement suivi de conciles provinciaux qui appliqueraient les dispositions générales à chaque province ecclésiastique...

» Il s'agit de faire le mieux possible, et l'on veut dès ce moment préparer les travaux et s'entourer de tous les documents nécessaires quant au cérémonial. Bourges a été proposé et accepté par le gouvernement comme lieu de réunion.

» Quant aux matières de délibération, vous les pressentez toutes, les études ecclésiastiques, la présentation des évêques, les desservants, les officialités, les chapitres, les pensions ecclésiastiques, peut-être la liturgie... »

On demandait le concours de dom Guéranger et celui de dom Pitra pour quelques mémoires préparatoires. Malheureusement ce projet de concile national n'aboutit pas, par suite de l'opposition qu'il rencontra auprès de certains

(1) On peut croire que dom Pitra, par ses relations avec le Nonce et avec Mgr Parisis, n'était pas étranger à cette clause.

évêques qui, encore attachés aux idées gallicanes, craignaient que les droits et les prérogatives du Saint-Siège ne fussent affirmés trop haut dans cette assemblée. C'est ce que dom Pitra nous apprend dans une lettre postérieure (1). Mais du moins la pensée de réunir des conciles provinciaux fut acceptée, et de 1849 à 1851 toutes les provinces, sauf celles de Cambrai et de Besançon, se réunirent en concile. Nous verrons plus tard dom Pitra prendre part à l'une de ces assemblées. On peut ajouter que si ce concile national salué avec tant de joie par le savant bénédictin avait eu lieu sous l'inspiration du nonce et de l'évêque de Langres, on n'aurait sans doute pas eu à déplorer les incidents fâcheux qui se produisirent dans quelques-uns des conciles provinciaux; l'autorité du Pape y aurait été mieux respectée, peut-être même la scission qui se produisit vers cette époque dans le parti catholique aurait-elle pu être évitée.

Dom Pitra devait bénéficier lui-même de la bienveillance du gouvernement de 1848. Le ministre de l'Instruction publique, M. de Falloux, mis au courant des découvertes faites par le savant bénédictin dans ses voyages, lui accorda une mission scientifique dans le but de recueillir de nouveaux documents pour le Spicilège et aussi de se livrer à un travail préparatoire pour la continuation du *Gallia Christiana*, confiée aux bénédictins de Solesmes (2). Un chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, tenu à Marmoutiers en 1708, avait donné à dom Durand et à dom Martène la mission de reprendre et de compléter ce grand ouvrage. Ce dessein fut arrêté dans son exécution, comme bien d'autres entreprises littéraires, par la révolution française au moment où l'on commençait l'impression des premières feuilles du quatorzième volume (3). L'œuvre attendait de nouveaux ouvriers; dom Pitra voulut à son tour y

(1) Lettre à dom Guéranger, 10 février 1849.

(2) *Archives des Missions scientifiques*, t. I, p. 485.

(3) Cf. L'article de M. Guérin, *Revue des questions historiques*, t. XI, p. 199. L'auteur ignore malheureusement l'existence des trois rapports de dom Pitra qui lui auraient fourni d'utiles renseignements.

mettre la main. Son séjour en Angleterre devait durer près de sept mois ; il nous en a laissé une relation attachante dans ses lettres et dans trois rapports insérés aux archives des missions scientifiques (1). Le temps qui précéda son départ fut consacré à des études préparatoires : dépouillement des collections de Housseau, de Gaignières, des papiers des bénédictins de Saint-Maur à la bibliothèque Nationale, classification des notes, étude des catalogues et des répertoires de Fabricius, de Cave, de Oudin, en un mot de tous les recueils qui pouvaient lui être utiles pour ses recherches dans les bibliothèques ; il se mit même à l'étude de l'hébreu et du syriaque dans l'espoir de déchiffrer les manuscrits syriaques du *British Museum* et d'y trouver quelques fragments de saint Irénée, de saint Méliton, de saint Hippolyte, et autres Pères des premiers siècles qu'on lui avait signalés. « Je me mets au syriaque, dit-il, et comme il n'y a pas d'autre voie pour y arriver que l'hébreu, je dévore depuis le matin jusqu'au soir cinq cents racines hébraïques et je commence demain la grammaire syriaque (2). » Il s'aperçut probablement plus tard qu'il pouvait se passer pour ses travaux de l'une et l'autre langue, car il n'en poussa pas plus loin l'étude.

L'heure du départ arriva bien vite au milieu de ces occupations si diverses ; sur les derniers jours de juillet il quittait la France en compagnie d'un de ses confrères, dom Camille Leduc, qui devait l'aider dans ses travaux. Si l'on se rappelle au milieu de quelles tristesses et de quels cuisants soucis s'était accompli le premier voyage en Angleterre, on comprendra avec quelle joie dom Pitra dut saluer la perspective d'études tranquilles qui s'ouvrait cette fois devant lui.

Ce voyage d'Angleterre avait une grande importance pour la continuation du *Gallia*. Il faut se rappeler en effet

(1) Premier rapport, *Archives des Missions scientifiques*, t. I, pp. 485-502 ; deuxième rapport, *Ibid.* t. I, pp. 537-579 ; troisième rapport, *Ibid.*, t. IV, pp. 93-113, et 153-184.

(2) Lettre à dom Guéranger, 18 juillet 1849

que nos provinces de l'ouest ont été soumises au régime anglais pendant de longues années, et qu'un nombre considérable de pièces intéressant leur histoire sont en Angleterre. De plus dom Pitra espérait faire dans ce pays une découverte dont les résultats eussent été des plus heureux pour la continuation du *Gallia*. On savait qu'un ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dom Levaux, émigré en Angleterre au moment de la Révolution, avait emporté avec lui une partie des manuscrits concernant ce travail. La connaissance de ces manuscrits eut épargné aux continuateurs de longues et pénibles recherches. Malheureusement il fallut bien se convaincre que les précieux écrits n'étaient plus en Angleterre. Monseigneur Thomas Brown, vicaire apostolique au pays de Galles, apprit à dom Pitra que le Père Levaux, accueilli par les bénédictins anglais, passait en effet pour avoir possédé de curieux manuscrits. Mais en 1820 une tentative de restauration de l'ordre bénédictin ayant été faite à Senlis, dom Levaux avait repassé le détroit avec ses papiers. Le président de la congrégation anglaise, révérend docteur Barber, confirma de tout point ces détails. Il avait connu dom Levaux et savait qu'il était mort en 1828 dans un ermitage austère, près de sa famille. Déçu de ce côté, dom Pitra se mit incontinent à pousser ses recherches dans un autre sens. L'Angleterre était restée à peu près fermée aux premiers auteurs du *Gallia;* il y avait donc une riche moisson à récolter. Il commença par le *British Museum*, où il découvrit des cartulaires et des inventaires et autres pièces sur l'histoire ecclésiastique de la Touraine, notamment sur le célèbre conflit de quatre siècles entre les églises de Tours et de Dol en Bretagne; pour la province d'Utrecht et de Besançon il trouva aussi des chroniques inédites, et des documents nouveaux sur l'ordre de Cluny et sur celui des Chartreux.

Après le British Museum, dom Pitra voulut visiter la célèbre bibliothèque de Middlehill, aujourd'hui dispersée. ...net Phillips, qui en était propriétaire, avait pendant

vingt-cinq ans consacré une partie de son immense fortune à réunir dans son château un vaste musée de curiosités et de manuscrits de tous les temps et de tous les pays. Laissons la parole à dom Pitra si bien inspiré par son souvenir reconnaissant : « ...*Litteratis aperta*, c'est le titre qu'en 1824 le généreux baronnet donnait à son musée. C'est ainsi qu'il entendait continuer des traditions chères aux vieilles et nobles familles de l'Angleterre, consacrées à Middlehill par les souvenirs encore vivants d'une riche et hospitalière abbaye de Peshore... Il ne se peut rien ajouter à l'accueil qu'ici l'on accorde également à tous ; à cette hospitalité qui a la munificence des vieux temps et la politesse des mœurs les plus modernes ; à ce commerce érudit du baronnet qui a pour tous assurément, sans distinction de langues, un facile entretien, mais qui réserve peut-être aux français une parole encore plus élégante et plus aimable... Un visiteur survient-il, l'éditeur antiquaire, généalogiste, paléographe, suspend tous ses travaux et n'a plus qu'une sollicitude : trouver ce qui peut plaire au voyageur, prévenir ses plus indiscrètes demandes, lui ménager d'agréables surprises.

» Nous n'hésitons pas à descendre jusqu'aux détails : il nous est souvent arrivé au soir d'une journée où nous éprouvions le besoin de nous confondre en excuses, d'être convié par le baronnet à une récréation qu'il appelait le *dessert des manuscrits*. A l'heure où la table anglaise se couvre de vins, de fruits, de mets plus rares, nous trouvions étalé sous nos regards un rare buffet des plus précieux manuscrits de Middlehill et nous pouvions à discrétion passer de l'un à l'autre jusqu'au delà des plus longues veillées. C'est ainsi que nous avons eu ce que, à notre tour, nous appellerions les *soirées* de Sirmond, de Mabillon, de Meermann ; les vigiles de saint Martin de Tournay, de saint Maximin de Trèves, de saint Waast d'Arras, les *Nuits* mérovingiennes et lombardes... » (1)

(1) Premier rapport, p. 558 et seq.

Middlehill offrait à dom Pitra dix-huit mille manuscrits provenant des bibliothèques les plus célèbres, du collège de Clermont, de Saint-Victor, de Saint-Germain-des-Prés, de Lobbes, de Stavelot, de Saint-Maximin de Trèves, Saint-Martin de Tournay, Saint-Waast d'Arras, de Bobbio, de Milan, de Rome, du Mont-Athos, de la Thébaïde. Il recueillit là des notes importantes sur les collections des conciles, des variantes considérables négligées par Labbe et Sirmond; c'est là encore qu'il trouva les célèbres fragments de Commodien et d'autres auteurs qui sont entrés dans ses collections d'inédits (1); il y réunit des renseignements nouveaux pour les provinces de Grenoble, de Tours et d'Utrecht; il y copia le cartulaire de Saint-Florent de Saumur d'un bout à l'autre, travail qui eut paru ingrat à bien des savants, mais qui, dit-il, a été une de ses grandes jouissances... « Un cartulaire nous a toujours semblé, poursuit-il, la plus vivante manifestation des anciens âges : chaque feuillet amène en regard un pape, un évêque, un empereur ou roi, un comte ou baron qui parle entouré de tout son cortège, par l'organe d'un docte clerc, official ou chancelier. C'est plus que la vue rétrospective d'un plaid, d'un concile ou d'un tournoi, car c'est toutes ces choses à la fois, ou se succédant avec la plus fidèle et la plus dramatique vérité » (2). Dom Pitra fit aussi à Middlehill des extraits des titres de Vendôme et de ceux de Fontevrault.

Après Middlehill où il fit deux séjours, il vit s'ouvrir devant lui les archives de Westminster, du Record office et de la tour de Londres. L'archidiacre de Westminster, Wordsworth, dont il avait conquis l'amitié, lui fit visiter la bibliothèque et les archives de Lambeth-Palace, permission qui depuis trois siècles n'avait pas été accordée à un voyageur étranger. Sous ces immenses et froides voûtes,

(1) Cf. dans le troisième rapport la liste des auteurs anciens dont il a trouvé des fragments en Angleterre. Cette table contient plus de cent cinquante noms.

(2) Deuxième rapport. *Archives des missions scientifiques*, t. I, p. 577. (1850).

il voyait se succéder année par année, siècle par siècle, tous les actes des archevêques de Cantorbéry, dont l'histoire renferme en abrégé celle de toute l'Angleterre. Il put mettre la main sur l'acte de consécration de Mathieu Parker et avoir le dernier mot de cette controverse qui passionna l'Angleterre et la France, au sujet des ordinations anglicanes, et que l'Eglise établie ne considère pas comme terminée. Cet argument qui tranchait, à son avis, définitivement la question, il se crut obligé par la discrétion de le réserver ; il en confia dans une note manuscrite le secret aux archives de l'abbaye de Solesmes (1). Dans la bibliothèque des archevêques, le sagace explorateur trouva à glaner de nombreuses gerbes (2).

Il passa de longues heures à l'Athenæum Club pour en dépouiller les nombreuses collections ; enfin il termina sa mission par la visite de la bibliothèque Lansdownienne et par celles de Cambridge et d'Oxford (3).

Pendant ces sept mois de séjour en Angleterre, il avait exploré les principaux dépôts de manuscrits, étudié et souvent copié intégralement plus de quinze cents pièces, accompli divers travaux pour les Bollandistes, pour son ami Daremberg et pour quelques autres savants de France. Il nous reste à parler au chapitre suivant de ses découvertes les plus importantes dans les bibliothèques qu'il venait de parcourir.

(1) *Archives des missions scientifique*, t. IV, p. 159. Cet acte porte, dit-il, toutes les traces d'un document apocryphe.

(2) *Cf.* Le catalogue déjà cité de ces pièces dans le troisième rapport.

(3) *Analecta sacra*, II, 586.

CHAPITRE XI

TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET DÉCOUVERTES

Le *Spicilegium Solesmense* et les *Analecta sacra*. La poésie chrétienne : Commodien et Juvencus. — L'Eglise d'Afrique, Verecundus. — Saint Nicéphore et l'Eglise byzantine. — Pères anténicéens. — Les *Catenæ Patrum*. —Sainte Hildegarde. — La clef de saint Méliton et le symbolisme.

Le moment semblait arrivé pour dom Pitra de faire jouir le public de ses découvertes. Après bien des retards et des tâtonnements, il publia enfin en 1852 le premier volume du *Spicilège de Solesmes* (1). Le livre fit sensation dans le monde savant ; aucun ouvrage de ce genre n'avait été publié en France depuis la révolution (2) ; son auteur déjà avantageusement connu eut dès lors sa place marquée au premier rang de ceux dont les travaux font avancer la science.

Angelo Maï, qui l'avait précédé dans cette voie, saluait en lui un frère ; les revues savantes de France, de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre s'occupèrent à l'envi du Spicilège (3). Ce premier volume contenait entre autres auteurs,

(1) Spicilegium Solesmense, *complectens sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum anecdota hactenus opera, selecta ex græcis orientalibusque et latinis codicibus publici juris facta, tomus I*, in-4°, 1852, Didot.

(2) Du moins dans le domaine de l'érudition ecclésiastique.

(3) Parmi les principaux articles sur le Spicilège, citons seulement

des fragment importants de Papias, de saint Irénée, de Commodien, de Juvencus, de saint Hilaire (1), de saint Nicéphore ; il paraissait sous le patronage et avec le concours des savants les plus connus, tels que Cureton, Wordsworth, le Méchitariste Aïzavouski, Quatremère, Charles Lenormant, Dübner et Le Clerc dont les uns avaient traduit les fragments syriaques, arméniens ou coptes, les autres avaient revu les épreuves ou indiqué des corrections (2) ; à cette liste de noms célèbres, il faudra ajouter dans les volumes suivants, celui de M. de Rossi dont les deux dissertations sur le *poisson symbolique* dans l'épigraphie et sur les *inscriptions chrétiennes* de Carthage, ne sont pas les moindres ornements du Spicilège de Solesmes (3).

Trois autres volumes parurent de 1855 à 1858. Cette collection fut suivie des *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata* en six volumes de 1876 à 1888 (4).

ceux de Saint Marc-Girardin et de Daremberg au *Journal des Débats*, 19 avril 1853, et 6 décembre 1855; celui d'Ozanam, *Correspondant*, 25 juin 1852, et surtout ceux de Du Lac dans l'*Univers*, 3 et 9 avril, 29 et 31 mai, 10 et 11 juillet 1856, et 10 avril 1858.

(1) Le commentaire sur les épîtres de saint Paul que dom Pitra attribuait alors à saint Hilaire est en réalité de Théodore de Mopsueste comme l'a démontré le docteur Swette *Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli commentarii*. Cambridge, 2 vol. in-8°, 1880-1882. Déjà le professeur Jacobi, de Halle, avait reconnu le véritable auteur avant le docteur Sweete.

(2) On pourrait s'étonner de voir au milieu de ces noms celui de Renan désigné avec l'épithète d'ami, si nous ne faisions remarquer qu'à cette époque M. Renan n'était pas encore l'auteur de la *Vie de Jésus* ni d'autres ouvrages qui lui ont valu une triste célébrité ; dom Pitra ne connaissait en lui que le savant et le bibliothécaire très obligeant de la Nationale (*Spicilegium*, t. I, p. VII et t. II, p. XII).

(3) *De christianis monumentis* ΙΧΘΥΝ *exhibentibus, Spicilegium*, t. III ; *de titulis Christianis Carthaginiensibus*, t. IV.

(4) *Spicilegium Solesmense*, t. II et t. III, 1855 ; t. IV, 1858. *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, t. I, 1876 ; t. II, 1884 ; t. III, 1883 ; t. IV. 1885 ; t. V, 1888 ; il faut y ajouter le t. VII publié après la mort du cardinal Pitra, en 1891 par Mgr Battandier ; le tome VI était

Les deux volumes sur le *Droit des grecs* et les *Analecta novissima* dont nous parlerons plus tard pourraient être considérés comme appartenant à la même catégorie (1).

Nous ne pouvons songer, on le comprend, à faire l'inventaire complet de tous les trésors accumulés dans ces collections ; nous nous arrêterons seulement aux découvertes les plus importantes (2).

A Middlehill, Sir Phillips, le propriétaire de la fameuse bibliothèque, lui mit en main un très ancien manuscrit en caractères lombards qui paraissait provenir de l'abbaye de Bobbio. A côtés de différents traités de saint Augustin, le codex contenait une œuvre sans titre commençant par ces mots : *quis poterit unum proprie Deum nosse cœlorum...* elle se terminait par ceux-ci : *explicit tractatus sancti episcopi...* Le nom de l'auteur si important pour l'identification du manuscrit avait disparu. Dom Pitra parvint à découvrir par des rapprochements ingénieux que cet évêque était un écrivain du troisième siècle, du nom de Commodien, originaire de Palestine, mais qui semble avoir vécu et écrit en Afrique. Elevé dans la religion païenne, il a été converti au christianisme comme saint Justin par la lecture de la Bible. Avant la découverte de dom Pitra, on ne connaissait de lui que les *Instructiones*, apologie poétique du christianisme, dans laquelle Commodien attaque le paganisme et le judaïsme par des arguments analogues à ceux de saint Justin, de Tatien et des apologistes du second siècle. L'ouvrage découvert par dom Pitra est le *Carmen apologeticum* ou poème apologétique, nouvelle attaque dirigée par le vaillant évêque contre les ennemis de la foi. L'éditeur dans ses pro-

destiné aux liturgistes et aux hymnographes grecs. Lettre à dom Couturier, 14 août 1883.

(1) Le cardinal Pitra laisse en manuscrit la matière de plusieurs volumes qui devaient prendre place dans l'une ou l'autre de ces séries et qui, nous l'espérons, seront publiés quelque jour.

(2) L'examen un peu détaillé d'un seul volume des *Analecta* nous a demandé un long article dans *La Science catholique*, 15 avril 1889, *Les dernières découvertes du cardinal Pitra*.

légomènes résout les principales questions philologiques et critiques que soulève l'étude de ce poème (1).

Or ces questions sont des plus intéressantes; l'ouvrage de Commodien est l'indice d'une profonde révolution littéraire et sociale; sa poésie est une poésie nouvelle ; elle ne s'adresse pas comme l'ancienne poésie, fondée sur la différence des longues et des brèves, à un cercle restreint de beaux esprits ; elle s'adresse à tout le peuple chrétien, aux petits, aux humbles, aux esclaves, aux ouvriers ; aussi dédaigne-t-elle les vieilles règles prosodiques et grammaticales ; elle parle la langue du peuple ; son rythme et son harmonie reposent sur les lois dont la connaissance est accessible à tous, sur le nombre des syllabes, la place de l'accent et même la rime. Le vers de l'écrivain populaire est jeté dans un moule nouveau qui ne conserve guère de l'hexamètre classique qu'une césure et la quantité des derniers pieds. Sa langue n'est pas moins curieuse que sa prosodie. C'est le latin populaire, c'est-à-dire le latin qui sous l'invasion des mots nouveaux et des tournures étrangères, sous la pression de l'intelligence populaire plus lourde, moins raffinée que celle des lettrés, se déforme peu à peu, se simplifie pour devenir l'instrument moins compliqué d'une pensée rudimentaire. Par son dédain de la littérature classique, par sa rudesse et la sévérité de sa doctrine, Commodien ressemble à Tertullien qu'il imite quelquefois mais dont il n'a pas le génie (2). C'est ce caractère d'ori-

(1) *Spicilegium Solesmense*, t. I, p. XVI, 20 et suiv., t. IV, p. 222 et suiv.

(2) Cf. Boissier, *Commodien*, dans les *Mélanges Rénier*, Paris, 1886, in-8°. M. Puech, qui conteste quelques-unes des vues de M. Gaston Boissier, est obligé pourtant d'avouer que la métrique de Commodien diffère de la métrique ancienne et que l'accent y joue un rôle important; mais il ne veut pas voir dans l'œuvre de Commodien un art nouveau, une création originale. Puech, *Prudence, étude sur la poésie latine chrétienne*, introduction, p. 10. Paris. 1888, in-8°. Sur la métrique de Commodien, cf. Lucien Müller, *de re metrica*, p. 448 et Hanssen, *de arte metrica Commodiani*, Strasbourg 1881. Exemples d'une poésie analogue à celle de Commodien dans les

ginalité qui explique le retentissement qu'eut la découverte de dom Pitra et le nombre de travaux qu'elle a suscités. Leimbach, Rœnsch, Hilgenfeld, Dombart, Ebert en Allemagne, Aubé, Gaston Boissier et tout récemment M. Aimé Puech, ont repris les questions traitées dans les prolégomènes du Spicilège et ont cherché à les éclairer d'une nouvelle lumière. Il n'est pas jusqu'aux opinions privées de l'évêque africain, sa sympathie pour les barbares, ses tendances millénaristes, ses idées sur la Trinité, sur le paganisme et la civilisation romaine qui ne méritent d'attirer l'attention du théologien et de l'historien (1).

Une autre découverte importante pour l'histoire de l'ancienne poésie chrétienne fut celle d'une série de poèmes sur l'Ecriture Sainte, que dom Pitra n'hésita pas à attribuer à un contemporain de Constantin, Juvencus, poète élégant, classique chrétien, qui semble avoir pris à tâche de transporter dans le récit des faits bibliques la pureté du style virgilien (2). Trois manuscrits encore inconnus dont l'un appartient à la Bibliothèque de Cambridge, les deux autres à celle de Laon, contenaient les poèmes sur les cinq livres de Moïse, sur Josué et les Juges (3). Que ces ou-

inscriptions chrétiennes antiques, cf. de Rossi, *Inscriptiones christianæ* t. II, pars I.

(1) Cf. Sur Commodien outre les études de dom Pitra, de Boissier, de Puech et de Hanssen citées dans les notes précédentes, Rœnsch, *Zeitsch. für historische Theologie*, 1872-1873 ; Dombart, *Commodian-Studien*, Wien, Gerold, 1884, et son édition de Commodien dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol., XV, Vienne 1887; Jacobi, *Commodianus u. die altkirchliche Trinitätslehre*, dans *Deutsch Zeitsch. f. christl. Wissenschaften u. christl. Leben*. 1853, p. 203-209; Ebert, *Abhandl. der philol. histor. Classe der königl. sächs. Gesellsch. d. Wissensch.*, 1878, pp. 387-420, et *Histoire de la littér. latine au moyen âge*. (Trad. Condamin) t. I; Rovers, *Apocalyptische Studien*, Leyde 1888.

(2) On possédait de Juvencus un poème sur l'*Histoire évangélique*. Dom Durand et dom Martène ont émis l'hypothèse que les vers sur la Genèse attribués par les uns à Tertullien, par d'autres à saint Cyprien devaient être restitués à Juvencus.

(3) *Spicil. Solesm.*, I, p. xxxv, 171 et suiv. *Analecta Sacra*, t. V, p. 181.

vrages soient de Juvencus ou d'un autre auteur, cette découverte apporte à l'histoire de la poésie chrétienne antique des éléments nouveaux qu'on n'a pas encore suffisamment utilisés (1).

Verecundus aussi bien que Commodien appartient à l'Église d'Afrique. Dom Pitra retrouva dans la bibliothèque de Leyde et dans celle de Douai deux manuscrits qui contiennent de nombreuses œuvres de cet auteur, dont le nom seul était connu. Nous savons maintenant que Verecundus fut évêque de Junca en Mauritanie ou en Byzacène, au sixième siècle, qu'il mena probablement la vie monastique et qu'il prit une grande part à la querelle des trois chapitres (2). Ses poésies et ses commentaires sur les cantiques de la Bible n'ont pas sans doute la même importance au point de vue littéraire que les ouvrages de Commodien et de Juvencus, mais ils ne manquent pas d'intérêt pour l'histoire de la fameuse controverse à laquelle il fut mêlé et pour celle des dogmes. Il faudra par exemple tenir grand compte de son témoignage au sujet du purgatoire, de la grâce, du péché, des anges gardiens, des anges des nations, de l'Eucharistie.

(1) Ces poèmes ont été réédités en 1886 par Marold, dans la *Bibliotheca Teubneriana*, et en 1891 par Huemer dans le *Corpus scriptor. eccl.*, vol. XXIV. L'heptateuque a été attribué assez arbitrairement par Peiper à Cyprien, disciple de saint Césaire, *Cypriani Galli poetæ heptateuchos* (*Corpus scriptor. eccl.*, vol. XXIII. Vienne, 1891). Dans tous les cas, il paraît démontré aujourd'hui par des comparaisons avec Claudien, Ausone et Marius Victor, que l'heptateuque n'est pas de Juvencus et qu'il a été composé entre 397 et 450. Peiper s'est montré injuste pour dom Pitra dont il juge très sévèrement l'édition. Mais M. Paul Lejay, dans un savant article (*Revue critique*, 1891, II, 113), a montré l'exagération de cette attaque et a prouvé que plusieurs conjectures de dom Pitra sont plus heureuses que celles du critique allemand. Le travail du cardinal Pitra a été plus justement apprécié par le savant qui a fait l'étude la plus approfondie sur l'heptateuque, Mayor, *The Latin Heptateuch*, Cambridge, University Press, 1889. Cf. Aussi l'opinion d'Ebert, *Hist. génér. de la Littér. du Moyen-Age*, I, 133.

(2) *Spicil. Solesm.*, t. IV, p. v, 1 et suiv.

L'histoire de l'Église grecque, de ses monuments, de ses écrivains, était depuis longtemps pour dom Pitra l'objet d'une étude de prédilection. Nous avons vu ces goûts du jeune helléniste se révéler déjà au petit séminaire d'Autun; il ne pouvait manquer de faire dans ses ouvrages une large place à ces questions.

Un des personnages les plus considérables de cette Église au temps des luttes iconoclastes, le patriarche de Constantinople, saint Nicéphore, l'occupa d'abord. Combefis, Boivin, Banduri avaient tour à tour formé le projet d'éditer ses œuvres, mais par suite de différentes circonstances ce dessein n'avait pu aboutir. Dom Pitra reprit leurs travaux et fut assez heureux pour nous donner dans son Spicilège une partie importante des écrits inédits du saint patriarche (1). Plusieurs de ces ouvrages intitulés *antirrhetica* ou réfutations, sont dirigés contre les iconoclastes qui prétendaient s'appuyer pour condamner le culte des images sur des textes des Pères, notamment d'Eusèbe et de saint Épiphane. Saint Nicéphore, dans une discussion serrée et pressante, répond à leurs objections et leur oppose des témoignages tirés des auteurs anciens. L'un des plus remarquables est celui de Macarius Magnès, apologiste du quatrième siècle, très peu connu jusqu'alors et sur lequel l'attention a été ramenée naguère par la découverte de Blondel (2).

Sous le titre de *Monumenta Ecclesiæ Constantinopolitanæ*, le quatrième volume du Spicilège contient plusieurs autres documents inédits dont quelques-uns ont aussi pour auteur saint Nicéphore. Ce sont des *epitimia* ou pénitentiels réglant les peines à appliquer aux délinquants suivant le degré des fautes, puis des canons et constitu-

(1) *Spicil. Solesm.*, t. I, p. LXV, 302 et suiv.; t. IV, p. II, 233 et suiv.

(2) *Ibid.*, I, 305 et 544; *Analecta sacra*, t. V, p. 31. Μακαρίου Μάγνητος Ἀποκριτικὸς ex inedito codice edidit C. Blondel, Paris, 1876. Les nouveaux fragments que donne le cardinal Pitra dans le t. V des *Analecta sacra* avaient été communiqués par lui à M. l'abbé Duchesne pour sa thèse *De Macario Magnete et scriptis ejus*. Paris, 1877.

tions sur la discipline ecclésiastique ou monastique, des *typica*, sortes d'ordos ou de calendriers qui indiquent l'ordre des fêtes, des jeûnes, des cérémonies liturgiques. Citons, comme particulièrement intéressant, un typicon du Mont Athos, un autre des moines studites de Constantinople et des moines sabaïtes de Jérusalem. Ce sont là des matériaux importants pour l'histoire de l'Église orientale.

Un grand nombre des textes nouveaux édités par dom Pitra appartiennent aux Pères Anténicéens. On retrouve dans les volumes du Spicilège les noms de Papias, saint Irénée, saint Denys d'Alexandrie, saint Méliton. Trois volumes des *Analecta* sont entièrement consacrés à ces auteurs (1). Nous y relevons des fragments de saint Clément de Rome, saint Denys l'Aréopagite, Papias, saint Irénée, saint Hippolyte, saint Justin, Théophile d'Antioche, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Cyprien, Jules Africain, Origène, Malchion, saint Pierre d'Alexandrie, saint Méthode et le juif Philon.

La plupart de ces fragments ont été retrouvés par le vaillant éditeur dans des recueils de textes des Pères, appelés chaînes. Après Cramer, Maï et leurs devanciers, dom Pitra a été amené à exploiter cette mine si riche en documents précieux, et ses efforts n'ont pas été infructueux. Il a donné sur cette branche peu connue de la littérature patristique une dissertation pleine de renseignements nouveaux et de vues ingénieuses (2). On devrait, selon lui, chercher l'origine de ces collections dans les conciles, surtout ceux du septième siècle, où les évêques orthodoxes, pour lutter avec avantages contre les hérétiques, étaient obligés de produire de nombreux témoignages des Pères sur le point de la doctrine attaqué. Ainsi, au concile de

(1) Ce sont les tomes II, III et IV. Ce dernier, spécialement réservé aux textes syriaques, est dû à la collaboration de M. l'abbé Paulin Martin.

(2) *Spicil. Solesm.*, t. I, p. XLV et suiv. Cf. Wolf, *Dissert. de Catenis Patrum*, dans ses *Anecdota græca*, t. III et IV; et Cramer, *Catenæ Græcorum Patrum*. Oxford, 1842-1844.

Latran contre les monothélites en 649, on voit citer sur la seule question des deux volontés vingt-quatre textes de Pères latins, cent quarante de Pères grecs, et quarante d'auteurs hérétiques. Les deux plus importantes chaînes mises à profit par le cardinal sont celles de Victor de Capoue et de Jean diacre, sur lesquels il a aussi disserté longuement (1).

Notre infatigable chercheur n'entendait pas se confiner dans l'étude exclusive de l'antiquité ecclésiastique. Avec sainte Hildegarde dont le cardinal a découvert plusieurs œuvres inédites, nous descendons jusqu'au douzième siècle. Le huitième volume des *Analecta* comprend des lettres, des expositions sur les évangiles, et le *Liber vitæ meritorum* (2). L'ensemble de ces œuvres équivaut au double de celles que l'on connaissait déjà. Les lettres fournissent un grand nombre de détails nouveaux sur la vie de la grande abbesse bénédictine, sur ses relations avec les rois, les empereurs, les cardinaux ou les évêques ; les expositions ou homélies apportent l'écho de ses conférences à ses moniales dans le chapitre du monastère et la manière dont elle leur commentait l'Évangile. Enfin le *Liber vitæ meritorum* vient compléter cette vaste trilogie dont nous n'avions encore que deux parties : le *Scivias* et le *Liber divinorum operum*. Il traite des vices et des vertus, et de ce duel chaque jour renouvelé dans la vie chrétienne entre l'esprit et la chair ; sorte de poème céleste, d'épopée grandiose et surnaturelle, nourrie des visions de la sainte abbesse. Le cardinal avait un culte tout spécial pour sainte Hildegarde ; il l'appelait l'« ange de la prophétie, la nouvelle Débora, la grande prophétesse et la théologienne. » Il aimait à en lire les œuvres ; il

(1) *Ibid.*, p. L et suiv.

(2) Le manuscrit qui contient ces inédits de sainte Hildegarde a ... [illegible] les indications du cardinal Pitra, copié par ses confrères, les ...ph et Alphonse Pothier. Cf. sur cette édition *Annotationes ...nctæ Hildegardis opera edita ab Emo Card. Pitra,* dans *Ana...ıdiana*, t. I, pp. 597-609, et Battandier, *Sainte Hildegarde, ...es œuvres; Revue des questions historiques,* t. XXXIII, 1883.

y trouvait une théologie plus profonde, des visions plus splendides et plus éclatantes que dans la *Divine comédie* (1).

Mais la découverte à laquelle le savant bénédictin mettait le plus de prix, celle qu'il poursuivit durant de longues années, c'est la découverte du célèbre ouvrage de saint Méliton, intitulé *la Clef*, qui se rattachait à ses études générales sur le symbolisme.

On se rappelle comment le jeune lauréat de 1830 cherchait déjà l'explication des symboles et des images orientales de la Bible. C'est dans cette vue qu'il abordait, au grand séminaire, l'étude des Pères, les interprètes les plus anciens et les plus autorisés des Livres Saints. Son espérance ne fut pas trompée. Il est impossible, en effet, de lire quelque ouvrage de ces vénérables auteurs sans s'apercevoir aussitôt qu'ils s'efforcent de pénétrer le sens des prophéties et des figures de l'Ancien Testament en les appliquant au Christ et à l'Église ; ils cherchent sous l'écorce de la lettre à découvrir l'explication des grands mystères de la foi que le Saint-Esprit a eue en vue dans l'inspiration des Écritures. Notre-Seigneur lui-même leur en avait donné l'exemple dans plusieurs circonstances ; c'est ainsi qu'il montrait dans Jonas, sorti après trois jours du ventre de la baleine, l'image et la prophétie de sa propre résurrection après trois jours d'ensevelissement au tombeau. Les apôtres se servirent aussi fréquemment de cette interprétation qui devint, on peut le dire, le thème le plus ordinaire de la prédication apostolique, l'argument le plus souvent invoqué pour confondre l'incrédulité des Juifs. C'est là qu'il faut chercher l'origine véritable de l'exégèse chrétienne, de la distinction entre le sens littéral et le sens spirituel, de ce que le cardinal Pitra désigne sous le terme général de *symbolisme.*

Cette méthode d'exégèse se développa rapidement dans l'Église ; elle fut employée avec le plus grand succès par

(1) Lettre à Mme l'abbesse de Sainte-Cécile, 1876; *in fest. sanctæ Hildegardis.*

les Pères apostoliques aussi bien que par les apologistes et appliquée à tous les textes scripturaires. Ainsi par exemple, saint Clément de Rome voit dans le linge écarlate qui sauva Rahab de la mort une image du sang du Christ dont la vertu nous a rachetés de l'enfer. Saint Justin explique dans un sens spirituel le miracle d'Élisée présentant au-dessus des flots la cognée de la hache et faisant ainsi remonter à la surface le fer qui s'en était échappé : le fer est la figure de nos péchés qui nous avaient entraînés dans l'abîme, mais la croix du Christ a paru au-dessus des flots et nous a sauvés du naufrage (1).

Bientôt le symbolisme s'étendit encore et reçut comme affluent, si l'on peut s'exprimer ainsi, la tradition allégorique de Philon et des anciens juifs. Saint Barnabé, Clément d'Alexandrie et surtout Origène semblent s'en inspirer dans quelques-unes de leurs explications. Enfin la littérature symbolique s'alimenta à une autre source, à laquelle du reste ont puisé tous les peuples, la nature elle-même, les choses matérielles et même les fables mythologiques. Saint Clément cherche dans le jour qui brille après la nuit, dans le printemps qui rend la vie à la nature, dans le phénix qui renaît de ses cendres une image de la résurrection de la chair (2). Hermas compare l'Église à une tour, les âmes des fidèles aux pierres qui entrent dans la construction de cet édifice. Les fresques des catacombes et les autres monuments chrétiens des premiers âges présentent fréquemment, on le sait, la figure du pasteur, de l'agneau, d'Orphée, du poisson, de Jonas, de Daniel.

Ces remarques, qui semblent à première vue nous écarter de notre sujet, étaient indispensables pour faire comprendre la portée des travaux du cardinal Pitra et ses théories sur le symbolisme. Il n'est pas inutile du reste

(1) Saint Clément, *Epist I ad Cor.*, xii ; saint Justin, *adv. Tryphon.*, lxxxvi.

(2) Epist. I, xxiv.

d'insister sur ces principes, aujourd'hui surtout qu'en archéologie chrétienne, on voit se former une jeune école que l'on pourrait appeler *naturaliste* et qui tend à nier dans les monuments chrétiens primitifs toute intention dogmatique ou symbolique (1).

L'antiquité chrétienne nous a conservé au sujet du symbolisme le souvenir d'un ouvrage de saint Méliton, évêque de Sardes, qui, dès le milieu du deuxième siècle, donnait *ex professo* le résumé et l'explication ou la *clef* de tous les symboles scripturaires. On comprend de quel intérêt était pour notre savant la découverte de ce livre. Il se mit donc de bonne heure à sa recherche. « Souvent, nous dit-il, dom Guéranger me rappela avec son sourire aisément railleur l'une de mes premières questions littéraires : Connaissez-vous la clef de Méliton? (2) » Dom Pitra était bien résolu à ne rien négliger pour en retrouver la trace. Il a raconté lui-même, avec ce mélange d'originalité et de bonhomie qui fait le charme de ses récits, les diverses phases de sa découverte (3). Le manuscrit de Clermont qui, au dire de dom Ceillier, contenait l'ouvrage de Méliton, avait passé de Paris à la Haye, puis, croyait-on, à Oxford. Dom Pitra ne parvint pas à le trouver. Mais dans cette dernière ville, il mit la main sur une copie du précieux codex faite à Paris par les pères Hardouin et Lequien pour le compte du savant Grabe. Deux élèves de Newmann, MM. Dalgairns et Bowles, encore ritualistes mais plus tard convertis comme leur maître, se chargèrent de copier la *Clavis* sur l'exemplaire de Grabe. Deux autres manuscrits, l'un dans la bibliothèque aujourd'hui détruite de Stras-

(1) Nous renvoyons à ses principaux représentants Schultze, *Archäologische Studien* et *Die Katakomben*, Hasenclever, *Der altchristliche Gräberschmuck*, Achelis, *Das Symbol des Fisches*, etc. Du reste ces attaques ne sont pas restées sans réponse ; nous nous contenterons de citer Liell, *Die Darstellungen der allersel. Maria*, et Wilpert, *Principienfragen der christl. Archäologie*, Frib. i. Brisgau, 1889.

(2) *Analecta*, II, 586.

(3) *La clef du symbolisme par saint Méliton*, *Analecta*, II, 586.

bourg, l'autre dans celle de Troyes, lui fournirent une nouvelle récension du même ouvrage. Tous ces textes de valeur diverse n'étaient que la traduction latine de l'original grec, perdu probablement sans espoir, et contenaient d'ailleurs des interpolations de saint Eucher, des *Morales* de saint Grégoire et d'autres auteurs. Un manuscrit de Paris, ayant appartenu au président de Mesme, lui offrit une version plus pure. Il crut le moment venu, malgré l'absence du texte primitif, de donner l'édition de la *Clef* projetée tour à tour par Sirmond, Grabe, Fabricius, Magnus Crusius, Carl Woog, Galland et Gottlieb Hein. Elle occupe les tomes II et III du Spicilège. Plus tard, en 1863, après d'infructueuses recherches dans toutes les bibliothèques d'Europe, il trouva le fameux manuscrit de Clermont à la Barberine. Le codex qui date du sixième siècle ne contient comme les précédents que la traduction latine de l'ouvrage de saint Méliton. Le cardinal l'édita dans le second volume des *Analecta sacra* et pour répondre aux critiques qu'avait soulevées son édition, il y joignit la dissertation dont nous avons déjà parlé.

Ces critiques étaient graves ; elles n'allaient à rien moins qu'à nier l'authenticité de la Clef. On ne reconnaissait dans cet écrit qu'un ouvrage postérieur au quatrième siècle, un pastiche maladroit des ouvrages de saint Augustin. Ces arguments de la critique négative ont été battus en brèche avec succès dans la savante dissertation de dom Legeay qui a fait du symbolisme des Pères une étude approfondie (1).

Le cardinal Pitra est revenu lui aussi sur cette thèse. Il résulte de ces dissertations que la Clef de saint Méliton représente dans son ensemble le symbolisme traditionnel ancien ; et quand même on pourrait constater que tel ou tel symbole a été ajouté postérieurement à l'ouvrage pri-

(1) *Clef de saint Méliton et la critique allemande*, extrait de la *Monde catholique*, Paris 1885.

mitif, il ne serait pas encore prouvé que le fond même est apocryphe (1).

Pour répondre à d'autres objections, dom Pitra voulut aussi fixer la valeur et la portée de l'ouvrage qu'il venait de découvrir. « C'est alors que lui apparut, nous dit-il, non plus seulement un livre inédit, mais une littérature oubliée

(1) Le Père Odilo Rottmanner, de Munich, qui a vivement attaqué l'ouvrage de saint Méliton, cite le texte de la *Clef* sur le corbeau : « Le corbeau représente les retards du pécheur pour la pénitence et pour la conversion ». En regard le critique donne un passage de saint Augustin : « Ne tarde pas à te convertir au Seigneur. Il y en a en effet qui préparent leur conversion et la diffèrent; on croit entendre en eux la voix du corbeau qui crie *cras*, *cras*, demain, demain ». Ce jeu de mots est familier au saint docteur. Pour le Père Odilo ce texte de la *Clef* a été copié sur saint Augustin et c'est une preuve que l'ouvrage est apocryphe. Si l'on veut remarquer en effet que d'après l'opinion combattue par notre critique, la *Clef* a été originairement écrite en grec, on s'explique difficilement au premier abord qu'en pays grec on ait pu tirer du chant du corbeau *cras*, *cras*, le même augure qu'en tire saint Augustin. Sur ce point tout le monde est à peu près d'accord; en Orient comme en Occident les corbeaux croassent dans la même langue ; il était oiseux de tant insister pour nous prouver qu'ils ne disent pas αὔριον qui est le mot grec correspondant au latin *cras*. La chose est plus compliquée que ne semble le croire notre critique. Nous pouvons citer un certain texte de l'historien grec Sozomène qui lui a échappé. Des païens demandent un jour à Athanase, le saint évêque d'Alexandrie, ce qu'annonce le cri d'une corneille qui venait de passer au-dessus de leurs têtes en poussant son cri. « L'oiseau dit *cras*, répondit l'évêque, et vous annonce pour demain une fausse nouvelle ». Le lendemain fut en effet marqué pour eux par une défaite. Théodoret, *Histor. eccles.* I, 30; Sozomène, *Histor. eccles.*, l. IV, cap. 10. Cf. l'interprétation de ce texte par M. Le Blant dans son *Mémoire sur l'accusation de magie contre les premiers chrétiens,* dans les *Mémoires de la société des antiquaires de France,* 1869, p. 23.

Ce passage, de même que celui de la *Clef,* prouve tout simplement que la langue latine était assez connue en Orient pour que le cri du corbeau y fût regardé aussi bien qu'en Occident, comme un pronostic. Ce fameux argument qu'on avait semblé donner comme le plus décisif contre l'authenticité de l'ouvrage de saint Méliton, tombe donc de lui-même. Cf. l'article du P. Odilo dans le *Bulletin critique,* 1885, p. 49, 50 et l'abbé Duchesne, p. 197.

et à peu près inconnue. En effet ce formulaire a passé de main en main, de siècle en siècle, de région en région. Chaque contrée a fourni ses commentateurs ; chaque église a eu son école ; chaque âge, un écho de cette voix apostolique. Et cet écho se répète dans les homélies des pasteurs, dans les manuels des catéchistes, dans les hymnes de la liturgie, dans les chants des poètes, même dans les arguments des docteurs et les décrets des papes, jusque dans les glossaires des grammairiens et dans les livrets des artistes (1). » Une partie de ces ouvrages sur la symbolique ont été mis au jour par lui ; il a voulu en former une sorte de *corpus symbolicum* destiné à éclairer les formules méli-toniennes et dans une remarquable introduction il a ébauché à grands traits l'histoire du symbolisme, de ses règles, de sa méthode (2). Il rêvait autre chose : « Vienne, dit-il, une patrologie symbolique avec ses formulaires, ses scholiastes en prose et en vers, rangés par siècles et illustrés par les monuments. L'œuvre est digne de tenter un vaillant ouvrier et un généreux Mécène... Nous nous abusons peut-être, ajoute-t-il, mais nous attendons un savant courageux qui, armé de toutes les découvertes de l'antiquité sacrée et profane, profitant de toutes les révélations qui de jour en jour éclairent davantage toutes les époques et toutes les écoles de l'art chrétien, démontre comment les lois du symbolisme, formulées par saint Méliton, dominent les peintures et les sculptures des catacombes ; comment elles rayonnent sur les sarcophages, les gemmes et les mosaïques ; comment survivant aux invasions barbares elles s'inscrustent dans les monnaies, les sceaux, les armoiries, les écus et les émaux de la féodalité ; comment elles flamboient dans les vitraux des cathédrales ; comment elles sont enluminées dans les plus anciennes comme dans les plus récentes miniatures. Ce panorama que nous avions vaguement en vue, nous a longtemps découragé, quand il

(1) *Analecta*, II, 590.

(2) *Spicil. Solesm.*, t. II et III et spécialement la dissertation *de re symbolica ad clavem S. Melitonis illustrandam*, t. III, p. v.

a fallu mettre la main à notre première et imparfaite édition de saint Méliton » (1).

Le Spicilège et les Analecta représentent, comme on a pu le voir par ce simple résumé, une énorme somme de travail et de longues années de recherches ; ils assurent à dom Pitra une place à part parmi les historiens de la littérature chrétienne et de la théologie positive. Peut-être n'a-t-on pas encore assez tiré parti des documents précieux que renferment ces collections ; c'est la destinée de ces sortes d'ouvrages de n'avoir qu'un bien petit nombre de lecteurs. Dom Pitra ne se faisait pas illusion. Il se plaint doucement dans une lettre de n'être guère lu que par deux ou trois amateurs, et en tout cas d'être moins lu par ses compatriotes catholiques que par les protestants anglais ou allemands (2). Mais ces ouvrages n'en restent pas moins son meilleur titre à la reconnaissance et à l'admiration de tous les amis des lettres chrétiennes.

(1) *Analecta sacra*, t. II, pp. 590-592.

(2) Lettre du 24 avril 1873 à l'abbé Davin. Encore pour les Allemands faudrait-il mettre quelque réserve à l'assertion du savant cardinal. Nous pouvons en citer un bien curieux exemple. Dom Pitra publia en 1852 les fragments de l'heptateuque attribués à Juvencus ; or, Œlher en 1854, Müller en 1866, Hartel en 1871 dans leurs ouvrages, ignorent encore la découverte du savant bénédictin ; ce n'est guère qu'en 1871 qu'Ebert par son étude sur Juvencus révèle à ses compatriotes l'existence des fragments du spicilège de Solesmes. (Cf. Paul Lejay, *Revue critique* 1891, II, 115.)

CHAPITRE XII

SAINT ABERCIUS ET LE POISSON SYMBOLIQUE

L'*ichtus* ou poisson symbolique. — La critique historique dans les vies de saints. — Les actes de saint Abercius et son épitaphe. — Découvertes de William Ramsay en Asie-Mineure. — Conclusions.

Il ne suffisait pas à dom Pitra de chercher à formuler d'après les ouvrages des Pères la théorie du symbolisme, d'en découvrir les lois générales et les principales manifestations, il voulut prendre un de ces symboles chers à l'antiquité ecclésiastique et en suivre l'histoire de siècle en siècle. Son choix se fixa sur le poisson céleste, l'ichtus, dont l'inscription d'Autun lui avait révélé la haute signification et l'importance ; son désir était de montrer par ce seul exemple ce que le symbolisme dans la littérature et dans l'art chrétien renferme de richesses pour qui sait l'exploiter. Il pensait qu'on aurait pu faire le même travail sur le phénix, la colombe, le cerf et d'une façon générale sur chacun des symboles de la *Clef de saint Méliton*.

Pour écrire cette histoire du poisson symbolique il remonte à la plus haute antiquité ; il interroge les monuments des Assyriens, des Egyptiens, des Hindous, des Orientaux, des Grecs et des Romains. Et de cette pêche à travers les mers les plus lointaines et les moins connues de l'histoire ancienne, il ramène dans ses filets les poissons de nature la plus diverse, poissons célestes, poissons magiques et diaboliques, démons ou demi-dieux, il n'oublie

rien pas même le vulgaire poisson du 1er avril, *piscis aprilis* (1). Jamais l'histoire du poisson n'avait été si savamment illustrée. Dom Guéranger l'en plaisante agréablement : « M. de Rossi m'a écrit que le temps lui manque toujours, bien qu'il espère aussi pêcher les poissons de son vivier et me les expédier. Avec cela faut-il attendre pour donner votre travail ? n'avez-vous pas une friture suffisante ? (2). » Dom Pitra riait aussi lui-même à ses heures de son ichtyologie, qu'il appelle quelquefois son ichtyomachie (3) ; ce qui ne l'empêchait pas de courir avec ardeur à la recherche de nouveaux poissons. Le dauphin paraît avoir toutes ses préférences. « Aucun animal, dit-il, non seulement parmi les poissons, mais encore parmi les oiseaux et les quadrupèdes, n'a jamais reçu de pareils honneurs ; on a loué sur tous les tons ses rares qualités. Pour ces allégoristes le dauphin est l'ami de l'homme, il sauve les naufragés sur son dos ; ennemi des animaux dangereux, il fait la chasse au crocodile et le met à mort ; il annonce la tempête, la défie et s'y joue. Tombe-t-il dans les filets du pêcheur, il donne asile dans sa gueule aux petits poissons, rompt les mailles, et une fois échappé, il rend la liberté à ces captifs qu'il a sauvés avec lui ; il aime l'harmonie, il n'a pas de fiel, pour vivre il lui faut la haute mer, sur le rivage il expire (4). » Telle est l'image que la mythologie nous trace du dauphin. Combien de ces traits, nous dit dom Pitra, semblent prophétiques et peuvent s'appliquer au Christ, sauveur des hommes ! Lorsque les artistes chrétiens des premiers siècles adoptèrent ce symbole du poisson pour représenter mystérieusement le Christ dans leurs peintures, ne voulurent-ils pas appliquer au Sauveur ces qualités que la mythologie ancienne attribuait, un peu trop libéralement il faut bien le reconnaître, au dauphin ? Dom Pitra

(1) Ἰχθὺς *sive de pisce allegorico et symbolico*; apud *Spicilegium Solesmense*, t. III, p. 499 et seq.

(2) Lettre du 21 avril 1855.

(3) Lettre à dom Guéranger, 25 août 1855.

(4) *Spicilegium Solesm.*, t. III, p. 519.

répond affirmativement à la question, et cherche avec la même patience et la même érudition, dans les monuments écrits ou figurés du christianisme, les traces du poisson. M. de Rossi avec sa haute compétence et sa connaissance si sûre des monuments de l'antiquité chrétienne, vint compléter cette monographie de l'ichtus par une dissertation qui prit place dans le Spicilège sous ce titre : *Les monuments chrétiens portant le signe du poisson* (1).

Les études de dom Pitra sur le poisson arcane l'amenèrent à une singulière et importante découverte dans le champ de l'archéologie chrétienne. En cherchant tous les témoignages anciens qui se rapportent au poisson, il tomba sur les actes grecs d'un saint Abercius, très maltraités par la critique du dix-septième siècle. La légende de ce saint nous a été conservée dans les ménologes grecs du neuvième siècle ; on la trouve tout au long dans Métaphraste. Mais on sait que dans l'histoire de l'hagiographie grecque la période des métaphrastes ne se recommande pas par de bien sérieuses garanties de véracité : la fécondité oratoire et l'imagination suppléent trop souvent chez eux à l'exactitude historique et aux recherches critiques. Quelques-

(1) *De Christianis monumentis* ΙΧΘΥΝ *exhibentibus* (*Spicil. Solesm.*, t. III, p. 545 seq.). M. de Rossi est revenu sur cette question dans un important article du *Bulletin d'archéologie chrétienne*, année 1870, *D'un anneau trouvé dans le tombeau d'Adhémar et du Dauphin considéré comme symbole du Christ-Sauveur*. Le sujet avait déjà été abordé par plusieurs auteurs notamment par Costadoni, *Dissertazione sopra il pesce come simbolo di Gesu-Cristo*, collection Calogera, série I, t. XLI; Becker, *die Darstellung Jesu-Christi unter dem Bilde des Fischer*, Breslau 1860. Dernièrement la question a encore été traitée par Achelis, mais avec l'idée préconçue de restreindre la portée du symbolisme chrétien ou même de le nier complètement ; le poisson dans ce système n'est plus qu'un ornement décoratif, *Das symbol des Fisches u. die Fischdenkmaler der ræmischen Katakomben*, 1888. Cf. la réponse de Mgr. Wilpert, *Principienfragen der christl. Archäologie*, Frib. i. Brisgau, 1889, particulièrement la seconde partie : *Achelis u. da*[illegible] *Fisches*, et du même auteur : *Nochmals Principienfragen* [illegible]*äol.*; de Mély, *le poisson dans les pierres gravées*, [illegible]*e*, 1889.

unes de ces vies sont moins de sérieuses biographies que des romans historiques, dans lesquels la fantaisie s'est donnée carrière. Dom Pitra, dans un de ses ouvrages, citait comme exemple de ce genre la vie des saints Barlaam et Josaphat (1), et lui-même a édité dans son Spicilège une *Histoire des Mages* qui donne lieu aux mêmes observations. La difficulté, quand on traite ces délicates questions d'hagiographie, c'est de ne pas faire entrer arbitrairement dans cette catégorie, des actes qui méritaient plus de considération, comme il est arrivé pour ceux de saint Abercius. Ils résument ainsi la vie du saint évêque (2).

Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Marc Aurèle et Lucius Verus, empereurs romains, ordonnent que dans toute l'étendue de leur empire, on offre des sacrifices aux dieux. Cet ordre fut exécuté, et l'on vit par toutes les provinces les magistrats romains et la foule courir aux temples des idoles. Il y avait alors à Hiéropolis (3), en Phrygie, un saint évêque du nom d'Abercius qui, voyant les âmes aller ainsi à la perdition, résolut d'employer tout son zèle à les arrêter dans cette voie. Dirigé par une vision céleste, il se rend au temple vers le milieu de la nuit. Il n'est porte ni verrou qui lui résiste, et bientôt il se trouve au milieu du sanctuaire ; armé d'un bâton, il brise la statue d'Apollon et celles de plusieurs autres dieux. Le peuple ameuté par les prêtres des faux dieux se soulève et peu s'en faut qu'il ne se porte aux dernières violences envers l'évêque. Mais un miracle éclatant arrête la fureur populaire. Suit le récit de conversions, de guérisons et autres prodiges qui étendent au loin la renom-

(1) *Troisième rapport sur la Mission d'Angleterre*, p. 5, note 5. On peut voir sur ce point un article de la *Revue des Questions historiques*, par M. Emm. Cosquin, t. XXVIII, p. 579.

(2) Cf. *Acta sanctorum*, au 22 octobre, t. IX. p. 491, 516.

(3) M. Duchesne a démontré après M. de Rossi qu'il fallait lire Hiéropolis de Synnade et non Hierapolis ad Lycum, *Revue des Questions historiques*, t. XXXIV, p. 18. *Inscriptiones Christianæ U. R.*, t. II, p. XIV. Cf. aussi Krüger : *Abercius von Hierapolis nicht Hieropolis*, Theol. Literaturz., n. 4, 26 février 1887.

les Pères apostoliques aussi bien que par les apologistes et appliquée à tous les textes scripturaires. Ainsi par exemple, saint Clément de Rome voit dans le linge écarlate qui sauva Rahab de la mort une image du sang du Christ dont la vertu nous a rachetés de l'enfer. Saint Justin explique dans un sens spirituel le miracle d'Élisée présentant au-dessus des flots la cognée de la hache et faisant ainsi remonter à la surface le fer qui s'en était échappé : le fer est la figure de nos péchés qui nous avaient entraînés dans l'abîme, mais la croix du Christ a paru au-dessus des flots et nous a sauvés du naufrage (1).

Bientôt le symbolisme s'étendit encore et reçut comme affluent, si l'on peut s'exprimer ainsi, la tradition allégorique de Philon et des anciens juifs. Saint Barnabé, Clément d'Alexandrie et surtout Origène semblent s'en inspirer dans quelques-unes de leurs explications. Enfin la littérature symbolique s'alimenta à une autre source, à laquelle du reste ont puisé tous les peuples, la nature elle-même, les choses matérielles et même les fables mythologiques. Saint Clément cherche dans le jour qui brille après la nuit, dans le printemps qui rend la vie à la nature, dans le phénix qui renaît de ses cendres une image de la résurrection de la chair (2). Hermas compare l'Église à une tour, les âmes des fidèles aux pierres qui entrent dans la construction de cet édifice. Les fresques des catacombes et les autres monuments chrétiens des premiers âges présentent fréquemment, on le sait, la figure du pasteur, de l'agneau, d'Orphée, du poisson, de Jonas, de Daniel.

Ces remarques, qui semblent à première vue nous écarter de notre sujet, étaient indispensables pour faire comprendre la portée des travaux du cardinal Pitra et ses théories sur le symbolisme. Il n'est pas inutile du reste

(1) Saint Clément, *Epist I ad Cor.*, XII ; saint Justin, *adv. Tryphon.*, LXXXVI.

(2) Epist. I, XXIV.

d'insister sur ces principes, aujourd'hui surtout qu'en archéologie chrétienne, on voit se former une jeune école que l'on pourrait appeler *naturaliste* et qui tend à nier dans les monuments chrétiens primitifs toute intention dogmatique ou symbolique (1).

L'antiquité chrétienne nous a conservé au sujet du symbolisme le souvenir d'un ouvrage de saint Méliton, évêque de Sardes, qui, dès le milieu du deuxième siècle, donnait *ex professo* le résumé et l'explication ou la *clef* de tous les symboles scripturaires. On comprend de quel intérêt était pour notre savant la découverte de ce livre. Il se mit donc de bonne heure à sa recherche. « Souvent, nous dit-il, dom Guéranger me rappela avec son sourire aisément railleur l'une de mes premières questions littéraires : Connaissez-vous la clef de Méliton? (2) » Dom Pitra était bien résolu à ne rien négliger pour en retrouver la trace. Il a raconté lui-même, avec ce mélange d'originalité et de bonhomie qui fait le charme de ses récits, les diverses phases de sa découverte (3). Le manuscrit de Clermont qui, au dire de dom Ceillier, contenait l'ouvrage de Méliton, avait passé de Paris à la Haye, puis, croyait-on, à Oxford. Dom Pitra ne parvint pas à le trouver. Mais dans cette dernière ville, il mit la main sur une copie du précieux codex faite à Paris par les pères Hardouin et Lequien pour le compte du savant Grabe. Deux élèves de Newmann, MM. Dalgairns et Bowles, encore ritualistes mais plus tard convertis comme leur maître, se chargèrent de copier la *Clavis* sur l'exemplaire de Grabe. Deux autres manuscrits, l'un dans la bibliothèque aujourd'hui détruite de Stras-

(1) Nous renvoyons à ses principaux représentants Schultze, *Archäologische Studien* et *Die Katakomben*, Hasenclever, *Der altchristliche Gräberschmuck*, Achelis, *Das Symbol des Fisches*, etc. Du reste ces attaques ne sont pas restées sans réponse ; nous nous contenterons de citer Liell, *Die Darstellungen der allersel. Maria*, et Wilpert, *Principienfragen der christl. Archäologie*, Frib. i. Brisgau, 1889.

(2) *Analecta*, II, 586.

(3) *La clef du symbolisme par saint Méliton*, *Analecta*, II, 586.

bourg, l'autre dans celle de Troyes, lui fournirent une nouvelle récension du même ouvrage. Tous ces textes de valeur diverse n'étaient que la traduction latine de l'original grec, perdu probablement sans espoir, et contenaient d'ailleurs des interpolations de saint Eucher, des *Morales* de saint Grégoire et d'autres auteurs. Un manuscrit de Paris, ayant appartenu au président de Mesme, lui offrit une version plus pure. Il crut le moment venu, malgré l'absence du texte primitif, de donner l'édition de la *Clef* projetée tour à tour par Sirmond, Grabe, Fabricius, Magnus Crusius, Carl Woog, Galland et Gottlieb Hein. Elle occupe les tomes II et III du Spicilège. Plus tard, en 1863, après d'infructueuses recherches dans toutes les bibliothèques d'Europe, il trouva le fameux manuscrit de Clermont à la Barberine. Le codex qui date du sixième siècle ne contient comme les précédents que la traduction latine de l'ouvrage de saint Méliton. Le cardinal l'édita dans le second volume des *Analecta sacra* et pour répondre aux critiques qu'avait soulevées son édition, il y joignit la dissertation dont nous avons déjà parlé.

Ces critiques étaient graves ; elles n'allaient à rien moins qu'à nier l'authenticité de la Clef. On ne reconnaissait dans cet écrit qu'un ouvrage postérieur au quatrième siècle, un pastiche maladroit des ouvrages de saint Augustin. Ces arguments de la critique négative ont été battus en brèche avec succès dans la savante dissertation de dom Legeay qui a fait du symbolisme des Pères une étude approfondie (1).

Le cardinal Pitra est revenu lui aussi sur cette thèse. Il résulte de ces dissertations que la Clef de saint Méliton représente dans son ensemble le symbolisme traditionnel ancien ; et quand même on pourrait constater que tel ou tel symbole a été ajouté postérieurement à l'ouvrage pri-

(1) *La Clef de saint Méliton et la critique allemande*, extrait de la *Revue du monde catholique*, Paris 1885.

mitif, il ne serait pas encore prouvé que le fond même est apocryphe (1).

Pour répondre à d'autres objections, dom Pitra voulut aussi fixer la valeur et la portée do l'ouvrage qu'il venait de découvrir. « C'est alors que lui apparut, nous dit-il, non plus seulement un livre inédit, mais une littérature oubliée

(1) Le Père Odilo Rottmanner, de Munich, qui a vivement attaqué l'ouvrage de saint Méliton, cite le texte de la *Clef* sur le corbeau : « Le corbeau représente les retards du pécheur pour la pénitence et pour la conversion ». En regard le critique donne un passage de saint Augustin : « Ne tarde pas à te convertir au Seigneur. Il y en a en effet qui préparent leur conversion et la diffèrent; on croit entendre en eux la voix du corbeau qui crie *cras*, *cras*, demain, demain ». Ce jeu de mots est familier au saint docteur. Pour le Père Odilo ce texte de la *Clef* a été copié sur saint Augustin et c'est une preuve que l'ouvrage est apocryphe. Si l'on veut remarquer en effet que d'après l'opinion combattue par notre critique, la *Clef* a été originairement écrite en grec, on s'explique difficilement au premier abord qu'en pays grec on ait pu tirer du chant du corbeau *cras*, *cras*, le même augure qu'en tire saint Augustin. Sur ce point tout le monde est à peu près d'accord; en Orient comme en Occident les corbeaux croassent dans la même langue; il était oiseux de tant insister pour nous prouver qu'ils ne disent pas αὔριον qui est le mot grec correspondant au latin *cras*. La chose est plus compliquée que ne semble le croire notre critique. Nous pouvons citer un certain texte de l'historien grec Sozomène qui lui a échappé. Des païens demandent un jour à Athanase, le saint évêque d'Alexandrie, ce qu'annonce le cri d'une corneille qui venait de passer au-dessus de leurs têtes en poussant son cri. « L'oiseau dit *cras*, répondit l'évêque, et vous annonce pour demain une fausse nouvelle ». Le lendemain fut en effet marqué pour eux par une défaite. Théodoret, *Histor. eccles.* I, 30; Sozomène, *Histor. eccles.*, l. IV, cap. 10. Cf. l'interprétation de ce texte par M. Le Blant dans son *Mémoire sur l'accusation de magie contre les premiers chrétiens*, dans les *Mémoires de la société des antiquaires de France*, 1869, p. 23.

Ce passage, de même que celui de la *Clef*, prouve tout simplement que la langue latine était assez connue en Orient pour que le cri du corbeau y fût regardé aussi bien qu'en Occident, comme un pronostic. Ce fameux argument qu'on avait semblé donner comme le plus décisif contre l'authenticité de l'ouvrage de saint Méliton, tombe donc de lui-même. Cf. l'article du P. Odilo dans le *Bulletin critique*, 1885, p. 49, 50 et l'abbé Duchesne, p. 197.

et à peu près inconnue. En effet ce formulaire a passé de main en main, de siècle en siècle, de région en région. Chaque contrée a fourni ses commentateurs ; chaque église a eu son école ; chaque âge, un écho de cette voix apostolique. Et cet écho se répète dans les homélies des pasteurs, dans les manuels des catéchistes, dans les hymnes de la liturgie, dans les chants des poètes, même dans les arguments des docteurs et les décrets des papes, jusque dans les glossaires des grammairiens et dans les livrets des artistes (1). » Une partie de ces ouvrages sur la symbolique ont été mis au jour par lui ; il a voulu en former une sorte de *corpus symbolicum* destiné à éclairer les formules mélitoniennes et dans une remarquable introduction il a ébauché à grands traits l'histoire du symbolisme, de ses règles, de sa méthode (2). Il rêvait autre chose : « Vienne, dit-il, une patrologie symbolique avec ses formulaires, ses scholiastes en prose et en vers, rangés par siècles et illustrés par les monuments. L'œuvre est digne de tenter un vaillant ouvrier et un généreux Mécène... Nous nous abusons peut-être, ajoute-t-il, mais nous attendons un savant courageux qui, armé de toutes les découvertes de l'antiquité sacrée et profane, profitant de toutes les révélations qui de jour en jour éclairent davantage toutes les époques et toutes les écoles de l'art chrétien, démontre comment les lois du symbolisme, formulées par saint Méliton, dominent les peintures et les sculptures des catacombes ; comment elles rayonnent sur les sarcophages, les gemmes et les mosaïques ; comment survivant aux invasions barbares elles s'inscrustent dans les monnaies, les sceaux, les armoiries, les écus et les émaux de la féodalité ; comment elles flamboient dans les vitraux des cathédrales ; comment elles sont enluminées dans les plus anciennes comme dans les plus récentes miniatures. Ce panorama que nous avions vaguement en vue, nous a longtemps découragé, quand il

(1) *Analecta*, II, 590.

(2) *Spicil. Solesm.*, t. II et III et spécialement la dissertation *de re symbolica ad clavem S. Melitonis illustrandam*, t. III, p. v.

a fallu mettre la main à notre première et imparfaite édition de saint Méliton » (1).

Le Spicilège et les Analecta représentent, comme on a pu le voir par ce simple résumé, une énorme somme de travail et de longues années de recherches ; ils assurent à dom Pitra une place à part parmi les historiens de la littérature chrétienne et de la théologie positive. Peut-être n'a-t-on pas encore assez tiré parti des documents précieux que renferment ces collections ; c'est la destinée de ces sortes d'ouvrages de n'avoir qu'un bien petit nombre de lecteurs. Dom Pitra ne se faisait pas illusion. Il se plaint doucement dans une lettre de n'être guère lu que par deux ou trois amateurs, et en tout cas d'être moins lu par ses compatriotes catholiques que par les protestants anglais ou allemands (2). Mais ces ouvrages n'en restent pas moins son meilleur titre à la reconnaissance et à l'admiration de tous les amis des lettres chrétiennes.

(1) *Analecta sacra*, t. II, pp. 590-592.

(2) Lettre du 24 avril 1873 à l'abbé Davin. Encore pour les Allemands faudrait-il mettre quelque réserve à l'assertion du savant cardinal. Nous pouvons en citer un bien curieux exemple. Dom Pitra publia en 1852 les fragments de l'heptateuque attribués à Juvencus ; or, Œlher en 1854, Müller en 1866, Hartel en 1871 dans leurs ouvrages, ignorent encore la découverte du savant bénédictin ; ce n'est guère qu'en 1871 qu'Ebert par son étude sur Juvencus révèle à ses compatriotes l'existence des fragments du spicilège de Solesmes. (Cf. Paul Lejay, *Revue critique* 1891, II, 115.)

CHAPITRE XII

SAINT ABERCIUS ET LE POISSON SYMBOLIQUE

L'*ichtus* ou poisson symbolique. — La critique historique dans les vies de saints. — Les actes de saint Abercius et son épitaphe. — Découvertes de William Ramsay en Asie-Mineure. — Conclusions.

Il ne suffisait pas à dom Pitra de chercher à formuler d'après les ouvrages des Pères la théorie du symbolisme, d'en découvrir les lois générales et les principales manifestations, il voulut prendre un de ces symboles chers à l'antiquité ecclésiastique et en suivre l'histoire de siècle en siècle. Son choix se fixa sur le poisson céleste, l'ichtus, dont l'inscription d'Autun lui avait révélé la haute signification et l'importance ; son désir était de montrer par ce seul exemple ce que le symbolisme dans la littérature et dans l'art chrétien renferme de richesses pour qui sait l'exploiter. Il pensait qu'on aurait pu faire le même travail sur le phénix, la colombe, le cerf et d'une façon générale sur chacun des symboles de la *Clef de saint Méliton*.

Pour écrire cette histoire du poisson symbolique il remonte à la plus haute antiquité ; il interroge les monuments des Assyriens, des Egyptiens, des Hindous, des Orientaux, des Grecs et des Romains. Et de cette pêche à travers les mers les plus lointaines et les moins connues de l'histoire ancienne, il ramène dans ses filets les poissons ature la plus diverse, poissons célestes, poissons mas et diaboliques, démons ou demi-dieux, il n'oublie

rien pas même le vulgaire poisson du 1er avril, *piscis aprilis* (1). Jamais l'histoire du poisson n'avait été si savamment illustrée. Dom Guéranger l'en plaisante agréablement: « M. de Rossi m'a écrit que le temps lui manque toujours, bien qu'il espère aussi pêcher les poissons de son vivier et me les expédier. Avec cela faut-il attendre pour donner votre travail? n'avez-vous pas une friture suffisante? (2). » Dom Pitra riait aussi lui-même à ses heures de son ichtyologie, qu'il appelle quelquefois son ichtyomachie (3); ce qui ne l'empêchait pas de courir avec ardeur à la recherche de nouveaux poissons. Le dauphin paraît avoir toutes ses préférences. « Aucun animal, dit-il, non seulement parmi les poissons, mais encore parmi les oiseaux et les quadrupèdes, n'a jamais reçu de pareils honneurs; on a loué sur tous les tons ses rares qualités. Pour ces allégoristes le dauphin est l'ami de l'homme, il sauve les naufragés sur son dos; ennemi des animaux dangereux, il fait la chasse au crocodile et le met à mort; il annonce la tempête, la défie et s'y joue. Tombe-t-il dans les filets du pêcheur, il donne asile dans sa gueule aux petits poissons, rompt les mailles, et une fois échappé, il rend la liberté à ces captifs qu'il a sauvés avec lui; il aime l'harmonie, il n'a pas de fiel, pour vivre il lui faut la haute mer, sur le rivage il expire (4). » Telle est l'image que la mythologie nous trace du dauphin. Combien de ces traits, nous dit dom Pitra, semblent prophétiques et peuvent s'appliquer au Christ, sauveur des hommes! Lorsque les artistes chrétiens des premiers siècles adoptèrent ce symbole du poisson pour représenter mystérieusement le Christ dans leurs peintures, ne voulurent-ils pas appliquer au Sauveur ces qualités que la mythologie ancienne attribuait, un peu trop libéralement il faut bien le reconnaître, au dauphin? Dom Pitra

(1) Ἰχθὺς *sive de pisce allegorico et symbolico*; apud *Spicilegium Solesmense*, t. III, p. 499 et seq.

(2) Lettre du 21 avril 1855.

(3) Lettre à dom Guéranger, 25 août 1855.

(4) *Spicilegium Solesm.*, t. III, p. 519.

répond affirmativement à la question, et cherche avec la même patience et la même érudition, dans les monuments écrits ou figurés du christianisme, les traces du poisson. M. de Rossi avec sa haute compétence et sa connaissance si sûre des monuments de l'antiquité chrétienne, vint compléter cette monographie de l'ichtus par une dissertation qui prit place dans le Spicilège sous ce titre : *Les monuments chrétiens portant le signe du poisson* (1).

Les études de dom Pitra sur le poisson arcane l'amenèrent à une singulière et importante découverte dans le champ de l'archéologie chrétienne. En cherchant tous les témoignages anciens qui se rapportent au poisson, il tomba sur les actes grecs d'un saint Abercius, très maltraités par la critique du dix-septième siècle. La légende de ce saint nous a été conservée dans les ménologes grecs du neuvième siècle ; on la trouve tout au long dans Métaphraste. Mais on sait que dans l'histoire de l'hagiographie grecque la période des métaphrastes ne se recommande pas par de bien sérieuses garanties de véracité : la fécondité oratoire et l'imagination suppléent trop souvent chez eux à l'exactitude historique et aux recherches critiques. Quelques-

(1) *De Christianis monumentis* ΙΧΘΥΝ *exhibentibus* (*Spicil. Solesm.*, t. III, p. 545 seq.). M. de Rossi est revenu sur cette question dans un important article du *Bulletin d'archéologie chrétienne*, année 1870, *D'un anneau trouvé dans le tombeau d'Adhémar et du Dauphin considéré comme symbole du Christ-Sauveur*. Le sujet avait déjà été abordé par plusieurs auteurs notamment par Costadoni, *Dissertazione sopra il pesce come simbolo di Gesu-Cristo*, collection Calogera, série I, t. XLI; Becker, *die Darstellung Jesu-Christi unter dem Bilde des Fischer*, Breslau 1860. Dernièrement la question a encore été traitée par Achelis, mais avec l'idée préconçue de restreindre la portée du symbolisme chrétien ou même de le nier complètement ; le poisson dans ce système n'est plus qu'un ornement décoratif, *Das symbol des Fisches u. die Fischdenkmaler der rœmischen Katakomben*, 1888. Cf. la réponse de Mgr. Wilpert, *Principienfragen der christl. Archäologie*, Frib. i. Brisgau, 1889, particulièrement la seconde partie : *Achelis u. das symbol des Fisches*, et du même auteur: *Nochmals Principienfragen* ...*istl. Archäol.;* de Mély, *le poisson dans les pierres gravées*, ...*héologique*, 1889.

unes de ces vies sont moins de sérieuses biographies que des romans historiques, dans lesquels la fantaisie s'est donnée carrière. Dom Pitra, dans un de ses ouvrages, citait comme exemple de ce genre la vie des saints Barlaam et Josaphat (1), et lui-même a édité dans son Spicilège une *Histoire des Mages* qui donne lieu aux mêmes observations. La difficulté, quand on traite ces délicates questions d'hagiographie, c'est de ne pas faire entrer arbitrairement dans cette catégorie, des actes qui méritaient plus de considération, comme il est arrivé pour ceux de saint Abercius. Ils résument ainsi la vie du saint évêque (2).

Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Marc Aurèle et Lucius Verus, empereurs romains, ordonnent que dans toute l'étendue de leur empire, on offre des sacrifices aux dieux. Cet ordre fut exécuté, et l'on vit par toutes les provinces les magistrats romains et la foule courir aux temples des idoles. Il y avait alors à Hiéropolis (3), en Phrygie, un saint évêque du nom d'Abercius qui, voyant les âmes aller ainsi à la perdition, résolut d'employer tout son zèle à les arrêter dans cette voie. Dirigé par une vision céleste, il se rend au temple vers le milieu de la nuit. Il n'est porte ni verrou qui lui résiste, et bientôt il se trouve au milieu du sanctuaire; armé d'un bâton, il brise la statue d'Apollon et celles de plusieurs autres dieux. Le peuple ameuté par les prêtres des faux dieux se soulève et peu s'en faut qu'il ne se porte aux dernières violences envers l'évêque. Mais un miracle éclatant arrête la fureur populaire. Suit le récit de conversions, de guérisons et autres prodiges qui étendent au loin la renom-

(1) *Troisième rapport sur la Mission d'Angleterre*, p. 5, note 5. On peut voir sur ce point un article de la *Revue des Questions historiques*, par M. Emm. Cosquin, t. XXVIII, p. 579.

(2) Cf. *Acta sanctorum*, au 22 octobre, t. IX. p. 491, 516.

(3) M. Duchesne a démontré après M. de Rossi qu'il fallait lire Hiéropolis de Synnade et non Hierapolis ad Lycum, *Revue des Questions historiques*, t. XXXIV, p. 18. *Inscriptiones Christianæ U. R.*, t. II, p. XIV. Cf. aussi Krüger : *Abercius von Hierapolis nicht Hieropolis*, Theol. Literaturz., n. 4, 26 février 1887.

mée du thaumaturge : elle parvient jusqu'aux oreilles de l'empereur Marc-Aurèle qui fait mander l'évêque d'Hiéropolis par Euxenianus Poplion, le premier magistrat de la cité. L'évêque part pour Rome, semant sur sa route les miracles, et, arrivé dans la ville, il guérit Lucilla, fille de Marc-Aurèle et épouse de Lucius Verus, laquelle était possédée du démon. Puis le saint retourne en Orient, va évangéliser la Syrie, la Mésopotamie, et revient enfin à Hiéropolis. Avant de mourir, nous disent ses actes, saint Abercius composa lui-même son épitaphe, conçue en ces termes (1) :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument
» de mon vivant, afin d'y avoir un jour une place pour
» mon corps. Mon nom est Abercius ; je suis disciple d'un
» saint pasteur qui fait paître ses brebis sur les montagnes
» et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard
» atteint partout. C'est lui qui m'a enseigné les écritures
» fidèles... ; c'est lui qui m'a envoyé à Rome contempler
» la majesté souveraine et voir une princesse aux vête-
» ments et aux chaussures dorées. J'ai vu là un peuple qui
» porte un sceau brillant. J'ai vu aussi... la plaine de
» Syrie et toutes les villes, Nisibe au delà de l'Euphrate.
» Partout j'ai trouvé des confrères... La foi m'a conduit
» partout ; partout elle m'a présenté en nourriture un pois-
» son de source très grand et pur, œuvre d'une vierge
» sainte qui l'a donné et le donne sans cesse à manger à
» ses amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle leur mé-
» lange et leur donne avec le pain. J'ai fait écrire ici ces
» choses, moi Abercius, de mon vivant, à l'âge de soixante-
» douze ans. Que le confrère qui entend ces paroles prie
» pour Abercius. On ne doit pas mettre un autre tombeau
» au-dessus du mien, sous peine d'amende ; deux mille
» pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère
» patrie Hiéropolis. »

(1) Nous donnons la traduction de M. l'abbé Duchesne dans son article de la *Revue des Questions historiques*, t. XXXIV, p. 9.

Il faut entendre les critiques du dix-septième et du dix-huitième siècle récriminer contre les actes de saint Abercius. Tillemont les proclame faux d'un bout à l'autre et accorde tout au plus qu'il a pu exister au second ou au troisième siécle un évêque du nom d'Abercius (1).

Ce qu'il y a de piquant en tout ceci, c'est que les critiques de cette époque s'élèvent surtout contre l'épitaphe qui termine les actes de saint Abercius. Dom Ceillier dit qu'elle donnerait, si elle était authentique, la plus défavorable idée du personnage; Baronius lui-même la rejette sans regret. Quant à Tillemont il s'étonne qu' « un saint évêque âgé de soixante-douze ans et près de mourir, qu'on nous dépeint comme un homme tout apostolique, ordonne de graver sur son tombeau qu'il a été envoyé à Rome pour y voir des palais et une impératrice toute couverte d'or jusqu'à ses souliers et un peuple orné de bagues magnifiques... » Autant d'indices pour lui que le document est apocryphe.

Il ne comprend pas davantage que le saint, en quittant Rome, au lieu de revenir directement dans son église d'Hiéropolis, sentît le besoin d'aller visiter celles de la Syrie « qui, dit notre critique, assurément ne manquaient pas alors de bons évêques, et même celles de la Mésopotamie jusqu'à Nisibe. » Tout cela étonne Tillemont.

Mais son principal grief contre Abercius, ce sont précisément les dernières recommandations de l'épitaphe. « Qu'un saint évêque, dit-il, défende d'enterrer personne au-dessus de lui et qu'il ordonne que qui le fera payera deux mille pièces d'or au trésor impérial et mille à la ville d'Hiéropolis, ce ne sont pas là les pensées ordinaires des saints quand ils se préparent à la mort » (2).

(1) Tillemont. *Mémoires sur l'Histoire ecclés.*, t. II, pp. 299 et 621. Cf. l'article de M. l'abbé Duchesne, *Revue des Questions historiques*, l. c.

(2) Ces diverses prescriptions, dont quelques-unes paraissent singulières au premier aspect, s'expliquent par la législation ancienne; c'étaient des formules courantes pour protéger les tombes contre la

Si nous avons cru devoir reproduire en détail les objections de Tillemont, c'est pour montrer ce qui manquait comme intelligence historique de l'antiquité chrétienne à la critique du dix-septième siècle, critique en général judicieuse et sévère, mais sujette par excès de rigueur à se fourvoyer lourdement dans certains cas. Les scrupules de Tillemont font sourire aujourd'hui quiconque a pratiqué si peu que ce soit l'antiquité ecclésiastique.

Ces fins de non-recevoir ne pouvaient arrêter longtemps dom Pitra. Le sens du symbolisme chrétien qu'il possède à un si haut degré et la connaissance des premiers monuments de l'histoire ecclésiastique, lui firent comprendre qu'il y avait dans cette épitaphe un écrit d'un christianisme excellent et de la plus haute antiquité. A l'inverse de Tillemont, il s'appuya sur les termes mêmes de l'épitaphe pour en prouver la vérité et l'autorité (1). En helléniste consommé, il reconnut dans le texte mutilé un style lapidaire métrique, rétablit l'inscription sur ses pieds et l'éclaira par le rapprochement de plusieurs textes symboliques anciens.

On voit après cela ce que deviennent les objections du critique. La majesté souveraine que saint Abercius va visiter à Rome, la princesse aux vêtements et aux chaussures dorées, c'est l'Eglise de Rome, représentée, comme nous le voyons dans plusieurs documents anciens, sous la figure d'une femme. Cette femme est revêtue des insignes de la souveraineté pour marquer la suprématie de l'Eglise romaine au milieu des autres Eglises. C'est Jésus-Christ lui-même « ce pasteur dont le regard atteint partout », qui a voulu que son évêque fidèle vînt visiter l'Eglise de Rome. Comme Hégésippe, comme saint Polycarpe, ses contemporains, et tant d'autres, Abercius est donc venu à son tour contempler le peuple « qui porte un sceau brillant »,

violation. Cf. la thèse de M. Vidal-Lablache, *Commentatio de titulis funebribus græcis in Asia Minore.* In-8, Paris, 1872.

(1) *Spicil. Solesm.*, t. III, p. 533. T. IV, p. 483.

héritier dans l'ordre spirituel des grandeurs de l'ancienne Rome :

Tu regere imperio populos, Romane, memento...

Au lieu de revenir directement en Phrygie, comme Tillemont le lui eût conseillé, il s'est détourné vers la Syrie, il en a visité les villes ; il a poussé jusqu'en Mésopotamie et il a vu Nisibe. Partout il a trouvé des frères, partout les mêmes croyances, les mêmes rites, les mêmes symboles, l'eucharistie, le « poisson céleste » que la Vierge sainte donne chaque jour à ses amis (1). La prescription de ne poser aucun autre corps dans son tombeau n'étonne plus personne aujourd'hui, grâce aux progrès de l'archéologie. Elle tient à tout un ensemble d'idées sur la résurrection de la chair, familières aux premiers chrétiens.

Le savant bénédictin venait donc de découvrir un document nouveau, ou du moins il restituait sa valeur à ce document, et montrait qu'il est digne de prendre place à côté de l'inscription de Pectorius, parmi les textes les plus remarquables de l'antiquité chrétienne.

Malgré la haute vraisemblance de ces conclusions, il leur manquait encore une confirmation, la découverte de l'inscription lapidaire dont la légende de saint Abercius ne nous a conservé qu'une copie fautive. Cette découverte que dom Pitra appelait de ses vœux dans son troisième volume du Spicilège, a été réalisée en ces derniers temps. Un voyageur anglais, connu par ses belles recherches archéologiques, M. Wiliam Ramsay, a trouvé en Phrygie une inscription qui n'est pas, à la vérité, celle d'Abercius, mais qui contient une partie de celle-ci. En voici les termes :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument de mon vivant afin d'y avoir... une place pour mon corps. Mon nom est Alexandre, fils d'Antoine, disciple d'un saint pasteur. On ne doit pas mettre un autre tombeau au-dessus

(1) Cette vierge, d'après quelques-uns, est l'Eglise ou la foi.

du mien sous peine d'amende : deux mille pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère patrie Hiéropolis : — écrit l'an 300, le sixième mois, de mon vivant. Paix aux passants qui se souviennent de moi » (1).

Cette épitaphe est de l'an 215 ou 216 de notre ère, date qui correspond au chiffre 300 de l'inscription, lequel est celui de l'ère usitée en Phrygie. Chacun peut voir au premier coup d'œil qu'elle présente une grande analogie avec le texte de l'épitaphe d'Abercius ; c'était déjà une preuve très sérieuse en faveur de l'antiquité et de l'authenticité de cette dernière.

Mais il était réservé à M. Ramsay de faire une découverte plus précieuse encore, la stèle même sur laquelle était gravée l'inscription d'Abercius et qui date de la fin du second siècle (2).

(1) Voici le texte d'après la restitution de M. de Rossi :

('Εκ)λεκτῆς πό(λ)εως ὁ πολεί(της) τοῦτ' εποίη(σα)
Ζῶν ἵν' ἔχω φανερ(ῶς?) σώματος ἔνθα θέσιν.
Οὔνομα 'Αλέξανδρος 'Αντωνίου μαθητὴς ποίμενος ἁγνοῦ.
Οὐ μέντοι τύμβῳ τις ἐμῷ ἕτερον τινα θήσει.
Εἰδ' οὖν, 'Ρωμαίων τα(μ)είῳ θήσε(ι) δισχείλια (χ)ρυσᾶ.
Καὶ (χ)ρηστῇ πατρίδ(ι) 'Ιεροπόλει χείλια χρυσᾶ.
'Εγράφη ἔτει τ' μηνὶ ς' ζόντος.
Εἰρήνη παράγουσιν καὶ μνησκομένοις περὶ ἡμῶν.

Inscriptiones Christianæ Urbis Romæ, t. II, p. XIII.

(2) L'inscription était fragmentaire ; nous en donnons la restitution d'après M. de Rossi :

'Εκλεκτῆς πόλεως ὁ πολείτης τοῦτ' ἐποίησα
ζῶν ἵν' ἔχω καιρῷ (?) σώματος ἔνθα θέσιν.
οὔνομ' 'Αβέρκιος ὤν, ὁ μαθητὴς ποιμένος ἁγνοῦ,
ὃς βόσκει προβάτων ἀγέλας ὄρεσιν πεδίοις τε
ὀφθαλμοὺς ὃς ἔχει μεγάλους πάντη καθορῶντας.
οὗτος γὰρ μ' εδίδαξε (τα ζωῆς ?) γράμματα πιστά·
εἰς 'Ρώμην ὃς ἔπεμψεν ἐμὲν βασίληαν ἀθρῆσαι
καὶ βασίλισσαν ἰδεῖν χρυσόστολον χρυσοπέδιλον
λαὸν δ' εἶδον ἐκεῖ λαμπρὰν σφραγεῖδαν ἔχοντα.
καὶ Συρίης πέδον εἶδα καὶ ἄστεα πάντα, Νίσιβιν,
Εὐφράτην διαβάς· πάντη δ' ἔσχον συνο(μίλους)·
Παῦλον ἔχων ἐπο...., πίστις πάντη δὲ προῆγε,

Les principaux traits de la vie d'Abercius sont donc maintenant garantis par le plus irrécusable des documents, une inscription contemporaine. Dom Pitra ne pouvait espérer une confirmation plus éclatante de ses inductions.

Nous n'avons pas à examiner ici dans quelle mesure l'authenticité de cette épitaphe garantit celle des Actes. Faut-il ne voir dans ceux-ci qu'une légende qui se serait formée autour d'un document authentique comme il est arrivé quelquefois? C'est la thèse que certains critiques ont défendue, mais ce n'était pas celle du cardinal Pitra (1). Sans se porter garant de la véracité de tous les traits de cette vie, il accepta pourtant le témoignage des Actes dans leur ensemble. Plus tard, dans ses *Analecta*, il revint sur cette question et il chercha à confirmer la valeur des Actes de saint Abercius par les témoignages liturgiques, qui jusqu'alors avaient été négligés, même par les Bollandistes (2). Sans nous arrêter plus longuement à discuter ce point, il nous semble ressortir de tout ce qui précède que la condamnation en masse des légendes des saints par une certaine école critique du dix-septième siècle, n'est pas sans appel. La révision de cette sentence commencée sur

καὶ παρέθηκε τροφὴν πάντη ἰχθὺν ἀπο πηγῆς
πανμεγέθη, καθαρὸν, ὅν ἐδράξατο παρθένος ἁγνή,
καὶ τοῦτον ἐπέδωκε φίλοις ἔσθειν διὰ παντός,
οἶνον χρηστὸν ἔχουσα, κέρασμα διδοῦσα μετ' ἄρτου,
ταῦτα παρεστὼς εἶπον 'Αβέρκιος ὧδε γραφῆναι·
ἑβδομήκοστον ἔτος καὶ δεύτερον ἦγον ἀληθῶς.
ταῦθ' ὁ νοῶν εὔξαιτο ὑπὲρ 'Αβερκίου πᾶς ὁ συνῳδός·
οὐ μεντοι τύμβῳ τις ἐμῷ ἕτερον τινα θήσει·
εἰ δ' οὖν, 'Ρωμαίων ταμείῳ θήσει δισχίλια χρυσᾶ,
καὶ χρηστῇ πατρίδι 'Ιεροπόλει χίλια χρυσᾶ.

Inscriptiones Christianæ, t. II, p, XVII.

(1) Cf. Les arguments en faveur de cette thèse dans l'abbé Duchesne, l. c., et la *Civiltà cattolica*, 1890, p. 216.

(2) *Analecta sacra*, t. II, p. XXVI et 162. Le *Month*, H. Thurston, *The Tomb of st. Abercius*, mai 1890, p. 38-56 et juillet p. 339-359, *The story of st Abercius : a Byzantine Forgery?* Cf. aussi *Analecta Bollandiana*, t. X, p. 65.

les Actes des martyrs a conduit un archéologue éminent, M. Le Blant, à un jugement moins sévère sur ces sortes d'ouvrages. M. de Rossi était déjà parvenu aux mêmes résultats pour plusieurs de ces pièces. On semble comprendre enfin que la critique purement négative doit faire place à une méthode moins exclusive qui, tout en restant dans une sage réserve, s'attache à découvrir la part de vérité que contiennent les documents en apparence les plus fautifs (1). A ce point de vue, dom Pitra dans son travail sur saint Abercius donnait un exemple mémorable que nous ne pouvions passer sous silence et qui, nous l'espérons, suscitera des imitateurs (2).

(1) Cf. à ce sujet les réflexions du P. de Smedt, bollandiste, *Introductio ad historiam ecclesiasticam*, tractatus I, *de præcipuis regulis artis criticæ*, et l'ouvrage français du même auteur : *Principes de critique historique*, 1 vol. in-12, 1864.

(2) Parmi les travaux qui ont été publiés sur ces découvertes épigraphiques, nous citerons Ramsay, *Bulletin de corresp. hellénique*, t. VI, p. 518, juillet 1882; du même, *The Tale of Abercius*, dans *Journal of Hellenic studies* octobre 1882, et 1883, p. 474 et suiv.; de Rossi, *Bullettino di archeol. cristiana*, 1882, p. 77 ; *Inscriptiones christianæ*, t. II, p. XII et suiv.; Duchesne, *Bulletin critique*, t. III, p. 135 et *Revue des questions historiques*, t. XXXIV, p. 5 et suiv.; Allard, *La science catholique*, 1889, p. 362; Wilpert, *Principienfragen*, etc., p. 50; Caspari, *Quellen zur Gesch. des Taufssymbols*, III, 354; Lightfoot, *The apostolic fathers*, P. II, vol. I. Lond. 1885; Bayet, *De titulis Atticæ christianis antiquissimis*, p. 53.

CHAPITRE XIII

DOM PITRA A PARIS

Le parti catholique et la loi sur l'enseignement. — Origines du parti catholique libéral. — Question des classiques païens, l'abbé Gaume. — Les éditions critiques des Pères. — Affaires de l'*Univers*. — Suite des affaires du prieuré de Paris, nouvelles épreuves. — Le séminaire du Saint-Esprit. — Le P. Gaultier et le gallicanisme. — La vie du P. Libermann et la Congrégation du Saint-Esprit (1849-1853).

Pendant que dom Pitra parcourait les bibliothèques d'Angleterre, de graves événements s'accomplissaient en France. Le parti catholique fortement constitué avait marché à l'assaut du monopole universitaire et, après une rude campagne, la liberté de l'enseignement secondaire avait été conquise ; mais la victoire était moins complète qu'on n'aurait pu l'espérer, et de plus elle avait eu ce funeste effet de mettre la division parmi les catholiques, ou du moins de faire éclater une scission dont les causes étaient latentes. Les origines du catholicisme libéral ont été si souvent étudiées qu'il peut paraître superflu au premier abord de revenir sur ce point. Néanmoins dans une question aussi importante, il ne faut négliger aucune source d'information, et nous croyons que les documents fournis par la correspondance de dom Pitra nous permettront de rectifier certaines erreurs et de mieux apprécier le caractère de cette scission malheureuse.

C'est à M. de Falloux, nous l'avons dit, que dom Pitra

devait sa mission en Angleterre. Des relations très cordiales existaient encore à cette époque entre le ministre et le P. Abbé de Solesmes. Dom Pitra écrivait à ce dernier : « J'oubliais de vous dire que M. de Falloux vous sait bien bon gré d'avoir désigné à son choix Mgr Pie comme évêque de Poitiers et vous en renvoie bien joyeusement la responsabilité (1). » Mais quels que fussent ses sentiments pour M. de Falloux, dom Pitra, même à cette époque, ne pouvait s'empêcher de voir, avec beaucoup de bons esprits, ce que le projet de loi avait d'incomplet et la sujétion dans laquelle il laissait l'enseignement chrétien. « Mgr de Langres, écrit-il, est mécontent du projet de loi sur l'enseignement, et le P. de Ravignan que j'ai vu aujourd'hui est encore moins satisfait (2)... Je tiens d'autant plus à insister que vous pouvez avoir une part importante par vos communications avec M. de Montalembert. Vous êtes à peu près le seul homme qui ayez libre accès pour tout lui dire et il est important, urgent, qu'il n'aille pas plus loin... L'opposition contre le projet de loi sur la liberté d'enseignement devient formidable et s'étend parmi les catholiques : l'*Univers*, le *Correspondant*, la *Voix de la vérité*, presque toute la presse de province est unanime; Mgr Parisis devient le centre de la résistance ; il y a près de cent représentants qui se sont déjà ralliés à lui... M. de Falloux succombera s'il en fait une question de portefeuille; et si le prince président, qui tient beaucoup à lui, en fait une question personnelle, ce sera une nouvelle lutte entre la Chambre et le Gouvernement. Cela peut aller loin. Voilà les faits » (3).

(1) Lettre à dom Guéranger, 24 juin 1849. Cf. *Histoire du cardinal Pie* par Mgr Baunard, t. I, p. 208, 2e édition.

(2) Même lettre. Nous citons ce témoignage très formel du cardinal Pitra, quoiqu'il soit en contradiction avec l'histoire du P. de Ravignan et avec M. Leroy-Beaulieu, qui l'un et l'autre présentent le P. de Ravignan comme ayant toujours été sur ce point d'accord avec Mgr Dupanloup. *Vie du P. de Ravignan* par le P. de Ponlevoy, II, xx ; *Les catholiques libéraux*, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, p. 151.

(3) Lettre à dom Guéranger, 2 juillet 1849.

unes de ces vies sont moins de sérieuses biographies que des romans historiques, dans lesquels la fantaisie s'est donnée carrière. Dom Pitra, dans un de ses ouvrages, citait comme exemple de ce genre la vie des saints Barlaam et Josaphat (1), et lui-même a édité dans son Spicilège une *Histoire des Mages* qui donne lieu aux mêmes observations. La difficulté, quand on traite ces délicates questions d'hagiographie, c'est de ne pas faire entrer arbitrairement dans cette catégorie, des actes qui méritaient plus de considération, comme il est arrivé pour ceux de saint Abercius. Ils résument ainsi la vie du saint évêque (2).

Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Marc Aurèle et Lucius Verus, empereurs romains, ordonnent que dans toute l'étendue de leur empire, on offre des sacrifices aux dieux. Cet ordre fut exécuté, et l'on vit par toutes les provinces les magistrats romains et la foule courir aux temples des idoles. Il y avait alors à Hiéropolis (3), en Phrygie, un saint évêque du nom d'Abercius qui, voyant les âmes aller ainsi à la perdition, résolut d'employer tout son zèle à les arrêter dans cette voie. Dirigé par une vision céleste, il se rend au temple vers le milieu de la nuit. Il n'est porte ni verrou qui lui résiste, et bientôt il se trouve au milieu du sanctuaire ; armé d'un bâton, il brise la statue d'Apollon et celles de plusieurs autres dieux. Le peuple ameuté par les prêtres des faux dieux se soulève et peu s'en faut qu'il ne se porte aux dernières violences envers l'évêque. Mais un miracle éclatant arrête la fureur populaire. Suit le récit de conversions, de guérisons et autres prodiges qui étendent au loin la renom-

(1) *Troisième rapport sur la Mission d'Angleterre*, p. 5, note 5. On peut voir sur ce point un article de la *Revue des Questions historiques*, par M. Emm. Cosquin, t. XXVIII, p. 579.

(2) Cf. *Acta sanctorum*, au 22 octobre, t. IX. p. 491, 516.

(3) M. Duchesne a démontré après M. de Rossi qu'il fallait lire Hiéropolis de Synnade et non Hierapolis ad Lycum, *Revue des Questions historiques*, t. XXXIV, p. 18. *Inscriptiones Christianæ U. R.*, t. II, p. XIV. Cf. aussi Krüger : *Abercius von Hierapolis nicht Hieropolis*, Theol. Literaturz., n. 4, 26 février 1887.

mée du thaumaturge : elle parvient jusqu'aux oreilles de l'empereur Marc-Aurèle qui fait mander l'évêque d'Hiéropolis par Euxenianus Poplion, le premier magistrat de la cité. L'évêque part pour Rome, semant sur sa route les miracles, et, arrivé dans la ville, il guérit Lucilla, fille de Marc-Aurèle et épouse de Lucius Verus, laquelle était possédée du démon. Puis le saint retourne en Orient, va évangéliser la Syrie, la Mésopotamie, et revient enfin à Hiéropolis. Avant de mourir, nous disent ses actes, saint Abercius composa lui-même son épitaphe, conçue en ces termes (1) :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument » de mon vivant, afin d'y avoir un jour une place pour » mon corps. Mon nom est Abercius ; je suis disciple d'un » saint pasteur qui fait paître ses brebis sur les montagnes » et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard » atteint partout. C'est lui qui m'a enseigné les écritures » fidèles... ; c'est lui qui m'a envoyé à Rome contempler » la majesté souveraine et voir une princesse aux vête- » ments et aux chaussures dorées. J'ai vu là un peuple qui » porte un sceau brillant. J'ai vu aussi... la plaine de » Syrie et toutes les villes, Nisibe au delà de l'Euphrate. » Partout j'ai trouvé des confrères... La foi m'a conduit » partout ; partout elle m'a présenté en nourriture un pois- » son de source très grand et pur, œuvre d'une vierge » sainte qui l'a donné et le donne sans cesse à manger à » ses amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle leur mé- » lange et leur donne avec le pain. J'ai fait écrire ici ces » choses, moi Abercius, de mon vivant, à l'âge de soixante- » douze ans. Que le confrère qui entend ces paroles prie » pour Abercius. On ne doit pas mettre un autre tombeau » au-dessus du mien, sous peine d'amende ; deux mille » pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère » patrie Hiéropolis. »

(1) Nous donnons la traduction de M. l'abbé Duchesne dans son savant article de la *Revue des Questions historiques*, t. XXXIV, p. 9.

Il faut entendre les critiques du dix-septième et du dix-huitième siècle récriminer contre les actes de saint Abercius. Tillemont les proclame faux d'un bout à l'autre et accorde tout au plus qu'il a pu exister au second ou au troisième siècle un évêque du nom d'Abercius (1).

Ce qu'il y a de piquant en tout ceci, c'est que les critiques de cette époque s'élèvent surtout contre l'épitaphe qui termine les actes de saint Abercius. Dom Ceillier dit qu'elle donnerait, si elle était authentique, la plus défavorable idée du personnage; Baronius lui-même la rejette sans regret. Quant à Tillemont il s'étonne qu' « un saint évêque âgé de soixante-douze ans et près de mourir, qu'on nous dépeint comme un homme tout apostolique, ordonne de graver sur son tombeau qu'il a été envoyé à Rome pour y voir des palais et une impératrice toute couverte d'or jusqu'à ses souliers et un peuple orné de bagues magnifiques... » Autant d'indices pour lui que le document est apocryphe.

Il ne comprend pas davantage que le saint, en quittant Rome, au lieu de revenir directement dans son église d'Hiéropolis, sentît le besoin d'aller visiter celles de la Syrie « qui, dit notre critique, assurément ne manquaient pas alors de bons évêques, et même celles de la Mésopotamie jusqu'à Nisibe. » Tout cela étonne Tillemont.

Mais son principal grief contre Abercius, ce sont précisément les dernières recommandations de l'épitaphe. « Qu'un saint évêque, dit-il, défende d'enterrer personne au-dessus de lui et qu'il ordonne que qui le fera payera deux mille pièces d'or au trésor impérial et mille à la ville d'Hiéropolis, ce ne sont pas là les pensées ordinaires des saints quand ils se préparent à la mort » (2).

(1) Tillemont. *Mémoires sur l'Histoire ecclés.*, t. II, pp. 299 et 621. Cf. l'article de M. l'abbé Duchesne, *Revue des Questions historiques*, l. c.

(2) Ces diverses prescriptions, dont quelques-unes paraissent singulières au premier aspect, s'expliquent par la législation ancienne; c'étaient des formules courantes pour protéger les tombes contre la

Si nous avons cru devoir reproduire en détail les objections de Tillemont, c'est pour montrer ce qui manquait comme intelligence historique de l'antiquité chrétienne à la critique du dix-septième siècle, critique en général judicieuse et sévère, mais sujette par excès de rigueur à se fourvoyer lourdement dans certains cas. Les scrupules de Tillemont font sourire aujourd'hui quiconque a pratiqué si peu que ce soit l'antiquité ecclésiastique.

Ces fins de non-recevoir ne pouvaient arrêter longtemps dom Pitra. Le sens du symbolisme chrétien qu'il possède à un si haut degré et la connaissance des premiers monuments de l'histoire ecclésiastique, lui firent comprendre qu'il y avait dans cette épitaphe un écrit d'un christianisme excellent et de la plus haute antiquité. A l'inverse de Tillemont, il s'appuya sur les termes mêmes de l'épitaphe pour en prouver la vérité et l'autorité (1). En helléniste consommé, il reconnut dans le texte mutilé un style lapidaire métrique, rétablit l'inscription sur ses pieds et l'éclaira par le rapprochement de plusieurs textes symboliques anciens.

On voit après cela ce que deviennent les objections du critique. La majesté souveraine que saint Abercius va visiter à Rome, la princesse aux vêtements et aux chaussures dorées, c'est l'Eglise de Rome, représentée, comme nous le voyons dans plusieurs documents anciens, sous la figure d'une femme. Cette femme est revêtue des insignes de la souveraineté pour marquer la suprématie de l'Eglise romaine au milieu des autres Eglises. C'est Jésus-Christ lui-même « ce pasteur dont le regard atteint partout », qui a voulu que son évêque fidèle vînt visiter l'Eglise de Rome. Comme Hégésippe, comme saint Polycarpe, ses contemporains, et tant d'autres, Abercius est donc venu à son tour contempler le peuple « qui porte un sceau brillant »,

violation. Cf. la thèse de M. Vidal-Lablache, *Commentatio de titulis funebribus græcis in Asia Minore.* In-8, Paris, 1872.

(1) *Spicil. Solesm.*, t. III, p. 533. T. IV, p. 483.

héritier dans l'ordre spirituel des grandeurs de l'ancienne Rome :

Tu regere imperio populos, Romane, memento...

Au lieu de revenir directement en Phrygie, comme Tillemont le lui eût conseillé, il s'est détourné vers la Syrie, il en a visité les villes ; il a poussé jusqu'en Mésopotamie et il a vu Nisibe. Partout il a trouvé des frères, partout les mêmes croyances, les mêmes rites, les mêmes symboles, l'eucharistie, le « poisson céleste » que la Vierge sainte donne chaque jour à ses amis (1). La prescription de ne poser aucun autre corps dans son tombeau n'étonne plus personne aujourd'hui, grâce aux progrès de l'archéologie. Elle tient à tout un ensemble d'idées sur la résurrection de la chair, familières aux premiers chrétiens.

Le savant bénédictin venait donc de découvrir un document nouveau, ou du moins il restituait sa valeur à ce document, et montrait qu'il est digne de prendre place à côté de l'inscription de Pectorius, parmi les textes les plus remarquables de l'antiquité chrétienne.

Malgré la haute vraisemblance de ces conclusions, il leur manquait encore une confirmation, la découverte de l'inscription lapidaire dont la légende de saint Abercius ne nous a conservé qu'une copie fautive. Cette découverte que dom Pitra appelait de ses vœux dans son troisième volume du Spicilège, a été réalisée en ces derniers temps. Un voyageur anglais, connu par ses belles recherches archéologiques, M. Wiliam Ramsay, a trouvé en Phrygie une inscription qui n'est pas, à la vérité, celle d'Abercius, mais qui contient une partie de celle-ci. En voici les termes :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument de mon vivant afin d'y avoir... une place pour mon corps. Mon nom est Alexandre, fils d'Antoine, disciple d'un saint pasteur. On ne doit pas mettre un autre tombeau au-dessus

(1) Cette vierge, d'après quelques-uns, est l'Eglise ou la foi.

du mien sous peine d'amende : deux mille pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère patrie Hiéropolis : — écrit l'an 300, le sixième mois, de mon vivant. Paix aux passants qui se souviennent de moi » (1).

Cette épitaphe est de l'an 215 ou 216 de notre ère, date qui correspond au chiffre 300 de l'inscription, lequel est celui de l'ère usitée en Phrygie. Chacun peut voir au premier coup d'œil qu'elle présente une grande analogie avec le texte de l'épitaphe d'Abercius ; c'était déjà une preuve très sérieuse en faveur de l'antiquité et de l'authenticité de cette dernière.

Mais il était réservé à M. Ramsay de faire une découverte plus précieuse encore, la stèle même sur laquelle était gravée l'inscription d'Abercius et qui date de la fin du second siècle (2).

(1) Voici le texte d'après la restitution de M. de Rossi :

('Εκ)λεκτῆς πό(λ)εως ὁ πολεί(της) τοῦτ' εποίη(σα)
Ζῶν ἵν' ἔχω φανερ(ῶς?) σώματος ἔνθα θέσιν.
Οὔνομα 'Αλέξανδρος 'Αντωνίου μαθητὴς ποίμενος ἁγνοῦ.
Οὐ μέντοι τύμβῳ τις ἐμῷ ἕτερον τινα θήσει.
Εἰδ' οὖν, 'Ρωμαίων τα(μ)είῳ θήσε(ι) δισχείλια (χ)ρυσᾶ.
Καὶ (χ)ρηστῇ πατρίδ(ι) 'Ιεροπόλει χείλια χρυσᾶ.
'Εγράφη ἔτει τ' μηνὶ ς' ζόντος.
Εἰρήνη παράγουσιν καὶ μνησκομένοις περὶ ἡμῶν.

Inscriptiones Christianæ Urbis Romæ, t. II, p. XIII.

(2) L'inscription était fragmentaire; nous en donnons la restitution d'après M. de Rossi :

'Εκλεκτῆς πόλεως ὁ πολείτης τοῦτ' ἐποίησα
ζῶν ἵν' ἔχω καιρῷ (?) σώματος ἔνθα θέσιν.
οὔνομ' 'Αβέρκιος ὢν, ὁ μαθητὴς ποιμένος ἁγνοῦ,
ὃς βόσκει προβάτων ἀγέλας ὄρεσιν πεδίοις τε
ὀφθαλμοὺς ὃς ἔχει μεγάλους πάντη καθορῶντας.
οὗτος γάρ μ' εδίδαξε (τα ζωῆς ?) γράμματα πιστά·
εἰς 'Ρώμην ὃς ἔπεμψεν ἐμὲν βασίληαν ἀθρῆσαι
καὶ βασίλισσαν ἰδεῖν χρυσόστολον χρυσοπέδιλον
λαὸν δ' εἶδον ἐκεῖ λαμπρὰν σφραγεῖδαν ἔχοντα.
καὶ Συρίης πέδον εἶδα καὶ ἄστεα πάντα, Νίσιβιν,
Εὐφράτην διαβάς· πάντη δ' ἔσχον συνο(μίλους)·
Παῦλον ἔχων ἐπο...., πίστις πάντη δὲ προῆγε,

Les principaux traits de la vie d'Abercius sont donc maintenant garantis par le plus irrécusable des documents, une inscription contemporaine. Dom Pitra ne pouvait espérer une confirmation plus éclatante de ses inductions.

Nous n'avons pas à examiner ici dans quelle mesure l'authenticité de cette épitaphe garantit celle des Actes. Faut-il ne voir dans ceux-ci qu'une légende qui se serait formée autour d'un document authentique comme il est arrivé quelquefois? C'est la thèse que certains critiques ont défendue, mais ce n'était pas celle du cardinal Pitra (1). Sans se porter garant de la véracité de tous les traits de cette vie, il accepta pourtant le témoignage des Actes dans leur ensemble. Plus tard, dans ses *Analecta*, il revint sur cette question et il chercha à confirmer la valeur des Actes de saint Abercius par les témoignages liturgiques, qui jusqu'alors avaient été négligés, même par les Bollandistes (2). Sans nous arrêter plus longuement à discuter ce point, il nous semble ressortir de tout ce qui précède que la condamnation en masse des légendes des saints par une certaine école critique du dix-septième siècle, n'est pas sans appel. La révision de cette sentence commencée sur

καὶ παρέθηκε τροφὴν πάντη ἰχθὺν ἀπο πηγῆς
πανμεγέθη, καθαρὸν, ὅν ἐδράξατο παρθένος ἁγνή,
καὶ τοῦτον ἐπέδωκε φίλοις ἔσθειν διὰ παντός,
οἶνον χρηστὸν ἔχουσα, κέρασμα διδοῦσα μετ' ἄρτου,
ταῦτα παρεστὼς εἶπον 'Αβέρκιος ὧδε γραφῆναι·
ἑβδομήκοστον ἔτος καὶ δεύτερον ἦγον ἀληθῶς.
ταῦθ' ὁ νοῶν εὔξαιτο ὑπὲρ 'Αβερκίου πᾶς ὁ συνῳδός·
οὐ μεντοι τύμβῳ τις ἐμῷ ἕτερον τινα θήσει·
εἰ δ' οὖν, 'Ρωμαίων ταμείῳ θήσει δισχίλια χρυσᾶ,
καὶ χρηστῇ πατρίδι 'Ιεροπόλει χίλια χρυσᾶ.

Inscriptiones Christianæ, t. II, p, XVII.

(1) Cf. Les arguments en faveur de cette thèse dans l'abbé Duchesne, l. c., et la *Civiltà cattolica*, 1890, p. 216.

(2) *Analecta sacra*, t. II, p. XXVI et 162. Le *Month*, H. Thurston, *The Tomb of st. Abercius*, mai 1890, p. 38-56 et juillet p. 339-359, *The story of st Abercius : a Byzantine Forgery?* Cf. aussi *Analecta Bollandiana*, t. X, p. 65.

les Actes des martyrs a conduit un archéologue éminent, M. Le Blant, à un jugement moins sévère sur ces sortes d'ouvrages. M. de Rossi était déjà parvenu aux mêmes résultats pour plusieurs de ces pièces. On semble comprendre enfin que la critique purement négative doit faire place à une méthode moins exclusive qui, tout en restant dans une sage réserve, s'attache à découvrir la part de vérité que contiennent les documents en apparence les plus fautifs (1). A ce point de vue, dom Pitra dans son travail sur saint Abercius donnait un exemple mémorable que nous ne pouvions passer sous silence et qui, nous l'espérons, suscitera des imitateurs (2).

(1) Cf. à ce sujet les réflexions du P. de Smedt, bollandiste, *Introductio ad historiam ecclesiasticam*, tractatus I, *de præcipuis regulis artis criticæ*, et l'ouvrage français du même auteur : *Principes de critique historique*, 1 vol. in-12, 1864.

(2) Parmi les travaux qui ont été publiés sur ces découvertes épigraphiques, nous citerons Ramsay, *Bulletin de corresp. hellénique*, t. VI, p. 518, juillet 1882; du même, *The Tale of Abercius*, dans *Journal of Hellenic studies* octobre 1882, et 1883, p. 474 et suiv.; de Rossi, *Bullettino di archeol. cristiana*, 1882, p. 77 ; *Inscriptiones christianæ*, t. II, p. XII et suiv.; Duchesne, *Bulletin critique*, t. III, p. 135 et *Revue des questions historiques*, t. XXXIV, p. 5 et suiv.; Allard, *La science catholique*, 1889, p. 362; Wilpert, *Principienfragen*, etc., p. 50; Caspari, *Quellen zur Gesch. des Taufssymbols*, III, 354; Lightfoot, *The apostolic fathers*, P. II, vol. I. Lond. 1885; Bayet, *De titulis Atticæ christianis antiquissimis*, p. 53.

CHAPITRE XIII

DOM PITRA A PARIS

Le parti catholique et la loi sur l'enseignement. — Origines du parti catholique libéral. — Question des classiques païens, l'abbé Gaume. — Les éditions critiques des Pères. — Affaires de l'*Univers*. — Suite des affaires du prieuré de Paris, nouvelles épreuves. — Le séminaire du Saint-Esprit. — Le P. Gaultier et le gallicanisme. — La vie du P. Libermann et la Congrégation du Saint-Esprit (1849-1853).

Pendant que dom Pitra parcourait les bibliothèques d'Angleterre, de graves événements s'accomplissaient en France. Le parti catholique fortement constitué avait marché à l'assaut du monopole universitaire et, après une rude campagne, la liberté de l'enseignement secondaire avait été conquise ; mais la victoire était moins complète qu'on n'aurait pu l'espérer, et de plus elle avait eu ce funeste effet de mettre la division parmi les catholiques, ou du moins de faire éclater une scission dont les causes étaient latentes. Les origines du catholicisme libéral ont été si souvent étudiées qu'il peut paraître superflu au premier abord de revenir sur ce point. Néanmoins dans une question aussi importante, il ne faut négliger aucune source d'information, et nous croyons que les documents fournis par la correspondance de dom Pitra nous permettront de rectifier certaines erreurs et de mieux apprécier le caractère de cette scission malheureuse.

C'est à M. de Falloux, nous l'avons dit, que dom Pitra

devait sa mission en Angleterre. Des relations très cordiales existaient encore à cette époque entre le ministre et le P. Abbé de Solesmes. Dom Pitra écrivait à ce dernier: « J'oubliais de vous dire que M. de Falloux vous sait bien bon gré d'avoir désigné à son choix Mgr Pie comme évêque de Poitiers et vous en renvoie bien joyeusement la responsabilité (1). » Mais quels que fussent ses sentiments pour M. de Falloux, dom Pitra, même à cette époque, ne pouvait s'empêcher de voir, avec beaucoup de bons esprits, ce que le projet de loi avait d'incomplet et la sujétion dans laquelle il laissait l'enseignement chrétien. « Mgr de Langres, écrit-il, est mécontent du projet de loi sur l'enseignement, et le P. de Ravignan que j'ai vu aujourd'hui est encore moins satisfait (2)... Je tiens d'autant plus à insister que vous pouvez avoir une part importante par vos communications avec M. de Montalembert. Vous êtes à peu près le seul homme qui ayez libre accès pour tout lui dire et il est important, urgent, qu'il n'aille pas plus loin... L'opposition contre le projet de loi sur la liberté d'enseignement devient formidable et s'étend parmi les catholiques : l'*Univers*, le *Correspondant*, la *Voix de la vérité*, presque toute la presse de province est unanime; Mgr Parisis devient le centre de la résistance ; il y a près de cent représentants qui se sont déjà ralliés à lui... M. de Falloux succombera s'il en fait une question de portefeuille; et si le prince président, qui tient beaucoup à lui, en fait une question personnelle, ce sera une nouvelle lutte entre la Chambre et le Gouvernement. Cela peut aller loin. Voilà les faits » (3).

(1) Lettre à dom Guéranger, 24 juin 1849. Cf. *Histoire du cardinal Pie* par Mgr Baunard, t. I, p. 208, 2e édition.

(2) Même lettre. Nous citons ce témoignage très formel du cardinal Pitra, quoiqu'il soit en contradiction avec l'histoire du P. de Ravignan et avec M. Leroy-Beaulieu, qui l'un et l'autre présentent le P. de Ravignan comme ayant toujours été sur ce point d'accord avec Mgr Dupanloup. *Vie du P. de Ravignan* par le P. de Ponlevoy, II, xx; *Les catholiques libéraux*, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, p. 151.

(3) Lettre à dom Guéranger, 2 juillet 1849.

Dom Pitra voyait très clairement que si les catholiques ne visaient pas à obtenir l'émancipation de l'Eglise, ils perdaient par timidité une partie de la victoire préparée par de si longs efforts. Il eut désiré qu'on suivît l'exemple des catholiques d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne qui ne voulaient désarmer qu'après avoir obtenu des gages suffisants. « Entre hommes d'affaires, continue-t-il, il faut agir comme entre ennemis, selon le mot des Hollandais. C'est surtout dans les affaires catholiques qu'il faut prendre ses sûretés en toute rigueur... Le projet de loi laisse toute association, tout enseignement et, par suite inévitable, toutes les libertés de l'Eglise sous le joug du *statu quo*, des articles organiques, de la politique qui met la loi au-dessus de la conscience, l'Etat au-dessus de l'Eglise, la raison au-dessus de l'Evangile (1). » C'est avec une légère variante le jugement que portaient à la même époque Mgr Pie et Mgr Parisis quand ils disaient : « La loi proposée, c'est l'Etat enseignant placé au-dessus de l'Eglise enseignante (2). » L'Etat, à la vérité, se dessaisissait du monopole absolu, mais il continuait à considérer l'enseignement comme une de ses fonctions principales, à subventionner ses écoles au détriment des écoles libres, à fixer les programmes des examens, à conférer les grades par ses jurys, à soumettre les établissements libres à la surveillance académique de ses inspecteurs. Et malheureusement l'avenir devait chaque jour nous faire sentir davantage les lacunes et les dangers de ces restrictions mises à la liberté de l'Eglise.

Mais, objecte-t-on, la loi sur l'enseignement telle qu'on la proposait, contenait le maximum de liberté à laquelle les catholiques pouvaient alors raisonnablement prétendre; demander davantage c'eût été compromettre le succès de la cause par des exigences intempestives. C'est précisé-

(1) Même lettre.

(2) Lettre de Mgr Pie reproduisant et adoptant les termes de l'évêque de Langres. Cf. Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 291 (2e édition.)

ment le point contesté, et quoi qu'il soit toujours dangereux d'avancer sur le terrain des hypothèses, on peut se demander si le parti catholique, avec sa forte organisation et l'ascendant qu'il avait pris dans le pays depuis la révolution de Février, n'aurait pas obtenu des conquêtes plus sérieuses et mieux garanties, avec des chefs plus résolus et moins divisés. Aujourd'hui que ces lois sur la liberté d'enseignement sont si violemment attaquées par le parti radical, on semble mal venu à les discuter chez les catholiques et à se montrer trop exigeant. Aussi n'avons-nous pas de peine à avouer que, tout incomplet qu'il fût, le projet de loi nous donnait de grands avantages.

On présente assez généralement cet événement comme la cause de la scission qui s'opéra dans le parti catholique et à la suite de laquelle les dissidents reçurent l'épithète de catholiques libéraux. Il nous semble que pour trouver la véritable genèse du libéralisme catholique il faut remonter plus haut.

La division existait parmi les catholiques français depuis le commencement du siècle. Du jour où, à la suite de Lamennais et du comte de Maistre, un mouvement de réaction se dessina contre les anciennes opinions gallicanes, une partie des évêques et du clergé y fit une vive opposition, et l'on peut dire qu'à partir de ce jour les catholiques français furent divisés en deux camps. La chute de Lamennais ne ralentit pas le mouvement de retour vers Rome; ses disciples, auxquels se ralliaient chaque jour de nouveaux adhérents, continuèrent leur marche en avant; dom Guéranger leur fut un puissant auxiliaire en portant la question sur le terrain pratique de la liturgie ; l'*Univers* devint leur organe et ne contribua pas peu, grâce au talent de ses rédacteurs et la fermeté de ses principes, à leur succès; il comptait vers cette époque environ vingt mille abonnés.

Cependant le vieux parti gallican ne désarmait pas ; il fallut conquérir le terrain pied à pied contre lui. Quand la question de la loi sur l'enseignement se présenta, les catholiques français se trouvaient donc déjà divisés sur plusieurs

points. L'union se fit momentanément devant l'ennemi commun, mais la division restait au fond des esprits ; chacun des partis, tout en combattant, faisait ses réserves sur certaines questions. Les discussions qui précédèrent le vote de la loi firent renaître la division, mais elle modifia singulièrement la composition des partis. On vit des hommes qui, comme Montalembert et Lacordaire, avaient combattu avec l'*Univers*, passer du côté des gallicans et fusionner avec eux en conservant néanmoins un programme différent ; tandis que des gallicans, peu nombreux à la vérité, passaient pour un moment, comme Mgr de Montals, du côté de l'*Univers*. C'est une tendance que nous constaterons mieux encore dans la suite.

On se trompe encore selon nous, en rendant avec M. Leroy-Beaulieu, la majorité du parti catholique et l'*Univers*, responsables de cette scission (1). M. Emile Ollivier a vu plus juste en disant que Montalembert, Lacordaire et leurs partisans s'étaient séparés de leurs amis pour former le parti des catholiques libéraux (2). L'*Univers* dans la question religieuse resta fidèle à ses principes, qui n'étaient autres dans l'ensemble que ceux de l'Eglise, sauf si l'on veut, telle ou telle divergence de détail ; il n'arbora pas un programme nouveau, il n'abandonna pas ses anciennes thèses. Les catholiques libéraux au contraire allèrent reprendre une partie du programme de l'*Avenir* si brillamment défendu par Lamennais et par ses amis, indépendance de l'Eglise et de l'Etat, proclamation de toutes les libertés, c'est-à-dire au fond abandon de plusieurs des droits et prérogatives de l'Eglise. Or ce programme avait été solennellement condamné par Grégoire XVI dans la bulle *Mirari vos*, et il l'a été plusieurs fois depuis. C'est donc à ceux qui ont marché dans les voies de ce faux libéralisme de prouver qu'ils ne se sont pas écartés de l'Eglise, et non à leurs adversaires ; on ne saurait assez insister sur ce fait.

(1) Anatole Leroy-Beaulieu, l. c. p. 158, seq.
(2) *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, I, 303.

Le programme de l'*Avenir* repris par Montalembert, Dupanloup et leurs amis, n'était certes pas le même, il faut l'avouer que celui des gallicans. Bien plus, on peut dire que personne n'avait combattu avec plus de force contre le gallicanisme que Lamennais et ses compagnons. Néanmoins, il n'en est pas moins vrai, qu'à partir de 1850, le gallicanisme et le libéralisme catholique firent presque toujours cause commune. Nous en trouverons plus d'une preuve dans les événements que nous allons avoir à raconter.

Dans une question où l'autorité même de l'Eglise était en jeu, dom Pitra, pas plus que dom Guéranger, ne pouvait hésiter, quelles que fussent les relations qu'il avait eues jusqu'alors avec ceux qu'on allait appeler les catholiques libéraux. Il préféra les abandonner que de se séparer de l'Eglise en les suivant. Désormais nous le trouverons toujours avec leurs adversaires.

Les discussions sur la loi d'enseignement furent terminées par l'intervention du nonce, Mgr Fornari, qui dans sa lettre du 15 mai 1850, s'adressant aux évêques de France au nom du Pape, les conjurait de rester unis pour profiter des avantages de la loi. Mais il avait bien soin de faire ses réserves au sujet de la liberté et des droits de l'Eglise. Dans ce document le nonce traçait aussi une ligne de conduite au sujet de la place que les évêques devaient tenir au conseil supérieur de l'instruction publique. Mais l'union ne se fit pas et chacun des partis garda ses positions.

On le vit bien quelque temps après, quand surgit une nouvelle question, celle des classiques païens dans l'enseignement chrétien.

Depuis l'époque de la Renaissance, les auteurs païens latins et grecs forment la base de toute éducation libérale; c'est à leur école que se sont formées toutes les jeunes générations depuis le seizième siècle ; il semble que l'éducation classique n'ait eu d'autre but que de mettre le disciple en état de connaître la civilisation d'Athènes et celle de Rome, de lire ses orateurs, ses philosophes et ses poètes. N'y a-

t-il pas dans cette admiration exclusive et jalouse de deux peuples, dont la vie morale cachait bien des misères et bien des hontes, un danger pour la société et pour le christianisme? n'y aurait-il pas lieu d'introduire dans l'éducation de la jeunesse des éléments plus sains, et à côté des auteurs païens, de faire lire en même temps les poètes et les écrivains chrétiens?

Telle était la question qui se posait. On peut la considérer comme une suite de la discussion sur la liberté d'enseignement, comme un nouvel épisode de la lutte contre le monopole universitaire. Si l'Université continue à fixer elle-même et elle seule ses programmes, et à y soumettre les établissements libres, il est clair, comme le disait Bastiat, que la liberté d'enseignement n'est plus qu'un leurre (1). Si vous voulez établir une vraie liberté, il faut que les établissements d'instruction secondaire soient libres de fixer eux-mêmes le programme de leur enseignement.

Malheureusement la question fut mal posée dès le principe et il y eut chez les partisans de l'enseignement classique païen aussi bien que chez leurs adversaires de regrettables excès. D'un côté on attaquait avec virulence les auteurs païens; on les jugeait essentiellement mauvais, et pernicieux; on les accusait de corrompre l'esprit et le cœur de la jeunesse. A en croire certains publicistes de cette école, tous les maux qui depuis la renaissance jusqu'à nos jours se sont abattus sur la société, ont pour unique cause la culture exclusive des auteurs païens; le *ver rongeur* des sociétés modernes, c'est le paganisme dans l'édu-

(1) « Je trouve que votre enseignement mythologique et guerrier a été indirectement imposé aux collèges libres par l'ingénieux mécanisme de vos grades, et que je dois courber ma conscience à vos vues sous peine de faire de mes enfants des parias dans la société. Vous m'avez dit quatre fois que j'étais libre; vous me le diriez cent fois que cent fois je vous répondrais : je ne le suis pas. » Et encore : « Le baccalauréat imposera de force l'enseignement classique même à ces écoles prétendues libres. » *Baccalauréat et socialisme*, p. 59 et suiv.

cation ; il faut donc changer notre système d'enseignement et nos programmes ; il faut reléguer les auteurs païens au second plan et donner le pas sur eux à des écrivains chrétiens (1).

Les adversaires s'indignaient d'un pareil langage, et ils n'étaient pas loin d'affirmer que les programmes universitaires n'avaient rien à modifier ; il fallait garder religieusement les auteurs classiques : en dehors de ces parfaits modèles dans l'art de bien dire, impossible de trouver une forme esthétique sans défauts ; les auteurs chrétiens, admirables peut-être par la hauteur de leur inspiration et la pureté de leur morale, ne sauraient concourir à former le goût littéraire, à enseigner le beau langage.

Dom Pitra, d'accord encore en cela avec son maître dom Guéranger, ne pouvait accepter ni l'une ni l'autre de ces théories, excessives dans leur expression. Il aurait facilement accordé qu'il croyait l'enseignement universitaire susceptible de bien des réformes ; professeur d'humanités, il n'avait pas hésité à s'écarter des voies battues et à innover sur beaucoup de points ; il reconnaissait surtout que la société moderne tenant du christianisme la meilleure partie de son héritage, il était illogique autant qu'injuste de laisser ses grands écrivains dans l'oubli le plus profond ; il les avait assez étudiés pour savoir quelles grandes leçons de sainteté, de vertu et de courage y puiseraient les jeunes gens. Mais d'un autre côté il n'anathématisait pas les classiques païens ; n'ont-ils pas été de tout temps lus, commentés et admirés dans les écoles chrétiennes et les monastères ; ne les retrouve-t-on pas dans les catalogues de toutes les bibliothèques monastiques à côté de la Bible, des Pères et des livres liturgiques ? La plupart de ces auteurs nous seraient aujourd'hui inconnus si quelque moine

(1) Voyez en particulier l'abbé J. Gaume, *Le ver rongeur des sociétés modernes*, in-8°, Paris 1851 ; *Lettres à Monseigneur Dupanloup* *le paganisme dans l'éducation*, in-8°, Paris 1852.

obscur dans le *scriptorium* du monastère n'eût consacré de longues heures de sa vie à les transcrire.

Dom Pitra fut consterné de cette querelle, car il en vit tout de suite le danger. Il comprit qu'elle allait créer un malheureux équivoque et qu'une cause excellente en elle-même était compromise à l'avance par les exagérations de quelques-uns de ses défenseurs ; il prévoyait que gallicans et libéraux se ligueraient pour l'attaquer et chercheraient en cette occasion à reprendre leurs avantages, tandis que les ennemis de l'Église ne manqueraient pas d'en triompher à leur tour.

Sur ce point dom Pitra pensait comme beaucoup d'amis dévoués de l'*Univers* qui regrettaient qu'il eût pris si vivement parti dans cette polémique. Il était sévère pour celui qui avait soulevé la question et qui se montrait le plus brillant et le plus vigoureux adversaire de l'enseignement classique. « J'en viens à M. Gaume, écrit-il à dom Guéranger. Je suis harcelé depuis l'apparition de son livre, pour me prononcer pour ou contre. Les pères jésuites font instance » ; on devine dans quel sens ; l'abbé Landriot, son collègue d'Autun, qui commençait à se faire connaître, eût voulu l'entraîner à sa suite à rompre une lance en faveur des lettres païennes. « Ne me condamnez pas, reprend dom Pitra, à approuver le *ver rongeur* même après le cardinal de Reims. J'ai essayé par des lectures complètes de prendre ce livre au sérieux ; je n'ai pu qu'éprouver une impatience de plus en plus irritée...

« Son système me semble sans base. Il n'y a pas un seul décret de l'Église, un seul canon des conciles contre les classiques. Il n'a pas compris les textes des Pères, il n'a pas su ce qu'on faisait au moyen âge... » Après le canoniste, c'est l'érudit qui prend la plume : « L'abbé Gaume n'a pas ouvert Marcianus Capella (1) qui a été le livre usuel

(1) L'abbé Gaume cite cependant Marcianus Capella, *le Ver rongeur*, p. 78. Cela ne prouve pas, il est vrai, qu'il l'ait ouvert, d'autant que cette citation est faite d'après dom Pitra lui-même dans son *Histoire de saint Léger*, p. 63.

de mille ans : tout y est classique et mythologique à dérouter les plus habiles. Il n'a pas vu ces innombrables gloses, quelques-unes de saints personnages, qui couvrent les marges et les interlignes des classiques. Enfin il a été plus outré que né le fut jamais l'abbé de Rancé. Il n'y a plus guère qu'à brûler le *Traité des études* de Mabillon, si le *Ver rongeur* a raison. Mabillon nomme crûment les classiques même pour les études des élèves et des novices du monastère. Il faudrait vraiment renier toutes les traditions de notre ordre pour adopter ce système... »

« Enfin, pour aller au fond de sa thèse, est-il logique d'appeler païennes les règles fondamentales et universelles du beau littéraire? La rhétorique d'Aristote, la poétique d'Horace, ne sont pas plus païennes quant au fond que la géométrie d'Euclide, que la médecine d'Hippocrate. N'est-il pas plus logique et plus chrétien de réclamer comme un domaine commun cet héritage de l'antiquité et de montrer que l'Église l'a conservé et en a tiré merveilleusement parti? » (1)

Tout serait à louer dans cette lettre, fond et forme, si l'enthousiasme de dom Pitra pour l'antiquité classique ne l'eût entraîné à un jugement que nous serions tenté de trouver trop sévère, au sujet de l'abbé Gaume. Le livre *du paganisme dans l'éducation* contient au milieu de thèses paradoxales bien des idées justes et des vérités piquantes sur le moyen âge chrétien, la renaissance païenne du seizième siècle et l'éducation chrétienne. Sa verve échauffée et libre se rencontre sur plus d'un point avec le ferme bon sens d'un économiste célèbre, Bastiat (2) ; plusieurs des idées qu'il exposait dans son livre ont fait leur chemin, et affirmer avec lui que le cycle des études universitaires tel qu'on le comprenait en 1850, était étroit et exclusif, semble aujourd'hui une vérité banale.

L'abbé de Solesmes n'eut garde de refuser à dom Pitra

(1) Lettre du 6 novembre 1851.

(2) Bastiat, *Baccalauréat et socialisme.*

la permission de donner son sentiment sur la question, d'autant qu'il partageait toutes ses idées : « J'approuve de tout point, lui dit-il, votre manière de voir. Le contraire est absurde, seulement je voudrais dans les classes l'étude parallèle des classiques profanes et des classiques sacrés » (1).

Dom Pitra écrivit dans l'*Ami de la religion* avec beaucoup de discrétion et de mesure, un court article qui eut du retentissement (2). Il commençait par rappeler ses études sur les Pères de l'Église auxquelles il avait déjà consacré vingt ans de sa vie, et le cours de littérature sacrée qu'il avait inauguré étant professeur de rhétorique de 1836 à 1839 ; on ne pouvait donc pas le croire hostile à la littérature chrétienne. Il pose ensuite le problème dans ses véritables termes : il ne peut être question entre catholiques de ce qui doit être la base de l'éducation ; sur ce point tout le monde est d'accord; il faut qu'elle soit essentiellement chrétienne. En passant, dom Pitra repousse le reproche adressé aux maîtres chrétiens, jésuites, oratoriens, bénédictins, d'avoir formé des générations païennes. Au fond la matière des thèmes et des versions est d'une importance secondaire ; l'enseignement des auteurs païens sera chrétien avec un maître chrétien ; tandis qu'un maître incrédule, même en expliquant un Père de l'Église, pourra chercher à affaiblir la foi des enfants qui lui sont confiés. Il ne faut donc pas songer à bannir de l'éducation les auteurs païens ; on peut même leur donner une place considérable, mais en corrigeant dans les éditions pour la jeunesse tout ce qui pourrait blesser le respect qui lui est dû ; les beautés que l'on trouve dans les auteurs classiques ne sont pas d'essence païenne ; le beau est universel, éternel ; au lieu

(1) Lettre du 9 novembre 1851. Dom Guéranger ajoute même : « L'abbé Gaume est *profondément ignorant,* vous ne pouvez le suivre en aucune façon. »

(2) L'*Ami de la religion,* 29 janvier 1852. Il a été reproduit par l'abbé Landriot dans son livre sur le *Véritable esprit de l'Eglise en présence des nouveaux systèmes,* Paris, 1854, in-8o, Cf. l'appendice, p. XLV.

de condamner en masse le monde et la civilisation antique, comme faisait l'abbé Gaume, dom Pitra aimait avec dom Guéranger à y chercher les vestiges des traditions primitives et l'aurore du christianisme. D'ailleurs il admettait que les chrétiens doivent être largement représentés à côté des païens. On remarquera que cette solution si sage et si large de la question des classiques, fut celle même que fit adopter dans l'Église l'autorité compétente.

Dom Pitra se prononça une seconde fois dans le même sens à propos d'un livre de M. Dübner. Le célèbre helléniste était un protestant converti, dont l'amour du grec avait fait un intime du savant bénédictin. Dübner avait prévenu le désir de ce dernier en éditant avec soin une petite bibliothèque des Pères à l'usage des classes, un choix de morceaux, une sorte de *Selectæ e sacris scriptoribus.*

Les deux articles de dom Pitra sont à relire aujourd'hui encore et on y trouvera bien des pensées justes et ingénieuses (1). Pour l'époque où ils paraissaient et pour le public auquel dom Pitra s'adressait, la plupart de ces remarques étaient neuves et de nature à frapper les esprits. Tandis que des légions de travailleurs étudiaient les auteurs classiques et cherchaient avec tous les secours de la grammaire et de la philologie et par la comparaison des manuscrits, à en rétablir le texte dans toute sa pureté, la *philologie sacrée* était encore à créer, ou du moins à ressusciter ; elle semblait morte avec les bénédictins des siècles passés. Dom Pitra démontrait avec beaucoup de force l'importance de l'étude des variantes pour les Pères et la nécessité de nouvelles éditions d'après une méthode plus rigoureusement critique. Il semble que son appel ait été entendu ; depuis cette époque de savants philologues, en Allemagne et en Autriche surtout, ont repris l'étude des Pères et ont commencé à nous en donner des éditions plus classiques.

(1) *Nouveaux choix des Pères grecs et latins. L'ami de la Religion,* 30 septembre et 5 octobre 1852.

Dom Pitra fait aussi justice dans ses articles, d'un prétendu latin et d'un grec chrétien au sens où quelques-uns l'entendaient, c'est-à-dire d'une langue spéciale avec sa syntaxe et son vocabulaire. « A ce compte, dit-il, il faudrait dire qu'il y a eu quatre ou cinq latins chrétiens, la langue hiératique des premiers siècles, celle des Africains, celle des Gallo-Romains, celle des scholastiques, un grec attique, un grec byzantin, un grec alexandrin... Il y a plus de distance de Tertullien à saint Ambroise, de celui-ci à saint Bernard et à saint Thomas, que de Lactance à Cicéron, de Juvencus à Virgile » (1).

L'opinion ainsi exposée par dom Pitra sur l'enseignement chrétien n'était pas celle de tous ses amis, notamment de quelques-uns des rédacteurs de l'*Univers*. Cette divergence si discrètement exprimée du reste, ne l'empêchait pas de demeurer fidèle à leur amitié. Il eut bientôt l'occasion d'en donner des preuves.

En prenant en main la cause de la suprématie pontificale et en attaquant tous ses adversaires avec l'énergie et le talent que l'on sait, l'*Univers* avait soulevé contre lui l'hostilité des gallicans. Depuis les discussions sur la loi d'enseignement, les catholiques libéraux s'étaient rapprochés, comme nous l'avons dit, des gallicans et avaient épousé leurs antipathies contre le journal de Louis Veuillot. Cette hostilité ne devait pas tarder à porter ses fruits.

Le 30 août 1850, Mgr Sibour, archevêque de Paris, bien connu pour ses tendances gallicanes, publia un mande-

(1) Il exprimait les mêmes idées dans une lettre à Mgr Pie : « L'esthétique chrétienne est au fond la même que celle des anciens. Il n'y a pas deux manières de concevoir l'harmonie des formes, comme il n'y a qu'une seule théorie fondamentale de l'art de bien dire et de raisonner. L'erreur de M. Gaume est de vouloir que l'Evangile ait changé tout cela et que l'Eglise doive absolument avoir sa grammaire, sa poétique, sa rhétorique propre au rebours de l'art antique..... (sans date, 1850). On trouve dans la correspondance de dom Pitra à Mgr Landriot plusieurs lettres dans le même sens. Mgr Landriot avait lui-même pris la peine de les recopier et d'en faire des extraits.

ment qui condamnait l'*Univers* et une partie des thèses soutenues par lui (1). Dès qu'ils eurent connaissance de l'acte épiscopal, les rédacteurs de l'*Univers* en appelèrent au Pape. Dom Pitra, alors à Paris, racontait cette affaire à dom Guéranger, qui du fond de sa solitude suivait toutes ces questions avec le plus vif intérêt; il disait que M. Eugène Veuillot arrivé à Rome, y avait été reçu par Pie IX avec une grande bienveillance. En même temps plusieurs évêques, entre autres ceux de Reims, de Toulouse, de Bordeaux, de Lyon, de Langres, protestaient auprès du nonce contre le mandement. Dom Pitra lui-même avait été chargé de rédiger une consultation à la sacrée pénitencerie sur la ligne de conduite que doivent tenir les rédacteurs du journal à l'égard de l'archevêque de Paris (2).

Aprés de longues négociations, l'*Univers* dans son numéro du 5 octobre 1850 fit sa soumission à son archevêque, mais peu après le Pape écrivit au prélat pour lui faire des remontrances au sujet de son avertissement et défendre la liberté de la presse religieuse (3).

La querelle se réveilla avec un plus haut degré d'acuité, à propos de la discussion sur les classiques païens. Dans une lettre aux professeurs de ses petits séminaires, le 19 avril 1852, Mgr Dupanloup se prononçait énergiquement en faveur des classiques païens et condamnait la campagne entreprise par l'abbé Gaume. L'*Univers*, visé dans la lettre, releva le gant; mais la polémique prit soudain de grandes proportions. Le 30 mai, l'évêque d'Orléans lançait un man-

(1) L'auteur de la Vie de Mgr Dupanloup place cet événement en 1852. L'exactitude chronologique a son importance dans cette question; le mandement est bien du 30 août 1850. Les cinq griefs principaux reprochés à l'*Univers* dans cette pièce sont : la polémique au sujet de la loi sur l'enseignement, les attaques contre le droit des conciles provinciaux, et les questions particulières du miracle de Rimini, de l'Inquisition et du dictionnaire de Bouillet.

(2) Lettres des 1er et 16 septembre, et octobre 1850. Cf. *Univers*, 5 octobre 1850. Nous donnons le texte de cette consultation aux pièces justificatives.

(3) L'abbé Maynard, *Mgr Dupanloup*, p. 65.

dement qui était un manifeste contre l'*Univers;* la première partie traitait de l'usage des classiques païens dans l'Eglise ; la seconde, plus spécialement dirigée contre le journal, condamnait le ton de sa polémique en général, et cherchait à détruire son influence dans le monde religieux. « Il s'agit de savoir, disait l'évêque, si la constitution de l'Eglise sera changée ; si c'est la puissance d'un journal qui dirigera l'Eglise, ou bien les évêques, les conciles, le Pape. » Comme sanction, la lecture du journal était prohibée dans les établissements diocésains.

La déclaration était nette, mais en la posant en ces termes, on préjugeait la question. Est-il vrai que le Pape, les conciles, les évêques, fussent d'un côté, et l'*Univers* de l'autre? Que le journal entendît régenter l'Eglise contre la volonté de ses représentants officiels? La question n'était-elle pas de savoir si l'*Univers*, depuis son origine, n'avait pas cherché à suivre l'inspiration du Saint-Siège, à lutter contre ses adversaires gallicans ou autres, s'il n'avait pas pour lui, même en France, la majorité des évêques, et parmi eux les plus savants et les plus saints prélats? (1).

Le 19 juin, Louis Veuillot se déclarait prêt à se retirer lui et ses collaborateurs, si les évêques ne jugeaient pas que son œuvre fût utile.

Ce n'était pas, comme on l'a prétendu, déplacer la question ou faire une habile diversion du côté du gallicanisme. C'était se placer au contraire sur un terrain solide et prendre la seule attitude que conseillât la dignité et la fidélité à d'honorables convictions. Depuis lors, l'alliance conclue entre les gallicans et les libéraux se fortifia chaque jour, jusqu'au moment où les deux partis se fondirent en un seul au concile du Vatican.

Dom Pitra était alors auprès de ses amis de l'*Univers;* il voyait le danger de la situation, augmenté encore par la position que le journal avait prise dans la question des

(1) *Vie de Mgr Dupanloup* par l'abbé Lagrange, II, 130-132. L'abbé Maynard, l. c. p. 869 et suiv.

classiques. Ses meilleurs amis ne pouvant l'appuyer dans cette polémique, se taisaient et semblaient l'abandonner. Un seul évêque, celui de Poitiers, leur avait envoyé un témoignage de confiance. « L'*Univers* est à deux doigts de sa ruine, écrit alors dom Pitra s'adressant à dom Guéranger... Cet isolement est inconcevable et bien fait pour décourager. Messieurs Veuillot se sont rendus hier à la nonciature, pour déclarer qu'ils demandaient un délai afin de s'assurer des dispositions de l'Episcopat et du Saint-Siège à leur égard, et qu'au bout de ce terme s'ils restaient dans cet isolement, plutôt que d'avoir l'air de sectaires désavoués, ils se retireraient tous. Je suis arrivé à l'*Univers* hier soir ; on m'a raconté la chose et m'a chargé de vous en faire part. Je me suis récrié de ce parti désespéré » (1).

Voici quel était le plan que proposait dom Pitra, d'accord avec les célèbres pères jésuites Cahier et Cahour, bons amis de l'*Univers* comme lui, mais qui ne pouvaient encourager ses thèses contre les classiques et qui « autant que d'autres souffraient qu'on eût donné au Gallicanisme mourant un prétexte spécieux qui le ravive, qui lui rend quelque importance, et qui en même temps divise le camp fidèle » (2). Il demandait que l'*Univers* abandonnât cette polémique regrettable, avec les honneurs de la guerre; qu'il cessât de soutenir une opinion excessive, qu'il n'en fît pas une question d'orthodoxie, qu'il reconnût à chacun le droit de défendre une thèse différente, d'après la maxime *in dubiis libertas*. A ces conditions, le journal rallierait tous ses vrais amis ; M. Dulac donnait les mains à cet arrangement ; il n'avait pas tenu à lui que la controverse ne fût pas engagée ; il y eût volontiers mis un terme. Son article du 18 janvier 1852 était de nature à satisfaire tous ceux qui, dans la lutte, n'étaient pas de parti pris. Les directeurs du journal refusèrent ce qui leur semblait une capitulation; ils répétèrent le mot célèbre *sint ut sunt aut*

(1) Lettre du 20 juin 1852 à dom Guéranger.
(2) *Ibidem*.

non sint. Et l'affaire en resta là pour le moment, mais en somme c'est à cette solution qu'il fallut en venir un peu plus tard après l'intervention du Pape. « L'encyclique *Inter multiplices*, dit l'abbé Maynard, donnait raison aux deux parties, en n'ôtant à chacune que ses exagérations » (1). On continuerait à expliquer les classiques païens, tout en faisant une plus large place aux chrétiens. Dom Pitra avait donc vu juste dans cette question.

La lutte contre l'*Univers* n'en continua pas moins ; ses adversaires cherchaient sa perte par tous les moyens ; après l'épisode des classiques, il y eut ce qu'on a appelé l'affaire « Donoso Cortès-Gaduel » (2). Mais à ce moment, dom Pitra était loin ; c'est à peine si nous y trouvons une allusion dans sa correspondance. Vers la fin d'octobre 1852, il partait pour un nouveau voyage en Belgique et en Hollande, et ne rentrait en France qu'au mois de mars de l'année suivante, avec une nouvelle collection d'inédits pour son Spicilège.

Au milieu de tous ces événements, les préoccupations ordinaires de dom Pitra ne faisaient pas trêve. A peine rentré à Paris en 1850, après son second voyage d'Angleterre, il avait été ressaisi par les difficultés financières comme dans un étau. Le passé du prieuré Saint-Germain pesait encore sur lui ; il fallait travailler sans relâche à satisfaire les créanciers et les quêtes ne fournissaient que de très modiques ressources, absorbées en partie par les besoins quotidiens de la congrégation.

Du moins, dom Pitra avait été fortifié et encouragé dans sa pénible mission par un bref du 31 juillet 1851 à Mgr Gousset, en faveur de Solesmes. Ce document précieux avait été obtenu grâce à l'intervention de l'archevêque de Reims, de Mgr Parisis et de plusieurs autres évêques. Pour le pauvre moine quêteur, aucune pièce ne pouvait être plus

(1) Maynard, *Mgr Dupanloup*, p. 78. La date du document pontifical est le 21 mars 1853.

(2) L'abbé Maynard, l. c. L'abbé Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. II, p. 141.

glorieuse et plus honorable. « Je vous annonce, écrit-il à l'abbé de Solesmes, la bienheureuse nouvelle de l'arrivée d'un bref en faveur de la congrégation ; je viens de le lire à la Nonciature... C'est une des plus belles pièces qu'on puisse enregistrer dans un bullaire de notre ordre » (1). Le bref, en effet, félicitait Mgr Gousset et les évêques qui s'étaient unis à lui pour cette démarche, « de leur attachement si bien placé envers l'abbaye de Solesmes, et envers la religieuse famille qui l'habite » ; il contenait un magnifique éloge de la nouvelle congrégation bénédictine, de ses membres, de leurs travaux, de leur science et de leur doctrine. Il recommandait tout spécialement l'abbaye à la sollicitude des évêques de France (2). La première pensée de dom Pitra fut de courir à Notre-Dame-des-Victoires et à Saint-Germain-des-Prés pour remercier Dieu.

« J'ai promis, ajoute-t-il, à notre bonne Mère et à notre saint patriarche un dévouement sans limites à la congrégation et à son digne et bien aimé chef et père. Puissé-je être désormais plus fidèle à toutes les obédiences et moins indigne de vos paternelles bénédictions » (3).

Ce dévoûment et cette abnégation allaient bientôt être mis à l'épreuve, à une longue et redoutable épreuve ; une nouvelle affaire venait de se greffer sur celle de Saint-Germain. A la suite de la perte d'un procès avec une communauté religieuse d'Andancette au diocèse de Valence, la congrégation des bénédictins de France devait payer une forte somme d'argent (4). Quoiqu'il fût jusqu'alors demeuré pleinement étranger à cette affaire, dom Pitra, par dévoûment à dom Guéranger et à ses confrères, dut porter la plus lourde part du fardeau ; après ses longs efforts pour sauver la congrégation, il voyait retarder indéfini-

(1) Lettre à dom Guéranger, 16 août 1851.

(2) Nous donnons le texte de ce bref aux pièces justificatives.

(3) Lettre du 16 août 1851.

(4) C'est le 13 juillet 1853 que fut reçue la nouvelle de la perte de ce procès. Les détails de cette affaire nous entraîneraient trop loin; ils ne touchent du reste qu'indirectement à l'histoire du cardinal Pitra.

ment l'œuvre de sa délivrance, comme le naufragé au moment de toucher au rivage qui se sentirait repoussé vers la haute mer. Le voilà de nouveau condamné à sa vie errante, à son long exil loin du monastère.

Il accepta cette épreuve avec son courage et sa résignation habituelle, non sans jeter un regard attristé vers ce cloître après lequel il aspire et qui semble le fuir : « Je vous souhaite de tout cœur un heureux alleluia, écrit-il à dom Guéranger le jeudi saint. Pourrai-je jamais le chanter en paix avec vous, sans redouter le lendemain, bien abrité sous la même tente et à poste fixe ! Que de peine j'ai à me résigner à cette vie toujours vagabonde ! Enfin, se fasse la volonté de Dieu et qu'il en soit loué quand même, alleluia ! »

Mais il se rendait compte des dangers de cette vie si peu en harmonie avec la profession qu'il avait vouée et il tendait la main à son père, à dom Guéranger pour être secouru. Il y eut un jour où son âme accablée, en proie à la plus vive douleur, poussa un long cri d'angoisse vers son Père abbé. Nous voulons citer cette lettre ; elle éclaire d'un reflet éclatant cette âme à la fois si ardente et si délicate, si simple et si fortement attirée vers Dieu : « Entre ces deux tourbillons des études et des affaires, que devient ma pauvre âme ?

» Je ne puis vous dissimuler qu'elle souffre dans l'un et l'autre état, quoique différemment. Je devrais avant tout me consoler du tracas des hommes et de l'ennui des livres par la prière, par la retraite intérieure, par le commerce avec le bon Dieu. Il m'y sollicite, il m'arrête souvent le long de mes routes, il m'adresse des reproches qui parfois me font tomber le livre des mains et qui plus d'une fois me prennent si brusquement au vif que j'en pleure comme un enfant et comme à cette heure. Mais ensuite je n'en fais pas mieux, ni dans les études, ni dans les affaires.

» Dans les études je commence toujours avec une ardeur extrême et je finis par le découragement le plus complet, parce que je n'y mets que ma vivacité naturelle et pré-

somptueuse au début, rien ne me semble impossible, ni difficile, et je m'emporte avec tant d'élan, que pendant cette première période d'un travail d'ébauche, je suis hors de moi et j'ai peine à voir comment je ne me trouve pas hors de la présence de Dieu. Une seule chose me rassure; c'est que si une raison grave m'oblige d'interrompre, je n'en éprouve pas de peine et je fais volontiers place au devoir. J'ai remarqué quelquefois qu'au plus fort de ces assauts de travail, il me semblait que le bon Dieu sonnait la retraite. Je m'arrêtais pour écouter les reproches, et je me demandais à quoi me servirait de savoir tout ce qui est au monde, si je perdais mon âme. Je me demandais ce que je ferais s'il fallait laisser tout là et partir au bout du monde ou dans l'autre monde. Il me semblait que le bon Dieu, en pareil cas, me ferait une grande grâce, et que je serais trop heureux de faire sa seule volonté. Mais il y a pourtant attache, puisque cette ferveur de travail absorbe à tel point toute mon âme, que dans ces moments je ne fais que ce qui est strictement de devoir... Il y a d'autres phases où le travail devient encore plus ardent, plus convulsif; j'ai plus de peine à m'en arracher; j'ai plus de peine à ne pas en être troublé, dans les plus saints moments que je dois passer avec Dieu...

» Mais cela n'est qu'un jeu, ce me semble, à côté des atteintes cruelles que me fait le tourbillon de nos malheureuses affaires. Le diable savait bien tout ce qu'il trouverait en moi d'irritabilité par ce côté si inflammable, et c'est pourquoi il m'a si violemment enlacé dans ces affreux filets. Ah! mon Père, mon Père, s'il était donc possible de me soustraire à ce calice, *transeat a me, verumtamen non sicut ego volo*. Que vous dirai-je? Il y a tel jour où revenant de mes allées et venues, et trouvant au retour le travail le plus urgent et même le plus attachant, je reste comme abruti devant ces feuilles dont je n'ai plus l'intelligence. La nuit, minuit vient; j'achève ou mon bréviaire ou mon chapelet, avec des peines inouïes. Et parce qu'il faut me trouver le lendemain à quatre heures et demie dans une chapelle,

je traîne mon sommeil ou mon cauchemar jusque-là. Je me réveille le cœur si sec et la tête si pleine de distractions qu'il n'y a pas de transition du sommeil à la veille, de la nuit au jour... Je vous conjure de me donner vos conseils et vos remèdes. Dites-moi, je vous prie comment les saints s'y prenaient pour pouvoir en même temps prier, travailler, souffrir, être assidus à la fois à la lecture, à l'oraison, à la vie active? Y a-t-il un moyen de concilier tout cela? Que faire, *quid me vis facere?...* Songez, mon révérend Père, que ma position est si étrange que je puis difficilement, ce me semble, trouver ou des directeurs ou des livres qui m'éclairent... » (1).

Nous voulons citer la réponse de dom Guéranger :

« Mon bon et cher Père, je viens à vous, ayant reçu votre dernière qui est bien importante aussi. Pardonnez-moi mes lenteurs à écrire ; j'y peine plus qu'à tout autre chose, et vous ne doutez pas que la violence de la position ne soit pour beaucoup dans le mauvais état de ma santé, dont je ne conviens qu'avec vous ; car ici, il faut soutenir le moral. La congrégation prospère pour le nombre et pour l'esprit, mais c'est à condition qu'il faut éloigner de *tous* ce qui pourrait troubler la paix de l'âme. Je concentre donc tout en moi, et n'en parle qu'à Dieu. Qu'il daigne donc, et sa sainte Mère, nous assister dans la crise! J'ai confiance, je l'avoue, et dans tous les cas, je suis bien résolu de ne pas perdre courage. La croix ne fait pas mourir l'œuvre de Dieu ; mais je voudrais la porter moi seul. L'estime des hommes, le bruit qu'ils font, me touchent peu, et il y a longtemps que j'ai fait mon sacrifice sans retour à ce sujet. Je ne prie, dans tout ceci, que pour la congrégation et pour les confrères, mais surtout pour vous, mon bon et cher Père. Le diable nous en veut, plusieurs de ses agents sont dans cette affaire très activement : tôt ou tard, Notre-Seigneur et Notre-Dame guériront les blessures. Tout ceci est bien évidemment surnaturel...

(1) Lettre du 14 juin 1853.

» Mais j'en viens à vous, cher Père, et je vous réponds enfin sur l'état et les dispositions de votre âme, au milieu du tourbillon où vous êtes. Je pense que du côté du travail de cabinet, il faudrait un peu moins d'intensité, vous faites trop à la fois. Pour les affaires, il n'y a rien à dire ; c'est force majeure ; mais le travail doit absolument être modéré. Vous donnez deux heures à Dieu ; ce n'est pas assez: je vous en prescris *trois*. Couchez-vous moins tard aussi. Un mois de plus de séjour à Paris n'est rien ; un mois économisé sur votre santé et sur votre âme est trop. Vous m'entendez, mon bon ami, et vous allez vous modifier sur cette mesure.

» Ne vous troublez point pour avoir continué de dire la sainte messe, au milieu de cette pression ; Notre-Seigneur vous y a fait beaucoup de grâces dont vous avez vécu. Désormais, vous couchant plus tôt, vous aurez le cœur et l'esprit plus frais pour le saint autel. L'heure de plus, employée à oraison, lecture pieuse, examen, visite au Très Saint Sacrement, et récitation de l'office mieux sentie, tout cela vous aidera et vous renouvellera. Dans vos courses, quand vous avez un peu de temps, entrez dans l'église que vous trouvez sur votre route, et priez-y cinq minutes ; cela vous sera bon. Surtout, n'oubliez pas Notre-Dame, notre refuge; qu'il y ait quelque chose pour elle dans l'heure supplémentaire, et vous verrez que tout refleurira...

» Voilà un sermon, cher Père ; vous l'attendiez depuis longtemps. Croyez que je le complète, en priant pour vous bien affectueusement et bien paternellement le cœur de Notre-Seigneur, en lequel soyez-moi fidèle, en souvenir de ce que c'est moi, pauvre pécheur, qui vous ai offert à Dieu sur l'autel de saint Pierre, avec le corps de Jésus-Christ, en lequel je suis à jamais, dans sa charité la plus tendre, tout votre à jamais, cher Père. »

Au fond dom Pitra sentait bien lui-même qu'au milieu de ces épreuves la grâce le soutenait. « Courage, écrit-il vers le même temps à un de ses confrères dans la même situation que lui, serrez la main du bon Dieu qui vous mène. Vous

ne le sentirez jamais plus près de vous que dans cet isolement des grandes routes, des chemins perdus, des pays inconnus. Ah ! je connais votre psaume, et souvent au terme de maintes courses, et quand j'étais le plus désorienté, je prenais pour antienne ce petit mot : « *ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus.* Et je traduisais rondement : le quêteur est l'enfant gâté de la Providence (1). »

Les complications survenues dans les affaires de la Congrégation, les relations fréquentes qu'il fallait entretenir avec le comité et avec M. Lesobre, obligeaient dom Pitra, comme on l'a vu, à des séjours prolongés à Paris. Il était reçu alors avec la plus large et la plus cordiale hospitalité au séminaire du Saint-Esprit. Une véritable intimité s'était établie peu à peu entre lui et les Pères de cette jeune et fervente congrégation. On réservait une cellule pour le savant bénédictin et dès qu'il arrivait, il suivait avec une scrupuleuse fidélité le réglement du séminaire, édifiant tous ceux qui l'ont connu, par sa piété, son austérité et sa passion pour le travail.

Il y rencontrait plusieurs personnages que réunissait un même goût pour les études ecclésiastiques et pour les recherches savantes, l'abbé Blanc, auteur d'un Manuel estimé sur l'histoire ecclésiastique, Bouix connu déjà par ses travaux sur le droit canon, Rohrbacher, le savant historien de l'Église, l'abbé Martinet, et même l'abbé Gaume que son *ver rongeur* avait conduit à la célébrité. Mgr Gousset, Mgr Parisis et quelques autres évêques ne manquaient pas d'y venir à leur passage à Paris. C'était un cercle scientifique et littéraire où l'on causait librement des choses de l'Eglise, où chacun apportait, avec la tournure de son esprit, le résultat de ses recherches ou de ses méditations. Celui qui en était le centre et l'âme, avait aussi sa notoriété, quoiqu'il n'ait jamais rien produit par lui-même ; mais il a exercé une grande influence autour de lui et mériterait

(1) A dom Renon, 1er juillet 1853.

d'être mieux connu. Le Père Mathurin Gaultier était assistant général dans la congrégation du Saint-Esprit. D'une doctrine très sûre et très étendue, érudit et bibliophile, il s'était monté sur la question gallicane la plus riche bibliothèque qui existât dans la capitale, et probablement dans le monde ; depuis les auteurs les plus célèbres jusqu'aux pamphlets les plus ignorés, aux brochures les plus obscures, il collectionnait tout avec amour. Cette bibliothèque il la connaissait à fond et savait trouver avec une merveilleuse sûreté le texte topique ou le document cherché. « Sa cellule, a-t-on dit, était le salon romain de Paris ; sa bibliothèque, l'arsenal des défenseurs du Saint-Siège ; sa personne, l'attrait et le lien de ses amis et la terreur de ses ennemis » (1). Né dans le diocèse de Saint-Brieuc, il resta à la charrue jusqu'à l'âge de dix-huit ans, comme Mgr Bouvier, comme le cardinal Gousset avec lequel du reste il a plus d'un trait de ressemblance. Doué comme lui d'une indomptable énergie de caractère, il apporta dans ses études la patience froide et obstinée du paysan de cette race qui sans repos laboure son champ, et surmonta bientôt les difficultés que présente à cet âge l'étude du latin et des humanités ; son intelligence saine, robuste, précise et vigoureuse lui abrégea les chemins et lui valut de rapides succès dans les études théologiques, notamment dans la théologie morale. Sa grande bonhomie et la simplicité un peu rustique de ses manières cachaient beaucoup de finesse, de talent et de savoir-faire. Il sembla prédestiné au rétablissement des doctrines romaines au séminaire du Saint-Esprit, comme l'illustre Le Hir l'était en même temps à Saint-Sulpice.

Il fut, comme tant d'hommes de sa génération, de ceux que l'influence de Lamennais ramena vers Rome. Professeur de morale au séminaire du Saint-Esprit, il combattit en rude joûteur le gallicanisme et le jansénisme et se fit le champion des doctrines de saint Alphonse de Ligori à Paris, pendant que Gousset les défendait à Besan-

(1) *Notice sur le Révérend Père Gaultier*, Paris, le Clere, s. d.

çon. On comprend ses rancunes contre le jansénisme, quand on voit à quelles incroyables exigences il avait été soumis par un confesseur infecté de certaines théories de la secte. Pour quelques fautes des plus vénielles, il fut condamné à une confession générale plusieurs fois renouvelée, à d'interminables examens de conscience, à une longue et dure pénitence, à des délais indéfinis d'absolution, et encore c'est à peine si après toutes ces épreuves on lui laissait espérer le ciel. Cette expiation dura plusieurs mois et la santé du jeune homme n'y aurait probablement pas résisté, s'il n'avait enfin rencontré un directeur plus compatissant (1).

Du fond de sa bibliothèque, le Père Gaultier servait de conseil aux libraires catholiques, qui le consultaient sur les manuscrits à imprimer ou les livres à rééditer; c'est ainsi qu'on lui doit la réédition de la théologie de Voigt; il eut une grande influence aussi sur l'édition du Graduel de Reims et Cambrai. C'est auprès de lui et à l'aide de ses livres que Rohrbacher a composé son histoire de l'Eglise, et Bouix ses ouvrages canoniques. Il semblait avoir sa place marquée partout où se traitaient les questions ecclésiastiques à l'ordre du jour, et il assista successivement aux conciles de Soissons, d'Amiens et de Reims. On comprend de quel intérêt et de quelle utilité pouvait être pour dom Pitra le commerce du Père Gaultier et des hommes qui se réunissaient autour de lui. Parfois des discussions s'élevaient au sein du docte aréopage. Dom Pitra ne souscrivait pas à toutes les thèses de l'abbé Rohrbacher; il lui reprochait surtout d'avoir jugé trop sévèrement les bénédictins du quatorzième, du quinzième et du seizième siècle, d'avoir méconnu leur rôle. Il prépara un mémoire sur la matière et la polémique aurait pu devenir vive, mais il en fut détourné par d'autres préoccupations (2).

(1) *Ibidem*, p. 14.

(2) Lettres de dom Pitra à dom Guéranger et de dom Guéranger à dom Pitra, 28 juillet, 2 août, 18 octobre 1852, etc. « Le quinzième

C'est aussi durant les séjours qu'il fit au séminaire de la rue des Postes, que dom Pitra apprit à connaître le père Libermann, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie réunie en 1845 à celle du Saint-Esprit. Après la mort du vénéré supérieur général, on ouvrit à dom Pitra les archives de la maison et il commença d'après les lettres et les écrits du Père, d'après les souvenirs de ses premiers compagnons, à retracer la physionomie si originale et si sainte de ce pauvre juif d'Alsace, converti au catholicisme par un coup de la grâce, devenu par la voie des souffrances héroïques et d'humiliations sans nombre, le fondateur d'un institut florissant dont les missionnaires évangélisent aujourd'hui les colonies françaises, Saint-Domingue, le Zanguebar, le Congo et la Guinée, et qui rend à l'Eglise de signalés services par ses séminaires et ses œuvres de toute sorte (1).

Les mœurs des rabbins et des familles juives d'Alsace, le séminaire d'Issy à l'époque où y entra Libermann, l'apostolat des noirs, les origines et l'histoire des deux sociétés réunies plus tard en une seule sous le nom de congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, font l'objet de chapitres intéressants. Mais le côté surnaturel n'est pas oublié, et l'auteur a su exposer avec autant de piété que de science la doctrine spirituelle de celui qu'on appelait le « Vénéré Père », le caractère de sa direction, les épreuves par lesquelles son âme fut élevée peu à peu à un haut état de perfection. On devine à l'accent du biographe que son énorme et continuel labeur et ses soucis de chaque jour ne lui faisaient jamais perdre de vue sa sanctification person-

siècle, est-il dit dans une de ces lettres, est un des plus magnifiques de notre ordre. »

(1) *Vie du P. Libermann*, Paris 1855, in-8°; 2e édition 1872; 3e, 1882. Cf. aussi la *Notice sur M. Libermann* publiée dans l'*Univers*, 1er et 6 mars 1852; à part, in-8, Paris, Bailly, s. d. La seconde édition de cette vie et surtout la troisième, diffèrent sur bien des points de la première; les livres 4e et 5e sont complètement refondus.

nelle, but suprême auquel il avait tout sacrifié au jour de sa profession monastique.

On ne saurait citer sur la valeur et l'importance de cet ouvrage de témoignage plus autorisé que celui du successeur même du Père Libermann, dans la charge de supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, le Père Schwindenhammer. « Cette vie de notre saint fondateur, écrit-il, est dans la pensée de tous un vrai trésor pour notre Institut qui ne cessera d'en compter l'auteur parmi ses bienfaiteurs les plus insignes... Elle fera resplendir la sainteté de cet humble juif que la grâce avait si merveilleusement transformé, comme saint Paul, en un homme nouveau, elle montrera que l'Église est toujours féconde en saints, ces vrais héros de l'humanité. Elle offrira à tous et surtout aux prêtres, aux directeurs des âmes, aux jeunes élèves du sanctuaire un modèle accompli, non seulement à admirer mais à imiter... Le mérite de ces précieux résultats revient naturellement à l'auteur de cette vie » (1).

(1) Lettre à Son Éminence le cardinal Pitra, 8 décembre 1872.

CHAPITRE XIV

SOLESMES ET LIGUGÉ

Vie monastique. — Séjours à Solesmes et à Ligugé. — Relations avec Mgr Pie. — Histoire de Notre-Dame de Chartres. — Doctorat de saint Hilaire. — Controverse avec Charles Lenormant. — Concile de Périgueux (1853-1857).

Cette vie monastique dont le Père Pitra avait été sevré depuis si longtemps, il allait pouvoir enfin en jouir au moins pendant quelques années. De 1853 à son départ pour Rome en 1858, il fit d'assez longs séjours à Solesmes et à Ligugé, dans les intervalles que les affaires et les courses à travers les bibliothèques lui laissaient libres.

Ces cinq années de son existence pourraient se résumer en quelques lignes ; c'était la vie calme et solitaire du cloître, tout entière consacrée à l'office divin, à l'étude et aux divers exercices conventuels. A Solesmes, il logeait sous les combles de l'abbaye, dans une étroite cellule dont l'ameublement était des plus sommaires : quelques rayons de bibliothèque, un pauvre lit de bois sur lequel il s'étendait tout habillé, comme le demande saint Benoît dans sa règle « afin que le moine soit toujours prêt » (1); deux chaises, un bureau chargé de livres et de papiers, c'était tout et c'était assez pour lui. De sa fenêtre, la vue embrassait un riant paysage ; la fraîche et gracieuse vallée de la Sarthe, arrosée par la rivière au cours large et paisible qui

(1) *Regula sancti Benedicti*, cap. XXII.

laisse couler lentement ses eaux claires entre des rives couvertes de prairies; à droite, de hauts rochers couronnés de bois ferment l'horizon ; au fond, la petite ville de Sablé, assise sur les bords de la Sarthe et dominée par le château aux formes massives, reconstruit par Colbert, et qui fait face à l'abbaye. Plus tard, à Rome, de son palais Saint-Calliste, le cardinal Pitra aimait à reporter sa pensée vers sa chère cellule de Solesmes où s'étaient écoulées les heures les plus joyeuses de sa vie.

Mais, quoiqu'il fût loin d'être insensible aux charmes de cette nature tranquille, ce qui l'attirait et retenait son attention captive, c'étaient bien plutôt ces livres et ces manuscrits de tout format qui s'entassaient chaque jour dans sa cellule, débordant des rayons de sa bibliothèque pour envahir la table, les chaises, le lit même et ne laissaient bientôt que la place du travailleur. Là il se sentait repris de sa passion ardente, de cette fièvre de travail, qui le possédait au point de lui faire oublier le monde extérieur, la nourriture et le sommeil; il dépouillait les collections, couvrait ses cahiers de notes savantes, courait au travers des in-folio après le texte cherché, sans que rien pût jamais le lasser; il préparait à cette époque les matériaux du quatrième volume de son Spicilège, qui devait contenir les écrits nouvellement découverts de Verecundus, de saint Nicéphore et quelques autres monuments de l'Église de Byzance.

Une chose cependant avait le don de l'arracher à ses travaux, de l'arrêter net au milieu de ses recherches les plus passionnées, c'était le son de la cloche du monastère. Pour lui obéir, il quittait tout avec une admirable docilité, sans jamais se laisser entraîner par son ardeur au travail à négliger aucun des exercices prescrits par la règle. Son exemple était une véritable édification pour toute la communauté; il semblait qu'il n'eût pas de plus grand plaisir que de se retrouver au milieu de ses frères ; il se serait fait scrupule de manquer même aux récréations, fussent-elles facultatives ; il en faisait le charme par son affabilité, sa

gaieté franche et son entrain. Alors il descendait de ses hautes spéculations scientifiques sans effort, avec une simplicité et une familiarité charmantes et se mettait à faire le récit de ses voyages scientifiques, de ses découvertes, de ses aventures de tout genre, quelquefois tragiques, le plus souvent plaisantes et gaies.

Le soir venu, après complies, tout rentrait dans le silence au monastère et longtemps après qu'avait sonné l'heure du couvre-feu, il travaillait encore. Plusieurs fois, des passants attardés sur la route purent apercevoir dans la masse sombre de l'antique abbaye, deux fenêtres encore éclairées comme deux phares au milieu de la nuit; l'une était celle de l'abbé de Solesmes, dom Guéranger, ajoutant quelques pages à son *Année liturgique;* l'autre, celle de son fidèle disciple, dom Pitra, plongé dans le déchiffrement d'un manuscrit.

Dom Pitra fit aussi plusieurs séjours dans un autre monastère de la congrégation, celui de Ligugé, au diocèse de Poitiers.

L'évêque de cette église, l'illustre cardinal Pie, était lié d'une étroite amitié avec dom Guéranger. Nous avons dit la part que l'abbé de Solesmes avait eue dans la nomination de Mgr Pie comme évêque de Poitiers (1).

Un des premiers soins du nouvel évêque fut d'appeler dans son diocèse les disciples de dom Guéranger. A deux lieues de Poitiers, s'élève le célèbre monastère de Ligugé, le premier monastère des Gaules, bâti par les mains de saint Hilaire et habité par son disciple saint Martin. L'ambition de Mgr Pie était de rendre ce berceau de la vie monastique aux Bénédictins. En 1852, après de longues négociations, Mgr Pie avait acquis l'ancien monastère et l'offrait à dom Guéranger, qui y envoyait et y installait solennellement une petite colonie monastique le 25 novembre 1853 (2).

(1) Voyez plus haut, p. 184.

(2) *Histoire du cardinal Pie,* par Mgr Baunard, 2e édition; t. I, p. 270 et 429. Cf. aussi dom Guépin : *Solesmes et dom Guéranger,* p. 135, et

Mgr Pie qui venait souvent passer quelques heures dans le cloître bénédictin, ne tarda pas à y remarquer dom Pitra, et il s'éprit pour le moine érudit d'une véritable affection. Avec cet esprit élevé et curieux qui lui permettait de s'intéresser à tout, il aimait à lui faire conter ses recherches dans les bibliothèques et ses découvertes, à le pousser dans ses travaux. Lecteur assidu des œuvres de saint Hilaire, des Pères de l'Église et des docteurs du moyen âge, il trouvait un grand attrait dans la conversation de ce moine dont la vie s'écoulait dans la lecture et l'étude des manuscrits des anciens auteurs (1).

Une étroite intimité s'établit entre eux et bientôt Mgr Pie conçut le dessein de s'attacher dom Pitra comme collaborateur pour exécuter un grand travail qu'il préparait depuis longtemps. L'auteur de sa vie a raconté, avec le charme et l'exactitude qui donnent tant de prix à ses récits, comment Mgr Pie, à peine au sortir du petit séminaire, s'engagea, si Notre-Dame de Chartres lui rendait la santé, à écrire l'histoire de ce célèbre sanctuaire et des bienfaits accordés dans cette église par la Reine du ciel. Cette promesse, l'abbé Pie, dès son entrée au grand séminaire de Saint-Sulpice, cherchait à la remplir, et il allait aux archives du royaume pour recueillir les documents qui pouvaient l'aider dans son travail. Vicaire à la cathédrale de Chartres, il continua ses recherches à la bibliothèque et dans les archives de la ville. Devenu évêque de Poitiers, et éloigné de sa chère église de Chartres, les charges de son lourd ministère ne purent lui faire oublier ce travail de prédilection, auquel il revenait avec amour à ses heures de loisir. Mais ces heures étaient trop rares. Il sentait le besoin d'avoir un aide qui pût le seconder dans ce grand travail, et au besoin faire dans les bibliothèques des recherches que ses fonctions épiscopales rendaient impos-

dom Chamard : *Saint Martin et son monastère de Ligugé*, in-12, Paris, 1873.

(1) Mgr Baunard, l. c. pp. 28-29 (2e éd.), et 118 seq.

sibles. Personne mieux que dom Pitra n'était à même de lui rendre ce service.

L'évêque en écrivit à dom Guéranger : « Je ne puis aboutir dans ce travail qu'avec l'aide de dom Pitra et il consent de grand cœur à travailler avec moi à cette œuvre et à passer un ou deux mois à Chartres... C'est un magnifique thème auquel je serais ravi pour ma part que le public vît travailler de concert un évêque et un moine » (1).

L'abbé de Solesmes accepta la proposition avec bonheur : « Je me réjouis, répondait-il, de voir se décider enfin votre coopération à l'œuvre de Chartres et d'apprendre que dom Pitra en sera ; il vous servira prodigieusement... » (2).

Ce dernier de son côté était charmé de cette collaboration qui devait rendre plus intime son commerce avec le grand évêque ; il se mit au travail et commença à relever dans les archives à Chartres et à Paris et dans d'autres bibliothèques les obituaires, les chartes et en général toutes les pièces qui pouvaient avoir trait à l'histoire de la cathédrale. Dans sa correspondance avec Mgr Pie, on trouve souvent des allusions à ce travail ; il y donne en particulier la liste des pièces inédites qu'il a découvertes. L'évêque de Poitiers fut enlevé par la mort avant d'avoir pu terminer son travail, quelques parties détachées en ont seules été données dans la collection de ses œuvres, et ces essais, écrits avec tant de finesse et de cœur, ne font que davantage regretter que ce beau monument de foi et de dévotion à Notre-Dame, où les qualités des deux auteurs se seraient si heureusement combinées, n'ait pas été achevé.

Lorsqu'en 1850, sous l'influence de Mgr Pie, se réunit le concile provincial de Bordeaux, l'évêque de Poitiers avait désiré d'avoir dom Pitra comme théologien. Ce dessein échoua par suite de circonstances étrangères à la volonté de l'un et de l'autre, mais l'évêque s'en dédommagea deux

(1) Lettre à dom Guéranger, 1er septembre 1854.
(2) Lettre à Mgr Pie, 27 septembre 1854.

ans après en invitant son ami à Poitiers pour les fêtes du doctorat de saint Hilaire. Le décret conférant ce titre à saint Hilaire avait été porté le 19 mars 1851 (1). Dom Pitra en prit occasion pour écrire ses articles sur le doctorat du saint évêque. Il montrait dans un brillant tableau des travaux et de la vie de saint Hilaire, que le grand évêque de Poitiers mérite bien le titre de docteur, et résumant les pièces du procès de doctorat, il faisait après dom Coustant l'apologie de sa doctrine. Il se sert comme argument dans sa thèse d'une intéressante découverte faite par lui dans un manuscrit de l'ancienne abbaye de Corbie, un commentaire inédit sur les épîtres de saint Paul, qu'il croyait alors pouvoir attribuer à saint Hilaire (2).

Dom Pitra était à Paris quand s'éleva entre M. Charles Lenormant et Mgr Pie une discussion qui fit alors grand bruit. Dans sa lettre pastorale du 1er octobre 1854, l'évêque de Poitiers condamnait la morale naturaliste, et l'éclectisme qui, mettant sur le même pied la doctrine chrétienne et la philosophie rationaliste, couronnait *la Connaissance de Dieu* de l'abbé Gratry et le livre de Jules Simon sur le *Devoir* (3). Il voyait dans cette neutralité, dans cette profession ouverte d'indifférence à l'égard des croyances et des doctrines, un danger pour la société chrétienne (4). Il reconnaissait ce que les enseignements de M. Jules Simon ont d'élevé et de noble, mais il ne pouvait oublier que cette morale est chrétienne par son origine, qu'elle doit au christianisme ses plus pures inspirations ; il disait plus tard à propos d'un autre livre du même philosophe, la *Religion naturelle :* « ce livre est l'œuvre d'un chrétien qui oublie qu'il l'est » (5).

(1) Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, I, 365 et suiv.

(2) L'*Univers*, 12 mai, 8 et 15 juin 1851. Ce commentaire édité dans le *Spicilegium Solesmense*, t. I, p. 49, est en réalité de Théodore de Mopsueste comme nous l'avons remarqué plus haut, p. 157, note 1.

(3) *Œuvres de Mgr l'évêque de Poitiers*, II, 156 et suiv.

(4) Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, I, 529 et suiv.

(5) Lettre à Mgr Cousseau. Cf. Mgr Baunard, l. c., p. 617.

Cette lettre pastorale souleva d'assez vives protestations parmi les catholiques libéraux qui se sentirent atteints. M. Charles Lenormant s'en fit l'écho dans le *Correspondant* (1). En termes assez peu mesurés, il contestait les appréciations de l'évêque et prétendait lui donner des leçons de charité chrétienne, de politesse et de modération. Dom Pitra en écrivit aussitôt à Mgr Pie : « Votre Grandeur aura sans doute lu dans le dernier numéro du *Correspondant* qui vient de paraître quelques lignes que je ne suis pas le seul à déplorer. Sous ma première impression, j'écrivis une longue protestation à M. Lenormant qui n'a pas tardé à me répondre. Je crois devoir mettre sous les yeux de Votre Grandeur cette correspondance et demander à votre sagesse et à votre bonté ce qu'il peut y avoir à faire... » (2). Dans cette lettre au savant académicien, son collaborateur dans l'édition du Spicilège de Solesmes, dom Pitra, profitant de ces relations et de son amitié qui lui permettait une entière franchise, fit comprendre ce qu'il y avait d'insolite et d'irrégulier dans cette protestation d'un laïque, se proclamant catholique soumis d'une part, et s'élevant d'autre part contre un mandement épiscopal. Le fait était d'autant moins justifié que le parti auquel appartenait M. Charles Lenormant avait protesté vivement lorsque les rédacteurs de l'*Univers* jugèrent à propos de discuter une lettre de Mgr Dupanloup qui n'avait pas la forme épiscopale de mandement.

M. Lenormant s'était défendu de faire de la théologie. « Permettez-moi de vous dire, continue dom Pitra, que la France est le seul pays du monde où l'on voit des catholiques sincères se séparer publiquement d'un évêque, pour conserver la communion d'un corps littéraire et attaquer un acte épiscopal de ce genre et sur une question pareille. Nous avons beau protester que nous n'entendons pas faire

(1) Novembre 1854, p. 296.

(2) Lettre de dom Pitra à Mgr Pie, 27 novembre 1854. Cf. Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, I, 532 et suiv.

de théologie et que de pareilles questions, de pareilles attaques sont étrangères à la doctrine religieuse. C'est une surprise de plus et qui devient inexplicable, quand on ajoute avec toute l'autorité d'un recueil considérable et d'un nom justement respecté, que le prélat a manqué d'égards aux académiciens ; qu'il les a attaqués sur un terrain où ils ne peuvent riposter ; qu'il s'est mis dans son mandement à la queue des folliculaires accusés à peu près de lâcheté ; que cet acte est déplorable et le résultat d'une erreur matérielle ; qu'après tout l'Académie en couronnant ce que l'évêque appelle *philosophie naturaliste*, a fait ce qu'elle devait faire et qu'à bon droit elle a récompensé en M. Jules Simon *une morale très pure et tout à fait chrétienne.* » Dom Pitra poursuivait sa thèse et montrait par certains faits dont il avait eu connaissance, que sous des formes polies et bienveillantes, ces académies cachaient souvent une hostilité mal déguisée contre le christianisme et l'Eglise (1).

Le savant correspondant de dom Pitra accepta sa mercuriale d'assez bonne grâce, mais il n'arriva pas à justifier l'Institut des reproches formulés contre lui ; il écrivit également à Mgr Pie pour expliquer sa pensée et faire ses excuses (2). L'affaire en resta là ; ce n'était du reste que le commencement de la lutte de Mgr Pie contre le libéralisme et les erreurs des temps modernes. Dom Pitra, dans la lettre que nous avons citée, pressait l'évêque de faire un exposé des principes catholiques et de protester ainsi contre l'oubli dans lequel ils étaient trop souvent laissés. Il reçut bientôt satisfaction dans une seconde instruction synodale de l'éloquent évêque sur *les principales erreurs du temps présent*, qui est restée une de ses plus belles œuvres (3). Elle est le commentaire des canons du concile de Périgueux, deuxième concile de la province de Bordeaux, dans lequel Mgr Pie exerça une influence prépondérante.

(1) Lettre à M. Charles Lenormant (sans date) ; elle est de novembre 1854.

(2) Mgr Baunard, l. c. 535.

(3) *Œuvres de Mgr l'évêque de Poitiers*, III, 127.

Ce concile n'est pas étranger à l'histoire de dom Pitra. Mgr Pie qui n'avait pu l'avoir auprès de lui pour le concile de Bordeaux, eut la satisfaction cette fois de le voir répondre à son invitation. Le concile de Périgueux s'ouvrit le 2 août 1856; sept évêques y prirent part, et parmi eux, Mgr Landriot, l'ancien confrère et l'ami de dom Pitra, qui venait d'être nommé évêque de La Rochelle (1). Ce concile fut dirigé surtout contre les erreurs modernes, le positivisme et la philosophie rationaliste; les systèmes de Jean Reynaud, de Renan et de Cousin y furent condamnés. Mgr Pie, qui avait été l'âme du concile, s'en fit aussi l'organe et dans la seconde instruction synodale que nous venons de citer, il développa et expliqua les décrets du concile.

Dom Pitra ne fut pas un membre inactif dans cette assemblée; il eut à travailler pour les différentes commissions, où l'on apprécia son érudition étendue et sa facilité de travail. La cérémonie de clôture le frappa vivement: « J'ai suivi la procession, écrit-il à dom Guéranger, et à la cathédrale j'ai vu assurément la plus belle cérémonie de ma vie. Ces acclamations, cette accolade épiscopale, ces signatures déposées sur l'autel, cette estrade où je me trouvais avec tous nos vieux ordres, sept évêques, tous les députés, dominant une masse compacte accumulée sous les magnifiques dômes de Saint-Front » (2).

L'impression du quatrième volume du Spicilège le ramena encore à Paris. Il était toujours hanté par la pensée de poursuivre ses recherches patristiques dans les manuscrits orientaux; il se remit à l'étude du syriaque et de l'arménien et suivit à la Sorbonne le cours de M. Quatremère, en même temps que l'abbé Meignan aujourd'hui archevêque de Tours. « Si votre benoîte cervelle y suffit, lui avait écrit dom Guéranger, je vous donne volontiers ma bénédiction pour l'arménien et je vous recommande à

(1) Cf. Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, I. 613.
(2) Lettre à dom Guéranger, 10 août 1856.

saint Grégoire l'illuminateur... Je vous donne carte blanche pour M. Quatremère et ses projets orientaux » (1).

C'est aussi à cette époque, qu'à l'occasion d'un court voyage dans le midi, il visita quelques-unes des bibliothèques qu'il avait jusqu'alors négligées et qui lui fournirent de nouveaux fragments inédits des Pères.

Il était rentré à Solesmes quand la nouvelle lui arriva par le nonce de Paris que le pape le mandait à Rome. Quel était le but de cet appel, il l'ignorait encore (2).

Dom Guéranger qui prévoyait que ce séjour pourrait être long, peut-être indéfini, en fut vivement attristé. Il faisait part de ses craintes à un autre de ses enfants : « La grande nouvelle, c'est que le pape mande dom Pitra à Rome, et très probablement pour le garder... J'entrevois que l'idée du Saint-Père est d'employer dom Pitra dans quelque charge supérieure de notre ordre... C'est un immense sacrifice pour la congrégation au sein de laquelle dom Pitra ne sera pas remplacé. Nous perdons une pièce essentielle; aussi les adieux ont-ils été fort tristes entre dom Pitra et moi. Je dois lui rendre cette justice, que quelque flatteur que soit pour lui l'appel du Saint-Père, il n'a quitté Solesmes qu'avec beaucoup de larmes et de regrets » (3).

Dom Guéranger ne se trompait pas. Cet ordre qui appelait à Rome le Père Pitra était pour lui un grave événement qui allait changer brusquement le cours de sa vie.

(1) 21 avril 1855.
(2) A dom Guéranger, sans date, 1858.
(3) Lettre de dom Guéranger à dom Gardereau, 12 avril 1858.

CHAPITRE XV

VOYAGE DE RUSSIE ET D'AUTRICHE

Le droit canonique des Grecs. — Pie IX et les églises orientales. — Iter Italicum. — Voyage de Russie. — La légende du Mont-Athos. — Saint-Pétersbourg et Moscou. — Le monastère de Troïtza. — Voyage en Autriche. — Les Basiliens. — Retour en France (1858-1861).

Au premier appel du nonce, dom Pitra avait quitté Solesmes et s'était rendu à Paris. S'il avait espéré apprendre d'une façon plus précise quelle mission on lui destinait, son attente fut promptement déçue. Le nonce lui dit seulement que le Pape l'appelait à Rome et que les travaux dont il le chargeait pourraient être longs. Il lui confia en même temps quelques dépêches, lui prescrivant d'aller dès son arrivée à Rome voir le cardinal Antonelli. Dom Pitra était si loin de soupçonner encore le véritable motif de ce voyage, qu'il se crut un moment appelé pour prendre part au chapitre général de la congrégation bénédictine du Mont-Cassin, ou pour remplir à Rome les fonctions de procureur général de son ordre (1). Dans tous les cas c'était encore l'absence, l'éloignement de Solesmes. « Bénissez une fois encore, écrit-il en terminant une lettre à dom Guéranger, bénissez ce pauvre frère que le bon Dieu mène par des voies si étranges et qui demeure à jamais votre respectueux et très dévoué fils (2). »

(1) Lettre à dom Guéranger, mars 1858.
(2) Au même, mars 1858.

Il partait quelques jours après et le 15 avril il arrivait à Rome. Son premier soin fut de se rendre auprès du cardinal Antonelli et ensuite chez M. de Rossi. Il ne devait être reçu par le Pape que quelques jours plus tard, mais dès sa première visite au secrétaire d'Etat il sut enfin à quoi s'en tenir au sujet de sa mission. Elle était toute littéraire et scientifique et en parfaite conformité avec ses goûts.

« La présence des princesses et des diplomates russes, à Rome, pendant cet hiver dernier, écrit dom Pitra à l'abbé de Solesmes, a fait beaucoup penser aux moyens de ramener à l'union les schismatiques et de fortifier les Grecs unis. L'Autriche met une grande sollicitude à toute cette affaire et le cardinal Reisach est le chef et le centre de toutes les commissions et négociations en ce genre. Au moment où la question préoccupait les esprits le plus vivement, je publiais ces pauvres articles sur les canons grecs. Le cardinal les lut et en parla à M. de Rossi, en lui déclarant qu'il faudrait m'amener à Rome » (1). De là l'intervention du nonce et le brusque départ de dom Pitra.

Ces articles qui l'avaient signalé à l'attention du cardinal de Reisach et qui allaient ouvrir devant lui un nouveau champ d'études, ne devaient guère leur origine qu'à un hasard. Le libraire Durand, avec qui dom Pitra était en relations pour achats de livres, lui avait demandé un compte rendu sur une collection des documents canoniques de l'Église grecque publiée à Athènes (2). Le sujet devait plaire à dom Pitra qui depuis longtemps s'occupait de l'histoire de l'Eglise grecque et avait consacré à cette

(1) Lettre du 17 avril 1858.

(2) Rhalli et Potli, Σύνταγμα τῶν θείων, καὶ ἱερῶν κανόνων, etc. *Recueil des canons des saints apôtres, des conciles œcuméniques et provinciaux et des pères de l'Église* par MM. Rhalli et Potli, 1852-1856, 5 vol. in-8°, Athènes. L'étude de dom Pitra intitulée : *des canons et des collections canoniques de l'Église grecque*, a paru dans l'*Univers* des 4, 17, 23 novembre 1857 et en tirage à part, in-8°, Paris 1858. Elle a été reproduite dans l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques* de dom Ceillier, 2e édition 1862, t. XII, p. 982-1001.

étude quelques-unes des pages les plus savantes de son Spicilège. L'article bibliographique se développa peu à peu sous la plume du critique, jusqu'à devenir une dissertation très érudite sur le droit canonique des Grecs, sur son histoire, ses sources et ses principales collections. Dom Pitra émettait au cours de son article des vues originales sur les canonistes grecs, sur l'influence de Photius, sur les principes qui ont inspiré leur droit public et ont soumis l'Eglise à la puissance des empereurs.

Les connaissances spéciales que supposait cette dissertation et la renommée scientifique de dom Pitra, le firent considérer à Rome comme l'un des hommes les mieux préparés par leurs études à travailler à l'union des Eglises orientales. Ce projet caressé par Pie IX dès les premières années de son pontificat, avais pris dans les derniers temps une plus grande consistance (1). Dom Pitra put s'en rendre plus exactement compte dans l'audience qu'il reçut du Pape le 20 avril. Il en rapporte lui-même textuellement les paroles avec cette fidélité de mémoire dont nous lui avons déjà vu donner des preuves. La conversation a par elle-même assez d'intérêt pour mériter d'être transcrite tout entière. « Le Pape m'ordonna de me relever, me fit placer en face, devant sa table et m'adressa ces paroles : Je vais vous dire sans réserve la pensée que j'ai eue en vous appelant à Rome et je vous permettrai volontiers de me dire aussi sans réserve ce que vous pensez pouvoir faire pour répondre à mes désirs. Il y a une portion de l'Eglise qui en ce moment tend les bras vers moi et m'adresse par la plus instante correspondance ses supplications. Ce sont les Grecs unis de la Russie. Je viens de leur accorder un nouvel archevêché et le titulaire m'écrivait encore hier pour me presser de lever les difficultés de sa situation. Je n'ai pu répondre jusqu'à ce moment qu'en termes généraux qui ne peuvent toujours suffire. Pour aller au fond

(1) Encyclique de janvier 1848 cf. *Revue de Louvain*, t. VI, 117 (Lettre de Pie IX aux Orientaux).

des choses, j'ai résolu d'envoyer un homme de confiance qui, avec le titre d'archevêque, serait accompagné d'un théologien canoniste, versé dans le droit canonique des Grecs et qui serait chargé d'étudier et d'éclaircir les questions difficiles qui se présenteraient. J'ai pensé que je trouverais cet auxiliaire dans un homme que vous connaissez, dom Pitra, dont j'ai pour ma part une bonne idée et que je compte bien conserver. Voilà mon projet » (1). Dom Pitra invité à s'expliquer commença par protester de son dévoûment absolu au Saint-Père, mais il demanda à réfléchir quelque temps sur une proposition aussi grave. Après quelques questions sur Solesmes et son abbé dom Guéranger, le Pape reprit : « Nous ne pouvons perdre de vue que nous sommes à la veille de grands événements. Je ne partage point les illusions de beaucoup de gens qui n'ont, comme on dit, que les pensées couleur de rose. Surtout je me rassure assez peu à l'égard de la Russie et de son empereur Alexandre. Cependant le seul affranchissement des serfs est un très grand événement, même pour la religion. Cela entraîne en Russie toute sorte de mouvements où il semble que Dieu veuille faire sa part. Il faut donc aviser à seconder les vues de la Providence et nous préparer. Je ferai appel aux hommes de bonne volonté et je vous crois du nombre. Voyez, prenez conseil, réfléchissez et faites pour le mieux » (2). Dom Pitra put ensuite prendre congé du Saint-Père comblé par lui de nouveaux témoignages de bonté.

L'objet de la mission allait bientôt se dessiner avec plus de précision. Le Saint-Père l'avait renvoyé auprès du préfet de la Propagande, le célèbre cardinal Barnabo, qui devait lui donner de plus amples instructions, d'accord avec le cardinal de Reisach; celui-ci s'occupait aussi très activement de ces questions. Le premier avait d'abord l'idée de l'attacher à une commission dont le but était de s'occuper des

(1) Lettre à dom Guéranger, 21 avril 1858.

(2) *Ibidem.*

affaires russes et orientales ; il aurait rempli les fonctions de théologien canoniste chargé de résoudre les problèmes ou les questions difficiles qui se présentaient chaque jour dans les rapports avec ces populations de rite étranger. Ces fonctions souriaient peu à dom Pitra ; elles l'enlevaient d'une façon à peu près définitive à la vie monastique, de de plus il ne se sentait ni la préparation, ni les aptitudes suffisantes pour remplir une telle mission. Il exposa humblement ces objections dans une seconde audience au Souverain Pontife et proposa une autre combinaison plus en rapport avec ses études antérieures. « Il existe à Saint-Pétersbourg, dit-il au saint Père, un assez grand nombre de manuscrits précieux provenant de la bibliothèque de saint-Germain-des-Prés de Paris. Il serait tout naturel qu'un bénédictin français fît un voyage en Russie pour revoir ces manuscrits ; nul ne s'étonnerait après les voyages qu'on m'a vu faire sur beaucoup de points, que j'entreprisse cette excursion. Il est à peu près certain que le gouvernement français prendrait lui-même l'initiative en accordant dans ce but ses lettres de recommandation pour le gouvernement russe et l'ambassade française. J'ai déjà obtenu cette médiation pour d'autres voyages littéraires et telle a été la confiance que j'ai obtenue par cette recommandation officielle, qu'en Angleterre l'archevêque anglican de Cantorbéry m'a ouvert sans réserve, non seulement sa bibliothèque de Lambeth-Palace, mais jusqu'aux archives qui remontent sans interruption au treizième siècle ; au point que j'ai eu à ma disposition toute une journée, même les pièces et procès-verbaux concernant l'intrusion de Mathieu Parker qu'aucun catholique assurément n'a vus depuis la consommation de l'apostasie de l'Angleterre. . « *Va bene, va bene !* me répétait souvent le très saint Père qui prenait goût de plus en plus à mes histoires et à mon projet. » Dom Pitra continua : « Ces précédents me font espérer que si je pénétrais en Russie, avec la même mission et les mêmes recommandations, j'obtiendrais également une confiance qui me permettrait de voir les manus-

crits que possèdent les bibliothèques dites des synodes de Pétersbourg et de Moscou et que l'on assure être importants pour l'histoire et l'éclaircissement du droit byzantin ; de visiter les autres bibliothèques publiques et privées qui doivent renfermer des documents semblables ; d'étudier sur place et de voir à l'œuvre ce qu'il peut rester encore du droit canonique grec dans tout ce qui est imposé par la chancellerie russe dont les rescrits et les formulaires ont dû rester ou pénétrer parmi les Grecs unis... » (1)

Ce projet fut accepté d'autant plus volontiers que Pie IX nourrissait déjà depuis longtemps la pensée d'une mission de ce genre en Russie. C'est ainsi que dom Pitra pour répondre à la pensée du Saint-Père conçut la vaste entreprise, à laquelle il allait consacrer les plus belles années de sa maturité scientifique, de réunir et d'éditer les sources canoniques du droit des Grecs. Après de longues études, il arrivera à cette conclusion que jusqu'au schisme de Photius ou aux tentatives qui l'ont amené, l'Eglise orientale, notamment l'Eglise de Constantinople, a été étroitement unie à l'Eglise romaine.

Dom Pitra se mit donc à l'œuvre avec son ardeur accoutumée et pendant les trois mois qui suivirent, on le vit chaque jour faisant des séances à la Vaticane, à la Propagande, à la Vallicellane et dans les autres bibliothèques de Rome, collationnant les manuscrits du droit grec, relevant les variantes, les pièces encore inédites et préparant une grande édition qui pût compléter les ouvrages des Ballerini, des Assemani et autres savants canonistes grecs. Quand il eut terminé ce travail de révision à Rome, le Souverain Pontife, par l'intermédiaire du cardinal Antonelli, lui confia officiellement la mission de visiter les autres bibliothèques d'Europe, en particulier celles de la Russie, pour compléter ses recherches sur la tradition canonique de l'Eglise orientale. Il quitta Rome vers la mi-août et s'arrêta dans les principales villes d'Italie, entre autres Florence,

(1) Lettres à dom Guéranger du 28 avril et du 4 mai 1858.

Venise, Este, Verceil, Milan, Turin (1). Ce fut son *Iter Italicum*, ce voyage en Italie sans lequel une carrière scientifique, littéraire ou artistique reste incomplète. Visiter ces villes non plus en simple touriste mais en missionnaire de la science sur les pas des Mabillon, des Papebrock, des Montfaucon, c'est un voyage d'un attrait puissant pour les esprits curieux des choses d'art et d'histoire et des spectacles variés de la nature, comme était le sien. Après les longues séances dans les bibliothèques au milieu des manuscrits, il reste encore quelques heures à consacrer à la promenade, à la visite des collections d'art, des musées et des églises; l'esprit fatigué par un travail pénible se détend et semble plus aiguisé, mieux préparé à comprendre l'idée qui a présidé à l'organisation et au développement de ces cités, à la construction de leurs édifices ou de leurs murs, à leurs travaux et à leur art. Et puis ces bibliothèques de manuscrits ne sont pas des nécropoles; elles parlent à l'intelligence et au cœur; on dirait qu'elles ont attiré en elles la vie antique et la résument. Chacun de ces manuscrits a son histoire; les uns furent apportés précieusement de Constantinople ou de quelqu'autre ville d'Orient par des humanistes fuyant devant l'invasion musulmane; d'autres furent le prix d'un traité ou d'une rançon, ou un butin de guerre; plusieurs portent la trace de nombreuses étapes à travers les bibliothèques d'Europe, tandis que leurs voisins ont vieilli pendant des siècles sur les rayons de la bibliothèque d'un monastère ou sur le pupître du chœur et ont nourri l'intelligence et la piété de plusieurs générations de moines; la plupart conservent ainsi presque à chacune de leurs pages l'empreinte d'un événement de l'histoire locale.

Après ce voyage rapide, mais de haute importance pour ses études, dom Pitra rentrait en France. L'hiver de 1858-1859 qu'il passa à Solesmes et à Ligugé, fut consacré dans le silence de sa cellule à mettre ses notes en ordre et

(1) *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta*, t. I, p. III seq.

à préparer son voyage de Russie. La bibliothèque de droit de Poitiers et celles de Paris lui fournirent aussi leur contingent pour ses futures éditions.

Enfin, au commencement de l'été de 1859 il était prêt à partir. « Je n'ai fait que traverser comme un trait toute l'Allemagne, écrit-il de Berlin le 4 juillet. En revanche j'ai cru devoir multiplier un peu et allonger les haltes jusqu'aux frontières germaniques, tant de choses me restaient à savoir, à prévoir, à préparer. J'étais encore à Douai chez nos bons frères anglais le jour de l'Ascension. De l'Ascension à la Pentecôte, j'ai travaillé presque nuit et jour dans la bibliothèque de Mgr de Bruges (Mgr Malou), qui se trouve occupé des mêmes questions et qui avait préparé exprès pour moi plus de deux cents volumes, sans prévoir la coïncidence. J'ai passé près de huit autres jours au musée bollandien qui en eût demandé quinze. Je faisais des adieux que probablement je n'aurais plus à renouveler, aussi je me sentais troublé à mesure que j'avançais et j'avais peine à résister à un vertige de distractions...

» Le 22 juin à six heures du soir, j'entrai en Allemagne et avant la fin du jour, j'étais auprès du tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. J'ai pu dire là, de très bonne heure le surlendemain, une messe au milieu des chants du matin et des communions de ces bons catholiques du Rhin. J'attribue au grand et bienheureux empereur que j'ai invoqué sous sa coupole, une certaine grâce de sérénité et de paix joyeuse qui ne m'a presque plus quitté depuis. L'imprévu et l'inconnu, grâces à Dieu, m'ont toujours trouvé très calme » (1).

D'Aix-la-Chapelle il se dirige vers Cologne, la ville sainte qui le ravit par sa cathédrale, ses vénérables reliques et ses souvenirs historiques ; il s'arrête à Paderborn pour vénérer les restes d'un saint évêque du Mans, saint Liboire, puis à Leipsig où son nom est déjà célèbre parmi les phi-

(1) Lettres à dom Guéranger, 4 juillet 1859 et à dom Ferron, 8 juillet 1859.

lologues ; il y étudia des manuscrits grecs qui lui fournirent quelques nouveaux canons de droit byzantin. Malgré la bienveillance qu'on lui témoigne partout, il constate « dans toute l'Allemagne catholique contre tout Français un gros grief qu'on lui a exposé douloureusement, la guerre, la guerre de la France et du Piémont contre l'Autriche... J'étais menacé, dit-il, d'en payer les frais, malgré mon passeport diplomatique qui me fait traiter en ambassadeur fêté et rançonné... » (1)

Quelques jours après il s'embarquait à Stettin, sur la Baltique. La traversée qui dura trois jours fut pénible et l'éprouva assez rudement. Enfin on arriva en vue de Cronstadt et le navire passa sous ses formidables positions. En franchissant ce passage, une impression pénible saisit notre voyageur ; il lui sembla que les lourdes portes de la Russie se refermaient sur lui, et qu'il était désormais le prisonnier des Russes. Ces craintes n'étaient pas sans fondement. Prêtre catholique, sans titre officiel bien défini, il entrait avec des papiers compromettants et chargé d'une mission délicate dans ce pays du schisme, qui s'est toujours signalé par son intolérance en matière religieuse. Il était du reste sans appui, sans connaissances, et se sentait plus isolé que jamais sur cette terre étrangère.

Le spectacle qui s'offrait à ses yeux donna bientôt un autre cours à ses pensées en lui rappelant les belles pages qui ouvrent les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. La Néva s'étendait large et majestueuse entre des rives couvertes de prairies et de bois touffus ; peu à peu émergeaient du sein des eaux les monuments, les palais aux larges façades et les coupoles dorées de la capitale. C'était le 12 juillet qu'il débarquait à Saint-Pétersbourg sous son habit religieux qu'il conservera tout le temps de son séjour en Russie.

Il est bien regrettable pour le public, que dom Pitra n'ait pas écrit la relation de ce voyage comme il l'a fait pour

(1) Lettre du 4 juillet à dom Guéranger.

ceux de Hollande et d'Angleterre. Sa correspondance et les récits qu'il fit au retour à ses confrères ne suppléent qu'en partie à cette lacune.

Dom Pitra ne venait pas en Russie, comme il a été de mode depuis, étudier l'âme slave, avec ses profondeurs inquiétantes, ses brusques soubresauts, ses outrances, son rêve d'infini; ce qu'il venait y chercher, c'est la tradition de l'Eglise grecque dont il aimait passionnément l'histoire, dont il étudiait partout les monuments. L'Eglise russe est fille de l'Eglise byzantine; elle en a adopté les croyances, les usages, la liturgie, la législation, gardienne jalouse des formes extérieures de la tradition primitive, alors même que, comme sa mère, elle en perdait l'esprit.

Les premiers incidents à Saint-Pétersbourg n'étaient pas de nature à rassurer notre moine voyageur. Ses malles arrêtées à la douane contenaient des livres prohibés. La police russe, très soupçonneuse, ne transige pas sur ces questions. Un dominicain français, compatriote et ami du cardinal Pitra, le P. Souaillard, en avait fait, peu auparavant, la triste expérience. Grâce à l'intervention de notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, M. de Montebello et du baron Baude, dom Pitra obtint, par un privilège bien rare, qu'on lui rendît ses bagages sans les visiter. Un autre incident des plus heureux vint jeter un nouveau rayon sur sa vie dès les premiers jours de son installation dans la capitale. Il avait trouvé l'hospitalité chez les dominicains de l'église Sainte-Catherine. La modeste cellule qu'on mit à sa disposition ne lui offrit, nous dit-il, d'autre luxe que celui d'un manuscrit grec déjà entamé par l'humidité et illisible pour tout autre que pour un paléographe de sa force (1). Ce livre fut un ami arrivé fort à propos pour charmer les loisirs de sa solitude. Il provenait du Mont-Athos, une des capitales du monachisme grec, où les moines, entre ciel et terre, vivent séparés du reste du monde, bercés par

(1) *Hymnographie de l'Eglise grecque*, p. 10.

l'éternel murmure de la mer. Dom Pitra s'empare du manuscrit, déchiffre les premières pages et voit peu à peu se développer devant ses yeux une délicieuse légende.

C'était au huitième siècle de l'ère chrétienne, à l'époque des luttes iconoclastes, alors que les fanatiques briseurs des saintes images terrorisaient en Orient les populations catholiques et fouillaient les maisons des fidèles pour y briser les statues et les tableaux des saints. Une pauvre veuve de Nicée possédait pour unique trésor une image représentant la *panagia*, la Vierge toute sainte. Pour soustraire sa précieuse relique aux profanations des hérétiques, l'humble femme, dans un mouvement de foi, s'en vient la nuit sur le bord de la mer et confie aux flots l'image de la très sainte Mère de Dieu. Au lieu d'être submergée, celle-ci reste suspendue, comme soutenue par d'invisibles mains; elle se couronne d'une auréole brillante et disparaît en s'enfonçant dans un sillon de lumière.

Les années se passent; chassés par les briseurs d'images et par les musulmans, de pauvres moines d'Orient traversent la mer et viennent chercher un refuge sur les hautes et inaccessibles montagnes de la presqu'île Chalcidique, au sud de la Macédoine. L'un de ces sommets visités par les proscrits va rester à jamais célèbre dans l'histoire du monachisme sous le nom de mont Athos. La sainte Laure commence par d'illustres abbés ; de vaillants capitaines se font moines; le fils d'un roi de Géorgie, Euthymius, fonde le monastère des Ibères au mont Athos. C'est l'âge héroïque, et le moment où l'image voyageuse se révèle. Une colonne de feu annonce sa présence au rivage de la mer. Deux fois les moines accourent, des barques s'élancent à sa rencontre; elle recule et disparaît devant des mains trop profanes. Le plus saint moine d'entre les Ibères, Gabriel, est averti en songe que l'hon-
est réserve de la recevoir. Il part, en tête d'une
et, sur l'ordre de l'abbé Paul, marche sur les
ent à la sainte image, et l'apporte en triomphe,
poser comme reine et patronne, à la plus solen-

nelle entrée du monastère, sous le titre de Πορταΐτισα. Elle eut son jour de fête avec office solennel.

La légende de Notre-Dame des Ibères était suivie, sur le manuscrit Sainte-Catherine, d'un canon ou cantique en l'honneur de la sainte Vierge, qui mit dom Pitra sur les traces de l'une de ses plus belles découvertes dont nous parlerons plus tard. Pour le moment, nous devons continuer à le suivre dans son voyage à travers la Russie.

Le même bonheur qui l'avait accompagné dans ses précédents voyages, le suivit dans l'empire des czars.

Comme dans sa mission d'Angleterre, il pénétra dans les sanctuaires de la science, fermés jusqu'alors aux profanes ; il semble qu'il possédât le mot magique qui fait ouvrir toutes les portes, lever les consignes les plus sévères. Était-ce habileté de sa part, constance qu'aucun refus ne décourage, aménité de caractère qui finit par triompher de tous les obstacles, ou bien faut-il n'y voir qu'un effet des puissantes recommandations diplomatiques qu'il avait obtenues? Toujours est-il qu'au cours de son voyage il obtint d'insignes faveurs. Il disait plus tard : « J'ai pu très librement voir tout ce que j'avais en vue, tout ce que j'ai voulu voir, collationner et copier. A Saint-Pétersbourg, la bibliothèque impériale, l'ermitage, la bibliothèque de l'état-major, l'académie des sciences, les deux universités catholique et russe, les couvents, plusieurs collections privées m'ont confié leurs manuscrits sans réserve. » Son attention est surtout excitée par cinq à six cents manuscrits provenant de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, ayant appartenu aux Bénédictins de Saint-Maur ; dépouilles tombées aux mains des barbares, s'écrie-t-il, *barbarus has segetes* » (1).

Mais la ville qui l'attirait de préférence à toute autre était Moscou, la ville sainte, l'héritière de Kiew, la nouvelle Rome de la religion russe. Il y fit un long séjour qui eut les plus heureux résultats pour ses études. Il passa de

(1) Lettre à dom Guéranger, 17 mars 1860.

longues heures au musée patriarcal, dans les salles réservées du Kremlin, dans les deux bibliothèques synodales.

Il croyait son travail achevé et se disposait à quitter Moscou, quand, par une bonne fortune inespérée, il vit de nouveaux horizons s'ouvrir devant lui. « On eut, dit-il, la pensée de m'inviter à visiter les archives du ministère des affaires étrangères, centralisées à Moscou dans un vaste établissement que très peu de privilégiés ont visité, et parmi eux, personne, m'a-t-on dit, n'a exploré un fonds de huit à neuf cents chartes grecques qui se sont accumulées surtout au dix-septième siècle par les relations avec tous les patriarches et tous les monastères de l'Orient. Il y a plus de soixante lettres de Cyrille Lucar; le mont Sinaï remplit tout un carton... J'ai même eu à ma disposition un carton des relations avec le Saint-Siège et pu copier de belles lettres pontificales d'Innocent XI, entre autres, qui font le plus étrange contraste avec ces correspondances grecques » (1).

« Je devais pénétrer, raconte dom Pitra, dans les caves et les souterrains des anciens patriarches pour y déterrer cinq à six cents manuscrits (le grand objet de ma campagne de Russie). Je devais pousser jusqu'aux archives de l'empire russe pour lire et copier à mon aise sept à huit cents lettres des patriarches de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, correspondance confidentielle des czars avec tous les hiérarques, archimandrites et caloyers de l'Orient. Je prétendais palper jusqu'aux brefs et bulles des suprêmes patriarches de Rome qui subsistent encore là. J'aspirais à faire ouvrir jusqu'à des cassettes d'or et d'argent qui renferment les pièces les plus mystérieuses dans le cabinet même des czars. Grâce à Dieu, j'ai tout vu, tout lu, tout tenu, tout copié, autant que faire se pouvait, pendant plus de cent trente jours de travail, sans compter les nuits » (2).

(1) De Moscou, 20 décembre 1859, à dom Guéranger, et de Dresde, 17 mars 1860, au même, et à dom Ferron, même date.

(2) Lettre à dom Bérengier, 12 mars 1860.

Son nom et son habit de bénédictin, loin de lui nuire, lui servirent dans plusieurs circonstances auprès des archimandrites et notamment du métropolite de Moscou, qui reconnaissaient dans ce moine latin des liens de parenté.

Il faut encore dans ce voyage signaler, parmi les plus mémorables souvenirs de dom Pitra, son séjour au monastère de Troïtza, le monastère national de la Russie. C'est une immense *laure* à vingt lieues de Moscou, entourée de hautes murailles crénelées comme une citadelle, et flanquée de neuf énormes tours. Il rappelle par son organisation et le nombre de ses moines nos grandes abbayes du moyen âge, Cluny, Fulda ou Saint-Gall. C'est une ville monastique qui ne renferme pas moins de treize églises ou chapelles ; la plus importante, celle de la Trinité, contient les reliques de saint Serge, le fondateur de la *Laure*, et la dépouille mortelle de plusieurs tzars et tzarines. Il compte plus de cinq cents moines; les divers états ou métiers sont exercés à l'intérieur du monastère ; son école de peintres n'a pas été sans influence sur le développement de l'art religieux moscovite. Dans les environs se trouve un ermitage où se retirent les plus saints moines qui ne veulent plus vaquer qu'à la prière et à la pénitence.

En sa qualité de moine, dom Pitra fut reçu comme un frère dans l'intérieur du monastère. Le vieil archimandrite tout ému bénissait Dieu qui lui avait donné de contempler avant de mourir un de ces moines d'Occident, un des fils de saint Benoît dont la famille monastique a tant d'affinité avec les basiliens d'Orient. Le bénédictin put assister aux différents exercices monastiques et aux offices du chœur.

On comprend quels sentiments de tristesse dut éveiller dans l'âme de dom Pitra la vue de ces institutions, puissantes encore, même au sein du schisme, mais qui, par une destinée funeste, se sont séparées de l'Eglise catholique.

Au milieu de toutes ces recherches, un regret restait au cœur du savant moine : à l'étude des manuscrits grecs, il eût voulu joindre celle des manuscrits slaves. Mais c'était pour

lui un monde inconnu et fermé dans lequel son ignorance de ces langues lui interdisait d'entrer. La Providence vint encore à son secours.

Il trouva à Moscou un excellent slavophile, catholique converti du protestantisme, qui depuis dix ans se livrait avec l'ardeur d'un néophyte aux mêmes études que lui. « Je passais les nuits avec lui, raconte dom Pitra, à comparer feuille par feuille, tantôt les livres canoniques, tantôt les livres liturgiques des deux Eglises grecque et russe. Un pope nous fournissait les imprimés grecs et une sacristie russe du voisinage les livres slaves. Toutes mes conclusions sur les phases et les variations de la discipline et de la liturgie schismatique, se trouvent vérifiées par un double contrôle et confirmées par deux séries parallèles de faits et de documents aussi nombreux qu'incontestables... » Ce sont ces études que dom Pitra appelait ses *soirées de Moscou* et qu'il aurait pu nommer plus justement ses *nuits de Moscou*. Le même slavophile se retrouva avec lui à Prague pour y continuer ce travail de comparaison (1). Dom Pitra eût désiré le poursuivre pour les documents de l'Eglise orientale, constater ce que les Arméniens, les Syriaques, les Coptes ont reçu des Grecs, du quatrième au huitième siècle, et ce qu'ils en ont conservé ; il comptait pour cette partie de son travail sur la collaboration des méchitaristes de Vienne et de son ami, le savant orientaliste Zingerlé; mais il dut renoncer à ce projet.

Sa merveilleuse santé lui était un auxiliaire précieux; elle résistait à l'excès du travail et aux rigueurs d'un hiver hyperboréen. Il étonnait les Russes eux-mêmes « en bivouaquant, comme il le dit, de bibliothèque en bibliothèque, de traîneau en traîneau, la nuit comme le jour » (2). Arrivant à Saint-Pétersbourg au moment où le choléra y sévissait, il en avait subi les premières atteintes, mais il y

›hile est le docteur Hésen. Lettre à dom Guéranger, écrite de Dresde.
›rron, de Dresde, 17 mars 1860.

échappa au bout de quelques jours et ne voulut même pas pendant ce temps interrompre ses travaux.

Son voyage de Russie se termina ainsi heureusement au milieu de ces études de tout genre. Il avait parcouru des milliers de manuscrits, de chartes et de lettres et mené à bonne fin la plus vaste enquête qui eût jamais été entreprise sur l'histoire et les monuments du droit des Grecs. Il avait, selon ses propres expressions, « recueilli sur toutes les matières canoniques, liturgiques, historiques, touchant le monde slave et grec, antique et moderne, plus de quinze cents pages de notes » (1). Il se trouvait maintenant en mesure de préparer l'impression de son grand ouvrage sur l'histoire et les monuments du droit ecclésiastique des Grecs, dans lequel il a consigné le résultat de ses recherches et de ses découvertes. Nous l'étudierons bientôt en détail (2).

Dom Pitra quitta Saint-Pétersbourg, où il était revenu après son séjour à Moscou, à la fin de février de l'année 1860, et fit route avec une caravane de jeunes et robustes Moscovites ; mais ils furent arrêtés bientôt par des neiges qui effrayèrent ses compagnons ; ceux-ci prirent la résolution de rebrousser chemin vers le nord et d'atteindre Berlin par un détour de cent cinquante lieues. Pour lui, il préféra se risquer à poursuivre sa route. Il se confia à deux paysans russes, monta sur un traîneau découvert avec ses précieuses notes et le voyage continua à la belle étoile par vingt degrés de froid à travers d'immenses forêts de sapins ou des steppes couvertes de neige à perte de vue. Une bise aiguë augmentait encore l'intensité du froid; la main gauche du voyageur, foulée par accident, menaça de geler; néanmoins on arriva sans encombre à Varsovie (3).

Là, dom Pitra reçut l'hospitalité chez les bénédictines du Saint-Sacrement : il s'y trouvait en terre française et en terre monastique; le monastère a été fondé au dix-septième

(1) A dom Guéranger, 15 mai 1860.

(2) *Juris ecclesiastici græcorum historia et monumenta*, 2 vol. in-folio, Rome 1865 et 1868.

(3) Lettre à dom Ferron, 17 mars 1860.

siècle par une Lorraine, Marie d'Arquien, femme de Jean Sobieski et reine de Pologne ; c'est là aussi que fit profession, au commencement de notre siècle, la princesse de Condé, fondatrice des Bénédictines du Temple (1).

Quelques jours après, dom Pitra franchissait la frontière; ses papiers et ses livres passèrent en franchise avec le sceau de l'ambassadeur de France.

Ce voyage de Russie, accompli dans des conditions si extraordinaires, laissa à notre savant de profonds souvenirs. Contrairement à ses prévisions, il avait reçu partout le plus bienveillant accueil, et il aimait plus tard à rendre témoignage de la large hospitalité qu'on lui avait offerte ; il célébrait volontiers aussi les vertus patriarcales du peuple russe et ses autres qualités ; il admirait sa dévotion à la Vierge et aux saintes *icones*, et les magnifiques traditions des anciennes liturgies grecques qu'il conserve dans son culte ; il n'en déplorait que plus amèrement le schisme qui a tenu depuis tant de siècles les Russes éloignés de l'Église romaine et les a empêchés de venir puiser à cette source vivifiante. Aussi aimait-il à nourrir, avec quelques amis de ce peuple, les espérances d'un retour au catholicisme dont les Russes conservent tant de souvenirs et de traditions.

En quittant Varsovie, dom Pitra s'était dirigé sur Prague, passant par Breslau et Dresde. Il arriva dans la capitale de la Bohême le 20 mars, et put célébrer le lendemain la fête de saint Benoît, dans une abbaye de son ordre, « nôtre pauvre et désolée abbaye d'Emmaüs », écrit-il, occupée alors par quelques bénédictins autrichiens, et qui, depuis, a été restaurée par des bénédictins allemands de la congrégation de Beuron et a repris une vie nouvelle (2).

(1) Cf. Dom Rabory, la *Vie de Louise de Bourbon, princesse de Condé*, Solesmes, in-8, 1888, p. 308.

(2) Lettre du 2 avril 1860 à dom Guéranger, et du 10 juin à dom Ferron. Notre-Dame de Montserrat d'Emmaüs, antique abbaye bénédictine tchèque, était sur le point de périr. Déjà des pourparlers étaient en-

De Prague il vint à Vienne, et croyait rentrer directement en France après quelques jours consacrés à ses recherches dans les bibliothèques; mais il fut arrêté plus longtemps qu'il ne pensait, et se vit peu à peu engagé dans des affaires et des travaux d'un nouveau genre.

A Vienne, il rencontra le savant bénédictin Düdik, qui s'était occupé, lui aussi, de questions orientales, et avec lequel il put conférer longuement. Mais une rencontre qui devait lui être d'une plus grande utilité encore, l'attendait chez les Méchitaristes où il avait reçu l'hospitalité; c'était celle d'un pope converti qui avait préparé son abjuration par vingt années d'études sur l'histoire de l'Église grecque, de sa liturgie et de son droit. Dom Pitra fit avec lui de nouvelles et importantes découvertes (1).

Il se vit alors en mesure de composer deux mémoires qu'il envoya au cardinal Antonelli, et dans lesquels il résumait les principaux résultats de son voyage.

En même temps, il était chargé pour le compte de la nonciature de Vienne d'étudier certaines questions concernant les Églises slaves et orientales, en particulier la question des Basiliens de Galicie et d'Autriche. On donne ce nom de Basiliens à tous les moines grecs et orientaux qui suivent la règle de saint Basile. Or, ce code de vie reli-

gagés entre les autorités ecclésiastiques et civiles pour donner aux bâtiments de l'abbaye une nouvelle destination, lorsque le prince de Schwarzenberg, archevêque de Prague, appela dom Wolter, abbé de Beuron, et lui offrit l'abbaye. Celui-ci en prit possession le 19 mars 1880, et l'office canonique commença d'y être célébré. Depuis cette époque, l'abbaye d'Emmaüs a pris de magnifiques développements. Cf. Dom G. van Caloen : *Dom Maur Wolter et les origines de la congrégation bénédictine de Beuron*, 1891, in-16; Bruges, pp. 77-79.

(1) Il signale en particulier dans ses Lettres « deux volumes in-folio, venus de Constantinople, et renfermant, jour par jour, toutes les affaires traitées au patriarcat de Constantinople, avec le dossier complet des pièces, depuis 1315 jusqu'en 1420. La plupart des pièces sont originales, avec signatures authentiques des patriarches, assesseurs ou ayants-cause. » Lettres du 15 mai à dom Guéranger, et du 10 juin à dom Ferron.

gieuse a été pour l'Orient ce que la règle de saint Benoît a été pour l'Occident pendant de longs siècles. Mais tandis que dans nos pays des règles nouvelles, inspirées par un autre esprit, sont venues, sinon combattre, au moins restreindre l'influence de celle de saint Benoît, en Orient la règle de saint Basile a gardé toute sa place. Ces pays n'ont guère connu d'autre forme de la vie religieuse que la forme monastique; tous les religieux y ont été moines, attachés à un monastère, séparés du monde, astreints à la célébration publique et solennelle de l'office divin. Les Basiliens se sont répandus dans les pays slaves par Constantinople et le Mont-Athos. Cet ordre, réformé au seizième siècle par saint Josaphat qui peut en être considéré comme le second fondateur, est retombé peu à peu dans le relâchement et a perdu une partie des forces que le saint archevêque de Polock lui avaient rendues (1).

Le nonce de Vienne, d'accord avec le ministre des cultes, le comte de Thun, qui se préoccupaient de la réforme et de la restauration de cet ordre, résolurent de faire étudier la question par le bénédictin français. Celui-ci se sentait déjà porté par ses sympathies vers les moines basiliens en qui il reconnaissait des frères. Il croyait que l'union entre l'Église latine et l'Église orientale ne pouvait être mieux préparée que par la réforme de la vie monastique, qui reste si profondément liée dans l'esprit des Grecs et des Orientaux à la notion de la vie chrétienne, et qui a pris chez eux un si grand essor. Le monastère est un centre stable dont l'influence se répand peu à peu et entraîne dans son orbite les populations qui l'entourent, quand elles ont conservé l'esprit religieux comme en Orient. Par sa liturgie, par les formes solennelles et antiques de ses rites, il exerce une puissante attraction autour de lui.

(1) Cette question de la réforme et de la restauration de l'ordre basilien a été traitée avec autant de science que de talent par un des confrères les plus aimés de dom Pitra, le R. P. dom Guépin, dans son beau livre : *Saint Josaphat et l'Église grecque unie*, 2 vol. in-8. Poitiers, 1874.

En pays grec, l'existence d'un monastère conservant les rites antiques de la liturgie, serait une démonstration vivante et pratique de cette vérité que l'Église romaine ne prétend pas détruire les coutumes et les traditions légitimes de cette vénérable liturgie, pour laquelle les chrétiens grecs professent un si profond et légitime attachement.

Pour répondre au désir du nonce et du ministre, dom Pitra fouilla les archives de la nonciature et retrouva les règles, les constitutions, les procès-verbaux des chapitres généraux, le bullaire des basiliens, la statistique des provinces de Pologne et de Lithuanie, « immenses et curieuses archives d'une puissante confédération de cent trente monastères réguliers et savants, que la Providence avait placée aux frontières de l'Église comme rempart contre le schisme. Tout a été démoli, ajoute dom Pitra, sauf quelques débris isolés... Si l'on veut y regarder de plus près, on finira par comprendre que sans moines basiliens on ne fera rien avec les Slaves » (1).

Plus tard on adjoignit au bénédictin français un de ses confrères, le savant P. Düdik, pour étudier la question et il fut officiellement chargé de faire la visite des vingt monastères basiliens de Galicie (2). Il revint de cette mission plus persuadé que jamais de la nécessité d'une réforme, mais en somme assez attristé des résultats de son voyage. Il ne pouvait accepter d'autre rôle que celui de visiteur et de rapporteur; sa mission remplie il prit congé du nonce et quitta Vienne au commencement de septembre.

Sur sa route il visita les grandes abbayes de Lambach, Mœlk, Gottweig, Salzbourg, Raigern, Martinsberg et saint Boniface de Munich pour compléter ses études des manuscrits grecs (3).

Le 25 octobre il était à Paris; il séjourna ensuite quel-

(1) A dom Guéranger, 15 juillet 1860. C'était aussi la pensée de dom Guéranger et c'est la conclusion des études de dom Guépin sur l'Église ruthène, *l. c.*

(2) Lettre du 21 juillet à dom Guéranger.

(3) Lettre à dom Menault, 8 mai 1869.

ques mois à Solesmes et à Ligugé, mettant ordre à ses notes et charmant ses confrères par le récit de ses étonnantes aventures. Il revit aussi à Poitiers Mgr Pie qui aimait à se faire rendre compte de ses voyages et de ses découvertes. Le prélat l'invita pour le 14 janvier 1861 à assister aux fêtes qui se célébraient en l'honneur de saint Hilaire, dont le Père Pitra avait soutenu le doctorat. Cette fête fournit au savant bénédictin l'occasion de donner une nouvelle preuve de sa prodigieuse mémoire. Mgr Berteaud, l'évêque de Tulle, avait prononcé deux discours qui frappèrent vivement ses auditeurs. On regretta que la sténographie n'eût pas fixé cette éloquente improvisation. Dom Pitra fit appel à sa mémoire et parvint à reproduire les deux discours avec une fidélité parfaite. On admira d'autant plus ce tour de force que la parole de l'orateur était des plus difficiles à retenir avec ses imprévus, ses surprises, son originalité, qui interrompent à chaque instant la suite logique des pensées (1).

Quelques mois après, dom Pitra reprenait le chemin de Rome.

(1) Cf. *le Monde*, 24 et 25 janvier 1861. Dom Pitra y reproduit aussi le discours que prononça dans la même circonstance l'évêque d'Angoulême.

CHAPITRE XVI

DOM PITRA CARDINAL

Deuxième séjour à Rome. — Travaux sur les Églises orientales. — Pélerinage à Subiaco. — Promotion au cardinalat. — Le palais Saint-Calliste. — L'histoire du droit canonique de l'Eglise byzantine. — Les congrégations romaines. — Voyage à Marseille; fondation de l'abbaye de Sainte-Madeleine. — L'encyclique *Quanta cura* (1861-1864).

Les mois passés à Ligugé furent les derniers de sa vie monastique. Vers la fin du mois d'août il était rappelé à Rome par une lettre du cardinal Antonelli, protecteur des bénédictins de la congrégation de France. Il s'installa chez les bénédictins de Saint-Paul-hors-les-murs où il retrouva, nous dit-il, « avec d'excellents confrères, la bonté, l'indulgence, la sérénité gracieuse et courageuse d'un abbé (dom Pescetelli) qui me rappellera souvent notre cher révérendissime de la congrégation de France » (1). On avait appelé en même temps que lui de savants théologiens allemands, très au courant de toutes les questions orientales, Fessler, Hanneberg, Zingerlé. Le dessein du Saint-Père était de créer à la Propagande une section pour les affaires slaves, grecques et orientales; on désirait y attacher les hommes les plus capables par leur science de seconder les travaux des consulteurs.

C'est à Rome que dom Pitra, dans ses entretiens avec les

(1) Lettre à dom Guéranger, août 1861.

cardinaux Antonelli et Sacconi, apprit ces détails qui allaient lui être confirmés quelques jours plus tard de la bouche même du Souverain-Pontife. Cette audience eut lieu le 14 octobre et ne dura pas moins d'une heure. Dom Pitra dut raconter les divers incidents de son voyage de Russie, rendre compte des résultats obtenus et exposer en général l'état religieux de ce pays. Le Saint-Père l'écouta avec la plus sérieuse attention, lui posa plusieurs questions et s'égaya de quelques-unes de ses anecdotes (1).

A peine arrivé à Rome, dom Pitra avait repris son travail de révision sur les manuscrits grecs de la Vaticane. Il le poursuivit jusqu'au milieu de l'hiver. Il n'avait plus sans doute à supporter les rigueurs terribles du climat de la Russie, mais les conditions dans lesquelles il travaillait étaient des moins confortables. Seul dans une salle immense et sans feu, la tête enveloppée d'un foulard et une planche sous les pieds pour se garantir du froid, il continuait son œuvre sans même se préoccuper des atteintes de la fièvre romaine qui éprouvaient cruellement sa santé. Un jour le Saint-Père traversant avec son cortège les salles de la bibliothèque, surprit notre ardent travailleur au milieu de ses livres et de ses papiers. Le lendemain on lui apportait de la part du Saint-Père un épais tapis et la salle était confortablement chauffée (2).

En dehors des heures passées à la Vaticane, dom Pitra était souvent mandé à la Propagande par le cardinal Barnabo, ou chez le cardinal Reisach et consulté sur diverses questions orientales, en particulier sur l'envoi d'un nonce en Russie, car des relations plus cordiales commençaient dès cette époque à s'établir entre cette nation et le Saint-Siège. Dom Pitra eut de longues séances avec le prélat que la cour de Rome destinait à cet emploi, et il rédigea différents mémoires pour l'éclairer sur la situation du pays. Mais des obstacles nombreux s'opposèrent dans la suite à

(1) A dom Guéranger, 14 octobre 1861.
(2) A Dom Guéranger, 21 décembre 1861.

l'exécution de ce dessein. La Propagande avait à la même époque décidé la correction et la réimpression des livres liturgiques dont les Grecs se servent dans leurs offices. La plus grande partie de ce travail et la révision des textes fut confiée à dom Pitra et l'occupa pendant de longues années (1). En même temps il préparait, pour répondre au désir du Pape, un projet d'encyclique aux Grecs dont le texte devait être écrit en langue grecque (2).

On eut grand'peine à l'arracher quelques jours à ces travaux pour l'entraîner à Subiaco. Il fit ce voyage en compagnie de Mgr de Deux-Brézé, l'évêque de Moulins, et de son fidèle confrère, dom Camille Leduc. On devine avec quels sentiments il visita ces lieux sanctifiés par la présence et les travaux du grand patriarche des moines d'Occident. Devant le paysage à la fois grandiose et sauvage, borné par les montagnes hautes et nues de la Sabine au pied desquelles l'Anio précipite ses flots écumants, il relut le récit de nos origines bénédictines, ces pages incomparables dans lesquelles saint Grégoire le Grand a retracé avec le cœur d'un disciple les premières années de la vie de saint Benoît, sa vie d'anachorète dans la grotte et ses premières fondations, digne préface d'une histoire de douze siècles de gloire et de sainteté. L'amour de sa vocation se retrempa au contact de ces grands souvenirs et il écrit au sujet de sa visite au *Sagro Speco* : « Je demande au saint patriarche de ne jamais me laisser oublier ce qu'il m'a fait entendre en célébrant la sainte messe en sa grotte et quand je baisais ses pieds en lui demandant pardon d'avoir fait tant de chemin pour arriver jusque-là si pauvre moine » (3).

De retour de ce pèlerinage, il reprit ses studieux travaux et y consacra le reste de l'année 1862. Le 31 décembre,

(1) Ce travail fut mené à bonne fin et avant de mourir il eut la joie de voir la réédition des livres liturgiques grecs à peu près terminée. Cf. ce que nous disons de cette question au chapitre xx.

(2) Lettre à dom Guéranger, 24 mai 1862.

(3) Lettre à dom Guéranger, 24 mai 1863.

cardinaux Antonelli et Sacconi, apprit ces détails qui allaient lui être confirmés quelques jours plus tard de la bouche même du Souverain-Pontife. Cette audience eut lieu le 14 octobre et ne dura pas moins d'une heure. Dom Pitra dut raconter les divers incidents de son voyage de Russie, rendre compte des résultats obtenus et exposer en général l'état religieux de ce pays. Le Saint-Père l'écouta avec la plus sérieuse attention, lui posa plusieurs questions et s'égaya de quelques-unes de ses anecdotes (1).

A peine arrivé à Rome, dom Pitra avait repris son travail de révision sur les manuscrits grecs de la Vaticane. Il le poursuivit jusqu'au milieu de l'hiver. Il n'avait plus sans doute à supporter les rigueurs terribles du climat de la Russie, mais les conditions dans lesquelles il travaillait étaient des moins confortables. Seul dans une salle immense et sans feu, la tête enveloppée d'un foulard et une planche sous les pieds pour se garantir du froid, il continuait son œuvre sans même se préoccuper des atteintes de la fièvre romaine qui éprouvaient cruellement sa santé. Un jour le Saint-Père traversant avec son cortège les salles de la bibliothèque, surprit notre ardent travailleur au milieu de ses livres et de ses papiers. Le lendemain on lui apportait de la part du Saint-Père un épais tapis et la salle était confortablement chauffée (2).

En dehors des heures passées à la Vaticane, dom Pitra était souvent mandé à la Propagande par le cardinal Barnabo, ou chez le cardinal Reisach et consulté sur diverses questions orientales, en particulier sur l'envoi d'un nonce en Russie, car des relations plus cordiales commençaient dès cette époque à s'établir entre cette nation et le Saint-Siège. Dom Pitra eut de longues séances avec le prélat que la cour de Rome destinait à cet emploi, et il rédigea différents mémoires pour l'éclairer sur la situation du pays. Mais des obstacles nombreux s'opposèrent dans la suite à

(1) A dom Guéranger, 14 octobre 1861.
(2) A Dom Guéranger, 21 décembre 1861.

l'exécution de ce dessein. La Propagande avait à la même époque décidé la correction et la réimpression des livres liturgiques dont les Grecs se servent dans leurs offices. La plus grande partie de ce travail et la révision des textes fut confiée à dom Pitra et l'occupa pendant de longues années (1). En même temps il préparait, pour répondre au désir du Pape, un projet d'encyclique aux Grecs dont le texte devait être écrit en langue grecque (2).

On eut grand'peine à l'arracher quelques jours à ces travaux pour l'entraîner à Subiaco. Il fit ce voyage en compagnie de Mgr de Deux-Brézé, l'évêque de Moulins, et de son fidèle confrère, dom Camille Leduc. On devine avec quels sentiments il visita ces lieux sanctifiés par la présence et les travaux du grand patriarche des moines d'Occident. Devant le paysage à la fois grandiose et sauvage, borné par les montagnes hautes et nues de la Sabine au pied desquelles l'Anio précipite ses flots écumants, il relut le récit de nos origines bénédictines, ces pages incomparables dans lesquelles saint Grégoire le Grand a retracé avec le cœur d'un disciple les premières années de la vie de saint Benoît, sa vie d'anachorète dans la grotte et ses premières fondations, digne préface d'une histoire de douze siècles de gloire et de sainteté. L'amour de sa vocation se retrempa au contact de ces grands souvenirs et il écrit au sujet de sa visite au *Sagro Speco* : « Je demande au saint patriarche de ne jamais me laisser oublier ce qu'il m'a fait entendre en célébrant la sainte messe en sa grotte et quand je baisais ses pieds en lui demandant pardon d'avoir fait tant de chemin pour arriver jusque-là si pauvre moine » (3).

De retour de ce pèlerinage, il reprit ses studieux travaux et y consacra le reste de l'année 1862. Le 31 décembre,

(1) Ce travail fut mené à bonne fin et avant de mourir il eut la joie de voir la réédition des livres liturgiques grecs à peu près terminée. Cf. ce que nous disons de cette question au chapitre xx.

(2) Lettre à dom Guéranger, 24 mai 1862.

(3) Lettre à dom Guéranger, 24 mai 1863.

le cardinal Antonelli le faisait appeler et lui apprenait que le Pape, pour reconnaître ses services, allait l'élever au cardinalat. Sa surprise à cette nouvelle n'eut d'égale que son émotion ; l'humble moine ne songea pas un moment que Pie IX, en l'appelant à revêtir la pourpre cardinalice, faisait entrer dans le Sacré-Collège un savant dont le nom était connu et respecté de toute l'Europe, un émule des Bessarion, des Bembo, des Quirini ou des Maï ; il en reporta aussitôt tout l'honneur sur dom Guéranger, dont les travaux avaient rendu de si grands services à l'église, sur sa congrégation bien connue depuis sa fondation pour son dévoûment au Saint-Siège.

« C'est évidemment vous seul, écrit-il à son abbé, que l'on honore dans le plus indigne de vos fils. Dieu qui fait tant de bien par vous là où vous êtes, a ainsi disposé toutes choses. Que sa sainte volonté soit faite... Plus que jamais priez pour ce pauvre enfant que Dieu mène par des voies si étranges » (1). Nous voulons donner tout entière, malgré sa longueur, la réponse de dom Guéranger :

« Abbaye de Solesmes, ce 8 mars 1863.

» Très cher Fils en Notre-Seigneur et en saint Benoît,

» Lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez très près de l'heure où la main du Pontife suprême vous imposera la pourpre cardinalice ; je veux donc qu'elle vous porte les premières félicitations et les derniers conseils du Père qui vous enfanta à la sainte Religion et qui est au moment de devenir l'un de vos humbles serviteurs.

» Et d'abord, mon très cher fils, je rendrai grâces à Dieu de ce que cette sublime élévation n'a point été pour vous le résultat de recherches et d'intrigues mondaines. Cette dignité qui est la première après la suprême, est venue vous chercher au milieu de la simplicité monastique de votre

(1) Lettre à dom Guéranger, 5 janvier 1863 ; mêmes sentiments dans les lettres du 9 janvier, 17 mars, 20 juin 1863.

vie. Il m'est donc évident que c'est Dieu et Dieu seul qui vous fait cardinal.

» Vous vous rappelez la lettre que vous m'écrivîtes le Vendredi Saint 1840, et par laquelle vous me demandiez à venir abriter votre vie dans une cellule à Solesmes. Vous n'aspiriez qu'à devenir l'enfant de saint Benoît, et voilà que vous allez devenir l'un des *gonds* de la sainte Eglise. Vous choisissiez la roche du Calvaire pour retraite et voilà qu'on vous appelle aux pompes du Vatican. *A Domino factum est istud.*

» Il n'est pas une circonstance dans votre vie monastique qui ne vous ait acheminé vers le terme que Dieu avait marqué. Vos longues pérégrinations qui semblaient n'avoir pour résultat que de recueillir çà et là les *épis* échappés à la faux du temps, pour en enrichir le dépôt de la tradition catholique, auront abouti à la Confession de saint Pierre où vous siégerez aux côtés du Seigneur Apostolique. Tout est expliqué, et nous apprenons une fois de plus que les voies du Seigneur ne sont pas nos voies.

» Mais, mon très cher fils, ce n'est pas à une époque de paix et de tranquillité que vous êtes appelé à siéger entre les Princes de la sainte Eglise; *in mundo pressuram habebis*, et plus d'une fois vous aurez à vous souvenir que votre point de départ est le Vendredi-Saint. Ce n'est pas sans raison que la Sainte Eglise romaine demande à saint Benoît l'un de ses fils pour renforcer ses lignes de défense; elle fait dans le présent ce qu'elle a fait dans le passé.

» Je connais vos sentiments et vos principes, mon très cher fils; et c'est pour cela que je me réjouis de votre promotion. Vous n'êtes pas un homme léger, indifférent, capable de transactions. La liberté de l'Eglise vous est chère, et souvent vous avez déploré les tristes inconvénients de la mollesse et du calcul, quand il s'agit de la défense de l'Eglise. Soyez toujours le protecteur des champions de la sainte cause, et que les ennemis du bien et de la vérité ne puissent jamais se prévaloir d'une parole sortie de votre bouche.

» Si désormais, mon très cher fils, je n'aurai plus à répondre de votre âme devant le Seigneur, n'allez pas croire pour cela que je l'oublie en sa présence. Mes faibles prières ne cesseront de vous accompagner, tant qu'il plaira à Dieu de me retenir dans cette vallée de larmes. Vous aurez besoin que l'on prie pour vous, et beaucoup; car vous êtes au faîte des honneurs. En fait de conseils pour votre âme, je n'en ai qu'un seul à vous donner. Il est formulé par notre saint Patriarche, à propos de celui de ses moines qui doit être le plus en rapport avec le siècle, le voici : *Animam suam custodiat.*

» Ai-je besoin d'ajouter que je vous remets entre les mains la défense de notre Congrégation qui est votre mère, vous ayant enfanté et nourri de son lait le plus pur. Votre devoir filial envers elle vous impose d'être son rempart, vous le serez. Si jamais sa liberté était exposée, défendez-la ; car vous savez que le bien qu'il lui a été donné de faire, c'est au moyen de sa liberté qu'il a été opéré. Plus d'une fois la calomnie est allée la poursuivre jusqu'au pied de la chaire de saint Pierre, au grand triomphe des novateurs. Veillez, cher fils, à empêcher désormais de tels scandales. Enfin obtenez que toujours on nous demande ici les renseignements avant de prononcer, s'il arrivait que nous fussions attaqués. Ce n'est pas demander trop sans doute.

» Adieu donc, cher fils! Ayez mémoire de Saint-Pierre de Solesmes dont les voûtes entendirent vos vœux en la solennité de notre mère sainte Scholastique. Ayez mémoire de cette famille monastique à laquelle ces vœux vous tiendront toujours enchaîné. Ayez mémoire de votre ancien Père, qui, en perdant désormais tout droit sur vous, ne laissera rien perdre de l'attachement qu'il vous a voué pour toujours. Bientôt je m'inclinerai devant votre pourpre ; aujourd'hui je puis encore vous bénir.

» Je le fais, mon très cher et aimé fils, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et je vous embrasse de toute ma

tendresse paternelle comme au 10 février 1843. *Proficiat tibi, frater !*

» Votre abbé pour la dernière fois,

» † *fr.* PROSPER GUÉRANGER, *abbé de Solesmes* » (1).

Le 5 janvier dom Pitra fut reçu par le Saint-Père qui lui confirma officiellement la nouvelle et, sans tenir compte de ses protestations, lui ordonna de se préparer pour le mois de mars.

Le consistoire solennel dans lequel il fut déclaré cardinal eut lieu en effet le 16 de ce mois. Ce jour-là, par suite d'une translation, les églises de Rome célébraient la fête de sainte Scholastique, qui avait reçu sa profession monastique vingt ans auparavant, le 10 février 1843. Il écrit lui-même à cette occasion : « J'aime trop à rechercher et à trouver dans les moindres choses des combinaisons providentielles pour ne pas voir dans cette disposition de l'*ordo romanus* une coïncidence qui rattachait à ma profession monastique mon entrée dans le Sacré-Collége, et plaçait ma vie nouvelle sous les ailes de la colombe qui a porté mes vœux devant Dieu. » Nous avons plaisir à citer la suite de cette lettre qui exprime si bien les sentiments qu'il éprouvait à cette heure solennelle de la vie.

« J'avais besoin de cette consolation de ma grande et sainte Mère. Car votre dernière lettre — il s'adresse à dom Guéranger — si grande aussi et d'une tendresse si paternelle, m'avait ému plus que toutes les autres. A ce dernier mot : « Votre abbé pour la dernière fois », j'eus peine à y tenir, et une fois de plus, je voudrais vous promettre que ce sera la dernière, je retrouvai la désolation du délaissé, de l'exilé, de l'orphelin. Ce sentiment qui m'a poursuivi durant tous mes voyages et qui ne s'était jamais plus vive-

(1) Nous voudrions encore citer celles du 21 janvier, du 2 février, du 16 mars, du 9 avril qui sont aussi éloquentes et d'une inspiration aussi élevée. Nous donnons aux pièces justificatives le bref de Pie IX et la réponse de dom Guéranger.

ment éveillé que depuis la nouvelle promotion doit désormais faire place à une confiance en Dieu seul, plus chrétienne et plus monastique. » Il continue en racontant les sentiments qui l'ont animé pendant la cérémonie : « J'ai déjà éprouvé hier l'effet de vos prières et de celles de mes frères, pendant cette première réception des insignes du cardinalat qui se passe presque tout entière dans un silence si pénétrant (1). Vous connaissez comme je les connaissais moi-même, toutes les particularités de cette cérémonie qui termine le consistoire secret et consomme cet acte pontifical. Mais je ne soupçonnais pas tout ce que disait ce silence pendant lequel les quatre cardinaux sont venus l'un après l'autre faire pour la dernière fois les trois génuflexions, pour la dernière fois baiser le pied du Saint-Père, recevoir sans un seul mot ce chapeau rouge, se relever, s'incliner et se ranger à la droite du vicaire de Jésus-Christ, sans pouvoir rien dire. Je ne sais vraiment comment j'aurais pu dire une parole, si j'avais dû, à la place du cardinal Bizzarri, remercier après ce long silence le très saint Père » (2).

La fonction religieuse du consistoire solennel que dom Pitra décrit dans cette lettre est précédée d'une autre cérémonie, le *ricevimento*.

Le cardinal Pitra se réunit pour cette circonstance aux cardinaux Bizzari et Guidi promus en même temps que lui (3); la cérémonie fut célébrée au palais Falconieri. Un secrétaire du cardinal Antonelli apporta au Père Pitra le billet qui annonçait sa nomination comme cardinal. Monseigneur Celesia, ancien abbé du Mont-Cassin, alors évêque de Patti, plus tard archevêque de Palerme, le lut à haute voix, et baisa ensuite la main de l'élu qui se retira pour prendre les premiers insignes de sa dignité nouvelle.

(1) Cette cérémonie a lieu à la Chapelle Sixtine.

(2) Lettre du 17 mars 1863.

(3) Le cardinal Bizzarri avait été secrétaire aux évêques et régu- Le cardinal Guidi, dominicain, précéda le cardinal Pitra sur le e Frascati.

Les cardinaux reçoivent ensuite les félicitations de leurs amis, de leurs nouveaux collègues, des ambassadeurs, des princes romains, des sénateurs, des dames de l'aristocratie romaine et des représentants des ordres religieux. Depuis l'époque de l'invasion piémontaise où le Pape ne possède plus en fait l'exercice de la puissance temporelle dans ses états, la cérémonie du *ricevimento* se célèbre avec moins d'éclat, mais au moment où le cardinal Pitra fut promu, elle avait gardé son cachet de fête publique pour toute la ville de Rome. Le soir les palais des princes et des cardinaux furent illuminés pour célébrer l'entrée d'un nouveau prince héréditaire dans la famille souveraine, tandis qu'un orchestre choisi, sur une estrade improvisée devant le palais Falconieri, faisait retentir l'air de ses accords (1).

La nouvelle de cette promotion qui d'abord avait été reçue avec quelque étonnement à Rome où dom Pitra était la veille encore un inconnu, fut saluée avec joie en France et à l'étranger. Mgr Pie, ami particulier de dom Pitra, s'empressa d'écrire au Souverain Pontife : « Le dévoûment particulier que j'ai toujours témoigné à l'œuvre des bénédictins de France, et l'attachement que je professe pour la personne de dom Pitra, me donnent la hardiesse d'offrir à Votre Sainteté l'humble hommage de ma respectueuse gratitude à l'occasion de la haute faveur qu'elle vient d'accorder à ce savant et modeste religieux. Elle est la récompense légitime de ses mérites et de ses travaux personnels, elle est aussi un encouragement pour la congrégation bénédictine de France, si édifiante, si utile, et qui par les travaux de son restaurateur le R. P. Abbé de Solesmes, a rendu à la foi catholique et au Saint-Siège des services dont l'Eglise recueille déjà de grands fruits » (2). Louis Veuillot de son côté saluait avec joie dans l'*Univers* le nouveau prince de l'Eglise, et cette nomination recevait aussi

(1) Lettre de dom Th. Bérengier à dom Garnier, mardi de Pâques 1863. Dom Bérengier avait été délégué avec dom Leduc par le Père Abbé de Solesmes pour le représenter à cette fête.

(2) Lettre du 10 février 1863.

une approbation générale dans le monde savant où dom Pitra avait su conquérir une place élevée, et parmi tous ceux qui connaissaient les services rendus à la cause catholique par les travaux du savant bénédictin et par ceux de son maître dom Guéranger.

Le dimanche 31 mai, le nouveau cardinal prit possession avec le cérémonial ordinaire de son titre de saint Thomas *in Parione*, petite église, restée chère à la piété catholique à cause du souvenir de sainte Françoise Romaine, qui venait souvent y prier, et de saint Philippe de Néri qui y fut ordonné prêtre. Cette église a été le titre du bienheureux cardinal Grégoire Barbarigo (1).

Le nouveau cardinal entendait bien vivre comme il l'avait fait jusqu'alors, en moine bénédictin. Il garda auprès de lui son confrère dom Camille Leduc dont le dévoûment ne lui avait jamais fait défaut. « En restant ensemble, écrit dom Pitra à l'abbé de Solesmes, notre but est de mettre tout sur un bon pied monastique, j'aspire ardemment à rester moine le plus possible... Continuez donc toujours, mon très vénéré et bien-aimé Père, de me compter parmi vos enfants et de m'accorder ces bénédictions, ces prières, ces bons avis, qui m'ont soutenu jusqu'à ce moment et dont j'aurai plus besoin que jamais... » (2)

Le cardinal choisit pour résidence le palais Saint-Calliste, propriété des moines bénédictins de Saint-Paul-Hors-les Murs ; ces derniers s'y retirent en été pour éviter les fièvres qui règnent dans la campagne romaine autour de Saint-Paul : ils habitent les étages supérieurs. Le premier étage avait été depuis l'occupation française converti en caserne et habité par nos soldats. Ce ne fut qu'après de longues négociations avec notre ambassadeur que le cardinal Pitra obtint le retrait de la garnison. Il fallut ensuite

(1) Nous donnons aux pièces justificatives le cérémonial et l'extrait de l'article d'un journal romain. Sur le titre de saint Thomas in Parione voir l'érudit ouvrage de Piazza, *La Gerarchia Cardinalizia*, n. 580.

(2) Lettre du 5 janvier 1863.

procéder aux réparations les plus urgentes et mettre ces appartements en état de recevoir un cardinal. Ici les difficultés recommencèrent. Dom Pitra avait jusqu'alors vécu en simple moine, menant une vie pauvre et frugale et bornant ses dépenses au strict nécessaire. Quand le Saint-Siège lui avançait quelques fonds pour ses voyages et ses travaux, dom Pitra se serait fait scrupule de songer à l'avenir. C'est ainsi qu'au retour du voyage de Russie, il remit au saint Père presque intacte la somme qui lui avait été allouée. D'un autre côté la Congrégation des bénédictins de France se trouvait elle-même dans une trop grande gêne pour lui être d'un secours efficace en ces circonstances. Il dut emprunter à des amis et à des membres de sa famille pour faire face aux premiers frais d'installation et aux autres frais qu'entraîne la nomination cardinalice. Enfin, à force d'économie et d'habileté, et grâce au dévouement de son fidèle confrère dom Leduc, les appartements se trouvèrent prêts et il put en prendre possession (1).

Le *palazzo San Callisto* resta la résidence du cardinal jusqu'à sa mort. Il y retrouvait presque un monastère bénédictin avec le calme, la solitude de cette partie du Transtévère qui a moins l'aspect d'un quartier d'une capitale que d'un faubourg de petite ville provinciale. Il y garda une sévère clôture. Les femmes n'y pénétrèrent jamais. En dehors de quelques amis qui venaient causer avec lui de science ou des affaires de l'Eglise, les rares visiteurs qui en franchissaient le seuil y trouvaient toujours un accueil bienveillant, surtout s'ils venaient de France, mais ils devinaient bien vite, à l'austérité de cette demeure et malgré la cordialité du maître de la maison, qu'ils avaient affaire à un savant dont les moments étaient comptés et dont l'attention était absorbée par un labeur sans trêve. Le cardinal

(1) Nous ferons remarquer que toutes les questions concernant l'habitation des cardinaux, le personnel de leur maison, leur train de vie, le costume, ne sont pas laissées à l'arbitraire, mais sont minutieusement réglées par un cérémonial dont il n'est pas permis de s'écarter.

aimait cette retraite qu'il avait vainement demandée au cloître et à laquelle ses continuels voyages l'avaient sans cesse arraché. Il se plaisait au milieu des grands souvenirs qui l'entouraient. Le palais est situé sur la place Sainte-Marie formant angle droit avec la belle église du même nom, la plus ancienne dont il soit fait mention dans l'histoire, car elle remonte au pontificat de saint Calliste sous le règne d'Alexandre Sévère. La seconde façade du palais qui tourne sur la piazza San Cosimato est adossée à l'église Saint-Calliste. Le cardinal Pitra comme son maître dom Guéranger, avait une grande dévotion pour ce saint Pape qui est resté célèbre dans l'histoire de l'archéologie chrétienne par ses travaux dans les catacombes, et sur lequel la découverte des φιλοσοφούμενα est encore venu rappeler l'attention. Plus tard le cardinal abandonna son titre de saint Thomas pour celui de saint Calliste qu'il garda jusqu'à l'époque de sa translation à Frascati (1).

Son règlement de vie monastique fut à peine modifié. Tout en se soumettant sans étroitesse d'esprit aux exigences d'étiquette de sa haute dignité, il conserva ses habitudes de travail, de pauvreté, de pénitence et de prière. Levé à cinq heures, il consacrait à la récitation de l'office divin et à la célébration de la messe les premières heures de la journée; il prenait son premier repas à neuf heures et le second à six heures ; tout le reste du temps était consacré au travail de cabinet ou aux séances dans les congrégations dont il faisait partie. Après le souper et quelques moments donnés

(1) Lorsque les Piémontais se furent emparés de Rome, ils manifestèrent le projet de prendre le palais Saint-Calliste comme ils avaient pris tous les couvents. Mais les réclamations des envahisseurs soulevèrent un singulier problème. L'abbé de Saint-Paul, sur le conseil du cardinal Pitra, établit que le palais Saint-Calliste n'avait jamais été un monastère proprement dit, mais un hospice dépendant de la basilique de Saint-Paul. Il avait été cédé à l'ordinaire de Saint-Paul en échange du Quirinal, qu'il faudrait restituer si l'on reprenait Saint-Calliste. La thèse, appuyée sur des bulles qui remontaient jusqu'au septième siècle, arrêta toutes les réclamations. (Lettre du cardinal à dom Couturier, 25 juillet 1873).

à la conversation avec ses secrétaires, il reprenait son travail et le poursuivait généralement très avant dans la nuit. Il se jetait ensuite tout habillé sur un canapé qui n'était guère plus doux que sa couche de moine et y prenait quelques heures de repos (1).

Le premier volume du droit ecclésiastique des Grecs parut l'année suivante. Cet ouvrage complété quatre ans plus tard par un second tome, contient les monuments du droit canonique de l'Église grecque depuis les canons et constitutions apostoliques jusqu'au Nomocanon attribué à Photius (2). L'édition de ces textes est accompagnée d'introductions, de notes et de commentaires érudits qui constituent, comme l'indique le titre de l'ouvrage, une véritable histoire du droit canonique de l'Église byzantine et de ses sources.

Pour le cardinal Pitra cette première époque, la plus importante dans l'histoire du droit des Grecs, est divisée en plusieurs périodes. La plus ancienne s'étend de l'origine de l'Église jusqu'à Constantin ; elle a donné naissance aux canons et constitutions dits apostoliques et à quelques commentaires de ces décrets. Là se présente la question si intéressante, mais en même temps si compliquée, des origines du droit canonique de l'Église, de la genèse des

(1) Nous avons donné la description de son blason. La question du costume des cardinaux réguliers est très compliquée comme le savent tous ceux qui sont versés dans ces matières. Elle fut dans le cas présent l'objet d'assez longues discussions. Le cardinal bénédictin adopta enfin la soutane noire de laine, ceinture et cimarre noires avec liserés rouges, calotte rouge de drap ; le chapeau noir avec fiocchi rouges et la barette rouge ; dans la suite il y eut quelques modifications de peu d'importance. Ajoutons pour compléter ces détails que la voiture dont se servit le cardinal avait un intérêt historique. C'etait l'ancienne voiture de la comtesse de Sporr, la femme de l'ambassadeur d'Autriche. Lorsque Pie IX dut quitter Rome incognito pour échapper aux révolutionnaires italiens, c'est la voiture de la comtesse qui l'emporta à Gaëte.

(2) *Juris ecclesiastici græcorum historia et monumenta*, in-f°. Rome 1864 ; tome II, Rome 1868.

constitutions apostoliques. Le cardinal Pitra, grâce à sa connaissance des manuscrits grecs, a fait faire un pas à cette question par la découverte d'une des sources auxquelles le rédacteur des Constitutions a puisé (1).

La deuxième période s'étend de Constantin à Justinien au sixième siècle. Un nouvel âge commence avec la paix de l'Église pour l'histoire du droit canonique grec, c'est l'ère des grands conciles et si l'objet premier de ces assemblées est de définir certains points du dogme, les canons disciplinaires y occupent toujours une grande place. L'édition de ces textes de conciles avait été jusqu'ici assez négligée ; on avait peu étudié les manuscrits de la bibliothèque Vaticane. Le cardinal Pitra n'a pas collationné moins de soixante-dix-sept manuscrits pour établir plus sérieusement le texte des canons.

Après Justinien commence une nouvelle période qui s'étend jusqu'au neuvième siècle. Peut-être est-ce celle qui mérite d'être étudiée de plus près dans l'histoire du droit canonique, à cause des révolutions qu'elle a vues s'accomplir. Jusqu'alors les lettres des grands docteurs saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille d'Alexandrie n'avaient été considérées que comme des commentaires ou des interprétations de la loi. Ces textes vont prendre une importance canonique au septième siècle. Jean le scholastique leur donne un caractère officiel en les insérant dans le corps du droit ; le concile *in Trullo* confirme cette autorité et désormais les lettres de ces docteurs sont mises pour les Grecs sur le pied des décrets des conciles. Ces documents avaient été jusqu'ici édités sans grand soin ; sauf pour les Pères dont les Mauristes avaient fait l'édition, comme saint Basile ou saint Athanase, le texte de ces lettres était donné d'après deux ou trois Manuscrits et les canonistes se contentaient de copier leurs prédécesseurs. Le cardinal Pitra les a révisées d'après un très grand

(1) La découverte d'un autre texte, la διδαχὴ τῶν Αποστολῶν, a jeté une nouvelle lumière sur cette question.

nombre de manuscrits et il a même pu découvrir plusieurs lettres inédites qui ne manquent pas d'importance (1).

Ce qu'on remarque encore non sans étonnement dans ces collections grecques, c'est qu'aucune n'admet comme sources du droit les lettres des papes, qu'il s'agisse des collections de Jean le scholastique, ou des nomocanons et des autres codes de l'Église byzantine. Ce n'est pas à dire cependant que l'autorité et la primauté du siège de Rome fût rejetée déjà par cette Église, et le cardinal Pitra se plaît au contraire à citer au cours de son ouvrage des témoignages nombreux encore à cette époque dans l'Église grecque, en faveur de la suprématie de Rome (2). On s'étonne aussi de voir que dans leur *Corpus juris* les Grecs avant la scission définitive, aient donné place aux canons des conciles de Constantinople tenus sous Photius, tandis qu'ils n'y font pas entrer le septième concile œcuménique qui a condamné Photius.

Dans cette période le cardinal Pitra édite les lettres des patriarches de Constantinople qui sont devenues textes de lois pour les Grecs. Il rencontre enfin un des documents les plus curieux de ce temps, le *Nomocanon*. Il n'a pas ménagé sa peine pour en donner une édition plus pure. Il nous raconte lui-même comment, à la suite de son voyage de Russie et d'Autriche, il arrivait à Munich ; la bibliothèque de cette ville contient un manuscrit très important du Nomocanon ; dom Pitra harassé de fatigue n'eut pas le courage d'en entreprendre la collation. Plus tard revenu à Rome, il obtint du roi Louis de Bavière, par l'intermédiaire du cardinal Hohenlohe, que le précieux manuscrit lui fût envoyé ; il l'étudia longuement, en compara le texte avec celui des livres édités, parcourut plus de cent fois en tous sens, nous dit-il lui-même, le *Corpus* de Justinien et les basiliques pour découvrir les passages encore inédits. L'écri-

(1) Par exemple la lettre de saint Denys d'Alexandrie à Conon, t. I, p. 545, 549 ; les réponses de Timothée d'Alexandrie, p. 630.

(2) Cf. t. I, p. XXVIII, XL, XLII ; t. II, p. VI, etc.

ture du manuscrit jaunie et illisible en certains endroits fut si difficile à déchiffrer, qu'après ce travail il demeura presque aveugle pendant plusieurs semaines (1).

Tout en donnant un texte amendé de ce *Nomocanon*, le cardinal Pitra l'étudie au point de vue historique. Est-il l'œuvre de Photius? Après Biener, Bickell et Hugoni, le cardinal répond négativement contre Maï et Rhalli qui soutiennent encore l'authenticité, et les preuves qu'il en donne paraîtront convâincantes à ceux qui voudront étudier de près la question (2).

Le concile Quinisexte, le second concile de Nicée, les conciles de Photius qui sont entrés dans le droit grec fournissent au cardinal Pitra l'occasion de savantes dissertations, pour lesquelles sa longue étude des manuscrits grecs lui permet d'apporter des points de vue nouveaux dans ces questions si souvent traitées.

Ces austères travaux sur les textes et la composition des sources canoniques sont interrompus par un épisode d'histoire littéraire, nous allions dire une digression, sur une famille d'écrivains du septième siècle portant le même nom, les *Anastase* ou, comme écrit dom Pitra, la *Gens Anastasiana*. On pourrait rapprocher cette dissertation de celles d'Allatius sur les Méthode ou d'Assemani sur les Théodore. Comme ses savants prédécesseurs, dom Pitra a porté la lumière sur plusieurs points obscurs, il a donné quelques œuvres inédites et rectifié bien des erreurs de l'histoire littéraire. Il ne compte pas moins de treize écrivains du nom d'Anastase, dont chacun a son mérite. Il nous avertit même qu'il en passe quelques-uns; il faut ajouter que ce ne sont pas des meilleurs (3).

Telle est dans ses grandes lignes cette œuvre capitale

(1) Tome I, p. 662.

(2) Tome II, p. 433 ; ce travail a aussi été publié à part: *Nomocanon pseudo-Photianus*, in-4°, Rome, 1866.

(3) Tome II, p. 250, etc. Le cardinal Pitra a édité à part ce travail sur les, Anastase *Anastasiorum, Antiochenorumet Sinaïtarum anecdota quœdam opera*, in-4°, Rome, 1866.

qui a coûté au cardinal tant d'années de travail et de si longues recherches dans les bibliothèques. Elle restera dans l'histoire de l'érudition comme un monument durable; c'est une base solide pour toute étude sur le droit grec. Ce qui assure la supériorité de cette édition sur les travaux de même genre qui l'ont précédée, comme ceux de du Tillet, Leunclavius, Beveridge, Justel ou Rhalli, c'est le nombre considérable de manuscrits de tout âge et de toute provenance que le cardinal a collationnés et qui lui ont permis d'étendre la base critique de son travail. A la vérité il n'a pas classé méthodiquement ces manuscrits, ni relevé au bas des pages toutes les variantes, ce qui eût dépassé de beaucoup les moyens d'un éditeur réduit à ses seules forces; mais il a noté soigneusement les plus importantes de ces variantes. Plusieurs pièces connues jusqu'ici d'après un seul manuscrit sont révisées dans son édition quelquefois d'après sept ou huit. Il a donné aussi quelques documents importants jusqu'alors inédits (1).

Le livre est écrit, comme le Spicilège, dans ce latin de forme un peu archaïque qu'il avait adoptée, et qui semble chercher ses modèles dans les humanistes de la Renaissance. C'est une langue d'une facture très savante, d'une grande richesse de termes, pétrie de réminiscences et de tournures classiques, mais qui, de même que sa prose française, manque quelquefois de précision, de clarté et d'aisance. La lecture en est difficile et compliquée et, au bout de peu de temps, elle ne se poursuit pas sans fatigue.

Au point de vue de l'histoire théologique, le cardinal, après son vaste travail, arrivait à ces conclusions : la discipline des Grecs n'a pas eu cette immutabilité que revendiquent leurs historiens; il faudrait un nouveau Bossuet, s'écrie dom Pitra, pour raconter l'histoire de ces variations. D'un autre côté le savant auteur prouvait que les

(1) Un critique, l'abbé Chaillot, s'étant plaint assez amèrement que le cardinal Pitra n'eût pas donné de monuments inédits dans sa collection, le cardinal répondit en signalant dans son ouvrage au moins *cent cinquante* pièces inédites.

papes, bien loin d'être les ennemis de la discipline grecque, s'en sont montrés les plus constants défenseurs. Il y aurait de belles pages à écrire sur l'hellénisme à Rome au moyen âge, pour montrer la faveur et l'influence dont les Grecs ont joui auprès des papes. Du reste les antiques traditions de l'Église grecque sont dans la plus étroite conformité avec celles de l'Église de Rome, et l'union a régné entre les deux Églises jusqu'au temps de Photius. Les vraies causes de la séparation, d'après le savant cardinal, c'est que peu à peu l'Église de Byzance laissa s'infiltrer dans son droit canonique les principes du césarisme, elle voulut enlever à Rome sa primauté. Jean le scholastique aide à cette révolution en faisant le premier entrer les lois civiles dans le *corpus juris* de l'Église, sans les mettre encore cependant sur le même pied que les lois de l'Église ; l'auteur du *Nomocanon* va plus loin : d'après son titre même les lois civiles, νόμοι, sont étroitement unies aux canons de l'Église, κανόνες ; elles ont même force, même autorité. Dès lors la voie est ouverte ; Photius peut venir, il trouvera le terrain préparé pour son schisme (1).

Le cardinal devait continuer ses études sur la littérature ecclésiastique des Grecs, si brillamment inaugurées par cette histoire du droit grec et nous aurons un chapitre spécial consacré à l'histoire de ses découvertes dans le champ de l'hymnographie.

La promotion au cardinalat entraînait aussi pour dom Pitra des obligations nouvelles et des travaux d'un autre ordre dans les congrégations romaines. On sait que toutes les affaires de la chrétienté qui sont déférées à Rome se traitent dans ces tribunaux auxquels le Souverain Pontife délègue une partie de son autorité. C'est dans ces ré[illegible] se débattent les procès, que sont promulgués

[illegible] ıes suivants de cette œuvre gigantesque étaient en [illegible]nd est mort le cardinal Pitra. Un volume des *Ana-* [illegible] *Solesmensi parata*, le tome VII récemment paru, con- [illegible] à cet ouvrage sous ce titre : *Juris ecclesiastici Græco-* [illegible] *paralipomena*. Paris et Rome, 1891.

es décrets nouveaux sur la discipline ou la liturgie, que les privilèges et les dispenses sont concédés ou abrogés, que les questions difficiles sont résolues, les abus condamnés ; c'est de là en un mot qu'émanent les lois qui règlent la marche de la société chrétienne. Il s'y fait un travail continu et puissant, mais anonyme et, si l'on peut dire, souterrain ; la première place y est tenue par les cardinaux assistés d'un personnel nombreux, intelligent et rompu à la pratique des affaires. Dom Pitra fit partie de plusieurs de ces congrégations et quoique la part de chacun soit difficile à fixer en ces matières, nous aurons l'occasion plus tard de parler de quelques-unes des affaires les plus importantes où son intervention fut jugée décisive. Disons dès maintenant que de bonne heure le cardinal Pitra y jouit d'une grande autorité grâce à sa science, à sa puissance de travail, au soin scrupuleux qu'il mettait dans l'étude des affaires qui lui étaient confiées, et enfin à l'intégrité de son caractère.

Au milieu de sa vie nouvelle, un regret restait encore au cardinal Pitra, celui de n'avoir pas revu dom Guéranger depuis son second départ pour Rome ; de n'avoir pu lui parler et l'entendre depuis ce grand changement survenu dans son existence. L'abbé de Solesmes, retenu en France par les devoirs de sa charge et par le mauvais état de sa santé, attendait lui aussi avec impatience l'occasion de revoir ce fils illustre, élevé si haut par la volonté du Souverain-Pontife. Cette occasion leur fut donnée à Marseille durant les fêtes qui accompagnèrent le couronnement de Notre-Dame de la Garde, par Mgr Cruice en 1864.

Mgr Cruice dès son arrivée dans cette ville s'était trouvé en relations avec l'ordre bénédictin. Un prêtre de Marseille connu par son zèle, sa science et ses vertus sacerdotales, avait fondé en 1831 sous le nom de catéchisme de persévérance une association de femmes chrétiennes qui existe encore aujourd'hui et réunit l'élite de la société marseillaise. Après avoir dirigé cette œuvre pendant plus de trente ans et l'avoir amenée à un haut degré de prospérité, le

chanoine Coulin comprit la nécessité de s'adjoindre une congrégation religieuse pour maintenir son enseignement et donner à sa fondation des garanties sérieuses de solidité et de durée. Son intention était d'y établir les oblats de Marie qu'un évêque de Marseille avait fondés et rendus populaires dans cette ville. Par suite d'un enchaînement de circonstances dans le récit desquelles nous ne saurions entrer, mais où il est bien permis de voir la main de la Providence, le plan primitif échoua et le chanoine Coulin se trouva amené à s'adresser à l'abbé de Solesmes. Après les négociations préliminaires, l'abbé de Solesmes donna son consentement, mais il fallait encore obtenir pour la fondation l'agrément de l'évêque de Marseille. Mgr Cruice qui venait d'être placé sur le siège de cette église avait eu à Paris des rapports assez étroits avec dom Pitra, grâce à des études communes en Sorbonne et dans les bibliothèques publiques. Le souvenir de ces relations ne fut pas étranger à la bienveillance que l'évêque de Marseille témoigna à l'œuvre naissante. C'est grâce à la présence simultanée de dom Guéranger et du cardinal Pitra à Marseille, qu'elle put s'établir sur des bases solides.

Les fêtes du couronnement eurent lieu dans les premiers jours de juin 1864; elles furent entourées d'un grand éclat et répondirent à ce qu'on attendait de la foi et de la piété des Marseillais envers celle qu'ils appellent si bien « la bonne Mère ». On y vit au milieu d'un concours immense de peuple, des évêques de France, d'Espagne et d'Italie, un grand nombre de prélats, parmi lesquels l'abbé de Solesmes, les cardinaux de Bordeaux et de Besançon, le cardinal Villecourt et le cardinal Pitra (1).

On reprit les pourparlers pour l'affaire de la fondation et l'ordonnance épiscopale reconnaissant le nouveau monastère fut signée par l'évêque en présence du cardinal Pitra et

(1) Ce dernier n'attira pas peu l'attention et les personnes qui se prétendaient bien renseignées affirmaient que la couleur noire de son costume n'indiquait autre chose que la fonction remplie par lui dans les causes de béatification, d'*avocat du diable*.

de l'abbé de Solesmes. L'année suivante une petite colonie bénédictine était envoyée à Marseille et la maison occupée par les Pères fut érigée en prieuré le 22 juillet 1865, jour de la fête de sainte Madeleine patronne du nouveau monastère (1). Ainsi fut rétabli à Marseille l'ordre bénédictin qui avait jeté un si grand éclat avec Saint-Victor, une des plus illustres abbayes de l'ordre.

Le cardinal Pitra qui avait présidé à la naissance du modeste prieuré, ne l'oublia pas dans la suite ; il lui rendit de longs et signalés services et ne fut pas étranger à son érection en abbaye dix ans plus tard (2).

C'est quelques mois seulement après le voyage de Marseille, que devait paraître l'Encyclique *Quanta cura*, suivie du *Syllabus*, contenant quatre-vingts propositions condamnées. Le cardinal Pitra ne pouvait que se réjouir à la lecture de ces documents célèbres qui résumaient l'enseignement catholique sur les rapports de l'Église et de l'État et sur les principales erreurs modernes ; c'étaient les doctrines pour lesquelles il avait combattu toute sa vie, celles de son Père et de son maître dom Guéranger. Du reste, ce dernier avait été consulté avec

(1) L'acte fut notifié seulement le 27 janvier 1866. Nous avons recueilli tous ces détails dans la chronique manuscrite de l'abbaye de Marseille dont cette partie de la rédaction est due au P. Th. Bérengier. Notons encore un détail caractéristique durant le séjour du cardinal à Marseille. Les trois cardinaux que nous avons nommés vinrent faire visite au cardinal Pitra et le prièrent de les accompagner chez le sénateur de Maupas, préfet de Marseille, pour lui rendre leurs devoirs. Le cardinal fit observer que c'était au préfet à faire la première visite et qu'il convenait peu à la dignité d'un prince de l'Eglise de le prévenir. Il s'abstint donc pour son compte, non par une vanité puérile dont il était incapable, mais par un juste sentiment de sa dignité. Par le fait, même d'après l'ancien code de l'étiquette française, il était dans son droit : les cardinaux viennent immédiatement après les princes du sang et passent avant tous les autres dignitaires. On sait qu'Henri IV appela les cardinaux *mon cousin*; jusqu'alors les rois de France les avaient appelés *cher ami*.

(2) Lettres du cardinal Pitra à dom Couturier en 1875, notamment 11 et 22 octobre.

d'autres évêques par le Souverain Pontife au sujet de la publication d'une Encyclique ; le cardinal Pitra lui écrivait : « Vous retrouverez dans le *Syllabus* tout le plan de votre Mémoire et plusieurs fois vos expressions... Vous serez content de cet ensemble; et vous y verrez la meilleure réponse que Mgr de Poitiers put recevoir à l'envoi de sa grande synodale » (1).

(1) Lettre à dom Guéranger, 29 décembre 1864. La synodale dont il est question ici est celle sur les erreurs du temps présent. Voyez sur ce point Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, t. II, chap. VIII, la *Défense du Syllabus*.

CHAPITRE XVII

POÈTES ET MÉLODES DE L'ÉGLISE GRECQUE

L'hymnographie grecque. — Découverte des lois de la poésie liturgique grecque. — Conséquences littéraires et dogmatiques de cette découverte. — Les poètes liturgistes de l'Eglise grecque. — Le *cantique pascal.* — Le mélode Romanus. — Beautés de cette littérature nouvelle. — Conséquences de la découverte du cardinal Pitra pour la philologie orientale (1863 et 1876).

Lorsque dom Pitra dans la cellule du couvent des Dominicains de Sainte-Catherine, à Saint-Pétersbourg, déchiffrait sur un manuscrit grec la légende de Notre-Dame des Ibères, il ne pensait guère qu'il était sur la voie d'une de ses plus brillantes découvertes.

A la suite de la légende se trouvait, nous l'avons dit, un canon grec ou cantique en l'honneur de la sainte Vierge. Or le texte de ce chant était marqué, à intervalles variés, par des points rouges qui établissaient des divisions symétriques en vers et en strophes (1). Le secret de l'hymnographie grecque était trouvé : un hasard intelligent venait de mettre ce manuscrit précieux sous les yeux du savant le plus capable d'en tirer parti. Il est nécessaire d'indiquer brièvement les données du problème qui exerçait depuis longtemps la sagacité des érudits.

On rencontre, dans les livres liturgiques des Grecs, un grand nombre de pièces d'un caractère poétique dont la

(1) *Hymnographie de l'Eglise grecque,* Rome, 1867, p. 10.

composition à première vue paraît se rapprocher de nos hymnes, de nos séquences ou de nos tropes latins. Ces cantiques des Grecs sont-ils simplement une prose plus ornée ou bien peut-on y trouver un rythme poétique proprement dit? La question a été étudiée bien souvent. Après avoir vainement essayé à l'aide de combinaisons diverses d'appliquer à ces petits poèmes quelqu'une des mesures de la métrique classique, on en était venu à conclure que l'hymnographie grecque n'est soumise à aucune loi rythmique. Telle était l'opinion des Gretser, des Maracci, des Arevalo, des Bollandistes, de du Cange, de Maï, en un mot de tous les savants, et même, ce qui doit paraître plus étonnant, des critiques grecs anciens et modernes. Les tentatives faites pour aboutir à une autre solution, comme celles de dom Toustain, avaient été infructueuses; dom Pitra lui-même, après de longues recherches, n'était arrivé à aucun résultat; il n'avait pu parvenir, comme il le dit, à rompre les sceaux de ces livres mystérieux (1). Les points diacritiques du manuscrit de Saint-Pétersbourg lui apportaient, comme par hasard, le mot de l'énigme si longtemps cherché. Cette poésie liturgique a un rythme fondé sur les lois de l'isosyllabie et de l'homotonie, c'est-à-dire sur le nombre des syllabes et la place de l'accent.

La cause première de l'erreur de tous les savants qui jusqu'à dom Pitra avaient étudié cette question, doit être cherchée dans l'étroitesse des principes qui régissaient la critique littéraire à cette époque et l'enfermaient en quelque sorte dans le champ des littératures classiques grecque et latine. On voulait appliquer à l'hymnographie grecque un rythme résultant de la combinaison des longues et des brèves, tandis que ce rythme, comme celui de la poésie chez la plupart des peuples modernes, dépend de l'accent
o[...] bes considérées indépendamment de leur quan-
[...]a suite, dom Pitra eut l'occasion d'étudier

[...] *phie de l'Église grecque*, p. 10; le Père E. Bouvy, *Étude*
[...] *du rythme dans l'hymnographie de l'Église grecque*,

d'autres manuscrits de Saint-Pétersbourg et de Moscou, provenant du Mont Athos et du Sinaï; sur plusieurs d'entre eux il retrouva les divisions symétriques du manuscrit de Sainte-Catherine, et il vit toutes ses hypothèses confirmées.

De retour à Rome, il fit connaître sa découverte dans une séance littéraire de l'Académie de la religion catholique, le 3 juillet 1863, à laquelle assistaient un grand nombre de cardinaux et de prélats romains. Quelques années après, en 1867, il publia sa fameuse dissertation sur l'*Hymnographie de l'Église grecque*, dans laquelle il exposait l'histoire de sa découverte et fixait les lois générales de cette poésie liturgique (1).

Cette découverte avait une haute portée. Combien de savants et de critiques ont reproché à l'Église de n'avoir pas su conserver les règles de la poésie antique, d'avoir laissé tomber la littérature dans la barbarie! Dom Pitra nous montre au contraire, par cet exemple, comme il l'avait déjà fait par celui de Commodien dans la poésie latine, l'Église présidant à cette grande révolution littéraire, qui a substitué à la poésie prosodique une poésie syllabique et accentuée, d'une touche moins délicate peut-être, moins raffinée, mais plus expressive et plus vivante, en un mot, plus populaire.

Ce point de vue littéraire n'est du reste pas le seul qui doive nous occuper ici. Pour dom Pitra, ces règles poétiques furent la meilleure sauvegarde de l'orthodoxie en Orient. Cette page est trop importante, elle porte trop l'empreinte de son brillant esprit, pour que nous ne nous fassions un devoir de la citer :

« Pourquoi le rythme syllabique a-t-il prévalu? Il faut

(1) *Hymnographie de l'Eglise grecque*, dissertation accompagnée des offices des XXIX et XXX juin en l'honneur de saint Pierre et des apôtres, in-4, Rome, 1867. Dans les *Analecta juris pontificii* (1863, t. III, pp. 1417-1427) dom Pitra avait déjà publié sur ce sujet un remarquable article qui passa presque inaperçu. Il faut compléter la théorie exposée dans l'*Hymnographie* par le traité qui sert d'introduction aux *Analecta Spicilegio Solesmensi*, t. I, 1876.

qu'il y ait eu une raison grave d'agir ainsi : cherchons cette raison, sans examiner si les compositeurs s'en seront rendu compte ou s'ils ont obéi les yeux fermés à un plan providentiel qui dirigeait leurs inspirations. Rappelons-nous que jusqu'au moment où ce corps d'hymnes a été constitué, vers le neuvième siècle, l'hérésie, toujours renaissante et s'attaquant systématiquement à tous les points du symbole, avait été le danger suprême et toujours imminent de l'Église grecque. Plus d'une fois, le monde oriental faillit s'étonner d'être ou arien, ou nestorien, ou jacobite, ou iconoclaste. Plus d'une fois aussi la liturgie fut opposée comme une digue à cette invasion obstinée de l'erreur. Elle ne se dressa dans sa hauteur et sa puissance qu'après avoir été comme refaite en entier, précisément par les plus héroïques défenseurs de la foi contre la dernière grande hérésie byzantine, celle des Iconoclastes. Supposons qu'ils aient tenu un congrès pour se concerter ensemble sur ce grave sujet, ils auraient pu se dire :

« Depuis huit siècles, les novateurs pullulent, et la foi des peuples chancelle. Arrêtons ces innovations et fixons cette foi par les hymnes de la prière publique, mais écartons de cette poésie sacrée les mètres vagues et élastiques, la poésie ambiguë et mobile des anciens. Adoptons des termes si rigoureux et si précis, que tout le monde puisse en être gardien ; qu'il ne soit possible ni d'ajouter, ni de retrancher une seule syllabe, sans que le plus simple fidèle ne s'en aperçoive. Que non seulement le mode, le chant, les lettres initiales captivent la mémoire, mais que toutes les syllabes soient comptées et fixées. Si nous avons à citer une parole du texte divin, que tous ses éléments restent et dans l'ordre voulu par Dieu, sans qu'un seul iota soit déplacé. Qu'au besoin chaque article du symbole de nos pères, chacune des acclamations des martyrs devienne la strophe immobilisée d'un cantique, sans qu'un novateur puisse y introduire un seul fétu de la zizanie hérétique. »

« En fait, ajoute le cardinal, il est à remarquer qu'à partir du moment où l'hymnographie achève de se coor-

qui a coûté au cardinal tant d'années de travail et de si longues recherches dans les bibliothèques. Elle restera dans l'histoire de l'érudition comme un monument durable; c'est une base solide pour toute étude sur le droit grec. Ce qui assure la supériorité de cette édition sur les travaux de même genre qui l'ont précédée, comme ceux de du Tillet, Leunclavius, Beveridge, Justel ou Rhalli, c'est le nombre considérable de manuscrits de tout âge et de toute provenance que le cardinal a collationnés et qui lui ont permis d'étendre la base critique de son travail. A la vérité il n'a pas classé méthodiquement ces manuscrits, ni relevé au bas des pages toutes les variantes, ce qui eût dépassé de beaucoup les moyens d'un éditeur réduit à ses seules forces; mais il a noté soigneusement les plus importantes de ces variantes. Plusieurs pièces connues jusqu'ici d'après un seul manuscrit sont révisées dans son édition quelquefois d'après sept ou huit. Il a donné aussi quelques documents importants jusqu'alors inédits (1).

Le livre est écrit, comme le Spicilège, dans ce latin de forme un peu archaïque qu'il avait adoptée, et qui semble chercher ses modèles dans les humanistes de la Renaissance. C'est une langue d'une facture très savante, d'une grande richesse de termes, pétrie de réminiscences et de tournures classiques, mais qui, de même que sa prose française, manque quelquefois de précision, de clarté et d'aisance. La lecture en est difficile et compliquée et, au bout de peu de temps, elle ne se poursuit pas sans fatigue.

Au point de vue de l'histoire théologique, le cardinal, après son vaste travail, arrivait à ces conclusions : la discipline des Grecs n'a pas eu cette immutabilité que revendiquent leurs historiens; il faudrait un nouveau Bossuet, s'écrie dom Pitra, pour raconter l'histoire de ces variations. D'un autre côté le savant auteur prouvait que les

(1) Un critique, l'abbé Chaillot, s'étant plaint assez amèrement que le cardinal Pitra n'eût pas donné de monuments inédits dans sa collection, le cardinal répondit en signalant dans son ouvrage au moins *cent cinquante* pièces inédites.

papes, bien loin d'être les ennemis de la discipline grecque, s'en sont montrés les plus constants défenseurs. Il y aurait de belles pages à écrire sur l'hellénisme à Rome au moyen âge, pour montrer la faveur et l'influence dont les Grecs ont joui auprès des papes. Du reste les antiques traditions de l'Église grecque sont dans la plus étroite conformité avec celles de l'Église de Rome, et l'union a régné entre les deux Églises jusqu'au temps de Photius. Les vraies causes de la séparation, d'après le savant cardinal, c'est que peu à peu l'Église de Byzance laissa s'infiltrer dans son droit canonique les principes du césarisme, elle voulut enlever à Rome sa primauté. Jean le scholastique aide à cette révolution en faisant le premier entrer les lois civiles dans le *corpus juris* de l'Église, sans les mettre encore cependant sur le même pied que les lois de l'Église ; l'auteur du *Nomocanon* va plus loin : d'après son titre même les lois civiles, νόμοι, sont étroitement unies aux canons de l'Église, κανόνες ; elles ont même force, même autorité. Dès lors la voie est ouverte ; Photius peut venir, il trouvera le terrain préparé pour son schisme (1).

Le cardinal devait continuer ses études sur la littérature ecclésiastique des Grecs, si brillamment inaugurées par cette histoire du droit grec et nous aurons un chapitre spécial consacré à l'histoire de ses découvertes dans le champ de l'hymnographie.

La promotion au cardinalat entraînait aussi pour dom Pitra des obligations nouvelles et des travaux d'un autre ordre dans les congrégations romaines. On sait que toutes les affaires de la chrétienté qui sont déférées à Rome se traitent dans ces tribunaux auxquels le Souverain Pontife délègue une partie de son autorité. C'est dans ces réunions que se débattent les procès, que sont promulgués

(1) Les volumes suivants de cette œuvre gigantesque étaient en préparation quand est mort le cardinal Pitra. Un volume des *Analecta Spicilegio Solesmensi parata*, le tome VII récemment paru, contient une suite à cet ouvrage sous ce titre : *Juris ecclesiastici Græcorum selecta paralipomena*. Paris et Rome, 1891.

es décrets nouveaux sur la discipline ou la liturgie, que les privilèges et les dispenses sont concédés ou abrogés, que les questions difficiles sont résolues, les abus condamnés ; c'est de là en un mot qu'émanent les lois qui règlent la marche de la société chrétienne. Il s'y fait un travail continu et puissant, mais anonyme et, si l'on peut dire, souterrain ; la première place y est tenue par les cardinaux assistés d'un personnel nombreux, intelligent et rompu à la pratique des affaires. Dom Pitra fit partie de plusieurs de ces congrégations et quoique la part de chacun soit difficile à fixer en ces matières, nous aurons l'occasion plus tard de parler de quelques-unes des affaires les plus importantes où son intervention fut jugée décisive. Disons dès maintenant que de bonne heure le cardinal Pitra y jouit d'une grande autorité grâce à sa science, à sa puissance de travail, au soin scrupuleux qu'il mettait dans l'étude des affaires qui lui étaient confiées, et enfin à l'intégrité de son caractère.

Au milieu de sa vie nouvelle, un regret restait encore au cardinal Pitra, celui de n'avoir pas revu dom Guéranger depuis son second départ pour Rome ; de n'avoir pu lui parler et l'entendre depuis ce grand changement survenu dans son existence. L'abbé de Solesmes, retenu en France par les devoirs de sa charge et par le mauvais état de sa santé, attendait lui aussi avec impatience l'occasion de revoir ce fils illustre, élevé si haut par la volonté du Souverain-Pontife. Cette occasion leur fut donnée à Marseille durant les fêtes qui rccompagnèrent le couronnement de Notre-Dame de la Garde, par Mgr Cruice en 1864.

Mgr Cruice dès son arrivée dans cette ville s'était trouvé en relations avec l'ordre bénédictin. Un prêtre de Marseille connu par son zèle, sa science et ses vertus sacerdotales, avait fondé en 1831 sous le nom de catéchisme de persévérance une association de femmes chrétiennes qui existe encore aujourd'hui et réunit l'élite de la société marseillaise. Après avoir dirigé cette œuvre pendant plus de trente ans et l'avoir amenée à un haut degré de prospérité, le

chanoine Coulin comprit la nécessité de s'adjoindre une congrégation religieuse pour maintenir son enseignement et donner à sa fondation des garanties sérieuses de solidité et de durée. Son intention était d'y établir les oblats de Marie qu'un évêque de Marseille avait fondés et rendus populaires dans cette ville. Par suite d'un enchaînement de circonstances dans le récit desquelles nous ne saurions entrer, mais où il est bien permis de voir la main de la Providence, le plan primitif échoua et le chanoine Coulin se trouva amené à s'adresser à l'abbé de Solesmes. Après les négociations préliminaires, l'abbé de Solesmes donna son consentement, mais il fallait encore obtenir pour la fondation l'agrément de l'évêque de Marseille. Mgr Cruice qui venait d'être placé sur le siège de cette église avait eu à Paris des rapports assez étroits avec dom Pitra, grâce à des études communes en Sorbonne et dans les bibliothèques publiques. Le souvenir de ces relations ne fut pas étranger à la bienveillance que l'évêque de Marseille témoigna à l'œuvre naissante. C'est grâce à la présence simultanée de dom Guéranger et du cardinal Pitra à Marseille, qu'elle put s'établir sur des bases solides.

Les fêtes du couronnement eurent lieu dans les premiers jours de juin 1864 ; elles furent entourées d'un grand éclat et répondirent à ce qu'on attendait de la foi et de la piété des Marseillais envers celle qu'ils appellent si bien « la bonne Mère ». On y vit au milieu d'un concours immense de peuple, des évêques de France, d'Espagne et d'Italie, un grand nombre de prélats, parmi lesquels l'abbé de Solesmes, les cardinaux de Bordeaux et de Besançon, le cardinal Villecourt et le cardinal Pitra (1).

On reprit les pourparlers pour l'affaire de la fondation et l'ordonnance épiscopale reconnaissant le nouveau monastère fut signée par l'évêque en présence du cardinal Pitra et

(1) Ce dernier n'attira pas peu l'attention et les personnes qui se ·tendaient bien renseignées affirmaient que la couleur noire de son me n'indiquait autre chose que la fonction remplie par lui dans .uses de béatification, d'*avocat du diable*.

de l'abbé de Solesmes. L'année suivante une petite colonie bénédictine était envoyée à Marseille et la maison occupée par les Pères fut érigée en prieuré le 22 juillet 1865, jour de la fête de sainte Madeleine patronne du nouveau monastère (1). Ainsi fut rétabli à Marseille l'ordre bénédictin qui avait jeté un si grand éclat avec Saint-Victor, une des plus illustres abbayes de l'ordre.

Le cardinal Pitra qui avait présidé à la naissance du modeste prieuré, ne l'oublia pas dans la suite ; il lui rendit de longs et signalés services et ne fut pas étranger à son érection en abbaye dix ans plus tard (2).

C'est quelques mois seulement après le voyage de Marseille, que devait paraître l'Encyclique *Quanta cura*, suivie du *Syllabus*, contenant quatre-vingts propositions condamnées. Le cardinal Pitra ne pouvait que se réjouir à la lecture de ces documents célèbres qui résumaient l'enseignement catholique sur les rapports de l'Église et de l'État et sur les principales erreurs modernes ; c'étaient les doctrines pour lesquelles il avait combattu toute sa vie, celles de son Père et de son maître dom Guéranger. Du reste, ce dernier avait été consulté avec

(1) L'acte fut notifié seulement le 27 janvier 1866. Nous avons recueilli tous ces détails dans la chronique manuscrite de l'abbaye de Marseille dont cette partie de la rédaction est due au P. Th. Bérengier. Notons encore un détail caractéristique durant le séjour du cardinal à Marseille. Les trois cardinaux que nous avons nommés vinrent faire visite au cardinal Pitra et le prièrent de les accompagner chez le sénateur de Maupas, préfet de Marseille, pour lui rendre leurs devoirs. Le cardinal fit observer que c'était au préfet à faire la première visite et qu'il convenait peu à la dignité d'un prince de l'Eglise de le prévenir. Il s'abstint donc pour son compte, non par une vanité puérile dont il était incapable, mais par un juste sentiment de sa dignité. Par le fait, même d'après l'ancien code de l'étiquette française, il était dans son droit : les cardinaux viennent immédiatement après les princes du sang et passent avant tous les autres dignitaires. On sait qu'Henri IV appela les cardinaux *mon cousin* ; jusqu'alors les rois de France les avaient appelés *cher ami*.

(2) Lettres du cardinal Pitra à dom Couturier en 1875, notamment 11 et 22 octobre.

d'autres évêques par le Souverain Pontife au sujet de la publication d'une Encyclique ; le cardinal Pitra lui écrivait : « Vous retrouverez dans le *Syllabus* tout le plan de votre Mémoire et plusieurs fois vos expressions... Vous serez content de cet ensemble; et vous y verrez la meilleure réponse que Mgr de Poitiers put recevoir à l'envoi de sa grande synodale » (1).

(1) Lettre à dom Guéranger, 29 décembre 1864. La synodale dont il est question ici est celle sur les erreurs du temps présent. Voyez sur ce point Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, t. II, chap. VIII, la *Défense du Syllabus*.

CHAPITRE XVII

POÈTES ET MÉLODES DE L'ÉGLISE GRECQUE

L'hymnographie grecque. — Découverte des lois de la poésie liturgique grecque. — Conséquences littéraires et dogmatiques de cette découverte. — Les poètes liturgistes de l'Eglise grecque. — Le *cantique pascal.* — Le mélode Romanus. — Beautés de cette littérature nouvelle. — Conséquences de la découverte du cardinal Pitra pour la philologie orientale (1863 et 1876).

Lorsque dom Pitra dans la cellule du couvent des Dominicains de Sainte-Catherine, à Saint-Pétersbourg, déchiffrait sur un manuscrit grec la légende de Notre-Dame des Ibères, il ne pensait guère qu'il était sur la voie d'une de ses plus brillantes découvertes.

A la suite de la légende se trouvait, nous l'avons dit, un canon grec ou cantique en l'honneur de la sainte Vierge. Or le texte de ce chant était marqué, à intervalles variés, par des points rouges qui établissaient des divisions symétriques en vers et en strophes (1). Le secret de l'hymnographie grecque était trouvé : un hasard intelligent venait de mettre ce manuscrit précieux sous les yeux du savant le plus capable d'en tirer parti. Il est nécessaire d'indiquer brièvement les données du problème qui exerçait depuis longtemps la sagacité des érudits.

On rencontre, dans les livres liturgiques des Grecs, un grand nombre de pièces d'un caractère poétique dont la

(1) *Hymnographie de l'Eglise grecque,* Rome, 1867, p. 10.

composition à première vue paraît se rapprocher de nos hymnes, de nos séquences ou de nos tropes latins. Ces cantiques des Grecs sont-ils simplement une prose plus ornée ou bien peut-on y trouver un rythme poétique proprement dit? La question a été étudiée bien souvent. Après avoir vainement essayé à l'aide de combinaisons diverses d'appliquer à ces petits poèmes quelqu'une des mesures de la métrique classique, on en était venu à conclure que l'hymnographie grecque n'est soumise à aucune loi rythmique. Telle était l'opinion des Gretser, des Maracci, des Arevalo, des Bollandistes, de du Cange, de Maï, en un mot de tous les savants, et même, ce qui doit paraître plus étonnant, des critiques grecs anciens et modernes. Les tentatives faites pour aboutir à une autre solution, comme celles de dom Toustain, avaient été infructueuses; dom Pitra lui-même, après de longues recherches, n'était arrivé à aucun résultat; il n'avait pu parvenir, comme il le dit, à rompre les sceaux de ces livres mystérieux (1). Les points diacritiques du manuscrit de Saint-Pétersbourg lui apportaient, comme par hasard, le mot de l'énigme si longtemps cherché. Cette poésie liturgique a un rythme fondé sur les lois de l'isosyllabie et de l'homotonie, c'est-à-dire sur le nombre des syllabes et la place de l'accent.

La cause première de l'erreur de tous les savants qui jusqu'à dom Pitra avaient étudié cette question, doit être cherchée dans l'étroitesse des principes qui régissaient la critique littéraire à cette époque et l'enfermaient en quelque sorte dans le champ des littératures classiques grecque et latine. On voulait appliquer à l'hymnographie grecque un rythme résultant de la combinaison des longues et des brèves, tandis que ce rythme, comme celui de la poésie chez la plupart des peuples modernes, dépend de l'accent ou des syllabes considérées indépendamment de leur quantité. Dans la suite, dom Pitra eut l'occasion d'étudier

(1) *Hymnographie de l'Église grecque*, p. 10; le Père E. Bouvy, ***Etude sur les origines du rythme dans l'hymnographie de l'Église grecque***, p. 265-266.

d'autres manuscrits de Saint-Pétersbourg et de Moscou, provenant du Mont Athos et du Sinaï; sur plusieurs d'entre eux il retrouva les divisions symétriques du manuscrit de Sainte-Catherine, et il vit toutes ses hypothèses confirmées.

De retour à Rome, il fit connaître sa découverte dans une séance littéraire de l'Académie de la religion catholique, le 3 juillet 1863, à laquelle assistaient un grand nombre de cardinaux et de prélats romains. Quelques années après, en 1867, il publia sa fameuse dissertation sur l'*Hymnographie de l'Église grecque*, dans laquelle il exposait l'histoire de sa découverte et fixait les lois générales de cette poésie liturgique (1).

Cette découverte avait une haute portée. Combien de savants et de critiques ont reproché à l'Église de n'avoir pas su conserver les règles de la poésie antique, d'avoir laissé tomber la littérature dans la barbarie ! Dom Pitra nous montre au contraire, par cet exemple, comme il l'avait déjà fait par celui de Commodien dans la poésie latine, l'Église présidant à cette grande révolution littéraire, qui a substitué à la poésie prosodique une poésie syllabique et accentuée, d'une touche moins délicate peut-être, moins raffinée, mais plus expressive et plus vivante, en un mot, plus populaire.

Ce point de vue littéraire n'est du reste pas le seul qui doive nous occuper ici. Pour dom Pitra, ces règles poétiques furent la meilleure sauvegarde de l'orthodoxie en Orient. Cette page est trop importante, elle porte trop l'empreinte de son brillant esprit, pour que nous ne nous fassions un devoir de la citer :

« Pourquoi le rythme syllabique a-t-il prévalu ? Il faut

(1) *Hymnographie de l'Eglise grecque*, dissertation accompagnée des offices des XXIX et XXX juin en l'honneur de saint Pierre et des apôtres, in-4, Rome, 1867. Dans les *Analecta juris pontificii* (1863, t. III, pp. 1417-1427) dom Pitra avait déjà publié sur ce sujet un remarquable article qui passa presque inaperçu. Il faut compléter la théorie exposée dans l'*Hymnographie* par le traité qui sert d'introduction aux *Analecta Spicilegio Solesmensi*, t. I, 1876.

qu'il y ait eu une raison grave d'agir ainsi : cherchons cette raison, sans examiner si les compositeurs s'en seront rendu compte ou s'ils ont obéi les yeux fermés à un plan providentiel qui dirigeait leurs inspirations. Rappelons-nous que jusqu'au moment où ce corps d'hymnes a été constitué, vers le neuvième siècle, l'hérésie, toujours renaissante et s'attaquant systématiquement à tous les points du symbole, avait été le danger suprême et toujours imminent de l'Église grecque. Plus d'une fois, le monde oriental faillit s'étonner d'être ou arien, ou nestorien, ou jacobite, ou iconoclaste. Plus d'une fois aussi la liturgie fut opposée comme une digue à cette invasion obstinée de l'erreur. Elle ne se dressa dans sa hauteur et sa puissance qu'après avoir été comme refaite en entier, précisément par les plus héroïques défenseurs de la foi contre la dernière grande hérésie byzantine, celle des Iconoclastes. Supposons qu'ils aient tenu un congrès pour se concerter ensemble sur ce grave sujet, ils auraient pu se dire :

« Depuis huit siècles, les novateurs pullulent, et la foi des peuples chancelle. Arrêtons ces innovations et fixons cette foi par les hymnes de la prière publique, mais écartons de cette poésie sacrée les mètres vagues et élastiques, la poésie ambiguë et mobile des anciens. Adoptons des termes si rigoureux et si précis, que tout le monde puisse en être gardien ; qu'il ne soit possible ni d'ajouter, ni de retrancher une seule syllabe, sans que le plus simple fidèle ne s'en aperçoive. Que non seulement le mode, le chant, les lettres initiales captivent la mémoire, mais que toutes les syllabes soient comptées et fixées. Si nous avons à citer une parole du texte divin, que tous ses éléments restent et dans l'ordre voulu par Dieu, sans qu'un seul iota soit déplacé. Qu'au besoin chaque article du symbole de nos pères, chacune des acclamations des martyrs devienne la strophe im[...] 'un cantique, sans qu'un novateur puisse y [...]ul fétu de la zizanie hérétique. »

[...]joute le cardinal, il est à remarquer qu'à [...]ent où l'hymnographie achève de se coor-

donner, les grandes hérésies grecques ont fini ou ont cessé d'être populaires. Le schisme, il est vrai, a pu se consommer, en cherchant à s'étayer sur des erreurs graves. Mais en dépit du fanatisme des patriarches et des chefs de l'empire, il y a toujours eu dans les hymnes les plus vulgaires d'éclatants témoignages qui confondent le schisme sur tous les points de séparation... » (1).

Le cardinal Pitra en fournit bientôt de nombreuses preuves. Une fois en possession des lois de la poésie liturgique grecque, il en avait recherché les monuments inédits et, soit dans les bibliothèques de Russie, soit dans celles d'Allemagne et d'Italie, il avait recueilli une riche moisson d'hymnes et de cantiques. Il en donna un premier échantillon en éditant à la suite de sa dissertation sur l'hymnographie un certain nombre de ces chants en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, qui témoignent hautement de l'antique foi de l'Église orientale en la primauté du Pape. Ainsi, comme Joseph de Maistre l'avait déjà remarqué, la liturgie schismatique se chargeait de fournir des témoignages contre elle-même, et de donner un démenti solennel aux théories professées par ses sectateurs (2).

L'hymnographie grecque devenait par cette découverte un domaine nouveau d'études dans lequel le cardinal Pitra allait travailler activement. En 1876 parut le premier volume des *Analecta sacra* qui ouvrait brillamment une collection nouvelle d'inédits. Ce volume consacré tout entier à l'hymnographie grecque, représente le livre litur-

(1) *Hymnographie de l'Église grecque*, p. 26.

(2) Dom Pitra n'avait pas manqué au cours de ses pérégrinations de recueillir dans les livres liturgiques des Grecs et des Russes tous ces témoignages sur la primauté du Pape, sur le Saint-Esprit ou sur le purgatoire; il avait aussi surpris plusieurs fois les tentatives faites par les schismatiques pour effacer ces témoignages trop formels en faveur des dogmes catholiques. Cf. dans le *Dictionnaire apologétique* de l'abbé Jaugey, supplément à la 2e édition, nos articles sur la *Primauté des Papes et l'Eglise grecque*, sur *Photius*, et sur le *Filioque* du symbole.

gique désigné quelquefois sous le nom de *tropologe* ou recueil d'hymnes ; il contient plus de deux cents petits poèmes ou cantiques sur les mystères et les fêtes de l'année, sur les saints et sur quelques-uns des personnages de l'Ancien Testament, Adam, Noé, Élie, etc. Ces compositions ont pour auteurs Romanus et vingt-quatre autres mélodes (1).

Les circonstances dans lesquelles dom Pitra découvrit le tropologe méritent d'être rapportées. C'est une de ces bonnes aubaines comme il s'en est tant rencontré dans la vie du savant cardinal. Il était à la fin de son séjour à Moscou, sur le point de quitter la Russie ; dans une de ses dernières visites au Kremlin à la bibliothèque synodale, il rencontre un manuscrit grec intitulé Κονδακάριν ; le commencement et la fin manquaient ; il était donc assez difficile de se rendre compte de la nature et de la provenance du livre. Dom Pitra le feuilletait d'une main fatiguée ; tout d'un coup son attention s'éveille, il est séduit par la douce harmonie et la poésie profonde du texte qu'il a sous les yeux ; c'est un chant sur la nativité du Christ : « La Vierge aujourd'hui a mis au monde Celui qui est d'une essence supérieure et la terre offre une caverne à cet hôte... » Il continue sa lecture toujours plus ému, tout saisi par cette poésie nouvelle et suave ; après le poème sur la Nativité, d'autres suivent sur saint Jean-Baptiste, saint Étienne, sur le jugement dernier ; c'est toute l'œuvre de Romanus et de quelques autres mélodes, une école de poètes théologiens et liturgistes. Et il fallait partir, abandonner ce précieux manuscrit sans le copier ! Du moins gardait-il l'espoir de retrouver en Allemagne, en France ou en Italie un manus-

(1) *Analecta Sacra Spicilegio Solesmensi parata* edidit Joannes Baptista Pitra, tituli sancti Callisti bibliothecarius S. R. E. Tomus I, Parisiis, Jouby et Roger 1876 In-4o. XCIV, 704 p. — De nouveaux fragments des mélodes sont donnés dans *Juris ecclesiastici græcorum*, t. II, p. 286, et alibi passim. — Pour le jubilé du Souverain-Pontife dom Pitra donna quelques extraits de Romanus d'après un manuscrit de Pathmos. Voir plus loin, chap. XXI.

:rit de même famille. Il le chercha longtemps ; des années ie passèrent, sa pensée se reportait souvent avec un inconsolable regret vers ce monde poétique caché derrière des voiles un instant soulevés et qui restait pour lui comme le souvenir d'un paradis perdu. Il était à Rome et déjà cardinal lorsqu'un jour, à la bibliothèque Corsini, il retrouva un autre exemplaire du manuscrit de Moscou ; il en trouva même un troisième à Turin (1). Avec ces deux manuscrits il pouvait tenter une édition de ses chers mélodes ; c'est peut-être le plus important ouvrage de dom Pitra, et une des plus belles découvertes de l'érudition contemporaine dans le domaine littéraire, une page nouvelle ajoutée à l'histoire théologique et à la poésie liturgique de l'Église grecque.

Un injuste dédain pèse depuis des siècles sur le monde byzantin ; on enveloppe dans une même condamnation tout ce qui de près ou de loin touche au bas-empire, et les efforts tentés par quelques érudits pour faire mieux connaître et apprécier avec plus de justice la civilisation byzantine, n'ont pas encore pleinement triomphé des préjugés séculaires. Le cardinal Pitra travaillait depuis longtemps à cette réhabilitation dans ses ouvrages, mais son volume des mélodes apporte à la cause de nouveaux et excellents arguments. Quoi de plus curieux et de plus intéressant que de voir renaître à la vie sous nos yeux plus de vingt-cinq poètes religieux dont le nom était oublié et qui gisaient ignorés dans cette nécropole de la littérature byzantine, où personne n'osait venir troubler le repos des morts ! Ils se lèvent à la voix de dom Pitra et se présentent à nous avec plus de deux cents petits poèmes, cantiques ou hymnes. Ce sont les poètes liturgistes de l'Église grecque, les mélodes, moines pour la plupart, du cinquième au neuvième siècle, Anastase, Sergius, Élie, Oreste, saint Théodore, Joseph de Thessalonique, Photius et Romanus,

(1) *Analecta Sacra*, I, p. VI-VII. Il y en avait un autre dans l'île de Pathmos signalé par M. Victor Guérin et auquel plus tard le cardinal Pitra emprunta quelques chants ; voyez plus loin chapitre XXI.

le premier et le plus illustre. Plusieurs de ces mélodes sont des *studites ;* ils sortent de ce grand monastère de Studium à Constantinople qui fut durant des siècles un foyer de science et de sainteté. Quelques-uns sont de grands poètes et de grands théologiens en qui la connaissance consommée des secrets de leur art s'unit au lyrisme de l'inspiration et à la profondeur de la doctrine.

Ces poèmes composés dans le silence du cloître vont se chanter sur la plus auguste scène et devant le plus bel auditoire qu'un poète puisse rêver. Le peuple de Constantinople, l'empereur dans tout l'éclat de sa dignité, entouré d'un brillant cortège, les princes, les officiers, les dignitaires, les dames du palais sont réunis dans l'Église de Sainte-Sophie, le plus magnifique temple du monde à cette époque, enrichi d'une étonnante profusion de marbres précieux, de mosaïques, d'argent et d'or. L'office liturgique commence ; les prêtres défilent en longues processions revêtus de leurs riches et amples ornements, et viennent se ranger autour du trône du patriarche, la seconde majesté de l'empire. La cérémonie se poursuit avec cette pompe et cette dignité devant laquelle les barbares d'Occident restent émerveillés. Le moment arrive où doit se chanter l'hymne du moine poète; le coryphée ou maître de chant réunit les chœurs des chantres et s'apprête à les diriger, le lecteur monte à l'ambon tenant dans ses mains un rouleau de parchemin sur lequel le poème a été écrit avec de belles miniatures aux couleurs éclatantes (1). Le peuple devient attentif, car il aime ses mélodes, les belles cérémonies liturgiques ont réveillé sa vieille foi et le disposent admirablement à écouter et à comprendre l'inspiration du mélode. Son attente n'est pas trompée. Le chant commence, les vers, les strophes se succèdent, accentués et rythmés sur une mélopée douce et suave qui réveille l'attention sans l'absorber et donne aux paroles toute leur force et leur relief; le poème se déroule, les premières strophes en

(1) *Analecta sacra,* I, p. IX.

quelques vives exclamations exposent l'objet de la fête liturgique que l'Église célèbre en ce jour ; bientôt la poésie prend une allure plus vive et plus libre ; les chœurs répondent au lecteur, les divers personnages entrent en scène et le dialogue s'anime ; ce n'est plus un simple cantique ou un hymne, c'est un drame Les anges, les prophètes, les saints de l'Ancien et Nouveau Testament, Adam, Noé, le chaste Joseph, quelquefois les démons eux-mêmes, parlent tour à tour. C'est déjà le *mystère* tel que le génie du moyen âge latin le découvrira quelques siècles plus tard.

Prenons comme exemple le cantique pour le jour de Pâques. Il commence par une invocation au Christ. « Tu es descendu dans le sépulcre, ô immortel, mais tu as brisé la puissance de l'enfer. Tu es ressuscité comme un vainqueur, ô Christ-Dieu, et aux femmes qui apportaient des parfums tu as dit : Salut ! A tes apôtres tu as donné la paix, toi, qui aux pécheurs tombés donnes de ressusciter. » *Toi qui aux pécheurs tombés donnes de ressusciter*, c'est le refrain qui va revenir à la fin de toutes les strophes, naturellement amené par la pensée, et qui d'un seul trait net et profond, résume tout l'objet de la fête de Pâques, la résurrection du Christ, qui est aussi notre propre résurrection.

Avant l'aurore, les saintes femmes se hâtent, elles s'exhortent mutuellement à porter des parfums au tombeau pour le divin mort. « Levez-vous, mes bien-aimées ; allons comme les Mages, adorons comme eux, portons en guise de présents, des parfums, car ce n'est plus dans des langes que Jésus est enveloppé, mais dans un linceul. Pleurons et crions : « O Seigneur, lève-toi, toi qui aux pécheurs tombés donnes de ressusciter. » Mais déjà l'aurore d'une autre espérance commence à poindre dans leur cœur. Le Christ ne serait-il pas déjà ressuscité ? Elles attendront donc, laissant à Marie Magdeleine le soin d'aller seule au sépulcre. Il est nuit encore ; mais l'amour qui est au cœur de Madeleine lui sert de flambeau ; elle arrive, elle trouve la pierre renversée, le tombeau vide, et dans son saisis-

sement, son premier cri est celui-ci : « Ont-ils enlevé mon Seigneur? ou plutôt n'est-il pas ressuscité celui qui aux pécheurs donne de ressusciter ? » Pierre et Jean viennent à leur tour au tombeau ; le poète suit le récit des évangélistes, mais il en profite pour donner un témoignage bien explicite de la foi de l'église grecque en la primauté de Pierre. « Jean arrive le premier, mais il n'entre pas; il attend le coryphée (le chef des apôtres) *afin que l'agneau suive le pasteur*, *et en vérité cela convenait ainsi ;* car c'est à Pierre qu'il a été dit : « Pierre, m'aimes-tu? Pais donc » mes agneaux, selon ton bon plaisir. » C'est encore à lui » qu'il a été dit : « Bienheureux Simon, je te donnerai les clefs du royaume. » Enfin c'est à Pierre qu'ont été soumises les eaux de la mer par celui qui aux pécheurs tombés donne la résurrection (1). Les deux apôtres entrent dans le sépulcre, ils s'étonnent de le trouver vide, ils s'étonnent que Jésus ne leur apparaisse pas ; ils craignent d'avoir été téméraires en entrant dans le monument. « Ce sépulcre n'est pas semblable aux autres, disent-ils, c'est vraiment la maison de Dieu, celle dans laquelle est resté, a habité, s'est complu celui qui aux pécheurs tombés donne de ressusciter. » Marie Madeleine, qui les a suivis, les console en leur disant que, sans doute par une délicatesse de sa Providence, Dieu a voulu que les femmes qui les premières étaient tombées (dans Ève) fussent les premières à voir Celui qui s'est levé d'entre les morts. Puis elle va de nouveau au sépulcre, elle y reste seule, son amour l'y retient, sa douleur et sa tendresse s'exhalent dans une plainte douce et triste : « Hélas ! ô mon Dieu, où vous ont-ils porté? Comment avez-vous souffert, ô vous qui êtes immaculé, d'être emporté par des mains impures ! Saint ! Saint! Saint ! crient les Séraphins, et ils oseraient à peine vous porter sur leurs épaules. Et les mains des imposteurs

(1) ...'Αναμένει ('Ιωάννης) τον κορυφαῖον, ἵνα ὡς ποιμένι ακολουθήσει ὁ ἀμνὸς καὶ ὄντως οὕτος ἔπρεπε... Πετρε, τὰ ἀρνία μου, ὡς θελεις, ποίμαινε... τὰς, κλεῖς σοι δώσω τῆς βασιλείας. Τῷ Πέτρῳ πρὶν ὑπέταξε τὰ κύματα, ἃ ἐπέζευεν, ὁ τοῖς πεσοῦσι παρέχων ἀνάστασιν... (*Analecta Sacra*, p. 127.)

vous ont enlevé!... Voilà trois jours que tu es mort, toi qui renouvelles toutes choses; toi qui as ressuscité Lazare après quatre jours d'ensevelissement, qui l'as fait marcher encore enveloppé de ses bandelettes, tu restes dans le sépulcre. Je voulais voir ton sépulcre pour l'arroser de mes larmes... O Seigneur, qui as ressuscité le fils de la veuve, ressuscite-toi! toi qui as ranimé la fille de Jaïre, pourquoi es-tu encore dans le sépulcre? Lève-toi, viens, manifeste-toi à ceux qui te cherchent, ô toi, qui aux pécheurs tombés, donnes de ressusciter. »

Le poète continue à commenter le récit biblique; la scène de la rencontre entre Jésus ressuscité et la pécheresse lui inspire encore des accents pleins d'éloquence et de naïveté. Madeleine revient auprès des saintes femmes qui l'attendaient; sa joie de la résurrection éclate en transports que le poète a rendus avec le même bonheur d'expression : « J'oserai le dire, s'écrie-t-elle, j'ai reçu la même grâce que Moïse. J'ai vu, oui j'ai vu, non pas sur la montagne mais dans le sépulcre, non pas sous une nuée mais dans son propre corps, ce maître des vents et des nuages, celui d'hier, d'aujourd'hui et de toujours, il m'a dit : Marie! comme la colombe portait le rameau d'olivier, porte-moi sur tes lèvres, porte aux fils de Noé cette bonne nouvelle : voilà que la mort est morte. Car je me suis levé du sépulcre, moi, qui aux pécheurs tombés, donne de ressusciter. » Les saintes femmes ajoutent foi aux paroles de Madeleine, elles vont, elles aussi, au tombeau, elles voient l'ange qui garde le sépulcre, échangent quelques paroles avec lui, à la gloire du ressuscité, et s'en reviennent annoncer aux apôtres ce qu'elles ont vu. L'hymne se termine par une dernière invocation au Christ, en faveur du mélode : « O Sauveur, que mon âme morte ressuscite avec toi et qu'elle ne s'afflige plus... Je t'en prie et t'en conjure, ô miséricordieux, n'abandonne pas un pauvre pécheur. Car ma mère m'a conçu dans le péché et dans l'iniquité. Saint! Saint et Miséricordieux! Que ton nom soit sanctifié, par ma bouche, et par mes lèvres, et

par mon chant. Donne ta grâce à celui qui t'a chanté. Donne-moi cette grâce toi qui donnes aux pécheurs tombés la résurrection » (1).

Nous n'avons donné de ce beau poème qu'un résumé très incolore et fort imparfait; mais qu'on revête ces pensées et ces dialogues de tous les ornements d'un beau langage poétique mesuré et rythmé, d'une riche mélodie ; que l'on se représente l'éclat de ces magnifiques cérémonies et peut-être arrivera-t-on à comprendre le plaisir que le peuple chrétien de l'Empire trouvait dans les chants de ses mélodes.

Ce cantique pascal est de Romanus, le plus ancien et aussi le plus grand des mélodes, dont le nom même était ignoré chez nous avant la découverte du Père Pitra. Diacre de l'église de Béryte au cinquième siècle, Romanus fut moine à Constantinople. Nul mieux que lui n'a connu les ressources de cette poésie rythmique, dont il est sans doute en partie l'inventeur ou dont il a du moins perfectionné les règles; doué d'un vrai génie poétique, il dépasse tous les autres hymnographes par la hauteur de l'inspiration et la richesse de sa langue. C'est un Adam de Saint-Victor oriental; plusieurs de ses chants peuvent être comparés sans désavantage à ceux de Pindare. Et s'il est permis de répéter le jugement du savant contemporain qui a le mieux étudié la littérature byzantine, Krumbacher, « l'histoire littéraire le célébrera peut être un jour, comme le plus grand des poètes religieux de tous les temps » (2).

La légende a donné sous une forme populaire le secret

(1) *Analecta Sacra*, I, p. 124-140, *Canticum in Dominica paschæ*.

(2) C'est M. Bikélas, connu lui-même par ses travaux sur la littérature byzantine, qui attribue ces paroles à M. Krumbacher, en souscrivant à ce jugement, *La Littérature byzantine*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1892, p. 389. Les expressions de M. Krumbacher sont un peu différentes, du moins dans l'édition que nous avons sous les yeux, *Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft*, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, Münich, 1891, p. 312-313. Sur l'époque à laquelle a vécu Romanus, voir le même auteur. Dom Pitra et le Père Bouvy ont porté sur Romanus le même jugement que Krumbacher et Bikélas.

de son inspiration. A la fête de Noël, comme il passait la nuit en prières dans l'église des Blachernes, à Constantinople, la Mère de Dieu lui apparut et lui présentant un rouleau de parchemin, elle lui dit : « Prends et mange », comme le Seigneur avait dit autrefois au prophète Ezéchiel. Romanus obéit, puis la vision ayant disparu, il monta à l'ambon et chanta son cantique de la Nativité, un de ses plus beaux poèmes.

Après l'exposé que nous venons de faire des découvertes de dom Pitra dans le champ de l'hymnographie grecque, on ne s'étonnera pas d'entendre un savant dont nous aimons à invoquer l'autorité, M. Henry Stevenson, s'exprimer en ces termes : « Les chants d'une ancienne et grande Eglise, vingt volumes, quatre à cinq cents manuscrits, sont rendus à la poésie grecque. Ce vaste et grandiose monument de l'hymnographie byzantine, antérieur au schisme par toutes ses bases et ses parties intégrantes, œuvre des saints, devient aussi l'œuvre des muses. Trois cents mélodes ont à reprendre leur place dans l'histoire littéraire. Un moyen est enfin donné de restituer sûrement le texte le plus ancien des prières solennelles qui, de l'Eglise grecque, ont passé dans tout le monde slave et oriental, et nous met en mesure de dégager de tout alliage « l'or pur de l'hymnographie légitime » (1).

Ces diverses publications du cardinal Pitra ne passèrent pas inaperçues; elles suscitèrent de nombreux travaux, et tandis que la plupart adoptaient ses conclusions, quelques-uns, ce dont on ne saurait s'étonner beaucoup, soulevèrent contre son système diverses objections qui, du reste, ne sont pas restées sans réponse. Aujourd'hui la démonstration du savant bénédictin paraît définitivement établie (2).

(1) *L'hymnographie de l'Eglise grecque, Revue des Questions historiques*, t. XX, p. 542.

(2) Parmi les études dans lesquelles les conclusions du cardinal Pitra ont été contestées, nous citerons le P. Gagarin, *Etudes religieuses et littéraires* des pères jésuites, 1868, p. 337-353; Christ et Paranikas

Mais le résultat le plus inattendu de ces études est peut-être d'avoir fait naître dans le domaine de la philologie orientale une découverte analogue. Dans un de ces élans d'imagination qui chez certains savants ne sont quelquefois qu'une des formes de l'intuition, dom Pitra disait que les lois du rythme des mélodes grecs pourraient bien être aussi celles des poésies orientales, en particulier de la poésie hébraïque (1). Cette hypothèse féconde a guidé dans ses recherches un des plus savants orientalistes de l'Allemagne catholique, le docteur Bickell professeur à l'Université d'Innsbruck et l'a amené à ses belles découvertes sur la poésie hébraïque, soumise comme le cardinal l'avait soupçonné aux lois du syllabisme et de l'accentuation (2).

dans leur *Anthologia græca*, 1871, ont émis aussi des critiques contre le système de dom Pitra. Ces objections ont été réfutées par le cardinal dans ses *Analecta*, par Henry Stevenson, article cité, et aussi par M. l'abbé Pédegert, curé de Vabres, *Univers*, 29 Mai, 1874, savante critique par un véritable helléniste, du livre de Christ et Paranikas. (Voyez ce que nous disons dans l'introduction au sujet de la correspondance Pitra-Pédegert). Le P. Edmond Bouvy a aussi consacré une importante thèse à ces questions; il aboutit aux mêmes conclusions que dom Pitra : *Poëtes et Mélodes, étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie*, Nîmes, 1886; à rapprocher de l'article de Th. Reinach, *Revue critique*, 1887, II, 242; cf. aussi les articles du P. Bouvy dans les *Lettres chrétiennes*, 1880, I, 407; II, 81, 114; 276; 1881, III, 437, IV, 188; Lamy, *Revue catholique de Louvain*, t. XLV, p. 540 et XLVI, p. 5. L'abbé Ulysse Chevalier, *Poésie liturgique au moyen âge, rythme*. Lyon, 1892. Tous ces auteurs adoptent dans ses grandes lignes la théorie du cardinal. Ajoutons que le savant abbé Le Hir était d'accord avec lui. Lettre de l'abbé Le Hir au cardinal Pitra, 2 septembre 1867, et lettre du cardinal à l'abbé Davin, 13 juin 1868. Le P. Bouvy a entrevu la loi du rythme dans la prose grecque, confirmée dans ces derniers temps par Meyer, *Der accentuirte Satzschulss in der griechischen Prosa vom IV bis XVI Iahr.*, Gœttingue, 1891, 8o.

(1) Hymnographie, p. 23 et 33.

(2) *Metrices biblicæ regulæ*, Innsbruck, 1879, p. 3. Cf. aussi le résultat de ces études et l'état de la controverse dans les articles du P. Bouvy, *Lettres chrétiennes*, l. c.

CHAPITRE XVIII

LE CARDINAL PITRA BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE

La bibliothèque Vaticane, son origine et son histoire. — Travaux du cardinal comme bibliothécaire. — *Analecta novissima*, les lettres et les registres des papes. — Lord Ashburnham et les registres d'Innocent III. — Le concile du Vatican; attitude du cardinal Pitra. — Prise de Rome. — Mort de dom Guéranger. — Second voyage en France. — Visite à Solesmes et à Autun (1869-1875).

Au Vatican, lorsqu'on entre dans la salle de travail de la fameuse bibliothèque, à côté des portraits de Baronius, de Sirleto et des autres cardinaux bibliothécaires, on aperçoit celui du cardinal Pitra tel qu'il était vers l'âge de soixante ans : le front est largement dessiné sous des cheveux abondants et encore noirs; les yeux ombragés d'épais sourcils conservent tout leur éclat à travers des lunettes de myope; le vêtement noir et la calotte rouge font ressortir la pâleur du visage; la bouche énergique et forte garde encore sa finesse ; les traits anguleux et d'une maigreur ascétique seraient presque durs sans un grand air de bienveillance et de distinction répandu sur toute cette physionomie pensive du savant. Il y a dans l'expression de la figure un mélange d'austérité, de fermeté, d'intelligence et d'ardeur contenue; c'est une belle tête de moine, de poète, de méditatif et de chercheur. Tel il était bien en effet et tel, nous l'espérons, il aura apparu au lecteur, apportant dans les recherches les plus abstruses une ardeur persévérante, une flamme

de passion qui le soutenait et l'excitait à la poursuite de la vérité, une richesse d'imagination qui fécondait le travail de l'érudit et en général le secondait heureusement, parfois aussi, faut-il le dire, l'égarait sur de fausses pistes et lui faisait prendre pour des réalités ce qui n'était que le mirage de sa propre pensée.

Les derniers travaux du cardinal avaient étendu sa réputation de science et l'avaient mis au premier rang des hellénistes, des philologues, des théologiens et des canonistes. Aussi lorsque vers le commencement de janvier 1869 la charge de bibliothécaire de la sainte Église romaine, une des neuf grandes charges cardinalices, vint à vaquer par suite de la mort du cardinal Tosti, le savant bénédictin se trouvait désigné naturellement par ses travaux à cette haute fonction. Il y fut nommé le 23 janvier et la voix publique ratifia le choix de Pie IX.

La bibliothèque Vaticane dont le cardinal allait prendre la direction est la plus célèbre et à bien des points de vue, la plus riche du monde entier. Elle est devenue du jour de sa fondation, au quinzième siècle, la bibliothèque des papes, et a peu à peu absorbé dans son sein les trésors qui formaient l'ancienne bibliothèque de l'Eglise romaine. Dès la plus haute antiquité cette Eglise, illustre entre toutes, a eu sa bibliothèque, ses archives, son *scrinium*. Son histoire est liée à celle des papes et de l'Eglise. Aucune bibliothèque ne saurait prétendre à une aussi antique et aussi noble origine. On oserait presque dire que cette institution a bénéficié des promesses de perpétuité faites à la sainte Eglise romaine; nulle bibliothèque n'a été formée avec autant de suite et de sollicitude, en dépit des révolutions et des crises que la papauté a eues à traverser. L'histoire de la Vaticane en particulier est presque l'histoire des papes depuis le quinzième siècle. Elle reçoit à partir de cette époque le tribut de diverses bibliothèques, de fonds considérables comme le fonds Ottoboni, ceux de la reine Christine, d'Urbin, de Grotta Ferrata, du couvent de Saint-Basile, la Palatine, d'autres qui semblent comme entraînés par sa puissance

d'attraction. Comme le dit un de ses plus zélés historiens, elle est « une autre *Roma Sotterranea*, mais une *Roma Sotterranea* à qui Bosio a manqué » (1). Par ses archivistes et ses bibliothécaires qui furent des humanistes, des philologues, des orientalistes distingués, elle touche à toutes les époques littéraires et les reflète dans son histoire. « En retraçant les vicissitudes de cette collection célèbre, selon le mot d'un autre de ses historiens, M. Eugène Müntz, on touche à tout instant aux annales mêmes de l'esprit humain »(2). La charge de bibliothécaire du Saint-Siège a été

(1) L'abbé Pierre Batiffol, *La Vaticane depuis Paul III*, *Revue des questions historiques*, 1889, t. XLV, s. 177, et à part : *La Vaticane de Paul III à Paul V*, Paris, 1890.

(2) Eug. Müntz, *La Bibliothèque du Vatican au XVI*e *siècle*, p. 1. Paris, 1886. L'histoire complète et générale de la bibliothèque de l'Eglise romaine n'est pas encore faite et ne pourra vraisemblablement être écrite d'une façon définitive avant de longues années. Mais de nombreux savants ont déjà apporté leur contribution. Sans parler des travaux des savants anciens, comme Muzio, Pansa, Possevino, Assemani, Rocca, Marini, Jugler, citons seulement parmi les modernes les magistrales et lumineuses dissertations de M. de Rossi que tous les historiens de la bibliothèque devront prendre pour base de leur travail : *La biblioteca della sede apostolica ed i calalogi dei suoi manoscritti*, Rome 1884; les articles de l'*Aurora* des 13 février, 25, 27, 28, 29 avril 1880, traduits en français dans les *Annales de philosophie chrétienne*, juin, juillet, août 1880, et : *De origine, historia, indicibus scrinii et bibliotecæ sedis apostolicæ commentatio*, préface du catalogue des *codices palatini latini*, t. I, Rome 1866; les savants travaux des pères Denifle et Ehrle dans *Archiv f. Literatur u. KG. des Mittelalters*, sur la bibliothèque des papes au XIIIe et au XIVe siècle, et dans la *Biblioteca dell' Academia storico giuridica*, t. VII, *Historia bibliotecæ Romanorum Pontificum*, t. I, Rome 1890; ceux de M. Maurice Faucon : *La Librairie des Papes d'Avignon* 1316-1420, Paris 1886-1887; de MM. Fabre et Müntz, *La bibliothèque Vaticane au XV*e *siècle* ; de Nolhac, *la bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris 1887 ; Duchesne, *de codicibus manuscriptis græcis Pii II*, Bibliothèque de l'école de Rome, fascicule XIII; Stevenson senior, *Histoire de la Palatine*, préface aux *Codices Palatini Græci*, Rome 1885; Batiffol, outre l'ouvrage cité ci-dessus plusieurs dissertations : *Marini et les collections du Saint-Siége (Bulletin des antiquaires de France)*; *Les manuscrits de Lollino*, Mélanges de l'école de Rome, 1889; *Le Cabinet des manuscrits du collège grec*, *Re-*

illustrée avant le cardinal Pitra par les plus grands noms de la science et de l'érudition ecclésiastique, les cardinaux Baronius, Casanate, Sirleto, Antoine Carafa, Noris, Quirini, Passionei, Maï. Le cardinal Pitra était digne de prendre place à la suite de ces illustres savants.

Il accepta avec joie sa nouvelle charge ; nulle n'eût mieux convenu à ses goûts. Ami passionné des chartes et des manuscrits au milieu desquels s'était écoulée une partie de sa vie, il voyait le plus riche dépôt que possède le monde mis à sa libre déposition. Il était déjà avant cette époque l'hôte assidu de la Vaticane, désormais il ne la quittera plus.

Avec le soin consciencieux qu'il mettait en toute chose, il chercha à remplir de son mieux ces graves et difficiles fonctions. Etablir des règlements plus larges pour faciliter aux savants l'étude des manuscrits, mettre plus d'ordre et de régularité dans l'organisation de la bibliothèque et surtout exercer une active surveillance afin de sauvegarder contre toute tentative de fraude ou tout autre danger ces précieux trésors qui lui étaient confiés, tel fut le programme qu'il s'imposa et qu'il s'efforça de remplir, encore qu'il n'ait pas toujours été secondé comme il aurait pu le souhaiter. Il faudrait citer presque tous les savants qui, durant ces vingt années qu'il a exercé sa charge, ont passé à la Vaticane, si l'on voulait rappeler tous ceux qui de retour chez eux, en Italie, en France et à l'étranger, lui ont envoyé de leur cabinet de travail l'expression de leurs remerciements pour ses prévenances et sa libéralité. Nous aurons à dire ce qu'il fit à l'avènement de Léon XIII pour les nouveaux règlements de la bibliothèque et pour l'édition des fameux catalogues. Lui-même était le premier à profiter de cette riche collection ; un certain nombre des inédits qu'il a publiés dans ses *Analecta*, par exemple les œuvres de Proclus,

·vue des questions historiques; *L'abbaye de Rossano*, *contribution à ·ire de la Vaticane*, in-8° 1891.

sont tirés de la Vaticane; plusieurs autres se retrouvent dans ses notes encore manuscrites (1).

Il a voulu faire davantage et apporter lui aussi sa contribution à l'histoire de la bibliothèque des papes. Quelques chapitres d'un de ses livres les plus curieux et les plus suggestifs, contiennent des renseignements précieux sur cette histoire, sur les archivistes, les chanceliers et les bibliothécaires, qui furent ses prédécesseurs depuis Anastase le bibliothécaire et le cardinal Humbert jusqu'au cardinal Maï, sur leurs attributions aux différentes époques et leurs travaux. Mais la plus grande partie de ce livre est consacrée aux lettres des papes et aux collections qu'on a tenté d'en faire, question qui le préoccupait depuis longtemps et qui se rattache étroitement à l'histoire de la bibliothèque des papes et de leurs archives.

Dès l'année 1852, à l'occasion du livre de Jaffé sur les *Regesta* pontificaux, qui a fait époque dans l'histoire de l'érudition, dom Pitra écrivit une importante étude sur les lettres des Papes, les bullaires et les collections qu'on en a faites (2). Depuis lors il n'avait pas cessé de faire de cette question l'objet de ses méditations et de ses recherches. Il n'en publia le résultat qu'en 1885 (3). Le cardinal Pitra dans cette histoire des *Lettres des Papes* ne s'est pas proposé d'écrire un traité méthodique et complet de diplomatique pontificale ; il se laisse aller le plus souvent au hasard de ses notes ou de ses souvenirs et relève les détails les plus curieux sur les lettres pontificales, les bulles et les brefs, sur les formalités d'expédition et en général sur la chancellerie romaine. Il recueille aussi des renseignements précieux sur les notaires pontificaux, sur les collections des lettres papales, sur les diverses tentatives d'édition de-

(1) Par exemple un catalogue des papiers des Mauristes à la Vaticane. Cf. *Analecta novissima*, I, 28.

(2) *Les Lettres des Papes*, dans le *Correspondant*, 10 août et 25 décembre 1852.

(3) *Analecta novissima Spicilegii Solesmensis*, tome I, *de epistolis et registris romanorum Pontificum*, in-4o, Typis Tusculanis, 1885.

puis Denys le Petit jusqu'aux travaux des Coustant, des Mopinot, des Jaffé, des Potthast, de Thiel, de Lœwenfeld, de Pflug-Hartung et des autres. C'est moins un ouvrage didactique sur la matière qu'une causerie sans apprêts, mais pleine de charme et de bonhomie d'un vieux savant dans le commerce duquel les jeunes auront beaucoup à profiter. C'est un des ouvrages les mieux faits pour initier aux études de diplomatique et de critique des manuscrits. L'auteur nous livre ce qu'il a recueilli sur le sujet pendant trente ans d'études dans les bibliothèques de l'Europe. « Nous ne pouvons, dit-il lui-même, que détacher d'un carnet de voyage ce qui fut crayonné au hasard d'une halte, sans but préconçu » (1). Il faut le féliciter d'avoir pour cette fois sacrifié les règles d'une composition sévère et de ne s'être pas interdit les digressions. Citons parmi celles qui présentent le plus d'intérêt : la réhabilitation de Libère, le portrait de saint Grégoire Ier, de sa politique, de son influence sur ses successeurs ; les fausses décrétales ; le *Liber diurnus*, les pénitentiels qu'il désigne de la qualification originale de « vade mecum de pharmacie spirituelle » ; les vues rapides et souvent profondes sur les principaux pontifes du moyen âge. Il a donné aussi dans ce volume la savante apologie du pape Vigile due à dom Coustant, et un choix de lettres inédites des papes saint Hilaire, Vigile, saint Grégoire Ier, saint Léon IX, saint Grégoire VII, Innocent III et ses successeurs jusqu'à Paul V (2).

Une grande joie lui fut même réservée; celle de compléter le plus important des régestes de cette époque, le régeste d'Innocent III. Un volume manquait aux archives vaticanes dans la série des régestes de ce pape, celui qui contient les dixième, onzième et douzième années de ce pontificat. Lorsque les archives des papes, après avoir émigré de Rome à Assise, d'Assise à Avignon, firent retour au Vatican, ce précieux volume resta en France. Le trop fameux Libri s'en

(1) *L. c.* p. 7.

(2) Cf. *Les derniers travaux du Cardinal Pitra* par dom Lévêque, *Revue du Monde catholique*, 4e série, t. VII.

empara et le vendit à un grand seigneur anglais, lord Ashburnham. Après des négociations dont le cardinal Pitra fut le principal agent, le noble lord consentit à se séparer du précieux manuscrit et profita pour le restituer au pape de la circonstance du jubilé pontifical. « Un tel événement, dit Léopold Delisle, le meilleur juge en ces matières, marquera dans la carrière administrative et littéraire du cardinal Pitra dont la haute influence et le profond savoir ont ouvert des voies nouvelles aux études sur la diplomatique pontificale » (1).

Cependant de graves événements se préparaient à Rome. Le 29 juin 1868, Pie IX lançait la bulle de convocation d'un concile œcuménique qui devait s'ouvrir au Vatican l'année suivante, le 8 décembre 1869. Depuis le concile de Trente, le monde n'avait plus revu ces assises solennelles de la chrétienté. Il n'entre pas dans notre plan de refaire, même en résumé, à propos de la vie du cardinal Pitra, l'histoire de cette grande assemblée dont le récit appartient aux annales générales de l'Eglise. Nous devons seulement dire l'attitude qu'il eut pendant le concile, et la modeste part qu'il y prit.

Nous connaissons déjà assez le savant cardinal, ses sentiments et ses idées, pour deviner le rôle qu'il jouera au sein du concile. Il était le disciple fidèle de dom Guéranger qui avait toujours professé envers le Saint-Siège la plus profonde soumission et une vénération filiale. Ce dernier élevé dans les maximes gallicanes comme tous les hommes de sa génération, était parvenu à refaire peu à peu, au moyen de fortes études théologiques et historiques, son éducation, et à se débarrasser de cet héritage ; dans ses livres en faveur de la liturgie romaine et dans ses autres

(1) Cf. Pitra, *De epistolis et Regestis romanorum pontificum* (Analecta novissima, I), p. 486-487. Delisle, *Les régestes d'Innocent III, Bibliothèque de l'école des Chartes*, janvier 1885 et Mgr Battandier, *Un volume dei regesti di Innocenzo III donato alla santita di N.-S. Leone XIII da lord Ashburnham* dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, *Anno* VI, 1885, p. 81-86.

ouvrages, il avait enseigné par avance toutes les doctrines que le concile du Vatican allait consacrer par ses définitions (1). Si le mauvais état de sa santé l'empêcha de prendre part au concile, il combattit de loin. Du fond de son monastère, au milieu de ses livres, il en suivait attentivement la marche. Ses vigoureuses lettres au Père Gratry ne laissent debout aucune des objections que faisaient les opposants à la définition de l'infaillibilité. Mais son livre de la *Monarchie pontificale* arrivant au moment où les débats étaient le plus vivement engagés, produisit, de l'aveu des témoins les mieux renseignés, la plus profonde impression. « Les Pères du concile, a dit Mgr Pie, y trouvèrent la solution que tant de sophismes leur dérobaient et les derniers nuages furent dissipés » (2). Ce traité survivra, dit un historien du concile, à la controverse qui l'a suscité et on y retrouvera la thèse désormais officielle de l'infaillibilité dans sa rigueur et avec ses meilleures preuves » (3). Le cardinal Pitra suivait avec un intérêt chaque jour croissant cette lutte, dans laquelle se trouvaient engagées les questions qui lui tenaient le plus à cœur ; il applaudissait aux coups. « On se dispute ici, écrit-il à dom Couturier alors prieur de Solesmes, les trois ou quatre exemplaires de la *Monarchie pontificale*, les seuls qui nous soient encore parvenus par la poste. Ce matin les présidents du concile me pressaient de les comprendre dans la première distribution... C'est, parmi les œuvres du cher abbé, la meilleure et la plus accomplie, de l'aveu unanime » (4).

« Le succès de votre polémique, écrit-il à dom Guéranger lui-même, est ici complet sur toute la ligne... Le Saint-Père vous a lu et a tenu à témoigner sa satisfaction. Les

(1) C'est ce qui a fait dire à Mgr Pie, répétant une parole de Mgr d'Outremont, évêque du Mans. que « l'Eglise vint en quelque sorte lui demander et cueillir sur ses lèvres la forme de ses jugements solennels et définitifs. » *Oraison funèbre de dom Guéranger*, Poitiers, 1875, p. 24.

(2) Mgr Pie, *Oraison funèbre de dom Guéranger*.

(3) E. Ollivier, *l'Eglise et l'Etat au concile du Vatican*, t. II, p. 52

(4) Lettre du 31 janvier 1870.

présidents du concile n'ouvraient aucune de leurs séances privées sans redoubler chaque jour d'éloges » (1).

Lui-même prenait part activement au combat et ne manquait pas une occasion, soit dans les commissions, soit dans les réunions publiques ou privées, de défendre la doctrine de l'infaillibilité des papes avec l'autorité que lui donnait son renom de science et l'élévation de son caractère. Lié intimement avec quelques-uns des évêques français qui soutenaient l'infaillibilité pontificale, il entretenait avec eux des relations suivies et les réunit plusieurs fois à sa table. Le parti de la minorité, qui citait avec orgueil les savants qui s'étaient rangés de son côté, était bien obligé de s'incliner devant des noms comme le sien. Ce n'est pas à lui que l'on eût pu reprocher de n'être pas au courant des méthodes de la critique moderne ou d'ignorer les fastes de l'Eglise. Sa compétence scientifique s'imposait. Il ne prit que deux fois la parole durant le concile, mais ses deux discours produisirent une impression profonde. Pendant que les adversaires cherchaient à fausser les traditions de l'Eglise et l'enseignement des siècles, le cardinal vint parler au nom des Eglises grecque et orientales. Il montra en remontant le cours des âges et en citant les témoignages peu connus de leurs écrivains, la perpétuité de la foi de ces Eglises en l'infaillibilité des papes. Il n'y eut pas jusqu'à son latin d'allure savante et classique qui ne fût pour charmer agréablement l'oreille des délicats et les reposer du style pauvre et exotique de certains orateurs plus rompus aux délicatesses de notre langue qu'à celle de Cicéron (2).

Les lettres du cardinal Pitra à dom Guéranger sont peu nombreuses durant le concile. Il savait que les événements de quelque importance étaient notés au jour le jour par les journalistes et suffisaient à renseigner ce dernier. Quant à l'histoire intime, assez peu porté par caractère à se faire le Dangeau du concile, il se sentait retenu par la loi du secret et par la crainte de voir ses lettres égarées. Néanmoins

(1) Lettre du 7 mars 1870.

(2) Ces deux discours furent prononcés le 13 et le 18 juin.

nous en avons plusieurs dans lesquelles il juge sévèrement les manœuvres des opposants qui, se voyant impuissants à faire prévaloir leurs idées, cherchaient, comme on dit dans la langue parlementaire, à faire obstruction et à entraver la marche des délibérations (1). Au moment où ce parti se plaignait que l'on ne laissât pas aux opinions la liberté de se produire, le cardinal Pitra constate que depuis trois semaines on a entendu soixante-cinq orateurs, la plupart appartenant à ce groupe, dont les discours n'avaient roulé que sur des questions secondaires d'opportunité et d'organisation (2).

Enfin, malgré les violences de l'opposition, le concile passa et la constitution dogmatique de l'Eglise fut votée. La session du 18 juillet, la dernière que tint le concile, fut empreinte d'une solennité majestueuse et terrible qui laissa un souvenir ineffaçable en tous ceux qui en furent les témoins. Les circonstances étaient graves ; la guerre avait été déclarée la veille entre la France et la Prusse ; le concile n'était pas terminé, mais les définitions qui venaient d'être votées suffiraient à le classer au rang des plus importants dans l'histoire de l'Eglise. Pendant que les Pères siégeaient au Vatican et prononçaient leur dernier *placet*, l'orage éclatait sur Rome et le bruit du tonnerre se mêlait aux prières et aux acclamations de la foule. « Au moment, raconte le cardinal, où dans un lugubre silence on prononçait les noms des opposants sans autre écho qu'un mot maussade *abest*, de temps en temps le tonnerre grondait ; tonnerres et éclairs redoublèrent sur la fin, le *Te Deum* eut pour contrepoint une véritable tempête qui frappa l'attention de tout le monde. Etait-ce la justice de Dieu qui se levait impatiente, ou le rugissement des puissances de l'air vaincues ? J'en conservai pour ma part une impression de terreur. La guerre a éclaté, elle englobe à coups de foudre les deux points de l'Eglise où la minorité a le plus élevé la

(1) Lettres à dom Guéranger, 7 mars, 20 avril, 6 juin, 16 juillet 1870.

(2) Au même, lettre du 6 juin.

voix, l'Allemagne et notre pauvre France. Les plus rudes coups tombent sur le Rhin et la traînée de poudre passe par Metz, Nancy, Verdun, pour arriver selon toute apparence à Châlons, Reims, Soissons, Paris, peut-être jusqu'à Orléans... » (1). Ces tristes prévisions écrites aux premiers jours de la guerre ne devaient que trop se réaliser.

Désormais les événements qui vont se précipiter avec une foudroyante rapidité, auront leur contre-coup à Rome.

Le 6 août, moins d'un mois après la déclaration de guerre, les dernières troupes françaises s'embarquaient à Cività-Vecchia, laissant Rome abandonnée, enlevant le dernier obstacle qui s'opposait à l'accomplissement d'un plan depuis longtemps concerté.

Le roi de Piémont avait bien choisi son heure. L'Europe, tout entière à la partie formidable qui se jouait sur les bords du Rhin, ne devait donner qu'une attention distraite ou impuissante aux agissements de la politique italienne. Le 11 septembre, le territoire pontifical, par une odieuse violation de tous les droits et des promesses les plus sacrées, est envahi par soixante mille hommes de troupes piémontaises qui marchent sur Rome, défendue seulement par trois ou quatre mille pontificaux. Le 20 septembre, après quelques heures d'une vigoureuse résistance, suspendue par la volonté de Pie IX, les troupes italiennes pénétraient dans la capitale du monde chrétien par la brêche de la porta Pia, consommant ainsi la série des trahisons et des coups de force qui avaient progressivement amené la chute d'un pouvoir temporel, consacré par une possession de douze siècles, par les bienfaits de la papauté, par le droit social chrétien et par les besoins du gouvernement de l'Église. Depuis ce temps la question romaine est moins près d'une solution qu'elle ne l'a jamais été.

Le matin de cette triste journée du 20 septembre, le cardinal s'était retiré dans sa chapelle pour y prier, attendant avec anxiété mais sans frayeur, l'issue de la lutte. Les

(1) Lettre au Prieur de Marseille, 24 août 1870.

principaux personnages de Rome et le corps diplomatique, quelques cardinaux et les chefs des ordres religieux s'étaient réunis au Vatican. Pendant la messe du pape, le canon tonnait au dehors. Cadorna, l'ancien chanoine de Milan, devenu général des troupes piémontaises, bombardait Rome sur cinq points à la fois. Pie IX entendit une seconde messe en action de grâces, puis il fit introduire dans son cabinet les membres du corps diplomatique, et protesta devant eux contre la violence dont il était victime. Sur ces entrefaites un aide de camp du général Kanzler annonçait que la brèche était ouverte à la Porta Pia. Le Pape donna aussitôt l'ordre de cesser la résistance ; il avait voulu faire constater au monde la violation brutale de ses droits, il ne voulait pas sacrifier ses défenseurs (1).

Les malheurs du Saint-Siége atteignaient profondément le cardinal Pitra dans sa foi de chrétien et dans son affection de fils envers Pie IX qui l'avait toujours honoré de sa confiance. Il sentit la nécessité de se retirer de plus en plus à l'exemple de son auguste maître, dans la retraite et la prière. Les désastres de la France venant s'ajouter à ceux de la Rome des Papes renouvelèrent toutes ses tristesses.

Un moment il désespéra de l'avenir et il contracta à partir de ce jour une certaine disposition au pessimisme, qui diminua un peu dans la suite mais ne se dissipa jamais complètement. Sa seule consolation était dans l'étude. En dehors de ses travaux dans les congrégations et de ses autres travaux littéraires, sa vie ne présente aucun incident à noter jusqu'en 1875.

Les premiers jours de cette année furent marqués pour lui par un nouveau deuil, le plus cruel qui pût le frapper. Celui qui avait été son père et son maître dans la vie monastique, et à qui il se plaisait encore à donner ces titres, dom Guéranger mourut le 30 janvier 1875 après une maladie de quelques jours. Quoique la santé de l'abbé

(1) *Histoire de l'invasion des états pontificaux en* 1870, par le comte de Beaufort; Villeneuve, *Pie IX, sa vie, son histoire*, p. 317.

de Solesmes fût atteinte depuis longtemps, le cardinal Pitra était loin de s'attendre à un si prompt dénoûment ; il en fut douloureusement surpris. Il en exprimait son profond chagrin à son ami, Mgr Pie, en le remerciant d'avoir accepté de prononcer l'oraison funèbre du célèbre abbé : « nul, lui écrit-il, n'a vu plus à fond et mieux compris le grand abbé. Nul ne peut en mieux parler que vous, bien cher Seigneur. » Il disait en même temps son regret de n'avoir pu assister aux derniers moments du cher malade. « Si la maladie avait été moins prompte, j'aurais tout laissé pour accourir. La surprise a été d'autant plus violente qu'après avoir été longtemps des plus alarmés, j'avais fini par me rassurer et rassurer tout le monde, surtout après le voyage de Marseille » (1).

L'oraison funèbre dont il est question dans cette lettre fut prononcée dans l'Église abbatiale de Solesmes, le 4 mars 1875. Elle fut digne à la fois du grand abbé qui en était l'objet et de l'illustre évêque, son intime ami, qui avait partagé ses luttes et s'était nourri de la même doctrine (2). L'éloquent évêque de Poitiers, avec un sens infiniment délicat, un rare bonheur d'expression, une perspicacité supérieure, avait su apprécier le rôle de dom Guéranger dans notre siècle, déterminer le véritable caractère de ses œuvres, deviner son esprit et le mobile de sa vie. Le cardinal Pitra applaudit de tout son cœur à cette œuvre magistrale ; il retrouvait vivant dans ce discours le grand abbé, le docteur et l'homme d'Eglise auprès duquel s'étaient écoulées les meilleures années de sa vie (3). Il remercia chaleureusement l'évêque et ne fut pas étranger au bref que le souverain Pontife adressa à Mgr Pie, le 29 mars, pour le féliciter et souscrire à l'éloge qu'il avait

(1) Lettre à Mgr Pie, 5 février 1875. Au mois de janvier, quelques jours avant sa mort, le père abbé était allé visiter le monastère de Sainte-Madeleine de Marseille.

(2) Cf. Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, tome II, p. 558, 2e édition.

(3) Lettre du cardinal Pitra à Mgr Pie, 15 mars 1875.

fait du défunt. Pie IX avait ressenti profondément la mort de dom Guéranger. « Lorsque je lui en portai la nouvelle, nous dit le cardinal Pitra, j'ai vu le Très-Saint-Père pâlir et un moment interdit. Il a eu peine à rompre le silence pour me dire qu'il perdait un ami dévoué et l'Eglise un grand serviteur » (1). A la sollicitation du cardinal et par un acte presque sans précédent, Pie IX adressa le 19 mars 1875 un bref à l'univers catholique dans lequel l'enseignement et les actes de l'abbé de Solesmes étaient magnifiquement loués (2).

Après la mort de dom Guéranger, le cardinal Pitra sembla comprendre que la jeune congrégation bénédictine avait plus que jamais, au milieu de ses cruelles épreuves, besoin de sa bienveillance et de son appui. Le nouvel abbé de Solesmes, dom Charles Couturier, élu au lendemain de la mort de dom Guéranger, était l'ancien prieur de Solesmes que le cardinal aimait et qu'il avait apprécié depuis de longues années. Il voyait en lui le successeur indiqué de dom Guéranger. Aussitôt après son élection, il entra en relation avec lui, et il s'établit entre eux une étroite intimité dont font foi les nombreuses lettres échangées jusqu'à la mort du cardinal. Nous parlerons dans un chapitre spécial des services que le cardinal rendit depuis ce moment à la congrégation dont il allait bientôt devenir le protecteur officiel.

Il donna un gage précieux de cette bienveillance quelques mois après ces événements. Depuis son élévation au cardinalat, dom Pitra n'avait pas revu Solesmes. N'ayant pu recevoir le dernier soupir de dom Guéranger, il lui tardait de s'agenouiller sur sa tombe. Le voyage en France fut donc résolu. Dans sa vie de cardinal, cloîtrée désormais entre les étroites murailles de Saint-Calliste et qui ressemblait si peu à la vie errante qu'il avait menée jusqu'en 1863,

(1) Au même, 5 février 1875.

(2) Cf. Dom Guépin, *Solesmes et dom Guéranger*, p. 174. Ce bref, *Ecclesiasticis viris*, se trouve à l'appendice de l'ouvrage, p. 193.

un voyage était une grande affaire. Le cardinal se mit en route vers le milieu de juin de l'année 1875. Il fit une première halte à Marseille pour visiter le prieuré de Sainte-Madeleine dont il avait encouragé les débuts. Là les ovations et les fêtes commencèrent. Ses confrères de Marseille n'oublièrent rien pour lui marquer leur joie de le recevoir au milieu d'eux. Mais aucune surprise ne lui fut plus agréable que de retrouver dans le monastère un de ses plus chers souvenirs du voyage de Russie. Quelques jeunes enfants de la ville qui avaient pris l'habitude de se réunir au monastère pour les jours de fête lui furent présentés. Après une brève allocution du cardinal, ils entonnèrent sous la conduite d'un chantre grec, ancien élève de la Propagande, M. Ulacacci, un cantique grec en l'honneur de la Sainte Vierge, l'Αγνὴ κόρη ζῆς, *Vivez, chaste Vierge*, une des plus belles poésies de ces mélodes dont il avait exhumé tant de pièces ignorées.

A Marseille il prit comme compagnon de route, le P. dom Gauthey, enfant comme lui du diocèse d'Autun et plus tard abbé de Sainte-Madeleine.

A Nîmes où il fit un court séjour, il revit sa sœur, la mère Eulalie Pitra, supérieure des Filles de la Charité de cette ville.

Mais il avait hâte d'arriver à Solesmes qui était le but principal de son voyage. Il y fit son entrée solennelle le 10 juillet pour les premières vêpres de la fête de la translation du corps de saint Benoît en France, la principale fête des monastères bénédictins français. « Depuis le pape Urbain II dont le passage à Solesmes est un des plus glorieux souvenirs de l'histoire locale, jamais nous dit un témoin oculaire dont nous empruntons le récit, jamais le monastère n'avait reçu un visiteur d'un rang aussi élevé, et ce visiteur était l'un de ses fils, aussi tendrement affectionné au monastère de sa profession que s'il ne l'avait pas quitté un seul jour » (1). Le maire, M. Léon Landeau, le fidèle ami

(1) Dom Guépin, *Solesmes et dom Guéranger* p. 180.

de dom Guéranger, à la tête du conseil municipal officiellement convoqué, le reçut à l'entrée de la commune et le conduisit jusqu'aux portes de l'abbaye où l'attendaient tous ses frères en religion. Il y eut pendant ces quelques jours à Solesmes une succession de fêtes telles que l'abbaye n'en avait connu depuis longtemps. Par une délicate attention qui était encore une preuve de sa bienveillance envers le nouvel abbé et de son dévoûment à ses frères, le cardinal avait obtenu du Souverain-Pontife que le successeur de dom Guéranger fût nommé consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index. En conférant cette faveur au Père Abbé devant la communauté réunie au chapitre, le cardinal s'exprima en des termes qui ont été recueillis avec un religieux respect et qui méritent de trouver place ici : « Par cette nomination Sa Sainteté reconnaît une fois de plus que dom Guéranger a fondé ici une chaire d'enseignement irrépréhensible. Je ne parle pas seulement du grand abbé dont le Souverain-Pontife s'est chargé lui-même de louer la doctrine ; je veux désigner ici la congrégation tout entière, dont aucun membre n'a encouru une note d'erreur quelconque. Il faut maintenir à tout prix cette tradition ; nous souvenant que le danger est aujourd'hui moins dans ces doctrines qui vont droit à l'antichristianisme que dans ces erreurs qui cherchent à se rendre insaisissables pour envahir comme par surprise des chrétiens sans défense. C'est contre ces dernières surtout qu'il faut se tenir en garde et combattre avec courage » (1).

Après quelques semaines trop courtes passées à Solesmes, il fallut de nouveau songer au départ ; on eût dit que le cardinal avait le pressentiment qu'il ne reverrait plus ses frères tant il eut de peine à se séparer d'eux ; il répéta en les quittant au milieu des larmes, ces paroles de saint Paul : « Je vais à Jérusalem, ignorant ce qui m'arrivera dans cette ville. » Mais son cœur était réjoui et consolé de ce qu'il avait vu. Après le rude coup qui l'avait frappée, la

(1) Dom Guépin, *l. c.*, p. 181.

congrégation s'était relevée et avait donné une nouvelle preuve de sa force et de sa vitalité.

Le cardinal avait eu aussi la joie de voir la famille bénédictine accrue d'une fondation nouvelle, le monastère des bénédictines de Sainte-Cécile, fondé par dom Guéranger quelques années seulement avant sa mort. « Quand l'abbé de Solesmes, comme l'a dit Mgr Pie, fut arrivé à cette plénitude de sagesse que donnent les longues études ainsi que les profondes souffrances de la vie, la vierge Cécile lui amène une élite de vierges qu'elle lui commande de façonner sous ses auspices à la règle de Saint-Benoît. Et pendant les huit dernières années de sa vie il partagea entre ses deux familles ses soins et ses labeurs, dirigeant à la fois des deux côtés ces jets de lumière et de génie qui devenaient plus ardents et plus vifs à mesure qu'il approchait du foyer éternel » (1).

Le cardinal témoigna le plus grand intérêt à cette fondation qui, en quelques années, avait pris les plus heureux développements.

Plus tard il devint le protecteur officiel de cette abbaye et il eut l'occasion de lui rendre de signalés services.

Nous ne pouvons parler de ce voyage à Solesmes du cardinal Pitra sans mentionner une sorte de révolution qui s'accomplit dans sa vie spirituelle durant ces jours bénis. Ceux qui l'entouraient purent s'apercevoir que de grandes grâces lui furent faites à ce moment ; il entendit un appel divin et cette voix qui réveillait tant d'échos dans son cœur, il l'écouta docilement. La vie monastique qu'il retrouvait à Solesmes après tant d'années d'exil, raviva en lui le souvenir de sa profession religieuse et des engagements pris devant l'autel. La sainteté de son état lui apparut dans une plus grande lumière ; il comprit que Dieu voulait posséder son âme sans partage ; le mystère de sa vie d'isolement se révéla à lui. C'est Dieu qui l'attirait et qui « dans sa fureur jalouse, comme il le dit lui-même, brisait tout autour de

(1) Oraison funèbre de dom Guéranger.

lui, pour être seul à lui » (1). Il comprit que le Seigneur lui demandait plus encore qu'il n'avait jusqu'ici donné. Lui dont la vie avait été sans reproches, il se considéra comme pécheur, comme à peine entré dans la voie de la perfection, et se remit à l'œuvre avec la ferveur d'un néophyte. Dans quelques-unes de ses correspondances intimes de cette époque, on retrouve toutes ces pensées et ces sentiments ; une profonde tristesse au souvenir de ses fautes, de ce qu'il appelait ses ingratitudes à l'égard de Dieu, en même temps un plus grand calme intérieur et une vie d'union plus intime avec le Seigneur.

En quittant Solesmes, le cardinal vint à Paris visiter les maisons-mères des congrégations religieuses dont il était le protecteur, entre autres celle des frères de la Doctrine chrétienne. Nous aurons l'occasion dans la suite de revenir sur ce sujet.

Le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, était l'ancien condisciple du cardinal au petit séminaire d'Autun. Dom Pitra lui rendit visite à l'Elysée et s'entretint longuement avec lui des grands intérêts de l'Eglise et de la France. Les bibliothèques de Paris, où il avait si souvent travaillé, eurent aussi sa visite ; il y fit quelques séances et revit les manuscrits dont il devait faire l'édition dans son Spicilège.

A l'abbaye de Ligugé, il retrouvait quelques-uns de ses plus chers confrères ; les souvenirs de sa vie monastique l'attiraient aussi. Il y passa quelques jours, partageant son temps entre le monastère et le palais épiscopal de Poitiers où Mgr Pie se faisait une joie de le recevoir.

Il ne pouvait quitter la France sans revoir Autun et le pays de son enfance et de sa jeunesse. Il s'arrêta quelques jours à Ouroux et Cuisery qui reçurent le prince de l'Eglise avec un véritable enthousiasme. Les vieillards se rappelaient encore l'enfant, le jeune lévite, l'élève de dom Teissier qu'ils avaient vu grandir et qui revenait aujourd'hui au milieu d'eux couvert de la pourpre cardinalice ; d'aucuns

(1) Lettre à Madame l'abbesse de Sainte-Cécile, 14 août 1876.

prétendaient avoir entrevu dès ce moment son illustre destinée ; ils pleuraient de joie en le revoyant ; les mères lui faisaient bénir leurs enfants ; magistrats et clergé rivalisaient pour l'honorer de leur mieux : on sentait que c'était une fête à la fois patriotique et religieuse.

Quoique son caractère l'eût porté naturellement à se dérober à ces manifestations, le cardinal Pitra se prêta néanmoins de bonne grâce, pour cette fois, aux désirs de ses compatriotes. Il présida toutes les fêtes, officia dans les cérémonies, premières communions, consécrations, anniversaires, prenant la parole jusqu'à trois et quatre fois par jour dans les plus humbles paroisses, qui ont inscrit dans leurs annales comme un souvenir des plus glorieux la mention de son passage.

A Autun, il retrouvait une partie de ses anciens condisciples, dont quelques-uns, prêtres respectables, remplissaient encore leurs charges. M. le chanoine Bezonquet, doyen du chapitre, lui présenta ses confrères, pendant que l'évêque, Mgr Perraud, le félicitait au nom du diocèse.

Dans ces fêtes, la science devait aussi avoir sa part. La société éduenne, dont il avait été un des premiers membres, tint à son occasion une séance extraordinaire, dont le président, M. Bulliot, le savant archéologue autunois, lui fit les honneurs. Le cardinal prit ensuite la parole, et, dans une heureuse improvisation, il rappela les gloires de la ville d'Autun et les richesses archéologiques qu'elle renferme. Portant, selon qu'il en avait l'habitude, son regard au-delà de son sujet, il traçait le plan d'une histoire de nos origines ecclésiastiques par l'épigraphie et les monuments lapidaires ; vaste programme d'études qu'il développait avec sa verve entraînante devant ses savants auditeurs (1).

Le cardinal reprit ensuite le chemin de Rome ; il ne fit plus qu'un court arrêt au monastère de Marseille et rentrait à Rome avant la fin de septembre, emportant de son voyage les impressions les plus profondes.

(1) *Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série, t. V, Autun 1876, pp. 518-521. (Séance du 6 septembre 1875.)

CHAPITRE XIX

LÉON XIII ET LE CARDINAL PITRA

Mort de Pie IX. — Le conclave, Léon XIII. — Protection accordée aux sciences et aux lettres par Léon XIII. — Travaux et réformes à la bibliothèque Vaticane. — Les catalogues. — Les archives du Vatican. — L'école française de Rome. — La commission pour les études historiques. — L'évêché de Frascati. — Les *Analecta novissima* et les prédécesseurs du cardinal. — Zèle du nouvel évêque (1875-1884).

Après son retour de France, le cardinal Pitra s'était remis à ses études avec une ardeur nouvelle. Il y trouvait une diversion aux tristesses qui se multipliaient à cette heure de sa vie. Son isolement à Rome se faisait sentir plus vivement depuis les quelques jours qu'il avait passés à Solesmes au sein de sa famille monastique ; ses appartements de Saint-Calliste lui paraissaient bien solitaires et bien vides ; personne avec qui il pût s'ouvrir de ses aspirations les plus chères, avec qui il pût jouir des avantages de cette fraternité étroite qu'il était venu chercher dans la vie monastique. Il semblait même que le cardinalat, en l'élevant au-dessus de la foule, eût encore rendu son isolement plus complet. Il s'en plaint quelquefois dans ses lettres, mais sans amertume ; il se résignait à cette vie comme il s'était résigné à la vie errante que les circonstances l'avaient contraint de mener après sa profession religieuse (1).

(1) Lettre à dom Couturier, 25 décembre 1877.

La captivité du Souverain-Pontife à Rome qui devenait chaque jour plus étroite, et les nouveaux dangers pour l'Eglise qui paraissaient à l'horizon de la politique en France et en Italie, étaient de nature à augmenter ses tristesses. « Sans être ni découragé, ni accablé, écrit-il à un de ses correspondants, la tourmente où nous vivons, ici comme partout, engourdit la plume la plus vaillante. On s'attarde à compter sur un lendemein meilleur, qui est toujours pire que la veille, non pas seulement depuis sept ans, mais depuis deux fois sept ans : car je n'ai cessé de sentir la captivité et l'angoisse qui nous oppressent » (1). La santé de Pie IX, malgré les avis rassurants que l'on publiait, l'inquiétait; elle déclinait de jour en jour. « En ce moment, écrit-il encore, la santé du Très Saint Père ajoute un nouveau poids à tant d'autres. Depuis que toute promenade a dû cesser, j'ai vu de plus en plus la vieillesse se faire sentir. La longévité n'est plus qu'un miracle, que la grâce de Dieu seule prolonge. Puisse-t-il se continuer assez pour qu'au moins un dernier jour de joie console la fin de ce grand et douloureux pontificat » (2).

Ces espérances timidement exprimées ne devaient pas se réaliser.

Quelques semaines après, le cardinal raconte ainsi les derniers moments de l'auguste vieillard : « Pie IX vient de rendre sa grande âme à Dieu. Sur le matin commença plus violemment cette toux opiniâtre qui m'avait toujours paru si inquiétante. Le Très Saint-Père demanda et reçut les sacrements. Peu après la toux cessa et fut remplacée par un râle de plus en plus douloureux. Jusqu'à deux heures la connaissance était complète et la parole libre. J'ai peut-être entendu les derniers mots. Sur l'invitation du cardinal pénitencier, il déposait au pied de la croix ses souffrances et toutes les peines de son pontificat. Je crois avoir été reconnu quand je lui baisai la main pour me retirer un mo-

(1) Lettre à l'abbé Davin, 4 décembre 1877.

(2) *Ibid.*

ment. A mon retour l'agonie commençait et a duré près de trois heures... Comme on finissait le rosaire, le saint pontife a cessé d'être suffoqué et a doucement expiré comme un agneau sur la croix » (1). C'était le 7 février 1878. Pie IX pouvait répéter au moment de sa mort ces paroles d'un de ses plus grands prédécesseurs : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. »

Le cardinal Pitra le pleura comme un père et lui conserva dans sa mémoire le plus pieux souvenir. Durant les années qu'il avait passées auprès de lui comme cardinal, jouissant souvent de son intimité, il avait appris à connaître chaque jour davantage tout ce que l'âme du pontife avait de grand et de pur, la générosité de son cœur et le charme qu'il savait répandre autour de lui.

Après quelques jours donnés au deuil et à la douleur, il fallut songer à l'élection du successeur. Les circonstances étaient graves ; Rome aux mains d'un pouvoir étranger; l'Orient en proie à une guerre entre la Russie et la Turquie, dont les conséquences pouvaient se faire sentir dans les autres pays de l'Europe ; partout l'Église était en lutte contre la révolution. L'univers chrétien attendait dans l'anxiété et la prière ; tous les cardinaux sentaient qu'il fallait se hâter de donner un chef à l'Église, un chef qui pût la conduire avec sûreté et sagesse au milieu des crises que le monde traversait.

Les cardinaux présents *in curia* au moment de la mort de Pie IX étaient au nombre de trente-huit. Ils commencèrent aussitôt à se réunir en conseil. La première question qui se présenta était celle de savoir si le conclave se tiendrait en Italie ou dans un pays étranger. Dans la première congrégation qui eut lieu le 8 février, les avis furent très partagés ; la majorité semblait disposée à réunir le conclave hors de Rome ; mais le lendemain, un revirement s'était opéré ; à la majorité de trente-deux voix contre cinq, les cardinaux optèrent pour Rome. Le cardinal Pitra

Lettre à madame l'abbesse de Sainte-Cécile, 7 février 1878.

avait voté dans ce sens. Nous trouvons à ce sujet dans ses lettres un passage qui mérite d'être cité, car il rectifie une erreur assez généralement accréditée : « On a prétendu, dit-il, que dans la très grosse question du départ de Rome pour affranchir le conclave et la papauté, les cardinaux, que l'on a appelés *ultramontains*, ont voulu le départ, tandis que les autres ont voulu le conclave à Rome. On sait maintenant ici et l'on dit à bon droit que c'était tout le contraire. De part et d'autre dominait un sentiment surnaturel. Les cardinaux italiens et romains renonçaient généreusement à leur patrie, les étrangers préféraient partager la captivité du vicaire de Jésus-Christ et lui réserver la responsabilité et l'inspiration d'une mesure radicale, qui entraînait l'exil indéfini de la papauté, une élection tardive et sans voir nulle part où elle pourrait se faire » (1).

Les jours suivants de nouvelles congrégations se tinrent pour discuter les questions pendantes ; on y décida entr'autres choses que le conclave se réunirait dans le palais du Vatican (2). Aussitôt, sous la conduite de l'architecte Martinucci, cinq cents ouvriers commencèrent les travaux d'aménagement pour préparer les cellules des cardinaux et murer toutes les portes du palais, sauf la seule porte du conclave, dont les deux clefs intérieures sont confiées au cardinal camerlingue et les deux clefs extérieures au maréchal du conclave, le prince Mario Chigi. Les travaux furent poussés avec activité, et continués une partie de la nuit, à la lueur des flambeaux.

Le 17 février, toutes les cérémonies funèbres prescrites pour le pontife défunt étant terminées, les cardinaux firent leurs derniers préparatifs pour entrer en conclave. Le lendemain vers quatre heures, leurs carrosses fendaient la foule qui stationnait autour du Vatican, et quelques heures après, le cardinal Joachim Pecci, camerlingue, fermai la porte dut conclave. Il y avait soixante-et-un cardi-

(1) Lettre à madame l'abbesse de Sainte-Cécile, 4 mars 1878.
(2) Les deux précédents conclaves s'étaient tenus au Quirinal.

naux présents ; les annales de l'Église ne conservent pas le souvenir d'un conclave aussi nombreux (1). De ces cardinaux, quatre seulement avaient assisté au précédent conclave, c'étaient les cardinaux de Grégoire XVI, Amat, Asquini, Carafa, Schwarzenberg. Le cardinal Pitra avait pour conclaviste dom Alessandro Pieralisi, son secrétaire. Le sort lui assigna comme cellule, les appartements de Mgr Cenni, au premier étage du Vatican sur la cour de Sixte V (2).

Écoutons encore en quels termes il nous fait part de ses impressions sur ce grand événement : « Je ne saurais vous dire quelle profonde influence surnaturelle nous avons sentie dans ce court conclave et durant les neuf jours qui l'ont précédé. Il faut qu'on ait bien prié pour nous, et je dois vous remercier de la part que vous avez prise à ces prières pour tous et sûrement tout particulièrement pour le plus infirme du conclave. J'y pensais à toute heure ; je me trouvais trop seul ; cette solitude avait sa voix qui parlait au cœur.

« Me trouvant déjà l'un des vieux cardinaux, plus d'une fois j'ai dû prendre une assez redoutable initiative. J'ai eu la consolation de me trouver toujours en dernier lieu avec la majorité qui a prévalu. Et toujours majorité et minorité se confondaient dans la concorde la plus fraternelle et le dévoûment le plus cordial à la sainte Église » (3).

(1) Le patriarche de Lisbonne que nous comptons, n'arriva que le lendemain.

(2) C'est le n° 40, dans le plan du conclave donné par di Cesare, d'après les dessins de Martinucci. *Il conclave di Leone XIII*, Città di Castello, 1888, tavola II.

(3) A madame l'abbesse de Sainte-Cécile, 4 mars 1878. A un autre ami il écrivait : « J'aurais voulu vous faire voir de près la paix de notre conclave. Vous auriez surtout admiré la bonne et édifiante tenue de nos collègues allemands comme de tous nos étrangers, qui se sont si vite trouvés d'accord avec les inconnus d'Italie. Je n'ai jamais de ma vie senti une impression plus surnaturelle que dans ces trois jours. Combien je bénis Dieu que ces trois jours ne soient pas devenus six mois comme après la mort de Pie VI en prison. » A l'abbé Davin, 5 avril 1878.

Du reste ce conclave fut un des plus courts que l'on eût vus et des plus pacifiques. La majorité des votes se groupa facilement autour d'un nom, et le 20 à midi, trois jours après l'entrée en conclave, le cardinal camerlingue, l'archevêque de Pérouse, Joachim Pecci, était élu pape sous le titre de Léon XIII (1). Sa haute intelligence, sa science théologique, la fermeté de son caractère dans les charges diverses qu'il avait exercées, comme délégat à Bénévent, à Spolète et à Pérouse, comme nonce en Belgique, l'avaient désigné au choix de ses collègues. Le cardinal Pitra partageait sur ce point l'avis de son ami, Mgr Pie, qui lui écrivait à cette occasion : « Je n'ai pas eu l'ombre d'un doute que la majorité se portât vers le cardinal Pecci. Le conclave aurait pu traîner en longueur et multiplier les ballottages ; mais la majorité relative des voix eût toujours été pour lui, jusqu'au moment où elle eût atteint les deux tiers. Le Sacré-Collège s'est beaucoup honoré en finissant dès le matin du troisième jour ce que les indices de la veille rendaient manifeste. Et tout cela s'est accompli providentiellement dans un moment de préoccupations publiques qui n'ont pas laissé aux adversaires le temps et la liberté d'intervenir en quoi que ce soit : voilà la main de Dieu sur son Église, *et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus*... Tout le passé du Saint-Père montre en lui un homme de doctrine et de caractère (2). »

(1) Le détail des scrutins a été déjà donné dans l'ouvrage de Cesare, *l. c.*, p. 244 et suiv. Cf. aussi Don Gerardo Mullè de la Cerda : *Reseña historica del ultimo conclave*, Madrid, 1878, et l'ouvrage de Louis Teste : *Léon XIII et le Vatican.*

Des hommes remarquables à des points de vue différents, Louis Teste dans la *Préface du conclave ;* Bonghi, *Il conclave et il papa futuro ;* di Cesare, *Corriere della sera*, avaient à l'avance prédit l'élection du cardinal Pecci.

(2) Lettre au cardinal Pitra, 10 mai 1878. Un autre incident qui se rapporte à l'histoire du conclave est l'apparition de la brochure : *La crise de l'Eglise*, attribuée à l'inspiration de Mgr Dupanloup et dans laquelle le pontificat de Pie IX était condamné avec une si injuste passion. Nous verrons plus loin que le cardinal Pitra fut un des premiers à signaler ce libelle qui fut condamné par l'Index. Cf. chapitre XXI.

Le cardinal bénédictin avait des raisons spéciales d'applaudir à cette élection. Il savait Léon XIII animé du désir de réformer sur plusieurs points l'administration pontificale. Comme camerlingue de la sainte Eglise pendant la vacance, le cardinal Pecci avait déjà commencé cette œuvre de réforme par des mesures dont l'heureux effet se fit bientôt sentir au Vatican. La bibliothèque ne pouvait échapper à la sollicitude du nouveau souverain. Le cardinal Pitra sentait la nécessité d'apporter des changements soit dans le personnel, soit dans les règlements pour les mettre mieux en harmonie avec les besoins nouveaux du monde savant. Après avoir souhaité longtemps ces réformes, il croyait toucher maintenant à la réalisation de son vœu le plus cher. Dès les premiers jours de son pontificat, Léon XIII lui demanda en effet sur ces questions un mémoire qui l'obligea, dit-il, « à remuer en trois semaines trois ou quatre siècles d'archives. » Il parle dans une autre lettre de ses promenades du soir dans les jardins du Vatican avec le Pape pour traiter ce sujet (1).

Léon XIII ne voulait pas se borner à ces réformes, si utiles qu'elles fussent. Il voulait reprendre la tradition des papes protecteurs des lettres et des sciences, de Nicolas V, de Sixte IV, de Clément XI, de Benoît XIV. Il confia ses pensées au cardinal Pitra qui lui proposa en première ligne le projet depuis longtemps rêvé mais toujours entravé, de la rédaction des catalogues des manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, entreprise grandiose, plusieurs fois tentée sous les pontificats précédents, mais qui ne pouvait être menée à bonne fin que par les efforts combinés de nombreux savants. Si l'on songe en effet à la somme de travail et aux connaissances variées qu'exige la rédaction d'un catalogue pour une bibliothèque de quelques centaines de manuscrits, on se fera facilement une idée de la diffi-

(1) A dom Couturier, 2 juin 1878, Vendredi-Saint 1878. Cf. le *Moto proprio sulla Biblioteca apostolica Vaticana*, dans *Leonis XIII, P. M. Acta*, t. I, p. 112-138, 9 septembre 1878. Rome, in-8, 1881, et la lettre à M. de Rossi, *Lætamur maxime*, ibidem, 23 oct. 1878.

culté que présente une tâche de cette nature pour une bibliothèque comme la Vaticane qui en compte environ vingt-cinq mille.

C'est à tort, qu'au sujet de la rédation des catalogues, on a accusé quelquefois d'inertie les papes et les employés de cette bibliothèque. M. de Rossi a démontré preuves en main, que nulle bibliothèque d'Europe jusqu'à ce moment n'a été l'objet de travaux aussi sérieux.

Des savants de premier ordre, depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, ont consacré leurs veilles à ce labeur ingrat, par exemple Alemanni, les Assemani, les Raynaldi, Allatius, Colista, Holstenius, Schelestrate et tant d'autres. Des papes, Nicolas V, Innocent XIII, Benoît XIV, se signalèrent par leur zèle à faire rédiger des inventaires. De notre temps, Pie IX, au moment de l'invasion piémontaise en 1870, instituait une commission sous la présidenee du cardinal Pitra, avec l'aide de M. de Rossi, du professeur Vincenzi et des custodes, pour mener cette entreprise à bonne fin (1).

La proposition fut donc reprise à l'avènement de Léon XIII, et cette fois les efforts allaient aboutir à un meilleur résultat. La commission formée sous la présidence du cardinal Pitra, comprenait le sous-bibliothécaire, Mgr Capeccellatro, depuis cardinal-archevêque de Capoue, les Pères Cozza-Luzzi, Ciccolini et Bollig, avec quelques autres employés de la Vaticane (2). M. de Rossi, qui en était le secrétaire, se chargea de rédiger une sorte de programme des travaux. Dans une série d'articles publiés par l'*Aurora* et qui méritent de faire époque dans l'histoire de la Vaticane, avec une précision et une clarté qui trahissent la main d'un homme du métier, le savant romain rappelle les essais d'inventaires dont la bibliothèque a été l'objet

(1) Lettres à l'abbé Davin, 15 janvier, 4 février 1882. Sur les essais de catalogues avant Léon XIII, cf. de Rossi, *de origine*, *historia*, *indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apostolicæ*, chapitre XIV et suiv.

(2) Lettre de Mgr Battandier au R^me^ dom Gauthey, 17 oct. 1886.

jusqu'ici, fixe le but que l'on veut atteindre, et les limites dans lesquelles il faudra se renfermer (1).

On se mit à l'œuvre, et en l'année 1885 paraissait le premier volume contenant les manuscrits grecs du fonds palatin (2). La collaboration du cardinal Pitra à cette œuvre avait consisté à revoir toutes les notices et à y ajouter ses observations; M. de Rossi, bon juge en ces matières, et qui de son côté collaborait à la rédaction d'une autre partie des catalogues, nous assure que ces notes étaient du plus grand intérêt (3).

Le premier volume s'ouvrait par une épître à Léon XIII dans laquelle le cardinal Pitra célébrait le nouveau pontife, ami des lettres, et rappelait ce que ses prédécesseurs avaient fait pour la Bibliothèque Vaticane (4).

Une autre mesure que le cardinal appelait de tous ses vœux et à laquelle il applaudit aussi de grand cœur, ce fut le libre accès accordé aux savants, des archives du Vatican. Cette inappréciable collection de richesses historiques n'avait jusqu'alors été accessible qu'à un petit nombre d'érudits. Là se trouvent consignés jour par jour, depuis

(1) Cf. plus haut, p. 279, où nous citons le travail du commandeur de Rossi.

(2) Sous le titre général : *Bibliotheca Apostolica Vaticana codicibus manuscriptis recensita*. In-4, Romæ, ex typographeo Vaticano. Volumes parus jusqu'ici : *Codices palatini Græci descripti*, præside J.-B. Pitra, recensuit H. Stevenson senior, 1885; *Codices palatini latini*, t. I, 1886 ; t. II, *Codices manuscripti græci reginæ Suecorum et Pii Papæ* II, 1888. Il y a aussi deux volumes de catalogues des livres imprimés précieux du fonds palatin, Rome, 1886-1890.

(3) *Historia*, etc., p. CXXXI. Cf. aussi de Nolhac, *la bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. VIII, et E. Müntz, *la Bibliothèque Vaticane*, p. II.

(4) *Epistola sanctissimo Dno nostro Leoni PP. XIII*, t. I, p. VII-XIII. D'après le conseil du cardinal et de M. de Rossi, on s'arrêta dans la rédaction des notices à la méthode la plus simple, la plus expéditive, la seule pratique dans une bibliothèque comme la Vaticane. Au lieu de se jeter à la suite des Assemani et des anciens rédacteurs, on a laissé de côté les examens critiques, les notions historiques sur la valeur des manuscrits, travail presque infini; on adopta la simple formule du titre, du siècle, du format et du nombre des pages.

le commencement du moyen âge, les actes des papes, les rapports des nonces et des ambassadeurs, les lettres des souverains et des plus hauts personnages. Ce sont les pièces justificatives de l'histoire de Rome et de la papauté, et l'on peut dire, de l'histoire du monde chrétien, puisque toutes les grandes affaires durant des siècles ont abouti à Rome. Un savant dont le nom est resté illustre en Allemagne, le docteur Pertz, après de longs travaux sur les archives vaticanes, annonçait il y a plus de vingt ans, que de là sortirait « la plus belle apologie de la papauté » (1). Aussi cette mesure hautement libérale a-t-elle été le signal d'une série de travaux importants, qui se continueront pendant de longues années encore avant que l'on ait épuisé cette mine féconde. De laborieux et patients ouvriers se sont partagé cette tâche de l'étude des lettres pontificales et en ont fait l'objet de savantes publications. Pendant que les éditeurs des *Monumenta Germaniæ* donnaient les lettres des papes du treizième siècle, les savants autrichiens étudiaient les actes des papes correspondants aux règnes de Rodolphe Ier, d'Albert Ier et de Louis de Bavière ; les bénédictins de Saint-Calliste, en particulier dom Gregorio Palmieri et dom Anselme Caplet, s'occupaient de Clément V ; le cardinal Hergenrœther de Léon X, l'abbé Pressuti d'Honorius III (2).

Mais au premier rang de ces travaux, il faut placer ceux de notre école d'archéologie, établie à Rome, au palais Farnèse. Elle a déjà mené à terme, dans une excellente série de travaux, les registres d'une partie des papes du treizième siècle (3). Le cardinal attachait un intérêt tout

(1) Cité par le cardinal Pitra, *Lettres des Papes*, p. 244.

(2) Pertz et Rodenberg : *Epistolæ sæculi XIII e regestis Pontificum Romanorum selectæ*, Berlin, 1883, in-4 ; Académie de Vienne : *Mittheilungen aus dem Vaticanischen Archiv*, Vienne, 1889, in-8; Riezler : *Vaticanische Akten zur deutschen Geschichte in der Zeit Kaiser Ludwigs des Bayern*, Innsbruck, 1891 ; *Regestum Clementis papæ V*, Rome, 1885, in-4, 7 volumes ; *Leonis X pont. max. regesta*, Fribourg-en-Br., 1884, in-4 ; Pressutti, *Regesta Honorii papæ III*, 1888, in-4.

(3) Ce sont les papes : Grégoire IX, Innocent IV, Clément IV, Gré-

particulier à ces études et il encouragea de son mieux les travaux de nos jeunes savants dans cette direction ; plusieurs lui en ont témoigné publiquement leur reconnaissance dans leurs ouvrages.

Cette école française d'archéologie, fondée à Rome, alors que le cardinal Pitra était bibliothécaire du Vatican, avait toutes ses sympathies. Les directeurs qui s'y sont succédé, MM. Albert Dumont, Le Blant et Geffroy, avaient avec lui les relations les plus cordiales qui s'inspiraient d'un même zèle et d'un même amour pour la science. Bientôt il fut de tradition que le 6 janvier, pour la fête de l'Epiphanie, le directeur et les jeunes membres de l'école se réunissent au palais Saint-Calliste, pour célébrer, dans un banquet, à la table du cardinal bibliothécaire, la Fête des Rois, au milieu de savantes causeries d'où n'était pas bannie la vieille gaieté de nos pères.

On nous permettra d'anticiper de quelques années sur la suite des événements pour donner place ici à un autre grand acte de Léon XIII qui a un lien étroit avec les précédents. Lorsque le Pape voulut compléter ses enseignements en faveur de la restauration des études théologiques et philosophiques dans l'Eglise, il adressa aux trois cardinaux Pitra, de Luca et Hergenrœther une lettre importante dans laquelle il exposait ses vues sur l'histoire de l'Eglise et les travaux qu'il désirait voir entreprendre dans ce domaine (1).

Le Saint-Père, avec l'ampleur de son langage et la vi-

goire X, Jean XXI, Honorius IV, Nicolas IV, Boniface VIII, Benoît XI. Les principaux éditeurs sont : MM. Elie Berger, Maurice Prou, Grandjean, Digard, Faucon, Thomas, Ernest Langlois, Auvray, Jordan, Guiraud et Cadier. Ces volumes ont paru chez Thorin sous le titre général : *Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome.*

(1) Cette lettre, datée du 18 août 1883, a été aussitôt reproduite dans l'*Univers* et dans la plupart des journaux catholiques. Nous renvoyons au texte publié par la *Revue des questions historiques*, octobre 1883, t. XXXIV, p. 353. Nous croyons pouvoir dire que la traduction française de ce document était l'œuvre de dom Pitra; il en parle dans une de ses lettres.

gueur ordinaire de sa pensée, y développait cette thèse sur laquelle il est revenu plusieurs fois dans ses encycliques, que l'Eglise a toujours protégé et propagé la vraie civilisation, qu'il n'y a pas de progrès véritable en dehors d'elle. Venant à l'objet spécial de sa lettre, il cherchait à déterminer le caractère de l'influence sociale de la papauté. La présence des souverains pontifes à Rome, la souveraineté qu'ils ont exercée sur les domaines qui leur étaient confiés, a été pour la société chrétienne en général et pour le peuple italien en particulier une source inappréciable de bienfaits.

L'histoire impartiale des papes est donc à elle seule une apologie, elle montre les services rendus par le pouvoir temporel des Papes, elle doit amener tout bon patriote italien à souhaiter le rétablissement de ce pouvoir. Le Saint-Père terminait en recommandant aux trois cardinaux d'encourager, chacun dans sa sphère, les travaux sur l'histoire de l'Eglise.

Cette intervention du Pape dans la question était des plus opportunes. Le gouvernement italien, digne héritier des révolutionnaires, s'efforçait dans ses manuels d'enseignement primaire de falsifier l'histoire, de travestir le rôle de la papauté au moyen âge (1). N'était-il pas singulier aussi de voir que la plupart des travaux entrepris de nos jours sur l'histoire pontificale, ont eu pour auteurs des protestants, comme Jaffé, Potthast, Ranke, Hurter et Voigt? Il y avait donc une salutaire pensée à pousser les savants catholiques vers ces études.

Pour répondre aux désirs du Saint-Père, les trois cardinaux formèrent une commission des études historiques, qui se rattachait à la Congrégation des études, et qui commença vers cette époque ses réunions hebdomadaires. Plus tard on adjoignit aux trois cardinaux le cardinal Parocchi et le cardinal Bartolini (2).

(1) Lettre du cardinal Pitra à Madame l'Abbesse de Sainte-Cécile, 15 août 1883.

(2) Le cardinal Pitra faisait partie de la Congrégation des études

Le cardinal Pitra, pour se conformer au désir du Souverain-Pontife, s'adressa à ses amis, à ses confrères de l'ordre bénédictin, à quelques jeunes gens dont il dirigeait les études, pour leur faire entreprendre des travaux dans le genre de ceux que recommandait le Saint-Père. Il dressa même un programme de questions historiques dont l'ensemble constitue une histoire apologétique de l'Eglise (1).

Ce mouvement, dont le Souverain-Pontife avait pris l'initiative, a produit de remarquables travaux sur les regestes des papes, leurs archives, leur bibliothèque, sur l'histoire pontificale en général, études savantes et consciencieuses dont le dernier résultat sera toujours à la gloire de l'Eglise romaine.

Seize ans s'étaient écoulés depuis la nomination de dom Pitra au cardinalat. Les vides qui s'étaient produits dans le Sacré-Collège allaient l'obliger d'occuper en qualité de cardinal-évêque l'un des six évêchés suburbicaires. On appelle ainsi les sièges d'Ostie, de Porto, d'Albano, de Frascati, de Palestrina et de Sabine, situés dans un rayon de quelques lieues autour de Rome. Ils sont dévolus aux plus anciens cardinaux. Le cardinal Pitra n'avait jamais envisagé sans terreur cette charge épiscopale dont il redoutait la responsabilité. Deux fois il se déroba à cet honneur et céda la place d'abord au cardinal Bilio, puis au cardinal Guidi. A la mort de ce dernier, il lui fut impossible de résister plus longtemps et il dut opter pour le siège de Frascati. « J'ai espéré jusqu'au dernier moment, écrit-il, que le cardinal Panebianco, qui me précède, m'aurait épargné l'option. En refusant comme lui le siège de Tusculum, je n'aurais pu éviter Albano qui vient de vaquer. Le désir du Très Saint Père n'était pas équivoque et devenait un ordre. Que la sainte volonté de Dieu soit faite et que saint Pierre,

depuis 1876. Il donna sa démission de la Commission en 1884. Lettres de Mgr Battandier à dom Gauthey, 14 avril 1884, et 5 juin 1884. Lettre du cardinal Pitra à dom Couturier, 19 mai 1885.

(1) Nous donnons ce programme aux pièces justificatives.

patron du futur évêché, me couvre de sa protection » (1).

Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 1er juin, fête de la Pentecôte, et la cérémonie fut accomplie à la chapelle Sixtine par le Pape Léon XIII. « Ce jour, a dit le cardinal, est le plus grave événement de ma vie après ma profession religieuse » (2). Il s'y était préparé par une longue et fervente retraite. « Aucune langue, dit-il encore, fût-ce celle des apôtres au jour de la Pentecôte, ne saurait exprimer ce que j'ai éprouvé... J'écoute encore et je crois entendre la voix de Léon XIII, plus grave et plus solennelle que je ne l'ai jamais entendue, accentuant toutes les syllabes de ces grandes paroles du pontifical pour la consécration des évêques » (3).

Quelques jours après il prenait possession de son évêché. Nous allons voir avec quel respect scrupuleux et quel zèle il s'efforcera de remplir tousles devoirs de sa nouvelle charge.

Frascati, l'ancienne Tusculum, est une charmante petite ville à six lieues environ au sud-est de Rome. Bâtie sur le versant des monts Albains, elle jouit d'un climat très salubre et très doux ; c'est le séjour favori des nobles romains et des riches étrangers pendant les mois d'été.

Son origine est des plus antiques. La fondation en est attribuée par la légende à Télémaque. Elle est la patrie de Caton l'Ancien ; Cicéron y eut sa célèbre maison de campagne et il en prit occasion de donner comme titre à ses conversations philosophiques le nom de *Tusculanes ;* les

(1) Lettre à dom Couturier, 6 mai 1879. Dom Guépin alors à Rome écrivait de son côté à Mgr Pie, 23 avril 1879 : « J'ai été témoin de l'émotion et des souffrances de Son Eminence, depuis le jour où Elle a vu la nécessité de prendre une décision à cet égard. Après trois refus successifs pour trois évêchés, le cardinal accepte cette fois parce que les circonstances sont changées. » Le cardinal écrivait lui-même à Mgr Pie : « J'avais refusé deux fois depuis dix ans, pour faire place aux plus dignes... Cette fois-ci je ne pouvais refuser sans prendre devant Dieu et devant l'Eglise une responsabilité dont vous-même ne m'auriez pas déchargé. » Lettre du 24 avril 1879.

2) A dom Couturier, 6 juin 1879.

A Madame l'Abesse de Sainte-Cécile, 5 juin 1879.

moines grecs de Grotta Ferrata croient leur monastère construit sur l'emplacement même de cette villa (1). Au moyen âge les comtes de Tusculum se signalèrent par leur ardeur belliqueuse et plus d'une fois ils firent trembler Rome. Sous le terrible Albéric de Tusculum, au dixième siècle, le pontificat suprême devint comme un fief dont ce seigneur disposa selon son caprice pour le compte de ses enfants ou de ses créatures. Les Romains fatigués enfin de la tyrannie de ces redoutables féodaux, s'emparèrent de Tusculum et la détruisirent de fond en comble en 1191 (2). Une nouvelle ville se fonda à quelques cents mètres des ruines et prit le nom de Frascati (3). Sa population est aujourd'hui de sept mille habitants. Comme Tivoli, comme Albano, elle a bien l'aspect de la petite ville italienne des environs de Rome ; ses maisons pauvres et basses pour la plupart deviennent presque riantes sous l'éclat du soleil et du beau ciel d'Italie, et ses rues étroites et tortueuses s'ouvrent tout à coup sur de magnifiques perspectives, l'immense plaine romaine, ou les montagnes et les bois de pins, d'oliviers et de chênes qui couvrent les coteaux. Ses contadini oisifs, drapés dans leurs longs manteaux couleur de brouillard, stationnent sur la place, tandis que les ânons sellés, le dos tendu et l'oreille basse, attendent philosophiquement le touriste.

Parmi les jolies villas qui émergent d'un bouquet de verdure et donnent à Frascati un aspect si gai et si riant,

(1) A. Rocchi, *La Badia di Grotta Ferrata,* Roma, Cuggiani 1884, in-8o, p. 17 et seq. C'était déjà l'opinion de Cardoni, *de Tusculano M. Tullii Ciceronis,* Rome 1757, de Cozza Luzi, *il Tusculano di M. T. C.*, Rome 1866, et de Rossi, *Les Villas Tusculanes (Bull. d'arch. chrét.*, 1872). Selon d'autres archéologues la maison de Cicéron aurait été située dans la villa Ruffinella appelée quelquefois *Tusculana.*

(2) N'omettons pas de dire que le cardinal Pitra, dans son livre sur les *Lettres des Papes,* a tenté un timide essai de réhabilitation des comtes de Tusculum.

(3) Cf. surtout le récent ouvrage de Seghetti, *Tuscolo e Frascati,* Roma 1891, 8o de 400 p. et aussi O. Raggi, *I colli Albani e Tusculani,* Roma 1879.

quelques-unes rappellent de grands souvenirs historiques. Celle des Piccolomini fut autrefois habitée par le grand cardinal Baronius; la villa Aldobrandini fondée par le cardinal Petro Aldobrandini, neveu de Clément VIII, appartient aujourd'hui aux Borghèse; la villa Ruffinella ou Tusculana fut un moment la propriété de Lucien Bonaparte, puis de Marie Christine de Sardaigne, de Victor Emmanuel et enfin du prince Lancelotti; la villa Mondragone, fondée par le cardinal Altemps, a été transformée en collège par les Pères jésuites. Les Camaldules et les Théatins ont aussi des couvents à Frascati. C'est chez ces derniers que Lamennais, au moment des affaires de Rome, vint se retirer quelques mois, et au milieu de cette riche et paisible nature, il trouva pour son cœur ulcéré un apaisement malheureusement trop passager. Il y a écrit quelques-unes des pages les plus fraîches et les plus poétiques d'un livre où éclatent déjà ses ressentiments et ses colères contre Rome (1).

La cathédrale construite sur la grande place d'après les dessins de Fontana et achevée en 1700, est en mauvais style du dix-huitième siècle et n'a rien de remarquable. Le palais épiscopal sur la place Saint-Roch est l'ancien château de la ville, appelé *La Rocca*, et bâti au quinzième siècle par le cardinal d'Estouteville, évêque de Tusculum. Il a été restauré par un des plus fameux prédécesseurs du cardinal Pitra, le cardinal d'York, dernier des Stuarts (2).

Vu de la place Saint-Roch, avec ses tours massives, ses épaisses murailles et ses solides soubassements, le palais a gardé un certain air féodal. L'intérieur, qui n'a rien de princier, se compose de quelques chambres, deux ou trois salles, une petite chapelle, et rappelle plutôt une modeste

(1) *Affaires de Rome*, 1836, p. 100 et suiv.

(2) C'est ce que rappelle l'inscription qu'on lit près de la porte d'entrée : *Arcem hanc vetustate fatiscentem... Henricus card. dux Ebor. epus tuscul. inter ruinas incolumis servatus... pene a fundamentis renovavit*, a. d. MDCCLXXVI. Une seconde inscription mentionne les travaux de réparation du cardinal Paulucci en 1759.

maison de campagne que la villa ou le palazzo romain. Ce qui donne un charme incomparable à cette rustique habitation, c'est le panorama splendide sur lequel s'ouvrent la plupart des fenêtres. Un bois de grands oliviers au feuillage pâle s'étend sur les dernières pentes de Frascati et va rejoindre la plaine; puis sur un immense espace comme un désert, c'est la campagne romaine « semblable à une mer dont les flots soulevés en mille directions auraient été soudainement pétrifiés » (1). La monotonie de la plaine n'est interrompue que par deux lignes blanches et sinueuses, l'antique voie appienne et la voie latine qui la traversent. Des débris d'aqueducs, quelques pans de vieux murs rappellent à l'esprit les civilisations disparues et achèvent de donner au paysage son caractère de majestueuse et morne grandeur. Dans la direction de l'ouest et au dernier plan apparaît Rome, dominée par le dôme de Saint-Pierre dont l'œil aperçoit la courbe gracieuse. A gauche, à la dernière limite de l'horizon, une ligne étroite brille sous les reflets du soleil comme une plaque d'argent poli, c'est la mer qui s'étend des rives d'Ostie à Porto d'Anzio. A l'est, le mont Soracte et les montagnes d'Etrurie se dessinent en arêtes vives sur le fond bleu du ciel. Derrière Frascati s'élève la chaine volcanique des monts Albains, envahis jusqu'à mi-corps par d'épaisses et sombres forêts de pins, et au-dessus desquels se détachent les pics escarpés de Rocca di Papa, Marino et Monte Cavo.

Tel est le lieu où le cardinal Pitra allait passer quelques années de sa vie, des plus fécondes pour ses travaux littéraires et des mieux remplies par les devoirs de sa charge pastorale.

Pour faire face aux obligations que lui créait sa nouvelle dignité, le cardinal se retrouva en présence des mêmes

(1) Lamennais, l. c., p. 96. M. Emile Ollivier s'est heureusement souvenu de cette description quand il a parlé de « l'imposante mer verte aux vagues pétrifiées qui vient mourir au pied de la ville aux sept collines avec le murmure mélancolique des grandes solitudes. » *Le Correspondant*, 25 juin 1891.

difficultés qu'au moment de son cardinalat. Il n'avait pour vivre que la modeste pension servie par le Souverain Pontife aux cardinaux *di curia*. Ce qui n'était pas consacré à l'entretien de sa maison cardinalice, passait en aumônes ou en achat de livres (1); il n'avait pas de dettes, mais aucune avance pour faire les premiers frais de son installation à Frascati. Il fallut emprunter à son frère et à quelques amis. Le Pape, ayant appris sa situation, lui avança deux mille francs. Grâce à ces secours et à une sévère économie, il put pourvoir aux premières dépenses (2). Pour remplacer dom Leduc qui avait quitté Rome depuis plusieurs années, le cardinal avait heureusement près de lui un autre bénédictin de Solesmes, dom Guépin, venu à Rome pour les affaires de sa congrégation et qui lui rendit par son intelligente activité les plus signalés services.

Quelques jours après son sacre, le nouvel évêque fit son entrée à Frascati. Cette journée fit époque dans son histoire. On avait sorti des armoires les vieilles et lourdes livrées, chamarrées d'or, et les laquais d'emprunt, fiers de les exhiber aux yeux du public, avaient pris place sur des voitures de gala prêtées au cardinal. La population reçut son nouvel évêque avec des démonstrations enthousiastes au son des cuivres et des tambours; à sa tête le syndic et les officiers municipaux, le sénat et le peuple de Frascati, comme disait plaisamment le cardinal, *senatus populusque tusculanus*.

(1) « Le cardinal, écrit dom Guépin, vit avec 20,000 fr. par an, lui, trois domestiques, sa voiture ; ses impressions et ses livres lui coûtent cher. Tout ce qui reste est partagé jusqu'au dernier sou entre les pauvres du Transtévère et nos communautés de bénédictins... Le cardinal tient sa maison avec un ordre admirable et que personne ne pourrait soupçonner *a priori*. » Lettre à Mgr Pie, 22 mai 1879. « Frascati, ajoute dom Guépin, est le plus pauvre des évêchés suburbicaires; la mense est de 4,039 fr., sur lesquels il faut compter 3,817 fr. de dépenses obligées. »

(2) On aura une idée de ces économies quand nous aurons dit que pour éviter une dépense de quatre cents francs le cardinal emprunta une chape pour la cérémonie de la prise de possession.

Pour se conformer à la coutume, il salua ses nouveaux diocésains par une magnifique lettre pastorale en grand style cicéronien, dans ce latin savant et de bonne marque où se révèle l'humaniste en même temps que le docteur versé dans la lecture de la Bible et des Pères (1).

La nécessité pour les cardinaux *di curia* d'être présents à Rome les dispense de la loi de résidence imposée à tous les évêques. Néanmoins le cardinal Pitra voulut passer à Frascati une partie de l'année (2).

Il avait appelé auprès de lui de jeunes ecclésiastiques français, étudiants à Rome, l'abbé Battandier dont il fit bientôt son vicaire général et sur lequel il se déchargea d'une partie des soins de son diocèse et l'abbé Mougeot; plus tard, en 1882, il prit aussi l'abbé Lazaire, élève comme les précédents du séminaire français. Les journées se passaient au milieu d'une étroite intimité dans la prière, l'étude et les soins donnés au diocèse. Le cardinal avait changé peu de chose à ses habitudes de Saint-Calliste. Levé avec le jour, il assistait à 6 heures et demie à la messe de Mgr Battandier, disait la sienne à 7 heures, et entendait encore comme action de grâces celle de l'abbé Lazaire qui suivait. La plus grande partie de la journée était consacrée à l'étude. L'exemple du cardinal était contagieux; il n'eût du reste pas permis qu'autour de lui on restât inoccupé. Aussi tout le monde travaillait à la Rocca, comme les abeilles d'une ruche. Lui-même aimait à diriger les études de ses jeunes commensaux. Pendant que le cardinal se plongeait dans le déchiffrement de ses manuscrits, son grand vicaire suivait attentivement le mouvement scientifique contemporain, collaborait au *Cosmos* et à d'autres revues savantes et faisait lui-même quelques études d'astronomie; une des tours du château avait été transformée en observatoire. Il tenait le cardinal au courant des

(1) *Epistola pastoralis ad clerum et populum diœcesis Tusculanæ*, Romæ, in-4, 1879. Elle est datée du 1er juin 1879.

(2) A savoir, le mois d'octobre, les fêtes de Noël, et de la Semaine Sainte à la Saint-Pierre.

progrès de la science, des inventions modernes, et Son Eminence l'écoutait avec une curiosité très éveillée. Le cardinal a rendu compte lui-même de cette activité scientifique dans une lettre au directeur du *Cosmos*, dont nous nous reprocherions de ne pas citer quelque chose.

« Essayons à travers des souvenirs plus qu'effacés, raconte-t-il, de reprendre nos impressions, quand tous deux, au sommet des tours de ce vieil évêché qu'on appelle *la Rocca*, nous avions devant nous l'horizon de Rome. Au moins nous souviendra-t-il toujours de ces soirées, où le soleil à son déclin s'arrêtant sur les hauteurs de Viterbe, enveloppait la coupole de Saint-Pierre d'une auréole de feu. Longtemps la girandole s'accrut chaque soir d'un incendie de lueurs crépusculaires, lançant des flammèches de pourpre sur les bords de l'horizon, jusqu'aux lointains argentés de la mer qui baigne les côtes de France. C'était l'heure du triple *Angelus* venu jusqu'à nous du vieux Tusculum. Sous nos yeux les travailleurs de la journée se recueillaient sous la vigne et l'olivier pour réciter le symbole en s'acheminant à la ville, c'était le salut de l'ange; rentrés au foyer, au troisième tintement des cloches, on priait pour les chers défunts.

» Ce tribut payé, aidés de votre télescope, nous passions de la terre au ciel. La lune, en montant à l'horizon, découpait son croissant et nuançait ses abîmes noirs et ses blanches montagnes. Les étoiles une à une sortaient de l'azur ; les planètes se détachaient, avec leurs satellites, la voie lactée déployait son ruban de nébuleuses. Un soir, vint tout à coup en sens inverse une fière comète, jetant son panache en arrière, et disant comme l'astre de Job : Me voici, et voici le Créateur ! Sous ce pavillon, sous ce royal manteau de David, immobiles et muets, nous étions saisis par le silence et par les grandes ombres s'étendant sur ce vaste campo santo de la plaine de Rome, où les générations de la ville éternelle dorment dans la poussière des empires et des volcans.

» Je demandais si ce n'était pas là le spectacle que Cicéron, peut-être à la place où nous étions, appelait inépui-

sable, *spectaculum inexhaustum ;* si ce n'était point là qu'il écrivait sur le système du monde « le Songe de Scipion », qu'il dictait ses élévations sur la nature des dieux. N'est-ce point cette plaine dont deux mille ans plus tard l'orateur français disait : « Tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles » (1).

Un autre des secrétaires du cardinal, l'abbé Mougeot, travaillait à une vie du Bienheureux de Rossi, que Léon XIII venait de placer sur les autels, tandis que l'abbé Lazaire rééditait une vie de saint Roch et préparait son livre sur les Vestales (2). Comme délassement après les repas, on faisait de la musique, ou le plus souvent, le cardinal prenait la parole et discourait sur les choses de l'Eglise, les événements contemporains, ses études, ses souvenirs de voyage qu'il contait avec autant de verve que d'esprit. Quelquefois on faisait des promenades archéologiques aux ruines de Tusculum, on recherchait des fragments d'inscriptions, de vases antiques ou de lampes en terre cuite. On eut bientôt rassemblé un petit musée d'antiquités étrusques, romaines et chrétiennes, que le cardinal laissa au séminaire en quittant Frascati.

L'antiquité chrétienne n'occupait pas exclusivement le cardinal bénédictin, il aimait encore à faire des excursions dans le domaine de la littérature classique, et souvent durant ces promenades, la lecture des grands écrivains de Rome venait alterner avec les recherches archéologiques. « Combien de fois, écrit l'auteur de ce livre charmant sur *les Vestales* que nous avons déjà cité, combien de fois, durant les longs séjours qu'il faisait au printemps et à l'automne dans la délicieuse ville de Frascati et plus tard à Porto, non loin des rivages d'Ostie, ne nous faisait-il pas apporter les œuvres de Cicéron, les

(1) *Cosmos*, 2 février 1885. Reproduite dans l'*Univers*, 3 fév. 1885.
(2) *Etude sur les Vestales*, in-18, Paris, 1890.

odes d'Horace, les poésies de Virgile! Il trouvait de la joie à les relire; et dans nos promenades aux ruines de Tusculum, le long de la voie latine, ou à travers ces riantes collines du Latium, d'où le regard embrasse tant de souvenirs depuis le Soracte jusqu'à la mer, il mettait son bonheur à nous les commenter » (1).

On vivait donc en famille à l'évêché de Frascati. Le cardinal s'efforçait de faire oublier à ses jeunes commensaux la distance qui le séparait d'eux et de ne pas leur rendre ce séjour trop austère. Le respect n'en souffrait pas; cette intimité dans laquelle il les admettait n'empêchait pas qu'ils ne le considérassent comme un maître et comme un prince de l'Eglise. Mais ce maître était aussi un père.

Le cardinal, pendant son séjour à Frascati, voulut payer un tribut littéraire à ses prédécesseurs sur ce siège fameux; il consacra un volume de ses *Analecta novissima* à la mémoire de quatre prélats français qui ont illustré Frascati à des titres divers (2).

Le premier en date est Odon, abbé cistercien d'Ourscamp au diocèse de Noyon, connu quelquefois sous le nom d'Eudes de Soissons. Il appartient au douzième siècle. Contemporain de saint Bernard, il suivit les leçons de Pierre Lombard et d'Abélard. Son nom était presque complètement tombé dans l'oubli; l'*Histoire littéraire de la France* ne lui consacre pas de notice; il n'était pas compté dans la série des évêques de Tusculum. L'étude du cardinal Pitra est donc une véritable résurrection. Maître Odon méritait mieux du reste que l'oubli. Parmi les œuvres inédites de cet auteur que publie le cardinal se trouve une lettre à saint Thomas Becket, une au pape Alexandre, puis des *Quæstiones* et *Responsiones*, c'est-à-dire une série de réponses aux objections présentées par les disciples au maître sur la théologie, la dialectique ou la métaphy-

(1) L'abbé Elisée Lazaire, *Etude sur les Vestales*, p. x, xi.

(2) *Analecta novissima Spicil. Solesm.*, un vol. in-4°, 1888, typis Tusculanis. Dix-neuf évêques français avant le cardinal Pitra ont occupé le siège de Frascati.

sique. Ce traité d'Odon d'Ourscamp nous fait pénétrer dans les écoles si peu connues encore du douzième siècle, dans l'enseignement de chaque jour. Plusieurs des problèmes que se posent maîtres et élèves, témoignent de l'ardeur de recherche qui animait ces générations d'étudiants et les réponses nous étonnent quelquefois par leur audace. « Qu'on cesse donc, écrit le cardinal Pitra, après avoir relevé ce caractère des leçons du maître, qu'on cesse de déclamer sur la captivité des esprits au moyen âge, et la servitude de ces nobles et puissantes écoles, magnifique gymnastique des intelligences » (1).

Jacques de Vitry est plus connu que l'abbé d'Ourscamp. Prédicateur de la croisade, évêque de Ptolémaïs, patriarche de Jérusalem, légat des papes, enfin cardinal-évêque de Frascati, il a joué un grand rôle dans la première partie du treizième siècle. Tous les historiens de cette époque s'en sont longuement occupés ; aussi le cardinal Pitra n'a-t-il voulu étudier en lui que le prédicateur qui était moins connu et il a édité un grand nombre de ses sermons restés manuscrits. On sait le parti que l'on a tiré de nos jours de l'histoire de la chaire chrétienne pour peindre les mœurs et les coutumes du moyen âge, surtout au treizième siècle. Dans les *Sermons vulgaires* de Jacques de Vitry, que de traits piquants, que d'amusants tableaux sur les différentes classes de la société, sur le clergé, les rois, les nobles, les ordres militaires, les changeurs et les marchands, les apothicaires ou les avocats, les écoliers et les maîtres ! L'évêque de Ptolémaïs est un homme d'esprit, d'esprit souvent caustique, un railleur impitoyable, dont la liberté de langage étonne parfois, mais qui, sous ces apparences, conserve un grand fonds de charité et de bonté. Ce qui paraîtra peut-être plus curieux encore aux lecteurs de nos jours que ses sermons, c'est son *Speculum exemplorum*, le miroir des exemples. Jacques de Vitry fut un grand conteur dont les histoires restèrent célèbres ; au dire d'un de

(1) *Analecta novissima*, t, II, p. XII.

ses contemporains, il remua plus la France entière par ses exemples que personne ne l'avait fait avant lui. Ses historiettes vraies ou fausses, mais presque toujours édifiantes et contées avec grâce, étaient le grand attrait de ses sermons. Aussi n'est-on pas surpris qu'on ait songé à faire un recueil de ses apologues; le cardinal Pitra pour son compte en a publié un bon nombre dans ce volume, et on y retrouve avec plaisir le thème de plusieurs des fables qui furent plus tard immortalisées et vulgarisées par les vers de La Fontaine.

Eudes de Châteauroux, qui vivait dans la seconde moitié du même siècle, ne nous présente pas les mêmes qualités comme prédicateur que Jacques de Vitry. Plus correct et plus solennel, il est moins pittoresque et moins original, il a moins de chaleur. Néanmoins, parmi les sermons que nous donne de lui le cardinal Pitra, on trouve encore de curieux traits de mœurs, des remarques historiques qui ont leur prix, notamment dans les sermons pour la croisade. Il fut ami de Robert de Sorbon. Comme Jacques de Vitry, c'est un grand politique d'Eglise, et il s'acquitta avec une rare habileté des missions de légat qui lui furent souvent confiées par les papes (1).

Avec Bertrand de la Tour nous arrivons au quatorzième siècle. Si le temps a marché, les hommes ont marché avec lui et non pas pour progresser; Bertrand eut, comme ses prédécesseurs, de grandes et délicates missions à remplir; c'est lui qui fut chargé de rétablir la paix dans l'ordre franciscain dont le général, Michel de Césène, venait d'être déposé. Le cardinal ne nous donne que quelques fragments de ses œuvres oratoires, lieux communs de théologie ou de droit canonique, qui ressemblent moins à des sermons qu'à des dissertations d'école et qui sont loin d'avoir l'intérêt des précédents. Bien qu'il ait mérité le titre de *doctor famosus*, les fragments que nous donne le cardinal Pitra ne semblent pas de nature à faire ratifier ce titre par la postérité.

(1) Cf. sur Eudes de Châteauroux, Hauréau, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins*, Paris, 1891, t. II, p. 117-121.

Ce pieux hommage rendu à la mémoire de ses prédécesseurs reçut en France un excellent accueil. Un des vétérans de la littérature, M. Barthélemy Hauréau, membre de l'Institut, en fit au *Journal des Savants* une étude très approfondie et très sympathique. Il rappelait le temps où le cardinal Pitra faisait ses débuts auprès de lui dans ces études historiques. « Il est loin de nous, disait-il, le temps où, sous des habits différents, nous faisions dans le même lieu (à la Bibliothèque nationale), des recherches communes ! De ce temps-là quarante années nous séparent ; ce qui peut certes s'appeler *grande mortalis ævi spatium*. Eh bien, cette surcharge de quarante années, nous ne la sentons plus ; ou du moins, M. le cardinal Pitra nous la rend bien légère, quand il vient aujourd'hui nous inviter à traiter avec lui les questions diverses qui touchent la vie et les œuvres de ces quatre prélats. Nous voilà comme autrefois appliqués à la même besogne. Est-ce que nous avons vieilli » (1).

(1) *Journal des Savants*, juin 1888, p. 358. Les trois autres articles ont paru en juillet, août et septembre de la même année. Fidèle aux règles d'impartialité qui nous ont guidé jusqu'ici, et tout en accordant à cet ouvrage les grands éloges qu'il mérite, nous devons, avec M. Hauréau, faire quelques réserves au sujet de la méthode critique employée ici par le cardinal. La plupart du temps il ne s'est servi, pour établir son texte, que d'un seul manuscrit, il en a laissé de côté plusieurs autres qui auraient permis, soit de rectifier dans la lecture plusieurs leçons fautives, soit d'établir avec plus de précision les attributions de telle ou telle œuvre à l'auteur. Pour Jacques de Vitry surtout, le manuscrit dont le cardinal s'est servi est très défectueux. Citons comme exemple parmi ces leçons fautives les suivantes : *sicut in libro* VI *dicitur*. Quel est ce livre VI demande l'éditeur? Un autre manuscrit, inconnu de lui, donne la réponse ; il porte *in capite* VI *Sapientiæ*. P. 350, *asinum*, leçon incompréhensible pour *in sinum*; P. [illegible] *prælati nostri imperatoris*. Quel est cet empereur, se [illegible] l'éditeur? Il faut lire simplement *nostri temporis*. [illegible] *ris habens, verba matris habe*, qui n'a pas de sens doit [illegible] *atris habes, ubera matris habe*. Déjà à cette époque on [illegible] pour : *ubera matris habe* (abbé). Cf. Hauréau, articles [illegible], et aussi un article de la *Revue critique*, 1891, I, 127,

Les travaux littéraires ne lui faisaient pas oublier ses devoirs d'évêque. Cette charge qu'il avait tant redoutée et qu'il avait tout fait pour écarter, il s'efforça de la remplir avec le zèle le plus scrupuleux. Son épiscopat à Frascati ne dura que cinq ans, mais il fut des plus féconds, et lorsque le cardinal quitta ce diocèse, un de ceux qui l'ont le mieux connu a pu dire qu'il avait fait plus dans ce court espace de temps que ses prédécesseurs en un siècle.

Ses premières sollicitudes furent pour les religieux. Moine lui-même, il conservait pour la profession religieuse un souverain respect et une prédilection qui lui faisait voir un frère dans tout religieux. On trouve dans sa lettre pastorale une gracieuse et délicate allusion à tous ces ordres religieux qu'il saluait avec enthousiasme (1).

Il avait coutume de dire que les monastères entouraient sa ville épiscopale comme une couronne de gloire et un rempart. Outre les camaldules, les théatins et les jésuites que nous avons déjà mentionnés, le diocèse possédait encore les franciscains réformés de l'observance, des pères de Saint Joseph de Calasanz, dits *piaristes*, qui

qui signale une autre édition de Jacques de Vitry et critique celle du cardinal Pitra.

Exprimons enfin le regret que parmi ses prédécesseurs le cardinal Pitra n'ait pas jugé à propos de parler de l'un des plus célèbres, le légat Pierre de Pairé. Cf. les articles du P. Delahaye, *Revue des questions historiques*, 1890 et 1892.

(1) « Pacem autem in Cruce, quam alii docent et quærunt tenetis et habetis vos, qui in montem Domini ascenditis, et habitatis in tabernaculo ejus, felices heremi et claustri incolæ, filii Sancti Basilii, Romualdi, Francisci, Ignatii, Caietani, Calasancti, Páuli a Cruce, quos æquo amore amplecti, simili et perpetuo præsidio tueri me juvabit, memorem ejusdem sacræ religionis vinculi, quo me devinxit summus ille monachorum patriarca ex cujus plenitudine acceperunt quicumque religiosam familiam condiderunt; ex cujus gremio ad sedem Tusculanam jam venerunt octo filii ante me, nonum et novissimum, quem juvabit inter vos commorari, fortasse et mori, dum dulces meos reminiscar Solesmos. Neque vos ultimo loco habebo Virgines Deo dicatas quæ in claustris, in sacellis, in scholis, in orphanotrophiis commoramini, expectantes beatam spem et adventum gloriæ Magni Dei, etc. »

tenaient une école, des frères de Saint-Jean de Dieu qui desservaient un hôpital, des capucins chez lesquels le cardinal aimait à rencontrer le vieil apôtre de l'Abyssinie, Mgr Massaia, plus tard cardinal, un de ses meilleurs amis. Il y avait aussi de nombreuses communautés de femmes, des religieuses augustines de Flavia Domitilla, des dames du Sacré-Cœur, des sœurs de Saint-Vincent de Paul qui s'occupaient des pauvres, des malades ou de l'éducation des enfants (1). Enfin le cardinal avait encore la joie de retrouver à quelques kilomètres de Frascati, au milieu des bois, dans la célèbre abbaye de Grotta-Ferrata fondée au onzième siècle par saint Nil, les derniers moines grecs que possède encore l'Italie, ses chers basiliens, qui conservent leurs coutumes et leurs rites orientaux. Le cardinal aimait à les visiter et à étudier leur magnifique collection de manuscrits (2).

Il se plaisait à visiter ces diverses communautés et à leur prodiguer les marques de sa bienveillance, à présider les cérémonies, vêtures et professions religieuses. Il voulut même doter sa ville épiscopale d'une nouvelle communauté. Protecteur des sœurs de Saint-Charles de Nancy, il avait admiré leur dévoûment au *Manicomio* (hôpital des fous) de Rome, il les attira à Frascati où elles fondèrent une maison de retraite et un hôpital; l'œuvre prospéra et le cardinal en voyant le bien accompli, put se féliciter de sa fondation. Il parvint aussi durant son épiscopat à racheter dans sa ville épiscopale le monastère de Flavia Domitilla et à y maintenir les religieuses augustines (3).

(1) En dehors de la ville de Frascati, on trouve encore dans le diocèse à Monte Compatri des Carmes, à Rocca Priora les Scolopi, à Monte Porzio les religieux de la Croix de Saint-André. Au sommet du Monte Cavo, le plus haut pic des monts Albains, dans une position superbe, dominant les lacs d'Albano et de Némi, les Pères Passionistes avaient alors un couvent.

(2) En 1864 le cardinal Pitra avait eu l'occasion de défendre les basiliens de Grotta-Ferrata, auxquels on voulait enlever leurs coutumes et leur liturgie. Aussi le regardaient-ils comme leur sauveur.

(3) Lettre à madame l'abbesse de Sainte-Cécile, 26 mai 1880.

Un des premiers soins du cardinal Pitra en prenant possession de son nouveau diocèse avait été de réorganiser le séminaire (1). Celui de Frascati, comme la plupart des séminaires italiens, contenait en même temps les classes élémentaires et les classes élevées de philosophie et de théologie; c'est la réunion en une seule institution du petit et du grand séminaire, avec des élèves de 10 à 25 ans. Cette réunion de jeunes gens d'âges aussi différents peut présenter l'avantage d'une plus grande unité dans l'éducation; la transition est mieux ménagée, moins périlleuse entre les classes d'humanités et l'enseignement des hautes études ecclésiastiques; l'instruction jusqu'à la philosophie et la théologie est d'un esprit plus ecclésiastique et mieux ordonné en vue de ces études. Le cardinal ne prétendit pas réformer cette méthode ni importer dans sa ville épiscopale nos habitudes françaises. Mais le séminaire de Frascati était trop peu nombreux pour les besoins du diocèse; à son arrivée il contenait seulement une quinzaine d'élèves. Le cardinal Pitra eut l'idée d'y joindre un collège d'instruction secondaire. Dès la première année le séminaire attira de nombreux élèves de Frascati et des environs, et plusieurs entrèrent dans les ordres, si bien que lorsque cinq ans après le cardinal quitta ce diocèse, le nombre des séminaristes proprement dits avait plus que doublé.

Depuis plus de cinquante ans aucune retraite n'avait été prêchée à son clergé et les missions pour le peuple avaient été également négligées : il appliqua tout son zèle à attirer des prédicateurs capables de donner de solides enseignements à ses prêtres et à son peuple (2). Il voulut installer

(1) Le cardinal d'York a laissé au séminaire sa riche bibliothèque qui contient quelques manuscrits précieux, entre autres le livre d'heures de Catherine de Médicis qui fut mis dans la corbeille de noces d'Henriette d'Angleterre et passa ensuite aux Stuarts. Cf. *Art chrétien*, t. 32, 1882, *Notice sur le manuscrit inédit de la bibliothèque du cardinal d'York, évêque de Frascati*, par le Dr A. Battandier.

(2) Une de ces retraites pastorales fut prêchée par le révérendissime Zelli, abbé de Saint-Paul-Hors-les-Murs.

dans sa cathédrale conformément aux règles prescrites par le concile de Trente, un théologal chargé de faire des homélies et des conférences sur l'Écriture sainte ; son choix tomba sur don Espagnoli, jeune prêtre d'un grand talent que le peuple venait entendre avec plaisir. Ce dernier était en même temps directeur d'un vaillant petit journal, le *Corriere del Tusculo*, que le cardinal Pitra avait fondé et et qui exerca une très salutaire influence.

Pour cette œuvre de restauration, il trouva des auxiliaires dévoués dans son clergé et surtout dans le chapitre de sa cathédrale. L'administration municipale de Frascati composée alors des plus notables familles de l'aristocratie, le seconda aussi généreusement dans ses efforts (1).

Le diocèse de Frascati, quoiqu'il soit un des moins peuplés de l'Italie, a une superficie assez étendue. Le cardinal visitait les paroisses les plus pauvres et les plus éloignées, Monte Porzio, Monte Compatri, Rocca di papa, relevait les églises, et veillait à ce que partout le culte fût décemment organisé.

Dans la plupart des diocèses d'Italie où la foi est encore très vive, l'usage existe, dès que la vie d'un enfant est menacée, d'appeler aussitôt l'évêque pour lui administrer le sacrement de confirmation. Le cardinal s'acquittait de ce ministère avec un zèle admirable, prévenant au besoin le désir des parents pour aller visiter l'enfant malade dans la mansarde du pauvre ou dans la chaumière du paysan, et il se tenait à toute heure, même au milieu de la nuit, à la disposition de ses diocésains. Il trouvait dans cette œuvre de zèle une de ses plus grandes consolations d'évêque.

Telles furent les principales œuvres du cardinal durant son épiscopat de Frascati. Ces cinq années furent des plus heureuses et des plus tranquilles ; c'était comme une fraîche oasis qu'il rencontrait sur sa route à la veille des épreuves qui l'attendaient dans ses dernières années.

(1) Lettre du cardinal Pitra à dom Couturier, 27 décembre 1869. Parmi les principaux collaborateurs du cardinal, il faut citer don Francesco Giacci, chancelier de l'évêché et le chanoine Toffini, archiprêtre.

CHAPITRE XX

LA CHARGE DE CARDINAL PROTECTEUR ET LES CONGRÉGATIONS ROMAINES

Le cardinal Pitra protecteur des dames de l'Adoration réparatrice, des sœurs de Saint-Charles de Nancy; des frères de la Doctrine chrétienne et des bénédictins. — Béatification du vénérable de La Salle. — Léon XIII et l'ordre bénédictin. — Les eudistes et le vénérable Eudes. — Le vénérable Cotolengo. — Travaux du cardinal à la Propagande. — Révision des livres liturgiques des Grecs. — La congrégation de l'Index. — La *Crise de l'Eglise;* la traduction des évangiles, les manuels Bert et Compayré.

Dans les chapitres précédents, désireux de ne pas interrompre le récit de la vie du cardinal Pitra, nous ne nous sommes pas attaché à préciser la part d'influence qu'il eut dans les affaires de l'Église comme cardinal et membre de plusieurs congrégations romaines. Nous devons maintenant combler cette lacune et étudier d'abord les relations du cardinal Pitra avec les ordres religieux dont il fut le protecteur officiel et ce qu'il fit en leur faveur.

C'est la coutume dans l'église depuis des siècles que chaque congrégation religieuse se place sous le protectorat d'un cardinal.

L'ordre des mineurs franciscains fut le premier à jouir de cette faveur. Innocent III, sur les instances du fondateur saint François d'Assise, députa le cardinal Ugolin (Ugolino Conti) pour cette fonction. Peu à peu les autres ordres, jaloux de jouir des mêmes privilèges, imitèrent

cet exemple. Aujourd'hui presque toutes les congrégations ont à Rome leur cardinal protecteur, à moins que le souverain pontife lui-même ne se réserve ces fonctions, comme il est arrivé dans quelques cas (1). Le choix de ce cardinal est fait soit directement par le pape, ou le plus souvent sur la demande de la congrégation intéressée. Ce titre n'emporte pour le cardinal qui en est décoré, ni juridiction sur l'ordre religieux, ni prélature; il est seulement l'avocat, le défenseur né de l'institut auprès du pape et des congrégations romaines, il lui sert d'intermédiaire dans les affaires de quelque importance. Charge délicate qui exige en celui qui veut s'en acquitter consciencieusement autant de tact que de zèle. Il faut que le cardinal protecteur ait d'une part, assez de dévoûment et d'activité, au milieu de toutes les occupations qui se disputent son temps, pour donner une attention sérieuse aux affaires de la congrégation, quand il en est saisi, et d'autre part, assez de discernement pour éviter de s'immiscer inopportunément dans ces affaires, et de troubler le fonctionnement régulier des pouvoirs établis. Les papes dans certains cas ont dû intervenir pour régler les pouvoirs du protecteur et les contenir dans de justes limites ; nous avons conservé plusieurs bulles qui n'ont pas d'autre objet (2).

Le cardinal Pitra sut toujours éviter ces excès, et les communautés dont il a été le protecteur lui ont unanimement rendu ce témoignage.

A la mort du cardinal Chigi, l'institut de l'Adoration réparatrice du Saint-Sacrement, fondé par Mlle Théodelinde Dubouché, en religion Mère Marie-Thérèse, le demanda comme protecteur, le 26 mars 1885 (3). A cette époque, la congrégation fondée en 1848 avait atteint l'âge

(1) Par exemple, après la mort du cardinal Pitra, pour les bénédictins de la congrégation de France.

(2) Cf. Luca, *Cardinal pratico*, cap. xv, *Cardinali Protectori;* Thomassin, *De vet. et nova eccl. disc.*, t. I, l. II, c. 114, p. 11.

(3) Mgr d'Hulst, *Vie de la Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice*, 4e édition, 1887, Paris.

adulte ; elle s'était développée et possédait déjà en France cinq maisons florissantes. La Mère Marie-Thérèse était morte, laissant une œuvre solidement établie, animée d'un profond esprit de foi, des filles ferventes et dévouées. Néanmoins la congrégation n'avait pas encore passé par les trois degrés que doivent gravir les congrégations qui se fondent, avant d'être pleinement reconnues par l'Église. Après un premier bref laudatif obtenu en 1853, elle avait reçu une seconde approbation en 1866. Ce n'est que vingt ans plus tard, après avoir donné de nouvelles preuves de force et de vitalité, qu'elle obtint une troisième et définitive approbation, le 7 janvier 1887, sous le protectorat du cardinal Pitra, et grâce en partie à son influence. La supérieure générale était alors la Mère Anne de Saint-François de Sales, digne héritière de l'esprit et des vertus de la fondatrice, et qui avait toute la confiance du cardinal Pitra. « J'ai toujours eu pour règle, lui écrivait-il, de passer par la voie hiérarchique et de ne toucher à aucune affaire gracieuse ou contentieuse sans être d'intelligence avec les supérieurs majeurs (1). » Parole sage et prudente qu'on ne saurait trop admirer et qui fut la règle de sa conduite. L'institut de la Réparation ne lui donna guère que des consolations ; pendant les quelques années qu'il en fut protecteur, peu d'affaires nécessitèrent son intervention. Il approuvait pleinement le but de cette congrégation qui est de réparer par la prière et l'immolation les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans le sacrement de l'Eucharistie.

Il fut le protecteur d'une autre congrégation française, celle des sœurs de Saint-Charles de Nancy. Fondées dans cette ville au dix-septième siècle par Joseph Chauvenel, avocat au parlement de Metz, les religieuses de Saint-Charles se livrent à toutes les œuvres de miséricorde, en particulier au soin des infirmes et des aliénés, et à l'éducation des enfants. Elles se sont reconstituées après la Révolution

(1) Lettre du 12 juin 1885. Ces lettres nous ont été communiquées avec le plus bienveillant empressement par la T. R. M. supérieure générale, à la maison-mère de la rue d'Ulm.

et répandues dans les diverses contrées de l'Europe. Le cardinal Pitra, qui les avait vues à l'œuvre au *manicomio* de Rome et avait admiré leur dévoûment, voulut les avoir dans son diocèse de Frascati. Il ne recula devant aucun sacrifice pour les y attirer et leur confia un hospice d'aliénés et une maison de retraite (1). Il porta toujours le plus vif intérêt à cette communauté et prit soin de ses progrès spirituels, plus encore que de son établissement matériel.

L'institut des Frères de la Doctrine chrétienne a une tout autre importance par le nombre de ses sujets et l'ensemble des œuvres qu'il embrasse, que les congrégations dont nous venons de parler. C'est la plus nombreuse des congrégations religieuses ; elle compte aujourd'hui environ douze mille membres.

C'est en février 1870 que le cardinal Pitra fut nommé protecteur de ce florissant institut. Voici le témoignage précieux que rendait après sa mort le procureur général à Rome des Frères de la Doctrine chrétienne : « Il portait beaucoup d'intérêt à notre institut et en suivait avec satisfaction le développement... Il ne s'immisçait en aucune manière dans l'administration de l'ordre, mais nous pouvions compter sur son intervention toutes les fois qu'elle nous paraissait utile ; cette intervention dans les cas difficiles a été couronnée d'un plein succès... Son Éminence avait pour notre institut un cœur de père, il se réjouissait de nos succès, s'attristait de nos malheurs et nous témoignait en toute circonstance la plus vive affection » (2).

Quand le cardinal Pitra, en 1875, fit son voyage en France, il voulut visiter à Paris la maison-mère de la rue Oudinot. Le Très Honoré frère Irlide venait d'être nommé supérieur-général depuis quelques mois. C'était pour la première fois, après deux siècles d'existence, que l'institut recevait dans la maison chef-lieu de l'Ordre, son cardinal

(1) Lettre à Mme l'abbesse de Sainte-Cécile, 10 février 1882.
(2) Lettre du Frère procureur général de Rome.

protecteur. Aussi le supérieur général voulut-il donner à cette solennité le plus grand éclat et prouver au prince de l'Église la reconnaissance de l'institut pour les services rendus. Quand le cardinal Pitra arriva à la maison-mère, le 16 août à 10 heures du soir, plus de cinq cents frères étaient réunis pour l'accueillir dans la cour d'entrée brillamment illuminée. Pendant les huit jours qu'il y demeura, les fêtes se succédèrent sans interruption, et le cardinal put se rendre compte par ses propres yeux de la prospérité et de la discipline de l'Ordre (1).

Une grande joie était réservée à son protectorat, la béatification du fondateur de l'institut, le vénérable de La Salle. Avant même d'être le protecteur des Frères de la doctrine chrétienne, le cardinal Pitra avait été choisi comme *ponent* dans la cause du fondateur (2). On sait qu'on appelle ainsi dans les congrégations romaines celui qui est chargé par le cardinal-préfet d'étudier de plus près la question soumise à la congrégation, d'avoir en main les dossiers de la cause ou *ponenza*, d'où le nom de ponent qui lui a été donné. On peut assimiler son rôle à celui du rapporteur dans nos parlements; il présente l'affaire, expose les arguments et dans la discussion, il répond aux objections. On comprend par là que le cardinal ponent a la principale part d'influence dans la cause qui lui est confiée; son avis est le plus souvent prépondérant auprès des autres cardinaux qui s'en rapportent volontiers à son jugement. Cette observation est vraie surtout quand celui qui remplit ces fonctions est apprécié comme l'était le cardinal Pitra, pour sa vaste science, sa puissance de travail et le souci qu'il apportait à l'étude des moindres affaires.

C'est donc dans une certaine mesure à son influence

(1) Cf. *Notice biographique sur le T. H. frère Irlide*. Versailles, 1884, pp. 61-63.

(2) Cf. les positions de la cause, *Rothomagen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei J.-B. de La Salle*. Positio super virtutibus. Emo ac Rmo Dno J.-B. Pitra relatore. Romæ, 1869, et les autres positions.

qu'est due la béatification du Vénérable de La Salle. A l'occasion des fêtes qui eurent lieu en février et avril 1888 à Saint-Louis-des-Français, il accepta malgré ses infirmités et son mauvais état de santé, de présider une des cérémonies du *triduum*, et la fatigue extrême qu'il en ressentit accéléra sans doute la marche de la maladie qui l'enleva (1).

Comme il est naturel, ce fut l'ordre bénédictin et la congrégation dont il était membre qui devaient, avant tous les autres, bénéficier de son influence. Il était de fait leur protecteur avant de l'être officiellement. Après la mort du cardinal Antonelli et sur la demande de l'abbé de Solesmes, dom Charles Couturier, il hérita du titre pour les Bénédictins de la congrégation de France, le 3 février 1877; c'était une dérogation à la coutume, car en général le cardinal-protecteur n'est pas pris dans la même famille religieuse. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que cette exception était heureuse et qu'elle fut féconde en bons résultats. Élevé à la grande école de dom Guéranger, le cardinal Pitra avait appris auprès de lui à connaître la tradition monastique, et les principes qui doivent présider au développement de la vie bénédictine. Il eut plus d'une fois à défendre ces notions.

Nous avons déjà parlé des services qu'il rendit à sa famille religieuse jusqu'à la fin du pontificat de Pie IX. Le successeur de ce pontife, dès les premiers jours de son règne, témoigna une grande bienveillance à l'ordre bénédictin. Dans une audience du 30 juillet 1878, le cardinal Pitra lui ayant fait hommage d'un exemplaire des principaux ouvrages composés à Solesmes, le Saint-Père voulût bien s'exprimer avec éloge sur l'œuvre théologique et scientifique de la congrégation française. « Cher cardinal, lui dit-il au cours de l'entretien sur un ton de voix grave et presque solennel, il me semble souvent entendre une

(1) *Béatification du Vénérable J.-B. de La Salle*, 3 vol. in-8°, Paris, à la Procure générale des Frères, 1888-1889; tome II, p 90 et Lettre du cardinal Pitra à dom Couturier, 1er mars 1888.

voix de Dieu qui me dit : Songe aux ordres religieux! ils ont reçu la vie de l'Église, l'Église peut et doit la leur rendre. Plus les temps sont mauvais, plus il faut leur tendre la main à tous, aux anciens comme aux nouveaux, tous sont nécessaires au nord comme au midi, en orient comme en occident. Je dois penser même à ces vieux Basiliens dont vous aviez à vous occuper hier à la Propagande ; et là, que de souffrance, que de plaies profondes! Quant à l'Ordre de saint Benoît, la sève n'est pas épuisée dans ce vieux tronc, vous le prouvez » (1).

Le cardinal Pitra a rapporté un autre entretien dans lequel Léon XIII lui disait : « Je songe souvent à ce grand ordre. Après tant de services, il peut encore en rendre de très grands. C'est l'ordre qui partout a le plus de prestige. Je l'ai remarqué partout jusqu'en Orient. La grande église des catholiques à Constantinople est toujours celle de Saint-Benoît. J'ai surtout besoin de vous en Grèce. Des moines noirs de l'ancien ordre et des moines savants feraient tomber toutes les barrières ; tout semble s'ébranler pour préparer ce mouvement. » Le Pape parlait aussi de son dessein de fonder un grand monastère pour préparer des ouvriers à cette œuvre (2). Dans une autre audience le Saint Père exprimant le même désir ajoutait : « Voici que je reçois une lettre d'un vieil évêque qui nous est inconnu. Il demande qu'on lui envoie des moines noirs et déclare qu'il n'y a rien à faire en tout l'orient, tant qu'on n'y enverra pas les moines de Saint-Benoît (3). »

Nous osons à peine nous associer à ces espérances du chef de l'église ; il nous plaît cependant de les rapporter comme un témoignage de confiance dont un ordre religieux a le droit d'être fier.

Pour joindre l'exemple à la parole, Léon XIII s'efforçait de reconstituer à Rome le collège bénédictin de Saint-

(1) Lettre du cardinal Pitra à dom Couturier, 30 juillet 1878.
(2) Lettre à dom Couturier, 8 novembre 1883.
(3) Lettre à madame l'Abbesse de Sainte-Cécile, 31 décembre 1884.

Anselme, sous la direction du révérendissime abbé Berardi, et de lui donner une vie nouvelle ; en même temps il confiait aux pères Tosti, Palmieri, Anselme Caplet, et aux bénédictins de Saint-Callixte, le soin de fonder une école de paléographie attachée aux archives du Vatican, qui venaient d'être ouvertes au public.

Mais en France les bénédictins ne pouvaient guère songer à concourir à ces grands desseins. La guerre leur était déclarée par le gouvernement et la tranquille possession de leur domicile ne leur était même pas assurée. Au mois de novembre 1880, ils étaient expulsés de leurs abbayes par la force publique, au milieu de scènes qui rappelaient les époques de barbarie. Les premiers sentiments du cardinal Pitra se traduisirent par un cri de douleur et d'indignation dans cette lettre au père abbé de Solesmes :

« Cher révérendissime, je n'ai pas le courage de vous écrire longuement, mais après avoir lu dans les journaux la scène de dévastation de notre cher Solesmes, je ne puis que m'associer à vos angoisses, vous plaindre et vous féliciter avec tous les amis des moines. Entre tous ces récits navrants qui nous accablent, vous avez su prendre votre place en fils des vieux moines, en hommes de prière et d'indomptable courage. Loin d'être découragé, j'en tressaille d'espérance et je répète avec vous *non moriar sed vivam et narrabo opera Domini* » (1).

Deux ans plus tard, en mars 1882, les mêmes scènes se renouvelaient à Solesmes et l'abbaye occupée par une brigade de gendarmerie, était mise sous un séquestre qui, à l'heure où nous écrivons, n'est pas encore levé (2).

Dans ces circonstances le cardinal Pitra montra à l'égard de ses anciens confrères le plus entier dévoûment. Il usa à

(1) Lettre à dom Couturier, novembre 1880.

(2) Sur ces événements, voir le livre de M. Cartier, *Les moines de Solesmes, Expulsions du* 6 *novembre* 1880 *et du* 22 *mars* 1882. Solesmes, 1882.

Rome et en France de son influence auprès de ses amis pour les faire intervenir en faveur des moines expulsés et si ses efforts ne furent pas couronnés de succès, il ne faut l'attribuer qu'aux mauvaises dispositions d'un gouvernement qui a perdu les plus élémentaires notions de justice.

Il serait difficile de raconter en détail tous les services que le cardinal Pitra rendit à la congrégation bénédictine de France. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence le zèle qu'il mit à appuyer les démarches faites au nom de cette congrégation en 1876 pour obtenir que les abbés élus par les communautés françaises fussent directement confirmés par le Souverain Pontife. Deux ans plus tard, après le chapitre général de 1878, un moine de Solesmes, dom Guépin, fut envoyé à Rome pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de ces décrets qui remettaient en vigueur les anciennes traditions bénédictines sur la perpétuité des abbés, la composition des chapitres généraux, et l'érection des noviciats dans les monastères. Grâce à l'appui du cardinal Pitra et à sa propre habileté, dom Guépin obtint un plein succès dans toutes ces négociations.

Le cardinal témoigna le même intérêt aux familles bénédictines de Stanbrook, en Angleterre, et de Sainte-Cécile de Solesmes, dont il fut aussi le protecteur. Ces deux monastères eurent plusieurs fois à se louer de ses services et rendent le plus éclatant témoignage à sa bonté et à son dévoûment (1).

Dans la vie du père Libermann, à l'occasion du séjour de ce dernier à Rennes, au noviciat des Pères Eudistes, le cardinal avait exprimé sa bienveillance pour cette congrégation (2). Il devait quelques années plus tard en devenir le protecteur. Pour définir son rôle, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'emprunter les paroles mêmes du

(1) L'ordre des Cisterciens eut encore le cardinal pour protecteur, mais les trappistes quoique appartenant à l'ordre cistercien, avaient un protecteur spécial.

(2) *Vie du père Libermann*, 1re édition, 1855, liv. III, ch. III et surtout 3e édition, 1882, liv. III, ch. II et III.

T. R. P. Ledoré, supérieur général des congrégations du Saint Cœur de Jésus et de Marie. « Sa mort, dit-il dans une circulaire envoyée à tous les membres de son institut, sa mort sera un deuil général... Mais pour nous le sacrifice sera plus sensible encore. La congrégation de Jésus et Marie perd en effet dans sa personne un protecteur et un père. Depuis de longues années le cardinal avait accepté d'être près de nous le représentant autorisé du Souverain Pontife, et c'est lui qui dans toutes les circonstances se faisait à Rome notre guide, notre conseil, et au besoin notre défenseur. A la sacrée congrégation des évêques et réguliers il appuyait nos demandes et son intervention n'a pas été étrangère à l'approbation définitive de nos constitutions. Dans les circonstances délicates il se fit notre intermédiaire auprès du Souverain Pontife et c'est en grande partie à son action que nous devons l'estime et la bienveillance si paternelle que notre Saint Père le pape Léon XIII n'a cessé de nous témoigner. Toujour il accueillait ses *chers eudistes* avec une bonté pleine d'affabilité; et ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur de le voir à Rome, dans son palais de saint Calliste, peuvent dire l'affection et l'empressement avec lesquels ils étaient reçus et l'intérêt avec lequel il s'informait près d'eux de tout ce qui pouvait nous concerner » (1).

Le cardinal eut aussi le bonheur de travailler comme ponent à la béatification du fondateur de cette congrégation, le vénérable P. Eudes. Il s'en occupa pendant près de vingt ans. C'est lui qui rendit compte à la Sacrée Congrégation des premières procédures faites à Bayeux, et qui en 1874 obtint le décret conférant à Jean Eudes le titre de vénérable; c'est encore le cardinal Pitra qui prépara le rapport d'après lequel la Congrégation rendit un jugement favorable sur l'orthodoxie, assez discutée jusqu'alors, des ouvrages du vénérable. C'est à sa requête enfin que Rome

(1) *Lettre aux Pères de la congrégation des S. S. Cœurs et aux sœurs de l'ordre de N.-D. de charité, du Refuge et du Bon Pasteur*, 12 février 1889. Paris, Impr. Mersch.

ordonna de poursuivre le procès commencé à Bayeux sur la vie et les travaux du serviteur de Dieu (1).

Ce rôle de rapporteur il eut à le remplir encore dans les causes de plusieurs autres saints personnages dont le procès suit son cours à l'heure actuelle, comme le P. Muard, Charles de Setia, Louis-Marie Baudoin, Beatrix d'Ornacieux, Benigne Joly, Reginald de Condé et de quelques autres (2).

Du reste, il ne suffisait pas qu'une cause lui fût confiée pour qu'il se crût obligé de la défendre ; il mettait au-dessus de toute considération les droits de la vérité et plus d'un procès de béatification a dû aux difficultés qu'il a soulevées, d'être remis à l'examen ou même d'être arrêté.

Lorsque la cause du vénérable Cotolengo fut introduite, le défenseur, ému de la réputation de sévérité du cardinal Pitra, vint le trouver dans le dessein de le prévenir favorablement, et, s'il y avait lieu, de répondre à ses objections.

Or, le vénérable serviteur de Dieu avait fondé autour de lui des œuvres de tout genre, pour les pauvres, les ma-

(1) Cf. La lettre circulaire citée dans la note précédente et le R. P. Ledoré, *Les Sacrés Cœurs et le vénérable Jean Eudes*, 1891, 2 vol. in-8°, Paris, p. XX et XXXI.

(2) Pour chacune de ces causes, il est d'usage de faire imprimer à Rome les dossiers qui sont ensuite distribués aux cardinaux membres de la S. C. des rites. La bibliothèque de Solesmes possède une précieuse collection de ces *positions* envoyées par le cardinal Pitra et dont quelques-unes sont enrichies de notes de sa main. C'est le lieu de rappeler l'intervention du cardinal Pitra pour l'obtention de l'office du B. Urbain V, de celui de S. Marie-Françoise des plaies de N. S., de l'office de N. D. de Lourdes, etc. Au sujet des canonisations qui eurent lieu sous Pie IX de S. Josaphat, Pierre d'Arbues, les martyrs de Gorcum, Paul de La Croix, Léonard de Port-Maurice, Marie-Françoise des plaies de N. S., Germaine Cousin, on peut voir l'opinion favorable du cardinal Pitra rapportée dans l'ouvrage du cardinal Bartolini, *Commentaria actorum omnium canonizationis Sanctorum Josaphat, Petri de Arbues*, XIX *martyrum Gorcomiensium, Pauli a cruce, Leonardi a Portu Mauritio, Mariæ Franciscæ a vulneribus D. N. J. C., Germanæ Cousin*, 1868, in-folio, Romæ, t. I, à la p. 295, et t. II, p. 37.

lades, les enfants. Il avait jeté l'argent sans compter, laissant à la Providence le soin de payer ses dettes. Au moment de sa mort, le passif s'élevait à 500,000 francs. C'était une grave objection que l'on ne pouvait manquer de soulever dans le procès. Le défenseur entame son plaidoyer; ses arguments sont écoutés par le cardinal Pitra dans un silence glacial. Puis il prend la parole, rétablit l'objection dans toute sa force, presse l'avocat qui résiste faiblement, et enfin de son accent le plus sévère : « Seigneur avocat, dites-moi devant Dieu si vous oseriez paraître à son tribunal avec 500,000 francs de dettes hypothéqués sur la Providence? » L'avocat se trouble, et, pendant qu'il cherche une réponse, le cardinal reprend devant son interlocuteur interdit : « Mais vous oubliez donc que le saint homme est mort dans la plus joyeuse sérénité. C'est qu'il voyait dans la lumière de Dieu toutes ses dettes payées, comme elles le sont, comme elles le furent rapidement avec le plus splendide développement de son œuvre. » L'avocat remercia, et, au congrès des cardinaux, il ne manqua pas de se servir de l'argument. On voit que si, dans certains cas, le cardinal Pitra a rempli à la Congrégation des rites le rôle de celui qu'on appelle vulgairement l'avocat du diable, dans d'autres il s'est fait l'avocat des saints (1).

Il nous reste maintenant à parler plus en détail des travaux accomplis par le cardinal Pitra dans les autres congrégations romaines. C'est, nous l'avons dit, pour les cardinaux de curie une des fonctions les plus graves et les plus absorbantes de leur vie. Le cardinal Pitra, pour sa part, avec le soin scrupuleux qu'il apportait dans l'étude des affaires, voulait se rendre compte des moindres détails et passait souvent de longues heures à étudier un dossier ou à élucider une affaire. « Je suis accablé d'affaires urgentes, écrit-il un jour; une seule de la Propagande a pris et prendra au moins dix séances de quatre ou cinq heures

(1) Lettre à madame l'Abbesse de Sainte-Cécile, 11 juillet 1877.

chacune, où je dois prendre une part considérable. Voilà ce que j'appelle, s'il plaît à Dieu, mon premier purgatoire » (1).

Avant le seizième siècle, les affaires religieuses qui de tout temps ont afflué à Rome, se traitaient par le Pape avec le concours de tous les cardinaux de curie réunis en assemblée ou consistoire public.

Paul III établit contre le protestantisme qui menaçait de s'infiltrer dans les états de l'Eglise, une congrégation dite de l'Inquisition ou du Saint-Office, composée seulement de quelques cardinaux qui furent spécialement chargés d'examiner les erreurs et les personnes. Grégoire XIII marcha dans la même voie et chercha à réunir quelques cardinaux en assemblée spéciale. Mais ce fut Sixte-Quint, avec son génie pratique et organisateur, qui devina l'avantage des congrégations, en multiplia le nombre et leur donna un caractère permanent. C'est lui qui a doté le gouvernement de l'Eglise de ce puissant mécanisme administratif, que ses successeurs n'eurent plus qu'à perfectionner et qui régit aujourd'hui encore l'Eglise (2). A partir de cette époque, au lieu de traiter les affaires de l'Eglise en assemblée publique, les cardinaux se réunirent par groupes ou congrégations, et, assistés de leurs assesseurs, ils délibérèrent en secret. Un double avantage était atteint du même coup ; le secret du vote rendit aux cardinaux l'indépendance, dont ils ne jouissaient pas toujours en consistoire, surtout à cette époque où tant d'intérêts politiques étaient en jeu dans le Sacré-Collège et où plusieurs cardinaux étaient membres des familles régnantes; de plus, la nouvelle organisation, en divisant le travail, permettait de grouper les cardinaux d'après leurs aptitudes particulières.

(1) Lettre à dom Couturier, 9 mars 1877. Dans une autre lettre il écrit : « Ce matin revenait au Vatican une quatorzième et dernière consultation sur un concile, qui m'a obligé depuis deux ans de disserter chaque fois quatre ou cinq heures sur les points les plus épineux de la discipline ecclésiastique. » Au même, 30 juillet 1878.

(2) Cf. le baron de Hübner, *Sixte-Quint*, t. II, l. v.

La fameuse bulle de Sixte-Quint *Immensa æterni Dei*, du 22 janvier 1587, créait quinze congrégations de cardinaux chargés de l'expédition des affaires de l'Eglise, elle leur attribuait la juridiction compétente, fixait leur composition et la procédure qu'elles devaient suivre.

Sur les vingt congrégations actuellement en exercice à Rome, le cardinal Pitra faisait partie des six suivantes: l'Index, les Rites, l'Examen des Evêques, les Evêques et Réguliers, les Etudes et la Propagande (1).

Cette dernière, une des plus puissantes congrégations romaines, réclamait du cardinal Pitra une collaboration active. Instituée en 1622 par Grégoire XV, elle a pour objet de s'occuper des missions catholiques dans les pays de rite latin et dans ceux de rite oriental. De là deux sections, dont chacune en réalité forme une congrégation spéciale avec son préfet, son secrétaire, ses cardinaux et son personnel distinct. La section du rite oriental comprend les Grecs, les Arméniens, les Coptes, les Chaldéens, les Syriens. A cette section est attachée une commission, dont le but est de veiller à la correction et à l'impression des livres liturgiques. C'est à ce travail, on se le rappelle, qu'avait été appliqué dom Pitra dès son arrivée à Rome, en 1858. Devenu cardinal, il fut nommé *ponent* dans cette cause et s'y adonna avec le plus grand zèle. Ses voyages et ses relations avec le monde oriental lui avaient démontré la nécessité d'une révision sérieuse de ces livres liturgiques dans lesquels les hérétiques et les schismatiques s'efforcent de

(1) Avant l'invasion piémontaise, il y avait un bien plus grand nombre de Congrégations; plusieurs ont cessé d'exister ou n'existent plus que de nom, n'ayant plus d'attributions dans l'état actuel des choses, par exemple celle *del buon Governo* ou celle *della segnatura di Gracia*. Nous avons parlé ci-dessus des travaux du cardinal dans la Congrégation des rites et dans celle des évêques et réguliers. Quant à celle de l'examen des évêques, c'est une de ces Congrégations dont les attributions ont été dévolues à d'autres personnages et qui ne donnent plus guère à ceux qui en sont membres qu'un titre honorifique.

glisser leurs erreurs. Le cardinal racontait qu'il avait souvent rencontré des exemplaires où l'on avait opéré certaines soustractions, d'autres où l'on avait fait des additions, entr'autres celle d'un office de Photius, le patriarche du schisme grec (1). Une révision, en même temps philologique et dogmatique, était donc nécessaire. En 1886, douze volumes des Ménées avaient été corrigés et édités par ses soins, et, à la veille de sa mort, il revoyait les épreuves du vingt-deuxième et dernier livre liturgique des Grecs (2). Le cardinal Pitra espérait soumettre à la même révision les livres liturgiques de la Russie et des pays slaves, de la Syrie, de l'Arménie, et, en général, de toutes les chrétientés orientales; il avait amassé sur ce sujet, dans ses voyages, un grand nombre d'observations intéressantes, mais le temps ne lui en fut pas donné (3).

C'est peut-être à la congrégation de l'Index que le cardinal Pitra a exercé une plus grande influence, au moins pour les livres français dont il suivait la publication avec un vif intérêt. Mais par respect pour la loi du secret qui s'exerce sur tous les actes de cette congrégation, nous croyons de notre devoir de ne pas profiter des révélations que nous livre la correspondance du cardinal, si ce n'est pour des causes dont le détail a déjà été porté à la connaissance du public.

L'Eglise a, dès la plus haute antiquité, exercé sur les livres son droit de révision, d'approbation ou de condamnation ; ce droit d'interdire à ses fidèles la lecture de certains livres comme dangereux pour leur foi, n'a guère été

(1) Lettre à dom Couturier, 19 mars 1876.

(2) Il n'est que juste de nommer ici le collaborateur le plus actif du cardinal dans cette œuvre, M. Henri Stevenson senior. Dans cette réédition, les hymnes grecques ont été divisées et accentuées conformément aux règles découvertes par le cardinal Pitra.

(3) Lettre à l'abbé Davin, 9 octobre 1876. Sur ce point et sur tout ce qui concerne les congrégations romaines, nous devons un bon nombre de renseignements à un des secrétaires du cardinal Pitra, Mgr Félix Grimaldi.

contesté à l'Eglise que par ceux qui nient sa mission sur la terre. Ceux qui reconnaissent son institution divine, pourraient-ils lui contester le droit de veiller sur la foi de ses enfants et d'écarter d'eux le danger des mauvaises lectures? La congrégation de l'Index, dont la première ébauche remonte à S. Pie V, n'a été définitivement organisée et pourvue de tous ses organes que sous Sixte-Quint, comme les autres congrégations (1).

Au moment du conclave parut une brochure, la *Crise de l'Eglise*, sorte « de programme du catholicisme libéral », comme l'a appelée le cardinal Pie, dans laquelle l'auteur attaquait sans ménagements les actes de Pie IX et la direction qu'il avait imprimée à l'Eglise ; en même temps, préjugeant le vote des membres du conclave, il traçait à l'élu supposé une ligne politique et religieuse en contradiction avec celle de son prédécesseur. Le scandale fut grand parmi les cardinaux à qui la brochure avait été secrètement distribuée. Après le conclave, elle fut déférée à l'Index et condamnée sur le rapport du cardinal Pitra (2).

Parmi les autres condamnations qu'on a attribuées à son intervention, nous devons dire un mot aussi de celle de la *Traduction des Evangiles*, par M. Henri Lasserre, à cause du bruit qui s'est fait sur cette question et parce que l'auteur a porté lui-même ou laissé porter sa cause devant le public. Il est exact que le livre a été condamné à la suite du rapport du cardinal Pitra, mais il est faux que l'ouvrage ait été dénoncé par lui à l'Index. Pour l'affirmer comme on l'a fait, il faut ignorer les règles de cette con-

(1) Bouix, *de Curia romana*; Baillès, *L'Index des livres prohibés*, Luçon 1852, in-8°.

(2) Cf. l'abbé U. Maynard, *Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien*, in-8°, 1884, pp. 358-360. La brochure, la *Crise de l'Eglise*, publiée sans nom d'auteur ni d'imprimeur, a été, on le sait, attribuée à l'abbé Guthlin, sous l'inspiration de Mgr Dupanloup. L'assertion n'a pas été démentie. Tous ces faits sont confirmés par des lettres du cardinal Pitra à l'abbé J. Morel, 8 juillet 1878, et à dom Couturier, 30 juillet 1878.

grégation, d'après lesquelles les dénonciations ne sont pas faites par les cardinaux membres de l'Index. Au lieu de chercher les motifs de l'opposition du cardinal à ce livre, dans les défauts mêmes ou les erreurs de la traduction, on a prétendu qu'en principe le cardinal était hostile à toute idée de traduction de la Bible. Pour le prouver, on a cité de prétendus articles contre la lecture de la Bible par les fidèles. Mais cette assertion est également erronée; les articles auxquels on fait allusion sont ceux sur l'*Eglise romaine et la Sainte Bible*, et sur la *Lecture de la Sainte Bible en langue vulgaire*. Or il y est question de tout autre chose que de cette thèse (1). Mais quand même le cardinal Pitra eût dénoncé le livre à l'Index, on ne saurait condamner cet acte comme entaché de délation. Pour juger avec l'esprit de l'Eglise, il faudrait plutôt y voir un acte de religion et de sollicitude pour les intérêts de la foi, inspiré par l'amour de la vérité. Les conclusions du rapport de dom Pitra ont du reste été confirmées après l'examen sérieux auquel la traduction des Evangiles a été soumis une seconde fois.

Lorsqu'en 1881 parurent presque simultanément les *Manuels d'instruction civique* de MM. Compayré et Paul Bert, ils furent dénoncés au tribunal de l'Index et condamnés. Les auteurs, en effet, ont condensé dans ces livres avec des procédés différents, mais à dose à peu près égale, l'esprit et les maximes de la révolution, et, sous couleur de morale civique, ils arrivent à inspirer aux enfants une haine égale contre l'ancienne France, en essayant de dé-

(1) Voyez plus haut p. 115 ; la *Lecture de la sainte Bible en langue vulgaire* n'est que le compte rendu d'un ouvrage de Mgr Malou. M. Lasserre ajoute que ces articles ont paru dans l'*Observateur catholique*; c'est l'*Auxiliaire catholique* qu'il faut lire. Il est également inexact que la collection ait été mise à l'Index le 6 décembre 1855 et le 7 juillet 1859. Les mémoires d'où ces accusations sont tirées ont été imprimés en 1891 et communiqués à un assez grand nombre de personnes. Il faut du moins féliciter l'auteur de ne les avoir pas lancés dans le public.

montrer que la civilisation et la vraie liberté datent de 1789. Le cardinal Pitra, qui avait employé son influence à obtenir cette double condamnation, en attendait un grand bien. Plusieurs évêques lui avaient fait espérer que ce serait le commencement d'une résistance sérieuse aux lois scolaires, que les catholiques de France, comme avaient fait ceux de Belgique, s'uniraient sur ce terrain pour opposer à leurs adversaires un *non possumus* énergique, qui les eût peut-être arrêtés dans la voie de la persécution, mais ses prévisions furent trompées. Ce mouvement parti de Rome ne fut pas suivi en France. Il se trouva même des catholiques pour blâmer ces condamnations et les lois scolaires s'appliquèrent partout presque sans résistance (1).

(1) Lettres à dom Couturier, 1881 et 1882, surtout 15 décembre 1882 et 3 novembre 1886.

CHAPITRE XXI

LE CARDINAL PITRA, ÉVÊQUE DE PORTO

L'évêché de Porto. — Les épreuves. — Lettre à un journaliste hollandais de l'*Amstelbode*. — Blâme du Souverain Pontife. — Soumission du cardinal. — Mort de la mère Eulalie Pitra. — Jubilé du cardinal. — Jubilé de Solesmes. — Jubilé de Léon XIII. — Théodore Prodrome et les mélodes. — Derniers travaux. — Derniers jours. — Mort (1884-1889).

Le voyageur qui sort de Rome à l'ouest par la *porta Portese*, sur la rive droite du Tibre, et qui suit l'ancienne *via Portuensis*, arrive, après une marche de quelques heures, dans une plaine déserte et désolée, située dans le delta du Tibre et formée en majeure partie par ses alluvions. C'est à peine si quelques arbres, quelques bouquets de pins viennent égayer ce triste horizon. Une ferme, le bâtiment de l'évêché, quelques masures malpropres, des ruines sur les bords d'un des bras du fleuve, c'est tout ce qui reste aujourd'hui de Porto, le fameux *Port de Trajan*, construit par cet empereur pour remplacer le port d'Ostie, comblé par les ensablements du Tibre. Il devint bientôt, comme l'avait été Ostie, le grand port de Rome où mouillaient les vaisseaux qui, de toutes les villes maritimes de la Méditerranée, apportaient à la ville Eternelle le tribut des richesses du monde.

Depuis l'époque de Trajan, la mer a encore reculé de trois kilomètres, emportant avec elle sur d'autres rives le

commerce et l'activité qui avaient fait de Porto une ville puissante et riche; funeste isolement, première cause d'une décadence que les incursions des Sarrasins allaient précipiter (1).

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que le cardinal Pitra avait été sacré évêque. Il s'était attaché à son peuple; il aimait à revenir à Frascati, et les mois passés au milieu du calme et de la solitude de son évêché lui paraissaient les plus heureux de sa vie de cardinal. De son côté, la population lui était reconnaissante de son zèle et de son dévoûment aux intérêts du diocèse. Aussi, ce fut pour lui une véritable douleur, un déchirement de cœur quand il fallut s'en séparer. Trois cardinaux évêques venaient d'être presque simultanément enlevés par la mort en l'année 1884, et, parmi eux, le doyen du sacré-collège. Le cardinal Sacconi, alors évêque de Porto, lui fut donné comme successeur à Ostie, tandis que le cardinal Pitra, devenu sous-doyen, devait opter pour le siège de Porto et sainte Rufine (2). Avant de partir, il visita une dernière fois toutes ces communautés où on avait appris à l'apprécier et à l'aimer; il fit ses adieux à son clergé et au peuple qui perdait en lui un vrai pasteur. Hommes, femmes et enfants témoignaient hautement leurs regrets; on lui fit cortège depuis le palais épiscopal jusqu'aux dernières maisons de la ville; là, on s'agenouilla pour lui demander une fois encore sa bénédiction, et sa voiture s'engagea dans la voie tusculane qu'il avait si souvent parcourue pour se rendre de Rome à son évêché (3).

(1) Nibby, *Della via Portuense e dell' antica città di Porto*, Roma, 1827, in-8°; du même, *Analisi storico-topografico della carta de' dintorni di Roma*, ediz. 2, t. II, p. 608, Roma, 1848, in-8°; Westphal, *Die römische Kampagne*.

(2) Sainte Rufine est la patronne d'une église-cathédrale et d'un évêché autrefois célèbre, celui de *Silva Candida*, aujourd'hui réuni à celui de Porto. Cf. B. Piazza, *la Gerarchia cardinalizia*, Digressione VI, *Del vescovado delle sante Ruffina e Seconda*.

(3) Le cardinal eut pour successeur à Frascati le cardinal Howard,

Il fut institué évêque de Porto le 12 avril 1884 par Léon XIII ; son option remontait au 24 février. Il avait, depuis de longues années, la coutume d'inscrire sur son *ordo* les dates mémorables de sa vie, avec une sentence ou un texte tiré de la sainte Ecriture comme un résumé de ses impressions. Celle du 24 février est suivie de ces paroles : *vox clamantis in deserto*, voix de celui qui crie au désert. Le premier aspect de ce nouveau territoire soumis à sa juridiction est bien celui d'un désert. Le diocèse, qui compte à peine six mille habitants disséminés en vingt paroisses, a une superficie de cent cinquante kilomètres de long sur trente de large ; cette vaste étendue de terrain, assez bizarrement découpée, s'étend de Cività-Vecchia jusqu'au pied du Soracte, de l'autre côté de Rome ; une partie de la population est nomade ; quelques-uns des habitants se louent pour les travaux de la campagne, la plupart sont pasteurs ; le visage pâle et amaigri, les yeux brillants d'un éclat maladif, ils portent sur leurs traits tous les signes de cette fièvre qui dévore les habitants de la campagne romaine, de cette *malaria* qui sévit plus cruellement que nulle part ailleurs vers les embouchures du Tibre. Errant avec leurs troupeaux de chèvres et de moutons dans ces vastes

ancien *horse guard* de la reine Victoria, de la famille de Norfolk, arrière petit-neveu de Catherine, cinquième femme de Henri VIII.

Voici les adieux que le cardinal Pitra adressait quelques jours plus tard à son église de Frascati dans sa lettre pastorale de Porto :

« Sed priusquam ad vos me in hoc sermone convertam, quales futuri sint mei in vos animi sensus, aptius significare nequeo, quam supremum vale et ultima dando verba Tusculanæ Ecclesiæ, quam ego quidem mærens, nec nisi ita volente Deo, desero et dimitto, si quidem menti meæ eadem subeunt, quæ magnus ille Nazianzenus sentiebat, dum suam in Constantinopoli Anastasiam extremum salutaret.

« Vale ergo, Anastasia » mea, Tusculana sponsa, jam non mea, « nova Silo in qua primum arcam fiximus, » altera Hierusalem, qua per totius lustri spatium, visione pacis fruebamur : det tibi Deus rorem cæli in fructu collium æternorum, et pinguedinem terræ in vineis uberibus et hortis irriguis, neque tibi desit, sub altero pastore, in sinistra longitudo dierum, et in dextera divitiæ et gloria. »

solitudes, ils ont de la peine à trouver de maigres pâturages au milieu des marais et des sables qui couvrent la plaine.

Quelle différence avec la joyeuse et coquette cité de Frascati ! Le palais épiscopal, perdu dans la campagne, est composé d'un vaste corps de bâtiment qui, avec sa haute tour et ses murs crénelés, ne manque pas d'un certain air de grandeur. Dans la cour, sur laquelle il s'ouvre, on aperçoit incrustés dans les murs des inscriptions chrétiennes ou païennes trouvées dans les environs, des débris de sarcophages ou d'autres sculptures antiques (1). La cathédrale, attenante à l'évêché, ressemble à une pauvre église de village. A quelques pas de là, le Tibre, qui s'étend sur une largeur d'une vingtaine de mètres, roule lentement ses eaux boueuses et tristes (2). Chaque dimanche un capucin, venant de Fiumicino, célébrait dans la cathédrale le service divin pour une trentaine de paysans qui habitaient Porto pendant l'hiver et que la fièvre chassait aux premières chaleurs de l'été.

En face de Porto, sur l'autre rive du Tibre, est Ostie, qui a eu aussi ses jours d'activité fiévreuse et de plaisirs, mais qui aujourd'hui ne compte qu'une centaine de misérables habitants ; ses ruines présentent à l'archéologue le plus puissant intérêt et attirent de nombreux touristes (3). Comme Ostie, Porto est riche en souvenirs chrétiens. C'est sur ses rives qu'aborda sous Trajan le bateau qui portait le célèbre évêque d'Antioche, saint Ignace le martyr, conduit d'Antioche à Rome sous bonne escorte pour y être jeté aux bêtes dans l'amphithéâtre. C'est à Porto que fut évêque un des plus grands docteurs du troisième siècle, saint

(1) Une inscription sur la porte d'entrée de la cour rappelle la restauration du cardinal Lanti : *Has ædes suppellectili intruxit, Portam aperuit, vias stratas arboribus ornavit Fredericus S. R. E. Card. Lantes epus port.* A. MDCCLXXI.

(2) A proprement parler, c'est le canal de Trajan ; le Tibre coule à quelques cents mètres plus bas.

(3) Cf. les intéressantes études de M. Gaston Boissier, *Promenades archéologiques, Rome et Pompeï*, ch. v, *Ostie*.

Hippolyte. Le cardinal Pitra, dont le second titre avait été Saint-Calliste, se trouvait maintenant le successeur de celui dont on a voulu faire quelquefois, depuis la découverte des Φιλοσοφούμενα, le grand adversaire du saint pape. Ajoutons que le savant bibliothécaire ne voyait pas dans l'attribution des Φιλοσοφούμενα à saint Hippolyte autre chose qu'une hypothèse dont la vraisemblance ne l'avait jamais frappé (1). Egalement dévot à la mémoire de l'un et l'autre saint, il aimait à les réunir dans un culte commun. Dans la lettre pastorale qu'il adressa à son peuple en prenant possession de son nouveau siège, il célèbre en termes magnifiques le saint évêque de Porto et défend sa mémoire contre les accusations dont on l'a chargé (2). Malgré l'état de délabrement du palais épiscopal, abandonné depuis de longues années, le cardinal Pitra résolut de l'habiter pendant le mois de mai ; il y fit faire dans ce but les réparations les plus urgentes, et, dès la première année, il vint s'y établir.

(1) Les Φιλοσοφούμενα sont un traité contre les hérésies composé au troisième siècle. La dernière partie de ce livre contient une attaque virulente contre les papes saint Zéphyrin et saint Calliste. La publication de cet écrit par M. Miller a été un des plus grands événements historiques de notre temps. Au moment de l'apparition de ce livre, dom Pitra avait été plusieurs fois sur le point de prendre part aux vives controverses suscitées par la publication de Miller. Ajoutons que l'attribution de ce pamphlet à saint Hippolyte est loin d'être hors de conteste. Les derniers travaux sur saint Hippolyte semblent même préparer une solution contraire. Cf. Achelis, *Die canones Hippolyti*, 1891. Leipsig (fascic. IV du tome VI des *Texte und Untersuchungen*), et les conclusions de l'abbé Duchesne, *Bulletin critique*, 1891, p. 46 et seq.

(2) *Epistola pastoralis ad clerum et populum diœceseon Portuensis et sanctæ Rufinæ*. Tusculi, typis tusculanis, 1884, in-4°. Elle est datée du 13 avril. Cette lettre, qui ne le cède pas comme pompe et éclat du style à celle de Frascati, fut écrite par le cardinal en une seule nuit. Un extrait de cette lettre a été traduit en français et publié dans le *Journal de Rome* sous le titre de *Petit code de la famille*, conseils à ses nouveaux diocésains par Son Eminence le cardinal Pitra, évêque suburbicaire de Porto et Sainte-Rufine. Ce sont les pages 12 et 13 de la lettre pastorale; la *Semaine religieuse de Versailles* les a reproduites, 3 août 1884.

La solitude était complète. Le chapitre de Porto se compose d'un seul chanoine ; l'union n'y est jamais troublée. « Nous formons, écrit Mgr Battandier, tout le clergé de l'église cathédrale et les domestiques sont la majeure partie de la population. Le Tibre coule à notre porte... Le terrain est tellement plat que la route de Rome y court pendant dix kilomètres en ligne droite sans rencontrer le moindre accident de terrain. Nous y menons une vie tout à fait érémitique et campagnarde qui délasse de la vie tourmentée de Rome... Au nombre des délassements que Dieu nous a réservés, je dois mentionner une belle barque qui nous conduit sur un lac, formé par l'ancien port de Trajan, creusé de main d'homme et que les siècles n'ont encore pu combler, bien qu'il se trouve maintenant à trois kilomètres dans les terres » (1).

Parfois le cardinal faisant trêve à ses études, dirigeait sa promenade vers Fiumicino, où il aimait à suivre des yeux les petites barques de pêcheurs ou les bateaux de cabotage entrant et sortant du port. Mais son attrait le poussait plus souvent vers l'*isola sacra* ou vers Ostie, à cause de leurs souvenirs chrétiens. Là, au milieu des ruines, il rappelait à ses compagnons le début de l'immortel dialogue dans lequel le plus ancien des apologistes latins, Minucius Félix, pendant une promenade sur le rivage d'Ostie, défend le christianisme contre les accusations des païens, ou encore les touchants adieux de Monique et d'Augustin.

Chaque soir du mois de mai, le cardinal et ses secrétaires réunissaient à la cathédrale les pauvres *contadini* pour les prières et les chants en l'honneur de la Sainte-Vierge. La réputation du cardinal attirait parfois dans son évêché des hôtes plus illustres. Porto garde encore le souvenir d'une fête semi-religieuse, semi-archéologique, le 9 mai 1886, qui réunit autour du successeur de saint Hippolyte le commandeur de Rossi, l'abbé Duchesne, ancien membre de l'Ecole

1) Lettre à dom Gauthey, 8 mai 1884.

de Rome, M. Descemet, archéologue distingué et ami intime du cardinal. Les causeries et les promenades archéologiques alternèrent avec les offices de l'Eglise et saint Hippolyte eut un panégyriste éloquent en la personne d'un franciscain. Le cardinal profitait de ce séjour à Porto pour aller visiter les petites paroisses de cette partie de son diocèse et y donner le sacrement de confirmation. Dès le commencement de juin, les moustiques, qui s'élèvent des marais, rendaient intolérable le séjour de Porto et les premières chaleurs amenaient la fièvre; il fallait fuir au plus tôt. De retour à Rome, Son Eminence parcourait le nord de son diocèse, Castel nuovo di Porto, Riano, Prima Porta; il ne voulut jamais, malgré son grand âge, ses fatigues et ses occupations, confier à personne cette part de sa sollicitude pastorale.

L'année 1885 qui fut la seconde de son épiscopat à Porto, pourrait s'appeler l'année des épreuves. Sa santé, jusqu'alors si vigoureuse et qu'il dépensait sans compter, fut gravement atteinte. Une fluxion de poitrine mit ses jours en danger et développa chez lui une maladie de cœur dont il portait les germes depuis quelques années (1). Il supporta cette épreuve sans se plaindre, mais il ne voulut rien changer à sa vie de travail et à ses habitudes austères; on n'obtint même pas qu'il quittât pour la nuit son cabinet de travail et échangeât contre un lit plus doux sa couche d'anachorète. Sa robuste constitution triompha cette fois du mal, mais il dut désormais compter avec ses forces.

D'autres épreuves plus douloureuses lui étaient réservées. Lui qui avait consacré sa vie au service de l'Eglise, qui pendant plus de quarante ans avait combattu pour elle et

(1) Peut-être faut-il en faire remonter l'origine jusqu'à l'année 1873. Dans la nuit du 20 septembre, les Piémontais, qui célèbrent bruyamment chaque année cet anniversaire de leur entrée dans Rome, avaient placé sous ses fenêtres des mortiers qui en éclatant l'éveillèrent en sursaut et donnèrent lieu à de violentes crises d'estomac dont il se ressentit longtemps. Lettre à l'abbé Davin, 20 septembre 1874.

pour la papauté, il allait voir mettre en doute son dévoûment, son obéissance, sa foi même et sa droiture.

En traitant cette question qui n'est qu'un épisode dans la vie du cardinal Pitra, nous comptons bien ne pas oublier sa devise *pax in virtute* et notre intention n'est pas de réveiller d'anciennes controverses. Nous ne pouvons non plus oublier la vénération que nous devons professer comme catholique et comme religieux pour la personne sacrée du chef de l'Eglise. Nous sera-t-il permis d'ajouter que Sa Sainteté Léon XIII, après la mort du cardinal Pitra, ayant bien voulu prendre dans l'héritage du défunt le titre de protecteur officiel des bénédictins de la congrégation de France, la reconnaissance nous inspire des sentiments plus profonds encore de filiale affection et de respect ?

Le 19 mai, un journal catholique, l'*Amstelbode*, publiait une lettre du cardinal Pitra à son rédacteur en chef, l'abbé Brouwers, vétéran du journalisme, que le savant bénédictin avait connu en Hollande. Dans un style que l'on sent encore animé du souffle poétique, le cardinal résumait le mouvement catholique de notre siècle. Spectateur intéressé et souvent acteur dans nos luttes religieuses depuis 1840, il disait sans détours ses impressions. Une chose le frappait qui a frappé déjà bien des observateurs attentifs, les grandes espérances conçues à l'origine de la restauration catholique qui suivit 1830, et l'avortement au moins partiel de ce beau mouvement : « J'avais pu, disait-il, de 1830 à 1840, mesurer degré par degré une sorte d'ascension catholique comparable à la marée de votre Océan. Pour ne citer qu'un point, Solesmes voyait pendant des mois entiers se succéder sous ses cloîtres les célébrités catholiques, Montalembert, Louis Veuillot, Lacordaire, de Falloux, Charles Sainte-Foi, une foule d'autres, tous dans un parfait accord et jusqu'à l'enthousiasme. Il en sortit *Sainte Elisabeth*, *Les frères prêcheurs*, *Saint Pie V*, *La mystique* de Gorres, les *Institutions liturgiques*, les premières brochures sur la liberté d'enseignement. L'élan rayonnait au loin et grandissait à distance. Je le constatais de 1845 à 1855, par de

nombreux voyages ; et jusque dans votre chère et froide Néerlande, je retrouvais ce rayonnement universel et vraiment catholique.

« Il semble que ce siècle, condamné à l'avortement, aurait pu être privilégié : Dieu lui a prodigué ses dons à pleines mains. Il lui a donné des génies incontestés, des écrivains maîtres, des orateurs antiques, des polémistes sans égaux, des savants hors ligne. Même nos poètes pouvaient monter aussi haut qu'ils sont tombés bas. Et comme couronnement des dons divins, ce siècle, plus que d'autres, présente jusqu'à nos jours une suite non interrompue de grands papes. »

Pourquoi ces magnifiques promesses n'avaient-elles pas été tenues, pourquoi ces espérances ont-elles abouti à de si lamentables échecs ? « Qui osera, continue-t-il, compter les défaillances, les missions trahies, les plus belles vocations avortées ? » Il cite alors quelques noms, Lamennais mourant dans l'apostasie, Renan « qui n'emporte du séminaire que des blasphèmes bibliques », le père Hyacinthe « sortant du cloître par la porte de Luther. » A côté de ces hommes qui ont contristé l'Eglise par leur défection, il en nomme quelques autres, qu'on lui a durement reproché de confondre avec les précédents, Montalembert, Lacordaire, Dupanloup. Mais on peut affirmer que ses intentions ont été méconnues ; il ne prétendait pas les mettre sur la même ligne, il voulait seulement regretter dans leur vie une malheureuse tendance qui devait les empêcher de réaliser toutes les promesses que faisaient concevoir leur talent et leur dévoûment à l'Eglise.

Le cardinal terminait sa lettre par un cri d'espérance. Il sait que l'Eglise est divine, et, quand les hommes paraissent manquer, quand tout semble désespéré, c'est alors que Dieu se montre ; nous en avons pour garant une expérience vingt fois séculaire.

Mais la lettre à l'abbé Brouwers ne se bornait pas à cette thèse historique dont la justesse n'est guère contestable. Une partie était consacrée à défendre certains journalistes,

des Houx, alors directeur du *Journal de Rome*, Ramon Nocédal du *Siglo futuro* de Madrid, David Albertario de *l'Osservatore cattolico* de Milan, qui dans la presse catholique représentaient un drapeau. C'est ce paragraphe qui donna à la lettre son retentissement (1).

A peine publiée dans l'*Amstelbode*, elle fut reproduite par la plupart des journaux religieux et souleva aussitôt une ardente polémique. On lui donna les interprétations les plus diverses ; tandis que quelques-uns la traitaient comme un document sans importance, d'autres la considéraient comme un acte d'hostilité envers le Souverain Pontife et le Saint-Siège, une condamnation de sa conduite politique, un manifeste d'opposition d'un parti qui voulait faire échec à Léon XIII. Le correspondant d'un journal de Belgique représentait le cardinal « comme le *chef schismatique d'une petite église*, qui veut faire la leçon au Pape, en se posant comme plus papalin que lui. » D'autres ne lui ménageaient pas les noms de sectaire, de révolutionnaire, de renégat. Le cardinal à peine connu la veille, dont les livres savants étaient lus en Europe par une douzaine d'érudits, devint tout d'un coup un personnage politique important qui occupa la presse ; on lui consacra des biographies, on en fit des portraits plus ou moins authentiques ; on le donnait comme l'organe d'une partie du Sacré-Collège, on remonta jusqu'au conclave dont on prétendit livrer les secrets ; on étudia la politique du Vatican et celle du Quirinal. Enfin tombé aux mains d'une presse peu scrupuleuse et désireuse avant tout de scandale et de nouveautés, l'incident prit de telles proportions, qu'une intervention supérieure sembla nécessaire pour dirimer le débat et faire cesser les commentaires. Le 4 juin, l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert, écrivit au Pape une lettre dans laquelle, faisant allusion aux derniers événements, il insistait sur la néces-

(1) La lettre est datée du 4 mai 1885. Nous en donnons le texte complet aux pièces justificatives. Elle a été publiée d'abord dans le *Journal de Rome*, 19 mai 1885 et reproduite dès le lendemain par la plupart des journaux.

sité d'obéir au chef de l'Eglise, d'accepter ses ordres, ses conseils, sa direction (1). La réponse du Saint Père ne se fit pas attendre.

Elle condamnait sévèrement la démarche du cardinal Pitra comme contraire à l'esprit de discipline et de nature à troubler la concorde parmi les catholiques, à ébranler l' « abandon confiant et soumis qu'ils doivent avoir dans l'autorité du Père qui les gouverne. » Le Souverain-Pontife rappelle ensuite la nécessité dans le gouvernement de l'Eglise de la soumission des fidèles à leurs pasteurs, et des pasteurs à celui qui est le chef et le pasteur suprême. « Dans le gouvernement général de l'Eglise, dit le Saint-Père, en dehors des devoirs essentiels du ministère apostolique imposé à tous les pontifes, il est libre à chacun d'eux de suivre la règle de conduite que, selon les temps et les autres circonstances, il juge la meilleure. En cela il est le seul juge ayant sur ce point non seulement des lumières spéciales, mais encore la connaissance de la situation et des besoins généraux de la catholicité, d'après lesquels il convient que se règle sa sollicitude apostolique. C'est lui qui doit procurer le bien de l'Eglise universelle, auquel se coordonne le bien de ses diverses parties et tous les autres qui sont soumis à cette coordination doivent seconder l'action du directeur suprême et servir à ses desseins. » Le pape s'adressait ensuite aux fidèles et spécialement aux journalistes catholiques pour leur rappeler avec instance ces devoirs de docilité et de respect (2).

Le blâme était sévère et nous ne voulons pas essayer d'en diminuer la portée; mais on nous permettra de faire remarquer qu'il y a loin de ce blâme aux accusations de schisme et d'hérésie qu'on ne craignait pas dans une certaine presse de lancer chaque jour contre le car-

(1) Elle a été publiée dans l'*Osservatore Romano* du 21 juin. Nous la donnons en appendice.

(2) La lettre est datée du 17 juin 1885. Nous la donnons tout entière aux pièces justificatives. Elle est insérée dans les *Acta Leonis XIII, Pont. Max.*, Romæ, typogr. Vaticane, au t. V, p. 68-73.

dinal; aucune erreur de doctrine n'est relevée dans sa lettre.

Celui-ci, du reste, allait montrer quels étaient les sentiments d'humilité, de soumission, de respect et de filiale obéissance qu'il portait dans son cœur et combien peu il méritait les anathèmes dont le chargeaient certains organes de la presse. Plus sensible à la douleur du Saint-Père qu'au coup qui venait de le frapper, il écrivit :

« Très saint Père,

» Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je reste courbé sous votre main, devant la douleur du vicaire de Jésus-Christ. Cette peine est si haute que je ne puis penser à ce qui me concerne, si ce n'est pour protester devant Dieu qu'au fond de mon cœur je ne trouve que la soumission la plus entière aux reproches de votre lettre à Son Eminence le cardinal-archevêque de Paris.

» Je déplore ce que Votre Sainteté déplore, je désire ce qu'elle désire, je condamne ce qu'elle condamne. »

Il n'était pas possible d'accepter avec plus de netteté l'enseignement du Souverain-Pontife et de souscrire à sa lettre en termes plus formels. Un devoir restait encore à remplir au cardinal, c'était de remercier le Saint-Père, de n'avoir pas laissé peser sur sa mémoire l'accusation d'hostilité envers le Pape; il le fait en ces termes élevés dont son caractère garantissait la sincérité :

« J'ose remercier Votre Sainteté d'avoir bien voulu exprimer l'un de mes plus vifs sentiments de répulsion contre les commentaires qui ont calomnié mes intentions. Parmi ces commentaires, le plus intolérable, celui que je repousse avec le plus d'énergie, est de m'attribuer une hostilité contre votre personne sacrée, un esprit d'opposition contre lequel ma vie proteste depuis sept ans. Dans mon isolement toujours profond, dans mes habitudes absolument claustrales, je n'ai jamais eu d'autre parti que la sainte Eglise romaine, d'autre père que son Chef, d'autre passion

que de servir l'une et l'autre dans la mesure de mes forces, d'autre intérêt que de vivre et de mourir pour Dieu seul.

» Très saint Père,

» Je me sens impuissant à mieux exprimer ma soumission à tous les ordres, à toutes les volontés de Votre Sainteté, qui voudra bien oublier ce qui n'a pas entièrement dépendu de moi, ce qui ne peut, j'ose l'espérer, effacer toutes les preuves de dévoûment que je me suis efforcé de vous donner, et que je m'efforcerai toujours, Dieu aidant, de donner sans réserve.

» Que Votre Sainteté ne me refuse pas une bénédiction paternelle, qui me soutienne dans cette douleur et me permette, aux pieds de Votre Sainteté, de déposer l'hommage de la plus profonde et filiale vénération que je puisse humblement exprimer.

» De Votre Sainteté,
le plus respectueux, obéissant et dévoué serviteur et fils,

J.-B. CARDINAL PITRA, *Evêque de Porto.*

Saint-Caliste, 8 juin 1885.

Pendant que le cardinal Pitra envoyait au Pape l'expression de son entière soumission, les évêques de France et de l'étranger écrivaient au Souverain-Pontife pour lui témoigner de leur déférence et adhérer à ses enseignements (1).

Il semblait que tout dût être désormais fini et que le cardinal Pitra fût au bout de ses épreuves. Il n'en était rien; les discussions continuèrent, des brochures perfides vinrent envenimer la question. Mais le cardinal, désormais tranquille et fort du témoignage de sa conscience, se renferma dans un silence calme et digne et revint à ses chères études dont ce douloureux incident l'avait trop longtemps dé-

(1) Ces lettres ont été imprimées et réunies dans un beau volume in-folio, Rome, typographie Vaticane.

tourné. Il mettait la dernière main au grand ouvrage dont nous avons parlé ci-dessus : les *Lettres des Papes ;* ce fut sa seule réponse aux attaques dont il était l'objet; il parle à la fin de sa préface « des persécutions et des sollicitudes qui ont fondu sur le travailleur pendant qu'il devait précipiter sa course *post equitem sedet atra cura*... Mais, ajoute-t-il, on n'attend pas de ce travailleur qu'après avoir loyalement servi l'Eglise pendant vingt-trois ans dans le Sacré-Collège, quarante-cinq ans dans l'ordre de saint Benoît et cinquante ans dans le sacerdoce, il se croie obligé de professer son orthodoxie. Cependant comme il est bon d'être toujours prêt à rendre compte de sa foi, nous terminons par quelques paroles insérées dans les *Constitutions de la Congrégation de France*, approuvées pour l'abbaye de Solesmes par le grand Pape bénédictin Grégoire XVI, d'immortelle mémoire.

« Les membres de cette congrégation bénédictine s'engagent à recevoir les décrets de l'Eglise romaine comme les oracles du vrai Dieu, louant, condamnant, anathématisant, réprouvant tout ce que le siège auguste de Pierre loue, condamne, anathémathise, réprouve » (1).

C'étaient les termes mêmes dont il avait su se souvenir au jour de sa soumission; il prouvait ainsi que ces règles qu'il avait juré d'observer n'étaient pas pour lui lettre morte, mais qu'elles devenaient à l'occasion l'expression la plus vraie de sa conduite.

Nous avons déjà parlé de ce livre et marqué sa place comme ouvrage d'érudition. Il venait encore à son heure dans l'incident dont nous avons raconté les phases. C'était un magnifique plaidoyer en faveur des Papes, de leur influence, de leur primauté, des services rendus à la société. L'ouvrage à lui seul eût suffi à justifier le cardinal des accusations de révolte et d'insubordination que quelques-uns continuaient à formuler contre lui (2). Aussi jugea-t-il

(1) *Analecta novissima*, t. I, p. VIII.

(2) Le prince Lancellotti, dans un article qu'il fit sur ce livre, invi-

superflu de dégager sa responsabilité des polémiques auxquelles sa lettre continuait à servir de thème (1).

Aux souffrances que nous venons de raconter, d'autres se joignirent bientôt.

Sa sœur, alors supérieure de la maison de Saint-Vincent de Paul à Nîmes, tomba gravement malade. Supérieure depuis vingt-sept ans de la Maison de la *Miséricorde*, elle voyait l'administration radicale de la ville détruire d'un trait de plume ces œuvres qu'elle avait bâties pierre à pierre par des prodiges de patience, d'activité et de charité ; ces douleurs et les épreuves de son frère le cardinal, vinrent accélérer les progrès du mal. Elle espérait le revoir avant sa mort qu'elle sentait approcher à grands pas. Sa sœur par le sang, et sœur de charité par sa vocation, elle voulait panser la blessure récente de ce frère si aimé ; elle l'appelait au milieu de ses souffrances ; on l'entendit s'écrier dans son délire : « Il vient, le voici ! » En effet, on eût dit qu'il avait deviné ce désir ardent de sa sœur mourante. Accablé par l'âge, la maladie et les émotions qu'il venait de traverser, il n'avait pas hésité un instant à se mettre en route, il accourait brûlant les étapes. Mais la mort marchait plus vite. A un moment, la malade demanda une plume, et de sa main tremblante s'efforça d'écrire ces mots : « Trop tard ! » Le cardinal arriva trop tard en effet. Au moment où il approchait de Marseille, une dépêche annonçait la mort de sa sœur bien-aimée. Il arriva à Nîmes quelques heures après, brisé de douleur. Sa sœur lui avait servi de mère dans sa jeunesse ; c'était tout ce qui lui restait de sa famille ; les liens de leur étroite inti-

tait à le lire les folliculaires qui continuaient leurs attaques contre le cardinal Pitra. Cf. *La voce della verità*, 8 et 9 déc. 1885.

(1) C'est à ce moment que Des Houx faisait paraître ses *Souvenirs d'un journaliste à Rome* (Paris, 1886 ; le livre a été mis à l'index) et ses articles du *Matin* dans lesquels il attaquait violemment le Saint-Siège. A ce propos le cardinal Pitra écrivait : « Des Houx ne peut pas abuser beaucoup de mon nom ; peu rassuré sur lui, je l'ai toujours tenu à distance, il n'a jamais reçu de moi une ligne d'écriture... » Lettre à l'abbé Davin, 11 février 1886.

mité s'étaient resserrés avec le temps. Il n'avait pas même la consolation de lui dire un dernier adieu. Quand il arriva auprès de la dépouille mortelle de sa sœur, il demanda qu'on le laissât seul ; il demeura dans la chambre deux heures en prières et en larmes. Il ne lui resta que la consolation de rendre à la chère morte les derniers devoirs, assisté de l'évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, heureux de témoigner ainsi son amitié au cardinal, des abbés de Solesmes et de Marseille. Les obsèques de la Mère Eulalie Pitra furent un triomphe, le triomphe qui convient à une Sœur de charité. Tous les orphelins, les malheureux, les délaissés connaissaient et aimaient la Sœur Pitra, qu'on appelait « la Mère des pauvres » ; ils voulurent lui faire cortège. La ville tout entière se souvint de ses services, et plus de vingt mille personnes, catholiques et protestants, l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

Ce fut un grand deuil pour le cœur du cardinal Pitra. Nous voulons citer quelques lignes où il parle de sa sœur et qui prouvent l'intimité qui régnait entre ces deux grandes âmes si bien faites pour se comprendre. « Elle venait me voir quelquefois au petit séminaire d'Autun, où j'étais alors professeur. Je lui lisais les pages que j'écrivais sur la vie de saint Léger, et elle semblait surtout savourer les traits qui rappelaient la charité du Saint Pontife et son courage dans la lutte. Cependant elle se taisait sur ses projets, et moi-même, pour la laisser entièrement libre dans le choix de sa vocation, je lui cachais le dessein que je nourrissais dès lors d'entrer dans l'ordre des bénédictins. Nous étions deux âmes étroitement unies par les liens de l'entente la plus parfaite et de l'amitié la plus douce, et néanmoins l'esprit de Dieu nous attirait au même but par deux voies toutes différentes : pour le frère, la vie de sacrifice dans la solitude du cloître ; pour la sœur, la vie de sacrifice aussi mais dans l'exercice de la charité au milieu des pauvres (1). » C'était une riche nature, une âme énergique, tou-

(1) Le cardinal Pitra a détruit, quelques jours après la mort de sa sœur, toutes les lettres de leur volumineuse correspondance. Nous

jours prête à se dévouer, d'une grande fermeté de caractère, pleine d'entrain et de gaieté avec un véritable génie d'organisation dont elle donna les preuves dans la création d'œuvres nombreuses ; elle avait en un mot les qualités de la parfaite Sœur de Saint-Vincent.

Au retour de ces tristes cérémonies, le cardinal Pitra s'arrêta quelques jours à Marseille, et il vint, accompagné de l'abbé de Solesmes et de l'abbé de Marseille, visiter à quelque distance de la ville une grande et belle terre où quelques-uns de ses frères étaient déjà établis et qu'une généreuse famille de Marseille offrait aux bénédictins pour une fondation monastique. Le cardinal s'applaudit de ces développements que prenait l'œuvre bénédictine à Marseille et il se plut à donner tous ses encouragements à la nouvelle fondation.

Au lendemain des grandes douleurs qui venaient de le frapper, Dieu sembla vouloir ménager au cardinal Pitra quelques joies suprêmes avant de l'appeler à lui.

L'année 1886 était la cinquantième année de son sacerdoce ; il allait célébrer ses noces d'or. C'est l'année sainte, l'année de rémission, l'année que Dieu avait ordonné à son peuple de sanctifier (1).

De l'ordination du 4 décembre 1836, quatre prêtres sur neuf restaient encore debout avec le cardinal, MM. Berger, curé de la Comelle; Laforêt, curé de Saint-Julien-de-Civry; Jollivet, curé de Vareilles; Cucherat, aumônier de l'hôpital de Paray. Les cinq pieux septuagénaires ne voulurent pas que cette date fût le signal de fêtes mondaines, mais ils résolurent de consacrer l'année par une union de prières; de précieuses faveurs spirituelles leur furent obtenues du Souverain Pontife Léon XIII par l'intermédiaire du cardinal Pitra (2).

avons trouvé une notice, sur l'humble fille de la charité, dans une circulaire aux Sœurs de Saint-Vincent, 1887 (de la p. 94 à la p. 102).

(1) Sanctificabis annum quinquagesimum et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ. Lévit., xxv, 10.

(2) L'abbé Cucherat, l'un des amis les plus chers du cardinal, com-

Le 18 décembre, les trois abbés de la Congrégation bénédictine de France, et plusieurs de ses membres, dom Chamard, dom Legeay, dom Lévêque, auxquels leurs travaux sur l'antiquité ecclésiastique créaient un lien de plus avec leur illustre confrère, dom Leduc, vieil ami du cardinal, compagnon de ses premières missions scientifiques, l'abbé Lazaire qui avait été rappelé dans son diocèse d'origine, vinrent à Rome pour célébrer son Jubilé. La poésie s'unit à l'érudition pour le chanter en français, en latin, en grec, et même en hébreu et en syriaque. La bibliographie de toutes ses œuvres imprimée avec luxe à Solesmes, témoignait de la fécondité de son labeur d'un demi-siècle, tandis que des travaux de critique et d'histoire rendaient compte de ses découvertes dans le champ de la patristique et des autres

posa à cette occasion la prière suivante que nous avons retrouvée dans ses papiers : « O Jésus-Christ notre Dieu, prêtre et victime pour le salut du monde, bénissez et sanctifiez les clercs des divers ordres du diocèse d'Autun, présentés aux ordinations de l'année 1836. Le samedi 17 décembre 1836, ils étaient neuf prêtres. Dans le long espace de temps qui nous en sépare, quatre sont entrés dans la demeure de leur éternité. Les cinq survivants veulent, dans tout le cours de leur cinquantième année de sacerdoce, se préparer à les suivre.

» Celui qui était au pied du saint autel la gloire de leur couronne sacerdotale, orne aujourd'hui le Sacré-Collège des cardinaux et tient le troisième rang dans la sainte Eglise de Dieu. Puisse descendre sur tous un rayon de ses vertus et de ses mérites. Ensemble ils vous consacrent, ô Jésus, cette année entière. Ils veulent la passer dans le recueillement, la prière et la fidélité au devoir, pour réparer les fautes commises et vous remercier de la multitude de vos miséricordes. Que la bénédiction apostolique de votre dévot et glorieux Vicaire Sa Sainteté le Pape Léon XIII accompagne et soutienne notre résolution. Nous la sollicitons instamment prosternés à ses pieds sacrés, avec tous les sentiments de religieuse vénération, d'humble soumission et d'amour filial que l'éminentissime cardinal évêque de Porto et Sainte-Rufine et sous-doyen du Sacré-Collège aimait à lui exprimer naguère avec tant de cœur et de vérité pour sa propre consolation, pour l'édification de notre sainte Mère l'Eglise catholique romaine et pour la gloire de votre nom. »

sciences ecclésiastiques (1). Les nombreux amis que l'illustre savant comptait dans le monde des lettres et de l'érudition étaient heureux de s'unir à ses confrères pour lui envoyer le témoignage de leur sympathie ; ce fut une fête de famille et en même temps une fête religieuse que compléta une ordination sacerdotale célébrée par le cardinal dans sa cathédrale de Porto.

Mais ce qui donna à cette fête toute sa signification et en grava le souvenir plus avant dans l'âme du cardinal, ce fut l'audience du Souverain Pontife qui s'attacha à donner au savant bénédictin et à ses confrères les témoignages de sa bonté et de sa haute sympathie. Durant plus d'une heure, il s'entretint avec eux des grandes destinées qu'il entrevoyait dans l'avenir pour l'ordre bénédictin en occident et en orient où les fondations monastiques ont exercé une grande influence. Il félicita ensuite avec une bienveillance touchante, l'illustre cardinal au sujet de son anniversaire (2).

L'année suivante amenait aussi un jubilé bien cher au cardinal, celui de Solesmes. C'est en 1837 qu'eurent lieu l'approbation définitive de la Congrégation bénédictine de France et l'élévation de Dom Guéranger sur le siège abbatial de Solesmes (3). On eut un moment l'espoir de voir le cardinal venir célébrer au milieu de ses frères cette date mémorable ; mais son âge et les circonstances ne le permirent pas. Il voulut du moins s'unir à cette fête par une lettre adressée aux abbés et à tous les pères et frères de la Congrégation des bénédictins de France.

En leur envoyant ce témoignage de sa bienveillance, il les félicite de leur constance au milieu de la persécution qui les a frappés. C'est hors de leur abbaye, gardée par les

(1) Bibliographie des œuvres de Son Em. le cardinal Pitra. In-4. Solesmes, 1886.

(2) Cf. les articles de dom F. Chamard, *Univers*, 9 et 24 décembre 1886, et les *Noces d'or du cardinal Pitra, Revue du Monde catholique*, janvier 1887.

(3) *Les fêtes jubilaires de l'abbaye de Saint-Pierre de Solesmes*, 9, 10 *et* 11 *juillet* 1887. Solesmes, Imprimerie Saint-Pierre, 1887, in-8°.

gendarmes, qu'ils célébreront cette fête. Comme gage d'espérance pour l'avenir, le cardinal rappelle alors ces cinquante années écoulées depuis la fondation de Solesmes; « grande mortalis ævi spatium », grand espace de temps dans la vie d'une abbaye. Pendant ce demi-siècle que de trônes renversés, que d'institutions anéanties ! Solesmes a montré sa vitalité et sa fécondité par des œuvres nombreuses dont le cardinal marque brièvement la portée (1).

Enfin comme couronnement à cette série de jubilés, le cardinal Pitra eut encore la joie d'assister aux fêtes qui consacrèrent le cinquantième anniversaire de prêtrise du pape Léon XIII en 1888. Nous n'avons pas besoin de rappeler ces magnifiques solennités qui sont encore dans la mémoire de tous et auxquelles toutes les nations, les rois, les empereurs, les princes, les chefs d'état se firent un devoir de prendre part. Jamais peut-être on n'avait vu autour du vicaire de Jésus-Christ un pareil concours.

Le cardinal Pitra ne voulut pas se présenter les mains vides à ces fêtes, où grands et petits, empires et républiques, évêques et simples fidèles apportaient leur tribut. Il revint à ses chers mélodes. M. Stevenson senior éditait les œuvres jusqu'alors inconnues d'un auteur byzantin du onzième siècle, Théodore Prodrome. Il demanda la collaboration du cardinal Pitra qui mit en tête de l'édition une belle et savante préface latine dans laquelle il étudie les œuvres et il apprécie le rôle de Théodore, un des écrivains qui nous représentent le mieux ce que fut l'*homme de lettres* byzantin. A la fois théologien, philosophe, grammairien, historien, poète, il a, on peut dire, touché à tout ; il vit d'abord à la cour et il devient le poète officiel des fêtes impériales ; il se croit au moment de devenir un grand personnage ; mais ces illusions sont bientôt dissipées, le dégoût le prend de la cour et de la ville ; il se fait moine et n'en continue pas moins à écrire (2).

(1) Ibidem, p. 27-30.
(2) Cf. Albert Martin, *Revue critique*, 1888, I, 267.

Il y a là quelques pages substantielles et neuves pour l'histoire encore si mal connue de la littérature byzantine. Mais parmi les œuvres de Théodore, celles qui intéressent le plus le cardinal Pitra, celles qui le ramènent à ses études sur l'hymnographie grecque, ce sont les commentaires de l'écrivain byzantin sur les mélodes (1). Chose étrange, ces commentaires de Prodrome et ceux des autres écrivains du moyen âge byzantin, ne donnent aucun éclaircissement sur la métrique des mélodes ; leurs auteurs se placent au point de vue théologique et se contentent d'interpréter les passages des hymnes qui présentent quelque difficulté dogmatique.

Pour son propre compte, le cardinal offrit encore au Saint-Père de nouveaux extraits de son poète préféré, cher entre tous, Romanus, le prince des mélodes, comme il aimait à l'appeler. Ces fragments sur saint Étienne, le chaste Joseph et les dix vierges sont tirés d'un manuscrit du *Tropologion* conservé dans un monastère grec de l'île de Pathmos (2). Nous y trouvons la même poésie suave et inspirée, le même accent religieux qui donne aux cantiques de Romanus un caractère si élevé.

Peu de mois après, l'infatigable vieillard publiait un autre volume qui venait s'ajouter à la série de ses *Analecta sacra* (3). Ce volume contient des fragments de saint Athanase, de saint Basile, de Macarius Magnès, saint Cyrille d'Alexandrie, Tite de Bosra, Osius, saint Augustin (4) et

(1) *Theodori Prodromi commentarios in carmina sacra melodorum Cosmæ Hierosolymitani et Joannis Damasceni*... præfatus est J. B. Pitra, in-8°, Rome, 1888. A part, in-8° de XXVII pages.

(2) *Sanctus Romanus veterum melodorum princeps cantica sacra* ex codd. mss. monasterii S. Joannis in insula Patmo primam in lucem edidit J. B. card. Pitra. Anno Jubiliæ Pontificii. Romæ, ex typ. polyglotta S. Cong. de Prop. fide, 1887, format atlantique. C'était le quatrième manuscrit du Tropologion que découvrait le cardinal. (Voyez plus haut p. 269.)

(3) *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*. Tome V, 1 vol. in-4°, Paris et Rome 1888. Cf. notre article : *les dernières découvertes du cardinal Pitra*, dans la *Science catholique*, 15 avril 1889.

(4) Il faut remarquer cependant que le prétendu *Liber testimoniorum dei contra Donatistas* attribué à saint Augustin est de Fauste de Riez

quelques autres. Plus de la moitié du volume est consacrée à des œuvres inédites d'un fameux philosophe alexandrin, Proclus, que Cousin appelait l'Aristote du mysticisme alexandrin... le pontife du monde et le prêtre de tous les mystères (1).

Mais la maladie continuait son œuvre sur le cardinal; il était devenu sa proie; elle ne devait plus le lâcher; lentement mais sûrement elle minait sa puissante constitution; il fallut bien se résoudre à prendre des précautions et à vivre comme le reste des mortels. A partir de 1888 son écriture ferme, déliée et alerte devient pesante et tremblée. Emporté par son ardeur, il se laissa de nouveau aller à des excès de travail qui accélérèrent la marche de la maladie; dans l'été qui précéda sa mort, malgré une chaleur accablante, il continua ses longues séances à la Vaticane pour terminer son dernier ouvrage (2).

Dans la préface de ce livre il disait : « Si nous avons des lecteurs, ils seront indulgents pour un travailleur fatigué dont la vue baisse et l'ardeur s'éteint dans une vieillesse maladive (3). » La vieillesse venait en effet avec son cortège d'infirmités ; la maladie semblait prendre sa revanche de la longue indemnité dont il avait joui durant les plus belles années de sa vie ; elle l'accablait à coups redoublés ; dans les derniers mois, il ne pouvait sortir que porté sur sa chaise par deux domestiques. Mais son intelligence conservait toute sa lucidité, son cœur restait affectueux et tendre. Il se répandait sur ses derniers jours comme une teinte de mélancolie douce et résignée que l'on remarque chez les malades qui se sentent mourir. Les espérances se ferment du côté de la terre pour s'ouvrir du côté du ciel.

comme nous nous sommes efforcé de le prouver : *Le Liber testimoniorum de saint Augustin et deux traités inédits de Fauste de Riez, Revue des questions historiques,* 1880, p. 232 et suiv.

(1) *Procli philosophi platonici opera inedita...* edidit Cousin, p. xxiii.

(2) Lettre à dom Couturier, 25 janvier 1888. (Une des dernières qu'il ait écrites à Solesmes.)

(3) *Analecta sacra,* t. V, p. xxxi.

On eût dit un de ces soirs d'automne que l'on peut contempler à Rome du haut de la Trinité des Monts ou des terrasses du Pincio ; le jour baisse insensiblement, le soleil jette un dernier rayon avant de disparaître derrière les collines et d'abandonner notre terre à la nuit pour aller briller dans d'autres contrées.

Son entourage s'effrayait de ces symptômes. Mais lui restait calme et continuait son travail ; il voulait mourir les armes à la main. Il put terminer à peu près l'édition de Démétrius Chomatianus, un canoniste grec dont les œuvres complètent les travaux du cardinal sur le droit canonique de l'église de Byzance (1). Il songeait à rééditer avec des additions son *Histoire de saint Léger* et recueillait les notes des mauristes sur les bulles des papes. La veille de sa mort il travailla encore plusieurs heures.

La fête de sainte Scholastique approchait ; c'était un de ses grands anniversaires, celui de sa profession religieuse et de sa promotion au cardinalat ; ce jour allait recevoir pour lui une dernière et suprême consécration. La veille, un samedi, 9 février 1889, il paraissait moins oppressé et ses amis pouvaient espérer une amélioration dans son état. Vers trois heures et demie de l'après-midi, se sentant mieux, il voulut quitter son lit, mais sa tête retomba lourdement sur sa poitrine et il perdit connaissance. Alors ce fut très rapide. Il y avait en ce moment à Saint-Calliste Son Eminence le cardinal Dusmet, bénédictin comme lui et archevêque de Catane, qui se rendit en toute hâte auprès du malade ainsi que le Révérendissime abbé Cristofori, procureur général des bénédictins du mont Cassin, et quelques-uns des moines de Saint-Calliste. Ses serviteurs et ses secrétaires, Mgr Battandier et Mgr Grimaldi, s'empressèrent aussi autour de lui. Le curé de Sainte-Marie du Transtévère put lui administrer l'extrême-onction. On comprit bientôt que

(1) Ce volume, le septième des *Analecta sacra et classica*, a paru en 1891 avec ce titre : *Juris ecclesiastici græcorum selecta paralipomena*, par les soins de Mgr Battandier qui, dans sa préface, consacre une intéressante notice à la vie et aux ouvrages du cardinal Pitra.

tout espoir était perdu et ceux qui étaient présents commencèrent à réciter les prières des agonisants. La respiration du malade devenait plus lente, les extrémités se refroidissaient, mais il conservait son calme. Un peu avant sept heures du soir, comme Mgr Battandier et Mgr Grimaldi récitaient la prière : *Proficiscere anima christiana*, une grosse larme s'échappa de l'œil du moribond, il poussa un soupir lent et doux et rendit au Seigneur son âme immortelle (1).

Cependant, dès que le danger s'était déclaré, par les soins du cardinal Dusmet, un convers de Saint-Calliste, le frère Gabriel, avait été en toute hâte envoyé au Vatican. Le Saint-Père le fit introduire aussitôt, s'enquit des nouvelles de l'auguste malade et lui envoya dans les termes les plus affectueux sa bénédiction apostolique que le cardinal reçut quelques heures avant de mourir. Ce fut sa consolation dernière et la grâce suprême qui vint fortifier son âme.

Un de ceux qui l'ont vu sur son lit de mort revêtu de ses ornements pontificaux, nous le décrit ainsi : « Sa figure était très belle, plus belle que de son vivant ; il paraissait bien recueilli en Dieu, attentif à considérer la beauté éternelle et comme content d'être arrivé à la maison du Seigneur (2). »

« On a cru savoir, écrit de son côté Mgr Perraud évêque d'Autun, que particulièrement dans ces derniers mois, le cardinal s'attendait à rejoindre sous peu la sœur qu'il avait perdue il y a trois ans... La touchante légende de sainte Scholastique et de saint Benoît se serait-elle renouvelée pour les imitateurs du couple fraternel dont le pape saint Grégoire le Grand a raconté avec tant de charme la dernière entrevue dans ce monde » (3) ?

(1) Lettre de Mgr Battandier à l'abbé Lazaire, 11 février 1889.

(2) Lettre de dom Gauthey, 11 février 1889, aux Pères et Frères de Solesmes sur la mort du cardinal Pitra.

(3) Lettre à ses diocésains sur la mort du cardinal Pitra, 17 février 1889. Ce passage fait allusion à un fait singulier de la vie du

L'Eglise romaine entoure la dépouille mortelle d'un cardinal des soins les plus religieux. Le lendemain de la mort de dom Pitra, un notaire apostolique du Vatican vint dresser un acte dans lequel il résumait en quelques traits la vie du défunt; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, son *curriculum vitæ* que la mort vient de fermer pour jamais. Il constata le décès devant témoins et fit mettre le corps en bière sous ses yeux avec la mitre en tête et le visage recouvert d'un voile violet de calice. L'acte dressé fut mis dans un rouleau et déposé dans le cercueil avec le sceau du cardinal. Le cercueil scellé et fermé d'un grand ruban violet aux armes du défunt fut déposé dans une seconde bière en zinc scellée de plomb, et celle-ci mise à son tour dans une caisse de bois d'ormeau.

Après que ces formalités du cérémonial des cardinaux eurent été remplies, le corps fut porté dans l'appartement cardinalice appelé salle du trône, gardé par les secrétaires, les serviteurs et les pères de Saint-Calliste et visité par une foule nombreuse.

Le 11 à quatre heures, le clergé de Sainte-Marie du Transtévère vint chercher le corps et après l'absoute il fut conduit au cimetière de Saint-Laurent *in agro verano*. Le lieu choisi pour son sépulcre était le caveau de la Propagande; on l'y déposa dans un loculus à côté des cardinaux

cardinal Pitra que nous ne croyons pas pouvoir passer sous silence. Une fille de la Charité de l'hôpital de Santiago du Chili, connue pour avoir des communications surnaturelles, assura avoir vu l'âme de la sœur Eulalie Pitra qui annonçait sa prochaine délivrance du purgatoire et prévenait son frère de se préparer lui-même sans retard à la mort. Le cardinal fut très frappé de cette lettre et il écrivit au supérieur des filles de la Charité de Santiago pour avoir des renseignements plus précis. Celui-ci n'avait pas manqué de réprimander la sœur sur ce qu'il appelait une témérité indiscrète et il allait répondre quand il reçut dans son courrier, le matin du même jour, la nouvelle de la mort du cardinal qui confirmait ainsi d'une façon inattendue la prédiction de la sœur. Ce fait, qui avait beaucoup frappé les amis du cardinal, a été établi et confirmé par les lettres de plusieurs filles de la Charité et par un lazariste, M. Dupuis, supérieur du grand séminaire de Montpellier, qui a recueilli de nombreux témoignages.

de cette Congrégation. On sait que le tombeau de Pie IX est non loin de là, dans l'Eglise Saint-Laurent.

Le service qui eut lieu le 16, à Sainte-Marie du Transtévère, réunit, comme nous l'avons dit, le Sacré-Collège tout entier, les amis du cardinal défunt et une foule nombreuse accourue pour lui rendre un dernier hommage.

Exprimons le désir que la dépouille mortelle du cardinal Pitra, après avoir reposé quelque temps, comme il l'avait souhaité, à Rome et près de Pie IX, puisse en des temps meilleurs être rapportée à Solesmes, en terre monastique, auprès de son abbé dom Guéranger, restaurateur en France de l'ordre bénédictin. Il y serait sous la garde de ses frères en religion et des moniales de sainte Cécile dont il était le protecteur; chaque jour un large tribut de prières lui serait payé et les saintes louanges de la liturgie qui l'ont soutenu durant sa vie retentiraient encore sans interruption auprès de sa tombe.

CHAPITRE XXII

PIÉTÉ ET VERTUS

Vertus religieuses et monastiques de dom Pitra. — Ses relations avec le Père Abbé dom Guéranger. — Vie de retraite. — Esprit liturgique. Culte des saints. — Pratiques de dévotion. — Conclusion.

Les anciens hagiographes, imités sur ce point par un certain nombre d'écrivains plus modernes, avaient la coutume, après avoir raconté la vie d'un saint, de revenir sur leurs pas pour reprendre, chapitre par chapitre, l'histoire de ses vertus. Nous avons préféré, dans notre récit, pour n'en pas rompre l'unité, ne pas séparer de l'exposé des événements ce côté édifiant de la vie du saint cardinal. Toutefois il ne sera pas inutile, dans un chapitre spécial, d'insister sur quelques points particuliers de cette vie, afin d'en mieux marquer le caractère.

La base de toute vie religieuse repose dans la pratique des trois vœux de religion, pauvreté, chasteté, obéissance; ils en forment l'essence, ils sont comme la triple barrière qui sépare le religieux des autres hommes, ou, si l'on préfère, le triple lien qui le rattache à Dieu.

Aussi est-ce à la pratique sérieuse de ces trois vœux que se reconnaît le vrai religieux. Déjà soumis par la vocation sacerdotale à l'observation du second des vœux de religion, dom Pitra se crut, par le nouvel engagement de sa profession religieuse, astreint plus rigoureusement encore à la pratique de cette vertu, dont l'éclat n'a jamais été terni en lui par le plus léger soupçon. Forcé par son genre de vie,

au milieu de ses voyages et dans son existence, de renoncer à la clôture monastique qui est comme la sauvegarde et la garantie de la vertu, il mit dans ses relations et dans son commerce avec le monde tant d'austérité, que sa réserve a été souvent taxée de froideur hautaine par les gens du monde qui n'en devinaient pas le motif.

Nous avons eu l'occasion de dire comment il a pratiqué la pauvreté, ne s'autorisant jamais de la plus grande liberté laissée au religieux en voyage et chez les étrangers, pour abandonner ses pratiques, y trouvant au contraire un motif d'ajouter aux sévérités de la règle qu'il avait embrassée. Il étonna souvent ceux qui le connurent dans l'intimité ; on eût dit que la vie des bibliothèques et la lecture des manuscrits lui faisaient oublier les besoins ordinaires de la vie et en suspendaient les fonctions. Dans ces longues séances aux bibliothèques, de neuf heures du matin à six heures du soir, il n'emportait souvent qu'un petit morceau de pain qu'il mangeait sans suspendre son travail. Devenu cardinal, il dut se plier aux nécessités de l'étiquette et apporter quelques modifications extérieures à son régime, mais il s'arrangea de manière à garder ses habitudes d'austérité. On obtint à grand' peine, dans ses dernières maladies et sur l'ordre formel des médecins qu'il se servît de son lit ; il couchait d'habitude sur un canapé, avec une couverture, comme un soldat toujours prêt à la lutte, ou plutôt comme les moines dont saint Benoit a dit dans sa Règle « qu'ils couchent tout habillés, ceints de leur ceinture ou d'une corde, afin d'être toujours prêts à se lever au signal pour faire l'œuvre de Dieu » (1).

A Frascati, successeur des grands seigneurs et des prélats de cour, évêques de Frascati, s'il crut devoir dans sa nouvelle dignité faire quelques concessions à son entourage pour son train de vie, il sut se maintenir dans de justes limites. Il prit du reste ces nouvelles habitudes avec un tact exquis, gardant sa réserve et ce grand air que lui

(1) *Regula S. P. Benedicti*, cap. XXII.

donnaient la distinction native de ses manières et la conscience qu'il avait de l'espèce de souveraineté que confère une science éminente.

L'obéissance monastique dont la pratique n'avait pas été enfermée encore dans d'aussi étroites limites, fut rigoureusement déterminée par saint Benoît à l'obéissance sous une règle et sous un abbé, *sub regula et abbate.* A partir de cette époque et dans les monastères qui adoptèrent sa règle, un élément nouveau fut ajouté à l'obéissance, la stabilité, en vertu de laquelle le moine était lié à un monastère et par suite à un Abbé. Lorsque plus tard les congrégations se fondèrent par la réunion de plusieurs monastères, la stabilité fut étendue du monastère à la *congrégation*, mais sans changer de caractère. Saint Benoît exige de son disciple qu'il soit soumis à son Abbé, bien plus, qu'il ait pour lui une affection humble et sincère, *abbatem suum sincera et humili charitate diligant* (1). Du reste, l'abbé étant le père de cette famille, ces sentiments de respect, de soumission et d'amour découlent de la notion même de la vie monastique et ne sauraient manquer sans un grave détriment. Dom Guéranger l'écrivait un jour à dom Pitra, en des termes que nous voulons rapporter et qui montreront en même temps l'humilité du saint Abbé : « Je vous plains d'avoir un supérieur aussi peu secouru d'en haut et aussi indigne. C'est pour la congrégation un malheur qui durera le moins longtemps que je le pourrai consciencieusement. Mais en attendant, tel qu'il est, il est le canal des grâces et l'étroite communion avec lui n'en est pas moins, je dois le confesser humblement, le moyen d'être plus près de Dieu. Je vous dirai ces choses-là plus à mon aise, quand je ne serai plus votre père mais seulement votre frère dévoué » (2).

Ce sentiments répondaient pleinement à ceux que dom Pitra professait pour dom Guéranger. Une étroite intimité

(1) *Regula sancti Benedicti,* cap. LXXII.
(2) Lettre du 1er septembre 1852.

régnait entre l'abbé de Solesmes et son disciple, fondée sur l'estime réciproque, le respect, un même dévoûment à l'Eglise, et la même passion pour les études ecclésiastiques. La correspondance de ces deux hommes éminents est bien intéressante à ce point de vue ; ils se communiquent leurs vues, leurs projets, leurs chagrins et leurs joies. Dom Guéranger y apparaît comme un père affectueux et tendre, qui de loin veille avec sollicitude sur son enfant; il revoit ses articles, s'applaudit de ses découvertes, assiste avec un intérêt tout paternel à l'éclosion de ses livres, lui donne des conseils et des encouragements dans ses études, le console et le raffermit dans ses épreuves. On y voit éclater à chaque page la confiance en Dieu et en l'avenir de Solesmes qui animait dom Guéranger. Au milieu des plus graves périls, des catastrophes qui menacent l'existence même de sa jeune congrégation, il reste ferme et serein, et même enjoué. On y relève à tout instant des phrases comme celles-ci, de ces mots qui mettent à nu le fond des cœurs et sonnent francs comme l'or : « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? nous sommes entre ses mains ; il n'en sera que ce que le bon Dieu voudra. Portons nos croix et aimons-nous dans le Seigneur comme de braves compagnons de guerre. Prions et aimons-nous dans le Seigneur. Dieu veille sur nous; ayons confiance et prions ; tout s'arrangera et dans peu d'années nous jouirons de la paix. En attendant, il continuera d'intervenir à chaque nécessité, au moment où tout semblera perdu. *Dabit Deus his quoque finem*; Dieu a voulu que l'infortune nous unît et fût un lien de plus entre nous; tout est bien de sa main. Je suis avec vous dans la tribulation qui est mienne autant que vôtre. Confions-nous à la Madone de la victoire. Adieu, vous m'êtes présent à chaque heure du jour, aimez-moi et priez pour moi » (1).

Dom Pitra étant à Rome, le P. Abbé lui écrit : « Je vous prie de visiter une fois pour moi mes trois chères basi-

ssim, 22 février et 3 juin 1851 ; 1er juillet et 1er octobre 1853, etc.

liques de Saint-Pierre, de Sainte-Marie Majeure et Sainte-Cécile. Quant à Saint-Paul, rappelez-vous qu'il a été témoin de ma profession. (Le P. dom Guéranger fit profession à Saint-Paul, le 26 juillet 1837.) Adieu, mon cher et bien-aimé fils, je vous bénis et vous embrasse de cœur en Notre-Seigneur. Aimez-moi comme je vous aime et favorisez de vos prières les derniers jours de mon pèlerinage. Vos lettres me rendront toujours heureux, adieu encore et que l'étoile de la mer vous soit propice » (1).

De son côté, dom Pitra témoigne à son abbé la plus profonde affection et un entier dévoûment; il lui reste invinciblement attaché au milieu des défections, des défaillances de tant d'autres, et on voit que dom Guéranger compte absolument sur lui. Malgré ce respect et cette soumission, dom Pitra conserve une grande liberté de parole ou de plume et ne se prive pas de proposer son avis sur toute question. Il y donne surtout libre cours à son imagination et l'Abbé est plus d'une fois obligé, avec un sens plus pratique et une vue plus sûre des besoins de la vie bénédictine, de réduire à néant les plans formés par le cerveau trop fécond de son correspondant. Au cours de ses recherches dans les bibliothèques, dom Pitra ne manquait pas de recueillir soigneusement tout ce qui pouvait servir aux travaux de son Abbé. Il se plaint bien un peu de la rareté des lettres, de lettres restées sans réponse. Mais dom Guéranger, accablé de besogne et de soucis, souvent en proie à la fièvre et aux maladies, ne donne aux études que les rognures de son temps. « Je succombe sous les travaux de ma charge, et c'est bien rarement que ma santé me permet de travailler un peu. Je tombe de lassitude, écrit-il souvent, mais cela ne m'empêche pas de vous bénir et de vous embrasser comme je vous aime. Ma tête se fend, je suis à bout de forces; j'ai une montagne sur la tête et sur le cœur. *Alleviet me Deus.....* » (2).

(1) *Ibidem*, 22 septembre 1861.
(2) *Passim*, 2 novembre 1855, 1er juillet 1853, 13 juillet 1851, etc.

Il faut citer encore cette lettre que dom Pitra écrit à son Abbé le 24 juin 1857, à propos de la rencontre des deux fêtes de leurs patrons saint Jean-Baptiste et saint Prosper: « Je suis heureux que la fête du saint précurseur soit le prélude de la vôtre : les deux jours sont également pour moi chaque année une double et commune fête, une seule et même joie, deux jours vraiment de saint Prosper. Puisqu'il a plu à Dieu de mêler si complètement nos vies, nos consolations et nos peines, comment puis-je séparer la fête du Père de celle du Fils ? Votre patronage n'est-il pas mon patronage? Votre bon ange, mon bon ange? Votre Dieu est mon Dieu et votre peuple est mon peuple. Je vivrai de votre vie et là où vous mourrez je mourrai et reposerai à côté de vous, car j'espère que Dieu m'accordera la grâce de ne pas finir tristement loin de vous, au milieu de mes perpétuelles pérégrinations. Comme il nous a réunis par le cœur, par l'âme et par toutes les divisions de l'esprit et du cœur ; il nous réunira tôt ou tard sous la même tente, au même désert, dans la même solitude et la même prière, entre saint Jean-Baptiste et saint Prosper. Je demande encore aujourd'hui cette grâce à mon saint précurseur ; en me conduisant à saint Prosper, il me mènera à la joie et à la consolation, au repos, à la ferveur, à Dieu même. » Cette grâce, on le sait, ne devait pas lui être accordée.

En terminant cette lettre, il s'aperçoit qu'il n'a parlé que de lui ; il s'en excuse, « mais, ajoute-t-il, tout n'est-il pas commun entre un fils et un Père? s'occuper de l'un c'est penser à l'autre » (1). Que de lettres de l'un et de l'autre ne faudrait-il pas citer si l'on voulait recueillir dans leur correspondance les témoignages de confiance et d'affection réciproque !

Son amour pour dom Guéranger s'alliait, nous l'avons dit, à un grand amour pour son monastère de profession, Solesmes; il y resta toujours attaché par les plus profondes racines de l'âme. Que de fois il s'est arrêté au milieu de sa

(1) Lettre du 24 juin 1857.

route pour jeter un regard d'envie vers ses frères qui vivent dans le cloître ! « En me trouvant si souvent sur les chemins, dit-il un jour, comment puis-je échapper au *necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere !* Je ne perds pas, grâce à Dieu, l'attrait de la cellule et même le besoin du *cœnobium*, et l'amour de notre belle et sainte vie cloîtrée me presse de plus en plus » (1).

Dans les dernières années de sa vie sa pensée revient souvent vers Solesmes, il voudrait y mourir. « *Utinam*, s'écrie-t-il, *in nidulo meo moriar !* Heureux frères, heureuses sœurs, vous êtes sur le Thabor. Pour nous, otages du Vatican, nous sommes parmi ces démoniaques que Raphaël a placés au pied de la montagne » (2).

Ne pouvant vivre dans son monastère, il resta fidèle à l'amour de la retraite et du silence. On peut dire que sa vie à Saint-Calliste était une vie sévèrement cloîtrée ; il s'y livrait sans relâche à la prière et à l'étude. Chaque année et même plusieurs fois par an, il faisait trêve à ses travaux pour s'adonner complètement à la méditation et aux exercices religieux.

Comme nous l'avons déjà fait observer, sa vie eut un caractère bien marqué d'isolement ; il le constate avec regret dans plusieurs de ses lettres ; quelques-unes sont comme le douloureux commentaire du chant de l'exilé : l'exilé partout est seul. Quelques années avant sa mort, jetant un regard sur sa vie entière qu'il sent sur le point de s'achever, il écrit cette page empreinte d'un si profond sentiment de tristesse : *ducam eum in solitudinem*, je le conduirai dans la solitude, c'est bien le mot de toute ma vie. Toujours pressé de vivre par le cœur surtout, affamé d'affection, à dix ans j'ai quitté la famille et la meilleure des mères, presque pour toujours. Au moment de sortir du séminaire j'étais orphelin.

(1) *Ibidem*.

(2) Lettres du 10 août 1871, et 7 février 1875, à Madame l'Abbesse de Sainte-Cécile.

« Pour sortir de l'étourdissement de l'enseignement et éviter l'isolement du ministère, je cherchai le cloître ; à peine profès, j'en sortis pour n'y plus revenir que furtivement. Combien j'ai été tristement seul dans les foules et les grandes villes que j'ai traversées pendant vingt ans ! La solitude du Sacré-Collège, de la bibliothèque Vaticane, de Saint-Calliste a été la plus dure et la plus complète. Dieu seul sait en quel vide j'ai dû vivre sans étouffer. L'épiscopat parut d'abord me remettre au cénacle. Mais la dispersion m'a mis au désert de Porto, immense diocèse de la mer aux portes de Rome, à cette heure et chaque année pendant cinq mois, sans prêtres, sans peuple, sans messe, sans autre prière que celle de ses nombreux martyrs sans sépulture, sans noms connus pour la plupart » (1).

Dans son voyage de France en 1875 il y eut à Cuisery une scène touchante qu'il aimait à raconter plus tard. Il venait de présider la cérémonie de la première communion et retournait en voiture, quand il rencontra sur la route une petite orpheline que la charité d'une nièce du cardinal avait revêtue des habits de première communiante. Elle revenait seule tristement sur la route, tandis que les autres enfants étaient entourés et fêtés par leurs parents. Le cardinal ne put la voir sans être touché; il se rappela sa jeunesse, l'isolement de ses premières années d'orphelin ; il fit arrêter sa voiture et obligea l'enfant à monter avec lui. La pauvre enfant, tremblante et le cœur oppressé, ne dit mot pendant la route et n'osa même lever les yeux. Le souvenir de cet incident s'est sans doute effacé de sa mémoire, mais le cardinal ne l'oublia plus ; il pensait souvent à sa petite orpheline et dans ses moments de délaissement, quand la solitude pesait plus lourdement sur lui, il se rappelait l'orpheline de Cuisery (2). Il est des âmes qui ne sont jamais plus seules qu'au milieu des foules ou dans la vie tumultueuse des capitales; pour ces âmes délicates et fines

(1) Lettre du 17 juillet 1886, à Madame l'Abbesse de Sainte-Cécile.
(2) Lettre du 18 septembre 1875, à la même.

les moindres contacts sont douloureux ; elles les évitent et recherchent le calme de l'intimité. Le cardinal Pitra était de cette famille d'âmes. Il eut bien à Rome quelques amis qui lui étaient très attachés, mais ils ne suffirent pas à lui faire oublier son isolement dans un pays étranger et loin de la famille qu'il s'était choisie.

Si nous voulions maintenant donner une idée de sa piété, il nous faudrait descendre dans le détail de sa vie ; il faudrait tout d'abord parler de sa dévotion à l'office divin, l'œuvre par excellence, l'œuvre de Dieu, l'*opus Dei*. Saint Benoît veut que cette œuvre occupe la première place dans la vie du moine, qu'on ne lui préfère rien, *nihil operi Dei præponatur* (1). A l'école de dom Guéranger, dom Pitra avait cultivé avec zèle cette dévotion à l'office divin et en général à la liturgie. Il récitait son bréviaire avec la plus grande attention, et il lui arrivait souvent après cette récitation de faire sur la liturgie, sur la composition d'un office, sa formation historique, les analogies entre la liturgie romaine et les liturgies orientales, des observations judicieuses qui témoignaient en même temps de son sens liturgique et de l'intérêt qui s'attachait pour lui à toutes ces questions. Dans ses retraites il ne voulait souvent d'autre prédicateur que son bréviaire ou son missel, dans lesquels il trouvait une sève toujours nouvelle d'instructions.

Devenu évêque, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il avait à accomplir les grandes fonctions liturgiques. Il le faisait avec un souverain respect et les fidèles étaient frappés de la dignité et de la piété qu'il mettait dans les cérémonies.

A Frascati il reprit la tradition interrompue depuis le cardinal Micara, d'après laquelle l'évêque présidait la procession du Saint-Sacrement. Le peuple de Frascati, qui depuis près d'un demi-siècle n'avait pas vu cette cérémonie, en exprima sa joie et jamais les fêtes du Saint-Sacrement ne furent célébrées avec plus de solennité. Le cardinal

(1) *Regula Sancti Benedicti*, caput XL.

aimait à entourer les principales solennités liturgiques de la plus grande pompe ; il convoquait son clergé et son séminaire ; par ses soins la cathédrale était magnifiquement parée comme une épouse, *tanquam sponsa*, et les fidèles accouraient en foule à l'office divin. C'était une des grandes joies du prieur cardinal.

Il écrit à propos des fêtes de Noël : « Mon petit Frascati fait au mieux qu'il peut son *christmas*... C'est pour moi toujours comme un Noël nouveau. Après l'évangile de la messe de minuit, après ce dépôt sur la paille de l'Emmanuel, je suis toujours ému jusqu'aux larmes, quand éclate le beau cantique de Nicée *Deum de Deo, lumen de lumine*. Et quand ce credo vient après l'évangile de saint Jean *In principio erat Verbum*, les lettres d'or de saint Augustin éblouissent » (1).

Sa piété était à la fois très élevée, simple et naïve ; elle s'alimentait aux sources les plus pures de la théologie, de la liturgie et de l'antiquité ecclésiastique, mais elle ne dédaignait pas de se traduire par les pratiques chères au peuple chrétien, la récitation du chapelet, les pèlerinages, la vénération des reliques et des autels des saints, la dévotion à la Sainte Vierge, à ses sanctuaires, et à ses images (2). Rome est, après Jérusalem, la ville sainte par excellence, la ville où la piété catholique retrouve ses plus chers souvenirs. Aussi a-t-elle de tout temps attiré les pèlerins ; elle n'a pas seulement le privilège de posséder dans ses murs le siège de Pierre, on dirait que cette primauté de ses pontifes a rayonné puissamment et a fait éclore autour d'elle une autre primauté, celle de la sainteté. Les martyrs et tous les grands saints de l'Eglise y ont leurs sanctuaires ou leurs souvenirs. Le cardinal Pitra aimait Rome non pas seulement en artiste et en archéologue, mais encore en chrétien, et s'il se plaisait à visiter les monuments

(1) Lettre à Madame l'Abbesse de Stanbroock, décembre 1883.

(2) Il récitait chaque jour le rosaire, quelquefois même il le récitait une fois avant et une fois après la messe. Sa méditation roulait souvent aussi sur les mystères du rosaire.

anciens, si la plus courte inscription, le moindre pan de mur, une simple ruine attirait son attention et le ramenait en pleine antiquité, de même sa piété le portait à visiter les sanctuaires et les souvenirs des saints.

« Quelle merveilleuse cité de Dieu, s'écrie-t-il un jour qu'il vient de rentrer chez lui après un long pèlerinage à travers la ville, quelle merveilleuse cité de Dieu que celle où l'on peut visiter en un jour la basilique de Saint-Paul, l'*ara cœli* et le céleste bambino, l'église de Sainte-Françoise Romaine et son monastère de Tor de Specchi, le Colisée, Sainte-Marie Majeure, Saint-Marc, la chambre de saint François de Borgia, celle du bienheureux Labre, sainte Cécile » (1).

Il aimait aussi les reliques des saints, les recherchait avidement et il en avait réuni une riche collection devant laquelle brûlait jour et nuit une petite lampe. Il venait souvent prier devant elles.

Il faut noter parmi ses principales dévotions son culte pour Notre-Dame de perpétuel secours, dont l'image empruntée aux peintres byzantins ornait toujours une des chambres principales à Saint-Calliste, à Frascati ou à Porto. Quand il entrait ou sortait, il la saluait profondément en récitant une courte prière ; il aimait à faire remarquer à ses hôtes en les introduisant qu'elle était la maîtresse de la maison, la *padrona di casa*. Sainte Cécile, l'illustre vierge romaine, que dom Guéranger s'est attaché à faire connaître dans un de ses plus beaux ouvrages, avait aussi une part principale dans sa dévotion ; il faisait son pèlerinage à la basilique de Sainte-Cécile au Transtévère toutes les semaines, parfois tous les jours, et allait souvent y célébrer la messe.

Il honorait aussi d'un culte particulier les saints et saintes de l'ordre bénédictin ; la lecture qu'il faisait chaque soir de quelques pages d'un auteur mystique était la plupart du temps tirée d'un mystique bénédictin ; sainte Gertrude,

(1) Lettre à dom Guépin, 12 octobre 1861.

sainte Hildegarde et sainte Mechtilde avaient ses préférences. Il avait lu et relu leurs ouvrages ; il en avait même recherché les manuscrits dans les diverses bibliothèques, il édita plusieurs parties des œuvres de sainte Hildegarde, et on peut dire qu'il fut le promoteur des belles éditions de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde données par deux de ses confrères (1).

Il disait retrouver dans les dialogues de Sainte-Gertrude « un cantique des cantiques intraduisible, quelque chose de semblable aux douces paroles de la Sainte Vierge à Jésus adolescent » (2).

Mais sainte Scholastique était sa patronne de prédilection, sa mère, celle qui présida sa profession religieuse, sa promotion au cardinalat et sa mort. Il ne se rappelait jamais sans émotion cette date de sa profession religieuse. « Que n'ai-je vécu qu'un jour ou qu'une nuit comme la très heureuse sainte, ma mère, qui aurait dû me laisser sous le drap funèbre, en sa fête de 1843 (l'année de sa profession) ou emporter ma pauvre âme sous les ailes de sa colombe... En réalité saint Benoît comme sa sœur n'ont vécu qu'un jour, car la vie religieuse n'a qu'une journée ; toujours la même, toujours un seul et même cantique, un seul et même entretien sur la céleste vie. Au dehors la nuit, la pluie, les heures froides et longues... parfois il est vrai la tête tombe avec des larmes sur les deux mains, mais on se relève pour sourire et parler et penser de la céleste vie » (3).

Un autre grand amour que dom Guéranger lui avait mis au cœur ou du moins qu'il avait cultivé en lui, c'était l'amour de l'Église. Dom Pitra avait dévoué sa vie à cette céleste Épouse du Christ, il la servait avec un désintéressement sans bornes, écoutait avec docilité tous ses enseignements et lui demandait la règle de sa vie et de ses

(1) Dom Louis Paquelin avec la collaboration de dom Joseph Pothier. *Revelationes Gertrudianæ et Mechtildianæ,* 2 vol. in-4o 1875. Oudin, Poitiers.

(2) Lettre à Madame l'Abbesse de Sainte-Cécile, 14 août 1876.

(3) A la même, 10 février 1885, 15 janvier 1886.

sentiments. Il ne faut pas chercher d'autre mobile à sa conduite que cet amour et ce dévoûment.

Dans Rome il vénéra toujours l'Église mère et maîtresse, et dans le Souverain Pontife l'interprète infaillible de la foi et le chef souverain dont la juridiction s'étend et s'exerce sur toutes les parties de l'Église. Il ne varia jamais dans ses convictions. Aujourd'hui que l'unité s'est faite sur ce point de l'enseignement catholique nous avons peu de mérite à professer cet article de foi, mais dans la génération à laquelle appartient dom Pitra, il ne faut pas oublier qu'une telle doctrine était encore l'exception; il fallait pour la soutenir un certain courage et une science théologique très indépendante. Il eut ce courage, cette indépendance de caractère, et fut toujours sur ce point le digne fils de dom Guéranger qui, en 1830, inscrivait aux premières pages de ses constitutions comme une règle pour tous ses disciples, le respect et la soumission entière au siège de Pierre et à la personne de son successeur.

Dans les circonstances où il lui fut donné d'exercer son zèle, il y mit tout son cœur. On l'invitait souvent au cours de ses pérégrinations à prêcher des retraites ou à donner des conférences. Malgré ses répugnances pour la chaire il acceptait volontiers ce ministère. A Rome avant d'être cardinal et encore installé à Saint-Paul Hors-les-Murs il fut aumônier des zouaves pontificaux et tous ont gardé le meilleur souvenir des conférences que le savant bénédictin leur faisait le dimanche soir sur la Rome chrétienne (1).

Dans sa correspondance nous trouvons peu de lettres de direction proprement dites. Sa vocation ne le destinait pas spécialement à ce genre d'apostolat; on eût même dit qu'il cherchait à s'y dérober. Néanmoins il fut en relations avec quelques femmes du monde, sérieusement chrétiennes qui trouvèrent en lui un conseiller sage et dévoué. Les quelques lettres qui appartiennent à cette catégorie sont

(1) Lettres à dom Guéranger, 22 novembre et 21 décembre 1861.

pleines de délicatesse et de tact et d'un ton très sérieux; au premier rang des devoirs, il place ceux auxquels la femme est obligée dans la famille par son titre de mère ou d'épouse. Ses conseils sur l'éducation des enfants sont aussi pleins de fermeté et de prudence.

Au moment de déposer la plume et après avoir vécu plus de deux années dans l'intimité de l'illustre et pieux cardinal par l'étude de ses ouvrages et de sa correspondance, nous ne voulons pas nous séparer de lui sans jeter un dernier regard sur son caractère et sur son œuvre pour essayer de saisir dans son ensemble cette attachante figure de l'évêque de Porto.

Avant tout il fut moine. Il semble que Dieu l'ait choisi dès ses premières années et l'ait acheminé pas à pas vers la profession religieuse; son premier maître, les souvenirs monastiques de sa province, son goût pour l'étude, la prière et la retraite, sa ferme et solide piété éveillèrent en lui les premiers germes de la vocation; ce furent les voix dont Dieu se servit pour faire entendre à son cœur le premier appel auquel tant d'autres résistent. Lui, avec sa générosité et la docilité de son cœur, y prêta l'oreille et quand il se fut assuré de la réalité de cet appel, il marcha résolument vers le but.

En dépit des circonstances et de ces remous qui pendant des années semblèrent le reprendre et l'éloigner du rivage, il resta fidèle à sa vocation, moine par le cœur, moine au milieu du monde par la vie sévère de travail et de recueillement qu'il s'imposa et qu'il sut garder avec un courage et une énergie dont on citerait peu d'exemples. Par ce côté de sa vie il est bien digne d'entrer dans les rangs de ceux que saint Benoît appelle dans sa règle *cœnobitarum fortissimum genus*, la très forte race des moines (1). Du moine il eut encore l'humilité et l'abnégation, analogue à celle du soldat qui combat pour un plan qu'il n'a pas conçu et souvent pour réparer des fautes qu'il n'a pas commises.

(1) *Regula sancti Benedicti*, cap. I.

Mais cette règle monastique, ce joug sous lequel saint Benoît courbe ses disciples, n'écrase quoi qu'on en ait dit, ni la personnalité, ni la spontanéité. C'est une discipline forte et souple qui comprime les mauvais penchants de la nature humaine sans détruire ses aspirations généreuses. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'histoire monastique. A chaque pas on y trouvera de puissantes originalités, des caractères fortement trempés, pour lesquels la règle n'a été qu'une sauvegarde et une force.

Dom Pitra put donc cultiver les heureux dons de son caractère et les développer sous la paternelle tutelle de l'obéissance. On a pu dire de lui, non sans quelque malice peut-être, qu'il était resté un romantique. Nous dirons à notre tour sans intention railleuse, qu'il est sous bien des aspects un des représentants de cette génération qui s'étend de la fin de l'Empire aux premières années du gouvernement de juillet. Par plusieurs de ses qualités, il appartient à son temps, époque de foi généreuse en l'avenir, d'aspirations ardentes, d'espérance, et par suite d'enthousiasme et d'élan. C'était comme un printemps plein de riches promesses, avec un sentiment presque universel chez les contemporains, d'une sorte de renaissance, d'un renouvellement général dans les lettres, les sciences et les arts, et même dans l'état social. Bien des illusions se mêlaient sans doute à ces désirs un peu vagues d'un renouveau, mais à tout prendre, combien nous sommes tentés de regretter cette période d'entrain et de vie, quand nous regardons autour de nous et que nous voyons finir ce siècle dans le désenchantement et la torpeur!

Nous ne nous sommes donc pas étonnés de retrouver dans les livres et dans les lettres de dom Pitra cette ardeur presque juvénile et ce ton d'enthousiasme qui quelquefois étonne le lecteur peu préparé par son milieu et par ses habitudes à de tels accents. Quant il eut vu « tant de missions avortées, de promesses trahies, de belles vocations manquées », quand il eut vu, selon son énergique expression « notre triste époque sur le point de tomber

dans sa fosse séculaire » le cardinal fut pris d'une tentation de découragement et ne trouva de consolation que dans sa foi en la mission divine de l'Église sur terre.

L'étude lui fut aussi une diversion puissante. L'amour de l'étude naquit en lui dès le premier coup d'œil jeté sur les livres et les monuments qui lui révélèrent les hommes et les institutions antiques. De ce jour, il fut historien par sa sympathie et son goût pour le passé, par son intelligence des événements qui appartiennent à l'histoire. Il aima la science historique sous toutes ses formes, paléographie, épigraphie, archéologie ; il cultiva tous ces genres avec succès. Cet amour de l'étude se développa rapidement et devint une passion de tous les instants ; il connut toutes les joies et les tourments de la recherche scientifique; il eût pu écrire cette page si profondément vraie, tombée de la plume d'un jeune savant enlevé par la mort avant d'avoir pu tenir toutes ses promesses : « L'homme qui ne s'est jamais livré à la recherche scientifique ignore quelles en sont les jouissances et les douceurs sans cesse renouvelées; c'est une fascination de tous les instants. Plongé dans ce travail où se découvrent sans cesse des horizons inattendus, on s'abîme avec une telle ivresse, que rien ne saurait en distraire. Dans cette poursuite acharnée, les meilleures facultés s'exaltent; on oublie les durs soucis ou les frivoles besoins, on se sent en quelque façon plus noble, plus digne, plus heureux ; l'activité de l'être est à son maximum » (1).

Dans le champ scientifique de notre siècle, dom Pitra a creusé son sillon. Son nom restera attaché à des découvertes importantes, les écrits de Commodien, de Juvencus, de Nicéphore, l'hymnographie grecque, Romanus et la poésie des mélodes, le droit de l'Eglise grecque ; ou à des époques historiques et des personnages comme saint Léger et le septième siècle, sainte Hildegarde, les Pères Anténicéens.

(1) F. Papillon, *Histoire de la philosophie moderne*, citée dans la notice de Charles Lévêque, p. XXXVI.

Il ne fut pas seulement un savant, il fut un type achevé le l'humaniste, au meilleur sens du mot et dans sa plus large acception, ne se confinant pas comme le philologue qui n'est que philologue, dans les arides études d'érudition, la critique grammaticale, la connaissance des lois de la transcription des manuscrits ou de la déformation d'un texte, mais étudiant l'antiquité avec des yeux d'artiste, la comprenant et la goûtant.

Le philologue et le savant était doublé d'un poète à l'âme tendre et naïve, à l'imagination ardente.

Son caractère était fait de réserve et d'une certaine timidité qui l'empêchait de se livrer. Mais cette froideur n'était qu'apparente, et cachait mal un cœur affectueux et bon qui ne demandait qu'à aimer et à se confier. La famille et ceux qui furent ses vrais amis pourraient seuls dire de quelle affection attentive, de quelle sollicitude prévoyante il les entourait, et quelle était sa délicatesse de sentiments ; il la portait parfois jusqu'à une susceptibilité qu'un oubli froissait. Ses confrères, de leur côté, témoigneraient de la sûreté de son commerce et de l'aimable simplicité qu'il apportait dans ses relations quotidiennes. Ennemi des compromis, il avait une fermeté de caractère et de principes qui ne craignait pas le reproche d'intransigeance et de raideur.

De bons juges, en matière de style, comme Louis Veuillot, Aubineau, Mgr Darboy, reconnaissent en lui les qualités d'un écrivain de race, qui eût pu prétendre, avec de légères réformes, à l'une des premières places.

A Rome, il fit revivre la tradition des cardinaux savants qui ont honoré la pourpre romaine et ont brillé au premier rang dans le monde de l'érudition. Dans cette ville où se coudoient les diplomates, les grands seigneurs, les voyageurs de toute nation, les évêques, les dignitaires ecclésiastiques et les chefs d'ordres, il garda sa physionomie originale de bénédictin et de savant, un peu isolé, éloigné des affaires, mais arrivant à exercer de l'influence sur une partie de ses collègues par sa science, l'intégrité de son

caractère, la fermeté de ses convictions. Ce n'est que grâce à une calomnie que ses ennemis ont pu un jour l'accuser d'ambition ; il se tint toujours à l'écart, et si, à un moment donné, il est sorti de sa réserve, il n'est pas possible de suspecter la droiture de ses intentions, alors même que l'on condamnerait sa démarche.

Sa famille religieuse restera surtout jalouse de sa gloire et gardera un culte pour son souvenir. Elle ne saurait oublier sans ingratitude que ce prince de la science et de l'Eglise a, pendant vingt ans, travaillé pour elle obscurément, au milieu de fatigues et de difficultés sans cesse renaissantes, sacrifiant au bien de la communauté ses goûts, sa tranquillité, sa noble passion de l'étude. Au milieu de nous il méritera le titre d'ancêtre, et, quoi qu'il arrive, il restera l'un des plus illustres, un de ceux qui ont jeté sur l'ordre monastique en notre temps le plus grand éclat.

Ce n'est jamais sans un profond regret et un serrement de cœur que l'on voit disparaître ces hommes, que de longues études et des qualités soigneusement cultivées ont si bien préparés à des recherches fructueuses. Que de travaux suspendus, que de découvertes arrêtées par l'inexorable mort, que de forces intellectuelles perdues. C'est le cas de répéter avec l'Ecclésiaste : *vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Même la science est vanité si elle ne sert à rapprocher l'homme de Dieu. Toute science est vaine qui ne se ramène par son but dernier à la gloire de Dieu et à son amour.

C'est bien ainsi que le cardinal Pitra entendait la science, et il ne nous pardonnerait pas de n'avoir peint en lui que le savant, en laissant dans l'ombre la figure du moine et du prêtre. La science avait élevé son âme au-dessus des préoccupations terrestres et des intérêts de ce monde, elle lui avait donné le noble goût de la vérité, le dédain de tout ce qui n'est pas elle ; son âme trouvait son aliment dans cette recherche, et il n'est presque aucune de ses connaissances qui n'augmentât son amour de Dieu et de l'Eglise. Ceux qui ont connu les secrets de ses dernières années ont

vu avec une édification profonde, le travail qui se faisait en cette âme sous la main de Dieu et la lumière toute céleste qui s'y répandait. Les épreuves et les souffrances la purifièrent encore et la préparèrent à jouir de la vue de Dieu.

FIN

BIBLIOGRAPHIE DU CARDINAL PITRA

Patristique.

Spicilegium Solesmense complectens sanctorum Patrum Scriptorumque Ecclesiasticorum anecdota hactenus opera, selecta ex Græcis Orientalibusque et Latinis codicibus publici juris facta, curante Domno J. B. Pitra, O. S. B. monacho e Congregatione Gallica. Parisiis, F. Didot, 4 volumina in-4.

Tomus I, LXXVIII-596 p., 1852.

Tomus II, XC-550 p., 1855.

Tomus III, LXXXVI-633 p., 1855.

Tomus IV, XXI-608 p., 1858.

On a tiré à part la dissertation de M. de Rossi, au tome IV du *Spicilegium : De christianis titulis Carthaginiensibus epistola I. B. de Rossi ad I. B. Pitra.* Parisiis, Firmin Didot, 1858, in-4 de 43 p.

Analecta Sacra Spicilegio Solesmensi parata, edidit Joannes Baptista Card. Pitra, Bibliothecarius S. R. E. 7 vol. in-4.

T. I, *Mélodes.* XCIV-704 p. Parisiis, 1876.

T. II, *Patres Antenicœni.* XLVII-660 p., typis Tusculanis, 1884.

T. III, *Patres Antenicœni.* 638 p., e typographia Veneto-Mechitaristarum S. Lazari, 1883.

T. IV. *Patres Antenicœni.* XXXIV-518 p., Parisiis, e publico Galliarum typographeo, 1883.

T. V. *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi*, xxxv-334, Parisiis, 1888.

T. VII. *Juris Ecclesiastici Græcorum selecta Paralipomena*, xl-893, Parisiis, 1891.

T. VIII. *Sanctæ Hildegardis opera*. xxii-614 p., typis sacri Montis Cassinensis, 1881.

Le tome VI, qui n'a pas été publié, était réservé aux mélodes grecs.

Analecta Novissima, Spicilegii Solesmensis altera continuatio.

Tomus I. De Epistolis et Regestis Romanorum Pontificum disseruit Joannes Baptista Cardinalis Pitra, Episcopus Portuensis et S. Rufinæ, S. R. E. Bibliothecarius. In-4, xiv-630 p. Typis Tusculanis, 1885.

Tomus II. *Tusculana* (contenant les œuvres inédites d'Odon d'Ourscamp, d'Odon de Châteauroux, de Jacques de Vitry, de Bertrand de la Tour, évêques de Frascati (xiie-xive siècle). In-4. Typis Tusculanis, 1888.

Juris Ecclesiastici Græcorum Historia et Monumenta, jussu Pii IX Pont. Max., curante J. B. Pitra, S. R. E. Card.

T. I. A primo post Chr. nat. ad VI^m^ sæculum. Gr. in-4, 4 fol. limin. lvi-686 p. Romæ, typis Collegii Urbani, 1864.

La préface et la table des manuscrits ont eu un tirage à part, de 4 et xxiv p.

T. II. Gr. in-4, xlvii-685 p. Romæ, 1868.

Anastasiorum Antiochenorum et Sinaitarum anecdota quædam opera de rebus sacris et canonicis, aucta ex tomo secundo *Juris Ecclesiastici Græcorum*. Gr. in-4, 103 p. Romæ, 1866.

Nomocanon pseudo-Photianus, ex tomo secundo *Juris Ecclesiastici Græcorum*. Gr. in-4. Romæ, 1866.

Les Pères de l'Église, articles dans l'*Auxiliaire catholique*, t. I, p. 271 (1845) ; et t. II, p. 93 (1845).

Nouvelles controverses sur l'authenticité des épîtres de saint Ignace. *Auxiliaire catholique*, t. II, p. 234 (1845); t. III, p. 81, 220 et 272 (1846) ; t. IV, p. 244 et 302 (1846).

Des Canons et des collections canoniques de l'Église grecque, d'après l'édition grecque donnée par M. Rhalli, président de l'Aréopage à Athènes. In-8, Paris, 1858. Publié d'abord dans l'*Univers*, 4, 17, 23 novembre 1857.

Ce travail a été reproduit en partie dans l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques* de D. Ceillier, nouvelle édition, t. XII, p. 982-1001. In-4, Paris, 1862.

Hymnographie grecque (à propos de l'ouvrage : *De immaculata Deiparæ conceptione Hymnologia Græcorum*, etc.). *Analecta Juris Pontificii*, janvier-avril 1862, col. 1417-1427.

Hymnographie de l'Église grecque, dissertation accompagnée des offices du 16 janvier, des 29 et 30 juin en l'honneur des Apôtres S. Pierre et S. Paul, publiée par le cardinal J.-B. Pitra, du titre de Saint-Caliste. Petit in-4, 2 p. lim. et 88-CLIX. Rome, 1867.

Sancti Romani Cantica sacra, ex codd. monasterii Sancti Joannis in Insula Patmi. In-fol. 57 p. Typis Collegii Urbani, 1888. Dans l'*Album de la Bibliothèque Vaticane*, présenté en son jubilé sacerdotal à Sa Sainteté Léon XIII.

Theodori Prodromi commentarios... primum edidit Henricus M. Stevenson Senior, *præfatus est J. B. Pitra*. Romæ et bibl. Vaticana 1888, in-8 de XXVII-120 p.

— A part :

De Theodoro Prodromo, préface aux commentaires de Théodore Prodrome sur les cantiques des saints Cosmas et Jean Damascène. In-4, 27 p., 1888.

Epistola ad Sanctissimum Dominum Nostrum Leonem PP. XIII. Dans la *Bibliotheca Vaticana*, Codices Palatini Græci. Romæ, 1885, p. VII-XIII ; en italien dans la *Semaine religieuse de Rome*, il divin Salvatore. 3 février 1886. Anno XXII, n° 36, p. 570-571.

Patrologie de Migne :

Dom Pitra a été l'éditeur littéraire de la *Patrologie latine* et de la *Patrologie grecque* jusqu'à Photius. Il a établi la liste des auteurs, choisi les éditions à reproduire et les dissertations, corrigé une partie des épreuves. Cette collaboration

est décrite en détail au tome CCXVIII de la Patrologie latine (*Indices*, t. I, p. 328), sous les mots *Editores Patrologiæ inter quos præcipuus R. P. Pitra, O. S. B.*

Quinti Sept. Flor. Tertulliani presbyteri Carthaginensis Opera omnia. Édition *variorum* des Œuvres de Tertullien dans la *Patrologie latine* de Migne, tomes I à III (1844).

Minucius Felix. Préface, texte et collation sur le manuscrit unique de la Bibliothèque Nationale. Migne, *Patrologie latine*, t. III (1844).

Sanctus Cyprianus, revision des notes de Baluze et de dom Prudent Maran. Migne, *Patrologie latine*, t. IV (1844).

Notanda quædam in Smaragdi abbatis collectiones in Epistolas et Evangelia quæ per circuitum anni leguntur. *Ibid.* t. CII, p. 1111-1132 (1851).

Histoire.

Histoire de saint Léger, évêque d'Autun et martyr, et de l'Église des Francs au septième siècle. In-8, de xv-cxxi-573 p. Paris, 1846.

Trois chapitres de cet ouvrage avaient paru dans l'*Univers* du 6 août 1846, dans l'*Université catholique*, t. XVI, p. 43 (juillet 1843), et dans l'*Auxiliaire catholique*, t. II. p. 145 (1845).

Testamentum sancti Leodegarii, extrait de la *Vie de saint Léger*. Migne, *Patrologie latine*, t. XCVI, p. 379.

Vita metrica sancti Leodegarii. Ibid. tome CXIV, col. 1130-1152.

La Hollande catholique, par le R. P. dom Pitra, bénédictin de la Congrégation de France (Bibliothèque nouvelle, sous la direction de M. Louis Veuillot.) In-18, de 350-vi p. Paris, 1850.

Plusieurs chapitres de ce livre avaient paru dans l'*Ami de la Religion* sous ce titre : *Voyage historique*, t. 140, p. 793 (24 mars 1849), p. 814 (27 mars 1849), p. 836 (29 mars 1849);

t. 141, p. 441 (19 mai 1849); t. 142, p. 133 (17 juillet 1849), p. 465 (18 août 1849), p. 598 (1er septembre 1849); t. 143, p. 77 (9 octobre 1849), p. 123 (13 octobre 1849), p. 325 (27 octobre 1849), p. 343 (29 octobre 1849), p. 575 (13 novembre 1849), p. 619 (16 novembre 1849); t. 144, p. 200 (13 décembre 1849); t. 145, p. 361 (25 janvier 1850); t. 147, p. 361 (25 avril 1850).

Un extrait dans l'*Univers*, sous ce titre : *La Hollande catholique*, 29 novembre 1850.

Études sur la collection des Actes des Saints, par les RR. PP. Jésuites Bollandistes, précédées d'une dissertation sur les anciennes collections hagiographiques, et suivies d'un recueil de pièces inédites. In-8, de CVII-232 p. Paris, 1850.

Cet ouvrage comprend une série d'articles publiés dans l'*Univers* des 5, 8, 11, 15, 21, 26 septembre 1847, et dans l'*Université catholique*, 2e série, t. VII, p. 332, 411, 520; t. VIII, p. 37 ; et t. X, p. 182.

Vie du P. Libermann, fondateur de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, et premier supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé-Cœur de Marie. In-8, VIII-608 p. Paris, Julien, Lanier, 1855.

— 2e édition, in-8, de XII-676 p. Paris, Poussielgue, 1872.

— 3e édition, in-8, de VIII-686 p. *Ibid.* 1882.

Notice sur M. Libermann. Univers, 1er et 6 mars 1852.

— A part, in-8, de 16 p. Paris, Bailly, s. d.

Archéologie et Mélanges.

La Fête de Jacob, composée en 1829, — publiée dans le *Recueil de drames et dialogues*, etc., chez Périsse, Lyon, 1863 (p. 217-258).

Homère sur le tombeau d'Achille, composé en 1829, — — publié dans l'*Éduen*, 1840, et le *Courrier de Saône-et-Loire*, 1875.

dans sa fosse séculaire » le cardinal fut pris d'une tentation de découragement et ne trouva de consolation que dans sa foi en la mission divine de l'Église sur terre.

L'étude lui fut aussi une diversion puissante. L'amour de l'étude naquit en lui dès le premier coup d'œil jeté sur les livres et les monuments qui lui révélèrent les hommes et les institutions antiques. De ce jour, il fut historien par sa sympathie et son goût pour le passé, par son intelligence des événements qui appartiennent à l'histoire. Il aima la science historique sous toutes ses formes, paléographie, épigraphie, archéologie ; il cultiva tous ces genres avec succès. Cet amour de l'étude se développa rapidement et devint une passion de tous les instants ; il connut toutes les joies et les tourments de la recherche scientifique ; il eût pu écrire cette page si profondément vraie, tombée de la plume d'un jeune savant enlevé par la mort avant d'avoir pu tenir toutes ses promesses : « L'homme qui ne s'est jamais livré à la recherche scientifique ignore quelles en sont les jouissances et les douceurs sans cesse renouvelées; c'est une fascination de tous les instants. Plongé dans ce travail où se découvrent sans cesse des horizons inattendus, on s'abîme avec une telle ivresse, que rien ne saurait en distraire. Dans cette poursuite acharnée, les meilleures facultés s'exaltent; on oublie les durs soucis ou les frivoles besoins, on se sent en quelque façon plus noble, plus digne, plus heureux ; l'activité de l'être est à son maximum » (1).

Dans le champ scientifique de notre siècle, dom Pitra a creusé son sillon. Son nom restera attaché à des découvertes importantes, les écrits de Commodien, de Juvencus, de Nicéphore, l'hymnographie grecque, Romanus et la poésie des mélodes, le droit de l'Eglise grecque ; ou à des époques historiques et des personnages comme saint Léger et le septième siècle, sainte Hildegarde, les Pères Anténicéens.

(1) F. Papillon, *Histoire de la philosophie moderne*, citée dans la notice de Charles Lévêque, p. XXXVI.

Il ne fut pas seulement un savant, il fut un type achevé de l'humaniste, au meilleur sens du mot et dans sa plus large acception, ne se confinant pas comme le philologue qui n'est que philologue, dans les arides études d'érudition, la critique grammaticale, la connaissance des lois de la transcription des manuscrits ou de la déformation d'un texte, mais étudiant l'antiquité avec des yeux d'artiste, la comprenant et la goûtant.

Le philologue et le savant était doublé d'un poète à l'âme tendre et naïve, à l'imagination ardente.

Son caractère était fait de réserve et d'une certaine timidité qui l'empêchait de se livrer. Mais cette froideur n'était qu'apparente, et cachait mal un cœur affectueux et bon qui ne demandait qu'à aimer et à se confier. La famille et ceux qui furent ses vrais amis pourraient seuls dire de quelle affection attentive, de quelle sollicitude prévoyante il les entourait, et quelle était sa délicatesse de sentiments ; il la portait parfois jusqu'à une susceptibilité qu'un oubli froissait. Ses confrères, de leur côté, témoigneraient de la sûreté de son commerce et de l'aimable simplicité qu'il apportait dans ses relations quotidiennes. Ennemi des compromis, il avait une fermeté de caractère et de principes qui ne craignait pas le reproche d'intransigeance et de raideur.

De bons juges, en matière de style, comme Louis Veuillot, Aubineau, Mgr Darboy, reconnaissent en lui les qualités d'un écrivain de race, qui eût pu prétendre, avec de légères réformes, à l'une des premières places.

A Rome, il fit revivre la tradition des cardinaux savants qui ont honoré la pourpre romaine et ont brillé au premier rang dans le monde de l'érudition. Dans cette ville où se coudoient les diplomates, les grands seigneurs, les voyageurs de toute nation, les évêques, les dignitaires ecclésiastiques et les chefs d'ordres, il garda sa physionomie originale de bénédictin et de savant, un peu isolé, éloigné des affaires, mais arrivant à exercer de l'influence sur une partie de ses collègues par sa science, l'intégrité de son

— A part, imprimerie de Beau, Saint-Germain-en-Laye, 1853.

Les Lettres des Papes, article sur le *Regesta Pontificum Romanorum ab condita Ecclesia ad a. p. Chr. nat. MCXCVIII.* ed. Ph. Jaffé; publié dans le *Correspondant*, t. XXX, p. 513 (10 août 1852); et t. XXXI, p. 317 (25 décembre 1852).

L'Évêque Notger, lettre à M. Polain, archiviste à Liège. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique Liégeois*. In-8, de 22 p., Liège, 1851.

Saint Hilaire docteur de l'Église, articles publiés dans l'*Univers*, 12 mai, 8 et 15 juin 1851.

La Fête de saint Hilaire à Poitiers, articles publiés dans le *Monde*, 24 et 25 janvier 1861.

De Nominibus Beatæ Mariæ Virginis. Univers, 6 janvier 1855.

Préface à l'ouvrage intitulé : *Flosculus veritatis de Ecclesiarum unione*, ex variis Orientalis Ecclesiæ libris, studio RR. PP. Ordinis S. Basilii Magni Balasfalvensium collectus olim et semel iterum editus, nunc denuo novis recensitus curis. Romæ, ex typis S. Congreg. de Prop. Fide, 1862.

Bibliographie.

Mémoires historiques du cardinal Pacca, par l'abbé Sionnet. *Univers*, 3 et 10 novembre 1844.

Foi et lumière, considérations sur les rapports actuels de la science et de la croyance, suivies du règlement et du discours d'ouverture de la société *Foi et lumière*. *Auxiliaire catholique*, t. III, p. 93 (1846).

— A part sous ce titre : *Extrait de l'Auxiliaire catholique*, compte rendu par les bénédictins de l'ouvrage intitulé : *Foi et lumière*. In-8, de 14 p., Nancy, 1846.

Collection des monuments primitifs de l'histoire du Pays de Bade. *Auxiliaire catholique*, t. III, p. 348 (1846).

vu avec une édification profonde, le travail qui se faisait en cette âme sous la main de Dieu et la lumière toute céleste qui s'y répandait. Les épreuves et les souffrances la purifièrent encore et la préparèrent à jouir de la vue de Dieu.

FIN

— Reproduit aussi en partie dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, t, LXIV, p. 245-253 ; et t. LXV, p. 129-138 (1862).

Lettres.

Epistola pastoralis ad clerum et populum diœcesis Tusculanæ. In-4, 14 p. Romæ, 1879.

Epistola pastoralis ad clerum et populum diœcesis Portuensis et S. Rufinæ. In-4, 14 p. Tusculi, 1884.

Lettre sur la polémique liturgique. *Journal des villes et des campagnes*, août 1843.

Lettre au R. P. Lacordaire sur le couvent d'Unterlinden, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à Colmar. *Auxiliaire catholique*, t. IV, p. 67 et 375 (1846).

Lettre à M. l'abbé Gainet. *Bulletin du diocèse de Reims*, 20 février 1869.

Lettre à la Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie. *Annales de la Congrégation*, t. I, p. 121-123 (juillet 1872).

Lettre à madame la marquise de Mac-Mahon. *Bulletin du diocèse de Reims*, 29 juin 1872.

Lettre à Mgr Landriot, archevêque de Reims. *Ibid.* 14 septembre 1872.

Lettre à l'abbé Moigno. *Univers*, 20 mars et 6 avril 1882.

Lettre à M. Eugène Veuillot. *Univers*, 15 et 22 avril 1883.

Lettre à M Victor Palmé. *Ami des livres*, 1er février 1884.

Lettre à Mgr l'archevêque de Palerme. *Univers*, 17 janvier 1883 et 13 février 1884.

Epistola cl. v. P. Riant (en tête du recueil publié par M. Klemming, *Piæ cantiones in regno Sueciæ olim usitatæ*, Stockolmæ, 1884). Reproduite en la deuxième partie, 1887.

Lettre à Mgr Battandier. *Cosmos*, 2 février 1885, et *Journal de Rome*, 6 février 1885.

Lettre à M. l'abbé Brouwers, de l'*Amstelbode*. *Journal de Rome*, 19 mai 1855, reproduite dans l'*Univers*, 22 mai 1885.

— A part, in-4 de 10 p. Paris, Imprimerie Goupy et Jourdan, 1885.

Lettre à Sa Sainteté le Pape Léon XIII. *Univers*, 23 juin 1885.

Lettre sur le Jubilé de Solesmes, dans : *Les Fêtes jubilaires de l'Abbaye de Saint-Pierre de Solesmes*, 9, 10 et 11 juillet 1887. Solesmes, 1887, in-8, de la p. 27 à la page 30.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

(A la page 99.)

Quelques évêques de France étant intervenus auprès du Saint-Siège au sujet des jésuites reçurent du Souverain-Pontife cette réponse :

Gregorius PP. XVI,

Venerabilis frater, salutem et Apostolicam benedictionem. Non mediocri certe animi consolatione tuas accepimus litteras, quibus, venerabilis frater, dilectos filios presbyteros Societatis Jesu in Gallia degentes propter eximiam eorum religionem vitæque integritatem, atque egregios piosque labores meritis laudibus efferre lætaris. Atque hujusmodi amplissimum testimonium alii etiam tum ex Gallia tum ex aliis regionibus antistites tribuere gaudent ejus societatis alumnis, qui in majori Dei gloria promovenda, atque animarum salute procuranda, omnem operam impendere, et opportuna clero sæculari auxilia præbere student. Cum igitur apostolici nostri muneris sit religiosas congregationes et ordines, qui de re catholica bene merentur, tueri atque defendere, tum huic officio erga societatem illam, quandocumque res postulet, nunquam certe

deerimus. Et quoniam veluti probe noscis, venerabilis frater, in quibusque rebus actionum virtutumque omnium moderatrix est prudentia, tantopere a Christo Domino commendata; idcirco gratissimum nobis est cognoscere, ejusdem societatis præpositum generalem sponte ipsum sua jam ea suscepisse consilia, quæ, Deo bene juvante, ad amovendam animorum irritationem nunc temporis istius exortam valitura confidimus. Hac autem occasione libentissime utimur, ut præcipuam, qua Fraternitatem tuam complectimur benevolentiam, iterum testemur et confirmemus. Cujus pignus esse volumus Apostolicam benedictionem, quam ex intimo corde profectam, et cum omnis veræ felicitatis voto conjunctam Tibi ipsi, venerabilis frater, et gregi tuæ curæ commisso peramanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, die 16 julii a. 1845, pontificatus Nostri anno XV.

Par la même occasion Mgr Parisis reçut du cardinal Lambruschini, secrétaire d'État, la réponse suivante, qui n'avait jamais été publiée :

Monseigneur,

Pour rassurer l'esprit de Votre Grandeur sur les craintes que, d'après sa lettre du 28 juin, Elle semble avoir conçues, même du côté de Rome, je puis lui dire que d'abord il n'y a eu lieu sur ces affaires à aucune négociation officielle. Si on l'avait engagée, le Saint-Siège n'aurait point abandonné cette ligne de conduite modérée et ferme qui est basée sur la nature de sa mission divine.

D'un autre côté on sait que les jésuites aviseront spontanément aux moyens de faire cesser la lutte, sans cesser pourtant de faire le bien. Grâce à cette prudence dont on ne saurait trop apprécier le mérite, j'ai lieu de penser que l'esprit public aura le temps de se reposer de l'agitation produite par tant de discours en sens contraire, et le calme renaîtra.

Je n'ai pas manqué de soumettre au Saint-Père l'expression de vos inquiétudes avec celle de votre dévotion envers sa per-

sonne sacrée et il me charge de vous faire passer en retour sa bénédiction apostolique comme gage de l'amour tout à fait paternel avec lequel il vous souhaite toute consolation.

Agréez en même temps l'assurance de l'estime la plus distinguée, etc.

17 juillet 1843.

II

DUBIA

(A la page 196, note 1.)

I. Utrum scriptores Diarii dicti l'*Univers* de conscientia teneantur servare prohibitionem qua inhibuit Illustrissimus archiepiscopus Parisiensis ne in dicto diario inservantur quæcumque de dissensione suborta inter præfatum antistitem et Reverendissimum Carnotensem episcopum scriptoribus edenda mitterentur, sive ab eodem episcopo Carnotensi sive ab aliis episcopis; utrum, verbi gratia, de conscientia teneantur non publicare decreta, epistolas, aliave id genus quæ Reverendissimus Carnotensis episcopus ad sui ipsius defensionem necessaria æstimaret.

II. Utrum scriptores diarii prædicti de conscientia teneantur ab eodem diario excludere litteras quaslibet pastorales vel privatas, aliave episcoporum scripta quibus impugnari viderentur doctrinæ aut opiniones a Parisiensi archiepiscopo sive in mandatis, sive in scriptis ejus exponendæ.

III. Utrum iidem scriptores de conscientia teneantur abstinere se ab ea defendenda doctrina quæ in Galliis dici solet *ultramontana*, et ab impugnandis gallicanis opinionibus quas Parisiensis archiepiscopus omni ope tuetur, ea in primis ratione silentium jubens, quod absque scandalo laïci scriptores nequeant a suo episcopo dissentire.

III

(A la page 200, note 2.)

LITTERÆ SANCTISSIMI PII PAPÆ IX, DE GALLICA CONGREGATIONE ORDINIS SANCTI BENEDICTI.

Dilecto filio nostro Thomæ S. R. E. presbytero cardinali Gousset, archiepiscopo Remensi:

Pius Papa IX.

Dilecte Fili Noster, Salutem, et Apostolicam Benedictionem. Cum sacra Sancti Benedicti Familia, tot sane nominibus de catholica non minus religione, quam de civili societate, et litteraria republica semper præclare sit merita, non mediocri certe jucunditate perfundimur, cum ejusdem sacræ Familiæ commoda, utilitatemque procurari videmus. Et quidem nemo ignorat quot, et quam amplissimos hæc sacra Familia aluerit Filios, quorum alii maxima, ac sempiterna doctrinæ et ingenii monumenta reliquere; alii vel virtutum omnium laude insignes Sanctorum numerum auxerunt, ornarunt; alii Episcopali dignitate honestati, aut in amplissimum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium Collegium cooptati de re catholica bene admodum sunt meriti; alii, nec numero pauci, ad Summum Pontificatum evecti, totius Ecclesiæ summam, difficillimis quoque temporibus, optime administrarunt. Itaque, Dilecte Fili Noster, maximæ Nobis lætitiæ fuerunt Litteræ a Te, et a pluribus Venerabilibus spectatissimis Galliæ Episcopis, aliisque clarissimis illustris ejusdem Nationis Viris subscriptæ, et ad Nos datæ, ex quibus perlibenter novimus eximia ac rectissima Tua et eorum in istam Solesmensem Ordinis Sancti Benedicti Abbatiam, ejusque Religiosam Familiam studia. Quæ quidem curæ omni laude dignæ Nobis gratissimæ extiterunt, cum Abbatiam ipsam, ejusque Monachos præcipua paterni animi

Nostri benevolentia prosequamur. Etenim Nos minime latet quomodo Religiosi ejusdem Abbatiæ Viri illustria Patrum suorum vestigia prosequi, exempla æmulari studeant; et qua veneratione Nobis et huic Petri Cathedræ firmiter adhærere glorientur; et qua cura, industria, sedulitate, sollertia in catholicam doctrinam tuendam, in animarum salutem vel in remotis regionibus procurandam, in litteras, ac disciplinas præsertim sacras excolendas, et in alia egregia opera exercenda incumbere contendant. Hinc vel maxime optamus, ut Solesmensis Abbatia quotidie magis prospere, feliciterque vigeat, et efflorescat, quo ex illa, Deo bene juvante, uberiores sanctissima nostra religio, et civilis ipsa societas fructus percipere possit. Et quoniam probe noscimus quo miro religionis studio Venerabiles Fratres Galliæ Antistites præfulgeant, et qua singulari pietate inclytæ illius Nationis fideles præstent, idcirco eorumdem Venerabilium Fratrum, et fidelium animos etiam, atque etiam excitamus, ut omni eorum ope, opera, et gratia Solesmensem Abbatiam tueri, fovere, et adjuvare enitantur. Plane non dubitamus quin ipsi Venerabiles Fratres, et fideles eorum curæ concrediti hisce Nostris desideriis libentissime, ac studiosissime obsequi velint, cum præsertim cognoscant, se in Solesmensi Abbatia ejusque Religiosa Familia tutanda non solum summam Nobis consolationem esse allaturos, verum etiam magnam sibi, et universæ Galliæ gloriam comparaturos, quandoquidem de Regulari agitur Ordine cui christiana et civilis respublica et ipsa Gallia tot, ac tanta commoda accepta referre debent. Habes, Dilecte Fili Noster, quæ commemoratis Litteris rescribenda esse existimavimus. Jam vero hanc quoque occasionem libentissimo animo amplectimur, ut studiosissimam Nostram in Te voluntatem denuo testemur et confirmemus. Cujus quoque pignus esse volumus Apostolicam Benedictionem, quam toto cordis affectu Tibi ipsi, Dilecte Fili Noster, et gregi Tuæ vigilantiæ concredito peramanter impertimur.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die 31 Julii anno 1851, Pontificatus Nostri anno sexto.

PIUS PP. IX.

Concordat cum originali.

Remis, die 1 Septembr. 1851.

QUERRI, *Vic. Gen.*

SUR SOLESMES ET LES BÉNÉDICTINS

A notre cher fils Thomas, Cardinal Gousset, Archevêque de Reims

Pie IX, Pape.

Notre cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Comme la religieuse famille de Saint-Benoît a constamment, et de la manière la plus éclatante, rendu toute sorte de services à la religion catholique aussi bien qu'à la société civile et à la république des lettres, c'est pour nous une vive satisfaction de voir que l'on procure ce qui est avantageux et utile à cette vénérable société. En effet, personne n'ignore quels illustres enfants elle a nourris, dont les uns ont laissé de sublimes et éternels monuments de leur doctrine et de leur génie, les autres décorés de la palme du martyre, ou parés de l'éclat de toutes les vertus, ont accru et embelli l'assemblée des saints; d'autres élevés à la dignité épiscopale, ou placés dans l'auguste collège des Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, ont servi avec avantage l'Eglise catholique; d'autres enfin, et en grand nombre, ont gouverné avec gloire, comme Souverains Pontifes, l'Eglise tout entière, dans les temps les plus difficiles. C'est pourquoi, cher fils, nous avons ressenti une vive allégresse en recevant la lettre à nous adressée par vous, et par plusieurs de nos vénérables frères, Evêques de France très considérés; lettres souscrites aussi par d'autres hommes des plus distingués de cette illustre nation.

Elles nous ont appris, à notre satisfaction, votre attachement et le leur, si excellent et si bien placé, envers l'Abbaye de Solesmes, de l'Ordre de Saint-Benoît, et envers la religieuse famille qui l'habite. Ce zèle qui mérite toutes les louanges, nous a été d'autant plus agréable à connaître que notre cœur paternel porte à cette Abbaye et à ses moines une bienveillance toute particulière. Car nous savons que les religieux de cette Abbaye ont à cœur de suivre les traces glorieuses de leurs pères et d'imiter leurs exemples; avec quelle religion ils se font honneur de nous être fermement attachés, à nous, et à

cette Chaire de Pierre; enfin avec quel zèle, quel empressement, quelle assiduité, quel discernement, ils s'appliquent à la défense de la doctrine catholique, à procurer le salut des âmes, même dans des contrées éloignées, à cultiver les lettres et les sciences sacrées, et à d'autres travaux excellents.

Nous désirons donc ardemment que l'Abbaye de Solesmes obtienne de jour en jour une nouvelle vigueur, et qu'elle fleurisse de plus en plus heureusement, afin que, par le secours de Dieu, notre très sainte Religion et la société civile elle-même en retirent des fruits plus abondants. Connaissant donc l'admirable zèle religieux qui distingue nos vénérables frères les Evêques de France et la piété rare qui brille dans les fidèles de cette illustre nation, nous voulons animer de plus en plus le courage de ces mêmes vénérables frères et des fidèles, afin que par tout genre de secours, d'efforts et de bienveillance, ils s'appliquent à protéger l'Abbaye de Solesmes, à la secourir, à la favoriser.

Assurément, nous ne doutons pas que ces vénérables frères et les fidèles confiés à leurs soins ne veuillent bien accéder avec empressement au désir que nous en exprimons, principalement parce qu'ils savent qu'en soutenant l'Abbaye de Solesmes et la religieuse famille qui l'habite, non seulement ils nous apporteront à nous-même une vive consolation, mais ils acquerront à eux-mêmes et à toute la France une grande gloire, puisqu'il s'agit d'un ordre religieux à qui l'Eglise chrétienne, la société civile et la France elle-même, sont redevables de tant et de si grands services.

Telle est, notre cher fils, la réponse que nous avons jugé devoir faire à la lettre dont nous parlons plus haut. Nous profitons avec joie de cette occasion pour vous renouveler et vous confirmer le témoignage de notre affection très particulière envers vous, et nous vous en donnons pour gage notre bénédiction apostolique que, du plus intime de notre cœur, nous répandons affectueusement sur vous-même, notre cher fils, et sur le troupeau confié à la garde de votre vigilance.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 31 juillet de l'an 1851, de notre Pontificat l'année sixième.

PIE IX, *Pape*.

IV

LETTRE DE DOM GUÉRANGER A PIE IX, SUR LA PROMOTION DE DOM PITRA AU CARDINALAT

(A la page 247.)

Très Saint Père,

Il est plus facile de comprendre que de dire de quelle joie nous avons été transportés en apprenant le dessein de Votre Sainteté d'élever un des nôtres aux honneurs de la pourpre sacrée. Nous avons admiré cette sollicitude apostolique qui, tout en s'étendant au loin, regarde aussi les choses les plus petites et a su découvrir un homme caché dans le cloître et voué à la profession monastique pour l'élever et le faire asseoir au milieu des princes de l'Eglise.

Nous nous sommes réjouis surtout à cause de l'affection que nous portons à ce frère qui, en même temps qu'il s'adonnait a la science sacrée, savait dans la famille se faire aimer de tous et acquérait chaque jour au dehors un plus grand éclat. Oserai-je le dire? Ne nous était-il pas permis dans une promotion si inattendue de voir un gage de votre particulière bienveillance envers notre famille monastique et une preuve de l'estime que l'on faisait des services, si modestes soient-ils, que la congrégation s'est efforcé de rendre au Siège apostolique en France. En fait, à la nouvelle de cette promotion, les adversaires se sont tu et les défenseurs de la doctrine romaine se sont réjouis.

Nous ne pourrons donc jamais assez, Très Saint Père, multiplier assez les témoignages de notre reconnaissance envers Votre Sainteté. Toutefois daignez agréer l'hommage respectueux des sentiments de toute Notre Congrégation exprimé

dans cette lettre, en ce jour où votre main sacrée a imposé le chapeau cardinalice à ce frère, que nous gémirions de voir s'éloigner de nous, s'il n'avait été appelé à seconder votre ministère apostolique. Que Votre Sainteté emploie ses services, elle le trouvera toujours prêt à tout, et digne de lui être une consolation.

Pour nous, etc.

D. PROSPER GUÉRANGER, *abbé de Solesmes.*

Solesmes, 19 mars 1863.

RÉPONSE DE PIE IX A LA LETTRE DE DOM GUÉRANGER

Pius PP. IX.

Dilecte Fili Religiose Vir, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Libentissime accepimus litteras IV kalendas huius mensis datas, quibus, Dilecte Fili, tuæ Religiosæ etiam familiæ nomine maximas nobis agis gratias, quod in amplissimum S. R. E. Cardinalium Collegium cooptandum censuimus Dilectum Filium Nostrum Joannem Baptistam Pitra eiusdem religiosæ familiæ alumnum, ac simul significas, summam a Te, et ab eadem Religiosa Familia ex hac re perceptam fuisse lætitiam. Nos quidem non levi animi Nostri iucundidate id egimus permoti tum intuitu virtutum, quibus idem Dilectus Filius Noster fulget, tum singulari sane benevolentia, qua inclytum Sancti Benedicti Ordinem tot sane nominibus de Catholica Ecclesia, de civili societate et litteraria republica optime meritum prosequimur. Dum vero nihil dubitamus, quin idem Dilectus Filius Noster Joannes Baptista Pitra ad amplissimum honoris gradum a Nobis evectus, novis excitetur stimulis ad christianas virtutes latius ac splendidius exercendas, atque ad catholicæ Ecclesiæ et huius Apostolicæ Sedis causam animosius propugnandam, ea profecto spe nitimur fore, ut nihil Tibi, Tuæque Religiosæ

Familiæ potius esse possit, quam hisce præsertim asperrimis temporibus omnes curas, cogitationes et labores indesinenter impendere in majori Dei, eiusque sanctæ Ecclesiæ gloria procuranda. Hac autem occasione perlibenter utimur, ut iterum testemur et confirmemus præcipuam Nostram in Te benevolentiam. Cuius quoque pignus esse volumus Apostolicam Benedictionem, quam intimo cordis affectu Tibi ipsi, Dilecte Fili, cunctisque Religiosæ Tuæ Familiæ Monachis peramanter impertimur.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die 13 Aprilis anno 1863. Pontificatus Nostri anno decimo septimo.

PIUS PP. IX.

Dilecto Filio Religioso Viro Prospero Guéranger Abbati Solesmensi Monachorum Ordinis Sancti Benedicti.

V

PRISE DE POSSESSION DU CARDINAL PITRA

(A la page 250.)

Dimanche, 31 mai, Son Éminence le cardinal Pitra s'est rendu en train noble en l'église de Saint-Thomas *in Parione* pour prendre possession, cette église lui ayant été donnée pour titre cardinalice lors de son élection.

Reçu à la porte principale du saint lieu par le clergé de la paroisse et par les associés de la confrérie de la Vierge des douleurs, et après avoir adoré le Saint Sacrement, le cardinal est entré dans la sacristie, où le trône avait été préparé. Après les cérémonies d'usage telles que la lecture des lettres apostoliques et la prestation du serment, le R. P. Joseph Cépollon, curé de Saint-Thomas, a adressé à son Éminence un discours dans lequel il a rappelé avec beaucoup d'intérêt que cette église avait été fréquentée par sainte Françoise Romaine, que saint Philippe de Néri, l'apôtre de Rome, y avait été ordonné prêtre, et enfin qu'elle avait aussi été le titre du B. Grégoire Barbarigo.

Le Cardinal a répondu qu'il se trouvait heureux d'être attaché à une église spécialement consacrée à évangéliser l'Orient, région préférée vers laquelle il a, dans ses études constantes, porté ses regards.

La cérémonie de la prise de possession terminée, Son Éminence a assisté à la clôture du mois de Marie célébré pour la première fois dans l'Église de Saint-Thomas au milieu d'un grand concours de fidèles et à la suite de la consécration gé-

nérale, Elle a donné au peuple la bénédiction du Saint-Sacrement. Foule immense, magnifiques décorations, cierges innombrables, et le soir illumination des maisons voisines, telles ont été les manifestations imposantes auxquelles a donné lieu cette cérémonie.

VI

PLAN D'ÉTUDES HISTORIQUES TRACÉ PAR LE CARDINAL PITRA

(A la page 308.)

Ier volume. — Série des faits montrant le plan providentiel relativement au Saint-Siège.

IIe volume. — Déduction logique de ces faits pour établir et confirmer la monarchie pontificale.

Dieu voulant que la Religion fut visible et permanente sur la terre, a voulu que l'Eglise formât une société religieuse parfaite.

Une société religieuse parfaite exige un chef indépendant, une hiérarchie permanente, l'autonomie dans les lois et la discipline, la libre disposition des biens nécessaires au culte et au Sacerdoce.

Cette société fut constituée, après la famille patriarcale, dans le peuple Juif, et dès lors elle eut sous divers chefs toutes les conditions d'une société complète.

L'Italie ayant été choisie comme centre de la nouvelle religion qui devait embrasser, non pas un peuple, mais tous les peuples, saint Pierre vint librement établir à Rome le Siège apostolique.

La lutte de trois siècles entre l'Eglise et l'Empire romain s'explique surtout par la répugnance des empereurs à permettre qu'il y eut une libre société dans leur société, un libre empire dans leur empire.

L'Eglise triompha par ses martyrs et surtout par ses papes et par leur permanence à Rome. Constantin proclama le triomphe, en quittant Rome pour passer à Constantinople, fait étrange que la politique humaine n'expliquera jamais.

A partir du départ de Constantin jusqu'à Charlemagne, on peut constater, l'histoire en main, que l'Italie, destinée à posséder le siège de Pierre, n'a jamais été un siècle entier sous la main d'un seul homme, en possession d'un seul pouvoir. Par les divisions successives de l'Empire, par les perpétuelles invasions des barbares, de cinquante ans en cinquante ans, l'Italie change de face, un seul pouvoir reste debout, rallie les populations et les couvre de sa protection, la Papauté.

Par le regeste de Grégoire le Grand, on peut constater que déjà existait un vaste patrimoine de Saint-Pierre, non seulement dans l'Italie centrale mais dans les Alpes cottiennes, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, jusqu'en Afrique. Les rois de France n'ont pas créé l'Etat pontifical, ils n'ont fait que restituer ce qui était envahi par les Lombards; la France devint la protectrice précisément parce que n'étant pas en Italie, elle gênait moins la liberté pontificale.

Mais outre les invasions étrangères, les papes avaient à craindre les factions intérieures; dans la lutte contre les barons et les grandes familles, les papes non seulement sauvent leur liberté, mais celle des peuples. Une faction ne pouvait dominer sans écraser toutes les autres factions. Le Nord ne pouvait prévaloir sans opprimer le Midi.

L'intervention des bons empereurs a pour objet de dégager le Saint-Siège contre les brigues factieuses. Les mauvais empereurs n'interviennent que pour élever une faction sur les ruines de l'Italie. Le dernier de ces empereurs, Frédéric II, va jusqu'à s'allier aux Sarrazins. L'œuvre des Croisades a surtout sauvé l'Italie. La sagesse des papes éclate, entre autres, dans une bulle de Clément IV, qui en accordant le trône de Naples à la maison d'Anjou y met pour condition que cette maison ne règnera jamais dans l'Italie septentrionale, toujours pour éviter l'oppression du Nord par le Sud et vice versa.

Les guerres terminées, la papauté profite de la paix pour se montrer magnifique par les lettres, les arts, les monuments. C'est l'époque de la grandeur morale de l'Italie, du siècle de Léon X au siècle de Pie IX et de Léon XIII. En ce moment c'est l'oppression du Saint-Siège et de toute l'Italie par la prépondérance piémontaise..

Après cet exposé historique, il y aurait à développer dogmatiquement toutes les conditions de la monarchie pontificale

depuis la souveraineté temporelle jusqu'à l'infaillibilité qui est le couronnement de tout.

Parmi les points particuliers à traiter séparément et qu'on peut confier à différents auteurs, on peut indiquer :

1. La conversion de Constantin.
2. L'apologie du pape Libère.
3. Les travaux de saint Damase.
4. Le règne de Léon le Grand.
5. Le pontificat de saint Grégoire.
6. L'élection des papes.
7. Le Liber pontificalis.
8. Le Liber diurnus.
9. Les regestes de saint Nicolas Ier et de Jean VIII.
10. La censure de Luitprand.
11. Saint Grégoire VII.
12. Urbain II et les croisades.
13. Les Universités toutes pontificales.
14. Les conciles de Lyon et de Florence.
15. Le Droit canonique.
16. La Théologie scholastique.
17. La chancellerie et Alexandre VI.
18. Le siècle de Léon X.
19. Saint Pie V et Sixte V.
20. Le Calendrier grégorien.
21. Le Concile de Trente.
22. Les saints de l'Italie, surtout au temps du Concile de Trente.
23. L'Italie savante du dix-huitième siècle.
24. Pie VII et Napoléon.
25. La diplomatie pontificale.
26. Les registres des papes.

VII

LETTRE A L'ABBÉ BROUWERS, *de l'Amstelbode.*

(A la page 352.)

Cher et vaillant abbé,

Je vous sais bon gré de me rappeler le souvenir de 1866 : je ne l'avais pas oublié, car rien n'est plus tenace pour moi que les souvenirs de la Hollande. Je vous ai suivi de loin, avec le regret de ne vous avoir plus revu depuis bientôt vingt ans. Mais vous étiez sur la brêche, avec votre légion de zouaves néerlandais, combattant avec eux le bon combat.

Aujourd'hui seriez-vous découragé ? Votre lettre porte l'empreinte de la tristesse qui de plus en plus s'exhale des rangs catholiques, et surtout dans notre meilleure presse.

N'est-ce pas forcer la note lugubre ?

Vous vous étonnez des calomnies qui poursuivent notre Journal de Rome. Laissez-moi vous demander si c'est un spéculateur qui joue avec le *carcere duro*, avec un fisc impitoyable, avec sept procès en trois mois, avec l'exil et l'expulsion pendante, si c'est un hypocrite celui qui a le tort d'une franchise implacable ; si c'est un faux frère celui qui démasque les sectaires, déjoue les complots et saisit les faux apôtres avec le denier de Judas dans la main ?

Mais il est accablé d'outrages. N'est-ce pas la noble part de nos plus vaillants champions ? J'ai vu dom Guéranger blanchi à trente ans dans sa lutte pour la liturgie romaine. J'ai partagé les chagrins qui ont accablé Louis Veuillot, au point d'éteindre ce flambeau dix ans avant le souffle de la mort. Vous avez dû consoler l'agonie si longue et si prématurée de William Cra-

mer. Vous n'êtes pas sans connaître les épreuves de David Albertario et de Ramon Nocédal.

Peut-être devrais-je citer William Brouwers? Nul ne sait mieux que lui que si le journaliste est de nos jours un apôtre, il lui faut dire comme saint Paul : « En tout nous souffrons tribulation, sans être déconcertés; nous sommes troublés mais non désespérés, persécutés sans être délaissés; abattus, sans périr. » Et encore : « Nous combattons avec le Verbe de vérité, avec les armes de la justice, à droite et à gauche, par la gloire et le déshonneur, par l'infamie et le bon renom ; réputés séducteurs, et pourtant véridiques; rebutés comme inconnus, bien que très connus. Nous semblons mourir et nous vivons; nous sommes châtiés, mais non mortifiés ; on nous croit tristes, et nous sommes enthousiastes ; pauvres, et beaucoup sont enrichis par nous ; n'ayant rien, et possédant tout. »

Ce serait d'ailleurs un jeu que d'avoir des ennemis déclarés ; souffrir des siens, de ceux qui nous connaissent, qui ne peuvent pas se méprendre sur nos intentions, il faut encore s'y résigner. Et pour revenir aux journaux catholiques, si les feuilles frivoles, impies, hostiles de parti pris, poursuivaient nos défenseurs, ce serait leur rôle ; mais qu'au sortir de la prison, à la veille de sept procès, un champion de la bonne cause soit vilipendé jusque dans les graves journaux de la Hollande et de l'Allemagne, peut-être dans le Tijd, et certainement dans la Germania qui, hélas ! n'a plus son abbé Majuncke, cela vraiment est le signe d'un temps de confusion. Au reste, saint Paul adressait ses graves paroles, humainement tristes, non pas aux juifs de Jérusalem, non pas aux sophistes d'Athènes, non pas aux païens, mais à ses fils, ses frères, ses convertis de Corinthe.

Comme nous sommes loin, monsieur l'abbé, du vœu que vous exprimiez en 1867, et que j'ai salué avec les acclamations de votre auditoire ; vous disiez :

« J'ai entendu à Rome, sous la coupole de Saint-Pierre, sur le tombeau des Apôtres, le jour de la Résurrection du Christ, retentir la voix majestueuse de Pie IX. Il chantait : Gloire à Dieu et paix sur la terre. Et l'écho de la vaste basilique répétait ces paroles d'amour et de vie, de gratitude et d'espérance; la coupole les redisait à la nef, et la nef les répétait à l'autel. Puisse ainsi chaque pays catholique ressembler à une coupole,

à une nef, à un autel de Saint-Pierre de Rome. Puisse, à la gloire de Dieu et pour la paix du monde, la voix du Saint-Père trouver partout des échos vivants et fidèles. »

Vous dirai-je, monsieur l'abbé, que plus de vingt ans avant vous, votre vœu était mon rêve ? J'avais pu, de 1830 à 1840, mesurer degré par degré une sorte d'ascension catholique comparable à la marée de votre Océan. Pour ne citer qu'un point, Solesmes voyait, durant des mois entiers, se succéder sous ses cloîtres les célébrités catholiques, Montalembert, Louis Veuillot, Lacordaire, de Falloux, Charles Sainte-Foi, une foule d'autres, tous dans un parfait accord, et jusqu'à l'enthousiasme. Il en sortit sainte Elisabeth, les Frères prêcheurs, saint Pie V, la Mystique de Gorres, les Institutions liturgiques, les premières brochures sur la liberté de l'enseignement. L'élan rayonnait au loin et grandissait à distance. Je le constatais, de 1845 à 1855, par de nombreux voyages ; et jusque dans votre chère et froide Néerlande, je retrouvais ce rayonnement universel et vraiment électrique.

Il semble que ce siècle, condamné à l'avortement, aurait pu être privilégié : Dieu lui a prodigué ses dons à pleines mains. Il lui a donné des génies incontestés, des écrivains maîtres, des orateurs antiques, des polémistes sans égaux, des savants hors ligne. Même nos poètes pouvaient monter aussi haut qu'ils sont tombés bas. Et comme couronnement des dons divins, ce siècle plus que d'autres, présente jusqu'à nos jours une suite non interrompue de grands Papes.

Dites-moi, dites-moi, vaillant et clairvoyant abbé, ce qu'on pouvait rêver, ce qu'on devait espérer, ce qui serait arrivé, si toutes les forces catholiques avaient convergé constamment vers Rome, si tous ces princes de l'éloquence, de la presse, de la polémique, de la science avaient marché partout à notre tête, si tous les enthousiasmes s'étaient enflammés avec l'héroïsme des zouaves du Pape-Roi, si toutes les grandes voix catholiques s'étaient unies pendant trente-quatre ans à « la voix majestueuse de Pie IX », si cet incomparable concert avait duré jusqu'au concile du Vatican ; votre vœu, mon rêve était accompli. Non pas chaque pays, comme vous le disiez à Malines, mais le monde entier eût été et serait peut-être encore « une coupole, une nef, un autel de Saint-Pierre, où la voix pontificale trouverait partout dés échos vivants et fidèles. »

Hélas ! où en sommes-nous ! et qui osera compter les défaillances, les missions trahies, les plus belles vocations avortées?

L'un, destiné à être le chef, meurt après vingt ans d'apostasie ; un autre veut mourir en libéral impénitent ; un autre est mort, peut-être l'imagination hantée par l'idole du Vatican; celui-ci n'emporte du séminaire que blasphèmes bibliques; celui-là sort du cloître par la porte de Luther ; un apôtre de la Pacification, même après sa mort, sème dans nos rangs la discorde. Enfin, Pie IX abandonné est mort prisonnier ; et au sommet de Rome ce qu'on nomme encore l'autel du ciel, *Ara cœli*, s'efface devant un trophée du paganisme galvanisé.

Serait-ce, monsieur l'abbé, que Dieu se joue de nos rêves, et qu'il n'a que faire de nos combinaisons humaines? Serait-ce qu'à toute époque il veut prouver que son Eglise est divine par la seule force de Dieu, sans aucun appui mondain, et en dépit de nos trahisons et de nos défaillances? Serait-ce qu'à chacun des vingt siècles recommence la démonstration de cette mission divine par l'impossibilité et l'absurde, comme disait déjà Tertullien ? Serait-ce que même notre triste époque ne tombera pas dans sa fosse séculaire sans qu'un réveil soudain, un chant de résurrection, comme celui que vous entendiez à Rome, une aurore inattendue se lève sur la tombe du siècle de Pie IX ?

Ce qui est certain, c'est qu'aux derniers jours du monde, au règne de l'Ante-Christ, quand tout sera désespéré, le triomphe du Christ éclatera soudain, et les hommes de bonne volonté chanteront à jamais : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

Votre longue et bonne lettre, monsieur l'abbé, m'a entraîné jusqu'à ce dernier mot qui termine cette trop prolixe réponse.

Veuillez bien croire à la profonde estime de votre dévoué en N. S.

JEAN-BAPTISTE, CARDINAL PITRA,
Evêque de Porto.

Rome, Saint-Caliste, 4 mai 1883.

(A Monsieur l'abbé Ch. W. Brouwers, directeur de l'*Amstelbode.*)

VIII

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT A SA SAINTETÉ

(A la page 353.)

Très Saint Père,

Pendant la grave maladie au danger de laquelle j'ai échappé, grâce, je le crois, à la bénédiction de Votre Sainteté, je n'ai pu me tenir au courant des affaires de l'Église. Au moment où je fus atteint, il me semblait que les avertissements si sages donnés par Votre Sainteté avaient ramené l'union complète parmi les écrivains catholiques et écarté les discussions fâcheuses qui s'étaient produites précédemment.

A mesure que les forces me reviennent dans ma convalescence et qu'il m'est permis de prendre connaissance des écrits qui se publient journellement, je vois avec une vive peine que cette union si nécessaire, commandée par les périls du moment, n'est pas aussi réelle et aussi assurée que je l'avais espéré. Il me semble, d'après certaines polémiques plus ou moins voilées, qu'il reste des germes de division et d'opposition très regrettables, et je regarde comme un devoir filial d'en exprimer tout mon chagrin à Votre Sainteté.

Dans la situation faite à l'Église en ce moment, en présence des hostilités redoutables auxquelles elle est en butte, tous les bons chrétiens, les membres du clergé, les évêques surtout et les dignitaires de l'Église, doivent se grouper autour de la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ, et, sous son inspiration et sa direction, soutenir le bon combat avec une persévérante fidélité.

Le mal des divisions vient toujours d'un fond d'amour-propre et de trop grande confiance en soi-même qu'on ne sait pas réprimer. Pendant ma longue carrière de quarante-quatre ans d'épiscopat, à travers bien des agitations et des événements divers, plus d'une fois la pensée s'est présentée à mon esprit que le Chef de l'Église devrait prendre telle mesure et éviter telle autre. Mais Dieu, par sa grâce, m'a toujours fait comprendre que je n'avais pas reçu de Jésus-Christ l'assistance personnelle qui a été promise à Pierre et à ses successeurs ; et l'expérience m'a prouvé que les Papes sous lesquels j'ai vécu ont gouverné sagement l'Église, comme l'avaient fait pendant dix-huit siècles tous ceux qui les ont précédés.

Je fais des vœux, Très Saint Père, pour que tous, dans ces temps mauvais, se pénètrent de ces sentiments de respect, d'amour de l'Église, de modestie personnelle que l'Évangile nous enseigne, et pour que cette union intime des membres avec le Chef vienne soutenir votre sainte autorité et vous apporte les consolations dont Votre Sainteté est si digne.

Veuillez bien agréer, Très Saint-Père, l'hommage du profond respect et de l'entier dévoûment avec lequel je suis, de Votre Sainteté, le très humble et le très obéissant serviteur et fils,

J. Hipp., Cardinal Guibert,
Archevêque de Paris.

IX

RÉPONSE DE SA SAINTETÉ A SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT

(A la page 353.)

Très cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Votre lettre, pleine des sentiments du plus filial attachement et du dévoûment le plus sincère envers Notre personne, a doucement consolé Notre cœur, contristé par une récente et grave amertume. Vous le comprenez, rien ne pourrait Nous être plus profondément douloureux que de voir troubler parmi les catholiques l'esprit de concorde et ébranler la tranquille assurance, l'abandon confiant et soumis que des fils doivent avoir dans l'autorité du Père qui les gouverne. Aussi, à la seule apparence des premiers signes du mal, Nous ne pouvons que grandement Nous émouvoir et chercher à prévenir sans retard un tel péril. Voilà pourquoi la récente publication d'un écrit venu d'où l'on devait le moins l'attendre et que vous déplorez comme Nous, le bruit qui s'est fait autour de lui, les commentaires auxquels il a donné lieu, Nous décident à rompre le silence sur un sujet pénible, à la vérité, mais qui n'en est pas moins opportun soit pour la France, soit pour d'autres contrées.

Lorsqu'on observe certains indices, il n'est pas difficile de voir que, parmi les catholiques, il s'en trouve, peut-être à cause du malheur des temps, qui, non contents du rôle de soumission qui est le leur dans l'Église, croient en prendre un dans son gouvernement. Tout au moins s'imaginent-ils qu'il leur est permis d'examiner et de juger selon leur manière de voir les actes de l'autorité. Ce serait là un grave désordre, s'il pouvait

prévaloir dans l'Église de Dieu, où, par l'expresse volonté de son divin Fondateur, deux ordres distincts sont établis de la façon la plus nette : l'Église enseignante et l'Église enseignée, les Pasteurs et le troupeau, et parmi les pasteurs, l'un d'entre eux qui est pour tous le Chef et le Pasteur suprême. Aux pasteurs seuls a été donné l'entier pouvoir d'enseigner, de juger, de diriger ; aux fidèles a été imposé le devoir de suivre ces enseignements, de se soumettre avec docilité à ces jugements, de se laisser gouverner, corriger et conduire au salut.

Ainsi, il est d'absolue nécessité que les simples fidèles se soumettent d'esprit et de cœur à leurs pasteurs propres, et ceux-ci avec eux au Chef et au Pasteur suprême.

De cette subordination, de cette obéissance, dépendent l'ordre et la vie de l'Eglise. Elle est la condition indispensable pour faire le bien et pour arriver heureusement au port. Si, au contraire, les simples fidèles s'attribuent l'autorité, s'ils prétendent s'ériger en juges et en docteurs ; si des inférieurs préfèrent ou tentent de faire prévaloir, dans le gouvernement de l'Eglise universelle, une direction différente de celle de l'autorité suprême, c'est, de leur part, renverser l'ordre, porter la confusion dans un grand nombre d'esprits et sortir du droit chemin.

Et il n'est pas nécessaire, pour manquer à un devoir aussi sacré, de faire acte d'opposition ouverte soit aux évêques, soit au chef de l'Eglise ; il suffit de cette opposition qui se fait d'une manière indirecte, d'autant plus dangereuse qu'on cherche davantage à la voiler par des apparences contraires. On manque aussi à ce devoir sacré lorsque, tout en se montrant jaloux du pouvoir et des prérogatives du Souverain Pontife, on ne respecte pas les évêques qui sont en communion avec lui, ou on en interprète défavorablement les actes et les intentions avant tout jugement du Siège Apostolique. C'est également une preuve de soumission peu sincère que d'établir une opposition entre Souverain Pontife et Souverain Pontife. Ceux qui, entre deux directions différentes, repoussent celle du présent pour s'en tenir au passé ne font pas preuve d'obéissance envers l'autorité qui a le droit et le devoir de les diriger, et ressemblent sous quelques rapports à ceux qui, après une condamnation, voudraient en appeler au futur concile ou à un Pape mieux informé.

Ce qu'il faut tenir sur ce point, c'est donc que dans le gouvernement général de l'Eglise, en dehors des devoirs essentiels du ministère apostolique imposés à tous les Pontifes, il est libre à chacun d'eux de suivre la règle de conduite que, selon les temps et les autres circonstances, il juge la meilleure. En cela il est le seul juge, ayant sur ce point non seulement des lumières spéciales, mais encore la connaissance de la situation et des besoins généraux de la catholicité, d'après lesquels il convient que se règle sa sollicitude apostolique. C'est lui qui doit procurer le bien de l'Eglise universelle, auquel se coordonne le bien de ses diverses parties, et tous les autres qui sont soumis à cette coordination doivent seconder l'action du Directeur suprême et servir à ses desseins. De même que l'Eglise est une, que son Chef est unique, de même unique est son gouvernement, auquel tous doivent se conformer.

De l'oubli de ces principes résulte, pour les catholiques, une diminution du respect, de la vénération, de la confiance envers celui qui leur a été donné pour chef. Les liens d'amour et d'obéissance qui doivent unir tous les fidèles à leurs pasteurs, et les fidèles ainsi que leurs pasteurs au Pasteur suprême, s'en trouvent affaiblis. Et cependant, c'est de ces liens que dépendent principalement la conservation et le salut de tous. Lorsqu'on oublie et qu'on n'observe plus ces principes, la voie la plus large s'ouvre aux dissensions et aux discordes parmi les catholiques, et celà au très grave détriment de l'union, qui est le caractère distinctif des fidèles de Jésus-Christ. Cette union devrait être toujours, mais particulièrement dans ce temps, à cause de la conspiration de tant de puissances ennemies, l'intérêt suprême et universel, en présence duquel devrait disparaître tout sentiment de complaisance personnelle ou d'avantage privé.

Un tel devoir, s'il incombe à tous sans exception, est d'une manière plus rigoureuse celui des journalistes, qui, s'ils n'étaient animés de cet esprit de soumission et de docilité si nécessaire à tout catholique, contribueraient à étendre et à aggraver de beaucoup les maux que Nous déplorons. L'obligation qu'ils ont à remplir en tout ce qui touche aux intérêts religieux et à l'action de l'Eglise dans la société, est donc de se soumettre pleinement, d'esprit et de cœur, comme tous les autres fidèles, à leurs propres évêques et au Pontife romain,

d'en suivre et d'en reproduire les enseignements, d'en seconder de tout cœur l'impulsion, d'en respecter et d'en faire respecter les intentions. Les écrivains qui agiraient autrement, pour servir les vues et les intérêts de ceux dont Nous avons réprouvé dans cette lettre l'esprit et les tendances, manqueraient à leur noble mission, et ils se flatteraient aussi vainement de servir par là les intérêts et la cause de l'Eglise que ceux qui chercheraient à atténuer et à diminuer la vérité catholique, ou à ne s'en faire que les soutiens trop timides.

Nous avons été conduits à vous entretenir de tels sujets, Notre cher Fils, non seulement par l'opportunité qu'ils peuvent avoir pour la France, mais encore par la connaissance que Nous avons de vos sentiments et par la conduite que vous avez su tenir dans les moments et dans les conditions les plus difficiles.

Toujours ferme et courageux dans la défense des intérêts religieux et des droits sacrés de l'Église, vous les avez encore, dans une occasion récente, virilement soutenus et défendus publiquement par votre parole lumineuse et puissante. Mais à la fermeté vous avez su joindre toujours cette mesure sereine et tranquille, digne de la noble cause que vous défendez, et vous y avez toujours porté un esprit libre de toute passion, pleinement soumis à la direction du Siège Apostolique et entièrement dévoué à Notre personne. Il Nous est donc agréable de pouvoir vous donner un nouveau témoignage de Notre satisfaction et de Notre bienveillance très particulière, regrettant seulement de savoir que votre santé n'est pas telle que Nous le désirerions ardemment. Nous adressons sans cesse au Ciel avec ferveur des vœux et des prières pour qu'elle redevienne entièrement bonne et vous soit longtemps conservée. Et pour gage des divines faveurs que Nous appelons sur vous avec abondance, Nous donnons de tout Notre cœur à vous, Notre très cher Fils, à votre clergé et à votre peuple tout entier, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 juin 1885, huitième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, *Pape*.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LA VOCATION

CHAPITRE V

SOLESMES ET DOM GUÉRANGER

CHAPITRE VI

LE PRIEURÉ SAINT-GERMAIN DE PARIS

CHAPITRE VII

LA CRISE

CHAPITRE VIII

LE PRIEURÉ SAINT-GERMAIN, TRAVAUX SCIENTIFIQUES

CHAPITRE IX

VOYAGES LITTÉRAIRES

CHAPITRE X

VOYAGES LITTÉRAIRES (*Suite*).

CHAPITRE XI

TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET DÉCOUVERTES

CHAPITRE XII

SAINT ABERCIUS ET LE POISSON SYMBOLIQUE

CHAPITRE XIII

DOM PITRA A PARIS

CHAPITRE XIV

SOLESMES ET LIGUGÉ

CHAPITRE XV

VOYAGE DE RUSSIE ET D'AUTRICHE

CHAPITRE XVI

DOM PITRA CARDINAL

VIII

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT A SA SAINTETÉ

(A la page 353.)

Très Saint Père,

Pendant la grave maladie au danger de laquelle j'ai échappé, grâce, je le crois, à la bénédiction de Votre Sainteté, je n'ai pu me tenir au courant des affaires de l'Église. Au moment où je fus atteint, il me semblait que les avertissements si sages donnés par Votre Sainteté avaient ramené l'union complète parmi les écrivains catholiques et écarté les discussions fâcheuses qui s'étaient produites précédemment.

A mesure que les forces me reviennent dans ma convalescence et qu'il m'est permis de prendre connaissance des écrits qui se publient journellement, je vois avec une vive peine que cette union si nécessaire, commandée par les périls du moment, n'est pas aussi réelle et aussi assurée que je l'avais espéré. Il me semble, d'après certaines polémiques plus ou moins voilées, qu'il reste des germes de division et d'opposition très regrettables, et je regarde comme un devoir filial d'en exprimer tout mon chagrin à Votre Sainteté.

Dans la situation faite à l'Église en ce moment, en présence des hostilités redoutables auxquelles elle est en butte, tous les bons chrétiens, les membres du clergé, les évêques surtout et les dignitaires de l'Église, doivent se grouper autour de la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ, et, sous son inspiration et sa direction, soutenir le bon combat avec une persévérante fidélité.

Le mal des divisions vient toujours d'un fond d'amour-propre et de trop grande confiance en soi-même qu'on ne sait pas réprimer. Pendant ma longue carrière de quarante-quatre ans d'épiscopat, à travers bien des agitations et des événements divers, plus d'une fois la pensée s'est présentée à mon esprit que le Chef de l'Église devrait prendre telle mesure et éviter telle autre. Mais Dieu, par sa grâce, m'a toujours fait comprendre que je n'avais pas reçu de Jésus-Christ l'assistance personnelle qui a été promise à Pierre et à ses successeurs ; et l'expérience m'a prouvé que les Papes sous lesquels j'ai vécu ont gouverné sagement l'Église, comme l'avaient fait pendant dix-huit siècles tous ceux qui les ont précédés.

Je fais des vœux, Très Saint Père, pour que tous, dans ces temps mauvais, se pénètrent de ces sentiments de respect, d'amour de l'Église, de modestie personnelle que l'Évangile nous enseigne, et pour que cette union intime des membres avec le Chef vienne soutenir votre sainte autorité et vous apporte les consolations dont Votre Sainteté est si digne.

Veuillez bien agréer, Très Saint-Père, l'hommage du profond respect et de l'entier dévoûment avec lequel je suis, de Votre Sainteté, le très humble et le très obéissant serviteur et fils,

J. Hipp., Cardinal Guibert,
Archevêque de Paris.

IX

RÉPONSE DE SA SAINTETÉ A SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT

(A la page 353.)

Très cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Votre lettre, pleine des sentiments du plus filial attachement et du dévoûment le plus sincère envers Notre personne, a doucement consolé Notre cœur, contristé par une récente et grave amertume. Vous le comprenez, rien ne pourrait Nous être plus profondément douloureux que de voir troubler parmi les catholiques l'esprit de concorde et ébranler la tranquille assurance, l'abandon confiant et soumis que des fils doivent avoir dans l'autorité du Père qui les gouverne. Aussi, à la seule apparence des premiers signes du mal, Nous ne pouvons que grandement Nous émouvoir et chercher à prévenir sans retard un tel péril. Voilà pourquoi la récente publication d'un écrit venu d'où l'on devait le moins l'attendre et que vous déplorez comme Nous, le bruit qui s'est fait autour de lui, les commentaires auxquels il a donné lieu, Nous décident à rompre le silence sur un sujet pénible, à la vérité, mais qui n'en est pas moins opportun soit pour la France, soit pour d'autres contrées.

Lorsqu'on observe certains indices, il n'est pas difficile de voir que, parmi les catholiques, il s'en trouve, peut-être à cause du malheur des temps, qui, non contents du rôle de soumission qui est le leur dans l'Église, croient en prendre un dans son gouvernement. Tout au moins s'imaginent-ils qu'il leur est permis d'examiner et de juger selon leur manière de voir les actes de l'autorité. Ce serait là un grave désordre, s'il pouvait

prévaloir dans l'Église de Dieu, où, par l'expresse volonté de son divin Fondateur, deux ordres distincts sont établis de la façon la plus nette : l'Église enseignante et l'Église enseignée, les Pasteurs et le troupeau, et parmi les pasteurs, l'un d'entre eux qui est pour tous le Chef et le Pasteur suprême. Aux pasteurs seuls a été donné l'entier pouvoir d'enseigner, de juger, de diriger ; aux fidèles a été imposé le devoir de suivre ces enseignements, de se soumettre avec docilité à ces jugements, de se laisser gouverner, corriger et conduire au salut.

Ainsi, il est d'absolue nécessité que les simples fidèles se soumettent d'esprit et de cœur à leurs pasteurs propres, et ceux-ci avec eux au Chef et au Pasteur suprême.

De cette subordination, de cette obéissance, dépendent l'ordre et la vie de l'Eglise. Elle est la condition indispensable pour faire le bien et pour arriver heureusement au port. Si, au contraire, les simples fidèles s'attribuent l'autorité, s'ils prétendent s'ériger en juges et en docteurs ; si des inférieurs préfèrent ou tentent de faire prévaloir, dans le gouvernement de l'Eglise universelle, une direction différente de celle de l'autorité suprême, c'est, de leur part, renverser l'ordre, porter la confusion dans un grand nombre d'esprits et sortir du droit chemin.

Et il n'est pas nécessaire, pour manquer à un devoir aussi sacré, de faire acte d'opposition ouverte soit aux évêques, soit au chef de l'Eglise ; il suffit de cette opposition qui se fait d'une manière indirecte, d'autant plus dangereuse qu'on cherche davantage à la voiler par des apparences contraires. On manque aussi à ce devoir sacré lorsque, tout en se montrant jaloux du pouvoir et des prérogatives du Souverain Pontife, on ne respecte pas les évêques qui sont en communion avec lui, ou on en interprète défavorablement les actes et les intentions avant tout jugement du Siège Apostolique. C'est également une preuve de soumission peu sincère que d'établir une opposition entre Souverain Pontife et Souverain Pontife. Ceux qui, entre deux directions différentes, repoussent celle du présent ... s'en tenir au passé ne font pas preuve d'obéissance envers ...ité qui a le droit et le devoir de les diriger, et ressemblent ...elques rapports à ceux qui, après une condamnation, ...ent en appeler au futur concile ou à un Pape mieux ...é.

Ce qu'il faut tenir sur ce point, c'est donc que dans le gouvernement général de l'Eglise, en dehors des devoirs essentiels du ministère apostolique imposés à tous les Pontifes, il est libre à chacun d'eux de suivre la règle de conduite que, selon les temps et les autres circonstances, il juge la meilleure. En cela il est le seul juge, ayant sur ce point non seulement des lumières spéciales, mais encore la connaissance de la situation et des besoins généraux de la catholicité, d'après lesquels il convient que se règle sa sollicitude apostolique. C'est lui qui doit procurer le bien de l'Eglise universelle, auquel se coordonne le bien de ses diverses parties, et tous les autres qui sont soumis à cette coordination doivent seconder l'action du Directeur suprême et servir à ses desseins. De même que l'Eglise est une, que son Chef est unique, de même unique est son gouvernement, auquel tous doivent se conformer.

De l'oubli de ces principes résulte, pour les catholiques, une diminution du respect, de la vénération, de la confiance envers celui qui leur a été donné pour chef. Les liens d'amour et d'obéissance qui doivent unir tous les fidèles à leurs pasteurs, et les fidèles ainsi que leurs pasteurs au Pasteur suprême, s'en trouvent affaiblis. Et cependant, c'est de ces liens que dépendent principalement la conservation et le salut de tous. Lorsqu'on oublie et qu'on n'observe plus ces principes, la voie la plus large s'ouvre aux dissensions et aux discordes parmi les catholiques, et celà au très grave détriment de l'union, qui est le caractère distinctif des fidèles de Jésus-Christ. Cette union devrait être toujours, mais particulièrement dans ce temps, à cause de la conspiration de tant de puissances ennemies, l'intérêt suprême et universel, en présence duquel devrait disparaître tout sentiment de complaisance personnelle ou d'avantage privé.

Un tel devoir, s'il incombe à tous sans exception, est d'une manière plus rigoureuse celui des journalistes, qui, s'ils n'étaient animés de cet esprit de soumission et de docilité si nécessaire à tout catholique, contribueraient à étendre et à aggraver de beaucoup les maux que Nous déplorons. L'obligation qu'ils ont à remplir en tout ce qui touche aux intérêts religieux et à l'action de l'Eglise dans la société, est donc de se soumettre pleinement, d'esprit et de cœur, comme tous les autres fidèles, à leurs propres évêques et au Pontife romain,

d'en suivre et d'en reproduire les enseignements, d'en seconder de tout cœur l'impulsion, d'en respecter et d'en faire respecter les intentions. Les écrivains qui agiraient autrement, pour servir les vues et les intérêts de ceux dont Nous avons réprouvé dans cette lettre l'esprit et les tendances, manqueraient à leur noble mission, et ils se flatteraient aussi vainement de servir par là les intérêts et la cause de l'Eglise que ceux qui chercheraient à atténuer et à diminuer la vérité catholique, ou à ne s'en faire que les soutiens trop timides.

Nous avons été conduits à vous entretenir de tels sujets, Notre cher Fils, non seulement par l'opportunité qu'ils peuvent avoir pour la France, mais encore par la connaissance que Nous avons de vos sentiments et par la conduite que vous avez su tenir dans les moments et dans les conditions les plus difficiles.

Toujours ferme et courageux dans la défense des intérêts religieux et des droits sacrés de l'Église, vous les avez encore, dans une occasion récente, virilement soutenus et défendus publiquement par votre parole lumineuse et puissante. Mais à la fermeté vous avez su joindre toujours cette mesure sereine et tranquille, digne de la noble cause que vous défendez, et vous y avez toujours porté un esprit libre de toute passion, pleinement soumis à la direction du Siège Apostolique et entièrement dévoué à Notre personne. Il Nous est donc agréable de pouvoir vous donner un nouveau témoignage de Notre satisfaction et de Notre bienveillance très particulière, regrettant seulement de savoir que votre santé n'est pas telle que Nous le désirerions ardemment. Nous adressons sans cesse au Ciel avec ferveur des vœux et des prières pour qu'elle redevienne entièrement bonne et vous soit longtemps conservée. Et pour gage des divines faveurs que Nous appelons sur vous avec abondance, Nous donnons de tout Notre cœur à vous, Notre très cher Fils, à votre clergé et à votre peuple tout entier, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 juin 1885, huitième année de Notre Pontificat.

Léon XIII, *Pape*.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LA VOCATION

CHAPITRE V

SOLESMES ET DOM GUÉRANGER

CHAPITRE VI

LE PRIEURÉ SAINT-GERMAIN DE PARIS

CHAPITRE VII

LA CRISE

CHAPITRE VIII

LE PRIEURÉ SAINT-GERMAIN, TRAVAUX SCIENTIFIQUES

CHAPITRE IX

VOYAGES LITTÉRAIRES

CHAPITRE X

VOYAGES LITTÉRAIRES (*Suite*).

CHAPITRE XI

TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET DÉCOUVERTES

CHAPITRE XII

SAINT ABERCIUS ET LE POISSON SYMBOLIQUE

CHAPITRE XIII

DOM PITRA A PARIS

CHAPITRE XIV

SOLESMES ET LIGUGÉ

CHAPITRE XV

VOYAGE DE RUSSIE ET D'AUTRICHE

CHAPITRE XVI

DOM PITRA CARDINAL

CHAPITRE XVII

POÈTES ET MÉLODES DE L'ÉGLISE GRECQUE

CHAPITRE XVIII

LE CARDINAL PITRA BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE

CHAPITRE XIX

LÉON XIII ET LE CARDINAL PITRA

CHAPITRE XX

LA CHARGE DE CARDINAL PROTECTEUR ET LES CONGRÉGATIONS ROMAINES

CHAPITRE XXI

LE CARDINAL PITRA, ÉVÊQUE DE PORTO

CHAPITRE XXII

PIÉTÉ ET VERTUS

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06296 1522

